ANALECTA

BOLLANDIANA

Imprimerie DE MEESTER à Wetteren

ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LV

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE
PAULUS PEETERS MAURITIUS COENS
BALDVINUS DE GAIFFIER

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

ALMA COLLEGE LIBRARY Alma, California

Property of
CLgA
Please return to
Graduate Theological
Union Library

BRUXELLES
Société des Bollandistes
24, boulevard Saint-Michel

PARIS
Librairie Auguste Picard
82, rue Bonaparte

1937

BHG = *Bibliotheca hagiographica graeca.* Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.

BHL. = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis.* Bruxellis, 1898-1901. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior.* Ibid., 1911.

BHO. = *Bibliotheca hagiographica orientalis.* Bruxellis, 1910.

Catal. Gr. Germ. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae.* Bruxellis, 1913.

Catal. Gr. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis.* Bruxellis, 1896.

Catal. Gr. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1899.

Catal. Lat. Brux. = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae regiae Bruxellensis.* Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.

Catal. Lat. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi.* Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.

Catal. Lat. Rom. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae.* Bruxellis, 1909.

Catal. Lat. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1910.

Comm. martyr. hieron. = *Commentarius in Martyrologium hieronymianum.* Bruxellis, 1932 (*Acta Sanctorum Novembris*, t. II, pars posterior).

Mir. BVM. = *Index miraculorum B. V. Mariae* editus in Anal. Boll., t. XXI, p. 241-360.

Synax. Eccl. CP. = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. Delehaye, Bruxellis, 1902 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

APRÈS UN SIÈCLE

L'ŒUVRE DES BOLLANDISTES DE 1837 A 1937

Le 29 janvier de la présente année, il y avait exactement un siècle que l'institution bollandienne a été rappelée à la vie, après une interruption de quarante-deux ans. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de réclamer l'attention publique pour cet anniversaire, que seuls un petit nombre d'érudits auront remarqué. Il ne mérite de ne point passer inaperçu que si l'œuvre et la Société des Bollandistes ont répondu aux espérances qui ont salué leur résurrection. Loyalement convaincus qu'elles n'ont pas de condamnation à craindre au terme de cette longue étape, nous préférons néanmoins ne pas nous instituer juges de leur activité et de la mesure dans laquelle le succès y a répondu.

Mais l'anniversaire qui vient d'échoir nous rappelle à nous une dette de reconnaissance envers les courageux devanciers qui, contre toute espérance, sont parvenus à renouer la tradition de Bollandus. Sachant par expérience ce qu'il en coûte d'efforts pour avancer si peu que ce soit l'œuvre qu'ils nous ont léguée, nous pouvons, mieux que d'autres, mesurer le prodige de foi et d'énergie au prix duquel ils l'ont relevée d'une destruction complète. Nous devons à leur mémoire de rappeler le service qu'ils ont rendu en conservant à l'Église et à la patrie belge une des grandes entreprises de notre passé national. C'est le seul but de ces pages, où nous laisserons très simplement parler nos souvenirs de famille.

Quand la question se posa tout à coup de reprendre la publication des *Acta Sanctorum*, l'entreprise semblait anéan-

25863

tie au sens littéral du mot : les ruines mêmes en avaient péri. Il est superflu de raconter en détail à quels malheurs elle avait succombé. L'histoire n'en est que trop connue [1]. Il faut pourtant la rappeler brièvement pour donner une idée de l'état dans lequel se présentaient les décombres de l'œuvre quand il fut question de la restaurer.

L'institution bollandienne avait été frappée à mort par l'abolition de la Compagnie de Jésus dans les Pays-Bas, en 1773. Grâce à la protection sincèrement bienveillante de l'impératrice Marie-Thérèse, les hagiographes furent laissés quelque temps encore en possession précaire de leur résidence et de leur bibliothèque. Mais l'administration impériale avait décidé leur suppression sans même attendre le décret qui allait les frapper. Dès 1767, voyant grossir l'orage auquel l'ordre des jésuites ne tarderait pas à succomber, les représentants de l'impératrice à Bruxelles s'entendaient entre eux et avec leurs compères pour organiser le pillage du musée bollandien et des modiques ressources dont vivaient ses publications. En vain les hagiographes essayèrent-ils d'abriter leur grand ouvrage sous une enseigne d'intérêt plus général. A côté des *Acta Sanctorum*, ils avaient institué un collège d'écrivains qui s'adonneraient spécialement à des recherches et à des travaux concernant l'historiographie nationale. Cette nouvelle collection, qui prit le titre d'*Analecta belgica*, répondait à un dessein d'une utilité indiscutable, dont le plan d'ensemble servit de programme, soixante ans plus tard, à la Commission Royale d'histoire, instituée en 1834. Elle ne demeura pas à l'état de projet. Une section hagiographique y était prévue. Le bollandiste J. Ghesquière, qui prit la direction générale des *Analecta belgica*, leur donna une existence réelle en publiant, de 1783 à 1794, six volumes des *Acta*

[1] Nous renvoyons ici une fois pour toutes à l'esquisse historique : H. Delehaye, *A travers trois siècles. L'œuvre des Bollandistes. 1615-1915*. Bruxelles, 1920.

Sanctorum Belgii : l'un des premiers ouvrages dont la Commission Royale d'histoire songea à reprendre la publication.

Mais ni ce projet ni aucun autre ne pouvaient sauver les bollandistes : on en voulait moins encore à leurs personnes qu'à leurs dépouilles, convoitées par le fisc et par des intérêts privés tout aussi rapaces. En 1775 un arrêté d'expulsion leur fut signifié : en même temps que leurs logements, dévolus à une académie militaire, il faudrait abandonner la bibliothèque avec tout ce qu'elle renfermait de livres et de manuscrits. Après trois ans de pourparlers, il fut décidé que les bollandistes se transporteraient d'Anvers à l'abbaye de Coudenberg, à Bruxelles, avec les instruments de travail dont ils avaient obtenu de conserver l'usage. On ne leur laissa pas le loisir de s'y organiser tant bien que mal. Les tracasseries reprirent de plus belle, comme si l'administration s'ingéniait de dessein formé à leur rendre impossible la préparation des volumes qu'elle les forçait de publier dans un délai d'une insuffisance dérisoire.

A la mort de Marie-Thérèse, dès que Joseph II et son inspirateur Kaunitz eurent les mains libres, il devint évident que la destruction complète de l'œuvre ne pouvait plus tarder. L'abbaye de Coudenberg ayant été fermée par décret impérial le 23 mai 1786, un refuge fut assigné aux bollandistes dans une aile de l'ancien collège des jésuites, dénommé alors collège Thérésien. Ils venaient à peine d'y transporter et d'y aménager ce qui restait de leur infortunée bibliothèque, que déjà la Chambre des comptes délibérait sur l'économie qui serait assurée au trésor par la suppression pure et simple des *Acta Sanctorum* et des *Analecta belgica*. La Commission ecclésiastique et des études émit un avis conforme le 11 octobre 1788. Un conseiller, le baron de Feltz, tourna le sien en ces termes dignes de mémoire : « Il est étonnant que, lors de l'abolition de l'ordre jésuitique, on soit parvenu à intéresser le gouvernement dans un pareil fatras... C'est, en termes de calcul, une très mauvaise spéculation, et comme elle ne vaut

pas mieux en termes de science, il est plus que temps d'y mettre fin [1]. » Ainsi fut fait, dans les cinq jours qui suivirent, par un arrêté qu'on eut l'attention élégante de rendre exécutoire le jour de la Toussaint de la même année. L'administration était arrivée à ses fins, après quinze ans de vexations et d'intrigues dont le détail ferait la matière d'une interminable histoire [2].

A l'étranger, on n'avait pas attendu ce moment pour faire réflexion que l'entreprise des *Acta Sanctorum* allait tomber en déshérence. Martin Gerbert, abbé de Saint-Blaise dans la Forêt-Noire, se trouvant à Vienne en janvier 1777, fut abordé par d'importants personnages, qui voulurent le gagner à l'idée de reprendre la succession de Bollandus, pour en déposséder la Compagnie de Jésus, sans espoir de retour. Gerbert, qui avait déjà en tête le plan de sa *Germania sacra*, ne répondit ni oui ni non. Il prit conseil, reçut des avis en sens contraire, et penchait plutôt à se récuser, quand de Bruxelles il lui revint que les *Acta* seraient continués dans leur pays d'origine [3].

Onze ans plus tard, ce fut au tour de l'érudition française de montrer qu'elle appréciait autrement que les fonctionnaires du gouvernement joséphiste l'œuvre scientifique des hagiographes belges. A la première nouvelle que les bollandistes

[1] Archives générales du Royaume. Conseil privé (régime autrichien), Registre 743, fol. 217.

[2] Ces chicanes, aussi ridicules que sordides, se sont déversées dans le volumineux dossier, conservé aux archives générales du Royaume sous le titre : « Bollandistes et historiographes », en deux tomes, cotés aujourd'hui : registres 742 et 743 du Conseil privé. Notre bibliothèque en possède deux analyses, dont l'une est de la main de Gachard lui-même. C'est l'une des sources d'après lesquelles le savant archiviste a composé son *Mémoire historique sur les Bollandistes et leurs travaux*, lu à la Commission Royale d'histoire, en sa séance du 3 avril 1835.

[3] G. Pfeilschifter, *Die St. Blasianische Germania sacra* (Kempten, 1921), p. 61-63 ; et *Korrespondenz des Fürstabtes Martin II Gerbert von St. Blasien*, t. II (Karlsruhe, 1934), pp. 237, 242, 284, où les lettres viennent d'être publiées.

avaient reçu l'ordre d'arrêter les frais de leurs travaux et de surseoir à toutes leurs publications, Jacob-Nicolas Moreau, membre étranger de l'Académie de Bruxelles [1], écrivit de Ville-d'Avray, le 21 novembre 1788, à son confrère C.-F. de Nélis, évêque d'Anvers, pour lui proposer de faire racheter tout le fonds de librairie des *Acta Sanctorum* et la propriété de l'entreprise par les bénédictins de Saint-Maur. Dans la candeur de son zèle officieux, il suggérait même que peut-être l'Académie de Bruxelles aiderait au succès de la combinaison [2].

Moreau n'attendit pas la réponse de Nélis pour mettre en branle le Gouvernement et la diplomatie du Roi. A ce moment, sa manœuvre devait être déjà en cours d'exécution, car dès le 22 novembre, le chancelier Barentin faisait appel à Dom Ambroise-Augustin Chevreux, supérieur général de l'obédience mauriste [3], et lui proposait d'employer les érudits de sa congrégation à continuer « une entreprise utile, qui depuis la destruction des jésuites n'a presque rien rendu ». Le même jour, il chargeait le chevalier de la Gravière, résident de France à Bruxelles, de lui procurer tous les éclaircissements dont il avait besoin pour prendre les ordres du Roi, au sujet du rachat de l'œuvre bollandienne. Le chevalier de la Gravière promit de faire diligence [4] ; mais au bout d'un mois, il put seulement répondre qu'il avait amené la question au cours d'une audience qu'il venait d'avoir avec le comte de Trautt-

[1] Éd. Mailly. *Histoire de l'Académie Impériale et Royale des sciences et Belles Lettres de Bruxelles*, I, dans les *Mémoires couronnés et autres mémoires* publiés par l'Académie Royale, Collect. in-8°, t. XXXIV (1883), p. 140-41.

[2] Cf. Gachard, *Mémoire historique sur les Bollandistes*, p. 45-46, note. Les archives bollandiennes possèdent une copie assez défectueuse de cette correspondance. Elle a été prise non aux autographes mêmes, mais à une autre copie transcrite dans un recueil qui a pour titre : « Correspondance relative aux travaux du dépôt des Chartes et de celui de Législation, attachés à la Chancellerie de France. » Il paraît que Champollion-Figeac avait refusé de communiquer les originaux.

[3] Béatifié le 17 octobre 1926, parmi les martyrs de la Révolution.

[4] Lettre du 1er décembre 1788.

mansdorff. Le ministre plénipotentiaire ne lui avait pas dissimulé qu'à son avis la continuation des *Acta Sanctorum* ne serait qu'une charge infime pour le trésor et qu'il comptait proposer à l'empereur de maintenir l'œuvre en activité soit à Bruxelles soit à Vienne [1]. C'était le propre représentant de Joseph II qui parlait de la sorte, moins de trois mois après l'injurieuse décision qui avait condamné l'institution bollandienne comme inutile et ruineuse.

Il paraît bien que, de France, J.-N. Moreau et ses amis surveillaient ces pourparlers en prenant la précaution de ne pas trop se laisser voir. Un chanoine régulier de l'abbaye de Rolduc, S.-P. Ernst, curé d'Afden, écrivait le 23 janvier 1789, à un membre du Conseil privé qu'un bénédictin de Paris l'avait chargé confidentiellement de lui indiquer à quelles conditions S. M. Impériale accepterait de céder le fonds des bollandistes à la Congrégation de Saint-Maur [2].

Si l'intérêt dont témoignent ces approches réitérées a son côté flatteur pour les *Acta Sanctorum*, la réaction qu'elles provoquèrent est encore plus honorable pour l'esprit national du peuple belge. Dès qu'on apprit qu'il était sérieusement question de livrer à l'étranger l'œuvre bollandienne, l'opinion s'émut comme d'une menace à la grandeur intellectuelle de la patrie. Plusieurs abbayes offrirent spontanément de se cotiser pour couvrir en commun les frais de la reprise. Les États de Flandre furent même sur le point de voter une résolution à l'effet de reprendre la charge financière dont le trésor impérial affectait de s'effrayer. Ils n'y renoncèrent que

[1] Lettre à M. le comte de Montmorin, janvier 1789.

[2] S. P. Ernst a laissé plusieurs ouvrages et mémoires qui furent publiés après sa mort. Sur le titre de son *Histoire du Limbourg* (Liége, 1837-1847), son éditeur posthume, E. Lavalleye, l'appelle « l'un des auteurs de *L'art de vérifier les dates* ». Son nom se lit, en effet, dans l'Avertissement placé en tête de la troisième édition du tome III de cet ouvrage (Paris, 1787). Son correspondant de Saint-Maur savait donc bien à qui il s'adressait. La lettre a été versée au dossier dans le registre 743, cité ci-dessus, fol. 281.

par crainte d'envenimer encore leurs dissentiments déjà aigus avec le gouvernement de Vienne [1]. Telle fut la vivacité du sentiment public que, dans les bureaux de l'administration autrichienne, on craignit d'avoir estimé trop bas la valeur marchande de la bibliothèque bollandienne. Le P. C. De Bye, supérieur des hagiographes, qui avait, de son côté, préparé une lettre tendant à renouer avec l'abbé de Saint-Blaise les négociations amorcées en 1777 par les adversaires des jésuites, reçut de Charlier, rapporteur à la Chambre des comptes, l'avis que la bibliothèque, propriété de l'empereur, ne pouvait pas être aliénée [2].

Dans l'entretemps, C.-N. de Nélis, que les avances de J.-N. Moreau avaient mis sur le qui-vive, ne s'était pas contenté de refroidir prudemment les espérances de son correspondant [3]. Il avait pris l'affaire en mains et s'en était ouvert à son ami Godefroid Hermans, prélat de l'abbaye norbertine de Tongerloo. Celui-ci accepta de recueillir les débris de l'œuvre abattue et de la remettre sur pied. Le Conseil d'État et le baron de Feltz lui-même finirent par comprendre que le fisc et un peu aussi la raison politique trouveraient leur avantage à cet arrangement ; et le 14 mai 1789, le contrat de cession, mûrement débattu entre les parties, obtint la ratification impériale [4].

Ainsi, presque à la veille de la Révolution brabançonne, les survivants de l'œuvre, avec les épaves sauvées du musée bollandien, durent entreprendre une nouvelle migration, la

[1] Registre 743, fol. 293v.

[2] Ibid., fol. 229 et suiv., 237.

[3] Sa réponse, datée du 3 décembre 1788, laisse déjà entrevoir que plusieurs abbayes belges s'offraient à reprendre les *Acta*. Nélis se garde d'ajouter qu'il y est bien pour quelque chose.

[4] Sur le séjour des bollandistes à Tongerloo, l'étude qui peut tenir lieu de toutes les autres est celle du chanoine H. Lamy, O. Praem. : *L'œuvre des Bollandistes à l'abbaye de Tongerloo*, dans *Analecta Praemonstratensia*, t. II (1926), pp. 294-306, 379-389 ; t. III (1927), pp. 61-79, 156-78, 284-312.

troisième en moins de douze ans. Ils réussirent encore, en ces temps troublés, à publier en collaboration avec Dom Anselme Berthod, O.S.B., et trois chanoines de Prémontré, le t. VI d'octobre, qui fut achevé d'imprimer à Tongerloo en 1794. L'impression du tome suivant était commencée, quand les armées de la Convention envahirent nos provinces. L'abbaye de Tongerloo se dispersa, et les hagiographes, chassés de leur dernière retraite, durent aviser au moyen de mettre en lieu sûr les restes déjà si diminués de leur bibliothèque.

Cette fois, le bollandisme était bien mort ; mais, pour l'honneur de la vieille abbaye norbertine, il était demeuré belge jusqu'à la fin, et il avait échappé à l'humiliation de dormir son grand sommeil sous l'épitaphe rédigée par les bureaucrates de Joseph II.

Il faut rendre cette justice au gouvernement du Consulat dans nos provinces, que dès le moment où il se sentit assez affermi, il se montra soucieux d'y ranimer la vie intellectuelle. C.-F.-J. d'Herbouville, préfet des Deux-Nèthes [1], fit, en l'an IX (1801), une tentative auprès des anciens bollandistes pour les engager à reprendre leurs travaux [2]. Elle n'eut ni ne pouvait avoir à ce moment aucun résultat. A la fin de l'année suivante, A.-G. Camus, membre de l'Institut, fut envoyé en mission scientifique dans les départements nouvellement réunis. Pendant son séjour à Bruxelles, il se mit en rapport avec G.-J. Gérard, premier secrétaire perpétuel de l'Académie de Bruxelles, qui avait lui-même dressé l'inventaire de la bibliothèque des jésuites d'Anvers et en avait séparé les livres des bollandistes, qu'il fit transporter à la bibliothèque de Bruxelles. Par lui et par d'autres témoins inégalement sûrs, Camus recueillit quelques indications sur l'histoire des *Acta*

[1] Il est l'auteur d'une *Statistique du département des Deux-Nèthes*, Paris, an X.

[2] *Voyage fait dans les départements nouvellement réunis* par A.-G. Camus, t. II (Paris, an XI), p. 58-59.

Sanctorum et sur les circonstances qui avaient abouti à l'effondrement de l'entreprise [1]. Ces renseignements, assez mêlés, il faut le dire, furent brièvement consignés dans le rapport qu'il fit à la Classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut dans la séance du 4 germinal an XI [2]. Le procès-verbal de Camus est incorporé dans le *Rapport historique sur les progrès de l'histoire et de la littérature ancienne depuis 1789 et sur leur état actuel*, qui fut rédigé par Dacier, secrétaire perpétuel de la Classe, et que Napoléon reçut en Conseil d'État le 20 février 1808. L'Institut, par la voix de son rapporteur, y exprimait le vœu de voir reprendre et continuer ce grand ouvrage, encore plus considérable, disait-il, que la *Gallia Christiana* [3].

Cet avis reçut un commencement d'exécution. Par une dépêche en date du 26 juillet 1810, le comte de Montalivet, ministre de l'Intérieur, transmit au préfet de la Dyle, baron de la Tour-du-Pin, les renseignements qu'il possédait sur l'état actuel des *Acta Sanctorum*, en lui demandant un complément d'information. La Tour-du-Pin s'adressa à C. de la Serna y Santander, bibliothécaire de l'École Centrale de Bruxelles, que Camus n'avait pas manqué d'interroger neuf années auparavant. Il reçut en réponse une longue note [4], dont il aurait pu lire la substance dans la relation de voyage de Camus. Elle ne témoigne pas que le bibliothécaire de l'École Centrale ait accordé une attention particulière au fonds bollandien, qui avait été transporté à Bruxelles par les soins de G.-J. Gérard [5].

Il semble que ce commencement d'enquête n'ait pas été

[1] Ibid., p. 50-58.

[2] Nous citons la copie de Gachard, conservée aux archives bollandiennes.

[3] L. c., p. 197.

[4] Copie des archives bollandiennes. Un brouillon, qui paraît être la minute originale de cette note, a été donné à notre bibliothèque par la famille du comte de la Serna.

[5] *Voyage*, p. 54.

poussé plus loin. Le gouvernement impérial avait alors d'autres soucis. Il fallut attendre 1827 avant de voir se produire une initiative qu'on peut considérer comme un premier acheminement à la reprise des *Acta Sanctorum*. A cette date, le ministre hollandais van Gobbelschroy prit de sages mesures pour rassembler et préserver de la destruction les épaves encore dispersées des bibliothèques et archives des Pays-Bas [1]. On obtint de lui non sans peine que les manuscrits provenant de l'abbaye de Tongerloo fussent attribués à la bibliothèque de Bourgogne. Gachard et Dugniolle, qui furent chargés de les cataloguer, en identifièrent 392, qui leur semblèrent provenir tous du *Museum Bollandianum* et du *Museum Bellarminianum* [2]. Ainsi furent acquis notamment les précieux volumes de *Collectanea Bollandiana*, contenant, rangés suivant l'ordre du calendrier, les matériaux réunis en vue de la continuation de l'œuvre, du 16 octobre au 31 décembre. Et lorsque, sept ans plus tard, dans la Belgique devenue indépendante, fut instituée la Commission Royale d'histoire, les *Acta Sanctorum Belgii*, commencés par Ghesquière, furent inscrits en bonne place parmi les travaux qu'elle avait mission d'entreprendre ou d'achever.

L'œuvre bollandienne proprement dite restait pourtant en dehors de tous ces projets. On y songeait peut-être, mais personne n'avait l'audace d'en parler, quand tout à coup la nécessité de sauver cette création nationale s'imposa irrésistiblement à l'attention. L'incident qui provoqua ce revirement a parfois été raconté sur un ton plus grave que n'eût été celui d'un observateur de sang-froid. Tout cet épisode est devenu sérieux par le dénouement vers lequel la prévoyance et la fermeté d'un seul homme surent l'acheminer. Mais en

[1] H. Pirenne a caractérisé le rôle administratif de van Gobbelschroy. *Un précurseur de la Commission Royale d'Histoire*, dans *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire*, t. XCVIII (1934), p. 127 et suiv.

[2] *Mémoire historique sur les Bollandistes et leurs travaux*, p. 50.

fait, il avait débuté comme un vaudeville, dont la moralité ne serait pas le côté brillant, s'il ne prouvait surtout que chez certains esprits, d'ailleurs sincères, la puissance d'illusion est sans limites.

Vers la fin de novembre 1836, le journal *L'Union*, paraissant à Bruxelles, annonçait qu'une Société hagiographique venait de se constituer à Paris, avec l'appui du gouvernement, à l'effet d'achever les *Acta Sanctorum*. Cette nouvelle inattendue fut confirmée et précisée par une suite, manifestement concertée, d'articles qui se succédèrent dans *L' Union* les jours suivants. En même temps, on apprenait que l'abbé Théodore Perrin, délégué par ladite Société hagiographique venait d'arriver dans le pays. Il avait demandé audience à Mgr Sterckx, archevêque de Malines, et s'était mis en rapport avec plusieurs personnages haut placés.

Tout en se défendant de vouloir enlever à la Belgique une œuvre qu'elle avait tous les droits de regarder comme sienne, l'abbé Perrin laissait clairement paraître que la reprise des *Acta Sanctorum* dépassait les forces actuelles de l'érudition belge. Seule une institution puissamment organisée et soutenue par l'armature scientifique d'un grand pays était en mesure de donner au vieil édifice un couronnement qui répondît aux exigences modernes. Le plan trop étroit de Bollandus demandait à être élargi, et il ne pouvait l'être que grâce au concours de spécialistes et d'érudits dont l'horizon dépasserait celui des anciens bollandistes. La Société hagiographique y avait pourvu, et tout promettait que l'entreprise serait rondement conduite : à raison de trois tomes par an, les *Acta* du 31 décembre verraient le jour avant 1850. Pour y aider, Perrin trouvait tout naturel de demander que les matériaux déjà préparés pour la continuation de l'œuvre fussent mis à la disposition de sa nouvelle équipe.

Quel était l'homme dont la parole était l'unique garantie de ce boniment ? On n'eut pas le temps de se le demander.

Ce qu'on apprit par la suite montra tout au moins qu'il fallait décharger la haute érudition française de toute participation à cette fanfaronnade plus ingénue encore que désobligeante [1]. Jusqu'en 1836, l'abbé Théodore Perrin avait signé d'assez nombreux ouvrages de propagande et de vulgarisation, dont plusieurs avaient paru à la « Société reproductive des bons livres ». Ceux que sa plume fertile continua de produire à l'usage de la jeunesse ne font assurément pas la monnaie des 30 tomes des *Acta Sanctorum* qu'il se flattait d'avoir terminés en moins de quinze ans. Quant à la Société hagiographique, outre Perrin et le gérant Panet-Trémolier, sa liste définitive nommait l'abbé Prompsault, aumônier de l'hospice des Quinze-Vingts, l'abbé Aubry de Saint-Quirin, E. Jacquet, l'abbé Latouche et l'abbé Marie-Léandre Badiche. Un agrégé de l'Université, à la signature illisible, et l'arméniste distingué Éd. Dulaurier y représentaient l'orientalisme et les disciplines modernisées dont le programme de la Société faisait valoir l'opportune collaboration [2].

Le 16 décembre 1836, l'abbé F.-X. De Ram, recteur de l'Université de Louvain et membre de la Commission Royale d'histoire, recevait la visite de l'abbé Perrin. Jusque-là, il n'avait attaché aucune importance aux nouvelles parues dans la presse, les tenant pour une simple mystification. Les vues que Perrin lui développa lui firent plutôt l'effet d'une spéculation de librairie [3]. Mais si le projet et ses auteurs manquaient

[1] Les détails les plus ahurissants de toute cette histoire s'étalent dans la lettre autographe écrite de Paris le 28 février 1837 par Panet-Trémolier, et signée par tous ses collaborateurs (ci-après, p. XIX). Cette lettre, adressée au P. Boone, se termine par un P.-S. tourné en ces termes : « Nous croyons devoir vous informer, Révérend Père, que nous écrivons dans le même sens à Mgr de Malines, à Mr l'abbé de Ram, à M. Dumortier et à S. E. le Ministre de l'Intérieur. »

[2] Un de ces hommes de lettres avouait plus tard au P. De Buck qu'ils n'avaient pas prévu les difficultés de leur projet (*Monseigneur De Ram, recteur magnifique de l'Université de Louvain*, dans les *Études religieuses, historiques et littéraires*, Nouv. sér., t. VII, 1865, p. 428-29).

[3] Lettre au chevalier de Theux, Ministre de l'Intérieur, 17 novembre 1836.

de sérieux, toute suite imprudemment donnée à leurs ouvertures menaçait d'amener des conséquences regrettables. Dès le lendemain, De Ram écrivit au chef du Gouvernement, chevalier de Theux, pour le presser de couper court, par une prompte décision, à la manœuvre qui se dessinait. La Belgique, disait-il en substance, se doit de conserver une œuvre nationale, que le monde savant lui envie. En aucun cas, il ne saurait être question de laisser partir à l'étranger les manuscrits et les archives du fonds bollandien, qui constituent l'une des richesses caractéristiques de la bibliothèque de Bourgogne. Il fallait donc au plus tôt remettre sur pied l'entreprise des *Acta Sanctorum*. Or, continuait De Ram, les bollandistes ne peuvent être remplacés que par eux-mêmes. La Compagnie de Jésus, qui avait créé cette école d'hagiographes et l'avait maintenue active pendant plus de deux siècles, était qualifiée, de préférence à tout autre corps savant, pour en renouer les traditions. Elle ne se déroberait pas à cette tâche, qui lui revenait en vertu d'un droit qu'elle n'était pas libre d'abdiquer. De Ram se proposait donc de faire une démarche dans ce sens auprès du P. Van Lil, Provincial de Belgique, et demandait l'autorisation de lui laisser entrevoir, confidentiellement, l'appui et l'encouragement effectif des pouvoirs publics.

Le chevalier de Theux entra dans ces vues ; et l'abbé De Ram, sans perdre un instant, commença ses démarches. Le P. Van Lil montra moins d'empressement. En bonne justice, il est impossible de lui en faire un reproche. Dans son éloge historique de Bolland, Papebroch a remarqué non sans malice que, par grand bonheur, la Providence avait caché à Bolland et à son provincial Jacques Van der Straten, *antiquae probitatis viro*, l'énormité de la tâche qu'ils avaient décidé d'entreprendre [1]. Cette providentielle ignorance s'était dissi-

[1] *Acta SS.*, Martii t. I, p. VII.

pée pour toujours. Il suffisait au P. Van Lil de se mettre devant les 53 in-folio des *Acta* pour sentir se glacer son courage. La Compagnie de Jésus à peine rétablie en Belgique était déjà surchargée d'œuvres et de collèges, auxquels la totalité de ses forces vives ne suffisait qu'à grand'peine. Pouvait-elle sans imprudence grave assumer un tel supplément de travail difficile, avec la perspective de se trouver défaillante à bref délai ? Mais De Ram avait la foi qui transporte les montagnes ; et si le nouveau bollandisme existe aujourd'hui, ou tout au moins s'il compte cent ans d'existence, il le doit à l'esprit de décision, au désintéressement et à la clairvoyance lucide du premier recteur de l'Université de Louvain. De Ram faisait assurément trop d'honneur à la Compagnie de Jésus en déclarant qu'elle seule était de taille à réorganiser la publication des *Acta Sanctorum ;* mais en affirmant qu'une entreprise de ce genre exige une équipe de travailleurs rigoureusement spécialisés, dont elle absorbe l'activité tout entière, il montrait un sens très sûr de la réalité pratique. La Commission Royale d'histoire, déjà en pleine possession de ses moyens, n'eût été aucunement en peine d'aviser aux nécessités scientifiques du programme bollandien, mais elle n'aurait pu accepter d'en subir les servitudes. Dans son domaine propre, elle se trouvait devant une matière neuve et inépuisable, qu'elle pouvait attaquer à son choix, par autant de côtés qu'elle le jugerait opportun. C'est justement cette précieuse liberté dont les *Acta* avec leur plan et leurs cadres rigides lui enlèveraient le bénéfice. Les continuateurs de la collection étaient obligés, bon gré mal gré, de la reprendre au point précis où elle était interrompue et d'avancer, en déblayant la voie, au fur et à mesure, à travers une infinité de problèmes disparates, dont aucun ne pouvait être omis ou seulement différé. Seuls des hagiographes professionnels trouveraient le moyen d'organiser leur travail selon les exigences d'un programme aussi inflexible.

Pour calmer les appréhensions du P. Van Lil et de ses conseillers, De Ram dut sans doute recourir à des considérations d'un ordre plus élevé. Son judicieux esprit sut les trouver, et finalement, le 29 janvier 1837, le Provincial de la Compagnie de Jésus en Belgique annonça au chef du Gouvernement que la Société des Bollandistes était reconstituée et se mettrait à l'ouvrage immédiatement. La Société hagiographique de Paris, qu'on avait laissée faire antichambre, fut avisée officiellement de la décision. Panet-Trémolier y répondit, le 28 février, par une lettre que, pour plus de solennité, il fit signer par ses huit collaborateurs, s'offrant collectivement à partager le travail des hagiographes de Bruxelles. Elle fut adressée en même temps au supérieur des bollandistes et à l'abbé De Ram. Celui-ci, ne voyant que trop bien à quoi tendaient ces belles avances, s'empressa d'avertir le chevalier de Theux et les autres personnages mêlés à ces négociations que, si des étrangers prenaient pied dans la maison bollandienne, ses habitants pourraient un beau jour être priés d'en sortir. Sur ses conseils, aussi nets que pressants, les bollandistes éconduisirent le négociateur avec des remercîments courtois mais exempts de toute ambiguïté. De Ram leur donna encore une autre preuve de sa largeur d'esprit. La Commission Royale d'histoire l'avait chargé de continuer les *Acta Sanctorum Belgii* commencés par Ghesquière. Il estima que cette collection accessoire devait faire corps avec le gros œuvre des *Acta Sanctorum*, et fit décider que l'achèvement en serait confié à la Société des Bollandistes [1].

La route se trouvait donc libre, mais il restait encore à y faire les premiers pas. Manifestement la première équipe

[1] Au moment de sa mort (1912), le P. Albert Poncelet avait en manuscrit deux tomes des *Acta Sanctorum Belgii*, à peu près terminés. La dernière mise au point et l'impression durent être ajournées à des temps meilleurs qui ne sont pas venus.

bollandienne avait dû être improvisée, et elle n'avait sur la compagnie Trémolier-Perrin d'autre supériorité que celle de ne pas arborer un programme d'une présomptueuse inexpérience. Elle se composait des Pères J.-B. Boone, Jos. Van der Moere et Prosper Coppens, auxquels fut adjoint, le 6 octobre suivant, le P. Jos. Van Hecke.

Le P. Boone, recteur du collège Saint-Michel de Bruxelles et prédicateur en renom, apporta surtout à l'œuvre le précieux appui de son influence et de sa grande autorité. Il le lui continua pendant près de huit ans. Dès le 29 septembre, le P. Coppens, vaincu par de continuels maux de tête, avait été mis hors de combat et forcé de se retirer. Il reprit le titre nominal d'hagiographe, quand il succéda au P. Boone comme recteur de Saint-Michel en 1845.

Le P. Van der Moere, après avoir été supérieur du séminaire de Culembourg et recteur du collège de Gand, se dévoua, sur le tard, à préparer et à imprimer le vaste commentaire sur les Actes de S^te^ Thérèse, qui remplit la grosse moitié du tome VII d'octobre. L'effort se trouva trop rude ou trop nouveau pour sa verdeur déclinante de vétéran déjà un peu ankylosé par d'autres campagnes. Le P. Van der Moere ne se sentit pas le goût de renouveler la tentative et prit sa retraite en mai 1846.

D'autres collaborateurs vinrent essayer dans l'atelier bollandien leurs aptitudes ou leurs attraits, et ne prolongèrent pas l'épreuve. Seul, parmi les ouvriers de la première heure, le P. Jos. Van Hecke devait fournir une longue carrière d'hagiographe. Il la soutint jusqu'au delà du terme où ses forces cessèrent d'y suffire. C'est sur lui que tomba la tâche ingrate de mettre sur pied les toutes premières publications de l'œuvre renaissante. En même temps qu'il y donnait ses soins, il s'employait à constituer, en partant de rien, les rudiments de la nouvelle bibliothèque bollandienne. Des

restes mutilés de l'ancien *Museum Bollandianum :* copies de documents, lettres, pièces d'archives, volumes dépareillés, traînaient encore chez les bouquinistes ou dans les collections particulières. Le P. Van Hecke leur donnait la chasse et parvint à en récupérer une partie appréciable. Les ressources infimes dont il disposait lui permirent d'acquérir quelques-uns des instruments de recherche les plus indispensables. D'autres lui vinrent en réponse aux lettres qu'il trouvait encore le loisir d'adresser aux érudits et aux institutions savantes des principaux centres intellectuels de l'Europe.

Que d'endurance et d'abnégation il fallut pour suffire aux fatigues stériles, aux efforts perdus, aux tâtonnements, aux quotidiennes déconvenues d'un travail entrepris dans ces conditions désespérantes : c'est aujourd'hui, pour qui daigne y réfléchir, un juste sujet d'admiration. Nul ne sera tenté de sourire en essayant de se figurer la première délibération de ces hagiographes novices, dans leur bibliothèque aux rayons vides, autour de la feuille blanche qui devait recevoir le trait initial de leur plan d'opérations. Tout leur manquait à la fois, et bien plus que tout le reste, cette tradition d'école qui ne se forme et ne se régénère que dans le constant effort de l'expérience vécue et que l'expérience elle-même n'enseigne pas, à moins d'être incessamment stimulée et tourmentée par le désir de mieux faire. Honneur à leur fermeté d'âme et à l'esprit de devoir, qu'ils eurent le courage d'écouter, plutôt que les horoscopes des sages qui autour d'eux, sans doute, hochaient la tête en les voyant partir pour une folle aventure. Mais, au vrai, combien d'entreprises qui débutaient, en cette même année 1837, avec des moyens largement assurés, avaient lieu de se promettre un siècle d'existence ?

Cependant, les témoignages de sympathie, les menus dons, les offres de services, et à défaut de secours efficaces,

les encouragements et les approbations affluaient de toutes parts. Entre toutes ces marques de bienveillant et actif intérêt, celles qui arrivaient de France se distinguaient par une bonne grâce délicate et courtoise, comme si les vraies autorités de l'érudition et du catholicisme français eussent tenu à faire oublier la désinvolture outrecuidante de l'éphémère Société hagiographique.

Fidèle à sa promesse, le gouvernement belge soutenait, l'œuvre bollandienne, sans conviction bien assurée peut-être mais avec une sincère bonne volonté. Une subvention annuelle de 6000 francs lui avait été assignée pour la préserver de périr d'inanition avant même de s'être organisée. En plus de ce secours, les pouvoirs publics voulurent bien faciliter aux bollandistes l'usage des livres et manuscrits de la bibliothèque Royale et les aider dans quelques autres arrangements pratiques. Ce fut l'objet d'un échange de lettres assez suivi entre le Ministère de l'Intérieur et le *Museum Bollandianum*. Cette correspondance administrative est presque émouvante à relire aujourd'hui. Le gouvernement belge, lui-même né de la veille, s'y montre dans l'inexpérience et, presque dans la gaucherie de ses débuts, gêné dans ses moyens et obligé de compter avec les moindres dépenses, mais actif, entreprenant, soucieux du bien public et attentif à seconder en tout l'essor de la vie nationale. A la distance où nous sommes, cette paperasse de bureau, qui nous reporte à l'aurore de notre indépendance, se colore d'un reflet de poésie touchante, comme la maison inachevée où une jeune famille s'est installée.

Pourquoi faut-il ajouter que, dès cette date, le gouvernement sentait venir l'heure, où, sous le nom de politique, l'esprit de parti envahirait même les *templa serena* de l'érudition? Pour désarmer les critiques de l'opposition qui éplucherait les moindres articles du budget, il fallait montrer, en regard du secours pécuniaire alloué aux bollandistes,

une surface proportionnée de papier imprimé qui en représenterait la contre-valeur. Condition plausible en soi, comme la prudence qui s'en couvrait, mais dont la conséquence fut pourtant de retarder et d'entraver la réorganisation de l'œuvre, ainsi condamnée à une production hâtive.

Au total, le dommage qui aurait pu devenir irréparable fut atténué par l'arrivée de deux jeunes recrues de valeur exceptionnelle : Antoine Tinnebroek et Victor De Buck. Le premier, né à Waalwijk dans le diocèse de Bois-le-Duc, était entré au noviciat de la Compagnie de Jésus à Nivelles, le 31 mars 1836. Ses 24 ans venaient à peine de sonner, quand il arriva au *Museum Bollandianum* [1]. Il s'était distingué d'abord par des aptitudes aussi brillantes que variées, qui lui avaient permis d'acquérir rapidement des connaissances déjà étendues. Ce qui en formait le fonds le plus solide était une excellente culture classique, dont sa patrie, moins éprouvée par les désastres de la Révolution française, avait gardé l'esprit et les fortes traditions. Ses talents d'humaniste furent mis à profit dès son entrée au chantier, où la charpente encore informe du t. VII d'octobre désolait les regards. Le P. Van der Moere y peinait, avec plus de zèle que de consolation, sur les questions relatives aux écrits de S^te^ Thérèse et à la réforme du Carmel. Les matériaux qu'il avait rassemblés pour la partie narrative du commentaire furent remis à Tinnebroek, qui fut chargé de les mettre sur pied. Près de cinq cents pages de cet énorme in-folio furent ainsi rédigées par ce débutant, sous les ordres d'un maître qui lui-même n'avait pas vieilli dans le métier. Ce commentaire, dont le défaut est précisément son abondance un peu prolixe et diffuse, n'aurait pas conduit son auteur à la gloire

[1] V. De Buck, *Commentarius de vita et scriptis Antonii Tinnebroek*. Bruxellis, 1858 (extrait des *Acta SS.*, Oct. t. IX, p. VI-XIV).

si Tinnebroek y avait mis son nom. Tel qu'il est, cependant, on hésiterait à croire qu'il fut le coup d'essai d'un apprenti ; et la sévérité qui n'a pas été épargnée à l'œuvre peut se tempérer d'une part d'éloge pour le jeune ouvrier.

Après que ce long travail fut complètement achevé, Tinnebroek se rendit à Louvain, pour y commencer ses études théologiques. Il revint au *Museum Bollandianum* en 1850. Dès son retour il se remit au travail, avec une ardeur dévorante, à laquelle il ne tarda pas à succomber. Esprit curieux, souple et agile, il partait à la découverte dans des directions diverses, au gré d'une facilité qui franchissait, en se jouant, les premiers obstacles des études les plus ardues. L'âge et l'expérience lui auraient certainement appris les dangers d'une virtuosité rare et brillante mais un peu dispersée. Quand il mourut, emporté par la phtisie, à 39 ans, il avait, à l'occasion des recherches demandées par le t. VIII d'octobre, poussé plus d'une pointe hardie et souvent heureuse dans l'hagiographie slave et orientale. Il avait repris, avec une information rajeunie et en grande partie originale, la voie jadis ouverte par Stilting dans sa dissertation sur la conversion des Russes au christianisme. Cette saillie audacieuse de son trop vaste effort ne fut point perdue : elle avait démontré, une fois pour toutes, la nécessité d'avoir l'œil ouvert sur le monde immense et alors si mal connu de l'histoire ecclésiastique slave. Les savants russes, surpris et charmés de rencontrer en Occident un érudit qui n'ignorât point systématiquement le passé de leur patrie, lui en témoignèrent leur chaleureuse approbation. Ainsi se nouèrent de précieuses relations, destinées à se fortifier et à s'organiser plus tard, et que la grande guerre et ses suites n'ont pas rompues.

Plus jeune d'une année que Tinnebroek, son ami et compagnon d'études, Victor De Buck, qui vint le rejoindre à Bruxelles en octobre 1840, a laissé dans l'œuvre une trace

plus mémorable [1]. A des aptitudes moins variées peut-être et moins brillantes, mais plus solides, il joignait une puissance de travail et une intensité d'attention qui tenaient du prodige. Esprit, mémoire, talent, volonté, tout en lui était d'une trempe ferme et dure, qui semblait inusable. Rien ne l'effrayait moins que la difficulté, si ce n'est peut-être la contradiction. Par son ardeur studieuse, sa faculté d'assimilation indéfinie, sa fertilité toujours prête aux tâches les plus imprévues, il était bien l'homme providentiel, de qui l'œuvre bollandienne reçut l'élan décisif qui la préserva de s'enliser.

A peine arrivé, pour prendre contact, il commença par lire ou parcourir, la plume à la main, les 53 tomes parus des *Acta Sanctorum*. Et si, par malheur, ses notes s'étaient perdues, ce qui en était resté dans sa mémoire aurait continué de lui venir à point jusqu'à la fin de sa laborieuse carrière. Après cinq années d'apprentissage, il partit pour Louvain en compagnie de son ami Tinnebroek. Il n'eut besoin que de quelques mois pour se classer, là comme ailleurs, en tête des premiers rangs. Mais malgré les preuves éclatantes qu'il donna de ses aptitudes aux plus hautes parties de l'enseignement supérieur [2], il ne put être question de l'y retenir, tant sa vocation d'hagiographe était clairement marquée. Il revint en août 1850 au *Museum Bollandianum*, où il était attendu avec impatience, et à partir de ce moment le bollandisme s'incarna dans sa personne. Les travailleurs plus anciens dans l'œuvre eurent la sagesse ou la prudence de se ranger devant sa turbulente mais salutaire force de propulsion.

[1] A la notice nécrologique un peu sommaire qui lui fut consacrée en tête des *Acta SS.*, Nov. t. II, 1, il convient de joindre l'article écrit au lendemain de sa mort par son ami et admirateur le P. Vincent Baesten, *Précis historiques*, t. XXV, 1876, p. 389-410.

[2] L'œuvre théologique de V. De Buck est considérable. Il s'y révèle controversiste, canoniste, moraliste ; et les adversaires auxquels il s'en est pris se sont mal trouvés de la rencontre. Voir sa bibliographie dans C. Sommervogel, *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, t. II, col. 318-28.

Si largement qu'il ait compris et réalisé son œuvre d'hagiographe, elle lui laissait encore de l'énergie et de l'initiative à dépenser. Entre deux voyages de découvertes dans les vieux textes, son délassement était d'agir et parfois de batailler par la parole et par la plume pour d'autres causes qui lui étaient chères. Il fut l'un des premiers et des plus ardents parmi les promoteurs du mouvement pour la réunion des Églises. Ce n'est pas ici le lieu de rappeler le zèle qu'il dépensa au service de cette idée généreuse dont il préférait voir la beauté grandiose plutôt que le risque et les difficultés. Le temps et les forces que cette campagne et d'autres encore lui dévorèrent ne furent cependant pas perdus pour l'œuvre bollandienne, car les sympathies dont elle fut l'objet, aux heures difficiles, elle les dut, pour une bonne part, aux services de tout genre rendus par cet homme de cœur, qui ne se refusait à aucun appel et sur qui toute cause juste pouvait compter. C'est parmi les plus hautes figures du monde catholique français que ce Flamand d'Audenarde, fidèle à son sang et à sa langue, trouva ses meilleures amitiés. Et les derniers beaux jours de sa santé autrefois florissante, il les abrégea en se prodiguant à Rome, comme théologien du T. R. P. Beckx, Général de la Compagnie de Jésus, au concile du Vatican.

Il est heureux que dans sa tâche professionnelle Victor De Buck ait été amené, ou se soit résolu spontanément, à concentrer son effort principal dans une direction où le meilleur de son talent put se donner carrière sans trop se disperser. Le renouveau qui s'annonçait alors dans l'érudition ecclésiastique s'était d'abord fait sentir dans l'archéologie, grâce aux géniales découvertes de J.-B. de Rossi. L'apparition de la *Roma sotterranea* et les travaux qui s'y rattachent avaient révolutionné tout ce que l'on croyait savoir de l'histoire des premières persécutions.

Victor De Buck, l'un des premiers, reconnut l'importance

de ce nouveau champ d'études. Il s'y jeta à corps perdu, avec la fougue et la rapidité de décision qui étaient habituelles à son esprit intuitif. Emporté par l'élan de son originalité puissante, il eut très vite rejoint les illustres maîtres qui lui avaient montré la voie, et plus d'une fois, il leur donna occasion d'approuver ses vues et ses déductions personnelles. Sa célèbre dissertation *De phialis rubricatis* marque une date dans l'histoire de la critique hagiographique. Comme on ne l'a pas oublié, elle aboutissait à la conclusion que les fioles contenant un sédiment rougeâtre, qui se retrouvent dans beaucoup de sépultures des catacombes, ne peuvent être invoquées comme des signes distinctifs du martyre. Cette étude, rédigée sous la forme d'une consultation à l'usage des autorités compétentes, fut divulguée dans des conditions plus qu'irrégulières. Il s'ensuivit une échauffourée, à laquelle une décision conservatoire de la Congrégation des Rites ne permit pas de donner la suite qu'elle comportait, scientifiquement parlant. Le P. De Buck n'avait ni recherché ni prévu cet éclat. Il se serait résigné de bon cœur à être contredit ; car sans précisément aimer la tempête, son vigoureux esprit était complètement fermé à la crainte d'avoir à voler contre le vent. Il dut accepter de se retirer de la lutte sans avoir réduit au silence son agresseur. Son mémoire se défendit par la seule force de la vérité qui s'y trouvait affirmée. Aujourd'hui son triomphe est complet, et les colères provoquées par ce courageux petit livre sont si complètement tombées, qu'on ne songe peut-être plus assez à rendre hommage à la clairvoyance intrépide de l'auteur.

Les commentaires où Victor De Buck a déversé intarissablement son érudition encyclopédique se ressentirent un peu de l'effort par trop tendu au prix duquel il fut condamné à les composer. Mais l'ordre qui n'est pas toujours assez apparent dans ces dissertations touffues n'en existait pas moins dans la tête solide de leur auteur. Son savoir im-

mense, tout en se répandant sur des sujets nécessairement disparates, n'accordait rien à la curiosité superficielle et au dilettantisme. Toute question nouvelle qui surgissait, lui suggérait des rapprochements et des anticipations, qui portaient bien au delà de la simple actualité bibliographique. On en eut la preuve lorsque, en 1866, W. Wright publia son fameux martyrologe syriaque d'après un manuscrit copié à Édesse en 412. Sous ce déguisement sémitique, le flair sagace de Victor De Buck reconnut immédiatement un abrégé du martyrologe oriental qui devait être l'une des sources de la compilation hiéronymienne. Partant de là, il exprimait, un peu plus tard, sur l'interprétation du martyrologe, des vues nécessairement imprécises, mais dont le principe était destiné à recevoir une éclatante confirmation.

Son œuvre tout entière est parsemée de ces trouvailles qu'il songea trop peu à rendre plus accessibles. Aujourd'hui encore, le lecteur qui ne se laisse pas rebuter par les longueurs et les digressions aura souvent la surprise de constater que De Buck savait déjà fort bien quantité de choses rares qui furent redécouvertes après lui. Ce qui s'y mêla d'inspirations contestables ou prématurées fut la rançon d'un excès de vigueur entreprenante que seule une sévère formation technique aurait pu discipliner.

A côté de ce talent si distingué, il est juste de mentionner, avec respect et reconnaissance, d'autres bons ouvriers à qui le temps seul a manqué pour faire œuvre d'initiateurs. Le P. Eug. Carpentier, né à Meulebeke en Flandre Occidentale, semblait appelé au rôle peu enviable de pionnier de l'hagiographie orientale. Bien jeune encore, il était venu prendre au musée bollandien, en 1846, le poste d'auxiliaire laissé vacant l'année précédente par Tinnebroek et Victor De Buck, partis pour Louvain. Au cours des cinq années, pendant les quelles il l'occupa, toute l'activité que lui permettait sa frêle santé, paraît avoir été absorbée par la morne et assu-

jettissante besogne de surveiller l'impression des tomes VIII et IX d'octobre. Le 25 avril 1856, treize mois après la mort de Tinnebroek, il fut désigné pour prendre sa place ; mais la maladie l'empêcha pendant plus d'une année d'aller rejoindre son poste. Il ne put s'y rendre que le 29 juillet 1857.

Le P. Carpentier paraît avoir spontanément jeté son dévolu sur la partie la plus abstruse et la moins attirante de la tâche sous laquelle son prédécesseur avait succombé. Moins de huit ans après, il était à son tour terrassé par un épuisement total. Le 29 octobre 1868, dans la 46e année de son âge, il s'éteignait à Monaco, où il languissait depuis trois ans. Les tomes X, XI et XII d'octobre contiennent de lui plusieurs commentaires sur les saints et martyrs éthiopiens, qu'il dut rédiger en partie de seconde main, mais qui dénotent un très sérieux effort pour atteindre les sources originales. Il a laissé aussi en manuscrit une dissertation sur la chronologie de l'Éthiopie chrétienne jusqu'à la fin du VIIe siècle, qui devait être imprimée en appendice au t. XII d'octobre mais que la mort l'empêcha de mettre au point.

Le plus important de ses travaux est un grand commentaire sur les Actes des martyrs du Naǧrān publié dans le t. X d'octobre. Carpentier en prit occasion pour essayer d'éclaircir les débuts de la pénétration chrétienne en Arabie. Comment parvint-il à dominer un tel sujet en si peu de temps, sans aide ni secours d'aucune espèce, et par les moyens rudimentaires qu'il avait entre les mains ? C'est ce que se demanderont avec étonnement tous ceux qui peuvent encore mesurer les difficultés accidentelles et autres que l'intrépide chercheur avait à surmonter. Si aujourd'hui sa dissertation paraît d'allure un peu traînante et incertaine, c'est que, depuis lors, plusieurs générations d'orientalistes ont exploré la *terra incognita* à travers laquelle Carpentier devait chercher sa route. On n'en connaissait presque rien en ce temps-là. Pour y conduire ses lecteurs, sans abuser de leur confiance

ou sans la perdre dès les premiers pas, l'historien devait s'avancer avec les plus extrêmes précautions, en se guidant sur les données qu'il aurait lui-même établies et contrôlées chemin faisant. Celles qui traînaient alors dans les livres étaient si décevantes, si vagues, si mal reliées entre elles et entremêlées à tant d'erreurs que le plus sûr était de les tenir pour non avenues. C'est la justification des longueurs dont cet ouvrage devrait s'alléger s'il reparaissait aujourd'hui. De très bons juges ne s'y sont pas mépris, et L. Duchesne lui-même, si impitoyable pour le fatras pédantesque, appréciait l'érudition originale du commentaire de Carpentier [1].

Pour combler le vide prématurément ouvert par la mort de ce travailleur modèle, destiné par ses qualités de savoir et de jugement à prendre un jour la tête de la génération suivante, les bollandistes firent appel au P. Henri Matagne, qui professait alors, au collège théologique de Louvain, l'Écriture Sainte et les langues orientales. En 1855 déjà, après la disparition de Tinnebroek, il était venu, en qualité d'assistant, prêter son énergique concours à l'impression du t. VIII d'octobre. Tout en lui semblait promettre un digne successeur de Carpentier. Son premier soin fut de recueillir, avec une hâte prévoyante, bien qu'un peu novice encore, une ample moisson de textes inédits dans les manuscrits syriaques du Musée britannique. Parallèlement à ces recherches dans les sources de langue sémitique, il entreprenait une première reconnaissance dans l'hagiographie arménienne, d'après les publications qu'il avait à sa portée. Son intention était de s'y engager à fond, quand il disposerait de moyens mieux appropriés. Il réussit même à rédiger une judicieuse étude sur les Actes de S. Néophyte, évêque d'Ourbnissi en Géorgie, qui fut insérée au t. XII d'octobre. Son commentaire, composé sur les pièces arrangées par Mouravieff et

[1] *Églises séparées* (Paris, 1896), p. 316 et suiv.

Brosset, fut poussé assez près des sources originales, pour rendre évidente la nécessité d'aborder de front l'ancienne hagiographie ibérienne. Encore une fois, toutes ces belles espérances furent anéanties. Henri Matagne fut emporté par une apoplexie foudroyante, le 7 juillet 1872. Il n'avait pas 39 ans.

Tinnebroek, Carpentier, Matagne : la Société des Bollandistes peut être fière de montrer ces travailleurs d'élite, *nati melioribus annis*, qui sont tombés victimes d'un effort trop dur pour l'honneur des saints, de l'Église et de la vérité. Le souvenir de leur brève carrière est un enseignement par lequel ils continuent de servir l'œuvre qui aujourd'hui encore n'a pas fini de les regretter.

Au cours des quelques années pendant lesquelles ils s'étaient succédé à la bibliothèque bollandienne, beaucoup de beaux plans avaient été ébauchés. Matagne avait formé le projet de publier un *Annus syriacus*, qui pourrait offrir une solide position de départ aux chercheurs, réduits jusque-là à s'aventurer sans guide dans les martyrologes et l'hagiographie syro-arabe. Presque au lendemain de son arrivée (13 avril 1865), il s'était mis en rapports avec les RR. PP. Mekhitharistes de Venise pour aviser aux moyens de publier dans les *Acta Sanctorum* le synaxaire arménien. Au moment de sa mort, il était en pourparlers avec le P. J. Bollig, « scriptor » à la Bibliothèque Vaticane, qui s'était offert à éditer avec lui, dans la collection bollandienne, le synaxaire copte-arabe de Michel d'Athrib et de Maliğ.

De toutes ces initiatives, une seule avait pris corps quand la mort acheva de faucher la vaillante relève de pionniers qui devait en assurer l'exécution. Le t. XI d'octobre, paru en 1864, est précédé d'un *Annus graeco-slavicus*, qui en forme les « propylées ». Cet ouvrage considérable, dédié à Mgr Fitz-Patrick, archevêque de Boston, avait été publié à part dès

l'année précédente, pour le millénaire des SS. Cyrille et Méthode. Il était dû à l'inspiration directe du P. V. De Buck, qui en avait puisé l'idée dans les *Ephemerides graeco-moscae* de Papebroch, et fut rédigé sous ses yeux, avec sa constante collaboration. Son auteur, le P. Ivan Martinov, de Kazan, n'avait pu être agrégé à l'œuvre, à cause de l'opposition politique qui à cette époque la surveillait avec une malveillance ombrageuse. On craignit, et peut-être non sans raison, que sa nationalité ne fournît un prétexte à renouveler des attaques qui ne regardaient pas au choix des moyens.

L'*Annus graeco-slavicus* est proprement un répertoire des sources hagiographiques slaves disposées suivant l'ordre du calendrier. La tradition grecque n'y forme qu'un support assez artificiel, il faut en convenir. Pour cette partie, la synthèse de Martinov a été rendue superflue par la publication du synaxaire grec, qui fut intercalé dans les *Acta* de novembre, en 1902. Mais la partie slave offre encore aujourd'hui un recours commode aux spécialistes qui ne dédaignent pas de la consulter. Plus de trente ans après sa publication, à la mort du P. Martinov, un critique russe n'hésitait pas à saluer l'*Annus graeco-slavicus* comme une œuvre fondamentale [1].

Malgré toutes les insuffisances qu'on peut y signaler, cette vigoureuse tentative témoignait pourtant de la volonté énergique d'élargir le plan des *Acta Sanctorum* et d'y donner ouverture à des recherches nouvelles. Le t. XII d'octobre, paru en 1867, était conçu dans le même esprit et montrait, dans son ensemble, la même résolution confiante d'améliorer progressivement la qualité du travail. C'est presque au lendemain de sa publication que s'ouvrit une crise, qui faillit tourner au désastre. On voudrait la couvrir d'un charitable oubli ; mais elle appartient à l'histoire, par des suites

[1] A. Pavlov, dans *Vizantijskij Vremennik*, t. I (1894), p. 463.

qui restent visibles et dont il est juste que l'origine soit connue.

Depuis 1837, comme on l'a vu, l'œuvre bollandienne recevait du gouvernement belge une subvention annuelle de 6000 francs, qui ménagée avec une rigoureuse parcimonie, lui avait permis de suffire au plus lourd de ses charges ordinaires. Cette allocation, dont le chiffre avait été plusieurs fois abaissé puis rétabli, était demeurée inscrite au budget, lorsqu'en 1860, il se trouva au Parlement un sectaire qui mit son point d'honneur à en obtenir la suppression. Il y parvint finalement en 1869, après des attaques réitérées, où l'on vit repasser tout l'arsenal des fonctionnaires de Joseph II, renforcé d'une inqualifiable ferraille de fabrication plus moderne.

« Plaie d'argent n'est pas mortelle. » Mais il se peut tout de même qu'on en meure par accident. Le fait est que dans les années qui suivirent le retrait de la subvention gouvernementale, l'œuvre bollandienne, réduite à épargner sur les dépenses les plus nécessaires, connut des jours de véritable détresse. Elle tint à honneur de refuser le secours que plusieurs parlementaires catholiques, humiliés du mauvais coup qu'ils n'avaient pu empêcher, s'offraient à lui assurer par souscription. Pour unique dédommagement, elle se contenta d'avoir recouvré sa pleine liberté et de pouvoir désormais régler comme elle l'entendrait la marche de ses publications.

Un malheur plus grave que tous les autres allait bientôt l'atteindre. Le P. Victor De Buck, encore dans la pleine force de l'âge, avait ressenti en 1863 les premiers avertissements du mal qui devait l'emporter. Sans les dédaigner absolument, il n'avait pris que des précautions, qu'il oubliait quand la besogne pressait, c'est-à-dire tous les jours sauf exception. Mais bientôt après son retour du concile, il lui fallut songer à rendre les armes. Réduit à une inaction relative, ne pouvant plus ni lire ni écrire, et, pendant les neuf der-

niers mois, presque totalement aveugle, il tint bon jusqu'au bout, dictant ou composant de tête des notes et des projets de commentaires, dont il portait le détail dans sa merveilleuse mémoire. Il s'éteignit enfin, dans des sentiments de piété et de résignation admirables, le 22 avril 1876, avant d'avoir achevé sa soixantième année.

Avec lui disparaissait l'esprit conducteur d'une génération qui avait plus que vaillamment tenu sa place. On put se demander si l'œuvre bollandienne n'allait pas succomber à cette perte. Tant que vivait cet animateur incomparable, sa fougue entraînante, sa puissance de travail, la fertilité de son talent et surtout la clairvoyance rapide et parfois divinatrice de son coup d'œil avaient atténué, dans une large mesure, les inconvénients de la méthode un peu empirique à laquelle l'école bollandienne était condamnée, faute du loisir nécessaire pour réviser ses traditions.

Lui mort, il devint évident que sans le vouloir ni le savoir elle s'était laissée engager par la force des choses sur une pente dangereuse. Obligée de marcher, coûte que coûte, pour s'acquitter des engagements pris, elle allait de l'avant, dans la direction indiquée par l'instinct expéditif de son principal ouvrier. On s'en aperçut quand il fallut essayer de faire sans Victor De Buck ce qui n'était possible qu'avec le constant secours de son talent personnel et intransmissible. Le t. XIII d'octobre, qu'il laissait à l'état d'ébauche, fut achevé à travers une véritable conjonction des chances les plus défavorables. Le concours actif et intelligent du P. Achille Gerste ne réussit pas à l'améliorer sensiblement.

C'est au P. De Smedt qu'appartient le mérite d'avoir entrepris et conduit à bien le redressement dont la nécessité devenait urgente.

Le P. Charles De Smedt, dont la sereine vieillesse s'est prolongée jusqu'en 1911, n'est pas encore devenu une figure du

passé. Beaucoup de nos lecteurs l'ont connu ou se souviennent du témoignage que lui rendaient ceux qui l'avaient vu de près pendant la période active de sa carrière. Les autres nous permettront de les renvoyer aux notices biographiques très concordantes, où sa physionomie et son œuvre furent retracées à l'occasion de sa mort [1].

Pour la plupart de ses admirateurs, il est avant tout, sinon uniquement, l'auteur des *Principes de la critique historique.* Ce petit livre, qui eut son heure d'éclatante célébrité, est formé d'une suite d'articles parus en 1869-1870, dans la revue parisienne *Études religieuses*, à la rédaction de laquelle le P. De Smedt était alors attaché. Ils furent réunis en volume, treize ans plus tard, à la prière de plusieurs savants distingués, qui en avaient constaté la vertu persuasive dans divers milieux cultivés.

A cinquante ans de distance, on a quelque peine à s'expliquer comment cet exposé si conciliant de ton, si modéré dans ses audaces et si attentif à ne rien casser, ait été salué comme le manifeste d'une école réformiste, sinon révolutionnaire. Telle est pourtant l'exacte vérité. Le mince volume du P. De Smedt avait fait une révolution dans les habitudes de l'érudition ecclésiastique. On ne peut mesurer sa puissance de choc qu'en se rappelant la violence du courant qu'il parvint à remonter. La mauvaise histoire semblait alors en passe de tout envahir ; et nulle part elle ne se montrait plus conquérante qu'en hagiographie : fausses légendes, fausses traditions, fausse apologétique y foisonnaient triomphalement. Au lieu de chercher à convertir des écrivains à l'esprit illogique ou passionné, le P. De Smedt jugea plus sûr de leur enlever leur public. Il y parvint si complètement qu'on est tenté

[1] *Anal. Boll.*, t. XXX, p. I-XII ; H. Delehaye, *Annuaire de l'Académie Royale de Belgique*, 1924, p. 94-121 ; A. Cauchie, *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XII (1911), p. 347-58 ; G. Kurth, *Les Archives belges*, t. XIII (1911), p. 219-21.

aujourd'hui de se demander contre quels fantômes il s'est battu avec un tel succès.

Que contenaient donc ces leçons de critique qui eurent ce retentissement prolongé ? Rien que des vérités de bon sens, le code très simple de la probité intellectuelle, appliqué à la solution des problèmes historiques. Sans se poser en révélateur, sans se donner l'air d'avoir trouvé la pierre philosophale, par la seule rectitude de la conscience et du jugement, il montrait à quels caractères la vérité historique se fait reconnaître de ceux qui la cherchent pour elle-même. Et par opposition, il dénonçait une à une les formes astucieuses de la sophistique qui s'obstine à plaider contre l'évidence en faveur d'une thèse préconçue. Devant cette démonstration, qui devenait irrésistible par le soin même de n'invoquer que des principes admis depuis toujours, tout homme de bonne foi devait convenir que le moindre gauchissement de tendance, fût-il inspiré par l'intérêt le plus respectable, conduit l'historien à des habiletés tortueuses, où le mensonge appelle le mensonge.

Rien de tout cela n'était bien neuf pour les érudits de profession ; et le fond des *Principes de la critique historique* était déjà en germe dans ce vieil adage que Victor De Buck aimait à répéter avec l'énergie de son âme radicalement honnête : *Historia scribitur ad narrandum, non ad probandum*[1]. Mais ce que De Buck ne voyait peut-être pas aussi nettement, c'est que, pour l'historien, le devoir de la probité absolue commence au premier stade de la recherche. Jusqu'au moment où toutes les données d'une question ont été rassemblées et mises en ordre, devant le regard et la conscience du critique, le culte de la vérité garde la forme d'un problème technique, où seule une méthode inflexiblement appliquée permet de réduire au

[1] V. Baesten, *Précis historiques*, t. c., p. 400.

minimum les risques d'inadvertance ou d'erreur. Et c'est sur quoi un génial improvisateur comme De Buck avait pu se faire illusion. Le mérite du P. De Smedt fut d'avoir reconnu cette vérité avec tous ses corollaires pratiques. Il sut la faire prévaloir, d'abord dans ses leçons théoriques au collège théologique de Louvain, puis à partir de 1876, au *Museum Bollandianum*, dont il prit la direction, six ans plus tard, à la mort du P. Benjamin Bossue.

Tout le plan de réforme qu'il avait longuement mûri se ramenait en dernière analyse à une question de méthode. Au lieu de ratiociner à perte de vue autour et à côté des documents hagiographiques, il fallait faire passer en première ligne l'étude critique et philologique des textes eux-mêmes. La rigueur ramènerait naturellement la sobriété. L'article premier du programme était donc de procéder à un recensement complet au possible des sources de la tradition, dans toutes les anciennes littératures chrétiennes.

Dès que ces recherches furent mises en train, l'expérience montra que beaucoup des matériaux amenés au jour seraient perdus s'ils devaient attendre l'échéance de la date martyrologique à laquelle ils se rapportent, ou le moment, plus lointain encore, où la collection entière serait refondue. Puis, il fallait se rendre à l'évidence : le cadre traditionnel des *Acta* se prêterait mal aux discussions, aux constructions provisoires et aux essais qui font progresser l'étude de la tradition manuscrite. Leur format seul suffisait à leur interdire de prendre une part active à ce mouvement de découvertes. Jamais nos lourds in-folio, avec leur démarche grave et lente, ne réussiraient à suivre l'allure bondissante et souvent impétueuse qui emporte par monts et par vaux les explorateurs de la philologie et de la critique. Certains d'arriver ordinairement trop tard, ils devaient compter aussi avec le danger de paraître surannés. S'ils ne peuvent se promettre de rester intéressants pour la postérité, ils sont pourtant tenus de prévoir

qu'ils ne serviront pas uniquement à leurs lecteurs contemporains. Il était donc peu rationnel d'introduire dans une collection faite pour durer un élément d'actualité, condamné à vieillir vite et par où reparaîtrait le fléau de la dissertation.

On résolut donc de réserver les travaux d'un caractère occasionnel à un recueil périodique, qui déchargerait les *Acta* de tous les éléments accessoires et des matériaux non encore dégrossis qui tendraient à les alourdir. Il commença de paraître en 1882 sous le titre d'*Analecta Bollandiana*, et il lui est permis de penser aujourd'hui qu'il était digne de vivre. La revue bollandienne ne se flatte évidemment pas que ses cinquante-quatre volumes ont apporté à l'hagiographie critique une contribution neuve et originale dans sa totalité. Mais elle peut se rendre le témoignage d'y avoir tendu avec une résolution inflexible.

A partir de son tome IX, en 1890, elle fut complétée par un « Bulletin des publications hagiographiques » : autre exemple qui prouve, comme les *Acta Sanctorum* eux-mêmes, qu'au moment de s'engager dans une entreprise utile, il vaut mieux parfois n'en pas prévoir tous les assujétissements.

Dans le programme des *Analecta Bollandiana*, une place importante était assignée à des catalogues de manuscrits hagiographiques, qui s'efforceraient de répondre, sous une forme commode et sûre, aux besoins de la critique et de l'édition des textes. Quelques-uns de ces répertoires, trop encombrants pour trouver place dans la revue, furent publiés séparément. Le premier en date fut le catalogue des manuscrits hagiographiques latins sur parchemin de la bibliothèque Royale de Bruxelles, qui parut en deux volumes (1886-1889). Puis on s'attaqua au catalogue des manuscrits latins, antérieurs au XVI^e^ siècle, de la bibliothèque Nationale de Paris, qui ne remplit pas moins de quatre volumes (1889-1893). D'autres, moins étendus, se succédèrent presque d'année en année. Ceux de plusieurs fonds, dont quelques-uns assez con-

sidérables, sont déjà préparés et attendent leur tour de publication. La série des catalogues grecs, nécessairement moins compacte, se monte néanmoins à un chiffre déjà respectable de volumes.

Pour alléger et simplifier les indications contenues dans ces répertoires, on fut conduit à dresser parallèlement des bibliographies aussi complètes que possible des sources hagiographiques anciennes publiées jusqu'à ce jour. En se référant à ces *Bibliothecae Hagiographicae* chaque pièce à décrire pourrait être identifiée en notation abrégée, et l'inédit se séparerait automatiquement des textes déjà connus.

Une première édition de la *Bibliotheca Hagiographica Graeca* parut dès 1892. La *Bibliotheca Hagiographica Latina* fut éditée par fascicules à dater de 1898. On ne peut mentionner ici cet utile instrument de travail sans saluer avec respect la mémoire du P. Albert Poncelet, qui en fut le principal rédacteur et le porta à un point d'achèvement voisin de la perfection. Fureteur infatigable, judicieux et précis, il était de ceux chez qui la bibliographie elle-même prend une âme, tant il savait y rendre sensible l'utilité critique à quoi elle doit servir et qui en est la justification. La *Bibliotheca Hagiographica Orientalis* clôtura provisoirement la série en 1910. Ces trois répertoires et les catalogues des manuscrits auxquels ils se rattachent ont été depuis lors réunis, avec d'autres publications, sous le titre collectif de *Subsidia hagiographica*. Cette série compte aujourd'hui 23 n^{os}, soit 37 volumes, parmi lesquels plusieurs études d'intérêt général, qui touchent aux problèmes fondamentaux de l'hagiographie.

Ces différents travaux préparatoires, dont les plus absorbants donnaient peu de résultats immédiatement visibles, ne pouvaient être accélérés sans imprudence. La publication des *Acta* s'en trouva donc forcément ralentie. Ceux qui nous en ont parfois marqué un peu d'étonnement auraient sans doute enlevé toute nuance de blâme à leur impatience amicale

s'ils avaient pu faire le décompte exact des difficultés de la tâche et celui des moyens avec lesquels il fallait y suffire. La récompense d'un si persévérant effort, et un peu aussi la réparation due à cette lenteur circonspecte, fut l'appréciation unanime qui salua les volumes de novembre parus depuis le début de la réforme inaugurée par le P. De Smedt. Tous les articles de son programme reçurent une approbation de plus en plus marquée à mesure que la méthode achevait de s'affirmer et mettait à profit les leçons de l'expérience.

Concurremment avec ces progrès, le champ des recherches s'était élargi. Des projets d'expansion demeurés à l'état de beaux rêves, le plus important avait pu être repris et réalisé. L'hagiographie byzantine, dont Papebroch, Janninck et plus tard Stilting n'avaient pu effleurer que les abords, avait été mise en possession du rang qui lui revient de droit. Cette conquête, commencée sous les yeux de Krumbacher, avait été encouragée de sa plus chaude sympathie. L'hagiographie syriaque aussi avait reçu dans les *Analecta*, à partir du t. IV, une modeste place, où successivement toutes les anciennes littératures de l'Orient chrétien vinrent la rejoindre.

Dans d'autres domaines, plus anciennement cultivés, les maîtres les plus éminents et, par leur voix, les principaux corps savants de toute l'Europe ne manquaient aucune occasion d'engager les continuateurs des *Acta Sanctorum* à persévérer dans la direction prise. Avant de fermer les yeux, le P. De Smedt eut la légitime satisfaction de voir son œuvre en bonne voie. Grâce à lui, l'école bollandienne avait retrouvé sa tradition.

Rien n'est jamais complètement assuré en ce monde, dans les choses de l'érudition peut-être encore moins qu'ailleurs, parce qu'elles sont plus que d'autres à la merci de chances imprévisibles. Au début de 1912, le P. Poncelet était inopinément enlevé par la mort, à l'âge de 51 ans, laissant dans l'œuvre un vide désastreux. Puis la guerre vint et pendant

plus de quatre ans, le bollandisme et sa maison furent à chaque instant au bord de la ruine complète [1]. La Providence et les saints veillèrent sur l'atelier si menacé. Mais après la tourmente l'équipe des hagiographes était réduite à deux collaborateurs, la bibliothèque désorganisée par des lacunes en partie irréparables, les ressources de l'institution taries ou bien près de l'être.

Si à ce moment l'œuvre bollandienne avait donné le moindre signe de défaillance, elle n'eût peut-être plus jamais retrouvé sa place quand elle aurait essayé de la reprendre. A tout prix, elle devait donner signe de vie. Le tome IV de novembre fut publié en 1925, dans des conditions qui semblaient un défi à la prudence et avec des renforts recrutés de la veille. Mais tout bien considéré, la prudence même commandait de courir le risque résolument. Pour la première fois depuis l'origine, l'hagiographie celtique indigène prit alors son rang dans les *Acta*. L'hagiographie orientale, qui n'y avait encore fait que de timides apparitions, aux tomes II et III de novembre, affrontait enfin le jour dans toute la bigarrure de son appareil exotique. Ce volume, dont la seule exécution typographique fut regardée à ce moment comme un tour de force, peut du moins revendiquer le mérite d'avoir affirmé la volonté de tenir à flot, autrement qu'en louvoyant dans les eaux basses. L'honneur en revient à la *Fondation universitaire*, dont une opportune subvention rendit possible de l'imprimer. La Société des Bollandistes tient à renouveler ici l'hommage de sa profonde reconnaissance en particulier à Son Exc. Mgr Ladeuze, Recteur de l'Université de Louvain, et à la mémoire du grand historien H. Pirenne, qui prirent l'initiative de lui assurer ce providentiel secours.

Grâce à ce généreux appui, qui nous a été continué, nos autres publications, *Analecta Bollandiana* et *Subsidia hagiographica*, ont pu reprendre leur cours normal. La seconde partie du

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXIII (1914-1919), p. 377-79.

tome II de novembre a été achevée en 1931. Elle porte à quinze le nombre des volumes dont la série in-folio s'est accrue depuis 1837. A qui ne regarderait que la masse, il doit sembler que la production de l'atelier bollandien s'est plutôt ralentie. Nous nous garderons bien de nous leurrer à la consolation insidieuse de penser que peut-être on la trouve aussi de qualité meilleure. Mais que la matière en soit devenue plus difficile et que cette difficulté continue d'évoluer dans le sens du pire, à mesure que les besognes particulièrement ingrates s'ajoutent aux anciennes tâches de la critique hagiographique, c'est la triste vérité qu'il doit nous être permis de constater.

La littérature historique, divisée de race et de langue à l'image d'une Babel cosmopolite, a fini par surpasser les ressources des meilleures bibliothèques. La recherche des manuscrits, par les moyens mêmes qui lui ont permis de s'étendre, est devenue plus tyrannique dans ses exigences. Pour le travailleur libre de ses mouvements, qui peut choisir et limiter son sujet au gré des possibilités présentes, il est déjà singulièrement malaisé de se mettre en règle avec les lois de plus en plus pointilleuses de la méthode scientifique. Mais comment se pose le problème pratique pour un ouvrage comme les *Acta*, obligé de couvrir d'un bord à l'autre, sans en éviter le plus petit recoin, tout le champ des questions disparates amenées par le hasard d'une date martyrologique? Il est presque désespérant d'y songer, si peu qu'on soit sensible à l'horreur de glisser malgré soi au remplissage et à la compilation.

Nous avons tenu à en faire l'aveu, même au risque de lui donner l'accent d'une plainte. Il nous était impossible d'exprimer autrement toute notre gratitude pour l'aide morale et matérielle dont nous avons bénéficié. Si cet appui avait manqué, nous aurions déjà été, comme tant d'autres, vaincus par la dureté de ces temps où l'érudition pure se sent ramenée vers l'âge de fer.

A ce témoignage de reconnaissance, nous aimerions à joindre celui que nous devons à tous les bienfaiteurs vivants ou morts, dont la chaleureuse sympathie a constamment entouré et soutenu notre œuvre. Il faudrait remonter bien haut dans le passé de l'institution bollandienne pour trouver une époque où, soit en elle-même, soit dans la personne de ses membres, elle ait reçu aussi clairement qu'aujourd'hui la réconfortante assurance de servir la vérité historique. A nos anciens, dont le glorieux souvenir continue de nous protéger ; à nos proches devanciers, dont la mémoire demeure toujours présente parmi nous ; aux savants distingués qui nous ont honorés de leur collaboration ; à nos amis — sans en excepter ceux qui, peut-être, inclineraient à regarder les successeurs de Bollandus comme une survivance archaïque du bon vieux temps ; — à nos lecteurs, qui nous ont souvent encouragés de leur bienveillante attention, nous devons de poursuivre notre tâche, sans trop nous demander si les circonstances présentes invitent aux longs espoirs et aux vastes pensées. L'avenir est entre les mains de Celui pour qui nous travaillons. Notre ambition à nous ne serait pas loin d'être satisfaite si nous avions l'assurance de réussir à garder vivace la tradition d'école qui nous marque la ligne du devoir. Dieu merci, l'œuvre bollandienne a bon souvenir de ses insuffisances, et les sages résolutions qu'elle est contrainte d'ajourner auront leur tour, si le Ciel lui accorde une suffisante longévité. L'édition provisoire du martyrologe hiéronymien a été suivie après un demi-siècle, peu s'en faut, du grand commentaire critique qui en est l'indispensable complément, et la Vie de S. Pachôme a fini par recevoir la nécessaire réparation qu'elle attendait depuis 252 ans. Les Vies des saints serbes de la dynastie Némanide, plusieurs fois annonçées dans les tomes d'octobre, ne sont pas perdues de vue, en dépit des trop bons motifs pour lesquels une nouvelle promesse pourrait être taxée d'imprudence. D'au-

tres utiles projets, qui n'ont que trop tardé, hantent notre mémoire.

Mais songer à demain, c'est quelquefois s'enlever l'énergie nécessaire à l'effort d'aujourd'hui. Au cours du siècle qui vient de se terminer, nos prédécesseurs ont connu des jours où la foi en l'avenir n'était pas moins méritoire qu'elle ne l'est redevenue présentement. Et la leçon qui ressort de leurs exemples est la même que nous nous répétions en nous remettant à la tâche au lendemain de la guerre : *Debet in spe qui arat arare* [1].

[1] I *Cor.* 9, 10.

LES CARACTÉRISTIQUES ET LES ATTRIBUTS DES SAINTS

DANS LA PEINTURE CAPPADOCIENNE[1]

En iconographie, les caractéristiques et les attributs servent aujourd'hui à distinguer les personnages représentés, et les font reconnaître. Ces deux mots sont fréquemment pris l'un pour l'autre, par exemple au titre de l'ouvrage du P. Cahier sur les *caractéristiques des Saints* [2]. Mais qui veut parler exactement mettra entre eux une différence. L'attribut, comme l'étymologie l'indique, est quelque chose d'ajouté au personnage : un objet qu'il tient ou qui l'accompagne, une pièce de son vêtement : la clef dans la main de S. Pierre, l'agneau à côté de S^te^ Agnès, le bonnet de S. Spyridon. La caractéristique doit s'entendre dans un sens plus général. C'est tout ce qui peut désigner tel individu. La nudité de S. Onuphre n'est pas un attribut, puisqu'elle consiste précisément dans l'absence de tout élément surajouté : c'est une caractéristique. Et cette caractéristique — dussent les philosophes en frémir — je dirai qu'elle est constituée par un pur néant. D'autres ont un être moins insaisissable. Les traits du visage, un geste ou une attitude peuvent caractériser un personnage. La barbe ronde, la chevelure crépue de S. Pierre, la barbe en pointe, le front chauve de S. Paul, la face hirsute de S. André sont des caractéristiques. Le geste de la main bénissante régulièrement donné à Jésus-Christ, même quand le sujet ne le demande pas, est une caractéris-

[1] Communication présentée au V^e^ Congrès international des Études byzantines, Rome, 20-27 septembre 1936.

[2] Ch. Cahier, *Caractéristiques des saints dans l'art populaire*. Paris, 1867.

tique. L'art antique, en Égypte, en Assyrie, en Asie Mineure, caractérisait par des attitudes propres le dieu et le suppliant, le roi sur son trône et l'ennemi vaincu à ses pieds. Son hiératisme était plein de significations. Il en a passé quelque chose dans l'art chrétien. Et l'attitude du Christ en gloire ou de la Vierge trônante peuvent être tenues pour des caractéristiques. N'est-il pas vrai que, sur de vieilles fresques à demi effacées, la seule silhouette de ces personnages, trahissant leur attitude, suffit à les faire reconnaître? Elle les caractérise.

Faute de maintenir la distinction que nous venons de faire, on s'expose à tomber dans l'erreur. En effet, c'est presque un axiome, surtout pour les personnes qui les confondent, que les caractéristiques et les attributs sont chose propre à l'art chrétien du moyen âge occidental, et qu'elles sont inconnues, ou peu s'en faut, à l'art d'Orient. Et de ce fait, que l'on croit acquis, on donne volontiers la raison suivante : l'Orient, ayant l'habitude d'inscrire leurs noms auprès des personnages qu'il représente par la peinture, la mosaïque ou l'émail, n'avait nul besoin de les désigner autrement ; mais la sculpture gothique, qui pouvait difficilement recourir à cet artifice, fut mise en une sorte de nécessité d'en imaginer un autre : elle fut amenée ainsi à inventer les attributs. Au portail d'Amiens, l'équerre de S. Thomas, le calice de S. Jean, la coquille de S. Jacques le majeur, la massue de S. Jacques le mineur, le couteau de S. Barthélemy tiendraient la place de leurs noms.

Il y a, dans tout cela, plus d'une confusion ; et sur l'origine et la vraie valeur des attributs, nous exprimerons tout à l'heure notre sentiment. Mais quant à l'opposition, en ces matières, entre l'Orient et l'Occident, il importe, tout d'abord, de faire une différence entre attributs et caractéristiques.

Ces dernières ne sont nullement inconnues de l'art oriental. Peut-être pourrait-on démontrer que c'est en Orient que la plupart d'entre elles ont pris naissance. Sauf pour Pierre et Paul, les deux apôtres romains, je crois que c'est l'Orient qui a imaginé les types caractéristiques des apôtres, celui d'André que nous désignions il y a un instant ; celui de Jean, vieillard vénérable, selon le titre de *senior*, ὁ πρεσ-

βότερος, qu'il se donne en deux épîtres (tandis que l'Occident, plus tard, prit l'habitude de le représenter jeune) ; celui de Luc à qui, je ne sais pourquoi, on imagina de donner une tonsure.

De même, pour les docteurs et pour beaucoup de martyrs. L'Orient, de très bonne heure, constitua pour eux une série de portraits conventionnels, qui ne sauraient prétendre à une ressemblance véritable, mais s'imposèrent à la tradition. Le moyen âge y resta fidèle, au moins dans l'ensemble. Et lorsque Denys de Fourna voulut réunir, dans son *Manuel*, l'enseignement des siècles passés, il indiqua, pour chaque saint (par exemple, pour chacun des soixante-dix Disciples du Sauveur ou des Quarante Martyrs de Sébaste), les traits du visage, la forme et la couleur de la barbe et des cheveux. Je ne veux pas dire que de si minutieuses prescriptions aient toujours fait loi, ni qu'elles s'appuient, dans tous les cas, sur une tradition très ancienne. Mais on les retrouve, en grande partie, dans les sources antérieures que Papadopoulos Kérameus a publiées à la fin de son édition de Denys. Et, pour les figures principales, elles sont conformes à un usage millénaire. On voit par là combien il serait inexact d'affirmer que l'art d'Orient n'a pas souci des caractéristiques individuelles, du moins telles que nous les entendons.

Si l'on parle d'attributs, il en va autrement. Il est juste de dire que l'usage de l'attribut distingue — et, si l'on veut, caractérise — l'art occidental, et qu'il l'oppose à l'art oriental. Mais, là encore, il faut s'entendre. Cette opposition ne signifie pas que toute espèce d'attribut soit bannie de l'art d'Orient, ni qu'elle le soit partout. Il faut distinguer entre attributs et attributs, entre provinces diverses de l'art chrétien d'Orient.

Au dernier chapitre de son récent et excellent ouvrage sur *la Méthode hagiographique* [1], le R. P. Delehaye, étudiant ce que nous appelons les attributs (il dit : « caractéristiques ») des saints, les divise en trois groupes : l'attribut de la sainteté qui, sauf aux premiers siècles, est le nimbe ; l'attri-

[1] H. Delehaye, *Cinq leçons sur la méthode hagiographique*. Bruxelles, 1934.

but de la catégorie, par lequel se distinguent les apôtres, les docteurs, les martyrs, les saints militaires, les saintes femmes, etc., et qui est constitué le plus souvent par le costume, quelquefois par un autre objet ; enfin, les attributs individuels, qui désignent chaque personnage en particulier.

Il est clair que, de ces trois sortes d'attributs, les derniers seulement peuvent manifester une opposition entre l'Orient et l'Occident. Car l'usage du nimbe est quelque chose d'universel. De même, le costume approprié à la condition terrestre du saint. (Et, soit dit en passant, c'est l'Orient qui a mis en faveur la catégorie des saints militaires.) C'est donc dans la façon d'user de l'attribut individuel, que l'art occidental se distinguera de l'art oriental.

Encore, cette distinction ne doit-elle pas être tenue pour absolue. Le P. Delehaye, qui la maintient, ne manque pas de signaler des exceptions. De son étude, il ressort seulement que l'emploi de l'attribut individuel s'est développé en Occident au point de devenir à peu près général ; qu'en Orient, il n'est pas inconnu, mais qu'il est rare et, pour ainsi dire, exceptionnel [1].

Conclusion qu'il ne m'est pas permis de condamner, car je dois reconnaître que j'en suis partiellement responsable. Elle reposait, en effet, à la fois sur la connaissance approfondie que l'auteur a de tout ce qui est publié de l'iconographie orientale, et sur des renseignements que je lui ai fournis, voici déjà plusieurs années, au sujet d'images alors inédites. Mais conclusion qu'une étude plus complète de l'iconographie cappadocienne m'oblige à nuancer aujourd'hui.

Il est vrai que l'art proprement byzantin, tel qu'il nous est manifesté par les grandes décorations en mosaïque, ignore à peu près l'attribut individuel. A peine en trouvera-t-on un — et pas très nettement indiqué — à Daphni : la croix pendue au cou de S. Oreste (ce n'est qu'un menu détail de son costume) [2]. Si, à Sainte-Sophie de Kiev, en des mosaïques que l'on croirait anciennes, on aperçoit un attribut proprement dit, accusé de la façon la plus formelle, je veux dire la pierre

[1] Op. c., p. 129.

[2] G. Millet, *L'église et le monastère de Daphni*, p. 123, fig. 58.

dans la main de S. Étienne, il ne faut pas s'y tromper [1]. C'est l'effet d'une restauration tardive [2] ; et cet objet n'est qu'un emprunt maladroit à l'usage occidental.

Mais en examinant avec soin les figures de saints isolés qui, aux dixième et onzième siècles, ont commencé de peupler les parois des chapelles rupestres de Cappadoce, je me suis aperçu que les attributs individuels y étaient moins rares que dans les magnifiques décorations exécutées, vers le même temps, par ce que l'on est convenu d'appeler l'art impérial byzantin.

On sait que, par bien des côtés, l'art de la Cappadoce se distingue de celui de la capitale. Les programmes décoratifs, la constitution des cycles, le choix des épisodes sont tout autres ici et là. Aux différences qui ont été maintes fois signalées, et que tout le monde connaît, il faut ajouter celle-ci : la Cappadoce, dès le dixième siècle, mais surtout au onzième, montre un goût prononcé pour l'emploi des caractéristiques et des attributs. A telles enseignes que l'on peut se demander si les peintures de Cappadoce ne nous permettent pas d'indiquer en quels milieux et sous quelles influences ce goût a pris naissance, et comment il s'est propagé aux autres domaines de l'art chrétien.

Pour donner à la démonstration toute sa force, qu'on veuille bien nous autoriser à traiter le sujet dans son ensemble, en montrant rapidement quel usage la Cappadoce a fait des caractéristiques et des attributs en général, et en insistant particulièrement sur ce qui lui est propre : je veux dire l'emploi de certains attributs communs, et surtout celui des attributs individuels.

Les caractéristiques, avons-nous dit, ne sont pas incon-

[1] On trouvera une photographie de cette figure dans Schlumberger, *L'épopée byzantine*, t. III, p. 9.

[2] Voir ce que nous en avons dit dans les *Mélanges Lambros* (Athènes, 1935), p. 404-405. Dans Schlumberger, *L'épopée byzantine*, t. I, p. 73, photographie de la figure de S. Laurent, dans les mêmes mosaïques de Kiev, faite non sur l'original, mais sur un calque ou une copie : on y voit très nettement un denier dans la main du saint (encore un attribut individuel !) ; mais c'est une erreur du copiste, qui a pris pour un denier la boucle des chaînes de l'encensoir disparu.

nues à l'art d'Orient. Il est donc naturel qu'elles se rencontrent en Cappadoce.

Les unes, moins nombreuses, peuvent être dites caractéristiques communes : celles qui s'appliquent à toute une catégorie de saints, par exemple, les pieds nus pour les apôtres, les prophètes et les personnages bibliques en général. A ce titre, Jésus-Christ aura les pieds nus. Les anges aussi, vu la fréquence de leurs interventions dans les scènes bibliques ou évangéliques. (Exception, bien entendu, pour les taxiarques et pour les membres de la milice céleste représentés en princes et en soldats.)

Autre caractéristique commune : le geste de l'orant pour les ascètes, les solitaires, dont la vie est avant tout vie de prière. Ainsi paraissent à l'époque archaïque : S. Syméon et S. Arsène dans la chapelle de Saint-Eustathe, à Gueurémé (t. I, 1, p. 155) [1] ; S. Zosime et S. Éphrem à Balleq Kilissé de Soghanle (t. II, 1, pp. 255, 206) ; un peu plus tard, au onzième siècle, S. Zosime et S. Onuphre, au Qouchlouq de Qeledjlar (t. I, p. 245 ; pl. 59, 1), etc. Même geste pour les stylites, qu'ils soient sur leur colonne (figurée, d'ailleurs, d'une manière très schématique), ou qu'ils n'y soient pas : S. Syméon l'ancien, à Zilvé (pl. 143, 3), le même Syméon et Daniel, à Sainte-Barbe de Soghanle (t. II, 1, pp. 314, 315), S. Syméon le jeune, dans une chapelle voisine, décorée par le peintre même de Sainte-Barbe (t. II, 1, p. 373 ; pl. 194, 2). Ce geste caractérisera enfin les saintes ascètes ou moniales (*ὅσιαι*) et celles qui à cette qualité joignent l'honneur du martyre (*ὁσιομάρτυρες*) ; mais, pour ces dernières, il peut arriver que le décorateur préfère leur mettre en main l'attribut du martyre. C'est ainsi qu'à Qaranleq Kilissé (t. I, 2, p. 400) et au Qouchlouq de Qeledjlar (t. I, 1, p. 245) S^te^ Parascévé est orante ; mais à Sainte-Barbe de Soghanle, elle tient la croix d'une main, l'autre se levant légèrement devant la poitrine, ce qui est aussi un geste de prière, plus discret (pl. 189, 3). A Elmale Kilissé (t. I, 2, p. 435), la pose de l'orante est donnée à S^te^ Kyriaké, compagne de S^te^ Parascévé (bien

[1] Les références sans titre d'ouvrage, comme celle-ci, renvoient à nos *Églises rupestres de Cappadoce*, soit aux volumes de texte, soit aux albums de planches.

que le *Guide de la peinture* ne la compte pas comme *ὁσιομάρτυς*).

D'ailleurs, il y a parfois des confusions. Au Qouchlouq de Qeledjlar (t. I, 1, p. 245), devant les absides, six saintes, représentées en buste et groupées deux à deux, lèvent les mains dans le geste de l'orante : trois d'entre elles, Parascévé, Anastasia, Eudokia sont cataloguées par Denys parmi les *ὁσιομάρτυρες ;* la quatrième, Eupraxia, est donnée par lui comme *ὁσία ;* la cinquième, Anna (pl. 42, 4), n'est point la mère de la Vierge, mais bien cette Anna, dite aussi Euphémios, qui vécut sous l'habit de moine et dont l'étrange histoire est racontée par les synaxaires au 28 ou 29 octobre ; elle y est appelée : *ἡ ὁσία μήτηρ ἡμῶν Ἄννα.* La sixième, enfin, est dénommée Marina. Sous ce nom, les synaxaires ne donnent qu'une martyre, qui devrait être figurée la croix à la main. Le décorateur, moins érudit qu'un bollandiste, s'est mépris : il voulait représenter la célèbre Maria qui vécut, elle aussi, dans un monastère d'hommes, sous le nom de Marinos : il a contaminé les deux noms, le féminin et le masculin. Au reste, la sainte, dans les synaxaires (12 février), est dûment nommée : *ἡ ὁσία Μαρία.*

La même Anna que nous venons de voir, reparaît, dans le même costume sombre, à Elmale Kilissé (t. I, 2, p. 435), levant légèrement les deux mains ouvertes devant la poitrine. C'est encore le geste de l'orante, fait avec plus de discrétion [1].

Sur les caractéristiques individuelles constituées par les traits du visage, nous n'insisterons pas. Pour les principaux saints, parmi les apôtres, les martyrs, les docteurs, les peintres de Cappadoce suivent le canon universellement admis en Orient. Ils prennent quelque liberté avec les figures secondaires ; mais en cela, rien de bien étonnant.

Rappelons la caractéristique personnelle de S. Onuphre : une nudité absolue, jointe, du reste, à la caractéristique

[1] Le geste de l'orante est quelquefois (mais rarement) donné à d'autres saintes. Ainsi, à Toqale Kilissé (nouvelle église), S^te Hélène est en orante, face à Constantin qui, seul, tient la croix ; de même, S^te Catherine et S^te Barbe, aux arcs devant le sanctuaire (t. I, 2, p. 316). Nous signalerons bientôt, dans cette décoration, d'autres singularités.

commune qui le désigne comme un ascète : le geste de l'orant [1] ou celui, plus discret, des mains ouvertes devant la poitrine [2].

Mais une caractéristique sur laquelle il faut attirer l'attention est celle de la main bénissante, désignant Jésus-Christ. On sait que ce geste est aussi, pour les Orientaux, celui de l'allocution. Bénir (*benedicere*, *εὐλογεῖν*), n'est-ce point par excellence parler (*dicere*, *λέγειν*)? Un tel geste est naturel dans les images du Christ en gloire : docteur universel et divin, il enseigne et il bénit : le mouvement de sa main l'exprime. Naturel encore, dans les scènes de la vie publique : vocations d'apôtres, miracles, qui s'accomplissent en général par une parole du maître. Alors, c'est plutôt un geste d'allocution, et il peut être tenu pour un élément de l'action, non pour une caractéristique [3]. A la rigueur, on le considérera de même à l'Adoration des mages : l'Enfant, sur les genoux de sa mère, sera censé parler aux trois mages ou les bénir (pl. 93). Mais ailleurs, une telle interprétation est impossible. Dans la Fuite en Égypte, le même geste n'exprime aucune action de l'Enfant. Lorsqu'il y paraît, comme à Tchaouch In (t. I, 2, p. 534) et Tavchanle Kilissé (t. II, 1, p. 89), ce n'est plus qu'une caractéristique [4].

Le cas le plus singulier est celui du Bain. Dans les cycles archaïques de Cappadoce où, comme l'on sait, le peintre se plaît aux détails concrets et même réalistes, empruntés à la vie familière, il représente l'Enfant lavé par les sages-femmes, après sa naissance, comme un jeune garçon qu'on plonge dans son bain. Il le vieillit de quelques années, mais peu importe : cet anachronisme est fréquent au moyen âge et dans l'antiquité. Par contre, le geste de l'Enfant est pris sur le vif : tantôt les deux mains s'abaissent pour couvrir la nudité, dans un geste pudique [5] ; tantôt elles s'élèvent d'un

[1] Au Qonchlouq de Qeledjlar (pl. 59, 1).

[2] A Qaranleq Kilissé (t. I, 2, p. 400), et à la chapelle 28 de Gueurémé (pl. 134, 4).

[3] Voir, par exemple, la série des miracles peints à la grande frise de Toqale Kilissé, nouvelle église (pl. 77-79).

[4] Souvent aussi, dans cette scène, le geste fait défaut.

[5] Église de Qeledjlar (pl. 57, 2).

mouvement joyeux [1] ; parfois une main s'abaisse et l'autre s'élève [2] ; rarement — et ce serait pourtant le plus juste — elles pendent inertes [3]. Dans tous ces cas, le geste a sa valeur propre : il appartient à l'action. Mais au onzième siècle, nous voyons paraître une autre conception : l'Enfant assis dans la vasque pleine d'eau fait gravement le geste de l'allocution ou de la bénédiction. Il le fait droit devant lui, tel un Christ prêchant à la foule [4], ou de côté, en se retournant, comme s'il parlait à des interlocuteurs survenus à l'improviste [5]. A qui s'adresse ce geste? A personne : il n'a qu'une valeur de symbole ; c'est une pure caractéristique, désignant le Fils de Dieu. Par là, le peintre a voulu affirmer que cette qualité appartenait à Jésus dès sa naissance [6].

Passons aux attributs.

L'attribut de la sainteté, avons-nous dit, est le nimbe. En cela, la Cappadoce suit l'usage courant. Les figures isolées de saints sont toujours nimbées. Une seule exception : les Sept Dormants, à Sainte-Barbe (pl. 191, 1), sans doute parce que leurs images y sont peintes moins par dévotion que dans un esprit plus ou moins superstitieux : les noms qui les accompagnent n'ont pas le qualificatif : *ὁ ἅγιος* [7].

De même, les prophètes et les patriarches de l'ancienne loi portent régulièrement le nimbe, ainsi que les anges, les

[1] Toqale Kilissé, ancienne église (pl. 65, 2), chapelle de la Théotokos (pl. 34, 1).

[2] El Nazar (pl. 41, 2), Tchaouch In (pl. 138, 2, — v. t. II, 1, p. 164, n. 2).

[3] Nouvelle église de Toqale Kilissé (pl. 73, 1).

[4] Elmale Kilissé (pl. 135, 3). L'image est presque détruite, mais le geste, fait devant la poitrine, est très reconnaissable, et le dessin en est particulièrement heureux. A Qarabach Kilissé (1060-1061), l'Enfant, un peu tourné à gauche, a encore le geste en avant, mais le bras détaché du corps (pl. 203). De même à Sainte-Barbe de Soghanle (pl. 190, 1), où cette conception paraît pour la première fois, probablement en 1006, et à Tchareqle Kilissé où le geste est plus véhément (pl. 127, 2).

[5] Qaranleq Kilissé (pl. 109), où l'Enfant est de trois quarts à droite, le geste et le regard de trois quarts à gauche. C'est le mouvement et le geste qu'aurait le Christ, dans l'épisode de la Samaritaine, lorsqu'il interpelle ses disciples.

[6] Il est significatif que cette conception se généralise en Cappadoce au XI^e^ siècle, c'est-à-dire à l'époque où les cycles archaïques, essentiellement narratifs, font place à un système de décoration de caractère plus théologique.

[7] Voir t. II, 1, p. 321.

chérubins et séraphins, le tétramorphe et les symboles apocalyptiques.

Très rarement, dans les *imagines clypeatae*, le nimbe fait défaut : le cercle du médaillon en tient lieu. Ainsi, les prophètes, à la voûte de Qeledjlar Kilissé (pl. 45, 2) et de Tavchanle Kilissé (pl. 153, 2) ; quelques-uns d'entre eux, à Sainte-Barbe de Soghanle, les autres étant nimbés (pl. 191, 2) ; plusieurs des Quarante Martyrs et des docteurs à Toqale Kilissé (pl. 85, 1), mais ceux qui sont représentés en pied ou à mi-corps ont le nimbe ; quelques anges ou autres figures dans les églises à colonnes de Gueurémé [1].

Dans les scènes tirées de la Bible et de la vie des saints, l'emploi du nimbe est général. Jésus-Christ, la Vierge, S. Joseph l'ont toujours. Aux apôtres, il est omis quelquefois, pour une raison de commodité, lorsqu'ils se présentent en groupe compact : par exemple, à Qeledjlar Kilissé, dans les images de la Cène et du Lavement des pieds (pl. 49, 2 et 50, 2). De même, à la Cène, dans la nouvelle église de Toqale Kilissé (pl. 79, 2). Dans cette église, à l'Ordination des diacres et à la Dispersion des apôtres, S. Pierre, détaché du groupe, porte le nimbe ; non pas les autres, qui sont massés (pl. 82, 1, 2). Il ne faudrait pas y chercher une intention théologique ; car, aux scènes voisines de l'Ascension et de la Bénédiction des apôtres, ils sont tous nimbés. Observons d'ailleurs que, pour eux, le nimbe exprime la dignité apostolique plutôt que la sainteté : c'est pourquoi, dans les églises à colonnes de Gueurémé, Judas porte le nimbe à la Cène (pl. 101, 2), et même — fait plus remarquable — à la Trahison (pl. 105, 5 ; 120, 4 ; 129, 4), où, seul avec S. Pierre, il appartient au collège des Douze [2]. Toutefois, dans la plupart des cas, il se montre sans nimbe à la Cène, assis à la suite des autres apôtres nimbés : ainsi, dans l'ancienne église de Toqale Kilissé (pl. 65, 2), à Balleq Kilissé (pl. 177, 2), à

[1] Voir pl. 97, 1 (aux pendentifs), 107 (où l'on a peut-être voulu marquer une différence entre les archanges et Jésus-Christ, — mais elle n'est pas accusée, pl. 126, 2), et 123, 3, 4.

[2] Ces trois décorations s'inspirant, à très peu de chose près, des mêmes modèles, il ne faut pas s'exagérer l'importance qu'aurait le nombre, relativement élevé, des figures de Judas nimbé.

Tchaouch In (t. I, 2, p. 537). Naturellement, les mêmes décors ne lui donnent pas le nimbe à la Trahison.

Lazare au tombeau est nimbé dans les églises à colonnes (pl. 103, 2 ; 119, 3 ; 130, 2). Il ne l'était pas auparavant : dans les décors archaïques (pl. 41, 3 ; 48, 2), à Tchaouch In et à Toqale Kilissé, nouvelle église (pl. 79, 1). Il en est de même pour les deux sœurs prosternées, Marthe et Marie, sauf qu'elles portent, par exception, le nimbe dans la partie archaïque de Toqale Kilissé (pl. 66, 2 — la tête de Lazare est détruite).

Même différence, à peu près, suivant le temps, pour Adam et Ève dans les Limbes. Sans nimbe à l'époque archaïque (pl. 31, 3 ; 34, 1 ; 41, 4 ; 51, 2 ; 66, 2), ils l'ont déjà dans la nouvelle église de Toqale Kilissé (pl. 84, 2), à Sainte-Barbe de Soghanle (pl. 190, 2) et naturellement dans les églises à colonnes (pl. 102, 1 ; 114, 2 ; 130, 3).

Les mages sont nimbés à la nouvelle église de Toqale Kilissé, en deux scènes différentes [1] (pl. 75, 2), et à la triconque de Taghar (pl. 170, 1). Dans cette dernière église, et peut-être à Mavroudjan (pl. 173, 2), les bergers de la Nativité le sont aussi. Partout ailleurs, ni mages, ni bergers n'ont le nimbe.

Les myrophores l'ont régulièrement, sauf à la nouvelle église de Toqale Kilissé (Crucifixion, Sépulture, Apparition de l'ange : pl. 84, 2 ; 85, 3) et à Mavroudjan [2]. Le centurion le porte lorsqu'il est représenté à la Crucifixion [3]. Les sages-femmes de la Nativité ne l'ont pas, sauf toutefois à Taghar (pl. 170, 1), où l'exception semble due à l'influence des nombreuses figures nimbées qui les entourent.

Par une étrange anomalie, les deux larrons, même le mauvais, sont nimbés à Toqale Kilissé, nouvelle église (pl. 84, 2), apparemment comme protagonistes, avec Jésus, de la scène représentée (Crucifixion). C'est le seul décor où cet attribut soit donné au bon larron qui, du reste, y a droit [4].

[1] Observation de l'étoile et Adoration. C'est le seul décor cappadocien où la scène soit ainsi dédoublée.

[2] Seulement Apparition de l'ange (pl. 174, 2, en bas, vers la gauche).

[3] Nouvelle église de Toqale Kilissé (pl. 84, 2), Qarabach Kilissé (pl. 199, 1), églises à colonnes de Gueurémé (pl. 100, 1 ; 116, 2 ; 127, 1).

[4] Ceci est dit de la Crucifixion ; car, lorsque le bon larron paraît au Juge-

Une singularité non moins remarquable, dans le même décor de Toqale Kilissé, s'expliquera de façon analogue. Dans la scène de Jésus au temple, les Docteurs assis autour de lui sont nimbés (pl. 76, 1) : devenus ses assesseurs, ils semblent participer à sa dignité.

On voit quelquefois le nimbe désigner, à la mode antique, de grands personnages ou des figures allégoriques. A Tchaouch In, les membres de la famille impériale : Nicéphore Phocas et Théophano, le césar Bardas, le curopalate Léon et un cinquième, dont le nom a péri, sont nimbés (pl. 139, 2 ; t. I, 2, p. 524). Dans cette église, le magistros Mélias (dont M. Grégoire a proposé une tentante identification : *Byzantion*, t. VIII, 1933, p. 79-83) et un autre bienfaiteur ont le nimbe (t. I, 2, p. 529). L'ont aussi, à Toqale Kilissé, les personnages vêtus en rois qui, à la Pentecôte, représentent « les nations de la terre » (pl. 82, 1, 2). Enfin, la figure symbolique de l'Égypte, à la scène de la Fuite, y est nimbée (pl. 76, 2). On voit que ce décor, d'un caractère particulier, et remarquable par les influences hellénistiques qu'il manifeste, fait un large usage du nimbe, et ne craint pas de l'employer à la manière de l'ancien art païen. Dans les autres églises, l'emploi du nimbe est en somme conforme aux habitudes du moyen âge oriental, et les variations que nous y avons relevées s'expliquent d'elles-mêmes.

Sur les attributs communs constitués par le costume, il n'y a pas lieu d'insister. Costume antique pour les personnages bibliques : prophètes (à l'exception des rois : David, Salomon, Ezéchias, et de Daniel vêtu « à la perse »), apôtres et disciples ; vêtements épiscopaux ou sacerdotaux pour les évêques ou les prêtres ; *orarion* pour les diacres ; tenue militaire pour les soldats : en tout cela, rien que de normal et de connu. D'ailleurs ces objets, nécessaires à la représentation du personnage, ne sont pas des attributs dans toute la force du terme.

Méritent plus justement ce nom les objets qui pourraient,

ment dernier, attendant au Paradis, sa croix sur l'épaule, l'entrée des élus, il porte le nimbe (Qarche Kilissé, pl. 145, 2 ; Djanavar Kilissé, pl. 208, 1).

au gré du peintre, faire défaut ; avant tout, les objets qu'il met dans la main de ses personnages.

L'attribut des docteurs est le livre. Il ne manque jamais dans les rangées d'évêques, alignées autour des absides [1].

Le même attribut convient aux apôtres, qui furent les premiers docteurs de l'Église (*Euntes, docete omnes gentes*), et, à plus forte raison, à Jésus-Christ, leur maître. Souvent, pour ceux-ci, le livre est remplacé par le rouleau, qui a le même sens, mais évoque l'idée d'une plus haute antiquité. Dans les scènes où ils agissent, les apôtres auront les mains libres ; mais s'ils siègent pour juger le monde, ou s'ils sont assis pour recevoir le Saint Esprit, à la Pentecôte, ils auront leur attribut en main. Parfois, le peintre raffinera et mettra une différence entre le livre et le rouleau. A la Pentecôte de Qeledjlar Kilissé (pl. 52, 1) et de Toqale Kilissé (pl. 81, 1, 2), Paul et les quatre évangélistes tiennent le livre ; les autres ont le rouleau : on sent la nuance [2].

Pour Jésus-Christ, la forme préférée dans les scènes historiques est le rouleau, moins encombrant. Sauf dans les cas où ce serait impossible (Baptême, Lavement des pieds, Crucifixion, etc.) le rouleau lui est mis régulièrement dans la main gauche, tandis que la droite gesticule. Ainsi, dans les Miracles, aux Rameaux, à la Cène, même quelquefois à la Trahison ou au Chemin de croix [3]. Tout comme le geste de la bénédiction, le rouleau lui est donné aux épisodes de l'Enfance : ordinairement à l'Adoration des mages [4] ; quel-

[1] L'iconographie cappadocienne — et la byzantine — ignorent la différence que la liturgie latine met entre les évêques et les docteurs. S. Nicolas et S. Blaise, par exemple, sont couramment joints à S. Jean Chrysostome, S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, et placés sur le même pied.

[2] Sur l'habitude de compter les quatre évangélistes parmi les apôtres, voir notre *Voix des Monuments*, chap. IX.

[3] Trahison de Balleq Kilissé (pl. 177, 3), Qaranleq Kilissé (pl. 105, 5), Elmale Kilissé (pl. 120, 4), Tchareqle Kilissé (pl. 129, 4). Chemin de croix d'Elmale Kilissé (pl. 121, 2). Mais à Qeledjlar Kilissé, dans les scènes de la Passion, Jésus-Christ n'a pas le rouleau (pl. 49, 50).

[4] Rouleau, à la nouvelle église de Toqale Kilissé (pl. 93), Tchaouch In (pl. 141, 3) ; rouleau ou livre de petites dimensions, à l'ancienne église de Toqale Kilissé (pl. 66, 1), Saint-Eustathe (pl. 37, 3), Qeledjlar (pl. 47, 1) ; livre, à la chapelle 8 de Gueurémé (pl. 35, 3).

quefois à la Présentation, et à la Fuite en Égypte [1]. Dans les images du Christ en gloire, au lieu du rouleau, on lui voit en main le livre, d'aspect plus solennel [2].

Un attribut d'un usage absolument général est la croix pour les martyrs, hommes et femmes. Figurés en pied sur les parois, ou en buste dans les médaillons, ils tiennent toujours, de la main droite, une petite croix [3]. Souvenir de la parole du maître : *Qui vult venire post me, tollat crucem suam.* Une exception est faite pour les saints militaires, qui ont le glaive ou la lance [4]. Encore, ne s'agit-il, le plus souvent, que de ceux qui appartiennent au groupe désigné par ce nom, et non point de tous les soldats martyrs. Ainsi, les Quarante Martyrs de Sébaste seront assez souvent figurés en chlamyde, croix en main [5]. Exception aussi, pour les martyrs qui ont un attribut propre : personnel, comme S. Christophe, ou commun à plusieurs, comme les SS. Côme et

[1] Nouvelle église de Toqale Kilissé (89, 1), Tchaouch In (pl. 142, 1), Tavchanle Kilissé (t. II, 1, p. 89).

[2] Livre fermé et gemmé dans les décorations archaïques : pl. 39, 3 ; à Toqale Kilissé, nouvelle église (pl. 84, 1) ; à Sainte-Barbe (début du XI[e] siècle) : pl. 186, 2. Aux églises à colonnes de Gueurémé le livre, également fermé, porte sur la couverture un texte évangélique (pl. 98, 1 ; 114, 1 ; 126, 1). Voir aussi pl. 105, 4 : buste du Christ au fond d'une coupole.

[3] Exemples : pl. 87, 2 ; 105, 3 ; 117, 1 ; 163, 2. Le R. P. Delehaye a noté très justement (*Méthode hagiographique*, p. 125), qu'à l'origine l'attribut des martyrs était « la couronne de pierres précieuses qu'ils portent dans leurs mains » (outre la chlamyde, « vêtement de gloire »). « Parfois, ajoute-t-il, c'est la croix qui remplace la couronne » ; mais cette croix, de grandes dimensions, n'est pas celle qu'on trouve au moyen âge. Il est intéressant d'observer qu'à Sainte-Marie-Antique, en des peintures du VIII[e] siècle, intermédiaires entre les deux périodes, les martyrs, hommes et femmes, ont à la fois une petite croix dans la main droite et une couronne sur la gauche, couverte du manteau.

[4] Exemples : S. Georges et S. Procope à Sainte-Barbe de Soghanle (t. II, 1, pp. 322, 324) : les deux figures se font face, sur deux pilastres (pl. 186, 3, 4) ; S.Georges, S. Démétrios, S. Mercure, S. Procope, S. Théodore à Qarabach Kilissé (t. II, 1, p. 337-40).

[5] Nouvelle église de Toqale Kilissé (voir S. Sakerdon, pl. 87, 2), Saint-Théodore (pl. 147, 1, 2), petit cône de Belli Kilissé (pl. 182, 2). Mais à la chapelle 3 de Gueurémé (t. I, 1, p. 142 ; I, 2, p. 600) et au pigeonnier de Tchaouch In (pl. 142, 3, 4), les Quarante Martyrs ont la tenue militaire.

Damien [1]. Exception enfin, pour les *δσιομάρτυρες* lorsqu'elles ont le geste de l'orante [2].

Un attribut qui peut s'étendre à des catégories diverses de personnages est le globe, symbole de puissance. Proprement, il marque le pouvoir souverain. On sait que l'art profane le donne aux empereurs et impératrices [3]. En fait, à Tchaouch In, Nicéphore Phocas et Théophano ne l'ont pas, car ils sont représentés dans une pose animée, les mains tendues l'un vers l'autre (pl. 139, 2). Mais nous trouvons le globe dans la main de saints empereurs ou impératrices. Constantin le porte, à la nouvelle église de Toqale Kilissé, tandis qu'Hélène, qui lui fait face, a le geste de l'orante (pl. 85, 1). Dans les autres images, où le même couple impérial tient une grande croix, la main restée libre est vide, le plus souvent. A l'ancienne église de Toqale Kilissé, elle porte un objet rond qui n'est probablement qu'un globe mal dessiné [4]. Une autre impératrice, Irène, qui figure parmi les saintes femmes à Elmale Kilissé, a aussi le globe (t. I, 2, p. 435 ; pl. 113, 1). Le même attribut apparaît deux fois au moins dans la main de S^te^ Catherine : à Sainte-Barbe de Soghanle (pl. 189, 3) et à Qaranleq Kilissé (pl. 99, 1). La sainte porte en même temps la couronne et un vêtement d'apparat brodé. Par là est traduite la phrase du synaxaire qui la déclare de sang royal : *βασιλίσκου τινὸς θυγάτηρ* [5]. On voit que l'attribut n'est pas exclusivement réservé aux souverains, mais qu'il peut être donné aux princes et princesses.

[1] Voir les exemples cités ci-dessous, p. 18.

[2] Mais tenir compte de la restriction ci-dessus, p. 6.

[3] Ivoire de Florence (Bargello) représentant une impératrice, peut-être Ariane (Pierce et Tyler, *L'art byzantin*, t. II, pl. 27) ; ivoire de Berlin figurant Léon VI, couronné par la Vierge (Diehl, *Manuel d'art byzantin*, 2^e^ éd., t. II, p. 660, fig. 321). Voir aussi les deux coempereurs sur le « disque de Théodose », à Madrid (Pierce et Tyler, op. cit., pl. 35, 37). Au « colosse de Barletta » (Ibid., pl. 30), les mains sont une réfection du XV^e^ siècle, mais la présence du globe est certaine.

[4] Pl. 67, 2. Au t. I, 1, p. 267, nous avons donné de cet objet une autre explication, qui nous paraît maintenant à rejeter.

[5] Au 24 novembre (Delehaye, *Synaxarium*, col. 253). L'interprétation donnée dans notre t. II, 1, p. 323, est corrigée à l'*erratum* du même volume, p. 383.

C'est à ce titre assurément que les deux taxiarques, Michel et Gabriel, chefs de la milice céleste, lorsqu'ils ont la main libre, tiennent régulièrement le globe. Il est sans ornements jusqu'au début du onzième siècle et, dans la plupart des cas, sa sphéricité est nettement indiquée [1]. Dans les « églises à colonnes » de Gueurémé, il est timbré d'une croix [2] et son relief commence à s'atténuer [3]. D'ailleurs, ces mêmes décors le donnent aussi par extension, mais plus rarement, aux autres archanges : Raphaël, Phlogothéel, Sychaël l'ont dans les petites calottes d'Elmale Kilissé ; mais non pas Uriel (pl. 122), qui cependant le porte dans une calotte de Tchareq-le Kilissé (t. I, p. 459). A Qarabach Kilissé, en 1060-1061, et à Souvech, en 1216-1217, ce n'est plus qu'un disque bordé d'une ligne circulaire et portant une croix simple ou à ramages (pl. 202, 3, et 164, 1). La forme de l'attribut et, par suite, sa signification sont allées se perdant peu à peu [4].

[1] Elle peut l'être soit par un jeu d'ombre et de lumière, soit par le dessin de la main : une sphère est portée, un disque est tenu. Voir pl. 53, 2 ; 84, 1 ; 202, 1. A El Nazar, qui appartient à l'époque archaïque, la maladresse du peintre a fait qu'on voit bien une sphère, mais pas de main (pl.40, 1). Au Qouchlouq de Qeledjlar, de date postérieure, l'attribut est encore sans ornements, mais il semble déjà tenu à la manière d'un disque (pl. 59, 2).

[2] C'est apparemment la croix qui, dans les images impériales, surmonte le globe, et qui s'est déplacée.

[3] Voir pl. 120, 2 (= t. 1, 2, p. 478, fig. 48) ; 121, 1 ; 125, 1 ; 130, 1. La sphéricité est très accusée, pl. 121, 4.

[4] De ces représentations il faut rapprocher la belle stéatite de la collection Bardini à Fiesole, qui montre l'archange Gabriel, la tête inclinée, portant de la main droite, tendue de côté, un médaillon avec l'image de l'Emmanuel (Bréhier, *La sculpture et les arts mineurs byzantins*, pl. xix, 2). L'objet, aujourd'hui isolé, devait faire partie d'un diptyque ou d'un triptyque, et le salut de l'ange ne s'adresse pas à l'Emmanuel (*sic* Bréhier, p. 68), mais à un personnage qui faisait pendant, sur un autre volet perdu. On peut penser à une Annonciation : le médaillon de Jésus enfant présenté par l'ange exprimerait son message. Nous croyons plutôt que la figure appartenait à un groupe plus nombreux, et que le médaillon de l'Emmanuel est un attribut personnel de l'archange, faisant allusion au message de l'Annonciation. C'est de la même façon que, sur la chaire d'ivoire de Ravenne (ibid., pl. xxvii), S. Jean Baptiste, au milieu d'autres saints, porte un médaillon avec l'agneau. Matériellement, cet attribut peut dériver du disque, où la croix a été remplacée par le buste de l'Emmanuel.— Dans le bas-relief d'Adalia (Pierce et Tyler, *L'art byzantin*, pl. 32), l'archange Gabriel porte un disque orné aujourd'hui de signes confus qui sont peut-être une inscription arabe. C'est là une modification due aux musulmans, et on peut croire

Voici deux attributs d'un usage plus restreint, qui, désignant des catégories peu fournies, ne s'appliquent qu'à un petit nombre de saints. Ce sont presque des attributs individuels. Nous les appellerons, si l'on veut : attributs particuliers.

Le premier est l'attribut des diacres, que nous avons étudié ailleurs [1], et sur lequel nous serons bref. Rappelons seulement qu'il est constitué par l'encensoir, dans la main gauche, et, dans la droite, une boîte portée respectueusement sur un voile, et que nous croyons être une pyxide eucharistique. Nous en avons signalé un certain nombre d'exemples étrangers à la Cappadoce, à partir du onzième siècle. Pour la peinture cappadocienne, nous citions : S. Abibe à Elmale Kilissé (pl. 117, 4) et Qaranleq Kilissé, et, dans cette dernière église, parmi les martyrs perses du 3 novembre, S. Joseph qui, en fait, était prêtre, confondu avec Aïthalas, qui était diacre. Mais nous n'avions pas encore reconnu deux autres exemples particulièrement intéressants, qu'il faut ajouter à la liste.

A Sainte-Barbe de Soghanle, sur les piédroits de l'arc du sanctuaire, les deux diacres Étienne et Romain ont aussi l'encensoir et la pyxide (t. II, 1, p. 315). Le décor étant du début du onzième siècle, probablement de 1006, nous avons là les plus anciens exemples, actuellement connus, de cet attribut. En outre, nous voyons les diacres peints à l'entrée du sanctuaire, une place qu'ils occuperont par la suite dans les régions les plus diverses, à Boïana, par exemple, et à Néréditsa [2].

Signalons enfin qu'on a récemment trouvé, en Géorgie, une image de saint Étienne, datant du onzième ou peut-être du douzième siècle, qui a les mêmes attributs [3].

De tout cet ensemble de faits, nous sommes porté à conclure que c'est sur les hauts plateaux d'Asie Mineure, peut-

qu'à l'origine cette magnifique pièce du VI[e] siècle présentait un globe timbré de la croix. (A l'ange du British Museum, ibid., pl. 35, a, de même époque, la croix surmonte le globe, comme dans les images impériales.)

[1] *Mélanges Lambros* (Athènes, 1935), p. 403-416.

[2] Grabar, *L'église de Boïana* (Sofia, 1924), pp. 31, 38-39. Miasoédov, *Les fresques byzantines de Spas Néréditsa* (Paris, 1928), p. 12-13 et pl. XIII, 1.

[3] N. I. Tolmačevskaja, *Freski drevnej Gruzii* (Tiflis, 1931), p. 10 et fig. 18.

être en Cappadoce, peut-être à Sainte-Barbe même, qu'est né l'usage de désigner les diacres par l'encensoir et la pyxide (en plus de l'*orarion*, qu'ils portent naturellement). De là, cet usage aura passé en Géorgie d'où il pouvait atteindre l'iconographie russe, tandis que, par des voies plus directes, il se répandait dans le monde byzantin et les pays balkaniques.

Le second attribut ne s'applique qu'au groupe très restreint des « anargyres », les médecins qui exerçaient leur art pour l'amour de Dieu. Ils tiennent les instruments de leur profession. Aux Saints-Apôtres, près de Sinassos, on voit des coffrets à remèdes dans les mains des SS. Côme et Damien (t. II, 1, p. 72). A Guéik Kilissé de Soghanle, c'est un stylet que les mêmes saints ont dans la main droite (pl. 201, 1) ; la gauche, cachée sous la chlamyde, supporte un objet peu distinct, qui paraît être un sachet d'onguent. Mêmes attributs pour saint Pantéléimon à Qaranleq Kilissé (pl. 97, 2). A Sainte-Barbe de Soghanle, autre groupe d'anargyres : Pantéléimon et Hermolaos, qui tiennent à deux mains, le premier un étui cylindrique, le second un objet carré qui semble plutôt un livre (Hermolaos était prêtre), mais qui pourrait être aussi un coffret à remèdes (t. II, 1, p. 323). Autre groupe enfin, à Souvech : Pantéléimon et Thalléléos (t. II, 1, p. 163). Nous n'avons pas noté leurs attributs, mais ils devaient être semblables.

Venons aux attributs individuels.

Parmi eux doit être compté le nimbe crucigère pour Jésus-Christ, qu'il suffit de mentionner tant il est connu. L'art chrétien l'a employé depuis le quatrième siècle, et son usage n'a pas tardé à devenir général. La Cappadoce ne manque jamais de le donner au Sauveur, mais elle ne le charge pas encore des lettres : *O ΩN*, qui seront fréquentes, à une époque plus tardive, dans l'art d'Orient.

Pour les saints, le plus ancien attribut individuel, peut-être, est la clef de S. Pierre qui paraît à Rome dès le milieu du cinquième siècle [1]. L'Orient l'a connu au siècle suivant,

[1] Sur les origines de cet attribut, voir notre *Calice d'Antioche* (*Orientalia christiana*, t. VII), Rome, 1926, p. 96-101.

comme il appert du *codex* de Rabula et des peintures de Baouit. Mais au moyen âge, dans le monde byzantin, on semble l'avoir écarté, ou du moins l'avoir laissé tomber dans l'oubli ; ce qui ne fut probablement pas sans rapport avec les préoccupations théologiques de l'époque [1]. Aussi n'avons-nous pas été peu surpris de trouver les clefs dans la main de S. Pierre, à Soghanle, dans l'abside de Balleq Kilissé (t. II, 1, p. 254) : un décor du dixième siècle, donc antérieur au schisme de Cérulaire, ce qui justifie peut-être l'anomalie.

De la même façon, on expliquera pourquoi, à l'Ordination des sept premiers diacres de Toqale Kilissé (pl. 94), dans la seconde moitié du dixième siècle, S. Pierre porte au doigt l'anneau que Cérulaire devait reprocher si amèrement aux évêques occidentaux — à tel point que, désormais, le port de l'anneau épiscopal figurerait parmi les catalogues d' « hérésies des Latins » [2]. Toutefois, j'hésiterais à compter l'anneau au nombre des attributs de S. Pierre, car ce cas est unique. J'y vois plutôt un trait dû à la fantaisie du peintre qui, peut-être, a cru faire de l'histoire. Mais si, dans sa pensée, cet anneau désignait l'évêque romain par excellence, il avait, pour lui, la valeur d'un attribut.

Parmi les attributs individuels, on rangera le costume

[1] Il paraît manifeste qu'en Occident, et surtout à Rome, la multiplication, à partir du XII^e^ siècle, des images de S. Pierre tenant les clefs, la façon dont cet attribut est mis en évidence, le raffinement qui parfois fait porter à trois le nombre des clefs trahissent une intention apologétique. L'art reflétait l'enseignement des docteurs qui insistaient sur les prérogatives de Pierre pour les défendre contre le pouvoir civil ou les rivalités orientales. En Orient, où les siècles antérieurs fournissent, outre les deux cités plus haut, d'autres exemples de cet attribut (une seconde peinture de Baouit, une miniature du Cosmas, etc.), sa disparition presque totale après le XI^e^ siècle n'exprime pas, pensons-nous, une négation des prérogatives de Pierre, mais semble bien refléter le silence de l'enseignement orthodoxe, lequel, on le comprend, devait se garder de les mettre en lumière. La peinture ne faisait pas directement de la polémique ; mais elle ne pouvait manquer de subir, dans une certaine mesure, l'influence de ceux qui polémiquaient. Et ce qui surprend, c'est qu'elle l'ait subie, en somme, très faiblement. Après le schisme, quantité de décors byzantins pourraient être transportés tels quels dans une église catholique.

[2] Voir MIGNE, *P. G.*, t. 120, col. 793, et, pour une époque postérieure, le catalogue publié dans *Byzantion*, t. X, p. 103-104.

spécial qui désigne, sans erreur possible, certains personnages, comme le costume « perse » et la tiare pour Daniel [1], la mélote pour S. Jean Baptiste, même lorsqu'il est figuré seul, en dehors des scènes évangéliques [2].

De même, certains détails du costume. Parmi les martyrs arméniens du 13 décembre, nous en voyons plusieurs porter une coiffure singulière. (Ordinairement, les martyrs ont la tête nue.) A Souvech, Eustratios a un gros bonnet blanc et une mince cravate, Eugénios une petite calotte rouge, Mardarios un bonnet à poils de couleur rouge (pl. 161, 2, et 163). Au Qouchlouq de Qeledjlar, Mardarios a un bonnet rouge (t. I, 1, p. 247) ; à Qaranleq Kilissé, Eustratios a une petite calotte blanche (t. I, 2, p. 401). Nul doute que le peintre grec ait voulu, par là, indiquer leur nationalité étrangère.

On peut reconnaître encore un attribut dans la couleur du cheval blanc de S. Georges, qui le distingue des autres saints cavaliers. En Cappadoce, — comme ailleurs, je crois, — cette couleur est de règle : Sainte-Barbe de Soghanle (pl. 189, 2), chapelle 15 de Gueurémé (pl. 26, 2), etc C'est, du reste, la couleur attestée par les récits légendaires [3]. Quand S. Geor-

[1] Voir, entre beaucoup d'autres, la belle figure de Daniel à Elmale Kilissé (pl. 115, 1). Quelquefois, mais très rarement, Daniel n'est pas distingué des autres prophètes : c'est le cas à Saint-Eustathe (t. I, 1, p. 151).

[2] Par exemple, à Balleq Kilissé (pl. 178, 1) et à Saint-Eustathe (t. I, 1, p. 152).

[3] Voir *Miracula Sancti Georgii*, éd. AUFHAUSER, p. 53 et 57 : *ἐφ' ἵππου λευκοῦ καθεζόμενος* (dans le miracle de Théopistos qui se passe en Cappadoce, sous Théodose). Voir aussi, ibid., p. 159 : *candidum cui sedebat.... equum* (*De Mansionario*). Il y a peut-être là un souvenir d'une très ancienne tradition, car chez les Mazdéens le blanc était la couleur des chevaux sacrés (HÉRODOTE, VII, 40, 4 ; XÉNOPHON, *Cyrop.*, VIII, 3, 12), et l'on sait que, dans l'antiquité, la Cappadoce était toute pénétrée d'influences perses. Rome, d'ailleurs, attribuait aussi une valeur particulière aux chevaux blancs, puisqu'elle les recherchait pour l'attelage des triomphateurs (MOMMSEN, MARQUARDT, *Man. Ant. Rom.*, trad. française, t. XI, p. 337). M. Cumont, à qui nous devons ces indications, les a récemment rappelées (*Rev. hist. rel.*, 1936, p. 16) dans un mémoire sur *la plus ancienne légende de S. Georges*. (Il doit traiter plus amplement le même sujet dans une étude, *Saint George and Mithras the oxen-robber*, destinée à paraître au *Journal of Roman Studies*, en 1937). Mais nous pensons que, plus que les souvenirs antiques, dut influer sur les auteurs de la légende et sur les iconographes, la célèbre vision de l'Apocalypse (19, 11 sq.) : *καὶ εἶδον τὸν οὐρανὸν ἠνεῳγμέ-*

ges est opposé à S. Théodore, perçant l'un et l'autre le même dragon, les deux chevaux sont l'un blanc et l'autre rouge : chapelle 28 de Gueurémé (pl. 135, 1), Sainte-Barbe de Gueurémé (t. I, 2, p. 485).

Voici un attribut plus strictement entendu : la croix pendue au cou de S. Oreste (Qaranleq Kilissé, t. I, 2, p. 402) ; car, d'après la légende, Oreste, qui était soldat, fut reconnu comme chrétien à la croix qu'il portait à son cou, sous le vêtement, et qu'un geste imprudent laissa voir [1].

Répondent encore mieux au concept de l'attribut les objets suivants, mis dans la main des personnages. Pour S. Christophe, un long bâton à l'extrémité feuillue, dans la main droite (chapelle 6 de Gueurémé et ancienne église de Toqale, t. I, 1, pp. 97, 268). A Sainte-Barbe de Soghanle, au bâton s'ajoute une pierre, dans la main gauche (pl. 186, 4). Ce sont encore des allusions à l'histoire du saint, car le synaxaire raconte que Christophe, tenant un bâton sec, le fit miraculeusement reverdir, et qu'il fut enfin jeté dans un puits, une pierre au cou [2].

Un attribut qui nous a longtemps laissé perplexe est celui de S. Mamas et de S. Nicétas à Elmale Kilissé. Leurs images se répondent sur deux arcs, de part et d'autre du sanctuaire. Tous deux ont un bâton dans la main gauche, la droite tenant la croix des martyrs. En outre, ils portent un costume spécial : Mamas, une tunique courte et un léger manteau ; Nicétas, la chlamyde des martyrs, mais de couleur sombre, sans les broderies qui l'ornent ordinairement (t. I, 2, p. 437 ; pl. 114, 2 ; 117, 1). A notre avis, le peintre a voulu rappeler deux traits, qui présentent quelque analogie, de la vie de ces deux saints. Mamas, au dire du synaxai-

νον, καὶ ἰδοὺ ἵππος λευκός, καὶ ὁ καθήμενος ἐπ' αὐτὸν καλούμενος πιστὸς καὶ ἀληθινός...

[1] Voir dans MIGNE, *P. G.*, t. 116, *Mart. Eustratii*, c. XVIII, col. 485. DELEHAYE, *Synaxarium*, col. 305 (13 décembre).

[2] Au 9 mai. DELEHAYE, *Synaxarium*, col. 668-669. La caractéristique qui fait de S. Christophe un cynocéphale est étrangère aux peintures de Cappadoce et postérieure en date. Sur ce sujet, voir DELEHAYE, *Méthode hagiographique*, p. 143-44.

re [1], sauvé par un ange du milieu des tourments, s'enfuit dans les montagnes autour de Césarée et, là, vécut longtemps parmi les bêtes sauvages. Le martyr, qui fut célébré par S. Basile et S. Grégoire de Nazianze, était populaire en Cappadoce ; l'épisode de sa vie dans la montagne devait plaire aux campagnards, et c'est lui, pensons-nous, que le peintre a voulu évoquer en donnant à son héros une tenue rustique.

Celle de Nicétas l'est aussi, mais dans une moindre mesure. Et voici l'explication que nous en proposerons. Le synaxaire raconte [2] que le saint, né hors des frontières de l'Empire, au delà du Danube, vécut parmi les tribus des Goths — sans toutefois participer à leur idolâtrie. C'est probablement le caractère d'habitant de pays à demi sauvage que prétend exprimer le costume donné à saint Nicéta.

Autre énigme pour l'attribut de saint Ménas à Qarabach Kilissé [3]. Il tient à la main, devant la poitrine, comme pour le présenter au spectateur, un médaillon portant un buste de Jésus-Christ (t. II, 1, p. 337). Nous pensons qu'il faut encore en chercher l'explication dans l'histoire du saint ; et nous sommes porté à y voir une traduction matérielle d'une phrase de certains synaxaires qui nous montrent S. Ménas annonçant Jésus-Christ (*τὸν Χριστὸν ἀνεκήρυττεν*) au milieu des idolâtres [4].

[1] Au 2 septembre. DELEHAYE, *Synaxarium*, col. 7.

[2] Au 15 septembre. DELEHAYE, *Synaxarium*, col. 45.

[3] La Cappadoce ne connaît pas l'attribut, si répandu ailleurs, des « chameaux de saint Ménas ». Un attribut qui se fonde encore sur la légende du saint ; car le chameau y joue son rôle dans le transfert des reliques, soit qu'il ait été miraculeusement conduit par la Providence au lieu où devait être déposé le corps dont il était chargé, soit que le bateau qui portait ce même corps de Phrygie en Égypte se soit vu escorter par deux monstres marins, semblables à des chameaux (voir KAUFMANN, *Die Menasstadt*, pp. 29, 41). Ce dernier récit, que l'on trouve dans les textes éthiopiens, doit provenir d'Égypte ; il a peut-être donné naissance aux images des ampoules où le saint est accosté de deux animaux rampants, sans pieds, qui ne ressemblent que de loin à de vrais chameaux. Ce seraient des « chameaux de mer »... A moins que ce ne soit l'image, due à la maladresse de l'ouvrier, qui ait donné naissance à l'épisode légendaire !

[4] Au 11 novembre. DELEHAYE, *Synaxarium*, col. 212. Cet attribut, qui ne fait pas partie du costume, ne saurait être comparé aux images de Jésus-Christ peintes ou brodées sur le vêtement de certains personnages, par exemple sur un tablion de chlamyde à Sopočani (v. N. L. OKUNEV, *Les peintures murales de So-*

De ce que nous venons de dire, il ressort d'abord que, dans la peinture cappadocienne, l'emploi de la caractéristique et de l'attribut n'a nullement pour but premier de faire connaître le personnage, puisque, régulièrement, son nom est inscrit auprès de lui.

En second lieu, nous observerons que toutes les caractéristiques et tous les attributs, en usage en Cappadoce, font allusion soit à la condition terrestre du saint, soit à un trait de son histoire ou de sa légende [1]. De là, il est facile de conclure quels motifs ont induit le peintre à les employer.

Souvent, c'est une sorte de nécessité. Ainsi, pour la plupart des caractéristiques : chausser un apôtre ou donner à Pierre les traits de Paul, serait faire un contre-sens ; — et pour un certain nombre d'attributs communs, tels ceux qui sont constitués par le costume : un saint militaire ne peut pas être habillé en évêque.

Mais pour beaucoup d'attributs, même communs, et pour tous ceux que nous avons qualifiés de particuliers et d'individuels, nulle nécessité ne s'impose. On conçoit très bien une image de S^te^ Catherine sans le globe, de S. Étienne sans la pyxide et l'encensoir, des SS. Côme et Damien sans le stylet, de S. Oreste sans la croix pendue au cou, de S. Christophe sans la verge feuillue et sans la pierre, de S. Mamas sans le bâton, etc. Et la preuve en est que de telles images se ren-

počani, dans *Byzantinoslavica*, t. I, 1929, pl. 17). Ce ne sont là que des ornements à rapprocher du buste qui orne le tablion de l'impératrice Ariane sur l'ivoire de Florence cité plus haut (p. 15, n. 3), ou des mages brodés sur la bordure du manteau de Théodora dans la mosaïque de Saint-Vital à Ravenne. Le médaillon de S. Ménas fait plus justement penser à celui que tient l'archange Gabriel sur la stéatite de Fiesole (v. ci-dessus, p. 16, n. 4), que nous avons expliqué aussi par ce qu'on appellerait improprement l'histoire de l'archange.

[1] Cela est certain dans la plupart des cas ; moins peut-être pour les deux derniers attributs cités, mais les autres exemples permettent d'appliquer à ceux-ci le même principe. Il serait imprudent de l'étendre en dehors de la Cappadoce. Ainsi, l'agneau de S^te^ Agnès (qui paraît dès le début du sixième siècle à Saint-Apollinaire-le-neuf de Ravenne) est une transcription de son nom. Plus tard, en Occident, les attributs s'expliqueront de façon très diverses : par les maux contre lesquels le saint sera invoqué, par les corps de métiers dont il sera le protecteur, par son histoire, par son nom etc. (Voir DELEHAYE, *Méthode hagiographique*, p. 130-32).

contrent, même en Cappadoce, à côté de celles qui sont dotées de l'attribut.

Lorsque le peintre emploie ce dernier, c'est, avons-nous dit, une manière de rappeler la condition du personnage (diacre, médecin, princesse) ou un trait particulièrement populaire de sa légende. Sans doute, ces choses sont connues, et il n'est pas, en toute rigueur, nécessaire de les signaler au spectateur. Mais c'est justement parce qu'elles le sont, et le sont beaucoup, qu'une association se crée dans l'esprit entre tel personnage et tel détail de sa vie. L'un appelle l'autre : le nom du saint appelle l'attribut.

C'est quelque chose d'analogue à ce que nous voyons dans le quatrième évangile. Ayant à nommer Marie sœur de Marthe, l'évangéliste ajoute aussitôt : *Maria autem erat quae unxit Dominum unguento* (Ioh. 11, 2). Et cela est dit avant même que ne soit raconté le repas de Béthanie, où cet événement eut lieu. Preuve que, pour saint Jean et pour la génération à laquelle il s'adressait, Marie était essentiellement « celle qui oignit le Seigneur » : elle ne pouvait être nommée sans que ce trait vint immédiatement à l'esprit de qui prononçait son nom. A coup sûr, si l'apôtre avait manié le pinceau, il aurait figuré Marie, sœur de Marthe, avec son vase de parfum.

Il y a là un phénomène spontané, fréquent surtout aux époques primitives, parmi les populations d'esprit simple et naïf. C'est à lui que nous devons tant de surnoms pittoresques, parfois irrévérencieux, accolés par la franche simplicité de nos pères aux noms de très hauts personnages. Un trait de leur caractère ou de leur physionomie, une qualité ou plus souvent un défaut, moral ou physique, sont restés attachés à leurs noms : Louis le Débonnaire, Charles le Chauve, Charles le Gros, Robert le Pieux... — et pour l'Orient : Michel le Bègue, Michel l'Ivrogne !

L'attribut, tel que nous le trouvons en Cappadoce, est quelque chose comme le surnom du personnage, — mais un surnom qui n'aurait rien que de respectueux. Il lui est associé, non pour le faire connaître, mais parce qu'il exprime une idée ou un fait dont le souvenir est inséparable du sien.

Nous voyons cela dès les origines de l'art chrétien et pour les tout premiers attributs. Si l'apôtre Pierre a la clef en main,

c'est que, en vertu des paroles du Christ : *tibi dabo claves regni caelorum*, il est, pour le bon peuple chrétien, celui qui ouvre les portes du ciel. *Ianitor hic caeli est...* Voilà comment, dans une épigramme en vers, malheureusement mutilée, et horriblement rétablie depuis [1], il était désigné sur la mosaïque de Saint-Paul-hors-les-murs, où pour la première fois, peut-être, lui fut donné cet attribut. On ne lit plus ces mots, aujourd'hui, dans la grande basilique romaine ; mais ils y furent inscrits par saint Léon et Galla Placidia. *Ianitor hic caeli est*, disait l'inscription ; et la clef traduisait la même pensée. Une pensée qui était au cœur de tous et dont, par cela même, l'expression s'imposait [2].

On comprend dès lors que l'attribut ait été particulièrement en faveur, au moyen âge, dans l'art monastique d'Orient, plus simple, plus spontané, moins raisonneur que l'art officiel. Et l'on comprend aussi qu'il se rencontre spécialement en Cappadoce où, plus qu'ailleurs, se font jour ces qualités de naïveté et de simplicité.

En fait, nous l'y voyons pratiqué dès l'époque archaïque. Sans parler du livre des docteurs ou de la croix des martyrs, la clef de S. Pierre, la verge feuillue de S. Christophe, le costume perse de Daniel et la mélote de Jean-Baptiste apparaissent dans les plus anciens décors [3]. Mais c'est dans la deuxième moitié du dixième siècle et au commencement du onzième que la vogue de l'attribut et des caractéristiques prend un notable accroissement.

[1] Voir là-dessus notre *Calice d'Antioche*, p. 98. Le vers actuel est intolérable : *Voce Dei fis, Petre, Dei petra, culmen honoris.*
Il faut :
Ianitor hic caeli est, fidei petra, culmen honoris.

[2] De même croirons-nous que, pour les Égyptiens, possesseurs du corps du glorieux Ménas, le saint était celui qui leur fut apporté miraculeusement par un chameau, ou encore celui qu'escortèrent les chameaux marins. Ces prodiges durent frapper vivement l'imagination des moines coptes du désert d'Alexandrie. Ils restèrent gravés dans leur mémoire. Et eux, à leur tour, se plurent à en marquer le symbole sur les ampoules et les eulogies qu'ils fabriquaient par milliers. Est-il besoin de rappeler que leur mentalité ne différait guère de celle des moines de Cappadoce ?

[3] A Balleq Kilissé, à la chapelle 6 de Gueurémé, à l'ancienne église de Toqale Kilissé etc.

Laissons de côté la nouvelle église de Toqale Kilissé (vers le début du règne de Nicéphore Phocas), où le peintre se livre à certaines fantaisies dans l'emploi du nimbe, et imagine de donner un anneau à saint Pierre : nous avons dit qu'il ne fut pas suivi. Mais à Sainte-Barbe de Soghanle, probablement en 1006, les caractéristiques plus spéciales et les attributs particuliers ou individuels se multiplient. Le lecteur a certainement remarqué le nombre des exemples empruntés à cette chapelle. Il n'est presque pas une de ses figures qui n'ait prêté à quelque observation, au cours des pages précédentes. Outre les docteurs et les martyrs, munis de leurs attributs traditionnels, nous y voyons les ascètes et les stylites, figurés avec le geste caractéristique de l'orant, les *ὁσιομάρτυρες* reconnaissables à leur costume et à leur geste. Et combien d'attributs particuliers ou individuels ! C'est la première fois que nous rencontrons l'attribut des diacres et peut-être celui des anargyres [1] ; la première fois que nous trouvons le globe dans la main de S^te^ Catherine, ou que nous voyons S. Georges monté sur le cheval blanc. Pour S. Christophe, la pierre vient s'ajouter à la verge feuillue. Et à la Nativité, Jésus, dans le bain, a, pour la première fois, le geste de bénédiction. Est-il imprudent de supposer que, dans le monastère, régnait, au début du onzième siècle, un goût spécial pour ce genre de représentations et que, de là, ce goût s'étendit peu à peu aux autres parties de la Cappadoce et même au dehors?

En effet, dans la suite du même siècle, les caractéristiques spéciales et les attributs deviennent de plus en plus fréquents. Ceux qui étaient en usage (pour les diacres, les anargyres etc.) se multiplient. D'autres se créent. C'est alors qu'apparaît l'image de S. Onuphre dans sa nudité absolue, et que se généralise le geste de la main bénissante pour l'Enfant Jésus au bain, celui de l'orant ou de l'orante pour les ascètes et les moniales. Alors paraissent des attributs individuels, même pour des saints qui ne jouissent pas d'une ex-

[1] Il paraît aussi aux Saints-Apôtres de Sinassos, décor archaïque, mais de date incertaine, exécuté en deux fois. La partie qui contient les anargyres, plus récente que la nouvelle église de Toqale, peut être contemporaine de Sainte-Barbe ou un peu plus ancienne (voir t. II, p. 76-77).

ceptionnelle popularité, telle la croix au cou de S. Oreste l'Arménien. Parfois, des attributs qui témoignent d'une certaine recherche, comme ceux des compagnons arméniens de S. Oreste, ceux de S. Mamas, de S. Nicétas, de S. Ménas, que nous avons eu quelque peine à expliquer.

Il y a là un phénomène tout naturel. A l'origine, le choix de l'attribut est spontané. Il est décerné, en quelque sorte, par le suffrage populaire, et le peintre n'a qu'à l'adopter. Aussi, l'attribut individuel n'est-il donné qu'à un petit nombre de figures, plus connues et plus vénérées. Il est simple, et l'interprétation en est aisée. Mais plus tard, la mode aidant, les peintres se sont mis à multiplier les attributs, qui sont le fruit de leur imagination personnelle. De là, le caractère quelque peu alambiqué que nous avons dû reconnaître en plusieurs des attributs figurés dans les églises à colonnes de Gueurémé, ou à Qarabach Kilissé, qui est de même époque.

C'est une évolution parallèle que l'on observe en Occident, mais à une époque plus tardive, et, si l'on peut dire, sur une plus grande échelle. Là aussi, à l'origine, on ne trouve qu'un petit nombre d'attributs, simples et naturels. Au treizième siècle, ils se multiplient. Au quatorzième et au quinzième, leur usage est tellement général qu'il devient presque impossible de figurer un saint sans lui donner un attribut particulier. L'imagination des artistes se met en campagne, si bien que pour le même saint, on rencontre parfois toute une série d'attributs divers, ou que certains d'entre eux ont un sens tellement obscur que les explications les plus différentes ont pu en être proposées [1].

Mais, on le voit, ce n'est là qu'une amplification d'un mouvement que nous avons observé en Cappadoce dès le onzième siècle. Et puisque les meilleurs juges s'accordent aujourd'hui à reconnaître l'influence de l'art monastique oriental et particulièrement de l'art cappadocien sur les origines de l'art d'Occident, au moyen âge [2], il ne semblera

[1] Voir DELEHAYE, *Méthode hagiographique*, p. 132 (attribut de S. Ambroise).

[2] Voir G. MILLET, *Recherches sur l'iconographie de l'évangile*, passim et surtout p. 593-610 ; É. MALE, *L'art religieux en France au XIIe siècle*, préface et chap. I ; L. BRÉHIER, *L'art chrétien*, chap. XII, sect. III.

pas présomptueux de supposer que, dans le domaine qui a fait l'objet de la présente étude, comme en tant d'autres, l'Orient, et spécialement la Cappadoce, ont montré la voie à l'art d'Occident.

Guillaume DE JERPHANION.

QUATRE MIRACLES
DE
SAINT MARTIN DE TOURS

La préparation des Actes de S. Martin qui doivent trouver place dans le prochain volume des Acta Sanctorum *nous a amené à passer en revue la littérature spéciale des Miracles du thaumaturge. Beaucoup d'entre eux sont publiés depuis longtemps et connus de tout le monde. Il en reste un certain nombre qui n'ont pas trouvé d'éditeur, mais dont nous ne pouvons songer à encombrer notre commentaire déjà fort chargé. Quelques-uns de ces textes sont parfaitement insignifiants, et ni la gloire de S. Martin ni les progrès de l'hagiographie n'exigent qu'ils soient tirés de l'oubli. Les quatre textes qui vont suivre ne prendront point rang parmi les documents historiques. Mais on jugera peut-être qu'ils sont curieux à divers titres et témoignent d'un état d'esprit bien éloigné du nôtre.*

Nous avons intitulé le premier de ces récits Miraculum de nativitate sancti Briccii. *Dans le manuscrit de la bibliothèque Vaticane Lat. 3539 d'où nous l'avons tiré (écriture bénéventaine du XII^e siècle), fol. 41-43, il ne porte aucun titre* [1] *et se présente comme une sorte de continuation des Dialogues de Sulpice Sévère, après les mots* cena debetur [2]. *L'origine de cette pièce fabuleuse est le passage de Grégoire de Tours où il raconte la légende de S. Brice. La trentième année de son épiscopat, Brice est l'objet d'une atroce calomnie. Une femme qui avait revêtu l'habit religieux, met au monde un enfant. L'évêque est accusé de l'avoir séduite. Après s'être défendu énergiquement, sans avoir réussi à confondre ses ennemis,*

[1] *Catal. Lat. Vatic.*, p. 100.
[2] *Dial*, III, 17, 1.

Brice se fait amener l'enfant, qui était âgé de 30 jours. « Je vous adjure par Jésus-Christ, dit-il, de dire devant tout le monde si c'est moi qui vous ai engendré. » Et l'enfant répond : « Ce n'est pas vous qui êtes mon père [1] *». L'hagiographe s'est emparé de cette histoire et en a fait un épisode, non de la vie du disciple de S. Martin, mais de S. Martin lui-même. C'est lui qui est l'objet de la calomnie ; et quant à l'enfant, il n'est autre que Brice, le héros de la légende primitive. Il nous est parvenu de ce Miracle plusieurs rédactions fort courtes* [2]. *Celle que nous publions est beaucoup plus longue. Nous n'avons pas de raisons de croire qu'elle représente le texte primitif, dont ceux que nous possédions déjà ne seraient que des abrégés. Elle n'est probablement qu'un développement d'une de ces rédactions.*

Le manuscrit de la bibliothèque Royale de Bruxelles 5387-96 contient, à la suite de la Vie de S. Martin par Guibert de Gembloux [3], *quatre Miracles sommairement analysés dans notre catalogue* [4]. *Le premier, intitulé* De filia regis Francorum, *qui raconte l'histoire de la fille d'un roi de France, née sans mains et mariée à un roi de Bretagne, sera reproduit plus loin, comme spécimen d'adaptation d'un conte ou d'un roman à l'histoire d'un saint. Tel que nous l'avons, le récit est assez décousu, et semble fait de réminiscences agencées vaille que vaille. Mais il ne peut y avoir aucun doute sur le genre de littérature auquel il appartient. Le roi de Bretagne, la fille du roi de France à qui deux mains poussent miraculeusement, l'intervention de S. Martin, tout cela rappelle le roman de la Belle Hélène* [5]. *On remarquera que dans notre « Miracle » S. Martin n'accomplit aucun prodige. Il y figure comme un de ces héros populaires à qui on aime à donner un rôle dans les légendes. Le nom de S. Martin apparaît dans d'autres textes qui relèvent*

[1] *Hist. Franc.*, II, 1. [2] *BHL.* 1454 b, c, d.

[3] *BHL.* 5635. [4] *Catal. Lat. Brux.*, t. I, p. 492.

[5] Cf. H. Suchier, *Œuvres poétiques de Beaumanoir*, t. I, p. xxvii-xxxii ; W. Söderhjelm, *S. Martin et le roman de la Belle Hélène de Constantinople*, dans *Mémoires de la Société néo-philologique à Helsingfors*, t. I, p. 32-64. Dans ses *Beiträge zur lat. Erzählungsliteratur*, III (1935), p. 83-86, M. Hilka publie une variante de l'histoire de la femme aux mains coupées. Elles lui sont rendues par S. Martin.

du folklore. C'est ainsi qu'une des nombreuses formes du conte des souhaits ridicules s'intitule les Quatre souhaits de S. Martin [1].

Des trois Miracles qui suivent, il en est deux qui n'offrent pas assez d'intérêt pour être publiés intégralement. Il suffira d'en indiquer le sujet. Il s'agit, d'une part (fol. 95°-96°), d'un jeune homme délivré d'une obsession diabolique par l'intercession de S. Martin. Cela se passe dans le diocèse de Cambrai, en l'an 1200. Puis (fol. 97-98°) c'est l'histoire d'un moine cistercien, tenté de quitter son monastère et raffermi dans sa vocation par S. Martin.

Nous publions intégralement le Miracle du mort ressuscité par S. Martin pour rendre témoignage à la vérité (fol. 96°-97), parce qu'il s'y rattache un petit problème d'histoire littéraire. Les ménologes grecs, au 12 novembre, contiennent une Vie de S. Martin, encore inédite, que nous comptons publier dans les Acta Sanctorum. *C'est une très curieuse pièce, dans laquelle on distingue nettement deux parties. La première raconte la Vie de S. Martin jusqu'à son élévation au siège de Tours. Elle dépend d'une certaine façon de Sulpice Sévère. Mais ce serait trop peu dire de l'appeler une transposition libre de la* Vita Martini ; *disons plutôt : une parodie. Il est vraisemblable que l'hagiographe grec n'a pas lu le texte de la Vie, mais qu'il l'a entendu raconter, et que sur des souvenirs un peu vagues il a librement brodé. La seconde partie, qui se compose de sept récits de miracles, est tout à fait indépendante de Sulpice Sévère, et aussi des grands recueils de Miracles de S. Martin. Ces récits peuvent se ranger dans la catégorie spéciale des nouvelles édifiantes, auxquelles les byzantins ont donné le nom d'ἱστορίαι ψυχωφελεῖς et qui n'ont rien de commun avec l'histoire. Parfois on y rencontre le nom d'un personnage connu. Mais c'est la fantaisie d'un rédacteur qui l'a introduit, comme il aurait pu choisir tout autre, et l'on peut être certain que S. Martin n'est pas le seul dont on a raconté les traits ajoutés à sa biographie par l'hagiographe byzantin. Nous ne les résumerons pas ici. Le seul qui nous intéresse est l'histoire d'un créancier malhonnête qui a été remboursé d'une somme*

[1] Voir par exemple J. Bédier, *Les fabliaux*, p. 177-93.

de 300 pièces d'or et qui, à la mort de celui qui fut son débiteur, réclame la même somme à sa veuve. Il s'oppose à ce que le mort soit enterré tant que l'argent ne sera pas versé. La pauvre veuve a recours à S. Martin. L'évêque ressuscite le mort, qui démasque le coupable. Celui-ci aussitôt expire.

Parmi les Miracles de S. Martin que le moyen âge latin nous a légués, nous n'en trouvons aucun, en dehors de celui que nous publions, qui ressemble au récit de l'hagiographe grec. Aucun des deux textes n'est la traduction de l'autre. Mais ils sont apparentés. Le thème est identique : un mort est rappelé à la vie pour rendre témoignage à la vérité. La trame est un peu différente : au lieu de la veuve aux prises avec un malhonnête homme et qui, par la mort de son mari, est privée de tout moyen d'établir son droit, c'est le mari lui-même qui est victime de l'injustice ; la mort de l'unique témoin de la convention passée entre lui et le scélérat l'empêche de démasquer ce dernier. Le grec ne dit pas, comme le latin, que le mari avait commencé par perdre une bonne partie de sa fortune ni qu'une vigne avait été donnée en gage. Ici il n'est pas question d'inhumation retardée, ni de la punition du « sycophante », et c'est le témoin disparu que S. Martin rappelle à la vie. Le récit serait-il d'origine grecque, parvenu, sous une forme quelconque, en Occident, où on l'aurait remanié et développé ? Il faudrait au moins un indice pour rendre vraisemblable pareille solution. Car il ne suffirait pas de dire que le thème a bien l'allure des « histoires utiles à l'âme ». Les latins l'ont plus d'une fois exploité. C'est ainsi qu'on le retrouve dans les Miracles de S. Fridolin [1], et dans la légende de S. Stanislas, évêque de Cracovie [2] ; l'histoire de l'enfant de 30 jours qui rend témoignage en faveur de S. Brice [3] n'en est en somme qu'une variante. D'ailleurs, la Vie byzantine de S. Martin n'a pas été connue dans les milieux latins. Si l'on place dans ceux-ci l'origine de la légende, on pourrait supposer que l'hagiographe grec — peut-être un moine de Calabre ou de Sicile — a entendu raconter l'histoire de la résurrection du mort, comme nous avons supposé qu'on lui avait raconté les récits de Sul-

[1] *Acl. SS.*, Mart. t. I, p. 439-40. [2] Ibid., Mai t. II, p. 215-18.

[3] Plus haut, p. 29. Récit analogue dans les Vies de S. Éphrem, *BHO.* 269, Lamy, p. 10-16, et de Ste Brigide, *BHL.* 1455, 1460, 1461.

pice Sévère, et qu'il les avait répétés à sa manière, en simplifiant les détails et sans viser à la concision.

La pièce que nous publions en quatrième lieu est tirée du manuscrit 12131-50 de la bibliothèque Royale de Bruxelles, recueil factice, composé de plusieurs cahiers, auquel on a donné le titre de Tractatus varii. *Il renferme plusieurs textes assez disparates parmi lesquels quelques pièces hagiographiques*[1], *dont la dernière, copiée au XII^e siècle, peut être intitulée* Miracula S. Martini in ecclesia Pictavensi [2]. *Ce court récit appartient à la classe spéciale des Miracles où nous voyons le grand thaumaturge associé à quelque autre saint pour venir en aide à un client qui implore sa guérison. Le thème comporte des variétés* [3]. *Tantôt S. Martin fait figure d'un médecin qui accueille un patient affligé de plusieurs maladies, le guérit d'une seule et le renvoie à un collègue pour être délivré d'une autre. Tantôt il commence la cure et laisse au collègue le soin de l'achever. Parfois aussi il se dérobe, pour ne pas entreprendre sur les droits d'autrui. Voici quelques exemples.*

Un certain Sieboldus s'était mis en tête de battre le blé le saint jour de Pâques [4]. *Il fut puni de cette faute : le fléau lui resta attaché à la main, tandis qu'un tremblement convulsif s'emparait de sa tête et de ses membres. Il se rend à Tours au tombeau de S. Martin. Celui-ci consent à détacher le fléau, mais ne supprime pas le tremblement. Durant la nuit il apparaît au malheureux, et l'envoie à Aindre* (Atrinsem insulam) *se recommander à S. Ermeland* († *720*). *Sieboldus obéit, va se prosterner au tombeau du saint et se retire complètement guéri. Le biographe de S. Ermeland, qui raconte cette histoire,*

[1] *Catal. Lat. Brux.*, t. II, p. 406-408.

[2] Signalé dans *BHL.* 5662.

[3] Nous négligeons les cas où le rôle de chaque saint n'est pas nettement indiqué comme, par exemple, dans les chapitres 30, 35, 47 des *Virtutes S. Iuliani* de Grégoire de Tours, dans le Miracle, où nous voyons intervenir avec S. Martin, S. Albinus d'Angers, et qui est raconté dans la lettre du doyen du chapitre de Saint-Martin de Tours à Philippe de Heinsberg, archevêque de Cologne, *Anal. Boll.*, t. III, p. 228. Les textes où intervient S. Magloire, *Catal. Lat. Brux.*, t. I, p. 487, sont inédits.

[4] *Sanctae resurrectionis dominico die*, signifie peut-être tout simplement : un dimanche.

n'indique pas la raison spéciale du recours à l'abbé d'Aindre [1].

A Poitiers un jeune homme sourd-muet implore S. Hilaire. Le saint a reçu de Dieu le pouvoir de le délivrer de sa surdité. Mais c'est à S. Martin qu'il appartient de lui rendre la parole. Le muet se rend à Tours, et revient, en effet, complètement guéri. C'est Jean Bouchet qui raconte cela [2]. *Fortunat, dans son recueil des Miracles de S. Hilaire, attribue à ce dernier, vis-à-vis de S. Martin, une attitude assez différente. Pour un peu on prononcerait le mot de concurrence. Un aveugle se rendait à Tours, espérant obtenir de S. Martin sa guérison. En route, il s'arrête à Poitiers et entre dans l'église Saint-Hilaire. S. Hilaire s'empresse de le guérir, lui épargnant la peine d'aller plus loin* [3].

Ailleurs nous voyons S. Martin refusant, par pure courtoisie, d'être seul à guérir un malheureux. Il partagera l'honneur avec un confrère. L'empereur Louis avait fait porter à Paderborn les reliques de S. Liboire, évêque du Mans. La mission passe par Tours, et là, par déférence pour S. Liboire, on va au-devant de lui avec la châsse de S. Martin. Un lépreux s'en approche, et supplie le saint de le guérir. Une voix sort de la châsse : « Que la lèpre quitte la moitié de ton corps ; approche-toi de notre frère S. Liboire, que l'on amène, et demande-lui de te délivrer du reste de la lèpre, que je lui abandonne. Il faut honorer ses hotes. » Le lépreux toucha la châsse de S. Liboire et se trouva totalement délivré [4].

C'est sans doute pour un motif analogue que S. Martin, recevant la visite de deux saintes, en 1141, les associa à la distribution de ses faveurs. Les religieuses de Sainte-Fare, au diocèse de Meaux, en quête de ressources pour la reconstruction de leur monastère, détruit par le feu, promenaient les reliques de leur patronne et le chef de sainte Agnès. Arrivées à Tours, ces reliques furent introduites dans la basilique de Saint-Martin. Il s'y fit des miracles, dont les chanoines rédigèrent une relation sous forme de lettre encyclique [5]. *Les mala-*

[1] *BHL.* 3851 ; *M.G.*, Scr. rer. merov., t. V, p. 706.
[2] Traduction latine dans *Act. SS.*, Ian. t. I, p. 797.
[3] *BHL.* 3887, c. 17.
[4] *M.G.*, Scr. t. XXIV, p. 185.
[5] *BHL.* 166.

des étaient déposés dans le voisinage des reliques des trois saints. Il y eut des miracles. On ne dit pas toujours lequel des trois opère les merveilles. Les récits de guérison nomment parfois les trois saints ; mais le plus souvent il n'est parlé que du seul S. Martin. La guérison d'un perclus, nommé aussi Martin, est racontée avec quelques détails, et la part qui revient à chacun est clairement indiquée. Le malade voit en songe l'évêque de Tours, reconnaissable aux ornements pontificaux, et les deux vierges. L'une, vêtue de blanc, est évidemment Ste Agnès ; l'autre porte le costume monastique : c'est Ste Fare, l'abbesse. Les rôles sont distribués ainsi : S. Martin s'occupe de la tête et des épaules du malade, Ste Fare touche le siège du mal, Ste Agnès détend les nerfs contractés. L'homme se relève complètement guéri et va raconter aux prêtres ce qui est arrivé.

Une fois S. Martin semble se récuser. Le fait, qui se serait passé en 1129, est raconté par Anselme, le continuateur de Sigebert [1]. *Un mal terrible, le mal des ardents, s'était abattu sur le pays de Chartres, de Paris et autres lieux. Un malheureux atteint du fléau se fait porter dans une petite église de S. Martin à Paris. Dans la nuit, le saint évêque lui apparaît, demande ce qui l'amène, et lui apprend que la guérison de la maladie est réservée à la Ste Vierge ; qu'il se rende donc dans son église. Le malade n'obéit pas, et S. Martin est obligé de réitérer son ordre. Il répond : « C'est par vous que je serai guéri, sinon je mourrai. » Alors S. Martin prononce ces paroles : « Jésus-Christ vous guérit par l'intercession de sa mère. Et voici le signe : Vous serez le premier guéri : six autres le seront après vous, mais pas davantage. » Et c'est ce qui arriva.*

Dans le recueil des Miracles de S. Silvain de Levroux (vicus Leprosum) *nous rencontrons le nom de S. Martin associé à celui du patron, dans plusieurs circonstances* [2]. *Un des dignitaires du palais du roi Lothaire était affligé d'un tremblement de tous ses membres, juste punition de ses excès. Revenu à de meilleurs sentiments, il se fait porter à la basilique de S. Martin, à Tours, et y passe un temps notable sans trouver aucun remède à son mal. Mais une nuit il voit en songe un homme, qui*

[1] *M.G.*, Scr., t. VI, p. 382.
[2] *Catal. Lat. Paris.*, t. II, p. 128-32.

n'est pas désigné autrement, et qui lui conseille de se rendre ad vicum qui dicitur Leprosi, *où il sera guéri par l'intercession de S. Silvain. Il obéit et s'en retourne guéri* [1]. *L'homme de l'apparition est évidemment S. Martin, qui occupe la pensée de l'hagiographe depuis le début de ses récits. Comme entrée en matière, il raconte un miracle que S. Martin accomplit de son vivant, lors d'une visite à l'église de S. Silvain* [2]. *Il rencontre un lépreux qui, reconnaissant le thaumaturge, le supplie d'obtenir de Dieu et de S. Silvain la guérison de son mal. S. Martin s'approche et demande au lépreux de lui donner le baiser de paix. Le malheureux hésite d'abord. Mais S. Martin lui dit qu'à cette condition seulement il peut espérer sa guérison. A peine l'a-t-il touché, que la lèpre disparaît* [3]. *On se souviendra de l'épisode analogue que Sulpice Sévère place aux portes de Paris* [4]. *Il n'est pas difficile de deviner pourquoi l'hagiographe transporte ce miracle à Levroux. Il a remarqué, dans Sulpice Sévère,* le vicus cui Leprosum nomen est, *où S. Martin détruit un temple d'idoles* [5]. *Voilà donc l'évêque de Tours associé au nom de la localité où l'on vénérait S. Silvain. Cette localité, nous dit-on, s'appelait d'abord Gabaton. Le changement de nom en* Leprosum, *s'explique sans doute par une de ces guérisons dont S. Martin était coutumier : le miracle de Paris s'est renouvelé à Gabaton.*

Dans le développement du thème de la collaboration de deux thaumaturges, l'hagiographe qui a poussé le plus loin l'audace et la désinvolture est le pseudo-Odon, dans le De Reversione beati Martini a Burgundia : *non content de faire de S. Martin le héros d'une scène grotesque, il le rend complice de la cupidité des moines de Tours* [6]. *Sous la menace de l'invasion Normande, les reliques de S. Martin sont transportées à Auxerre et déposées dans l'église Saint-Germain, à côté de la châsse du patron. Le peuple accourt, et de toutes parts affluent les malades qui attendent de S. Martin leur guérison. Les miracles se multiplient*

[1] Ibid., p. 131, n. 6.
[2] Sur le culte de S. Silvain à Levroux, voir *Anal. Boll.*, t. XXV, p. 162.
[3] *Catal. Lat. Paris.*, t. II, p. 128-29.
[4] *Vita S. Martini*, XVIII, 3.
[5] *Vita S. Martini*, XIV, 3.
[6] *BHL.* 5653.

et en même temps les offrandes. Le clergé d'Auxerre en éprouve quelque jalousie. « C'est autant notre patron que le vôtre qui fait les miracles, disent-ils aux moines de Tours ; il est donc juste que les profits soient partagés. » Une discussion s'engage. Pour y mettre un terme, on propose d'en appeler aux saints eux-mêmes. Voilà un lépreux. Il sera placé entre les deux thaumaturges. Si la lèpre disparaît du côté tourné vers S. Martin et qu'il n'en soit pas de même de la partie tournée vers S. Germain, le miracle sera attribué à l'évêque de Tours. Si le contraire se produit, on fera honneur de la guérison à S. Germain. La proposition est acceptée. Le lépreux est amené ; on passe la nuit en prières. Le matin la partie tournée vers S. Martin est trouvée nette ; rien du côté de S. Germain. On recommence l'expérience. Le malade est retourné : c'est S. Martin qui achève la guérison. Et l'hagiographe de s'exclamer sur la courtoisie de S. Germain qui, malgré ses mérites bien connus, consent à paraître inférieur à son hôte, et sur la bonté de S. Martin qui répand ses faveurs sur ceux qui lui donnent asile.

C'est de cette histoire ridicule que s'inspire l'auteur anonyme des Miracles de S. Martin à Poitiers. Il imagine une sédition qui oblige les chanoines de Tours à mettre en sûreté le corps de leur patron. Ils vont le porter à Poitiers, dans l'église Saint-Hilaire. Leur séjour se prolonge, et ils se trouvent sans ressources. Il est vrai qu'une foule de malades accourent et retournent chez eux guéris, non sans avoir laissé quelque offrande. Mais les Poitevins n'admettent pas que ceux de Tours aient le droit d'en tirer profit. « C'est S. Hilaire, disent-ils, qui fait les miracles. » Comme à Auxerre, on aura recours à la décision des saints eux-mêmes. Un malade est placé entre les deux châsses : c'est le côté tourné vers S. Martin qui est guéri. Il n'est pas question de la contre-épreuve dans ce récit. Mais désormais les Tourangeaux sont admis à partager les avantages que procure à l'église de S. Hilaire la présence de S. Martin. Ces avantages sont si appréciables, que Poitiers prétend garder définitivement le corps de l'évêque de Tours, et qu'il faut recourir à un stratagème pour le rapatrier.

A quelle occasion s'est faite cette transposition de l'anecdote du pseudo-Odon ? On ne saurait le dire. Mais ce serait une erreur de chercher à y découvrir la moindre parcelle d'histoire, ne fût-ce que le souvenir d'un passage des reliques de

S. Martin à Poitiers. Les chroniqueurs se sont beaucoup occupés des pérégrinations du saint corps lors des invasions. Jamais ils ne nomment Poitiers parmi les endroits qui ont eu l'heureuse fortune de lui donner asile.

Quant aux troubles qui auraient nécessité un nouvel exode de la châsse de S. Martin, on a le droit d'exiger quelques précisions. Il est vrai qu'à plusieurs reprises il y eut des démêlés entre les bourgeois et les chanoines [1]. *Il s'agirait de savoir si les reliques de S. Martin ont été menacées de profanation par les Tourangeaux eux-mêmes. Un récit comme celui qu'on va lire ne suffit pas à établir le fait, et tout indique que l'hagiographe anonyme a simplement brodé sur un thème connu, moins pour honorer S. Martin que pour intéresser un public peu exigeant.*

Après avoir passé en revue les textes où S. Martin partage avec un associé la distribution de ses faveurs, il est naturel de se demander si quelque trait de sa Vie a pu suggérer cette forme spéciale de récits de miracles. Nous n'en voyons qu'un seul, raconté par Sulpice Sévère [2]. *Nous le citons, avec toute la réserve qui s'impose en pareille matière. Cela se passe à Chartres. Un père de famille amène sa fille, muette de naissance, et demande au saint de lui délier la langue. A ce moment se trouvaient à ses côtés deux évêques, Valentin et Victrice. Par déférence Martin déclare que l'entreprise est au-dessus de ses forces ; que ses deux collègues, plus saints que lui, y réussiront sans difficulté. Mais ceux-ci de joindre leurs supplications à celles du père de la muette ; Martin cède à ces prières, fait écarter la foule, se met en oraison ; il bénit un peu d'huile et en verse quelques gouttes dans la bouche de la jeune fille, qui pour la première fois alors prononce le nom de son père. Il n'est pas impossible — mais nous n'en disons pas davantage — que cet incident ait suggéré l'idée d'un thème, où brillent à la fois la puissance de S. Martin et son humilité qui lui défend de garder pour lui seul la gloire des miracles.*

[1] E.-R. Vaucelle, *La collégiale de Saint-Martin de Tours* (Tours, 1907), p. 274-97.

[2] *Dial.* III, 2, 4.

Dans les textes qui vont suivre, nous corrigeons, sans en avertir chaque fois le lecteur, quelques bizarreries orthographiques sans intérêt et certaines distractions dont les copistes seuls sont responsables.

H. D.

MIRACULUM I

e cod. Vaticano latino 3539, fol. 41-43.

<De nativitate Briccii.>

Dum exisset beatus Martinus de provincia Pannonia perrexit et venit Turoniam. Erat beatus Martinus repletus Spiritu sancto ; cepit predicare et docere omni populo viam veritatis et ostendebat mirabilia magna coram omni populo ; cecos illuminabat, et si quos de infirmantibus attingebat, statim sani fiebant. Videntes autem eum maiores provincie illius episcopi vel comites et seniores multa mirabilia facientem, excitavit diabolus corda illorum ut non cognoscerent quia beatus Martinus hec signa per orationem et elemosinam in Christi virtute faceret et dominus Iesus Christus cum eo esset et ipse declararet opera eius. Tunc ceperunt ipsi principes ei invidiam tenere dicentes inter se : « Unde hic talis presumptor accessit qui nullam hominum curam [1] habet ? Certe magus est ; venit hic et dicit nobis ut mortuos suscitet, cecos illuminet, leprosos mundet ; unde sciamus quia si non deceperimus hominem istum, nos pro nichilo sumus apud eum. » Tunc episcopus de civitate Turonica cum sacerdotibus suis dixerunt : « Audite, omnes populi. Est hic apud nos in civitate mulier quedam meretrix que multos homines ad se convocat [2] ad fornicandum et gravida est. Nescit aliquis de quo veniat ; persuadeamus eam ut cum tempus eius venerit parturire, coram omni populo adducat infantem suum et dicat : Ecce, Martine, filius noster quem tu in me genuisti et promisisti mihi esse maritus et ego uxor tua. Et faciamus de eo scelus et turpitudinem ac probemus et pervideamus quo-

[1] nullum hominem curam (?) *cod.* — [2] convocans *cod.*

modo eum magica sua ars liberet de muliere illa ut et ipse cognoscat turpitudinem suam. » Tunc placuit consilium principibus et potestatibus et senioribus illius provincie. Adduxerunt mulierem et promiserunt ei munera copiosa et persuaserunt eam dicere ipsum vanum consilium quod contra sanctum Martinum iniecerunt ut eum deciperent. Mulier vero illa accepit ab eis munera solidos ducentos pretiosissimos et persuaserunt eam dicere hoc vanum et turpissimum consilium contra sanctum Martinum. Et habebant mulierem illam in domo sua.

Cum autem venit tempus eius, peperit filium masculum, nomen illi imponens Briccium et ablactavit eum die tertia. Post tertiam vero diem erat omnis populus in unum, episcopus cum sacerdotibus et clericis et omnes iudices et seniores illius provincie. Erat enim et sanctus Martinus simul cum eis docens populum doctrinam Dei. Tunc venit et stetit mulier illa ante episcopum et iudices, ubi et sanctus Martinus cum ipsis erat. Cepit mulier illa voce clara dicere coram omnibus : « Ecce, Martine, meus marite ; ecce filius noster quem in me genuisti et promisisti mihi esse maritus et ego uxor tua. Nescio pro qua causa postposuisti et dereliquisti me. » Tunc rogabat iudices civitatis illius dicens : « Domini mei, habete super me misericordiam et pietatem ut accipiat me hodie uxorem aut, si non vult, vindicate me de dirisione, quam in me operatus est, quia hic est filius quem in me genuit ; manifeste me facio ut cognoscatis quia ego veritatem dico. » Stabat autem beatus Martinus <et> nihil respondebat. Eadem hora accesserunt plures falsi testes dicentes : « Quid agis, Martine, quia nos testes sumus mulieris istius et vidimus te frequentius in domo eius manere et cum ipsa in uno lecto iacere ? Et scimus quia istum infantem tu genuisti et ausi sumus hoc per sacramentum adfirmare. » Tunc respiciens beatus Martinus in mulierem illam [et] dixit ei : « Mulier, da mihi infantem tuum, modo cognoscimus veritatem quis cum genuit. » Accessit mulier et dedit infantulum beato Martino et dixit ei : « Tolle filium tuum et fac de eo quod vis. » Tunc beatus Martinus elevatis oculis in celum dixit : « Dominator Deus, qui es Trinitas unus Pater in Filio et Spiritu sancto, qui sedes super sedem sanctam tuam et conspicis universum orbem terrarum, tu scis omnia non solum

in terra sed etiam in abysso ; tu scis omnium cogitationes ; tu scis veritatem et mendacium ; tu es redemptor et consolator omnium sperantium in te. Exaudi me servum tuum ut loquatur iste infans et clara voce dicat quis eum genuit in muliere ista. Et fiet mihi in testimonium ut liberet me de isto falso crimine quod homines isti perfidi contra me iniecerunt propter invidiam quam in me habuerunt et recipiant isti secundum quod in me gesserunt. » Et cum compleret orationem beatus Martinus, aspiciens in vultum infantis dicens (*l.* dixit) : « Coniuro te, infans, per Patrem et Filium et Spiritum sanctum, ut dicas mihi quis te genuit in matre tua. »

Tunc ille infans erexit se et cepit clamare et dicere : « Per illam sanctam benedictionem quam tibi Deus donavit et illam coronam que tibi parata est inter choros angelorum in celis et illa mirabilia que tibi tradita sunt facienda in terra et per elemosynam quam per tuam manum facis, quia veritatem dico : Iohannes negotiator ipse me genuit in adulterio in ista matre mea. Nam tu eam numquam antea vidisti aut cum ea aliquando locutus fuisti, nisi hodie. Tamen et ipsa mater mea scio quia hodie manifestat veritatem coram omni populo. Sed deprecor te, domine Martine benedicte, ut merear esse tuus discipulus et ab hodie tu mihi eris pater et ego tuus filius in Spiritu sancto. » Tunc mulier illa mutavit faciem suam, cepit pallescere <et> cadens in terra facta est velut mortua, ut nullus homo putaret eam spiritum in corpore suo habere. Accedens beatus Martinus fecit crucem Christi super eam dicens : « Surge, mulier, et sta super pedes tuos et dic veritatem si filius tuus veritatem locutus est. » Statim exurgens mulier illa, cadens ad pedes beati Martini, flens cepit cum fletu dicere : « Parce mihi, domine pater, quia peccavi graviter, non solum tantum per me quantum per iniquum et impium et falsum episcopum et eius sacerdotes ; et pro omnibus istis qui me suaserunt propter premia multa que michi dederunt, perdidi animam meam et locuta sum falsitatem adversus discipulum Christi. Modo sciat omnis populus quia istum infantem in me Iohannes negotiator genuit. Nam tecum numquam fui locuta nisi hodie. Sed precor, domine, parce mihi quia graviter peccavi propter suasionem de istis iniquis. »

Tunc beatus Martinus dixit mulieri illi : « Indultum sit tibi

peccatum istud quod in me fecisti. Tolle filium tuum et ablacta eum et nutri sine neglecto, usquedum ambulare incipiat, quia oportet eum meum esse discipulum et mea sequi vestigia. Tu vero cave te a peccato ne in perditione declines. Tulit ergo illa mulier filium suum et abiit ; episcopus autem[1] et omnis populus ceciderunt in facies suas velut mortui. Et nullus ausus erat loqui ullum sermonem pre timore. Tunc beatus Martinus dixit : « Quare sic tristes estis, fratres mei ? Loquimini aliquid. » Tunc episcopus ille cum sacerdotibus ceciderunt ad pedes eius dicentes : « Indulge nobis, pater sancte, quia graviter peccavimus. Indulge nobis, ne pereamus, ne descendat ignis de celo et comburat nos. » Tunc beatus [2] Martinus cepit dicere blando sermone : « Ecce, fratres mei, me misit Dominus predicare vos et docere viam veritatis ; vos me ad iram provocastis. » Tunc omnis populus ceciderunt ad pedes eius et adoraverunt eum super terram una voce dicentes : « Pater sancte, indulge nobis. Pater sancte, parce nobis ne pereamus. » Tunc sanctus Martinus dixit : « Indultum vobis sit peccatum istud et amplius emendate, quia dominus noster Iesus Christus non precepit nobis persequi homines peccatores sed emendare. » Tunc benedixit eis et predicavit eis multo tempore. Erant autem homines illi antequam sanctus Martinus venisset ad eos durissimi et perfidi, mendaces et increduli ; tam sacerdotes quam et iudices erant omnes insipientes sicut fere silvarum. Novissimis vero temporibus orante sancto Martino expulsa est omnis malitia et iniquitas ab eis et facti sunt homines iusti et timentes Deum, ad omne opus bonum parati et repleti sapientia et doctrina in timore Dei.

MIRACULUM II

e cod. Bruxellensi 5387-96, fol. 94-95.

Miraculum sancti Martini de filia regis Francie.

Tempore beati Martini Turonensis ecclesie pastoris om-

[1] *supplevi, cod. om.* — [2] sanctus *add. dein del.*

nipotens Deus regi Francorum potentiam suam ostendit ut postea misereretur. Quoniam legitimam regno et rege dignam duxit uxorem de qua genuit filiam omni bono morum sapore conditam et fere omnium membrorum formatione decoratam. Sed virgo predicta, ut opera Christi manifestarentur in ipsa, sine manibus nata fuisse dicitur : quod dolorem et pudorem intulit parentibus. Que dum ad annos discretionis pervenisset, moribus bonis et bono nomine coetaneas omnes superavit. Tante vero nomen virginis et fama nobilitatis ad regem Britannie, qui carebat uxore, pervenit et ille nuntios fideles et honestos ad patrem virginis transmisit et[1] ut ei daretur in coniugem filia regis expetiit. Francorum vero rex nuntios honorifice suscepit sed quid agere posset de filia ignoravit. Tandem beatum Martinum cui secretorum suorum fidem commiserat adiit et eum si filiam suam, quia[2] manibus carebat, regi mittere auderet consuluit. Reverentissimus vero pater Martinus, ut erat scientia et consilio divinitus imbutus, talia refertur regi dedisse consilia : « O rex, domine mi, si timeres Deum qui largitor est omnium bonorum et crederes, dares regi filiam tuam nec dubitares quoniam Deus qui omnipotentiam suam in ea manifestavit bene cepit perficietque. » Rex autem, tanti patris audito consilio, filiam cum multis divitiis poscenti transmisit domino. Sed cum dies et hora desponsationis advenisset et[3] virgo quia manus non habebat, munera que a sponso sponse dari solent quo modo recipere posset dubitaret, sibi novas excrevisse manus divinitus et Martini orationibus cognovit. Que cum multis cum viro vixisset annis concepit et peperit filium quem, ut gratiam baptismatis perciperet, ad predictum transmisit episcopum. Ille vero pater venerandus qui divina gratia fuerat repletus infantem benigne suscepit, baptizavit, aluit et docuit. Qui cum decem esset annorum, vestigia sui secutus magistri, bone indolis cepit esse puer, ita ut vita et religione superaret maiores ; et quoniam plerisque solet esse dulce solum natale patrie, repatriavit et patriam et parentes visere properavit. Quem pater gaudens suscepit et tam vicinis quam domesticis et nobilibus suis

[1] *om. cod.*. — [2] sine *add. dein del.* — [3] *om. cod.*

pro reditu filii sui grande convivium preparari iussit. Quod factum est ut imperavit. Dum vero sederent et epularentur, peregrinus quidam, tam fame quam nuditate coactus, ante fores astitit et ut elemosinam reciperet clamavit. Rex autem cum clamorem et pauperiem illius audisset peregrini [1], in quodam argenteo vase ferculum preciosum quod manducare debebat illi per filium suum transmisit. Iuvenis plenus caritate et celestibus disciplinis, videns inopiam pauperis condoluit et vas predictum cum ferculo transmisso peregrino tribuit et ut inde sibi necessaria compararet admonuit. Sed pater cum videret quod filius scutellam quam detulerat non referret, furore succensus et ira illum corripuit increpatione dura. Iuvenisque iram patris sedare volens : « Non debes, inquit, pater, dolere si largitor omnium bonorum Deus qui se ostendit in paupere, de tuis divitiis hoc tantillum vas dignetur habere, qui tibi que possides sine offensa voluit preparare. » Pater blandimenta sprevit iuvenis et si suus heres fieri vellet, vas traditum sibi referri precepit. Iam paratur equus cui puer insidens peregrinum sequitur et consequitur. Quem miser videns et mori timens se reddere datum pollicetur. Sed puer plus timens Deum quam patrem, stupefactum consolatur hominem dicens : « Noli, karissime, noli timere. Malo enim data tibi augere quam minuere et ut securius vivas equo quem adduxi inside et sic honestius abiecta pauperie poteris repatriare. » Talibus adimpletis revertitur sed pater scutellam et equum expectans in utroque decipitur. Quod ille egre ferens, iuvenem quasi non obedientem a conspectu suo recedere iubet et ne reverti amplius audeat iniungit. Filius discedit sed tanquam propheta pronunciat futura patri dicens : « Me, pater, expellis, sed scito quia me non videbis priusquam me vidisse desideraveris. » Hec dixit et abiit et regnum patris et divitias eius pro nichilo reputavit. Multis autem transactis temporibus, regis Francorum filius, sororius suus, Britanniam adire properavit. Quem rex ac si esset filius suus vel dominus honorifice suscepit. Dum vero per dies aliquot secum delicatissime mansisset, inopinatis correptus febribus mortuus est. Huius infamia

[1] *al. man. supra lin.*

doloris ad aures pervenit patris qui genero causam miserabilis mortis illius imputavit tamquam vellet regnum Francie sibi iure hereditario usurpare. Huic autem rei XII pares Francie nullatenus volebant acquiescere [1]. Volens autem Deus adimplere prophetiam filii huius, passus est quod ille victus falso examine morti fuerit destinatus. Dumque tota regio pro suo doleret domino, iniuste morti coacto, quondam expulsus advenit filius, et sicut Daniel convicit presbiteros in Susannam falsum dixisse testimonium, sic filius patrem non perpetrasse crimen oppositum docuit instructus [2] per Spiritum sanctum. Rex autem quem urgebat dolor incomparabilis, huius tamquam divinis acquievit consiliis et sic per eum ambo reges inierunt federa pacis. Pater qui per filium liberatus erat, Deo et iuveni gratias referebat, sed quod filius suus esset ignorabat. Tandem patrem alloquitur filius dicens : « Me, pater, cognosce, quem genuisti. Ego te liberavi de morte quem expulisti. » Talibus auditis pater ineffabili gaudio gratulatur et colligens eum, ut heres ipsius fiat et secum deinceps maneat blanditur. Annuit ille ut regnum patris et divitias possit pauperibus erogare per que celestia regna et visionem pacis possit adire, ad que nos perducat qui regnat ubique. Amen.

MIRACULUM III

e cod. Bruxellensi 5387-89, fol. 96v°-97.

<De mortuo suscitato.>

Fertur [3] in diebus gloriosissimi archipresulis Martini Turonensis quidam de numero eorum qui negotiatores appellantur homo plebeius sed dives valde. Hic negotiandi gratia longinquas solitus peragrare regiones arte mercatoria pecuniam multam nimis acquisitam possidebat. Quodam tempore cum secundum consuetudinem mercatum proficisceretur, incidit in raptores. Qui omnia que portabat rapuerunt,

[1] (miserabilis - acquiescere) *corr., prius* miserabilis imputavit mortis. — [2] *supra lin. corr.* — [3] *legendum videtur* fuit.

insuper et ipsum captivatum vinculisque alligatum aliquanto tempore tenuerunt. Evolutis tandem duobus annis adiutorio Dei liberatur et ad sua rediens ab uxore que eum artius amabat iocunde suscipitur. Contristabatur autem home super amissione rerum suarum et de aporiatione sua inconsolabiliter torquebatur. Mulier autem fiduciam habens in Domino verbis consolatoriis prout poterat eum consolabatur. Dicebat namque quia etsi perdiderat plurima, remanserant tamen plurima. Propterea etsi de amissis esset dolendum, de his nichilominus que remanserant congaudendum. Preterea habebant vineam optimam quingentas libras et eo amplius valentem, et hanc si vellet licebat invadiare et super eam ducentas in quibus negotiari posset libras impetrare. Placuit consilium homini et convocans unum de vicinis suis qui eorum que fiebant testis adesset, a quodam senatore ducentas libras supra predictam vineam prestitas accepit. Operatus autem in illis lucratus est in brevi pecuniam multam nimis. Interea moritur homo qui testis interfuerat. Peractis tandem quatuor annis, volens homo redimere vineam suam predicto senatori pecuniam quam prestitam accepit obtulit recipiendam. Ille autem volens diu concupitam vineam retinere, pecuniam quam prestiterat non acquievit recipere. Dicebat enim eam non se tanquam invadiatam tenere sed tanquam legitime emptam in propriam possidere. Appellat homo ad archipresulis presentiam. Adsunt ambo, loquitur uterque pro se, sed contrarietas sermonis determinationis finem nequaquam admittit. Tunc vir Dei : « Fuit, inquit, inter vos qui eorum dum hec agerentur testis interesset? » Dicunt illi unum de vicinis suis interfuisse sed iam obisse[1]. « Nostis, inquit, ubi positus est is quem mortuum esse dicitis, ut vel si fieri potest ab eo rei veritatem audiatis? » Respondent illi quia id optime noverant. Iubet sanctus ut ad locum veniretur. Procedunt ambo cum omnibus qui aderant. Vir autem Domini paucis comitatus sociis subsequitur. Ventum est ad locum et procumbit archipresul orationi. Qua completa erigitur et ei qui mortuus iacebat imperat fiducialiter ut loquatur. Ad cuius vocem sponte tumulus

[1] obisset *cod.*

subito patuit et eum quem mortuum includebat omnibus qui convenerant videndum exhibuit. Cui vir Domini : « Frater, inquit, in nomine eius qui mortuos suscitat precipio tibi ut huius rei veritatem coram omnibus edicas, cuius etiam testis extitisti. » Loquitur is qui mortuus fuerat audientibus et stupentibus universis, et quod ducentas libras supra predictam vineam prestitas accepisset negociator omnibus declaravit. Quo dicto qui sponte patuerat ultro tumulus clauditur et iam non comparet is qui antea loquebatur.

MIRACULUM IV

e cod. Bruxellensi 12131-50, fol. 167-167v.

Iterum de S. Martino.

Legitur quod seditione quadam Turoni perterriti corpus beati Martini perdere timentes ad aecclesiam beati Hilarii Pictavis transtulerunt. Quod cives et clerici honorifice susceperunt et tam luminaribus quam canticis et hymnis honorarunt. Et illi qui cum beato confessore venerunt eum custodiendo et ei serviendo multis temporibus consumpserunt. Tandem vero deficiente sumptu, in oratione se prostraverunt et Deo ut eis necessaria provideret preces cum lacrimis fuderunt. Et quoniam in orationibus perseveraverunt, placuit omnipotenti Deo quod ad aecclesiam, in qua beatus Martinus cum sancto Hylario venerabatur, multitudo languentium, cecorum, aridorum, paralyticorum conflueret. Quibus Dei clementia per beati Martini merita sanitatem prestitit et eos curatos ad propria remisit. Quod cum percepissent tam indigene quam alieni aliqua infirmitate vexati, ad suffragia beati confessoris cum multis muneribus properarunt. Sed prelati ecclesiae et canonici clericis qui cum beato Martino venerant in beneficio tali partem habere denegaverunt. Dicebant enim quod per merita sancti sui Hylarii cecis visus, surdis auditus, et quibuslibet infirmis sanitas redderetur. Tandem vero divina providentia placuit illis experiri cuius sanctorum meritis infirmantibus beneficia prestarentur. Posuerunt enim infirmum quendam inter duo feretra confesso-

rum, orantes Deum ut rei veritatem, de qua dubitabant ostenderet. Placuit autem omnipotenti Deo quod pars illa que vicinior erat beato Martino curaretur, ita ut omnes qui aderant vere scirent et mirarentur. Tali viso miraculo vincuntur indigene, et ut participes beneficiorum sint deinceps annuunt Turonis. Istis et aliis quam pluribus miraculis pollebat beatus Martinus, ita ut Pictavienses eum retinere cupientes reportari prohiberent. Turoni vero dum pacificata seditione patronum suum reabere non possent, utili usi consilio, tornamentum in partibus illis fore constituerunt. Congregatis autem militibus et satellitibus quam plurimis, predictam beati Hylarii civitatem adeunt et custodes ad portas armis illustres ne claudantur constituunt. Et venientes ad oratorium confessoris et orare se velle fingentes et sub vestimentis arma ferentes corpus beati Martini sustollunt. Quod percipientes cives et ecclesie priores tristantur et prohibent ne tanto patrono spolientur. Sed Turoni sano consilio freti et divina providentia tuti, beatum confessorem deferunt et sic cum canticis et laudibus ecclesie Turonensi feliciter referunt. Qui pro tali obsequio gratiam Dei et beati Martini promerentur, quam nobis omnipotens Deus largiri dignetur. Amen.

ANCIENNES LITANIES DES SAINTS

(Suite)

Dans une étude précédente [1], qui groupait un certain nombre de litanies originaires d'Allemagne, nous avons pu recueillir quelques témoignages, moins connus, sur le rayonnement du culte de divers saints. Plusieurs mentions ont paru de date trop ancienne pour qu'il soit permis à l'hagiographe de les négliger. On se propose de poursuivre ici cette enquête, qui ne prétend nullement épuiser la matière, par l'examen de quelques nouvelles listes, appartenant pour la plupart à nos vieilles provinces ecclésiastiques.

VII. Litanies de Saint-Amand en usage a Tournai.

Parmi les livres liturgiques exécutés au moyen âge par les moines de Saint-Amand (Elnone, *Sanctus Amandus in Pabula*), plusieurs qui sont conservés dans des bibliothèques publiques de France, ont été décrits récemment par M. V. Leroquais, et notamment un sacramentaire du IX^e^ siècle, aujourd'hui manuscrit latin 2291 de la bibliothèque Nationale [2]. Deux autres sacramentaires, de même origine, également précieux par leur antiquité, ont émigré l'un à Stockholm, le second à Saint-Pétersbourg ; Léopold Delisle en a traité dans son *Mémoire* bien connu [3]. Le recueil de Saint-Pétersbourg, manuscrit Q. v. I, 41, a en outre fait

[1] *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 5-37.

[2] *Les sacramentaires et les missels manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. I (Paris, 1924), p. 56-58.

[3] *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, pp. 106-116, 148-49, 396-400.

l'objet d'une analyse minutieuse de la part de Dom A. Staerk, que nous avons déjà eu l'occasion de citer [1]. Les longues litanies, sensiblement identiques, contenues dans ces trois sacramentaires, doivent retenir notre attention.

On n'a pas à les publier ici. L. Delisle a reproduit, en appendice, les litanies du manuscrit de Stockholm, en tenant compte des variantes du ms. 2291 de Paris [2], et Dom Staerk celles du recueil de Saint-Pétersbourg [3]. C'est celui-ci que nous voudrions de préférence faire mieux connaître, non seulement parce que son texte, même imprimé, est le moins accessible, mais à raison surtout de sa destination première : l'usage liturgique de Saint-Piat de Tournai. Comme on l'a démontré — et nous n'y reviendrons pas — le sacramentaire fut écrit, au IXe siècle, à l'intention de cette église par les bénédictins de Saint-Amand [4]. Il appartint plus tard au prieuré de Perrecy, en Bourgogne ; avant d'entrer dans la bibliothèque Impériale de Russie, il était la propriété du comte Joseph-André Załuski, qui l'avait acquis à Paris, en 1756, pour 40 louis d'or.

De l'adaptation du sacramentaire à l'usage de Saint-Piat, les litanies ne portent pas de traces particulières. Le nom de S. Piat, qui s'y rencontre, il est vrai, se trouve aussi dans d'autres litanies de Saint-Amand ; ce qui n'a pas de quoi surprendre, le sanctoral de cette abbaye et celui de Tournai ayant forcément de nombreux points de contact. Au fol. 11, on lit : INCIPIUNT LAETANIAE. *Primum dicas : Kyrie eleison, tribus vicibus...* Suivent 175 invocations. Après la Vierge et les archanges, une large place est faite aux personnages de l'Ancien Testament, patriarches et prophètes. Voici les noms caractéristiques par lesquels se terminent

[1] Dans notre précédent article, p. 7.

[2] *Mémoire*, p. 361-63.

[3] *Les manuscrits latins de Saint-Pétersbourg*, t. I, p. 83-84.

[4] Rappelons seulement deux passages décisifs. Pour Saint-Piat : *Memento... omnis congregationis beati Piatonis martyris tui* (fol. 14) ; pour Saint-Amand : *sancti confessoris tui Amandi, qui in praesenti requiescit ecclesia* (fol. 159v). Cf. G. M. BEYSSAC dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XIII (1912), p. 701-702. J. WARICHEZ, avant de connaître l'analyse de Dom Staerk, préférait attribuer le sacramentaire à Cambrai (*L'abbaye de Lobbes*, p. 13, note 2).

respectivement la série des martyrs, celle des confesseurs et celle des saintes :

Crispine	Marcelline
Crispiniane	Nicasi
Quintine	Piate
Valentine	Leodegari
Symphoriane	Lantberte
Cyriace	Bonifaci
Petre	Salvi
Remigi	Audomare
Aniane	Bertine
Germane	Eligi
Columbane	Bavo
Lupe	Audoene
Avite	[Bertine] [1]
Amande	Albane
Richari	Gaugerice
Filiberte	Trudo
Valerice	Goar
Brigida	Waldetrudis
Radegundis	Aldegundis
Iustina	Rictrudis
Sabina	Eusebia
Gherdrudis	Ragenfledis

Il n'est pas sans intérêt de mettre ces noms en rapport avec le calendrier qui occupe les fol. 4-9v du sacramentaire ; la valeur de ce document liturgique, au point de vue de notre hagiographie nationale, a déjà été signalée [2]. Bornons-nous à quelques cas particuliers.

S. Nicaise est l'évêque-martyr de Reims. Il a deux men-

[1] Simple répétition. Le scribe, qui avait écrit plus haut ce même nom après *A u d o mare*, l'a écrit par distraction, une seconde fois, après *A u d o ene*. Il ne s'agit donc pas d'une forme fautive, par exemple pour *Bertuine*.

[2] Par M. L. Van der Essen, en 1913, dans la Chronique des *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, t. XXXIX, p. 353-54.

tions au calendrier, à savoir, sa fête, au 14 décembre : *Natale S. Nicasii ep. et mart.*, et, au 30 juillet, cette annonce, que nous n'avons pas encore rencontrée ailleurs : *et dedicatio ecclesiae Nicasii ep.* S. Piat est commémoré le 1er octobre : *Natale SS. Remigii, Vedasti, Germani, Piatonis, Bavonis.* S. Lambert de Liége figure au 17 septembre : *Translatio corporis S. Lantberti mart.* S. Boniface a été ajouté, le 4 du même mois : *et passio Bonifacii mart.* S. Sauve est le martyr de Valenciennes ; il est annoncé, le 26 juin, sous cette forme : *et S. Salvii ep. et conf.* S. Remi est mentionné à deux reprises : le 15 janvier : *Remis, depositio S. Remigii ep. et conf.*, et, comme on a pu le lire quelques lignes plus haut, le 1er octobre. Cette seconde mention commémore, en réalité, la translation du saint. Anianus est l'évêque S. Aignan d'Orléans ; il est indiqué au 17 novembre : *Depositio S. Aniani ep.* Avitus est l'abbé de Micy, honoré le 17 juin : *Natale S. Aviti presbiteri.* S. Amand, comme il convient au patron local, est représenté au calendrier par ses quatre fêtes : le 6 février : *et transitus S. Amandi ep. ;* le 20 septembre : *Elevatio corporis S. Amandi ep. ;* le 23 octobre : *Restitutio corporis S. Amandi ep. ;* enfin, le 26 octobre : *Ordinatio et translatio corporis S. Amandi ep. et dedicatio ecclesiae ipsius.* A quelques variantes près, on trouvera les mêmes indications dans le manuscrit de Stockholm. L. Delisle, en les élucidant dans son *Mémoire*, s'en est servi pour déterminer la provenance du sacramentaire. S. Omer est annoncé le 9 septembre : *et depositio S. Audomari :* mais non pas S. Bertin. S. Éloi figure à sa date, le 1er décembre : *Depositio S. Eligii ep.* De même S. Géry de Cambrai, le 11 août : *et depositio S. Gaugerici ep.* Ce n'est le cas ni pour S. Trudon, ni pour S. Goar. En revanche, au nombre des confesseurs de nos régions qui ne sont pas invoqués dans les litanies mais ont été inscrits au calendrier, il faut noter S. Landelin, abbé de Crespin, au 15 juin : *et depositio S. Landelini.* L'importance particulière de cette mention a déjà été relevée [1]. Au 27 mai on lit : *Translatio corporis Ragnulfi mart.* Il s'agit du martyr S. Rainulphe,

[1] Van der Essen, loc. c., p. 353.

de Thélus en Artois, vénéré spécialement à l'abbaye de Saint-Vaast, où l'on possédait sa dépouille.

Les saintes dont on a transcrit ci-dessus les noms, peuvent être aisément identifiées. Voici quelques annonces du calendrier. Le 29 janvier : *Natale S. Aldegundis virg.* ; le 8 octobre : *Natale S. Ragemfledis virg.* (c'est l'abbesse de Denain) ; le 27 octobre : *et natale S. Rictrudis* (nulle mention de l'abbesse de Marchiennes au 12 mai) ; le 18 novembre : *Natale S. Eusebiae virg.* (anniversaire de la première translation de S^te^ Eusébie, fille de S^te^ Rictrude et abbesse d'Hamage sur la Scarpe).

VIII. Litanies paraissant provenir de Lobbes.

Lorsqu'on feuillette le volume de *Collectanea bollandiana* conservé actuellement à la bibliothèque Royale de Bruxelles sous la cote 7524-55, on est surpris d'y rencontrer, parmi diverses copies datant de l'époque moderne, un cahier de beau parchemin rempli d'une écriture très soignée de la fin du x^e^ siècle, rehaussée d'or et de vermillon [1]. Ces folios contiennent le texte de trois litanies. La première, de beaucoup la plus longue, débute au fol. 79^v^ du recueil sous l'entête : *Incipiunt letaniae.* Les deux suivantes (fol. 83^v^-84 et 84-85^v^) ont pour titre, l'une : *Letania gallica*, l'autre : *Laetania italica, dicenda die tertia in Rogationibus.*

Aucun indice externe ne permet de discerner l'origine de ces pièces liturgiques, qui ne semblent pas avoir été détachées d'un sacramentaire. Le recto du premier feuillet est demeuré entièrement libre ; de même, en partie, le verso du dernier, où les supplications de la troisième litanie cessent assez brusquement. Sur ces feuillets extrêmes, des mains anciennes ont écrit plus tard, sans aucun soin, trois textes assez brefs et dont l'encre a beaucoup pâli. Nous y avons déchiffré une sorte d'antienne avec neumes, tirée du livre d'Esther, une prière adressée à S^te^ Brigide et un exorcisme *super hominem vel feminam.* La liste des saints, dans les

[1] Cf. Van den Gheyn, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Royale de Belgique*, t. V, p. 669-72.

trois séries d'invocations, ne décèle pas non plus d'une manière évidente l'usage d'une église déterminée [1]. Cependant, les deux noms groupés de S. Ursmer et de S. Ermin, auxquels on a réservé une place spéciale à la suite des confesseurs, permettent d'orienter vers Lobbes l'enquête ultérieure. Rien, croyons-nous, n'est de nature à infirmer l'hypothèse que le scriptorium de la grande abbaye, si florissante sous l'impulsion de Folcuin († 990) et d'Hériger († 1007) aurait, produit le document qui nous occupe [2]. L'absence du nom de S. Landelin, qui pourrait nous être opposée, est plutôt faite pour raffermir notre opinion, puisqu'à cette époque l'abbé Folcuin s'attacha précisément à rejeter dans l'ombre l'artisan du premier établissement des moines à Lobbes, pour faire rejaillir sur son patron préféré, Ursmer, tout l'honneur de la fondation [3].

Une autre considération, qu'on ne peut négliger, milite dans le même sens. On sait que le 2 avril 955, les terribles envahisseurs hongrois arrivèrent en vue de l'abbaye et ne tardèrent pas à lui donner l'assaut. Malgré de sérieuses déprédations aux alentours, les bâtiments claustraux échappèrent à l'extrême péril, grâce à un concours de circonstances présenté comme miraculeux par l'auteur des *Gesta abbatum*. En souvenir de leur délivrance, les religieux de Lobbes consacrèrent dès lors le 2 avril à la *commemoratio meritorum SS. Ursmari et Ermini* [4]. Or, dans les litanies longues, on peut remarquer une série de supplications particulièrement instantes dictées par le souci de se munir contre

[1] Van den Gheyn fait remarquer, p. 670, que les noms de S. Étienne, de S. Hilaire et de Ste Perpétue sont écrits en rouge. La raison est d'ordre purement décoratif. Ces trois saints introduisent respectivement la catégorie des martyrs, celle des confesseurs, celle des vierges et des saintes femmes.

[2] Sur Lobbes à la fin du xe siècle, consulter J. Warichez, *L'Abbaye de Lobbes*, chap. V : « La période de splendeur ». Le P. Rosweyde, zélé collectionneur de documents hagiologiques, a fort bien pu, au cours d'une de ses visites à ce monastère, recueillir le fragment dont nous nous occupons ici et qui a pris place dans les dossiers des anciens Bollandistes. Si ces derniers l'avaient acquis eux-mêmes, ils auraient été fidèles, croyons-nous, à leur habitude d'inscrire sur les pièces une brève indication de provenance.

[3] Warichez, p. 8.

[4] *Gesta abbatum Lobiensium*, c. 25, dans *M. G.*, Scr. t. IV, p. 67.

toute nouvelle incursion des barbares. Que ce genre de prières se rencontre encore ailleurs dans les documents liturgiques du xe siècle, nous n'en disconviendrons pas ; on en trouvera même plus loin un exemple, dans les litanies d'Utrecht [1]. Pourtant il y a lieu de combiner avec les autres éléments de preuve l'argument que nous en avons tiré ici en faveur de Lobbes. Sur le fréquent usage des processions et des litanies dans ce monastère, où l'invocation des saints servait aussi en cas d'exorcisme, on lira chez Folcuin des traits qui peuvent corroborer notre manière de voir [2]. Lobbes, enfin, tout en étant fief de l'Église de Liége [3], était situé sur le territoire du diocèse de Cambrai. Dans la nomenclature des saints et des saintes de nos litanies, on relève de nombreux patrons tant de Liége que du Cambrésis, de l'Amiénois et du Ponthieu. Il convient de noter aussi Gertrude, Aldegonde et Waudru, qui, dans le cadre indiqué, ne pouvaient être absentes.

Nous omettons de reproduire les invocations usuelles qui précèdent S. Étienne, premier martyr. Signalons toutefois que celles du *Kyrie* offrent ici un curieux mélange de capitales grecques et latines.

INCIPIUNT LETANIAE

. . .	. . .	. . .
Stephane	**Clete**	**Urbane**
Line	**Clemens**	**Sixte**

[1] Les invocations ont été citées dans notre article : *Le psautier de S. Wolbodon, écolâtre d' Utrecht, évêque de Liége*, dans *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 138.

[2] *Gesta abbatum*, c. 30 : *Arebat quodam tempore terra... Omnis plebs et tota provincia cucurrit experta sibi ad suffragia, sanctum videlicet Ursmarum patronum in huiusmodi anxietatibus ad Dei gratiam repropiciandam assuetissimum, rogans abbatem, ut prolatis sanctorum pigneribus more letaniarum circumferri ea praeciperet* (Scr., t. c., p. 71). Ibid., c. 33 : *Mulier quaedam plena daemonio ... iacebat... Proposuerunt letaniam prostrati agere, cuius recitatio mihi iniuncta est. Ubi ergo post recitationem sanctorum omnium...* (p. 72). Au verso du dernier feuillet de notre document, nous avons remarqué la présence, d'une formule d'exorcisme. Sur les processions des Bancroix, voir Warichez, p. 172. Déjà en 980, Notger intervint en faveur de Lobbes à ce propos.

[3] Le diplôme d'Arnoul de Carinthie qui consacre l'inféodation, est du 15 novembre 889. Sur la situation juridique, voir Warichez, p. 152 et suiv.

Alexander
Corneli
Cipriane
Ermes
Laurenti
Hypolite
Sebastiane
Tranquilline
Marcelliane
Marce
Chromati
Tiburti
Neree
Achillee
Valeriane
Pancrati
Valentine
Policarpe
Ignati
Appollonaris
Babille
Grisogone
Gervasi
Protasi
Nazari
Celse
Valentine
Iohannes
Paule
Cosma
Damiane
Anestasi
Mene
Flaviane
Vitalis
Domnine
Georgi
Alexander
Theodore
Felix

Adriane
Simphoriane
Iuliane
Valeri
Vincenti
Dionisi
Rustice
Eleutheri
Maurici
Victor
Candide
Exsuperi
Marcelle
Benigne
Genesi
Gurgoni
Naboris
Saturnine
Crispine
Crispiniane
Luciane
Firmine
Cristofore
Venanti
Cassiane
Gereon
Floriane
Severine
Albine
Galle
Feriolis
Pastor
Iuste
Innocenti
Ianuarii
Secundine
Desideri
Romane
Ciciliane
Rufine

Valeri
Victor
Urse
Vitalis
Alexander
Evente
Theodore
Gordiane
Urbane
Nicomedi
Marcelline
Petre
Marce
Marcelliane
Gervasi
Protasi
Processi
Martiniane
Felicis
Simplici
Faustine
Beatricis
Abdo
Sennes
Stephane
Ciriace
Agapite
Timothee
Nicomedis
Cesari
Claudi
Nicostrate
Simphoriane
Simplici
Theodore
Mene
Saturnine
Quintine
Marcelle
Fabiane

Sebastiane	Albine	Ursmare
Leodogari	Arnulfe	Ermino
Lantberte	Bonefaci	Perpetua
Hilari	Amande	Felicitas
Martine	Feliciane	Petronilla
Brici	Agapite	Agnes
Aniane	Eusebi	Agathe
Remegi	Felix	Cecilia
Mamerti	Audacte	Savina
Hieronime	Prote	Lucia
Augustine	Iacincte	Anastasia
Silvester	Corneli	Tecla
Germane	Cypriane	Afra
Damase	Celeste	Eulalia
Leo	Theodore	Columba
Gregori	Valerice	Cristina
Anastasi	Richari	Eufemia
Ambrosi	Germane	Baselissa
Eusebi	Paule	Blandina
Pauline	Antoni	Scolastica
Avite	Hilarion	Aldegundis
Isidore	Machari	Gheredrudis
Medarde	Severine	Radegundis
Vedaste	Benedicte	Geminiana
Sulpici	Honorate	Prisca
Servasi	Effrem	Potentiana
Gaugerice	Audoene	Austroberta

Ab incursu malo...
Ab imminente flagello...
. . . . .
Ut *illum* regem perpetua prosperitate conservare digneris...
Ut populo Francorum pacem donare digneris...
. . . . .
Ut gentium fortitudinem conterere digneris...
Ut brachium fortitudinis eorum confringere digneris...
Ut hostes et inimicos sanctae ecclesiae ad nihilum redigas...
Ut tranquillitatem pacis ecclesiae tuae largire digneris...
Ut ab hostium periculis nos defendere digneris...
Ut iram tuam a populo tuo amoveas...
Ut dies nostros in tua pace disponas...

LETANIA GALLICA

Pater de caelis Deus, miserere	Luciane
Fili redemptor Deus [nobis	Victorice
Spiritus sanctus Deus	Lantberte
Sancta Trinitas Deus	Salvi
Qui es trinus et unus	Remegi
Idemque benignus	Richari
S. Virgo virginum, ora p. n.	Vedaste
S. Raphahel	Medarde
Paule	Amande
Philippe	Sulpici
Matthee	Marcialis
Simon	Columba
Dyonisi	Gheredrudis
Rustice	Aldegundis
Eleutheri	Eufemia
Quintine	Blandina
Crispine	Iusta
Crispiniane	Eugenia
Firmine	

Item LAETANIA ITALICA dicenda die tertia in Rogationibus.

In primis ante ostium ecclesiae dicat pontifex [1], una cum duobus diaconibus : Agnus Dei...

Et respondit scola versum infra ecclesiam : Suscipe depraecationem nostram, qui sedes ad dexteram Patris, una cum ipsa antiphona.

Diaconi vero dicant : Gloria Patri... usque : in saecula saeculorum.

Et tunc omnes simul dicant : Agnus Dei, qui tollis...

[1] Ce titre donné au premier célébrant ne doit pas faire difficulté. A Lobbes, les successeurs de S. Ursmer jouissaient de certains droits pontificaux et d'un rang honorifique particulier dans la hiérarchie. En 990, un acte de Jean XV reconnaissait formellement ces *pontificalia*. Pour le détail, voir WARICHEZ, pp. 17, 161 ; H. FRANK, *Die Klosterbischöfe des Frankenreiches* (Münster, 1932), p. 101.

Et prosternat se pontifex super orarium ante altare, una cum diaconibus, et sint duo ex diaconibus qui dicant : Exaudi, Deus. Et respondit scola : Voces nostras exaudi, Christe...

S. Dei Genitrix, intercede p. n.
Gabriel
Andrea
Iohannes
Iacobe
Thaddee
Laurenti
Gervasi
Protasi
Nazari
Celse
Cosma
Damiane
Domnine
Anastasi
Pancrati
Valentine
Christophore
Martine
Elegi
Columbane
Eusebi
Basili
Audoene
Aper
Arnulfe
Avite
Severiane
Amande
Bavo
Ursmare
Ermino
Cecilia
Lucia
Anastasia
Petronilla
Afra
Tecla
Aldegundis
Gheredrudis
Waldedrudis
Omnes Sancti

Exaudi, Deus.
Respondit scola : *Illi* papae vita.
Exaudi, Christe.
Respondit scola : *Illi* regi vita.
Exaudi, Deus.
Respondit scola : *Illi* reginae vita.
Exaudi, Christe.
Respondit scola : Prolibus regalibus vita.
Exaudi, Deus.
Respondit scola : Exercitui Francorum vita.
Exaudi, Christe.
Respondit scola : Peccata nostra indulge.
Exaudi, Deus.
Respondit scola : Orationes populi tui.

Laissant à d'autres le commentaire liturgique de ces textes, nous nous bornerons à quelques brèves remarques sur les listes de saints qui y figurent. Le curieux désordre qui règne dans la première n'aura pas échappé au lecteur. Signalons 1° plusieurs doublets : Marc et Marcellien, Gervais et Protais, Nicomède, Sébastien, Corneille et Cyprien ; 2° des confusions dans les catégories de noms : ainsi S. Gall, confesseur, placé entre Albinus et Ferréol, ou encore la série des martyrs qui se rouvre après S. Amand ; 3° des noms qui paraissent déformés : un *Celeste* (pour Calliste), un *Floriane* (pour Florenti, après Cassius et Géréon ?), un *Theodore* (pour Theodole, après Eventius), une *Geminiana*. Dans les litanies appelées respectivement *gallica* et *italica* [1], le choix des invocations trahit le double souci de composer des séries à la fois courtes et différentes. Après la Mère de Dieu, un seul archange (ici Gabriel, là Raphaël), et quatre apôtres. Aucun nom ne se répète parmi les saints, à part toutefois ceux de Gertrude et d'Aldegonde.

IX. Litanies d'Hastière-Waulsort.

On a pu voir, par le cas qui précède, qu'il n'est pas toujours possible, faute d'indices concluants, de fixer avec certitude la provenance des litanies. Pour celles que nous allons étudier maintenant, toute erreur à cet égard semblait exclue d'avance, tant les marques d'origine sont nombreuses et convergentes. Et pourtant, un érudit bavarois, M. A. Lechner, s'est totalement mépris en attribuant au diocèse de Ratisbonne le livre liturgique qui les contient [2]. Il s'agit d'un psautier-hymnaire du XI^e^-XII^e^ siècle, enrichi de miniatures et conservé actuellement à Munich (Clm. 13067). La seule lecture du calendrier, qu'il a publié in extenso, aurait dû avertir M. Lechner. Non seulement le choix des saints est

[1] On connaît l'appellation *litaniae gallicanae* ou *minores*, en opposition avec les *litaniae maiores*, ou romaines, du 25 avril ; nous ignorons pour quel motif la troisième de nos litanies est appelée *italica*.

[2] *Mittelalterliche Kirchenfeste und Kalendarien in Bayern* (Freiburg i. Br., 1891), p. 207-228.

nettement caractéristique de la région mosane — à l'exclusion de tout patron propre à la Bavière — mais le prieuré d'Hastière et l'abbaye de Waulsort y sont nommés à plusieurs reprises. Nous reproduisons ici d'après l'original ces passages dont l'éditeur n'a pu résoudre exactement les abréviations. Au 28 janvier : *Dedicatio cripte H(arsteriensis)* ; le 8 octobre : *Adventus sancti Eloquii in Uualc(iodorum)* ; le 11 novembre, fête de S. Martin : *Dedicatio nove ecclesie in Harsteria ;* le 16 novembre : *Dedicatio turris in Harsteria.* Que le recueil, dont la composition et l'enluminure dénotent assez la parenté avec les œuvres des moines scots, ait émigré plus tard à Ratisbonne, sans doute dans le bagage de quelque Irlandais rejoignant des confrères sur les bords du Danube, c'est une autre question, qu'il conviendrait d'examiner à part. En tout cas, Dom Ursmer Berlière, bien qu'il n'ait pas eu l'occasion de compulser lui-même le manuscrit, avait parfaitement raison lorsqu'en 1892, il réfutait M. Lechner et revendiquait le volume pour Hastière [1].

Ce couvent, fondé vers la fin du IX^e^ ou dans les premières années du X^e^ siècle, fut donné par l'évêque Adalbéron, qui l'avait reçu en héritage, à l'abbaye messine de Sainte-Glodesinde. Thierry, successeur d'Adalbéron sur le siège de Metz (964-984), céda ensuite Hastière à la nouvelle abbaye de Waulsort, gouvernée par des Irlandais. L'abbé de Waulsort, Érembert (dont U. Berlière veut voir l'image dans une miniature du fol.17 de notre manuscrit), établit au prieuré d'Hastière l'école abbatiale. Une nouvelle église y fut édifiée par les soins de l'abbé Radulphe, ancien prévôt d'Hastière, lequel y fut inhumé en 1035. Ces détails permettent de lire avec plus d'intérêt le calendrier chez Lechner, qu'on trouvera corrigé sur divers points par Dom Berlière [2]. Quant

[1] *Note sur un ancien psautier manuscrit du prieuré d'Hastière*, dans *Revue bénédictine*, t. IX (1892), p. 109-112. Sur Hastière et Waulsort, consulter le *Monasticon belge* du même auteur (t. I, pp. 38-50, 53-54).

[2] De l'absence de toute mention des SS. Candide et Victor, dont les reliques arrivèrent à Waulsort en 1147, et de S. Forannan, dont la Vie fut écrite vers cette époque, Dom Berlière conclut avec raison que le manuscrit fut exécuté avant le milieu du XII^e^ siècle. L'examen paléographique du document confirme d'ailleurs cette opinion.

aux litanies, voici, en partie, leur texte, muni de quelques annotations qui l'éclairent.

Stephane	Leo	Nicholae
Line	Hilari	Omnes SS. Confessores
Clete	Martine	Maria Magdalene
Sixte	Remigi	Felicitas
Corneli	Germane	Perpetua
Cypriane	Gregori	Agatha
Laurenti	Benedicte .II.	Lucia
Vincenti	Maximine	Agnes
Christophore	Ambrosi	Cecilia
Georgi	Hieronime	Anastasia
Maurici cum sociis tuis	Agustine	Genovepha
Dyonisi » »	Arnulphe	Margareta
Iuliane » »	Servati	Scolastica
Gereon » »	Remacle	Petronella
Quintine	Hugberte	Walburgis
Gorgoni [1]	Beregise [5]	Glodesindis [8]
Lantberte	Euchari	Geretrudis
Foillane [2]	Valeri	Brigida
Eugeni [3]	Materne	Modesta [9]
Adriane	Eloqui [6]	Barbara
Gengulfe [4]	Patrici	Aldegundis
Blasi	Venanti	Monegundis
Omnes SS. Martyres	Adalgise [7]	Baltildis
Silvester	Amande	Omnes SS. Virgines

[1] S. Gorgon, le patron de Gorze. Figure au calendrier, le 9 septembre.

[2] S. Foillan de Fosses. Au calendrier, le 31 octobre ; à noter que S. Quentin et S. Rombaut (*Rumoldi m.*) y sont inscrits le même jour.

[3] Le martyr dont on possédait des reliques à Brogne. Au calendrier, le 15 novembre.

[4] Patron de Florennes ; au calendrier, le 11 mai.

[5] Abbé d'Andage, où reposa le corps de S. Hubert, évêque de Liége, dont le nom précède.

[6] Honoré à Waulsort. Au calendrier, on lit, le 3 décembre : *Natale sancti Eloquii presb. et conf.*, et, le 8 octobre : *Adventus sancti Eloquii in Uualc.*

[7] Un disciple de S. Fursy, dont les reliques furent acquises pour Waulsort par l'abbé Forannan (cf. *M. G.*, Scr. t. XIV, p. 515).

[8] Abbesse à Metz ; cf. ci-dessus, p. 61.

[9] Abbesse à Trèves.

X. Litanies de Cambrai.

Le manuscrit 164 de la bibliothèque municipale de Cambrai est un sacramentaire, exécuté vers l'année 812 sous l'épiscopat d'Hildoard (790-816), comme l'indique une note écrite en onciales au fol. 203 : *Hildoardus praesul, anno XXII sui onus episcopatum* (sic), *hunc libellum sacramentorum fieri promulgavit.* Sur cet important recueil, dont il nous a donné une analyse détaillée, M. Leroquais s'exprime de la manière suivante : « C'est la plus ancienne copie, actuellement connue, du livre liturgique romain envoyé par le pape Adrien à Charlemagne, entre 784 et 791. Le manuscrit se compose du sacramentaire proprement dit, fol. 35^{v} à 203, et d'un certain nombre de feuillets additionnels, fol. 2 à 35, et 203^{v} à 245 ; ces derniers ... sont d'ailleurs de plusieurs mains, qui vont s'échelonnant du milieu du IX^{e} siècle au début du X^{e} [1]. » Le même érudit date du milieu du IX^{e} siècle les feuillets 222 à 232 ; ils contiennent un *Ordo ad visitandum et ungendum infirmum*, qui débute par les litanies des saints. En raison de l'âge vénérable de cet *Ordo*, nous transcrirons ici les invocations caractéristiques.

Dionisi	Albine
Gereon	Filiberte
Iuliane	Aichadre
Salvi	Bertine
. . . .	Vuasnulfe
Omnes SS. Martyres	Omnes SS. Confessores
Vedaste	. . . .
Amande	Genovefa
Medarde	. . . .
Valeri	Rictrudis
Gaugerice	Eusebia
Autberte	Ragenfledis
Pauline	Omnes SS. Virgines

[1] *Les sacramentaires et les missels manuscrits*, t. I, p. 9.

Outre les saints de Cambrai-Arras, assez connus, il suffira de souligner particulièrement, dans cette liste, S. Sauve, le martyr de Valenciennes, S. Philibert et S. Achard, abbés de Jumièges, S. Bertin de Sithiu, et surtout S. Wasnulphe, le patron de Condé, dont le culte est attesté ici, croyons-nous, pour la première fois. On a déjà rencontré plus haut [1], dans les litanies de Saint-Amand, les S^tes Rictrude, Eusébie et Ragenflède.

XI. Litanies de Trèves.

Bien qu'elles soient incomplètes, nous estimons utile d'attirer l'attention sur les litanies contenues dans le « Psautier de Saint-Maximin ». Ce beau manuscrit, actuellement conservé à la Rylands Library de Manchester, a été analysé en 1921 par M. Montague Rhodes James [2]. Écrit en minuscule caroline (IX^e-X^e siècle), il présente une lacune de quelques feuillets qui nous prive de la moitié au moins des invocations. Nous citons, d'après James, les noms des confesseurs et des vierges qui se lisent encore fol. 112^r et 112^v.

Pauline	Benigne	Petronilla
Mare	Patrici	Agatha
Castor	Probi	Lucia
Lubenti	Urbane	Agnes
Goar	Galle	Cecilia
Castoli	Wilibrorde	Anastasia
Satori	Zotice	Scolastica
Antoni	Rufe	Regina
Machari	Helie	Tecla
Pauline	Optate	Columba
Avente	Cyriane	Affra
Generose	*Sanctarum Virginum*	Genoveva
Feliciane	Felicitas	Cristina
Daciane	Perpetua	Eugenia

[1] P. 53.

[2] *A Descriptive Catalogue of the Latin Manuscripts in the John Rylands Library at Manchester*, t. I (Manchester, 1921), p. 211-17.

Agape	Margarita	Regula
Euphemia	Susanna	Geminiana
Eulalia	Saturnilla	Podentiana
Helena	Savina	Martha
Basilissa	Iuliana	Magra
Mustiola	Rufia	Gertrudis
Aldegundis	Seculina	Benedicta
Radegundis	Nicia	Modesta
Brigida	Sotheris	Monagundis

Une première mention intéressante dans cette liste, est celle de l'évêque de Trèves Marus, invoqué après S. Paulin. En dehors du catalogue épiscopal et d'une ligne rapide dans les *Gesta Treverorum* [1], on ne rencontre guère trace de ce personnage, dont on peut situer le pontificat vers la fin du v^e^ siècle. Mgr Duchesne hésitait devant l'orthographe du nom [2]. Castor et Lubentius sont les disciples bien connus de S. Maximin. Goar est de la région ; de même Willibrord. Modesta était abbesse à Trèves. On relèvera aussi les saints d'Irlande Patrice, Gall, Brigide.

Ce qui, à nouveau, ne peut manquer d'étonner, c'est l'incursion de plusieurs martyrs, d'ailleurs impossibles à identifier, parmi les confesseurs. Peut-être, au fait, ne s'agit-il là que de réminiscences assez vagues d'un rédacteur soucieux d'augmenter la série? A y regarder de près, on serait tenté de croire qu'il a eu recours à quelque martyrologe. Au 12 janvier, par exemple, se rencontrent dans l'hiéronymien divers éléments qui se retrouvent ici en présence : *Castoli*, *Satori*, *Zotici*... Pour *Avente* et *Generose*, qui ne répondent, semble-t-il à rien d'historique, c'est au 15 février qu'il faudrait se reporter.

Certaines graphies sont manifestement fautives, mais se laissent redresser sans trop de peine ; ainsi, *Saturnilla* (Saturnina), *Seculina* (Secundina), *Rufia* (Rufina), *Podentiana*, *Monagundis*. De même, après Antoine et Macaire, on atten-

[1] *M. G.*, Scr. t. VIII, p. 198.

[2] *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. III, p. 37 ; cf. P. Miesges, *Der Trierer Festkalender* (Trier, 1915), p. 26, au 26 janvier.

drait *Paule* plutôt que *Pauline*, lequel a l'air de répéter le nom de l'évêque de Trèves, que nous citions plus haut.

XII. Litanies d'Utrecht.

Dans une note, parue ici même [1], on a mis en lumière la provenance du manuscrit de Bruxelles 9188-89, un psautier avec gloses marginales, écrit à la fin du x^e^ siècle par S. Wolbodon, alors prévôt du chapitre d'Utrecht. L'examen des longues litanies qui précèdent le texte sacré (fol. 1-3) avait contribué à orienter notre recherche. Il n'est pas sans intérêt, dans le cadre présent, d'en donner quelques extraits. Le sanctoral d'Utrecht, nous l'avons montré, s'y laisse reconnaître à plus d'un endroit.

. . . .	Sebastiane	Ermes
Iohannes	Gervasi	Magne
Paule	Protasi	Simphoriane
Cosma	Benigne	Landberte
Damiane	Pontiane [3]	Albane
Bonifaci cum sociis [2]	Gengulfe	. . . . .
Eobane	Alexander	Heimramne
Adalari	Petre	Gereon
Dionisi cum sociis	Nicasi	Cassi
Victor cum sociis	Maurici cum sociis	Florenti
Candide	Eustachi cum sociis	Anastasi
Exuperi	Blasi	Omnes SS. Martires
Felicissime	Eventi	Martine
Agapite	Vincenti	Silvester
Crispine	Theodole	Gregori
Crispiniane	Vite	. . . . .
Fabiane	Cristophore	Remigi

[1] *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 197-42.

[2] Le nom de l'apôtre de la Germanie est suivi de ceux d'Éoban et d'Adalhard, martyrisés comme lui à Dokkum.

[3] Le martyr de Spolète (14 janvier), spécialement honoré à Utrecht, où l'on eçut de ses reliques au x^e^ siècle.

Germane	Ansberte	Susanna
Vedaste	Suidberte	Margareta
Bavo	Galle	Gerdrudis
Amande	Odmare	Mildrada [4]
Willibrorde	Machari	Iuliana
Benedicte	Materne	Emerentiana
Effrem	Odulphe	Potentiana
Antoni	Attala	Sotheris
Severine	Chobar [2]	Balbina
Lebuine [1]	Pachumi	Praxedis
Werenfride	Pafnuti	Beatrix
Pleghelme	Iohannes	Maria
Odgere	Arseni	Martha
Severe	Bertolfe	Prisca
Pauline	Basili	Brigida
Maximine	Melchiades	Vibiana
Euchari	Fridoline	Digna
Valeri	Lothari [3]	Emerita
Niceti	Omnes SS. Confessores	Eugenia
Servati	Omnes SS. Monachi	Basilla
Adelberte	Omnes SS. Heremitae	Genovefa
Medarde	Omnes SS. Anachoritae	Barbara
Geldarde	Felicitas	Aurea
Paule	Perpetua	Iulitta
Damase	. . . . .	Iustina
Radbode	Scolastica	Martina
Arnulfe	Cristina	Aldegundis
Wandrigisile	Eulalia	Radegundis
Simeon	Afra	Monegundis

[1] S. Lébuin (Liafwin), patron de Deventer, est suivi de plusieurs autres saints de Frise. On remarquera encore, plus loin, Adalbert d'Egmond, Radbod, Odulphe, Suitbert ; plus haut, Willibrord est, par excellence, l'apôtre des Frisons.

[2] Est-ce S. Goar qu'on a voulu désigner par cette curieuse graphie? On lit le même nom dans le prologue de la *Vita Menelei ab. : Heraclius imperator genuit Chobar et Modestum* (cf. *M. G.*, Scr. rer. merov., t. V, p. 135).

[3] Serait-ce le saint, honoré le 15 juin, qui mourut évêque de Séez? Comparer avec le *Hlotari* des litanies de Freising (*Anal. Boll.*, LIV, pp. 27 et 29).

[4] L'abbesse de Thanet, qui jouit d'un culte particulier au diocèse d'Utrecht (13 juillet). On sait les relations de S. Boniface avec Thanet.

Otilia	Omnes SS. Virgines	Omnes SS. Infantes
Theodosia	Omnes SS. Viduae	Omnes SS. Innocentes
Vincentia	Omnes SS. Sapientes	Omnes Sancti
Lioba[1]	Omnes SS. Paenitentes	

XIII. Litanies de Cologne.

Terminant cette enquête par où nous l'avions commencée, nous ajouterons quelques lignes sur le manuscrit 45 du Chapitre métropolitain de Cologne. C'est un psautier du x^e^ siècle, dont les litanies peuvent être mises en parallèle, à certains égards, avec celles du manuscrit 106 du même fonds que nous avons étudiées sous le n° I. Jaffé et Wattenbach[2] ont décrit ce recueil et publié des extraits d'un précieux calendrier-obituaire qui couvre les fol. 8-15. M. G. Zilliken, plus tard, l'a mis à profit dans son *Kölner Festkalender* (= ms. Kx)[3]. Les litanies, que nous avons pu examiner récemment[4], se lisent à la fin du recueil, fol. 182^v^-184. Notons que le fol. 183 a subi une mutilation avec perte d'une douzaine d'invocations.

Sans insister sur la présence, assez naturelle, des saints de la région rhénane, nous ferons remarquer qu'on rencontre ici pour la première fois *onze* noms groupés de vierges

[1] Parente et collaboratrice de S. Boniface.

[2] *Ecclesiae metropolitanae Coloniensis codices manuscripti* (Berolini, 1874), pp. 14-15, 106-107.

[3] Bonn, 1910, p. 29.

[4] Nous avons examiné aussi le manuscrit n° 8 du même fonds (cf. Jaffé-Wattenbach, p. 3-4). Ce psautier du xi^e^-xii^e^ siècle contient, fol. 160^v^-164^v^, de longues litanies en grec et en latin : *Incipit letania greca, item latina.* Il est étroitement apparenté avec le psautier de Bamberg A. I. 14, du x^e^ siècle, et avec celui d'Essen, de la même époque, décrit en 1920 par H. Dausend, *Das älteste Sakramentar der Münsterkirche zu Essen*, p. 7. Nous nous sommes assuré que le manuscrit de Cologne reproduit, à quelques variantes près, le texte qui a été publié in extenso d'après le *Bambergensis*, par Dom Paul Cagin dans son ouvrage *Te Deum ou Illatio* (Solesmes, 1906), p. 537-46. Il convient de noter, à ce propos, l'intérêt que présentent les litanies gréco-latines, plus anciennes et moins développées, du manuscrit n° 17 de Saint-Gall (ix^e^-x^e^ siècle) ; elles ont aussi été publiées par Dom Cagin (p. 501-505).

« ursuliennes ». *Ursola*, dans le cortège, occupe la huitième place. M. Levison a reproduit les noms dans son ouvrage sur l'évolution de la célèbre légende [1].

Au point de vue de la diffusion du culte des saints occidentaux, la série des confesseurs, malheureusement amputée, présente de l'intérêt. Voici la part la plus notable :

Remigi	Trudo
Damase	Maxime
Pauline	Pauline
Vuillibrorde	Lupe
Arnulfe	Columbane
Aper	Galle
Vedaste	Honorate
Amande	Basille
Sulpi(ti)	Vualerice
Elegi	Remacle
Gau(rici)	Leutgari
Serva(ti)	(Fu)rseę
Patri(ci)	(*lacune*)
Albine	Severi
Se[r]verine	Castor
Cuniberte	Cyrine
Goar	Brictii
Bavo	Habunde

Il est à peine besoin de souligner le caractère éclectique de ce choix, auquel nous estimons superflu, après les analyses qui précèdent, de donner un commentaire détaillé.

M. C.

[1] *Das Werden der Ursula-Legende* (Köln, 1928), p. 29.

DE CODICE RESCRIPTO BAROCCIANO 96

Cum primum ad excutiendos codices bibliothecae Bodleianae Oxoniensis nos accinximus [1], ad eos qui de re hagiographica erant nobis secernendos, duce usi sumus H. O. Coxio, qui indicem codicum graecorum, quotquot in ista bibliotheca prostant, diligentissime digessit. Monuit quidem ille codicem Baroccianum 96 rescriptum esse ; sed quid recentiori scripturae subesset indicare omisit, sive ista non legerit, sive quae legisset minoris esse momenti iudicarit quam quae cum litteratis communicarentur. Hinc factum est ut neque nos suspicati simus in codice praedicto fragmenta latere menologii mensis ianuarii neque de ipso codice inspiciendo cogitatio subiret. Porro vir doctus H. H. E. Craster, qui nunc bibliothecae Bodleianae praeest, paucis post annis perspexit iam ab anno 1782, in Annalibus litterariis Helmstadiensibus, editum fuisse indicem codicum rescriptorum bibliothecae Bodleianae, ab anonymo, quem Robertum Holmes D. D. esse rescivit, confectum [2], in quo novem huius generis libri recensebantur [3]. Horum praecipuus est Baroccianus ille 96, de quo nobis dicendum, ut catalogo, quem anno 1913 edidimus, supplementum opportune accedat.

Codex ipse, ut patet, evolvendus erat, ea mente ut, si fieri posset, quae Holmesius coeperat, nos ipsi perficeremus. Et primum mirati sumus hominem, solo lentis adminiculo, tot litteras pallescentes et vix non deletas dispicere versusque non paucos legere potuisse. Mox, ut ipsi manum operi admovimus, vanam esse spem intellexi-mus novas menologii partes legendo comparare ; tandemque, ut verum fateamur, re infecta liber ad scrinium remandatus est. Ridiculum paene duxerimus temporis angustias, oculorum debilita-

[1] C. Van de Vorst - H. Delehaye, *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecarum Germaniae Belgii Angliae*, Bruxelles, 1913.

[2] *Annales litterarii* cura H. P. C. Henke et P. I. Bruns, anni 1782, vol. I (Helmstadii), p. 1-12.

[3] *The Bodleian Quarterly Record*, t. I (1916), p. 207.

tem, Oxoniense caelum causare, et, quod ingrati animi esset, Bodleianam illam, in qua nihil non ad nutum studiosorum praesto est praeter solis radios. Sed consultius visum est libri pleniorem cognitionem iis reservare quorum arte nova succedit palimpsestorum pristinam scripturam, intacta membrana aliqua ratione reviviscere.

Interea in gratiam eorum qui nostra legunt nec habent parum vulgatos Annales illos Helmstadienses exscribere iuvat quae de codice Barrocciano 96 disseruit Robertus Holmesius. En eius verba.

« N. 96 : antea scriptus saec. x, postea xiii. Ille, sive ante scriptus, continet fragmenta ex *Vitis sanctorum*, item *Homiliis* quae publice statis diebus in ecclesiis Graecis recitari solebant. Forma codicis antiqua ea, quam folio dicunt, duplicando folia, ad quartam, ut aiunt redacta est ; et foliis novus textus in transversum superne positus est. Omnia folia (numerantur autem 166) rescripta, uno eodemque charactere, ligato vetusto. Hunc codicem iam ante me non nemo luci reddere voluit, quod ex lineis nonnullis passim oleo terebinthi vel aliis huiuscemodi succis collitis patet ; sed ab his plane abstinendum esse indagatori veterum membranarum, nec te monuit doctissimus Kittel in Veph. vers. Goth. pag. 219. Et hanc mihi ipse legem dixi, ut praeter oculos vel nudos vel armatos ad legendos codices nihil adhiberem aliud. Tractatus hoc codice olim contenti quorum fragmenta hodiedum supersunt sunt sequentes.

1) Vita Basilii M. auctore Amphilochio. Haec tamen, ut in MS. extat, multo prolixior est ea, quam F. Combefisius edidit in opp. Amphilochii, Paris. 1694, fol., p. 155-225. Speciminis ergo ex f. 93a codicis initium descripsi historiae quae de S. Ephraem Syro agit, p. 202, cit. edit. In haec vero dilatatur verba : *Εφραιμ συρος τω γενει ετυγχανεν και νουνεχως τα του κοσμου τερπνα ως ανυπαρκτα κατανοησας και θεοφρονι λογισμω καταλειπων και παντα τα αυτου τοις πενεσιν διανημας εις τον των μοναχων καταλογον ηριθμησεν. εκφυγων δε τας πολεις τη ερημω ωκησεν και εαυτον ολυψυχως δια νηστειας και ανενδοτου προσευχης τω βιω οικειωσεν ος και εν τη ερημω ων τα μεν τη ελλαμψει του παναγιου πν̄ς εφορχωμενος τα τε εκποθου πολλου και επερωτησεως καταμανθανων περι τα θαυμαστα εργα αυτου του ημετερου ποιμενος και διδασκαλου βασιλεου εκτενως τον Θν παρεκαλεσεν* etc. Deinde ordo historiarum ex quibus constat Amphilochii Vita Basilii Magni

in ms. alius est ac in editione Combefisiana. Variare vero hunc in codicibus ms. observavit cl. Bandinius in Catal. Bibl. Laurent. t. I, p. 277. Plura ex hac vita in codice nostro supersunt folia sequenti ut videtur ordine locanda et cum editione Combefisiana comparanda. Fol. 59 a et 62 a, quae duo folia olim efficiebant unum ita ut eius initium esset in adversa parte folii quod nunc signatur 59, finis vero in recto folio 62. Huic vero inscriptum olim fuit quod legitur in cit. edit. Combefis, p. 170 B - 172 A. Fol. 127 et 122 a, pag. 172 A - 173 D. Fol. 117 a et 116 a pag. 173 D - 175 D. Fol. 118 a et 115 a, p. 179 D. Sed postquam narraverat Basilium M. in urbem venisse regisque mandata edixisse, ipsam Iuliani epistolam profert his praemissis verbis *απεστειλεν δε αυτω και επιστολην ο Ιουλιανος ετι κατα την λεωφορον υπαρχοντα περιεχουσα ταυτα*. Haec vero Iuliani ad Basilium M. epistola typis excusa extat, in Oper. S. Basili edit. Garnier, Parisiis 1730, tom. III, n. XL, p. 123, ubi in lin. 3 pro *ἐκομίσαμεν* ex codice nostro reponendum est *ἐκτησάμην*. Epistola finitur fol. 128 b ; ubi circa finem vel in ms. interpolata est, vel in editione contracta. Sequitur Basilii responsio (vid. tom. III ed. cit. p. 124) quae in fol. 121 a his verbis des. : *οις η μαχη προς τα θηρια* (vid. p. 125 A). Reliqua responsionis desiderantur. Fol. 60 a et 61 a, p. 181 B - 182 B. Fol. 11 a et 14 a, p. 188 A - 189 D. Fol. 77 a et 76 a, pag. 189 D - 191 C. Fol. 12 a et 13 a pag. 199 A - 200 C. Fol. 93 a et 92 a pag. 202 B - 203 D. Fol. 51 a et 54 a, pag. 205 B - 206 C. Sed circa finem ab edito plurimum differt. Sequitur proxime fol. 52 et 53 et finita hac historia scriptor transit ad eam quae in edit. Combefis. legitur p. 215 ; sed plane alio exordio verbisque valde mutatis. Finis fol. concinit pag. 216 A ; fol. 94 a et 91 a p. 217 C - 218 D. Fol. 146 et 151 de morte Basilii agunt, et fol. 75 et 78 exordium hnius panegyrici sistere videntur.

2. B. Silvestri vita eiusque cum Iudeis disceptatio. Ad hanc codicis partem pertinuere olim ea quae nunc sunt folia 26 et 31, 139 et 142, 140 et 141, 147 et 150, 148 et 149. Quo tamen ordine haec disponenda sint nescio, nec operae pretium videtur haec cum manuscriptis exemplaribus vitae B. Silvestri, quae in scriniis Bodleianis deprehenduntur, conferre.

3. Vita S. Zosimi. Fol. 35 et 38.

4. Vita Athanasii. Fol. 84 et 85. Fol. 84^{v} quod cum f. 85 cohaeret incipit.

5. Elogium S. Gordii auctore S. Basilio (vid. Oper, Basilii M.

t. II, p. 141). Titulus minio exaratus et charactere maiusculo nunc fere evanuit. Ei praemittuntur *εις την εαυτην ημεραν*, qui est dies 3 ianuarii. Eo enim die celebratur martyrium Gordii Zosimi, Athanasii commentariensis. Hoc elogium fere integrum adest in ms. nimirum omnia quae leguntur edit. citat. a p. 141 ad p. 148 c. sed folia ut solent perturbata et huic ordini sunt restituenda. Fol. 85, tum fol. 7 et 2, 4 et 5, 6 et 3, 8 et 1, sive totus primus codicis quaternio, tum 85 et 86, 36 et 37, 17 et 24, 154 et 159.

6. Vita Gregorii Nazianzeni. Cuius vero sit me latet, certe non Gregorii Nysseni. Huc refero folia 108 et 109, 107 et 110, 113 et 120, 114 et 119, fortasse 14 et 48, 49 et 56, 98 et 103.

7. Vita Polyeucti. Fol. 73 et 80, 74 et 79.

8. Vita S. Marciani auctore Sergio. Vid. fol. 89 b. Fol. 89 et 96, 138 et 143, 137 et 144, 161 et 163.

9. Vita S. Macarii. Fol. 90 et 95.

10. Vita S. Anastasiae. Fol. 162 et 166.

11. Vita S. Domnicae quae ab ea quam Bandinius in Cat. Bibl. Laur. t. I, p. 502 recenset diversa esse videtur. Incipit fol. 111 adverso. Titulus *Βιος και πολιτεια της οσιας και μακαριας παρθενου Δομνικας* litteris maiusculis seu uncialibus minio distinctis. Cum folio 111 coniungendum est 106. Proxime sequuntur fol. 66 et 71, 65 et 72. Tum 58 et 63, 19 et 22. Haec post intervallum credo sequitur fol. 57 et 64. Tum 67 et 70, 33 et 40, 20 et 21. Nam in ultimo de morte Domnicae agitur, quae ad 8 ianuar. refertur.

12. Vita Pauli Thebaei cuius initium extat fol. 131 b. Hic vero inscribitur *Βιος και πολιτεια του οσιου πρ̄ος ημων Παυλου του θηβαιου του προ αντωνιου του μεγαλου*. Sed fragmentum huius vitae in hoc tantum folio et 134 inveni.

13. Homilia S. Gregorii Nazianzeni in S. Lumina, f. 123, in cuius adversa parte infit, et f. 126, 9 et 16 et fortasse alia.

14. Homilia quae falso Chrysostomo adscribitur. Vid. Montfaucon, edit. opera Chrysostomi, t. V, p. 610. Sic vero rubra fugiente inscripta fol. 153 a *του εν αγιοις πρ̄ος ημων Ιω̄ αρχ̄επισκπ̄ Κωνσταντ̄ πδ̄ του χρ̄. εις το ο κ̄ς̄ εβασιλευσεν αγαλλιασθω η γη και εις το οταν παραδω την βασιλειαν τω θω̄ πρ̄ι και εις το μυστηριον του βαπτισματος*. Cum fol. 160 legendum est fol. 153. Ex eadem homilia sunt fol. 18 et 23, 130 et 135 et fortasse alia. In adversa parte fol. 153 clauditur.

15. Martyrium Theogenis. Ian. 3 cum Gordio aliisque celebratum.

16. Reliquis foliis legendis, eruendis, et ad ordinem redigendis multum laboris et temporis impendi. Sed videntur mihi omnia ex homiliis desumta esse ; et tenebris quibus hactenus sepulta iacuerunt dignissima. Quare de his ne verbum quidem amplius. Huius codicis tantum non gemelli sunt Barocc. 183 et 1449 Bibliothecae Regiae Parisiis, de quibus vide catalog. Contenta codicis novi e catalogo impresso petenda sunt. »

Hactenus Holmesius. Egregie sane. Ne tamen in omnibus ei assentiamur duplici dubio detinemur. Primum est quod martyr, cuius decimo loco Passio indicatur, *Anastasia* nuncupetur. Id certe parum probabile est, cum in solis Octobris et Decembris menologiis Anastasia quaepiam commemoretur. Legendum puto *Ἀναστάσιος*, monachus Persa, quem Graeci colunt die 22 ianuarii. Alterum quod prima codicis manus saeculi x esse asseratur. Saeculo enim xi scriptus esse videtur. H. D.

LA VIE DE S. CONRAD D'HERLESHEIM

L'identification des textes hagiographiques contenus dans le légendier du chartreux de Cologne Hermann Greven [1], *nous a fait rencontrer une Vie inédite d'un bienheureux cistercien : Conrad d'Herlesheim. En voici le résumé. Un noble chevalier de la Hesse, Conrad, traversait le Rhin en compagnie de plusieurs personnes, lorsque l'embarcation sombra. Tous périrent et on ne retrouva que le corps de Conrad. Peu de temps après, sa femme, Hedwige, donnait naissance à un fils, auquel, en souvenir de son mari, elle donna le nom de Conrad. Tout en veillant à l'éducation de son fils, elle se retira du monde pour mener la vie de béguine. Quand son fils eut atteint l'âge de vingt ans, il fut armé chevalier ; mais la même année, il obtenait d'être admis au monastère d'Haina. L'abbé le confia à un maître expérimenté, qui lui enseigna les rudiments des lettres. Il apprit ainsi à réciter et à goûter les principaux textes de la liturgie. Ayant reçu une instruction suffisante, il fut ordonné prêtre. Après avoir rempli pendant quelque temps l'office de sacristain, il fut nommé cellérier de l'abbaye. Lorsque cette charge devint trop lourde pour lui, il demanda à ses supérieurs de pouvoir se consacrer tout entier à la méditation et à la prière. Retiré dans une petite cellule, il y passa les dernières années de sa vie. Le biographe s'étend longuement sur les pratiques de piété du saint religieux et sur les grâces qu'il reçut de Dieu. Conrad mourut vers 1270, le jour de l'Invention de S. Étienne (3 août).*

Dans son travail de compilateur, Greven n'a pas suivi une règle uniforme pour reproduire ou résumer les textes. Tantôt il copie intégralement la légende, tantôt il supprime toute une partie, jugeant que la section transcrite suffit au but

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. LIV, pp. 324, 347.

d'édification qu'il poursuit [1]. *Ignorant d'après quelle source Greven a rédigé la* Vita *de Conrad d'Herlesheim, nous ne pouvons nous rendre compte s'il a reproduit fidèlement son modèle. Toutefois, grâce à une ancienne chronique allemande, il est loisible de contrôler son texte dans les grandes lignes.*

Le chroniqueur Wigand Gerstenberg (1457-1522), né à Frankenberg près d'Haina, signale parmi ses sources une légende de Conrad d'Herlesheim. Il la cite quelquefois et la résume à la suite de la première partie de sa Landeschronik von Thuringen und Hessen [2], *sous le titre :* Tugenden des Bruders Kurt [3].

La comparaison de la Vita *du légendier avec les passages de la chronique de Gerstenberg montre que la source dont s'est servi Greven était, dans l'ensemble, identique à celle où a puisé Gerstenberg. Sur deux ou trois points, qui seront signalés plus loin, les deux récits présentent quelques divergences. Si nous exceptons un fait, tous les renseignements contenus dans la chronique se retrouvent dans la Vie latine : celle-ci, par contre, est beaucoup plus complète et fournit de nombreuses indications qui ont été omises par le chroniqueur.*

En s'appuyant sur ces deux témoignages et aussi sur des documents d'archives, on peut fixer, comme suit, les dates principales de la vie de Conrad d'Herlesheim.

L'hagiographe rapporte que soixante-dix ans après l'accident qui coûta la vie à son père [4], *Conrad eut l'assurance que l'âme du défunt était sauvée. Plus loin il dit que le bienheu-*

[1] Sur la manière dont Greven s'acquitte de son travail de compilateur, voir *Anal. Boll.*, t. c., p. 330-31.

[2] L'œuvre de Wigand Gerstenberg a été publiée par Hermann Diemar : *Chroniken von Hessen und Waldeck.* Band I. *Die Chroniken des Wigand Gerstenberg von Frankenberg*, Marburg, 1909 (= *Veröffentlichungen der Historischen Kommission für Hessen und Waldeck*, VII, 1).

[3] Op. c., pp. 351-55. *Curth* ou *Kurt* est une forme de Conrad. Cf. E. Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*, t. I, Bonn, 1900, col. 374.

[4] Gerstenberg relate la naissance de Conrad de la même manière que Greven : *Alss nu die frauwe swanger was unde die seligen frucht, den vorgenanten bruder Curde, drug, do czoch sin vater mit dem graven von Czigenhayn an den Ryn. Unde alss sie uwerschiffen wulden unde uff das wasser quamen, du zubrach das schiff, unde verdruncken alsampt.* Op. c., p. 160. L'éditeur de la chronique, Diemar, estime que sur ce point le chroniqueur se trompe (p. 51*) ; mais le motif qu'il apporte (p. 236) n'est pas suffisant.

reux mourut aux environs de 1270. Ces indices permettent de placer la naissance du saint à la fin du XIII^e siècle. Mais en combinant les données de la chronique et celles de la Vita, *il est possible de préciser davantage. D'après cette dernière, le jeune homme fut fait chevalier à l'âge de vingt ans :* ad annum etatis sue vicesimum venit in quo ad honorem militarem sublimatus fuit. *La même année,* eodem anno, *renonçant au monde, il fut reçu au monastère d'Haina. C'est donc vers 1220 qu'il serait entré dans l'ordre cistercien. Voici comment de son côté Gerstenberg raconte les faits. Conrad est adoubé chevalier à 18 ans :* Unde alss er 18 jar alt wart, du wart he ritter geslagen. *Dans le courant de la même année :* in demselben jare, *il décide de quitter la carrière des armes et devient moine à Altenhaina. Il y reste trois ans, puis, en 1221, il abandonne, avec toute la communauté, le couvent d'Altenhaina, pour se rendre à celui d'Haina* [1], *dont on venait de jeter les fondations. Est-il entré en religion à 18 ou à 20 ans ? On ne peut décider, mais il est certain qu'il est arrivé à Haina en 1221, âgé d'environ vingt ans. C'est donc bien vers 1200 qu'il est né.*

De sa famille, on sait peu de chose. Herlesheim, aujourd'hui Hörnsheim, est une petite localité près de Grossen-Linden dans la province d'Ober-Hessen, arrondissement de Giessen. On rencontre dans des documents du XIII^e siècle des personnages de la région portant le même nom. Ce sont peut-être des parents de notre saint [2], *mais rien ne nous dit qu'il était de la même souche. La mère de Conrad, Hedwige, vivait encore quand son fils, devenu prêtre, remplissait les fonctions d'économe à Haina.*

[1] *Unde in dem vorgenanten jare du man schreib nach gots geburt 1221 jare' du ging der convent von Aldenheyde (Altenhaina) mit bruder Curde von Hirlessheym an eyne ander Stedde, unde buwetin da eyn erlich monster unde Cloister, genant Heyne.* Op. c., p. 161. Il n'entre pas dans notre sujet de rappeler les origines du monastère d'Haina. W. Dersch a réuni une bibliographie très complète sur ce monastère : *Hessisches Klosterbuch,* Marburg, 1915 (= *Veröffentlichungen der Historischen Kommission für Hessen und Waldeck,* Band XII), pp. 58, 59. Parmi les travaux parus depuis 1915, on peut consulter : W. Schwickert, *Die Grundherrschaft des Klosters Haina,* Leipzig, 1927 ; O. Schürer, *Die Klosterkirche in Haina,* dans le *Marburger Jahrbuch für Kunstwissenschaft,* t. II (1925, 1926), p. 91-172.

[2] Diemar, op. c., p. 50*.

Une charte, non datée, la mentionne parmi les témoins : Actum est in Altendorf presentibus... Hadewige matre cellerarii [1].

Après son ordination sacerdotale, Conrad fut nommé custos, *c'est-à-dire sacristain, puis cellérier. Un manuscrit, dans lequel sont réunies les principales donations faites à l'abbaye d'Haina durant la première moitié du XIII^e siècle, est un précieux témoin de l'activité de Conrad dans sa nouvelle charge* [2]. *Nombreux sont les actes où il intervient en qualité de cellérier* [3]. *Comme le plus souvent le copiste n'a pas transcrit la date, il n'est pas possible de déterminer pendant combien d'années Conrad resta en charge. Il était déjà cellérier en 1230 et il l'était encore en 1246. Dans la suite, il signe* Conradus, monachus et sacerdos [4]. *C'est sans doute encore notre bienheureux que nous retrouvons en 1267 (6 déc.) parmi les signataires d'un acte en faveur d'Haina* [5].

Le texte latin relate en ces termes la mort de Conrad : Obiit autem circa annum Domini millesimum ducentesimum sep-

[1] FALCKENHEINER, *Gütererwerbungen des Kloster Haina während der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts*, dans *Zeitschrift des Vereins für Hessische Geschichte und Landeskunde*, t. III (1843), p. 55.

[2] Ce manuscrit a été publié par Falckenheiner (voir note précédente). La liste des donations faites à Haina aurait été dressée par un confrère de Conrad de Herlesheim, Henri de Ziegenhain. Cf. DIEMAR, op. c., p. 51*.

[3] Voici, d'après l'édition de Falckenheiner, les pages où il est question de Conrad : pp. 54, 55, 57, 58, 59, 60, 61, 66-69, 71, 90. Parfois l'acte porte simplement *Cunradus cellerarius*, parfois *Cunradus de Herlesheim cellerarius*, ou bien *frater Cunradus, cellerarius noster, de Herlesheim*. Un acte daté de 1240 le désigne de la manière suivante : *In presentia multorum et fratris Conradi de Herlishem cellerarii de Hegene*. Diemar, par erreur, date cet acte de 1250, op. c., p. 51*.

[4] J. Ph. KUCHENBECKER, *Analecta Hassiaca*, XI (Marburg, 1735), p. 140 : *Frater Cunradus de Herlesheim, monachus et sacerdos*. Cet acte est de 1254. Cf. dans le même recueil, p. 136, un document de 1242, où Conrad est mentionné : *Frater Conradus, cellerarius de Herlesche*.

[5] Grâce aux renseignements que M. E. Gutbier, archiviste à Marburg, a eu l'obligeance de nous communiquer, nous avons pu préciser quelques dates de la carrière de Conrad. Le premier acte que le bienheureux signe comme cellérier est daté du 20 mai 1230 ; d'après un document de 1251, il n'est plus en charge. Nous espérons que l'édition de cartulaire d'Haina, préparée par M. Gutbier, ne tardera pas à paraître. Signalons un acte du 23 mai 1266 passé à Sachsenberg où parmi les témoins se rencontre : *Frater Conradus de Hegenee*, dans *Westfälisches Urkundenbuch*, t. VII (Münster, 1908), p. 556, n° 1226.

tuagesimum, in die invencionis sancti Stephani prothomartiris. *De son côté, le chroniqueur écrit avec plus d'assurance :* In demselben vorgenanten jare do man schreib nach gots geburt 1270 jare, du starb der selige ritter bruder Curt von Hirlessheym [1]. *Jusqu'à plus ample informé, rien ne s'oppose à ce que l'on accepte cette date sur la foi de Gerstenberg.*

Le corps du saint fut enseveli dans la chapelle de Saint-Martin qui avait été jadis construite par sa mère. Materque eius, devota mulier, emit fundum, in quo est situatum predictum monasterium, in ipso eciam construxit ecclesiam, que nunc capella sancti Martini vocatur, in qua postmodum humatum fuit predicti filii sui corpusculum [2].

La réputation de sainteté que Conrad s'était acquise fut confirmée, dit l'hagiographe, par plusieurs miracles. Il en rapporte deux. Ricolphe [3], *abbé du monastère cistercien d'Arnsburg, dans la Hesse, en allant au chapitre général, traversa le Brabant pour rendre visite à une stigmatisée, du nom d'Élisabeth, qui demeurait dans une localité appelée* ad sanctam Drudam [4]. *Ricolphe demanda à Élisabeth si Dieu lui avait révélé quelque chose au sujet du saint religieux d'Haina. Elle lui répondit que Conrad était parmi les bienheureux.*

[1] Diemar, op. c., p. 224 ; cf. p. 416.

[2] Gerstenberg ne précise pas l'endroit où se trouve le tombeau. Il note simplement : *unde ist zu Heyne begraben.* Diemar, op. c., p. 224.

[3] Parmi les abbés d'Arnsburg (*Aquilae castrum*), aucun ne porte le nom de Ricolphe (*Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. IV, p. 631). L'abbé mentionné ici doit être identifié avec Ricolphe d'Eberbach, qui fut à la tête de cette abbaye de 1272 à 1284 (Jongelinus, *Notitia abbatiarum ordinis cistertiensis*, Coloniae Agrippinae, 1640, lib. II, p. 44 ; K. Rossel, *Diplomatische Geschichte der Abtei Eberbach*, t. II, Wiesbaden, 1858, p. 175-252). Il se peut qu'avant de devenir abbé d'Eberbach, Ricolphe ait été *procurator* puis *maior cellerarius* à Arnsburg. Jusqu'en 1265 cette charge est remplie par un moine appelé Ricolphe (L. Baur, *Urkundenbuch des Klosters Arnsburg*, Darmstadt, 1851, p. 69 ; H. Reimer, *Urkundenbuch zur Geschichte der Herren von Hanau und der ehemaligen Provinz Hanau*, Leipzig, 1891, n° 377, dans *Publicationen aus den preussischen Staatsarchiven*, t. XLVIII). Les rapports entre Arnsburg et Eberbach étaient très étroits, et le cas d'un moine passant d'une abbaye à l'autre n'est pas sans exemple (cf. K. Ebel, *Geschichte des Klosters Arnsburg in der Wetterau*, dans *Mitteilungen des Oberhessischen Geschichtsvereins*, N. F., t. IV, 1893, pp. 98, 99).

[4] Au sujet de cette stigmatisée, voir plus bas, p. 94. Il s'agit d'Élisabeth d'Erkenrode (cf. *BHL.* 2484).

Le second fait miraculeux est consigné à la fois dans la Vita *et la chronique* [1]. *Le landgrave de Hesse, Henri (†1308) petit-fils de S^te Élisabeth, tomba gravement malade. Il demanda au bienheureux de le guérir. Ayant recouvré la santé il vint en pèlerinage à Haina pour remercier son bienfaiteur et dans la suite, il fit plusieurs donations à l'abbaye pour témoigner sa reconnaissance.*

Sur le culte dont Conrad a été l'objet nous ne possédons aucun document antérieur à la seconde moitié du XV^e siècle. A cette époque, ce culte était encore vivace. Le souvenir de la sainte vie de Conrad et des miracles obtenus par son intercession n'a pas disparu. Dans sa chronique, ainsi que nous l'avons dit plus haut, Wigand Gerstenberg réserve une place spéciale à trois saints personnages : S^te Élisabeth, son mari et Conrad de Herlesheim [2]. *Ces textes hagiographiques forment comme trois « excursus » au milieu de sa chronique.*

Vers 1490, l'abbé de Cîteaux, Jean de Cirey [3], *composa un catalogue des saints cisterciens. Ce catalogue fut imprimé à Dijon en 1491, à la suite des privilèges de l'Ordre* [4]. *Conrad y est mentionné :* In partibus Hassie in monasterio Hegena sanctus Conradus monachus et cancellarius ex claro Baronum sanguine oriundus, multa miraculorum gloria continue fulgens [5]. *Dans cette liste, relativement courte, Jean de Cirey n'a*

[1] DIEMAR, op. c., p. 232-33.

[2] DIEMAR, op. c., p. 353-55 ; cf. p. 12*. Le texte consacré à S^te Élisabeth est intitulé : *Wunder der heiligen Elisabeth ;* celui qui est consacré à son mari : *Wunder des seligen Ludwig.*

[3] Né en 1434, il mourut le 17 décembre 1503. Cf. Gregor MÜLLER, *Ein Heiligenverzeichnis*, dans *Cistercienser-Chronik*, t. XXVII, 1915, pp. 1-15, 44-51, 67-73 ; A. M. ZIMMERMANN, *Kalendarium Benedictinum*, t. I (Metten, 1933), p. XIX.

[4] *Privilegia ordinis Cisterciensis a Iohanne de Cirey edita.* Dijon, Pierre Metlinger, 1491. Cf. M.-L. POLAIN, *Catalogue des livres imprimés au quinzième siècle des bibliothèques de Belgique*, t. III (Bruxelles, 1932), p. 543.

[5] Nous suivons l'édition de Ph. GUIGNARD, *Les monuments primitifs de la règle cistercienne*, Dijon, 1878, p. 650-52. Ce catalogue a été également publié dans le missel cistercien imprimé à Paris en 1556, puis par HENRIQUEZ, *Fasciculus sanctorum Ordinis Cisterciensis*, lib. I (Coloniae Agrippinae 1631), p. 313-15. B. de Montalvo l'a également inséré, traduit en espagnol, dans sa *Primera parte de la Coronica del Orden de Cister* (Madrid, 1602), p. 354-58.

accueilli que des personnages dont le culte lui était attesté par quelque témoignage positif, et en général il s'est servi avec discrétion du titre de saint [1]. *Le mot* cancellarius *provient d'une faute de lecture : Jean de Cirey aura lu* cancellarius *au lieu de* cellerarius. *Le* Catalogus sanctorum, *inséré à à la fin d'un recueil qui fut très répandu dans les maisons de l'Ordre, y a fait connaître le saint religieux d'Haina. Jean de Cirey n'a pas indiqué la date anniversaire de S. Conrad. Les historiens qui n'avaient pas d'autre source d'inspiration se contentèrent de le mentionner sans déterminer le jour de la fête. Ainsi fit, par exemple, Cratepolius* [2]. *Wion, dont la notice dérive de Cratepolius, le place parmi les saints « quorum dies natalitii ignorantur »* [3].

Un ordo *cistercien, imprimé à Dijon en 1617 inscrit la fête de S. Conrad au 1^er^ juin* [4]. *Il n'est pas difficile de découvrir la raison de ce choix. Aux calendes de juin plusieurs martyrologes annoncent S. Conrad de Trèves* [5]. *Comme il arrive souvent, on a arbitrairement commémoré Conrad à la date où se rencontrait un saint homonyme. Henriquez* [6] *et de nombreux auteurs ont de même inscrit le moine d'Herlesheim au 1^er^ juin. Nos prédécesseurs, arrivés à ce jour de l'année, se contentèrent de signaler l'*ordo *de Dijon et quelques auteurs cisterciens ou bénédictins et rangèrent Conrad parmi les* Praetermissi [7].

Comme nous l'avons vu plus haut, dans la Vita *du légendier de Greven, on lit que Conrad est mort le jour de l'Invention de S. Étienne, c'est-à-dire le 3 août. La date anniversaire est, comme pour tous les autres textes du recueil, annoncée dans le titre :* De sancto Conrado confessore, monacho Cisterciensis Ordinis, tertio nonas augusti. *De plus, dans la table alphabétique que Greven a placée en tête de son manuscrit, il note :*

[1] ZIMMERMANN, l. c.

[2] *De Germaniae episcopis* (Coloniae Agrippinae, 1592), p. 43 : *S. Conradus ab Herlescheim, monachus et presbyter ex Hassia Ordinis Cistertiensis.*

[3] *Lignum vitae* (Venetiis, 1595), lib. I, c. 47.

[4] Cf. *Acta SS.*, Iun. t. I, p. 5.

[5] *Acta SS.*, t. c., p. 127.

[6] *Menologium cistertiense*, Antverpiae, 1630, p. 179.

[7] *Acta SS.*, t. c., p. 5.

Conradi presbiteri et confessoris, monachi cisterciensis in Hassia, tercio nonas augusti, scilicet tercia die, qui nondum est canonisatus ab ecclesia [1]. *Enfin dans son martyrologe, à la date du 3 août, il commémore aussi S. Conrad :* Conradi confessoris de Herlesheim, *et dans l'interligne,* presbiteri monachi cisterciensis in Hassia [2]. *Quelques martyrologes qui dépendent de l'œuvre de Greven, ont inscrit Conrad au 3 août, par exemple l'édition du martyrologe d' Usuard imprimée à Cologne en 1515 et en 1521, P. Canisius, Ph. Ferrarius* [3].

Ces notices n'ont pas échappé aux Bollandistes qui eurent à traiter les saints du mois d'août. N'ayant rencontré aucun nouveau document sur Conrad, ils le placèrent derechef parmi les Praetermissi [4]. *Le légendier de Greven et la chronique de Gerstenberg apportent ce complément d'information qu'avaient en vain recherché nos prédécesseurs.*

Chez les auteurs cisterciens, la date du 3 août est presque entièrement ignorée, tandis que l'anniversaire au 1er juin, signalé dans des ouvrages très répandus, tels que le ménologe d'Henriquez, se retrouve dans la plupart des recueils [5].

Il est piquant de voir comment les notices consacrées à Conrad se déforment peu à peu, au point de devenir presque méconnaissables. Quelques exemples suffiront. Par suite d'une mauvaise lecture, ainsi qu'il a été dit plus haut, Conrad est appelé cancellarius [6]. *Ce titre a sans doute surpris les hagiographes. Pour tourner la difficulté ils recourent à des formules imprécises. Par exemple, Philippe Seguin écrit :* Conradus... in sacris litteris eruditus... viros eruditos amavit plurimum [7].

[1] *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 321.

[2] Ibid. p. 324.

[3] Ibid. p. 327.

[4] *Acta SS.*, Aug. t. I, p. 197.

[5] Le P. P. Zimmermann dans son récent *Kalendarium Benedictinum*, commémore Conrad au 1er juin (t. c., p. 257). La remarque qu'il fait au sujet du culte de S. Conrad est très juste : « A mon avis, dit-il, il y eut à Haina un culte du bienheureux, jusqu'à la fin du moyen âge, peut-être même une commémoration dans l'office ; mais avec la suppression du culte catholique au moment de la Réforme, il disparut. »

[6] Voir plus haut, p. 80.

[7] Cité par Henriquez, *Menologium Cist.*, p. 180. Les œuvres du cistercien Philippe Seguin sont demeurées inédites. On peut lire sur cet auteur ce qu'Henriquez dit dans la préface de son ménologe, p. XLI.

La science, qu'il attribue au bienheureux, était en réalité bien modeste. Ce n'est qu'à l'âge de vingt ans qu'il apprend ce qui est indispensable pour s'acheminer vers le sacerdoce, et une fois ordonné prêtre, occupé soit comme sacristain, soit comme cellérier, il n'a guère de loisirs pour vaquer à l'étude.

Henriquez reprend à peu près la même expression : litterarum scientia illustris [1]. *Jongelinus le qualifie d'*archigrammateus [2]. *Sigismond Alberti, égaré peut-être par un texte tel que celui de Seguin, où le bienheureux est représenté comme guérissant toutes les maladies écrit :* S. Conradus, medicus et monachus Egenę in Hassia Germanię provincię, 1 iunii [3]. *Récemment encore, le moine de Thymadeuc qui composa le ménologe cistercien rédigeait la notice de Conrad en ces termes : « En Allemagne, le bienheureux Conrad, religieux d'Heyn, médecin, grammairien, thaumaturge, célèbre par sa charité envers les pauvres et les pèlerins, surtout par le don surnaturel qu'il semblait avoir de guérir toutes les maladies [4]. » Il est superflu de relever les inexactitudes de ce texte ; il en est du reste, de plus surprenants. Dès 1602, un cistercien espagnol, Bernabe de Montalvo, paraphrasait la brève notice de Jean de Cirey de la manière suivante : « En Egena insigne monasterio de Asia san Conrado de los ilustres Barones de toda aquella region, el mas señalado en nobleza de sangre, y mucho mas en santitad y virtud... Tuvo antes de ser monje, oficio de Canciller mayor, que es el cargo mas honroso de aquellos Reynos. » Et pour que le lecteur ne se méprenne pas sur le titre de*

[1] Op. c., p. 179.

[2] *Notitia abbatiarum Ordinis Cistertiensis* (Coloniae Agrippinae, 1640), l. III, p. 63 : « In Heyna, inter alios floruit B. Conradus Monachus et Archigrammataeus e claro Baronum sanguine prognatus, virtutum gloria conspicuus. » La notice de C. De Visch (*Bibliotheca scriptorum sacri Ordinis Cisterciensis*, Coloniae Agrippinae, 1656, p. 81) n'est pas meilleure.

[3] *De sanctis, beatis ac servis Dei Ordinis Cisterciensis catalogus chronologico-geographicus publico expositus commodo*, Monteregali, 1712. Ce catalogue n'est pas signalé parmi les œuvres d'Alberti, dans L. Caetani, *Saggio di un dizionario bio-bibliografico italiano*, I, Roma, 1924, p. 856. L'exemplaire de la bibliothèque des Bollandistes étant quelque peu détérioré, il n'est plus possible de lire le millésime imprimé à la fin de la notice du B. Conrad.

[4] *Ménologe cistercien*, par un moine de Thymadeuc (Saint-Brieuc, 1898), p. 175.

noblesse donné à Conrad, Montalvo imprime dans la marge la note que voici : « Baron es señor de titulo en Asia y Francia y otras partes [1] *»!*

En présence de notices aussi fantaisistes, on comprend que le P. Gregor Müller se soit abstenu de fournir des précisions sur S. Conrad. Dans son commentaire historique du Catalogue de Jean de Cirey, il écrit : « Les quelques renseignements que nous possédons sur ce Conrad de Hayna, sont très vagues ; nous ne savons pas à quelle époque il vécut, nous ignorons ce qu'il fit, la date de sa mort et s'il a été l'objet d'un culte [2]*. »*

La Vita contenue dans le légendier de Greven permet de donner une réponse à toutes ces questions. En voici le texte d'après le manuscrit de la bibliothèque de Berlin (Theol. Fol. 706), qui en est, à notre connaissance, l'unique témoin. Nous avons divisé le récit en chapitres ; l'orthographe du manuscrit a été maintenue. B. G.

VITA S. CONRADI

f. 180v. **De sancto Conrado confessore, monacho Cisterciensis Ordinis, tertio nonas augusti.**

1. Fuit in Hassie partibus miles quidam Conradus nomine [3], habens coniugem nobilem, nomine Hadewigam. Hic navigio Reni alveum transire cupiens, cum aliquantula hominum multitudine submergitur, et solus reinventus honorifice sepelitur [4]. Hoc sine mora ab uxore prefata percipitur, que illa hora nobilis prolis onere fuit gravida [5] ; moxque turturis more

[1] *Primera parte de la Coronica del Orden de Cister*, p. 358.

[2] *Ein Heiligenverzeichnis*, dans *Cistercienser-Chronik*, t. XXVII (1915), p. 68.

[3] *By namen hiss sin vater her Curd von Hirlessheym, ritter uss dem lande zu Hessen, unde sin muter hiss frauwe Hedewig*, dit la chronique de Gerstenberg (Diemar, op. c., p. 160).

[4] Gerstenberg donne le nom d'un des compagnons du père de Conrad : le comte de Ziegenhain. Contrairement à ce qu'affirme la *Vita*, il dit qu'on retrouva non seulement le corps de Conrad, mais aussi celui du comte et que tous deux furent ensevelis à Erbach (Diemar, op. c., p. 161).

[5] Voir plus haut, p. 76.

vivere decrevit solitaria. Unde post partum prolis, quam ex amore mariti defuncti Conradum curavit nominare, habitum begginarum [1] assumpsit, in quo devotissime omni tempore vite sue vixit. Itaque matri sue Conradus pius puer reverenter erat subditus, crescensque etate ac moribus ad annum etatis sue vicesimum venit, in quo ad honorem militarem sublimatus fuit. Eodem eciam anno, inductu pie matris sue postulavit devote se recipi in confratrem Hegene [2] monasterio Cisterciensis ordinis ; quod fuit sine aliqua contradictione assecutus, statimque predicte ecclesie de Hegene proprietatis iure dedit omnia bona sua perpetuo possidenda, materque eius, devota mulier, emit fundum, in quo est [3] situatum predictum monasterium, in ipso eciam construxit ecclesiam que nunc capella sancti Martini vocatur, in qua postmodum humatum fuit predicti filii sui sacrum corpusculum. Preterea abbas [4] monasterii, contuens quod huius beati viri Conradi negocium a summo celo esset egressum, et quod multa nobilitate ac variorum bonorum morum honestate, licet litterature nescius, abundancius esset preditus, secundum conventus sui consilium suscepit in monachum, dans ei magistrum quendam de monachis sectatorem bonorum operum, qui in curam sui devotissimum accipiens discipulum, expresse bonitatem et disciplinam et scientiam docebat eum. Sed et mitissimus discipulus vice reciproqua magistri sui documenta sollicius audiebat et ea memorie tenacius commendabat. Transacto autem aliquanto tempore, gratia Dei cooperante, cepit horas beate Virginis expedite decantare, deinde horas canonicas, psalterium et missas votivas dicere [5].

[1] Au sujet de l'emploi de ce nom à cette époque en Allemagne on peut consulter : H. Grundmann, *Religiöse Bewegungen im Mittelalter*. Berlin, 1935, p. 326 et suiv. (= *Historische Studien*, Heft 267) ; K. Zuhorn, *Die Beginen in Münster, Frühzeit und Ausgang des Münsterischen Beginentums*, dans *Westfälische Zeitschrift*, t. 91 (1935), p. 1-149.

[2] Le monastère d'Haina. Dans les textes anciens on trouve aussi les formes *Heygene*, *Henes*. La localité est située dans l'arrondissement de Frankenberg. Cf. Dersch, op. c., p. 58.

[3] *add. sup. lin. cod.*

[4] Probablement l'abbé Guillaume, dont le nom est cité dans des documents entre 1219 et 1229. V. F. de Gudenus, *Codex diplomaticus anecdotorum res Moguntinas... illustrantium*, t. III (Francofurti et Lipsiae, 1751), p. 273.

[5] Cf. E. Martène, *De antiquis monachorum ritibus*, t. I (Lugduni, 1690),

2. Abbas igitur et conventus multifarias gratiarum donationes in Dei famulo contuentes, ipsum ad sacros ordines curaverunt promovere, de quo tamen non intumuit sed mansit humilis et mitis corde. Ob id forte cum primam missam ex Ordinis Cisterciensis more legeret devotissime ac de corpore dominico communicaret, sensit in ore quamdam verbis inexprimibilem dulcedinem, super mel et favum dulciorem. Hoc signum per triginta dierum circulum fecit Iesus manere in suo servitore, ut sive comederet aut biberet sive aliud quid faceret, hanc miram dulcedinem sentiret [1]. Unde cepit se ad virtutum opera avidius extendere ; quod abbas considerans commisit ei officium custodie [2], in quo vir Dei religiosissime se regebat, habens in consuetudinem quod, ianua ecclesie diligenter firmata, solebat occulte ymagines vivifice crucis detergere a pulvere cum albissimo panno in vigiliis festivitatum in quibus sermo fiebat in monachorum capitulo. Unde quadam vice tempore estatis, hora dormicionis meridiane, hoc opere completo contigit ipsum incaute pedem in scala figere, propter quod lapso pede cepit ad yma ruere. Continuo autem ymago brachiis de cruce protensis tenuit eum benignissime, quousque pedem refigeret in intersticio scale. Ex hac visione de scala descendens in extasim rapitur, lenteque ad terram cadens velut mortuus efficitur [3]. Cum autem hora none non pulsaretur, custos queritur, sed non invenitur. Quidam igitur monachus ex iussione ecclesiam per fenestram ingreditur et eum iacere in choro conversorum invenit, et urbane ad pulsandum nonam excitavit ; qui surgens prepropere pulsavit nonam solito more.

3. Post hec abbas monasterii iniunxit eidem officium maioris cellerarii [4], qui obedientia humili mox paruit eius iussioni, et regebat istud officium in timore Dei. Et cum post aliquantulos temporum decursus segetum nimius in agris videbatur

p. 218-19 ; A. Franz, *Die Messe im deutschen Mittelalter* (Freiburg i. Br., 1902), p. 115-155.

[1] Diemar, op. c., p. 353.

[2] Sur l'office de sacristain, voir Ph. Guignard, *Les monuments primitifs de la règle cistercienne*, p. 233.

[3] Diemar, op. c., p. 354.

[4] *Cf.* Guignard, op. c., p. 240.

defectus, timens vir Dei ne debitis monasterium per ipsum obligaretur, rogavit abbatem ut ab officio cicius absolveretur. Abbas vero, convocatis | senioribus, dixit quod famulus Dei f. 181.
Conradus absolvi ab officio suo peteret instancius. Qui communi consilio dixerunt quod vir tantus et ecclesie tam proficuus debeat rogari attencius, ut in officio suo maneat sicut prius. Interim vir Dei intraverat monasterium, fixisque in terra genibus ante altare summum, fundebat orationem ad Deum in hunc modum : « Pater misericordiarum, Domine, digneris michi pandere quid in articulo huius hore debeam facere, quia angustie michi sunt undique. » Mox de ciborio in altari collocato, in quo corpus dominicum erat reconditum, audivit vocem omnis armonie dulcedinem excedentem sibique talia dicentem : « Conrade, mane in officii tui dignitate, nihil hesitans, et ambula in timore atque equitate et nullum defectum rei necessarie permittam te habere. » Exiens igitur letus ecclesie ostium, vidit quemdam monachum sibi occurrere, qui per signum iussit eum ad abbatem venire. Ad quem cum intrasset, dixit ei abbas : « Domine Conrade, ego et conventus rogamus et volumus seriosius quod in officio vestro maneatis diucius. » Cui ille : « Domine pater, vestra et conventus iussa devota mente paratus sum suscipere. » Igitur in hoc officio, Domino sedule ipsum promovente, fuit agens prospere in omni suo opere.

4. Cum autem senuisset, ita quod nec offic'a regere posset nec missam celebrare, abbas illius temporis quandam camerulam ei assignavit in qua comodius posset vivere, et vite contemplative dulcius insistere. Habebat autem vir Dei in consuetudine quod cotidie volebat muniri sacrosancte hostie <cibo> evenitque quadam vice tempore missarum eundem orationi diucius insistere. Surgens denique concite ad ecclesiam venit et ambulabat velociter de altari ad altare, nec quemquam invenit qui pane vite posset eum reficere. Cepit igitur cursim versus hospitale ire si forte contigisset ibi quempiam tardius missam celebrare. Cumque ad vie dimidium pervenisset, non poterat ultra procedere, seditque supra lignum quoddam pre lassitudine. In hospitali autem illa vice missam celebravit prior ecclesie, et ecce angelus Domini, arrepta corporis dominici particula que erat in calicem missa, detulit eam ad virum devotum Conradum cum omni reve-

rentia dixitque ei voce iocunda : « Gaude ac letare in Christo, dilecte Conrade, quia Dominus misit me ad te, nolens te hodie carere sacri sui corporis consolatione. Prioris quoque adventum hic expecta eumque consolare, quia tribulato est corde pro particula dominici corporis quam sibi abstuli de calice. Tu igitur cum gratiarum actione accipe corpus dominicum per me tibi a Domino transmissum. » Tunc vir Dei accepit panem vite in cordis iubilo, angelusque Domini disparuit continuo. Cum autem prior de hospitali rediret, dixit ei famulus Domini : « Domine prior, nolite metuere, sed mihi congaudete, quia partem sacre hostie quam amisistis de calice, sola Dei miseratione merui accipere. » Prior hoc audiens, repletus stupore, magnificabat Deum, dicens : « Benedictus sis, Domine, qui famulo tuo Conrado dignatus es misericordiam tuam ostendere et me ex hora tribulacionis liberare. [1] »

5. Post circulum autem septuaginta annorum a tempore mortis militis huius sancti viri patris, defunctionis dies anniversaria advenit, in qua pro anima ipsius devotissima ad Dominum fudit precamina, inter cetera dicens talia : « Clementissime Domine, qui supplicium dire mortis dignatus es sustinere pro nostra miseria, michi servulo tuo revela in hac hora in quali statu sit patris mei anima et an orationum et aliorum bonorum operum prosint ei suffragia. » Cui voce benignissima respondit Dominus in hec verba : « Conrade, celeriter impetra ut amici tui dicant psalteria et aliarum orationum impendia pro patris tui anima, quia hodie est [2] a penis liberanda. » Super his verbis quam plurimum consolatus, omni festinancia complens Domini iussa, gratias egit Domino pro misericordia patri suo impensa. Ex premissa autem Domini allocutione consolatoria, fiducia concepta, apposuit humillime interrogare Dominum et pro matris anima, dicens : « Omnipotens Domine, in cuius dicione cuncta sunt posita, michi famulo tuo etiam nunc manifesta, qua-
f. 181v. liter sit de matris mee anima. » Cui Dominus | : « Conrade, vade ad sepulchrum matris tue, quia faciam eam tibi dicere quid de ipsius anima debeas sentire. » Qui surgens venit propere ad eius sepulchrum, dicens : « Mater, misit me pius

[1] Diemar, op. c., p. 354-55.
[2] *add. sup. lin. cod.*

Dominus ad te, ut reveles mihi qualiter sit anime tue. » Et mox de sepulchro vox respondit : « Bene, fili carissime, iam enim fruor bravii celestis dulcedine, quod [1] nec oculus videre nec auris audire nec in cor hominis valuit ascendere [2] ».

6. Quadam vice cum esset vir Dei Conradus in lectulo suo collocatus, cogitavit intra se impossibile esse gratiam Dei semper retinere, exprimere vel ad plenum intelligere, et ideo proposuit secrete Matrem gratie invocare, Petrum et Paulum, Benedictum et Bernhardum, deinde omnes angelos atque omnes Dei electos, quatenus eos posset habere propicios et intercessores ad Deum pro gratia obtinenda perpetuos. Tunc ait illi Dominus : « Conrade serve mi, sollicitus esse noli, scio quid desideras. Ecce ipsi rogaverunt pro te et exaudivi eos benigne. » Et statim integraliter raptus est cum consolatione predulcissima per aliqua horarum spacia. Post reditum autem dixit : « Domine, quamdiu moratus es, carissime, fac misericordiam tuam mecum, et me permittas semper esse tecum. » Habuit autem vir Dei Conradus quadam vice per diem et noctem, sicut ipse confessori suo retulit, divinas consolaciones sexcentas, ex quibus alique fuerunt tam profunde, quod corpus reddebant omnino insensibile. Fuit etiam aliquando quinquaginta vicibus ad superna raptus, ita quod per exteriores sensus insensibilis esset factus. Quodam vero alio tempore, centum divinas consolaciones fuit assecutus. Alia autem vice octoginta vicibus fuit consolatus. Quarum consolacionem minor erat ei toto mundo carior ; tam fortiter enim in amore Dei ardebat, quod fere in viribus corporis defecerat.

7. Accidit quadam vice ut a laudibus usque ad terciam extra se raperetur et velut in thalamo cum Domino manens contemplacionis dulcedinem suavissime frueretur. Dixitque ad eum Dominus : « Conrade, cogis me. » Et ille : « Etiam Domine. » Et Dominus : « Quam potenter loqueris, cum sis pulvis et cinis ! » At ille : « O amor unice, quia maxima confidencia est mihi de te. » Et Dominus : « Oportet erga me voluntatem tuam implere. » Ipse vero invocans beatam Virginem dixit : « Eya, Domina carissima, detine eum et liga. »

[1] que *cod.* — [2] Diemar, op. c., p. 354.

Et Dominus : « Conrade, quid vis? Capere me intendis? » Et ille : « Domine, si possem, libentissime te caperem. » Et Dominus : « Si capere me potes, ut cupis, dabo tibi ut omnis necessitatis, omnis laboris et doloris tui obliviscaris, et ut gaudium meum et tuum unum sit, mea voluntas et tua una sit, mea gloria et tua una sit. » Et Conradus : « Fortissime Deus, tu me iuvare potes in parvo, sicut in magno. » Et Dominus : « Surge, ego ero tecum, et iuvabo te. » Ad se igitur reversus, mirabili suavitatis unctione totum interiorem hominem delibutum sensit. Ex eo autem tempore quo cepit Deum in toto corde exquirere, nulla potuit dies transire quin Patris misericordie aut Virginis Marie meruerit responsionem habere.

8. Cum enim quadam vice, tempore estatis, cum conventu ad colligendum fenum in labore esset, cepit in magno sudore fatigari nimis in labore, ita quod pre lassitudine vix ad domum posset redire. Et cum se ad orationem tempore cene ante summum altare flexis genuis posuisset, dixit ad eum Mater misericordie : « Quid oras modo, Conrade? Vade cicius ut possis cum fratribus cenare ; fuisti enim cum eis in labore, eris eciam in refectione. » Et respondens vir Dei, ait : « Excellentissima mater Dei, antea tam fessus fui, quod cenare non potui. Sed ex quo audivi verba tua dulcissima, confortatus sum per omnia. » Surgens igitur cucurrit ad refectorium ut posset optinere versum [1], sicut in ordine est consuetum. Videns autem conventus claritatem vultus eius et quod post lassitudinem curreret in tanta fortitudine, obstupefactus est valde. Cena autem facta, domino abbati eum de hoc sciscitanti respondit que Mater misericordie prestitisset ei. Quocienscumque vero aliqua divina consolacio facta fuit ei a Domino vel a beata Virgine, pallor de vultu eius humili solebat exire, per quem famuli Dei divinam sibi consolacionem a Domino Deo factam solebant cognoscere. Aliquando vir Dei Conradus
f. 182. turbatus | de magna penuria conventus, oravit ad Dominum dicens : « O piissime Domine, rogo te ut conventui isti in hoc loco degenti propter me semper benefacias, et misericorditer in omnibus necessitatibus ei subvenias. » Et dixit ad eum

[1] Le sens de ce mot et l'usage cistercien auquel il fait allusion sont expliqués par DU CANGE, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, l. v.

Dominus : « Conrade, mi dilecte, dic eis ut recte se habeant, et omne bonum faciam eis, veritatem teneant, et voluntatem propriam frangant, humilitati studeant et ordini, quia mater mea ex humilitate placuit michi [1]. » Animabus quoque fratrum et aliis in purgatorio existentibus vir Dei abbreviacionem penarum et liberacionem sepius impetravit. Iusserat enim Dominus aliquando eum pro captivis suis orare frequencius, quam iussionem complevit instancius, quia dixerat Dominus multum acceptum ei esse devote orare pro animabus fidelibus. Habebat eciam pro consuetudine sanctus pater ut cum magna devocione quinque Pater noster cotidie diceret quatenus Dominus propter quinque sua vulnera quinque suos sensus custodiret. Quam orationem vocavit auream, propter devocionem maximam quam habuit ad illam [2].

9. Cum post casuale incendium monasterii, magister Henricus lapicida reedificaret nimis sumptuose, quadam vice, cum vellet per scalam descendere, ad pavimentum ruit de testitudine. Pro quo cum vir Dei Conradus orasset, dixit ei Dominus : « Nimis sumptuose in monasterio unam fenestram construxit, unde quatuor fenestre bene potuissent fieri et ideo eum corripui. » Cumque quasi mortuus iaceret, dixit ei vir sanctus ex iussione Domini ut surgeret, et fideliter Deo usque ad mortem serviret. Postea vero iteratim in Veteri Monte [3] nimis sumptuose cepit edificare, propter quod Dominus iterum eum punivit. Cecus enim effectus fuit et usque ad obitum suum cecus permansit. Vir eciam Domini Conradus prophetico spiritu fuit plenus. Cum enim quidam miles adhuc parvulus [4] a parentibus suis invitus ad scolas pro spirituali munere habendo esset positus, quatenus frater eius unicus paternam hereditatem possidere posset solus, quadam vice cum scolares dormirent in meridie, cuidam pauperculo digitum silenter abscidit, ut sic scolas potuisset evadere et paternam

[1] Le passage parallèle de la chronique de Gerstenberg est plus développé. DIEMAR, op. c., p. 354.

[2] Au sujet de la coutume de réciter cinq oraisons dominicales en l'honneur des cinq plaies, cf. L. GOUGAUD, *Dévotions et pratiques ascétiques du moyen-âge* (Maredsous, 1925), p. 85 ; Maria MEERTENS, *De Godsvrucht in de Nederlanden*, t. II (Brussel, 1931), p. 2.

[3] Altenberg, près de Cologne.

[4] adhuc parvulus *add. sup. lin. cod.*

hereditatem cum fratre suo possidere. Quod cum matri eius qui hoc fecit fuisset relatum, venit nimis turbata ad virum sanctum, petens super hoc suum benignum consilium. Qui antequam ab ea quitquam audiret, in hec verba prorupit : « Dilecta cognata, pro eo quod accidit non sis turbata, quia non velles post dies paucos quod iste filius tuus esset sacerdos. Scias contra Dominum nullum esse consilium, et ideo ammodo non sis turbata, quia nichil fit sine causa. » Infra quindenam igitur ille qui paternam hereditatem possidere debuerat, viam universe carnis est ingressus et remansit patri suo heres solus prefatus iunior filius, qui postmodum miles est factus.

10. Cum autem incolatus sancti patris Conradi nimis sibi prolongaretur, dixit ad Dominum : « Mi Domine, quare tamdiu differs me suscipere ad te? » Et Dominus respondit : « Ut michi magis propinques. » Et Conradus : « Quare plus differs, Domine? » Respondit : « Ut proficias his qui in purgatorio sunt. » Et Conradus : « Quare magis differs, Domine? » Et Dominus : « Ut purior fias, et ut omnis celestis exercitus letanter te suscipiat. » Et Conradus : « O Domine Deus, si tanta facis mihi peccatori, quanta bona mihi faceres si bonus essem. » At Dominus : « Conrade, si melior esses, facerem tibi multo melius. » Vir eciam Domini vidit sepius in missa angelos sibi ministrantes ; vidit quoque multociens in sacrosancta eucaristia elegantis forme puerum, Dominum nostrum Iesum Christum. Hanc autem orationem cum magna devocione solebat dicere in elevacione sacrosancte hostie : « Benedictus sis Domine, ubicumque elevaris hodie [1]. »

11. Cumque iam sentiret vir Dei resolucionem sui corporis imminere, dixit ad Dominum : « Carissime Domine, mitte mihi in agone meo matrem tuam pro propugnaculo contra tam horrendos demones omniumque bonorum hostes. » Et ait illi Dominus, Pater consolationis tocius : « Accipe Iohannem, matris mee fidelem custodem. » At ille : « Non, Domine. » Et Dominus : « Accipe Petrum et Paulum, principes apostolorum. » Respondit : « Nequaquam, Domine, sed eam tan-

[1] A propos des prières récitées pendant l'élévation, cf. P. Browe, *Die Verehrung der Eucharistie im Mittelalter* (München, 1933), p. 51.

tum volo piissime. » Et Dominus : « Accipe Benedictum et Bernardum ut impendant tibi auxilium. » Respondit : « Nullum horum volo, sed meam Dominam peto solummodo. » | Et f. 182v.
Dominus : « Quam potenter loqueris, matrem meam mihi auferre intendis. Ego eam habere volo, quia non possum eius carere. » Et ille : « Dulcissime Domine, dimitte mihi eam, pre omnibus mihi dilectam. » Ait Dominus ad matrem suam : « Mater, audis quam fiducialiter iste loquitur, non possum ei negare, oportet ergo me eum exaudire. » Confortatus vir Dei ex tali promissione, adiecit dicens : « Domine, qui dignatus es me exaudire, iterum rogo te ne demonibus dimittas me. » At Dominus : « Conrade mi dilecte, antequam te eis dimitterem, pocius offenderem insidiatores omnes qui in inferno sunt demones. » Letatus ultra modum vir Dei in his que ei dicta sunt a Domino, fecit convocari conventum et humiliter petivit sacri olei sacramentum. Quod cum ei solenniter impensum esset, cum magna devocione laudavit Dominum.

12. Erat autem in eodem infirmitorio quidam adolescens valde infirmus, qui in omnibus ad mortem erat expeditus. Cum vero fratres magis essent intenti circa patrem sanctum, quam circa fratrem iuvenculum, quia propter senium putabant eum cicius moriturum, dixit eis pater piissimus : « Fratres, ad illum iuvenculum respicite diligencius, quia ante me est moriturus. » Quod per omnia ita contigit, sicut vir Dei spiritu prophetico predixit, nam inter missarum solemnia predicti fratris anima a corpore est egressa. Eodem vero die in meridie, Conradus vir beatus, cum consummasset in Hegene dies suos, plenus dierum et virtutum, in conspectu angelorum Deo tradidit spiritum. Obiit autem circa annum Domini millesimum ducentesimum septuagesimum, in die invencionis sancti Stephani prothomartiris. Postquam vero Dominus fidelem suum famulum Conradum feliciter [1] in celum assumpsit diversis modis eius gloriam revelavit et miraculis clarificavit.

13. Fuit autem quedam virgo tunc temporis in Brabantia Elizabeth nomine [2], religione sanctissima, in civitate que ad

[1] felliliter *cod.*

[2] Plus haut, p. 79, nous avons vu que Ricolphe, qui vint interroger Élisabeth, avait été abbé de 1272 à 1284. A cette époque, non loin de Saint-Trond,

sanctam Drudam [1] est nuncupata, que in corpore suo portare meruit beata Domini nostri Iesu Christi quinque stigmata, de quibus sanguis fluebat omni feria sexta. Hanc beatam virginem propter sui sanctitatem dominus Rycolphus [2], abbas de Arnesburch, eundo ad generale capitulum more solito, quadam vice visitavit et de gloria beatissimi patris Conradi prefati ab ea inquisivit. Que protinus ei respondit : « Hic pater sanctus magnam gloriam in celo inter apostolos in choro seraphim optinuit, quia superne contemplacionis amore accensus in solo conditoris sui desiderio anhelavit, et nichil in hoc mundo praeter eum concupivit, terrena eciam queque abiecit ; ergo nunc in solo eternitatis amore pascitur : ardendo enim cum seraphim amat, et amando ardet. »

14. Illustris quoque princeps dominus Henricus [3] lantgravius Hassie, beate Elizabeth nepos, cum quadam vice nimium

vivait une stigmatisée appelée Élisabeth de Spalbeek ou d'Erkenrode. L'abbé de Clairvaux, Philippe († 1273) a écrit une relation très circonstanciée de tout ce qu'il avait pu voir et entendre lors d'une visite qu'il avait faite à Erkenrode (*BHL.* 2484). Les quelques mots de la *Vita Conradi* que nous publions, s'accordent très bien avec la description de Philippe de Clairvaux : *Praefata puella manifestissime stigmata Domini nostri Iesu Christi in corpore suo portat ; in cuius scilicet manibus et pedibus necnon et latere absque simulationis ambiguo aut fraudis scrupulo evidentissime patent plagae recentes, frequenter et maxime sextis feriis sanguinis irriguum evomentes* (*Catal. lat. Brux.*, t. I, p. 363). Sur Elisabeth d'Erkenrode, cf. Stroick, *Wer ist die Stigmatisierte in einer Reformschrift für das zweite Lyoner Konzil ?* dans *Historisches Jahrbuch*, t. L (1930), p. 342-49 ; P. Debongnie, *Essai critique sur l'histoire des stigmatisations au moyen âge*, dans *Études Carmélitaines*, t. II (1936), p. 30-33.

[1] *Druda* se présente comme un diminutif de *Gertrudis*. En vain chercherait-on à identifier une localité de ce nom. Il paraît vraisemblable que l'hagiographe ayant entendu prononcer *Sint Truiden* aura mal interprété le vocable et écrit *ad sanctam Drudam* au lieu de *ad sanctum Trudonem*. Erkenrode se trouve, en effet, dans le voisinage de Saint-Trond. Dans le mémoire de Philippe de Clairvaux, on lit que l'abbé de Saint-Trond s'intéressait spécialement à Élisabeth et qu'il fournit à Philippe de nombreux renseignements : *Sciendum est quod cuidam venerabili et religioso... viro, abbati scilicet Sancti Trudonis, de Ordine S. Benedicti, eiusdem virginis, vicinae suae et secundum carnem cognatae, dudum fuit a loci diocesano cura sive custodia commendata* (*Catal. lat. Brux.*, t. I p. 373).

[2] Voir plus haut, p. 79.

[3] Sur Henri de Hesse, voir Otto Grotefend, *Regesten der Landgraven von Hessen*, fasc. 1, Marburg, 1909 ; C. Knetsch, *Das Haus Brabant*, Teil I (Darmstadt), p. 45.

paralisi vexaretur, rogavit Dominum, quatenus propter servum suum sanctum Conradum, paralisim ab eo vellet depellere, et pristinam sanitatem sibi restituere. Moxque ut orationem complevit, totaliter se curatum sensit. Unde postea cum gratiarum actione tumbam sancti patris visitavit et oblacionem suam ei cum gaudio obtulit. De cetero eciam, quamdiu vixit, semper in magna reverencia eum habuit.

Hec autem pauca de huius sanctissimi viri actibus, hic breviter conscripta sufficiant. Innumerabilibus enim in diversis tribulacionibus, necessitatibus et in angustiis existentibus liberacionem atque consolacionem impetravit sepius, precipue fratribus in monasterio suo degentibus. Rogemus ergo, carissimi, Dominum ut propter hunc fidelem suum servum, det nobis ita sapere et intelligere ac novissima providere, quatinus in hoc fragilitatis corpore, eo duce ac rectore sic transeamus per bona temporalia ut non amittamus eterna. Amen.

HAGIOGRAPHICA CELTICA

I. Narratiuncula de S. Columba Hiensi

Carmen de S. Brendano Clonfertensi, antiquissimum omnium quae gadelice exstant testimoniorum de Brendani navigatione, edidit, explicavit, germanice vertit Kuno Meyer [1] ex codice qui Liber Lageniensis hodie appellatur, olim Liber Glenn-Dá-Lochensis, an. circiter 1160 descripto, in marginibus paginarum 366 (7 strophas) et 369 (duas ultimas strophas). Philologi, ex vocabulorum formis et syntaxi iudicantes, nemine contradicente, censuerunt carmen esse centum fere annis vetustius codice. Idem typis mandavit v. d. D. T. Brosnan inter additamenta ad Catalogum sanctorum Hiberniae homonymorum, gadelice *Comainmnigud Noem hErend* [2]. Huc ne regredi cogamur, notare iuvat, inter alia multa loca quae Brendanus obiter invisisse canitur, inici mentionem loci ad quem peregrinationes religionis ergo multi Hiberni (quod et aliunde liquet et praesertim ex scottico genere scribendi in antiquioribus libris Turonensibus), etsi alte silent ceterae de Brendano Clonfertensi narrationes : *Torinis* hic hibernice dicitur, voce a Turonibus deducta et ad gadelicam vocem *inis*, quae « insulam » significat, paulum accommodata. Indicium est hoc, inter alia multa, venerationis S. Martino in Hibernia adhibitae.

V. d. Kuno Meyer, de carmine *Mochen, mochen, a Brénaind* unice sollicitus, neglexit brevem narrationem, quae duo ultima tetrasticha excipit in margine infimo paginae

[1] *Ein mittelirisches Gedicht auf Brendan den Meerfahrer*, in *Sitzungsberichte d. K. preuss. Akad. der Wissenschaften*, 1912, p. 436-43 ; cf. *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. IX, p. 187 ; *Revue Celtique*, t. XXXIII, p. 387-88. Carmen incipit : *Mochen, mochen, a Brénaind.*

[2] *Archivum Hibernicum*, t. I, 1912, p. 362-64. De *Comainmnigud* vide C. Plummer, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, Catalogue, num. 189 et 190.

369. Hanc descripsit D. T. Brosnan [1], haud sine mendis et, in extremo versu, latinis vocibus penitus omissis. Eadem igitur typis dabo ex imagine Libri Lageniensis lithographice expressa, et latine vertam. Perspiciet ocius qui legerit, aenigma seu ambages has esse. Neque nodum expedissem nisi subtilia philologorum ingenia opem porrexissent, Iohannis Fraser, Oxoniensis, Osborni Bergin et Gerardi Murphy, Dubliniensium.

*Isé SenBrena*ind *dorat in chomairli do Chol*um Cilli *daig batar nóib hErend i cocud friss iar loscud dia muntir Dromma Liss* ar *ndiultud friu ; dia n-epertsom :*

« Druim Lis
cell bec for acce Fanat
Ondiu immach co tí bráth
mennat násadach namat. »

Isí imorro in chomairle tuc Brenaind : « Cuir dar cend in cloich mbics<e> [2]. *Roscuir* imorro [3] *Col*um *Cilli in cloich dar cend. 7 issed bái inti : « Í Í » .i. Í « eirg », Í « do Í ».* Vel *isé Molasse Daminsi tuc in chomairle dó* et quod verius est [4]. Latine : *Brendanus Senior, is est* (vel : *Ille est Brendanus Senior* [5]) *qui consilium dedit Columbae Hiensi* [6], *quando* (vel : *quia*) *infensi erant sancti Hiberniae in eum* (*Columbam*), *quod eius* (*Columbae*) *homines* [7] *Druim Lios combus-*

[1] T. c., p. 364.

[2] Unum elementum minus perspicuum ; vix non certo legeris *e*.

[3] Dubium quid scripserit librarius : $\overset{\circ}{p}$, id est *vero*, an $\overset{\circ}{p}$, id est *post* ; utrum elegeris, sententiam fere eandem habes.

[4] Ultimae voces compendiose in codice : *quod* exprimitur littera *q*, subducta linea flexuosa ; dein littera *h*, puncto suprascripto ; *us*, consueto compendio ; haec perperam descripta coniecit Prof. O. J. Bergin pro *ui*, linea suprascripta. Tandem *est* significatur littera *t* inversa.

[5] Quis ille fuerit Brendanus Senior, mox disputabimus. Legi fortasse potest in gadelico *Isé sen Brenaind*, « Iste est Brendanus », quasi vocula *sen* esset pronomen affixum suppletivum ; sed potius exspectabas, si is esset sensus : *Isé sin in Brenaind*.

[6] Ex sequentibus perspicue apparet hic agi de paenitentiali iudicio in Columbam lato, ut ferunt, a sanctis Hiberniae, quando iussus est e patria exire.

[7] Significantur Columbae sive monachi sive affines. Hi erant Nepotes Eogani et Conalli, alias dicti Nepotes Nialli septentrionales. Minime inaudita sunt

serant, postquam repulsam tulerant. De quo dixit ille (Columba) :

Druim Lios
parva cella prope Fánat [1],
ex hoc die ad diem Iudicii
celebris habitatio inimicorum [2].

praelia inter monachos, de quibus vide W. Reeves, *The Life of St. Columba, Founder of Hy ; written by Adamnan* (= *Irish Archaeological and Celtic Society*), p. 255 ; J. Ryan, *Irish Monasticism*, p. 327. Alibi legimus, inter causas exsilii S. Columbae fuisse pugnam habitam inter S. Columbam et S. Comgallum de quadam ecclesia, mox p. 107.

[1] Exspectas in gadelico *i n-acce Fanat ; for acce* haud scio an scriptum sit ut duplicaretur elementum *f*, quod Hibernis poetis placebat. *Fanat* casus est genetivus.

[2] Locus est salebrosus, propter vocem raram et difficilem *násadach*, de qua nos erudivit v. d. Gerardus Murphy. Adhibetur *násadach* de S. Columba Hiensi in exemplo antiquo metrico, quod adducit priscus lexicographus hibernus in codice H. 3. 18 Collegii Sanctissimae Trinitatis Dubliniensis : *ainm hui nassadaigh Neill*, « nomen praeclari nepotis Nialli », quod clarioribus verbis reddit : *clu Coluim Cille*, « fama Columbae Hiensis » (W. S., *Three Irish Glossaries*, p. 137). Nomen est adiectivum deductum a substantivo *násad*, quod significare videtur « coetum », seu magis proprie « festivum coetum in honorem sive dei paganorum sive sancti ». Ita Cormacus lexicographus : *cluiche nō aonach is dō is ainm nāsad* (W. S., op. cit., p. 26). Saepe adhibetur in *Saltair na Rann*, plerumque ad explendum versum, at semel saltem sensu clariore, versu 8369, ubi de coetu festivo beatorum in caelis (W. Stokes, *Saltair na Rann*, p. 146, sub voce *nassad* (= *Anecdota Oxoniensia, Mediaeval and Modern Series*, Vol. I, Part III) ; eodem fere sensu in *Aided Echach meic Maireda* (*Lebor na Huidre*, edd. R. I. Best et O. Bergin, p. 98, versu 3041). Eduardus Gwynn, *The Metrical Dindshenchas*, t. V (= *Royal Irish Academy, Todd Lecture Series*, t. XII), p. 281, in voce *násad*, exempla duo commonstrat ubi significari credit « locum in quo coetus haberi solet ». Haud improbabile est, in *násad* contineri vocem *nós* (cf. *már*, postea *mór*, « magnus »). Haec, in recentioribus carminibus frequentior, significat « famam ». Inde deducimur ad sensum « clari, festivi, celebris ». Vel forte *mennat násadach namat* intellegatur oportet « locum ubi conveniunt inimici ». Vox *násad* induere potest sensum « festi, festi diei », deductum ex « festivo coetu in sancti honorem ». Quod si verum est et recte intellexerunt antiqui lexicographi (H. 3. 18, ed. W. S., p. 137 ; O'Davoren, ibid., p. 108 ; *Archiv für celtische Lexicographie*, t. II, p. 425) locum festilogii Óengusiani ad d. 26 octobris, *Félire Óengusso Céli Dé*, ed. W. Stokes, p. 218 (= *Henry Bradshaw Society*, t. XXIX), nomen festi mutatum est in nomen sancti. Legimus enim in aliquot codicibus Oengusii : *Nassad* (in aliis : *Nassan*) *Beóán Mellán*. Id potest intellegi, sive « festum Beóáni et Melláni », sive « (sancti) Nassad (*vel :* Nassán), Beóán, Mellán ». In martyrologio Tam-

Hoc autem est consilium quod dedit Brendanus : « Inverte hunc lapidem (qui est) coram te. » Columba lapidem invertit. Hoc autem erat in eo (inscriptum) : « I I », id est « I » = « Vade », « I » = « ad I » [1]. *Vel* [2] *Molassius est qui consilium ei dedit, quod verius est* [3].

Manifestum est, haec arto vinculo coniungi cum fragmento Vitae S. Brendani Birrensis quod casu servatum est :

Columba, cum ex Hibernia patria in exilium trans mare proficisci voluisset, nuncium misit ad seniorem Brendanum abbatem Birrae, quem Deus donavit spiritu discretionis et consilii in dirigendis quibuscumque per vias maxime gratas

lachtensi, quod saepe monuimus paulo antiquius videri festilogio Oengusiano, habemus : *Nasad Beoain Mellain* (quod innuit vocem *nasad* substantivam esse : nam *Beoain* et *Mellain* formae sunt casus genetivi, clariores quam sunt *Beóán* et *Mellán*) ; sed mox subdit unicus codex : *tres sancti de Britonia et in una ecclesia sunt* etc. R. I. Best et H. J. Lawlor, *The Martyrology of Tallaght*, p. 84 (= *Henry Bradshaw Society*, t. LXVIII) ; cf. *Félire Óengusso*, ed. cit., p. 226, ex duobus codicibus L et P, si quid perspicio). Annotationes latinas ad textum gadelicum martyrologii Tamlachtensis recentiores esse opinor annotationibus gadelicis. Difficultas tamen manet haud exigua : vix enim, si vox *nasad* hic substantiva est, ex alio fonte profluxisse credenda est quam ex festilogio Oengusiano, ubi necessario conectit tetrasticha d. 26 octobris cum tetrastichis d. 25, quae desinunt in voce *Nascai*. Gormanus intellexit duos tantum esse sanctos, Beóán et Mellán (Marcianum enim inserit ex Hieronymiano), *Félire Húi Gormáin*, ed. W. Stokes, p. 204 (= *Henry Bradshaw Society*, t. IX) ; Dungallense martyrologium exscripsit Gormanum, non complevit, uti solet, ex Tamlachtensi, *The Martyrology of Donegal*, ed. J. O'Donovan, J. H. Todd et W. Reeves, p. 284 (= *Irish Archaeological and Celtic Society*).

[1] Certa videtur versio. Latine intellego voces, ut altera í sit accusativus casus nominis í, indeclinabilis. Haec prisca eaque genuina forma est nominis insulae quam hodie Iona dicunt. De variis mutationibus vid. Reeves, *The Life of St. Columba*, ed. cit., p. 258-62. Optime servat haec interpretatio distinctionem litterarum *i* et signi *.i.*, nullo accentu superaddito, « id est ». Sic enim scribitur in codice : *t.i.i.i.eirg.i.doi*.

[2] Vocula *vel* apud enarratores Hibernos, aliam explanationem introducit. Ita intellege : « Iuxta alios auctores, qui verum attigisse credendi sunt, dedit Molassius consilium, Brendanus non dedit. »

[3] Ne mirum sit in codice praeponi voculae *quod* particulam *et*, adverte sententiam latinam *quod verius est* pendere a verbo gadelico *is*, uti sententia gadelica quae intercedit ; eam ob causam inserit gadelicus, sive librarius sive scriptor, coniunctionem *et*.

Deo et utilissimas consilia capientibus, ut sibi indicaret quem locum specialiter deligeret sibi manendi in exilio. Tum Brendanus in caelum aspiciens et paulisper tacens ac cogitantis instar, iussit terram fodi sub pedibus nuncii Columbae, sub quibus invenerunt lapidem, quem de terra levatum diligenter intuens Brendanus, invenit in eodem figuram litterae seu alphabeti characteris I. Et conversus ad nuncium, qui Columbae minister erat, ait: « Renuncia tuo magistro Columbae in haec verba: I id est abi in insulam I ; nam ibi invenies augmenta virtutum et inde multae animae in caelum ibunt, et locus idem habebit magnum honorem [1] ».

Usserius unde haec hauserit ita significat : « in Vita S. Brendani abbatis Birrensis (de quo in XVII capite dicendum erit) ita expressum invenitur ». Vita utrum gadelica fuerit an latina, omnino ambiguum esse arbitror [2], sed profecto nimis polite hoc fragmentum est scriptum quam ut ex antiqua Vita latina, nulla ex parte immutatum, desumptum esse videatur. Minus enim latine scribebant prisci Hiberni. Propensius crediderim Usserii fragmentum esse vel ex gadelico sermone versum in latinum [3] vel saltem retractatum.

Ex Usserii testimonio, qui Vitam Brendani Birrensis profert, et ex vocibus *ad seniorem Brendanum abbatem Birrae* (si tamen has mutuatus est ab exemplo, non explicandi gratia adiecit), deducimus *SenBrénaind* seu Seniorem Brendanum dici abbatem Birrensem. De quo cum perpauca exstent documenta, locos collegi qui suadeant Birrensem nuncupari solitum Seniorem. *Brénaind* enim, ut in gadelico legitur, prisca forma est nominis quod posterius latine scripserunt Brendinum, Brendenum, Brandanum, tandem plerumque Brendanum. Cognomine Senioris nonnumquam inter se

[1] Apud Usserium, *Britannicarum Ecclesiarum Antiquitates*, inter *Addenda quaedam omissa*, p. 506-507 in editione altera, quam praesto habemus. Eundem locum habes apud Colganum, *Trias Thaumaturga*, p. 462, qui forte ex Usserii priore editione totum mutuatus est. Haud scio an quippiam aliud ex Vita Brendani Birrensis repperierit Colganus ; nam Lovanienses Minoritae Hiberni non habebant nisi « de S. Brendano Birrensi parum » ; cf. C. Plummer, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, Catalogue, num. 217.

[2] Inter latinas Vitas reposuit Plummer, loc. cit.

[3] Satis longe abest a narratione gadelica Libri Lageniensis, ut prudenter credere liceat aliunde esse depromptum.

discernuntur sancti duo, aequalis fere famae. Plana res est de duobus Cíaránis. Perpetuo enim usu *Sen Cíarán*, sive Cíarán Senior, dicitur Saighirensis abbas, ut a Cluanensi distinguatur. Nempe plurimos sanctos homonymos Hibernia habuit, centenos aliquando et plures, iamque adverti carmen *Mochen, mochen, a Brénaind*, cuius duo extrema tetrasticha ante hanc narrationem in Libro Lageniensi inseruntur, hoc loco occurrere in margine, commentandi gratia, ad exemplum Catalogi sanctorum homonymorum. Nec ambiguum est quin pertineat et carmen et narratio ad aliquos e septemdecim homonymis Brendanis. De Clonfertensi certe agit carmen *Mochen, mochen, a Brénaind*. Narrationi ab ipso Catalogo, uti monui, divulsae, in uno, quem novi, codice, nullum signum praefigitur quod ostendat de quo Brendano agatur.

Et gadelice et latine Acta exstant duorum Brendanorum, alterius Navigatoris eiusdemque Clonfertensis abbatis, alterius Birrensis. Hi sane, labentibus annis, omnium Brendanorum clarissimi fuere [1]. Ceterum, in fabula illa plane singulari et a ceteris diversa recensionibus de Brendani Clonfertensis Navigatione quae inscribitur *Da Apstol decc na hÉrenn* [2], Brendanus Birrensis inducitur senior Brendano Clonfertensis, idemque *senóir... .i. sinnser naemh Erenn*, nempe « senior et natu maximus sanctorum Hiberniae » (intellege : « sanctorum Hiberniae qui inter duodecim Hiberniae apostolos collocantur »), iterumque *seanoir ;* et paulo post nuncupatur Clonfertensis *Brenainn oc*, id est « Brendanus Iunior ». Unde fortasse eruas Seniorem Brendanum dici solitum fuisse Birrensem. Paulo magis ambiguum est quod affert altera Vita gadelica S. Cíaráni Saighirensis [3]. Legit Plummer : 7 *as dibh sen Brenainn Birra*, « ex quibus est Brendanus Birrensis », quasi vocula *sen* pronomen esset affixum suppletivum ; sed non absurde intellexeris : 7 *as*

[1] Simul memorantur *da Brenainn*, id est duo Brendani, in tetrastichis de duodecim Apostolis Hiberniae, quae typis vulgavit inter annotationes ad festilogium Oengusianum W. Stokes, ed. cit., p. 168. Ex parallelis locis, perspicuum est hos esse Birrensem et Clonfertensem.

[2] Ed. C. Plummer, *Bethada Náem nÉrenn*, t. I, p. 96, §§ 1-3.

[3] Ibid., t. c., p. 113, § 5.

dibh SenBrenainn Birra, « ex quibus est Brendanus Senior, Birrensis ».

Perspicuum est testimonium Vitarum S. Findbarri, episcopi Corcagiensis. Nam ubi Vita Latina habet voces : *sanctus Brendanus senior* [1], gadelica legit : *Brenainn Birrae*, « Brendanus Birrensis [2] ».

Certe Birrensem eundem Seniorem nuncuparunt hagiographi Lovanienses, Hiberni Minoritae, qui, in his praesertim similibusque rebus, priscum linguae usum retinuisse credendi sunt. Michael O'Clery in martyrologio Dungallensi scribit [3] aequari cum Brendano Birrensi S. Bartholomaeum in Catalogo sanctorum Hiberniae qui alienigenis sanctis similitudine quadam respondeant [4]. Iamvero in eo Catalogo legimus : *Bartholo*meus *a*postolus : *Brendi*nus *Senior ;* moxque : *Tomas apostolus* : *Bren*dinus *Cl*uana *Ferta* [5]. Colganus autem, uti monui, fragmentum ex Vita S. Brendani Birrensis exscribit ex Usserio, in quo Brendanus Senior vocatur, nulla animadversione subiecta quae admirationem indicet [6].

Quod autem habet Vita tertia S. Aidi Killariensis (*BHL.* 188), ubi *beatus puer Edus, solus in heremo, invenit in quadam cellula secreta et remota insula duos sanctos seniores abbates, silicet Brendanum Byrra et Kainnicum* [7], parvi est momenti. Nam si cum ceteris Aidi Vitis locum contuleris [8], perspicies plura hic ad arbitrium immutata, dum tertiae recensionis scriptor prisca monumenta retractat. Neque tandem mirabitur quisquam inter seniores reputari sanctum Brendanum Birrensem, quem in tetrastichis quibusdam haud spernendae antiquitatis legimus octogesimum supra centesimum annum attigisse [9].

[1] *BHL.* 2983, ed. C. PLUMMER, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. I, p. 67, cap. 5.
[2] ID., *Bethada Náem nÉrenn*, t. I, p. 12, cap. 10.
[3] *The Martyrology of Donegal*, ed. cit. p. 320.
[4] PLUMMER, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, Catalogue, num. 197.
[5] Liber Lageniensis, in imagine lithographica, p. 370, col. 3.
[6] *Trias Thaumaturga*, p. 462.
[7] *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 525.
[8] Ibid., pp. 505-506, 517.
[9] Seathrún CÉITINN, *Foras Feasa ar Éirinn*, t. III, ed. P. S. DINNEEN, p. 74 (= *Irish Texts Society*, t. IX).

Exstat etiam narratio quaedam de littera I apud Adamnanum in Vita S. Columbae [1], sed ab iis quae ex Libro Lageniensi descripsi tam diversa, ut vix ad nostrum propositum pertinere videatur. Pergimus ad alium locum, ex quo evidentius perspicietur Brendanus Birrensis, non alius Brendanus, in hanc fabulam inductus esse, idemque dici Brendanus Senior. In narratione *De causa peregrinationis S. Columbae* [2] fertur Brendanus quidam amice cum Columba egisse. Id aegre tulerunt ceteri sancti, nam excommunicandum censuerant Columbam. Tunc Brendanus Columbam ita alloquitur : *Fili mi, audi consilium meum. Tempus enim hoc tempus constantie tibi est, ut scilicet vitam teoricam in loco remoto a tuis peragas. Sic enim gracia Spiritus sancti in omni loco te comitabitur sicut vacca amatrix vestigia vituli observat. Hec vero dicta significabant eum futurum peregrinum in terra aliena, sicut eventus rei probavit* [3]. Haec similitudine quadam in memoriam revocant ea quae ex Libro Lageniensi descripsi. In margine codicis Salmanticensis, in quo ultima pars tractatus *De causa peregrinationis S. Columbae* legitur, ascribitur ad nomen *Brandanus* vox *Birra* [4], qui genetivus est casus nominis loci gadelice, huncque Brendanum Birrensem fuisse comprobat Adamnanus, scriptor Actorum S. Columbae magnae omnino auctoritatis (*BHL.* 1886-1889). Initium enim eorum quae fuse in *Causa peregrinationis* traduntur, Adamnanus refert, neque obscure significat quis Brendanus fuerit : *sanctus... Brendenus illius monasterii fundator quod scotice Birra nuncupatur* [5].

Neque magni momenti est difficultas quae forte dissuadeat Brendanum Birrensem in Libro Lageniensi dici *SenBrénaind*. Nam annotationes pertinent ad Catalogum homonymorum in quo primus ponitur Birrensis, secundus Clonfer-

[1] Lib. I, cap. 23.

[2] Egregie edidit v. d. H. J. Lawlor inter appendices dissertationis *The Cathach of St. Columba*, in *Proceedings of the Royal Irish Academy*, t. XXXIII, Section C, 1916-1917, p. 409-412.

[3] Ed. cit., p. 412.

[4] Annotationem neglexit Lawlor ; vid. *Acta Sanctorum Hiberniae ex codice Salmanticensi*, edd. De Smedt et De Backer, col. 224, annot. 2.

[5] Lib. III, cap. 3.

tensis, tum alii. In marginibus vero habemus primo carmen *Mochen, mochen, a Brénaind*, quod ad Clonfertensem pertinet, dein narratiunculam de *SenBrénaind*. Ideo parum credibile esset id, quod in margine sequitur carmen de Brendano Clonfertensi, pertinere ad nomen quod Clonfertensem in Catalogo praecedit, nisi aliunde fere certam rem haberemus. Accedit quod inter sanctos Brendanos, undecimus post Clonfertensem, recensetur Brénaind seu Brendanus unus de Druim Lios, ceterum, quantum perspexi, ignotus. Verumtamen nihil prorsus suadet hunc S. Brendanum cum S. Columba quidquam commune habuisse aut temporibus iisdem vixisse.

De Druim Lios explicatius dicendum est. Hodie unum vicum reperio huius nominis in Hibernia, parochiam anglice dictam Drumlease, in baronia Dromahaire et comitatu Leitrim. Perspicue in tetrastichis Libri Lageniensis significatur locus esse prope Fánat, paeninsulam in comitatu Dungallensi, quae reapse distat ferme quadraginta quinque miliaribus anglicis a Drumlease. Ideo deductus est P. Edmundus Hogan [1] ut Druim Lios, de quo in his tetrastichis, opinaretur alium fuisse a Drumlease in baronia Dromahaire. Immo fortasse tertius fuit locus eiusdem nominis *i Tirib Callraige*, quem a prioribus distinxit P. Edmundus Hogan [2], quia in Momonia positus legitur ; sed id mihi parum probatur, nam Drumlease, baroniae Dromahaire, iacet in media regione Callraige [3]. Exstat etiam viculus dictus anglice Drumlish, in parochia Killoe, baroniae et comitatus Longfordiensis, sed is longius etiam abest a Fánat quam Drumlease. Nullum vestigium alibi usquam repperi Druim Lios prope Fánat. Ideo hoc conicio inter poetarum licentias esse reponendum, et in sequentibus sumo locum hic designari Drumlease in baronia Dromahaire.

Cellam seu ecclesiam de Druim Lios a S. Patricio conditam legimus in iis annotatiunculis quae antiquitus adiectae sunt Collectaneis Tírecháni (*BHL.* 6499) in Libro Ardmachano. De quibus fusius disputare supersedeo : satis enim ample, opportunitate arrepta, significavi quid sentirem ubi

[1] *Onomasticum Goedelicum*, p. 366, col. 2.
[2] Op. c., p. 366, col. 1 ; p. 636, col. 1,
[3] Op. c., p. 152, col. 2.

de S. Benigno Ardmachano [1]; nam Patricius in Druim Lios narratur discipulum constituisse nomine Benén seu Benignum. Quidquid id est, cella de Druim Lios certe reputata est inter eas quae ad S. Patricii *paruchiam* pertinebant. Haud scio an ideo ab iis qui S. Columbae Hiensis Acta collegerunt et Columbanae *paruchiae* iura propugnaverunt, excogitata sit narratiuncula quae Columbae animum significaret in alienam cellam. Nam quamvis hic de Patricio prorsus taceatur, longior profecto olim exstitit recensio quae causam ostendebat cur homines S. Columbae incendio conflagrassent cellam in Druim Lios. Equidem non divinavi.

Conexionem inter Druim Lios et S. Columbam fortasse excogitarit quispiam exinde, quod inter tetrasticha haud pauca in prologo laudationis gadelicae S. Columbae quae *Amra Coluim Cille* nuncupatur, in codice Libri Hymnorum Collegii Sanctissimae Trinitatis Dubliniensis, quaedam legimus ubi occurrit nomen Druim Lías [2]. Sed si pleniora prologi exempla adiveris, perspicies ista tetrasticha laudari ideo tantum quod exhibent modum poetice scribendi seu poeticam licentiam quae gadelice dicitur *dichned* [3].

Alibi, in litaniis quibusdam hibernicis, invocantur *secht noeb epscoip Dromma Lias*, id est « septem sancti episcopi de Druim Lios » [4], quorum nomina non attinguntur. Neque alios sanctos in Druim Lios vixisse reperio praeter eos, de quibus dixi, Benignum et Brendanum, nisi Colmanum quendam [5]. Hi fortasse fuere inter septem de quibus in istis litaniis. Attamen propendeo potius in sententiam quae velit numerum septemplicem ad libidinem confictum esse ab eo

[1] *Acl. SS.*, Nov. t. IV, p. 163-65.

[2] *The Irish Liber Hymnorum*, edd. J. H. Bernard et R. Atkinson, t. I, p. 166 (= *Henry Bradshaw Society*, t. XIII).

[3] W. Stokes, *The Bodleian Amra Choluimb Chille*, in *Revue Celtique*, t. XX, p. 150; *Lebor na Huidre*, edd. R. I. Best et O. Bergin, p. 16, ll. 444-451.

[4] C. Plummer, *Irish Litanies*, p. 70 (= *Henry Bradshaw Society*, t. XLII).

[5] *Félire Húi Gormáin*, ed. W. Stokes, p. 118, d. 19 iunii; Gormanum exscribit martyrologium Dungallense, ed. cit., p. 172; abest Colmanus ille a martyrologio Tamlachtensi, ed. cit., p. 51. Quod autem post eius nomen in indicibus martyrologii Dungallensis additur: *Mart. Carthusian.*, nescio quid sibi velit. Nusquam enim Colmani nomen repperi aut apud Grevenum aut apud martyrologos ullos extra Hiberniam.

qui litanias istas descripsit, neque maioris momenti faciendam esse episcopi dignitatem qua septem sancti aucti sunt. Nam litaniae istae enumerant quinquaginta fere supra centum Hiberniae loca, in quibus singulis septem fuerint sancti episcopi. Quod nimis artificiosum omnibus videtur [1].

Densis tenebris circumfusa est causa ob quam S. Columba, Hibernia relicta, in Ionam insulam migraverit. Scribit simpliciter Adamnanus : *de Scotia ad Britanniam pro Christo peregrinari volens, enavigavit* [2]. Sed iam priscis temporibus inter Hibernos late diffusa est opinio, id paenitentiae genus fuisse, Columbae haud renitenti indictum ob iurgia et altercationes quas domi aluerat, non sine sanguinis effusione [3]. Verum, huius loci non est de iis ample disserere. Satis erit ostendisse quomodo ad nomen S. Molaissei devenerint ii qui fabulam evolvere. Iacet enim Cul Dremhne, ubi praelium commissum narrant Columbae causa, in regione dicta Cairpre Droma Cliabh, quae hodie est baronia Carbury, in comitatu Sligo. Druim Lios vicinus omnino locus est : attingit ad Cairpre Droma Cliabh. Iamvero praecipuus patronus regionis Cairpre Droma Cliabh, quae ad consanguineos S. Columbae pertinebat, est S. Lasrianus seu Molaisseus, filius Declani, de Inis Muridaig, anglice Inishmurray, oceani insula in sinu Dungallensi, prope Sligo. Sed multo clariore

[1] Ex iisdem Litaniis rem deduxit diligentissimus ille antiquarius Hibernus Dubhaltach Mac Fir Bhisigh, sedem episcopalem in Druim Lios fuisse ; videsis eius opusculum *De quibusdam episcopis*, ed. D. H. Kelly, in *Proceedings of the Royal Irish Academy*, Irish MSS. Series, Vol. I, Part I, p. 108, sub voce *Druim Lias*, cum annotatione quae incipit : *Nota* : 143 *nuimir na cceall dá selbhaighter secht nepscoip* etc.

[2] Vitae praefatio altera ; cf. lib. I, cap. 7.

[3] Ita rem prudenter exponit W. Reeves, *The Life of St. Columba*, ed. cit., p. 247 ; neque multo melius quisquam postea de eo argumento scripsit, praeter v. d. H. J. Lawlor, *The Cathach of St. Columba*, p. 292-307. Hac occasione monemus, cum Lawlor, p. 299, annot. 2, haud pauca circumferre et inter se exscribere recentiores, quae a fontibus prorsus absunt, etiam ab Actis illis gadelicis S. Columbae longioribus (« the grand repertory of all later and questionable additions to the biography of St. Columba, » W. F. Skene, *Celtic Scotland*, t. II, p. 80), ineunte saec. xvi tanta cum diligentia collectis iubente Magno O'Donnell, cui perperam Vita diu ascripta est. Plummer, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, Catalogue, num. 27 ; Paul Walsh, *Two Irish Manuscripts*, in *Studies*, 1929, p. 292-306.

fama in universa Hibernia insignis est alius S. Lasrianus seu Molaisseus, cuius Vitas habemus et gadelice et latine [1], abbas in Damhinis, anglice Devenish, in dissita regione. Sic procul dubio factum est ut narratio, quae proprie pertinebat sive ad S. Brendanum Birrensem sive ad S. Molaisseum de Inis Muridaig, tandem circumferretur de S. Molaisseo Damhinisensi, quem tradunt recentiores Vitae S. Columbae huic a confessionibus fuisse, seu, ut hibernice efferunt, *anmchara*, id est « animi amicum » [2].

Attamen cum hac narratiuncula comparanda est recensio omnino singularis qua exponitur occasio exsilii S. Columbae in prologo ad hymnum *Altus prosator* [3]. Ubi de praelio apud Cul Rathin, seu anglice Coleraine, duo ibi memorantur quae in plerisque recensionibus desunt, etsi apud alios etiam numeratur praelium apud Cul Rathin inter causa exsilii S. Columbae. Unum est, praelium commissum esse inter S. Columbam et S. Comgallum Benchorensem [4]; alterum, ansam praelio dedisse contentionem de possessione ecclesiae apud Ross Torathair, *i cosnam chille .i. Ross Toratair*. Procul abest Ross Torathair ab omnibus locis quae Druim Lios dicta esse videntur, neque ulla est ratio cur eandem esse occasionem pronuntiem de qua in narratione quam ex margine Libri Lageniensis descripsi. Attamen nimia similitudo intercedit quam ut silentio praetereatur.

Utcumque tandem haec disputatio cessit asseverare ausim, in hac Libri Lageniensis annotatiuncula servari documentum haud spernendum de causa adhuc ignota infensorum in S. Columbam animorum, nempe de incendio apud Druim Lios [5], validumque inde accedere testimonium opinioni quae

[1] Plummer, op. c., num. 55; *BHL*. 4725.

[2] Vita ascripta Magno O'Donnell, edd. O'Kelleher et Schoepperle, p. 185, num. 180.

[3] *The Irish Liber Hymnorum*, ed. cit., t. I, p. 63; cf. p. 173, ll. 370-74; W. Stokes, *The Bodleian Amra Choluimb Chille*, in *Revue Celtique*, t. XX, p. 254; *Lebor na Huidre*, ed. cit., p. 28-29. Eadem fere recensione usus est qui narrationem composuit quam edidi in *Revue Celtique*, t. XLIX, p. 185-88.

[4] Id tam longe a vero abesse videtur, ob intimam necessitudinem quae inter Columbam et Comgallum viguit, ut totum figmentum esse recentioris aetatis pronuntiet, vix non certe, Iohannes Ryan, *Irish Monasticism*, p. 324.

[5] Cf. H. J. Lawlor, *The Cathach of St. Columba*, p. 302, annot. 1.

censet a S. Brendano Birrensi Columbam ad exsilium damnatum fuisse. Hoc advertebat v. d. H. J. Lawlor hucusque ante saec. XIV nusquam esse memoratum [1]. Quapropter haud indignum fragmentum est quod ab illis exploretur qui aliquando Vitam S. Columbae Hiensis parabunt ad artem criticam accommodatam.

Paulus GROSJEAN S. I.

[1] Op. c., p. 300.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Karl Prümm S. I. *Der christliche Glaube und die altheidnische Welt.* Leipzig, Hegner, 1935, 2 vol. in-8°, 506, 533 pp.

Franz Joseph Dölger. *Antike und Christentum*, t. V, fasc. 2-3. Münster, Aschendorff, 1936, p. 82-224, illustré.

Qu'il y ait des points de contact entre le christianisme et la culture gréco-romaine au milieu de laquelle la religion nouvelle a fait son apparition, personne ne le niera. Lorsqu'on s'en tien à certains rites, à telle ou telle manifestation du sentiment religieux, en un mot aux formes extérieures, il n'y a guère de difficulté à s'entendre. Il en est autrement lorsqu'on est amené sur le terrain de la doctrine et que l'on compare l'esprit des deux cultes. Pour quelques-uns, les analogies vont jusqu'à la dépendance, et les plus modérés dans le camp des théologiens libéraux admettent au moins des infiltrations païennes dans quelques-unes des pratiques essentielles du christianisme et même dans certains articles du symbole. Pouvons-nous soutenir encore, après les attaques réitérées dont il a été l'objet, l'originalité du christianisme et la nouveauté de son apparition dans le monde païen? C'est la question à laquelle le P. Prümm s'est proposé de répondre. Il a sur la masse des adversaires cette incontestable supériorité qu'il connaît à fond les deux termes qu'on se plaît à opposer, la doctrine chrétienne et les systèmes du paganisme. Il a lu aussi tous les ouvrages où sont développées les thèses qu'il juge à bon droit subversives et les discute en général avec calme, lorsqu'elles valent la peine d'être réfutées. Les nombreux matériaux ainsi recueillis sont disposés dans un ordre un peu spécial, qui ne favorise peut-être pas les vues d'ensemble. Les en-têtes des chapitres sont les articles du symbole, et à propos de chacun d'eux l'auteur examine les objections de l'école qu'il a entrepris de combattre. C'est ainsi que le culte de Marie est traité sous la rubrique *ex Maria Virgine*, le culte des saints en général sous l'article *Sanctorum communionem*. L'exposition est claire, et la

bibliographie abondante. Serait-il permis de souhaiter que dans la prochaine édition l'annotation soit placée au bas des pages? Réunie à la fin de chaque volume elle forme un tout compact, d'une lecture peu aisée, et plus d'un lecteur en sera empêché de profiter des richesses accumulées dans ces notes.

Nos lecteurs savent qu'un des objets du recueil publié par M. Dölger est d'apporter des matériaux sur le chantier où travaillent le P. Prümm et ses émules. A ceux-ci de discerner au milieu des pièces disparates qu'il nous apporte, celles qui sont aptes à la construction et de les mettre à leur place. Tous les « échos » où M. D. reconnaît la voix de l'antiquité ne rendent pas un son également clair, et nous avons besoin de lui, la plupart du temps, pour stimuler notre attention. La sienne est toujours en éveil ; personne n'est plus fertile en réminiscences ingénieuses et inattendues. A propos de « notre pain quotidien », il nous fait souvenir du demi-pain apporté journellement par le corbeau à S. Paul de Thèbes et de la ration doublée le jour de la visite de S. Antoine. Au geste si vulgaire d'ôter sa chaussure, M. D. rattache une foule de traits empruntés à la liturgie et aux auteurs classiques. Les dissertations sur les textes de Firmicus Maternus (*De errore profan. relig.*, 2, 1) et de Tertullien (*De oratione*, 16) prennent une place importante dans le recueil. Le titre de la première : *Nilwasser und Taufwasser*, en indique clairement le sujet. La seconde : « S'asseoir après la prière », met en relief ces mots du texte : *cum adorassem et assedissem super lectum*, autour desquels l'auteur groupe une foule de témoins d'une pratique usitée chez les païens et chez les chrétiens. L'auteur qui semblait avoir épuisé la série des exemplaires du poisson symbolique que nous a légués l'antiquité chrétienne, nous présente aujourd'hui l'*Ἰχθύς* n. 98. Les textes hagiographiques ont été, à l'occasion, mis à profit, ainsi la Passion de S. Georges (pp. 187, 204) et les *Acta Philippi*, p. 222. H. D.

Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours, publiée sous la direction de Augustin Fliche et Victor Martin. T. I-III. Paris, Bloud et Gay, 1935-1936, 3 vol. in-8°, 474, 511, 539 pp.

A.-M. Jacquin. *Histoire de l'Église*. T. -I-II. Paris, Desclée-De Brouwer et C^ie^, 1928-1936, 2 vol. in-8°, xvi-698, 683 pp.

Charles Poulet. *Histoire de l'Église*. T. I. Paris, Beauchesne, 1932-1934, 6 fasc. in-4°, viii-594 pp., illustré.

Karl Bihlmeyer. *Kirchengeschichte auf Grund des Lehrbuches von* F. X. von Funk. T. I, 10^e^ éd., Paderborn, Schöningh, 1936, in-8°, xvi-403 pp.

Devant une table chargée de quatre Histoires générales de l'Église

qu'on nous prie de présenter au public, notre embarras est extrême. Il faudrait, sans trop se répéter, analyser chacun de ces gros ouvrages, faire valoir les mérites spéciaux de chacun d'eux, signaler les faiblesses, en un mot entrer dans le détail. L'espace dont nous disposons ne le permet guère, non plus le temps qui nous est laissé, car nul n'ignore que les éditeurs, bien plus que les auteurs, réclament l'urgence. Pour les satisfaire, il faut se résoudre à donner, provisoirement, quelques indications sommaires, nous réservant de discuter, lorsque l'occasion s'en présentera, des questions particulières et des solutions nouvelles suffisamment intéressantes. Pour le moment, les noms des auteurs, qui ne sont pas des inconnus, serviront de recommandation.

Les progrès de la recherche, la multiplication des travaux de détail mettent en relief toujours davantage la difficulté, pour un seul homme, de tenter une synthèse de l'histoire ecclésiastique depuis les origines jusqu'à nos jours. Une pensée qui était en l'air est celle de l'entreprise que M. A. Fliche, professeur à l'Université de Montpellier, et Mgr V. Martin ont le mérite d'avoir lancée : celle d'une grande publication dans le genre des histoires du monde dont la matière est répartie entre divers auteurs que leurs travaux désignent spécialement pour mettre au point l'histoire d'une période ou d'un événement important. Le plan est largement conçu. La nouvelle histoire aura 24 volumes, grand in-8° ; les collaborateurs qui ont promis leur concours sont au nombre de 30, tous signalés par leurs connaissances spéciales et leurs titres scientifiques. Il est recommandé à tous de bannir « les considérations générales qui ne prouvent rien, de donner un aperçu aussi exact et aussi complet que possible des différentes formes de l'activité ecclésiastique à travers les âges, de n'en laisser dans l'ombre aucun aspect essentiel ». Outre une bibliographie générale portant sur les deux premiers volumes, le texte s'appuie constamment sur des références précises où les ouvrages vieillis sont passés sous silence. Le tome I^er^ traite de l'Église primitive. La matière est partagée entre M. Jacques Zeiller, directeur d'études à l'École des Hautes Études et le P. J. Lebreton, doyen de la faculté de théologie de l'Institut Catholique de Paris. Le premier est l'auteur d'une série de dissertations sur le monde romain à l'avènement du christianisme, sur S. Pierre et les débuts de l'Église romaine, sur la propagation du christianisme, les premières persécutions, l'organisation ecclésiastique et la vie chrétienne aux deux premiers siècles. Au P. Lebreton sont échues les questions qui touchent spécialement à l'exégèse biblique et à la patristique : Jésus-Christ et l'origine de l'Église, la prédication des

apôtres, notamment les missions de S. Paul, S. Jacques et S. Jean, les Pères apostoliques et leur époque, l'apologétique chrétienne au IIe siècle. Le tome II, intitulé : *De la fin du IIe siècle à la paix constantinienne*, a été confié aux mêmes auteurs. Voici les principaux sujets traités par le P. Lebreton : la crise gnostique, la réaction catholique, les controverses romaines à la fin du IIe et au début du IIIe siècle, les écrivains chrétiens d'Afrique, d'Alexandrie, d'Antioche, les apocryphes et le manichéisme, les courants religieux du IIIe siècle, la littérature chrétienne sous Dioclétien.

L'histoire des persécutions, commencée dans le volume précédent par M. Zeiller, est continuée par lui jusqu'à Dioclétien. Il s'occupe en outre de l'organisation ecclésiastique, de la propriété ecclésiastique et de la situation juridique de l'Église dans l'empire romain, de la vie chrétienne, et termine par le bilan de la conquête chrétienne à la veille du triomphe de l'Église.

La matière du t. III s'étend *de la paix constantinienne à la mort de Théodose*, partagée entre le chanoine Bardy, M. J.-R. Palanque, professeur à Montpellier, M. P. de Labriolle, professeur à la Sorbonne. Les sujets étudiés par M. Palanque sont : la paix constantinienne, l'affaire donatiste, la victoire de l'Église, les Églises occidentales vers le milieu du IVe siècle, les métropoles ecclésiastiques, l'expansion chrétienne, le catholicisme religion d'état. Au chanoine Bardy revenaient les grandes questions de l'Arianisme, ses origines, ses variations, son déclin. M. de Labriolle a choisi les questions suivantes : christianisme et paganisme au milieu du IVe siècle, le monachisme, morale et spiritualité, la culture chrétienne. Si nous nous interdisons cette fois d'entrer dans le détail, il convient du moins de féliciter les directeurs de la collection du choix de leurs collaborateurs, et de souhaiter qu'une œuvre si bien commencée se poursuive à bonne allure.

Les deux beaux volumes du P. Jacquin sont le fruit de 25 années d'enseignement. Cette longue expérience a permis à l'auteur de mesurer l'étendue du champ qui s'ouvre devant l'historien de l'Église et de calculer les proportions à donner aux diverses parties de son exposé. Il a voulu qu'il restât sommaire, tout en évitant la sécheresse d'un manuel, de manière à fournir au public cultivé, notamment aux ecclésiastiques, une histoire résumant les meilleurs travaux et d'une lecture aisée. La disposition typographique est particulièrement agréable. Les titres courants sont placés aux bons endroits ; les renvois aux sources sont discrètement insérés dans le texte ; la grosse bibliographie est rejetée à la fin des chapitres. Le premier volume a

pour sous-titre : *L'antiquité chrétienne*, et s'arrête au concile de Chalcédoine. *Le haut moyen âge* est l'objet du second volume, qui mène le lecteur jusqu'au VIII^e siècle.

Le système de publier par livraisons un grand ouvrage, favorise singulièrement la paresse des critiques, qui trouvent une excuse à leurs lenteurs dans les lenteurs de la distribution. Le premier fascicule de l'*Histoire* de Dom Poulet a paru en 1932 ; le sixième, en 1934. Celui qui s'était chargé de parler de l'ouvrage attendait placidement le dernier, *ut videret finem*. L'auteur ayant donné à sa publication les allures d'une histoire de grand style, cette fin pourra se faire attendre quelques années encore. Le sixième fascicule termine le premier volume, un gros in-4°, à très large justification, d'un peu moins de mille pages, qui s'arrête au seuil du VIII^e siècle. La matière de ce volume est distribuée en vingt livres. L'auteur, se rendant compte de l'immensité d'une pareille tâche, a admis le concours de quelques collaborateurs. Un livre entier, le XX^e : *L'art chrétien des origines au VIII^e siècle*, est l'œuvre du chanoine Maurice David.

La dixième édition du manuel allemand a été de nouveau remaniée et en bien des endroits corrigée. Il est sans intérêt de chercher ce qui reste de l'ouvrage primitif de Funk. Un manuel est un instrument dont on peut remplacer sans inconvénient tantôt la lame, tantôt le manche, pourvu qu'il continue à être utile, et personne ne contestera les services que la refonte de M. Bihlmeyer ne cesse de rendre. On imaginerait difficilement une bibliographie mieux tenue à jour. C'est ainsi que le tome 23 de nos *Subsidia*, paru la même année, est déjà enregistré. Le premier volume, *Das christliche Altertum*, s'arrête à la fin du VII^e siècle. On peut être certain que les autres ne tarderont pas à suivre. Cf. *Anal. Boll.*, L, 461 ; LIII, 198. H. D.

Aristide Calderini. *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell' Egitto greco-romano*. Vol. I, fasc. 1. Cairo, Società reale di Geografia d'Egitto, 1935, in-4°, XII-216 pp.

Id. *La Zona monumentale di S. Lorenzo in Milano*. Milano, Casa editrice Ceschina, 1934, in-8°, 233 pp., illustré.

Le recueil dont M. Calderini a commencé la publication comprendra tous les noms géographiques et topographiques relevés dans les textes grecs et latins provenant de l'Égypte, ce qui comprend les papyrus, les ostraca et les inscriptions ; de plus, les noms de lieu se rapportant à l'Égypte fournis par les textes grecs et latins de toute autre provenance, jusqu'à l'an 1000 environ. Les limites géographiques que l'au-

teur s'est imposées comprennent la Nubie et en général les pays situés entre la Mer Rouge, l'Océan Indien et le Sahara, et, plus au Nord, la frontière de la Cyrénaïque. Il serait superflu d'insister sur l'importance d'un pareil travail, son utilité, et aussi ses difficultés, qui auraient fait reculer tout autre que l'éminent directeur d'*Aegyptus*, pour qui la papyrologie et l'épigraphie, sans compter les textes littéraires, n'ont pas de secrets. La masse des matériaux à remuer est énorme, et l'écueil à redouter dans ce genre de publications est la confusion. L'auteur a réussi à l'éviter en classant ses textes sous quelques rubriques élémentaires et en adoptant une disposition typographique remarquablement claire. On s'en rendra compte en parcourant l'article *Ἀλεξάνδρεια* (p. 55-210), le plus important du présent fascicule, et vraisemblablement de tout l'ouvrage. On y trouvera sans peine tout ce qui concerne le nom, l'origine, l'histoire, l'administration, la topographie, le commerce et l'industrie de la grande cité ; les articles principaux sont munis d'une bibliographie. On ne peut assez admirer la puissance de travail que suppose une telle accumulation de renseignements précis puisés directement aux sources, et la décision avec laquelle l'auteur a livré au public son œuvre dès qu'il l'a sentie suffisamment mûre, sans attendre qu'il n'y eût plus un iota à ajouter. Un recueil d'aussi vastes proportions n'est jamais complet, dans le sens que les esprits minutieux et stériles attachent à ce mot. M. C. le sait, et il publie lui-même, dans *Aegyptus*, t. XV, p. 322-27, quelques additions qui seront évidemment suivies d'autres. L'auteur n'a pas manqué de tirer parti des textes hagiographiques qu'il a eus sous la main, notamment de la Vie de S. Jean l'Aumônier de Léonce de Néapolis. La Vie du même saint publiée dans les *Analecta*, t. XLV, p. 5-73, et qui contient des chapitres originaux aurait pu enrichir son répertoire. Ainsi le chap. 7, qui nous apprend que le patriarche avait établi sept hôpitaux de maternité en divers quartiers de la ville. Le chap. 8, où il est parlé de la *λίμνη Μαρία προσαγορευομένη* et de l'exploitation du papyrus sur ses bords, pourra être cité à l'article *Μαρεία ἡ λίμνη*, et ainsi de suite. Nous ne citerons qu'un passage, p. 106, où l'auteur a été moins bien servi par l'hagiographie. La Passion de S. Épimaque, *BHG*[2]. 594, raconte que le saint se présenta au *τυραννικὸν βῆμα* et y détruisit le *βωμὸς εἰδωλικός*. Dans un texte de fantaisie comme celui-là, ces expressions n'ont aucune valeur topographique. Plus importante est la mention du monastère alexandrin d'Anastasie *ἐν τῷ Πέμπτῳ*, qui portait le nom de *μονὴ τῆς Πατρικίας* (*Synax. Eccl. CP.*, p. 525).

L'ouvrage du même auteur sur la zone monumentale de San Lorenzo à Milan est d'un tout autre caractère. Il s'agit de l'ensemble d'édifices signalé aux regards par la colonnade romaine et la basilique, dont la fondation est attribuée à Galla Placidia. C'est à cette église que Grégoire de Tours rattache l'histoire du vase brisé et miraculeusement réparé (*In gloria martyrum*, 45). Des plans détaillés et de nombreuses photographies rendent bien compte des transformations de l'édifice et des environs, et l'exposé historique est appuyé par une *Cronaca dei documenti*, où tous les textes et les ouvrages qui s'y rapportent sont groupés en ordre chronologique depuis le VI^e^ siècle jusqu'à nos jours. On peut être certain que rien d'important n'a été oublié dans cette chronique qui ne compte pas moins de 489 numéros. Nous relevons dans le volume de nombreuses mentions de S. Aquilinus (29 janvier), de sa chapelle et de ses reliques, quelques indications sur le culte de S. Veranius (19 oct.), sur S. Venerius et S. Genès d'Arles et autres saints honorés dans la basilique. H. D.

Bernard M. Peebles. *Girolamo da Prato and his manuscripts of Sulpicius Severus*. In-fol., 65 pp., fac-similés. Extract from the *Memoirs of the American Academy in Rome*, t. XIII, 1936.

Alston H. Chase. *The metrical Lives of St Martin of Tours by Paulinus and Fortunatus and the Prose Life by Sulpicius Severus*, dans *Harvard Studies in classical Philology*, t. XLIII (1932), p. 51-76.

Le mémoire consacré aux manuscrits employés par Jérôme Da Prato dans sa grande édition de Sulpice Sévère est une contribution de premier ordre à l'étude des témoins du texte du biographe de S. Martin. L'auteur, qui se propose de nous donner une édition critique de Sulpice, a voulu d'abord retrouver les manuscrits dont Da Prato s'est servi, que Halm n'a pas pris la peine de chercher et dont plusieurs n'avaient pas été identifiés, sauf deux : le codex Capitularis, le plus important de tous, qui est le cod. XXXVIII (36) de la bibliothèque du chapitre de Vérone, et le codex Bivilaquius, actuellement le n. CXII (105) de la même bibliothèque. Cinq autres avaient été vainement recherchés. L'auteur a réussi à en retrouver trois : celui que Da Prato désigne sous le nom de codex Venetus, est entré récemment dans la bibliothèque Vaticane, et n'a pu être décrit dans notre *Catal. Lat. Vatic.* ; c'est le Vat. lat. 13699. Il est analysé ici avec tous les détails désirables. Le codex Brixianus est le A. VII. 13 de la Queriniana de Brescia ; le Brixianus alter, le B. VI. 21. Restent à découvrir le Saibantianus et le Patavinus. L'enquête a été conduite avec une rare sagacité et une science sûre. Les résultats ne seront pas con-

testés, et l'on saura gré à l'auteur, un philologue de l'école de M. Rand, des pages intéressantes où il rend compte de ses recherch es, et des détails qu'il a recueillis tant sur la littérature Martinienne que sur divers sujets ayant trait au culte de S. Martin. Voir la curieuse note (p. 20) sur l'épée avec laquelle S. Martin partagea son manteau et qu'on prétendait posséder à Vérone, relique perdue et dont l'authenticité n'est pas garantie, il est à peine nécessaire de le dire. Le codex Capitularis est daté de 517. On a cru avoir des raisons d'abaisser cette date de quelques années, et nous avons partagé cette opinion. Après la démonstration de l'auteur (dans *Revue Bénédictine*, 1934, p. 393-397), il faut décidément l'abandonner.

La dissertation de M. Chase nous vient également de l'école de M. Rand. Les deux anciennes transpositions métriques des *scripta Martiniana* de Sulpice Sévère y sont étudiées spécialement au point de vue de la tradition du texte de ces écrits. Le futur éditeur de Sulpice pourra tirer profit de ce travail soigné et se prononcera sur la valeur du *stemma* qui le résume. Au sujet de la composition de la *Vita Martini* de Paulin de Périgueux, M. Ch. s'écarte des conclusions de A. Huber dans le « Programme » publié à Kempten en 1901. Je n'oserais affirmer que la nouvelle solution soit en progrès sur la précédente. H. D.

F. Homes Dudden. *The Life and Times of St. Ambrose.* Oxford, Clarendon Press, 1935, 2 vol. in-8°, x-755 pp., frontispice.

Ce n'est pas la vie seulement de S. Ambroise que le chanoine Dudden a voulu présenter au public anglais dans cet ouvrage, considérable à tout point de vue ; c'est encore un tableau de l'Occident chrétien dans la seconde moitié du IVe siècle. Les chapitres consacrés à « Rome et la société romaine », « l'empereur et l'empire », « l'usurpation de Maxime et la tragédie de Priscillien », pour ne citer que quelques titres, ne sont donc pas des hors-d'œuvre : ils répondent au plan de l'auteur. Ce plan est le même que dans le *Gregory the Great* publié par M. D. il y a trente ans (cf. *Anal. Boll.*, XXV, 371). La méthode aussi est la même : développements abondants, mise en scène vive et parlante des personnages et des épisodes, plus d'exposés didactiques que de discussions, enfin un ton généralement serein et impartial. Mais cette fois les références ne sont plus limitées à quelques indications sommaires : chaque assertion est appuyée sur des renvois précis aux sources, principalement aux œuvres mêmes de S. Ambroise. La thèse si pénétrante et si neuve de M. J.-R. Palanque

(Paris, 1933) est sortie de presse juste à temps pour que M. D. pût en tirer profit. Il ne s'en est pas fait faute. Peut-être même s'est-il trop hâté d'en adopter certaines conjectures discutables et discutées : ainsi en ce qui concerne la date du massacre de Thessalonique (cf. M. McGuire, *Catholic Historical Review*, t. XXII, p. 315-17) ou celle de la consécration de S. Ambroise (cf. *Anal. Boll.*, LII, 400).

Sur la découverte des corps des SS. Gervais et Protais, l'auteur arrive en somme aux mêmes conclusions que le P. Delehaye, *Les Origines du culte des martyrs* ² (1933), p. 75-80. Mais il semble ignorer cet ouvrage, dont la lecture lui aurait permis de mettre au point les quelques pages (308-316) où il retrace, d'après des études tendancieuses ou démodées, l'histoire ancienne du culte des reliques et de ce qu'il appelle avec une visible répulsion « popular martyrology ».

A propos du *De Virginibus*, analysé au ch. VI, « Les femmes au IVe siècle et l'influence d'Ambroise parmi elles », rien d'étonnant si M. D. n'a pas eu connaissance d'une publication flamande où le P. Al. Janssens comparait, dès 1930, le traité ambrosien à la *Lettre aux Vierges* que M. Lefort venait de tirer d'un vieux codex copte et qu'il avait magistralement démontrée être l'œuvre de S. Athanase. Le savant professeur de Louvain, poussant plus loin cette comparaison, vient d'établir que l'évêque de Milan a eu sous les yeux une traduction de l'écrit égyptien, qu'il lui a emprunté le plan de son livre I et presque tous les éléments de la première partie du livre II, qu'il y a puisé notamment sa description de la vie de Marie, modèle des vierges (L.-Th. Lefort, *Athanase, Ambroise et Chenoute « Sur la Virginité »*, dans *Le Muséon*, t. XLVIII, 1935, p. 55-73).

Laissant à de plus compétents le soin de parler des trois derniers chapitres, les plus développés (p. 502-710) et peut-être les plus soignés, qui traitent des œuvres de S. Ambroise et de sa doctrine morale et théologique, nous signalerons en terminant les appendices (table chronologique, bibliographie) et le double index (général et doctrinal), qui achèvent de rendre les deux beaux volumes de M. D. agréables à consulter et facilement utilisables. Parmi les « Early Sources », on est surpris de voir figurer la *Vita ex scriptis collecta* (*P. L.*, XIV, 66-114), qui est l'œuvre des Mauristes. Fr. Halkin.

B. H. M. Vlekke. *St. Servatius. De eerste nederlandse bisschop in historie en legende*. Proefschrift. Maastricht, Boosten en Stols, 1935, in-8°, XVI-153 pp.

La thèse de doctorat, soutenue par M. Vlekke à l'Université de

Nimègue, est une contribution fort utile à l'étude des origines chrétiennes en Occident. A vrai dire, l'histoire proprement dite du premier évêque « néerlandais » (lisez : d'un territoire en grande partie néerlandais) occupe à peine quelques maigres pages dans ce livre. L'auteur s'est soucié avant tout d'introduire un peu d'ordre dans l'encombrement des controverses érudites et plus de clarté dans le fouillis des textes légendaires. Là est son principal mérite.

D'une dissertation, rédigée à Bonn en 1921 par M. H. Rademacher sur le même sujet : *Die Entwicklung der lateinischen Servatius-Legende bis zur Mitte des 12. Jahrhunderts*, il n'existe malheureusement qu'un nombre fort restreint d'exemplaires dactylographiés. Il ne nous a pas été loisible de la consulter. M. V., qui mentionne fréquemment le travail de son devancier, déclare avoir abouti, sur plusieurs points, aux mêmes conclusions que lui ; et il se réjouit de les rendre, par son livre, accessibles à un plus large public. C'est dans l'appréciation des formes littéraires de la légende du XI^e^ siècle qu'il estime avoir apporté, pour sa part, des observations nouvelles.

Le chapitre I^er^ traite des sources. On y trouve, sobrement commentés, les trop brefs témoignages de S. Athanase et de Sulpice Sévère, — l'évêque gaulois Sabbatius dont parle Gennade ne retenant un moment l'attention que pour être écarté, comme distinct de S. Servais et peut-être identique à un Sabbatius de Metz. Suivent les deux passages bien connus de Grégoire de Tours, qui forment la base de tous les développements ultérieurs de la légende. Après examen approfondi de la question, M. V. se range à l'avis de G. Kurth, contre celui de M. B. Krusch et de F. Wilhelm, pour ne voir dans Servatius et Aravatius qu'un seul et même personnage. Le problème si controversé du prétendu concile de Cologne en 346 intéresse aussi l'historien de l'évêque de Tongres. M. V. a omis de nous dire en quoi ; il discute néanmoins le point en litige, et se prononce contre l'authenticité des actes conciliaires tels qu'ils nous ont été transmis. La chose, au reste, ne doit plus guère être débattue aujourd'hui. Mais des éléments historiques se trouvant incontestablement mêlés à ces écrits tendancieux, voici comment le critique néerlandais se représente les faits. Euphratès de Cologne, personnage en vue, aura été écarté de son siège au retour de son voyage en Orient, probablement à la suite d'une accusation d'hérésie. A cette occasion, ou peu auparavant, lors du concile de Sardique, une réunion d'évêques gaulois adresse un écrit, soit au concile, soit à S. Athanase. Celui-ci englobe la pièce dans sa relation des événements de Sardique. Le même document,

peut-être déjà altéré, est trouvé au VIIIe siècle par un clerc de Trèves, qui l'emploie, ou le remanie, dans un esprit peu amical à l'égard de ses confrères de Cologne. On sait, en effet, combien vivement sévissait à cette époque entre les deux sièges le conflit pour la prééminence, lorsque S. Boniface s'occupa d'organiser en Germanie les circonscriptions métropolitaines. Dans cet exposé le lecteur aura reconnu au passage, divers points de contact avec les opinions de Mgr Duchesne et de Dom Quentin.

Des quelques pages où M. V. a tenté une esquisse de la vie de S. Servais (chapitre II) en dehors de tout contexte légendaire, plusieurs sont consacrées à décrire le cadre et à déterminer la durée du ministère de l'évêque de Tongres, grâce à l'analyse des listes épiscopales, des diptyques et de la liturgie de l'ancien diocèse. Nous nous associons volontiers aux éloges que l'auteur décerne au regretté doyen Jean Paquay († 17 nov. 1936), qui a rédigé la notice de S. Servais dans la *Biographie Nationale* (XXII, 289-96). Mais nous aurions peine à suivre ce savant lorsque, dans une étude parue en 1927 sur *Les évêques de Tongres*, il conclut à l'existence historique d'un S. Martin qui aux premiers âges aurait occupé le siège de cette cité. M. Paquay qui, pour de bonnes raisons, avait rayé de la succession épiscopale une série de noms appartenant trop évidemment à Cologne, à Trèves, à Strasbourg, y a retenu ce *Martinus*, tant à cause de la date de sa fête (21 juin), distincte de celle du grand évêque de Tours (cf. *Act. SS.*, Iunii III, 69), que de la présence, à Maastricht, des reliques d'un S. Martin. Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner à fond ce problème, qu'on ne peut trancher par une argumentation trop rapide. M. V. se montre assez réservé là-dessus. Il reconnaît, de même, ne pouvoir fixer avec certitude l'année de la mort de S. Servais.

Le troisième chapitre contient une étude topographique et archéologique sur le diocèse de Tongres. Il termine la partie de l'ouvrage qui se rapporte aux sources historiques. Dans les sections suivantes, l'auteur analyse l'évolution de la légende de S. Servais. Cette littérature si luxuriante (cf. *BHL.* 7611-7641), M. V. la connaît dans ses moindres ramifications. Il en a divisé l'étude comme suit : 1° la légende avant le XIe siècle (ch. IV) ; 2° la légende du XIe siècle, *a*) les textes (ch. V), *b*) le contenu (ch. VI) ; 3° la geste en langue vulgaire (ch. VII). On n'attend pas que nous résumions ces analyses, qui ont pour objet la dépendance littéraire des formes de la légende et les mobiles respectifs des hagiographes de S. Servais. C'est un terrain semé de pièges. La controverse suscitée autour du *Sanct Servatius* de F. Wil-

helm le montre à suffisance. Notons seulement que les conclusions de M. V. ne vont pas dans le sens de ce livre. D'une publication de M. Kempeneers, dont M. V. indique les déficiences, nous avons rendu compte autrefois (XXXVIII, 424). M. C.

Acta conciliorum oecumenicorum edidit Edvardus Schwartz. Tomus alter : *Concilium universale Chalcedonense.* Volumen alterum, pars altera : *Rerum Chalcedonensium collectio Vaticana Canones et symbolum.* Berlin et Leipzig, W. de Gruyter et C°, 1936, in-4°, xviii-110 pp. [95-211].

Id. Tomus alter. Volumen tertium, pars altera : *Actiones II-VI.* Ibid., 1936, vii-180 pp. [261-439].

Le dossier latin sur l'histoire du concile de Chalcédoine qui est contenu dans le Codex Vaticanus 1322 et qui est reproduit dans la collection Quesnel (viii[e] s.), a été mis en lumière par les Ballerini dans leur méritoire édition des œuvres de S. Léon. Après ces excellents éditeurs, Fr. Maassen et C. H. Turner avaient étudié cette collection ex professo, l'un avec son érudition laborieuse, l'autre avec son coup d'œil pénétrant et sûr. M. E. Schwartz vient d'en reprendre la publication sur une base documentaire plus étendue, qu'il est parvenu à dominer avec sa maîtrise ordinaire.

On n'éprouve pas, à beaucoup près, le même sentiment de sécurité en lisant les pages de l'introduction (x-xiii) où le savant philologue a voulu expliquer la genèse de la « collection Vaticane ». Essayons de préciser, autant qu'on le peut sans de longues explications, les vues actuelles de M. S., qui ne concordent pas de tous points avec celles qu'il a lui-même avancées autrefois, en des termes non moins péremptoires.

Du fond original de la collection, M. S. écarte d'abord résolument les canons du concile. La principale raison par laquelle il motive cette exclusion, c'est qu'à l'exception des canons de Nicée, ces textes « sui generis et peculiari forma constricti » (p. x) n'ont pas leur place dans les anciennes collections conciliaires. En s'interdisant d'épiloguer sur cette question préalable, on voudrait pourtant savoir pourquoi le compilateur de la collection Quesnel et celui du manuscrit de La Haye, à la date que M.S. leur assigne, ont, chacun pour soi (Schwartz, l.c.), introduit dans le dossier de Chalcédoine un élément qui ne devrait pas s'y trouver : fait d'autant plus remarquable que ni l'un ni l'autre n'ont admis le fameux canon xxviii, sur les prérogatives du siège de Constantinople, qui s'était heurté à l'opposition irréductible de S. Léon.

Les canons mis à part, le noyau primitif de la collection Vaticane serait une sorte de dossier diplomatique que le pape aurait fait composer après la mort de Marcien († 26 janvier 457), « cum Leo papa anxia dubitatione non immunis esset num Leo imperator decessoris fidem Chalcedonensem constanter sequeretur » (p. xi). Pour parer au danger, le pape aurait fait rassembler tous les documents tendant à prouver que le concile de Chalcédoine, convoqué par Marcien, dirigé et sanctionné par lui, n'était ni plus ni moins qu'une affaire d'empire (p. xi). Après qu'on a insinué, non sans une sorte d'insistance sournoise, que Marcien avait revendiqué contre le pape son droit d'initiative souveraine dans la convocation et la conduite du concile (cf. *Anal. Boll.*, LII, 100-101), voici maintenant que cette thèse césaro-papiste est mise sous le patronage de S. Léon en personne. Et au prix de quel retournement d'attitude? Le pape, qui s'était laissé surprendre par les événements, s'aperçoit tout à coup que, pour sauver l'œuvre du concile, il doit l'abriter sous la pourpre impériale, en publiant que lui-même, à Chalcédoine, n'a été que l'exécuteur des volontés de Marcien : « curae erat Leoni ut ad manum haberet documenta quibus concilium Chalcedonense ad ipsum imperium pertinere probaret : a Marciano illud esse convocatum... ab ipso praesente monitum ut fidem definiret, ab ipso severissimas poenas sancitas contra illos qui hanc fidem... confiteri nollent » (p. xi). Du coup, la question doctrinale passe si loin à l'arrière-plan, que, dans ce dossier composé comme à l'effet de ruiner à jamais la thèse de la primauté romaine, la règle de foi définie à Chalcédoine n'est représentée que par une version latine à peu près inintelligible.

Là-dessus, nous ne demanderons pas à M. S. quelle idée il se fait du pape S. Léon et de la curie pontificale. Il nous la laisse assez clairement paraître. Mais pour qui garde un reste de sang-froid devant un oracle fulminé en termes si tranchants, quel effort à obtenir de sa crédulité ! Six ans après le concile, tandis que tout l'Orient s'agite pour et contre la formule dogmatique que S. Léon est venu à bout d'imposer, par un acte de son magistère suprême, le pape n'a pas encore songé à se la faire traduire. Et quand à la fin, il éprouve le besoin d'en publier le texte, il s'en rapporte à la version d'un ignorant qui ne s'entend pas lui-même. Pour donner à ce personnage fantomatique les apparences de la réalité, M. S. le rapproche du traducteur qui aurait translaté, par ordre de S. Léon, un florilège passablement tendancieux de pièces relatives au procès d'Eutychès. Cela fait deux invraisemblances au lieu d'une. Puisqu'on nous y force, nous avons le

regret de répéter que même l'autorité de M. S. ne saurait nous faire accepter la figure impossible de ce publiciste laïque, qui, en 449, par mandat du pape, aurait composé, en latinité carolingienne, un recueil documentaire destiné à produire contre les erreurs d'Eutychès un mouvement d'opinion en Occident où personne n'en parlait (cf. *Anal. Boll.*, L, 393). Nous entendons bien : S. Léon, qui ne savait pas le grec, n'avait autour de lui qu'un clergé illettré. A quoi bon protester de nouveau contre ce reproche ? Mais que ce grand pape n'ait songé qu'en 457 à publier dans son texte la définition de Chalcédoine, et qu'ayant voulu pourvoir à cette nécessité, il se soit contenté d'une mauvaise version, dont le latin obscur et amphigourique devait le choquer incomparablement plus qu'il ne peut scandaliser M. S., on ne devrait pas nous demander de croire cela. Comment oublier que S. Léon était dûment averti de la nécessité d'y regarder de plus près, lui qui s'est plaint à Marcien que sa lettre dogmatique à Flavien — le célèbre « tome de S. Léon » — avait été falsifié, *commutatis quibusdam verbis vel syllabis* (*Ep.* 130 = éd. Schwartz, *Ep.* 74, *Concilium Chalcedonense*, vol. IV, p. 84) ?

On dira que le pape n'avait à sa disposition aucun traducteur capable de lui fournir un travail plus satisfaisant. Affirmation insoutenable. Est-ce que les légats qui ont présidé le concile au nom du pontife romain auraient dirigé les débats sans être en état de lire le grec ? Ou bien ont-ils jugé que la définition dogmatique obtenue au prix d'une lutte qui avait ébranlé toute l'Église était un incident de séance qui n'intéressait pas le pontife romain ? Et si, contre toute vraisemblance, cette omission étrange avait pourtant été commise, comment explique-t-on que, le jour où il s'est avisé de la réparer, S. Léon ne se soit pas adressé à l'évêque Julien de Cos, à qui il avait déjà demandé pareil service et qu'il signalait lui-même à l'empereur Marcien, comme un interprète entièrement sûr (*Ep.* 130, l. c.) ? M. S. le peut d'autant moins, qu'il juge et maintient, après nouvel examen, que la relation abrégée des actions 2 et 6 du concile de Chalcédoine, qui est comprise dans la « collection Vaticane », a été composée à Constantinople par Julien de Cos, à l'usage de S. Léon (p. xiii).

Les autres pièces de ce recueil se rapportent à l'appel interjeté par Maxime d'Antioche contre l'accord qui avait été conclu entre lui et Juvénal de Jérusalem, en séance du concile, et aux termes duquel les deux Phénicies et l'Arabie rentreraient dans l'obédience d'Antioche, les trois Palestines étant laissées au patriarcat de Jérusalem. S. Léon, saisi de la réclamation de Maxime, l'avait invité à lui fournir, s'il y

avait lieu, les éléments d'une décision (*Ep.* 129 = éd. Schwartz, *Ep.* 66, l. c., p. 74). Les Ballerini avaient déjà reconnu que les extraits de procès-verbaux insérés dans la « collection Vaticane » étaient la réponse de Maxime à la demande du pape. A cette vue fort plausible M. S. ajoute une conjecture qui l'est beaucoup moins. Maxime n'a pas expédié directement à S. Léon les documents que celui-ci réclamait. Il a envoyé ses mandataires à Constantinople, où ils se sont procuré « e scrinio » une « édition » des actes du concile, ils l'ont traduite (ou fait traduire) en latin et l'ont falsifiée pour les besoins de la cause, en interpolant, dans la déclaration de Maxime, cette réserve : *si tamen id venerabili patri nostro archiepiscopo Romae maioris Leoni placuerit, qui cupit ubique sanctorum patrum canones infringibiles permanere* (Schwartz, p. xiii, cf. p.[110]). Cette phrase qui ne se lit nulle part ailleurs, écrit M. S., n'a pu être prononcée le 26 oct. 451, mais seulement après que les légats du pape eurent protesté contre la nouvelle situation prétendue par le siège de Constantinople (l. c.). Fort bien ; mais en continuant de lire la lettre de S. Léon à Maxime rappelée plus haut, on y voit que, plusieurs années avant 451, S. Léon avait déjà été saisi par S. Cyrille d'une plainte analogue contre ce même Juvénal : *quod sanctae memoriae Cyrillus Alexandrinus merito perhorrescens scriptis suis mihi quid praedicti cupiditas ausa sit indicavit et sollicita prece multum poposcit ut nulla illicitis conatibus praeberetur assensio* (Schwartz, vol. IV, p. 74). Il y en a plus long, mais ceci suffit à montrer que la restriction conditionnelle formulée par Maxime n'avait rien de si évidemment anachronique le 26 octobre 451. On pourrait donc assez légitimement se demander si cette clause, compromettante pour les prérogatives usurpées par Anatole, n'aurait pas plutôt été retranchée des actes grecs. L'histoire de ces derniers n'est assurément pas de nature à écarter un tel soupçon. Ce n'est pas à dessein de mieux assurer la conservation des documents originaux que l'empereur Anastase les avait demandés au patriarche Macedonius. Le patriarche, qui savait à quoi s'en tenir, les fit sceller dans l'autel de Sainte-Sophie. Ils y furent dérobés et livrés au palais par l'économe de l'église, nommé Calopode (cf. L. Duchesne, *L'Église au VI^e siècle*, p. 24). Est-ce ce voleur ou son impérial patron qui garantit la fidélité du texte grec et des recensions qui en dérivent ?

La « collection Vaticane », nous assure M. S., ne se présente pas aujourd'hui dans la forme où elle fut d'abord compilée par ordre de S. Léon. Elle fut remaniée ou renouvelée au VI^e siècle, du temps que le futur pape Hormisdas, alors archidiacre, gouvernait l'Église de Rome.

Du dossier primitif et de son édition remaniée, le compilateur de la collection Vaticane a composé une mixture susceptible de servir les intérêts du Saint-Siège, menacés par les manœuvres de l'empereur Anastase. Ainsi donc le fameux dossier fait coup double. Par le fond primitif, qu'on prétend y reconnaître, il donne occasion d'imputer à S. Léon non pas seulement un calcul politique, peut-être défendable mais encore un cas de légèreté et d'imprévoyance complètement indigne de lui. Sous sa forme actuelle, seule matériellement attestée, ce même dossier sert à chercher noise au pape Symmaque ou à son archidiacre. Ne serait-il pas plus conforme à la méthode purement objective de prendre le document tel qu'il est et de lui donner l'âge qu'il porte, sans arguer avec trop d'assurance de sa forme et de sa date hypothétiques? Le docte et si méritant éditeur y gagnerait tout au moins de ne pas forcer ses plus sincères admirateurs à lui trouver trop souvent une fâcheuse tendance anti-romaine.

D'après le plan général de la collection, les *Acta conciliorum oecumenicorum* ne devaient pas comprendre les textes proprement canoniques. Maintenant que, par la mort de leur auteur très regretté, les *Ecclesiae occidentalis monumenta iuris antiquissima* semblent menacés de demeurer interrompus, M. S. a sagement résolu de comprendre dans son édition les canons de Chalcédoine. Ils remplissent les pp. 143-201 du présent fascicule. La tradition manuscrite est l'objet d'une discussion serrée, dans les pp. XIII-XX de l'introduction. Nous laisserons, comme il convient, cette forte étude à la compétence spéciale des canonistes, non sans nous être donné le plaisir d'y relever un hommage dignement rendu à la mémoire de C. H. Turner.

La seconde livraison du volume III comprend les actes des sessions II-VI, d'après la version latine revisée par Rusticus. A mesure que la publication progresse, il apparaît avec une évidence de plus en plus lumineuse que la recension de Rusticus a, dans l'ensemble de la tradition, une importance hors de pair. C'est d'après cette version latine qu'il faudra désormais citer les listes épiscopales de Chalcédoine, qu'elle a, dans la plupart des cas douteux, conservés plus attentivement et mieux au complet que les collections grecques existantes. Les historiens auront plaisir à les consulter dans la magistrale édition de M. S. On nous permettra toutefois une remarque technique qui demanderait peut-être un mot d'explication. L'appareil critique distingue deux classes de variantes, dont l'une est réservée aux manuscrits de la *versio antiqua*, à laquelle se rattache la version de Rusticus, qui en est à la fois le témoin par excellence et le correctif.

Or, il arrive assez fréquemment qu'un même sigle passe d'un groupe dans l'autre, sans que l'on trouve la raison apparente à cette anomalie. Si cette irrégularité est voulue, on jugera peut-être qu'elle n'ajoute rien à la clarté. P. P.

Giobbe Ruocco. *La identificazione di S. Costantino I, patriarca di Costantinopoli e patrono di Capri, attraverso alcuni codici latini.* Napoli, Barca, 1935, in-8°, 44 pp., 2 fac-similés. Extr. de l'*Archivio storico Caprense*, II.

Ce n'est pas la première fois que M. l'abbé Ruocco s'occupe de S. Costanzo, patron de l'île de Capri. Sans parler ici de publications moins considérables, il a en 1927 consacré toute une étude de plus de 160 pages, intitulée *Capri nella tradizione al cospetto del mondo*, à réfuter un article de M. Mario di Martino Fusco, paru dans le *Folklore italiano* de Catane (cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 410). Un second article du même auteur : *La tradizione benedettina a Capri e la proclamazione del santo patrono* (extr. de *Folklore*, XV, 1931, 24 pp.) a provoqué une nouvelle riposte : c'est l'opuscule que nous annonçons. Le sous-titre en indique bien l'allure polémique et le ton plein d'assurance : « Rivendicazione storico-critica della più fulgida pagina di storia Caprense ». Tandis que M. di Martino, s'appuyant sur des indices insuffisants, ne voit en S. Constance qu'un moine ou un abbé bénédictin, apôtre de Capri vers la fin du VII^e^ siècle, M. R. veut l'identifier à tout prix avec S. Constantin I^er^, qui occupa le siège de Constantinople de 675 à 677 et est commémoré au Synaxaire le 9 août. Les *codici latini* dont il invoque le témoignage en faveur de sa thèse sont au nombre de cinq : 1) L'ancien ms. 739 de la bibliothèque impériale de Vienne, conservé à Naples depuis 1919. M. R. en tire les deux sermons *de Virtute* et *de Transito S. Constantii*, déjà publiés en 1924 par M. Hofmeister et reproduits presque intégralement en 1929 au tome XXX, 2 des *Monumenta Germaniae*. 2) Les trois manuscrits d'Usuard cités par Du Sollier dans ses notes au 14 mai. Ils présentent tous les trois la même addition au texte du vieux martyrologe : *Beneventi S. Constantii episcopi*. 3) Un autre martyrologe de la Bibliothèque Nationale de Naples, ms. VIII. C. 5, qui annonce, au 12 avril, la *depositio* de S. Constantin évêque de Gap. 4) Un document de 1490, inséré dans le vol. CXLVI-74 des Archives de Montevergine, et qui relate l'invention, sous l'ancien maître-autel, de plusieurs corps saints, notamment *S. Constantii ep. et conf.* 5) Le ms. XIV. H. 37 de la Bibliothèque Nationale de Naples, où deux mains modernes ont copié, à deux endroits, la liste des reliques vénérées

dans l'église de Montevergine. On y lit, après beaucoup d'autres noms : *S. Constantii ep. Constantinopolitani.*

Dans tout cela il n'y a qu'une pièce où il soit question d'un évêque byzantin ; et c'est la plus récente, rédigée manifestement sous l'influence de la légende bénéventaine dont Philippe Ferrari nous a transmis un résumé (*Catalogus sanctorum Italiae*, 1613). Représentant sans doute un stade plus ancien de l'évolution légendaire, le *Sermo de transito* ne précise pas quel diocèse le saint prélat avait gouverné ; il se contente de le faire venir d'Orient : *dum in orientali plaga fungeretur presulatus officio.* D'ailleurs, à quoi bon chercher des arguments, quand il est certain que le patriarche Constantin Ier n'est pas venu mourir en Italie et qu'il n'y a donc aucune raison pour que son culte se soit établi à Capri et à Bénévent ?

Il faut bien l'avouer : les ténèbres qui enveloppent la figure de S. Costanzo et nous empêchent de reconnaître son identité ne sont pas encore dissipées. Peut-être ne le seront-elles jamais ; et si elles doivent l'être, ce ne sera sans doute point à la suite de polémiques passionnées, mais grâce à la recherche méthodique et à l'étude sereine des documents anciens. La récente édition critique du Martyrologe hiéronymien (Bruxelles, 1932) fournit une indication dont les érudits locaux pourraient apparemment tirer parti : un S. Constantius (alias Constantia) y est annoncé à quatre reprises, le 15, le 17, le 19 et le 20 septembre, sous la rubrique *Nuceriae.* Ne serait-ce pas de Nocera de' Pagani que le culte aurait pris son essor, avant de venir se fixer dans l'île enchantée ?

Fr. Halkin.

Sebastjan Piskorski. *Żywot Barlaama i Jozafata*, wydał i wstępem poprzedził Jan Janów. Lwów, Nakładem Towarzystwa Naukowego, 1935, in-8°, ccviii-322 pp., un fac-similé (= *Zabytki piśmiennictwa polskiego*, t. VI).

Sébastien Piskorski, chanoine de Cracovie et recteur de l'Université Jagellon, à la fin du xvii^e^ siècle († 18 août 1707), a laissé quelques ouvrages hagiographiques en latin et en polonais, parmi lesquels une traduction du Roman de Barlaam et Joasaph, faite d'après la version latine de Jacques Billius et publiée à Cracovie en 1688. Cette métaphrase, qui vise à l'élégance plutôt qu'à l'exactitude littérale, paraît avoir pris rang dans la catégorie des modèles littéraires que les Italiens appellent *testi di lingua.* M. J. Janów a jugé qu'elle méritait l'honneur d'une réédition critique, légèrement modernisée, avec commentaire philologique et glossaire, comme on en pourrait souhaiter

à plus d'un auteur classique d'autres pays. Par sa destination première et principale, cette diligente publication intéresse surtout l'histoire de la littérature polonaise. Mais M. J. a joint à son édition d'amples prolégomènes, où les origines de la légende, ses métamorphoses et ses pérégrinations à travers le monde chrétien sont exposées avec une érudition aussi étendue que consciencieuse. Certaines régions de cet immense sujet n'ont pas été décrites en détail et ne devaient pas l'être, étant donné le dessein clairement délimité par l'auteur. Mais sur toute la distance qui va du conte bouddhique original à la première rédaction byzantine et de celle-ci à la version polonaise de Piskorski et à chacune des branches de sa vaste parenté dans les littératures slaves, la route a été minutieusement relevée dans ses moindres détours et jusqu'à ses dernières ramifications. M. J. ne s'est pas contenté d'enregistrer suivant l'ordre chronologique toutes les études critiques ou pseudo-critiques dont le fameux roman a été l'objet depuis le clairvoyant essai de F. Liebrecht. Il les a relues avec une attention dont témoignent ses analyses méthodiques et compréhensives. Il nous siérait moins qu'à personne de nous élever contre la précision un peu surabondante de ce procès-verbal, où les *Analecta Bollandiana* sont traités avec des honneurs auxquels nous ne pouvions prétendre. Il faut pourtant convenir qu'en soi ce laborieux effort pour être complet n'est peut-être pas la meilleure manière de servir la rigueur scientifique. S'il y a intérêt à connaître en détail les tâtonnements et les hypothèses aventureuses auxquels le *Barlaam et Joasaph* a donné lieu, il y en a plus encore à mettre en évidence le fil d'Ariane qui aurait pu guider les chercheurs dans ce labyrinthe et dont certains érudits, plus robustes que subtils, comme cet étonnant E. A. Wallis Budge, ne semblent même pas avoir soupçonné l'existence.

L'*Histoire édifiante* n'avait pas attendu la traduction de Piskorski pour se répandre en Pologne. Elle y avait pénétré depuis longtemps déjà par un abrégé latin emprunté à la *Légende dorée* et par le canal d'une version slave dérivée du grec. Là comme ailleurs, elle était entrée de plain pied dans la célébrité. La littérature, l'éloquence sacrée et, à défaut de la poésie, la versification s'en étaient emparées. En raison du prestige dont S. Jean Damascène, son auteur présumé, jouissait en Orient, elle eut même cette fortune, plus bizarre que méritée, de figurer dans l'arsenal des controverses théologiques qui se livrèrent entre catholiques et orthodoxes à la suite de l'union de Brest-Litovsk. Cette vogue, soudaine et irrésistible comme les entraîne-

ments de la mode, est une nouvelle confirmation des preuves de fait d'où il ressort qu'au moment de son essor triomphal, vers le milieu du XI^e^ siècle, le roman chrétien de Barlaam et Joasaph ne sommeillait pas depuis trois siècles dans des milieux cultivés, où personne ne lui avait accordé la moindre attention. En ce sens, il n'est point paradoxal de dire que la littérature polonaise, après beaucoup d'autres, porte témoignage contre la fantastique rédaction syriaque du *Barlaam et Joasaph*. P. P.

Georgica. Scriptorum Byzantinorum excerpta ad Georgiam pertinentia. Tomus III, Zachariam rhetorem. Agathiam. Menandrum. Theophanem Byz. Ioannem Mal. Stephanum Byz. Euagrium continens. Textum graecum cum versione georgica edidit et commentariis instruxit Sim. Kauchtschischwili (en géorgien). Tphilisiis, Sumptibus Universitatis Tphilisiensis, 1936, in-8°, VI-368 pp., 14 plans et fac-similés en zincogravure.

Avec quelques modifications de plan qui semblent tenir à la nature un peu différente de la matière, le second volume paru des *Georgica* mérite la même approbation que le premier était digne de recevoir (*Anal. Boll.*, LIII, 403). L'annotation est devenue un peu plus sobre ; mais la substance du commentaire a été rejetée en partie dans l'index onomastique relativement très développé (p. 321-64) et surtout dans un appendice topographique concernant quelques forteresses byzantines de Lazique (Šorapan, Skande, Vardtzikhe ou Rhodopolis, Tolebi ou Telephis, Isoula, Nok'alak'evi ou Archaeopolis ; cf. p. 301-321). Quelques planches inédites illustreraient fort à propos ce petit cours de géographie ancienne, si le tirage en était moins défectueux. En attendant mieux, ces taches d'encre auront au moins le mérite de piquer fortement la curiosité.

Le point faible de cet utile volume est la section réservée à Zacharie le Rhéteur (p. 1-22). On sait que la chronique de Zacharie n'existe plus que dans une compilation syriaque, où la plupart des philologues ne s'aventurent que sous la conduite d'un drogman. Nous ne ferons pas grief à l'auteur d'avoir emprunté ses extraits à la traduction allemande publiée par K. Ahrens en collaboration avec G. Krüger (Leipzig, 1899), bien que ce choix ne s'explique que par une sorte de préférence a priori. M. Kugener a montré, par des preuves décisives, que la traduction anglaise de MM. Hamilton et Brooks est faite d'après un texte mieux établi et que, dans l'ensemble, les traducteurs anglais ont mieux rendu (*Revue de l'Orient chrétien*, t. V, 1900, pp. 210-14, 461-74). Le texte de la chronique de Zacharie et celui du pseudo-Zacharie avec lequel il est amalgamé ont été depuis republiés,

après nouvelle étude, et traduits en latin par M. Brooks dans le *Corpus scriptorum christianorum Orientalium*, Scr. syr., ser. 3, t. V). C'est désormais d'après cette excellente édition qu'il conviendrait de citer la chronique de Zacharie le Rhéteur. Le même M. W. E. Brooks a publié, dans la même série, une édition critique de la Vie de S. Isaïe l'ascète (cf. *BHO.* 550), dont M. K. emprunte un extrait (p. 10-12) à la traduction Ahrens-Krüger, qui s'en tient à l'insuffisante édition de Land. Au fond, il n'y a pas là de quoi se gendarmer. Mais puisque M. K. avait à se prononcer sur la personnalité historique de Zacharie le Rhéteur, sur celle de son homonyme, ou de son autre lui-même, Zacharie le Scolastique, et sur la compilation du pseudo-Zacharie, on ne s'explique guère qu'il n'ait pas tenu compte des observations de M. Kugener, qui ont, à tout le moins, modifié profondément l'état de la question (*Revue de l'Orient chrétien*, t. c., pp. 201-204, 474-80 ; voir aussi ses *Observations sur la Vie de l'ascète Isaïe et sur les Vies de Pierre l'Ibérien et de Théodore d'Antinoé, par Zacharie le Scolastique*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. IX, 1900, p. 464-70). M. K. ou un autre collaborateur de la collection trouvera sans doute l'occasion de réparer cette omission dans la partie du t. I où une place ne pourra manquer d'être faite à la Vie syriaque de Pierre l'Ibérien.

Nous avouons n'avoir pas été persuadé par la longue note (p. 18-19) où M. K. s'attache à démontrer que dans l'énumération des peuples chrétiens du Caucase par le pseudo-Zacharie, le nom *Bazgon* ne désigne pas les Abkhazes, contrairement à l'opinion de G. Krüger, de Gelzer, de Markwart, de Brooks et, croyons-nous, de tous ceux qui ont lu ou liront le pseudo-Zacharie en syriaque. Le savant auteur perd de vue que ce syriaque est une très médiocre traduction, dont l'impropriété a été encore épaissie par une transposition trop littérale en allemand. L'exégèse de Markwart garde, contre tout ce qu'on a essayé de lui opposer, un caractère d'évidence irréfutable (cf. *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, p. 174-75). P. P.

Henri Charles, S. I. *Le Christianisme des Arabes nomades sur le limes et dans le désert syro-mésopotamien aux alentours de l'hégire*. Paris, 1936, in-8°, XI-114 pp., cartes dans le texte (= *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, Sciences religieuses, LII^e volume).

Les sources historiques qui nous parlent du christianisme chez les Arabes dans la région et à la date déterminées par le titre de la thèse du P. Charles, sont maigres et rares comme les points d'eau dans le désert syrien. L'auteur n'en a déployé que plus de soin à les retrouver

toutes et à les interpréter. Ses efforts ont été largement récompensés. Le P. Ch. ne connaît pas uniquement par les livres d'histoire et d'ethnographie les tribus nomades ou semi-nomades de l'ancienne frontière byzantine orientale : Taġlibites, Ġassanides, Lakhmides et autres. Familiarisé avec le dialecte arabe de la Damascène, il a vécu parmi les Bédouins du désert de Syrie ; il a observé de près leurs conditions d'existence, et c'est sous une tente d'un de leurs campements qu'il a corrigé les épreuves de son volume (p. 1). A la lumière de cette expérience, il a réussi, mieux que personne peut-être avant lui, à rendre un sens concret aux textes trop laconiques ou trop stylisés qui nous parlent de la pénétration et de l'organisation chrétiennes dans le désert d'Arabie et dans la haute Ğazīra. Qu'on lise par exemple les pages 30-36, où est mise en lumière l'attraction exercée sur les Arabes de Mésopotamie par le sanctuaire de S. Serge à Roṣāfa, attraction si marquée que, pour la contrebalancer, le maphrien de Tagrit, Aḥudemmeh n'imagina rien de mieux que d'élever à S. Serge un sanctuaire concurrent à ʿAïn Qenayeh dans le baït ʿArbāye. Le récit de la fondation des Paremboles apporte moins de détails nouveaux. Il est d'ailleurs repris d'un peu haut, puisqu'il raconte des faits antérieurs de deux bons siècles à l'hégire. Mais il caractérise on ne peut mieux une situation qui n'était pas susceptible de se modifier sensiblement au cours des âges. Pour grouper leurs convertis et acclimater parmi eux la vie chrétienne, les missionnaires nestoriens ou jacobites ont dû s'y prendre à fort peu près comme S. Euthyme avec la smalah d'Aspabetès (s'il faut traduire ce nom, nous dirions « hipparque » plutôt que « stratélate »).

En dépit de l'ingéniosité que l'auteur a dépensée à les interpréter, les rares témoignages qui entrent dans le vif du sujet, ne suffisaient pas à remplir toutes les parties du vaste ensemble annoncé par les subdivisions du volume : influence du christianisme sédentaire sur les nomades ; cadres épiscopaux, nestoriens et jacobites, des Arabes nomades de Mésopotamie ; clergé et vie religieuse des chrétientés nomades. Pour rétablir un minimum de cohésion et de continuité dans les débris mutilés de la tradition, il a fallu assez souvent recourir à des ouvrages généraux, autrefois excellents mais aujourd'hui fort dépassés, tels que Le Quien et Assemani, et à des élucubrations qui ont moins encore la valeur d'une pièce documentaire. Si l'on remontait aux sources auxquelles ces auteurs ont puisé, on verrait qu'ils ne possédaient même pas au complet les maigres et insuffisants témoignages dont nous disposons aujourd'hui. La dissertation du respectable Th.-J. Lamy, *De Syrorum fide et disciplina in re eucha-*

ristica, à laquelle est emprunté l'appendice II sur la vie sacramentaire dans les chrétientés jacobites du *Limes* (p. 100-103), ne date ni de 1899, comme il est dit p. 100, note 1, ni de 1909, comme le porte la bibliographie, p. 18, mais de 1859 ; et l'on ne commet aucun excès de sévérité en constatant qu'elle marque son âge et plus que son âge, car elle retardait déjà au moment de sa publication. Sa méthode et son esprit sont ceux d'une époque où le peu que l'on connaissait de la discipline et de la liturgie orientales était emboité de gré ou de force dans les cadres scolastiques de notre théologie péculative. Ce seul exemple suffit à caractériser ce qui reste à faire pour rendre leur pleine valeur aux données si patiemment recueillies par le P. Ch. Que le dur effort de les arracher morceaux par morceaux à des textes abstrus et inabordables ne lui fasse pas perdre de vue la trame historique à laquelle il s'agit de les raccorder. Pour l'aider dans ce travail, le courageux auteur nous permettra de lui recommander deux ouvrages d'ensemble préférables à beaucoup de ceux qui s'alignent dans sa copieuse bibliographie : le commentaire, un peu vieilli mais encore utile, du P. Carpentier sur les origines du christianisme en Arabie (*Acta SS.*, Octobr. t. X, p. 661-721) et l'article *Arabie* par M. R. Aigrain, dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. I, col. 1158-1339 ; cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 396).

P. P.

R. M. Dawkins. *The Monks of Athos*. London, Allen and Unwin, 1936, in-8°, 408 pp., 6 pl., 7 dessins et 1 carte.

G. da Costa-Louillet. *La Vie de S. Paul de Xéropotamos et le chrysobulle de Romain I^er^ Lécapène*, dans *Byzantion*, t. XI (1936), p. 181-211.

Pèlerins et touristes revenant de l'Athos ont rivalisé de zèle pour communiquer au public leurs impressions de voyage. Leurs ouvrages formeraient une bibliothèque polyglotte, et pourtant monotone et fastidieuse. Pour échapper à l'écueil du genre, qui est la banalité, M. Dawkins a sagement renoncé au plaisir de raconter en détail ses quatre séjours dans la Sainte Montagne (1905, 1931, 1933 et 1935). Se plaçant à un point de vue des plus intéressants, il s'est efforcé de donner une idée des légendes religieuses de l'Athos, telles qu'on les y rapporte actuellement, en plein xx^e^ siècle. C'est de la bouche même des moines qu'il a recueilli ces récits d'une invraisemblable naïveté, où les prodiges de tout genre se succèdent à l'envi. Pour compléter sa documentation, il n'a guère eu recours qu'à des ouvrages relativement récents et qu'on lit encore assidûment dans les monas-

tères hagioritiques, tels que par exemple l'*Ἁμαρτωλῶν σωτηρία* d'Agapios Landos, le *Jardin des Grâces* et le *Κατάλογος ἱστορικός* de Kaisarios Dapontes, le *Νέον Ἐκλόγιον* anonyme, l'*Ἀνωτέρα ἐπισκίασις* du moine dentiste Païsios et le *Manuel d'iconographie chrétienne* du moine Denys de Fourna (qu'il ne faudrait plus dater de 1458 ni citer d'après les éditions périmées de Paris ou d'Athènes ; cf. *Anal. Boll.*, XXIX, 324). Pour aider le lecteur à saisir le sens et la portée des légendes qu'il a groupées en petits chapitres avec beaucoup d'art et d'agrément, M. D. a dépeint le milieu monastique si fermé et presque primitif où elles éclosent comme d'elles-mêmes et ne cessent de s'enrichir de jour en jour. Il n'a que rarement tenté de découvrir le point de départ historique de ces pieuses fantaisies, et ces quelques pages de critique sont — il faut bien l'avouer — assez superficielles et décevantes. Les notes, rejetées à la fin du volume, risquent fort de n'être pas consultées comme elles mériteraient de l'être. Un bon index (p. 399-408) permet de se retrouver rapidement dans ce qu'on pourrait appeler le corpus du folklore religieux de l'Athos.

L'étude de Mme da Costa-Louillet est d'un tout autre genre et ne s'adresse qu'aux érudits. Elle est consacrée à la Vie de S. Paul de Xéropotamos (*BHG.* 1475), dont elle analyse et compare les deux recensions. L'enquête, menée avec beaucoup de perspicacité, aboutit à des résultats importants : 1° la légende insérée au *Νέον Ἐκλόγιον* de 1803 ne remonte pas au-delà du XVIIIe siècle ; 2° elle a mis en œuvre les renseignements fournis par un faux chrysobulle de Romain Ier Lécapène, fabriqué vers 1700 ; 3° tout en corrigeant quelques-uns des anachronismes de l'*Ἐκλόγιον*, Doukakis a encore renchéri sur les fantaisies généalogiques de la première rédaction. Si nous n'avions que ce pitoyable roman hagiographique, nous ne saurions rien de sûr du prétendu fils (ou petit-fils) de Michel Ier Rangabé et petit-fils de Charlemagne. Par bonheur les deux Vies de S. Athanase l'Athonite (*BHG.* 187, 188) et des documents d'archives datés de 991 et de 1016 permettent d'affirmer que Paul de Xéropotamos est un personnage historique, qu'il vécut à l'Athos dans la seconde moitié du Xe et au début du XIe siècle, et que, bien qu'illettré, il y jouissait d'une grande autorité. La distinction que Mme da C. veut établir (p. 209), contre Mgr L. Petit (*Anal. Boll.*, XXV, 27, note 1), entre le saint higoumène et un autre Paul de Xéropotamos à qui se rapporteraient les actes de 991 et de 1016, ne nous paraît pas fondée sur des indices concluants.

Fr. Halkin.

Hans Achelis. *Die Katakomben von Neapel*. Leipzig, Hiersemann, 1936, in-fol., 101 pp., 60 planches.

Louis Brehier. *La sculpture et les arts mineurs byzantins*. Paris, Les Éditions d'art et d'histoire, 1936, in-4°, 111 pp., 96 planches (= *Histoire de l'art byzantin* sous la direction de M. Charles Diehl).

Nous n'avions pu jusqu'ici porter aucun jugement d'ensemble sur l'œuvre de M. Achelis, dont les planches seules avaient été distribuées (*Anal. Boll.*, LIII, 393). Elle est désormais complète, comprenant cent pages de texte et cinq séries de 12 planches. Si celles-ci sont remarquablement bien venues, on le doit en particulier à l'expérience de M. E. Josi, le grand explorateur des catacombes romaines, dont l'auteur s'est assuré la collaboration pour cette partie de son ouvrage. M. A. ne reconnaît pas seulement sa compétence spéciale dans le choix et l'exécution des reproductions, mais spécialement « ein geschärftes Auge um Unbekanntes ans Licht zu ziehen ». C'est lui qui a retrouvé la fresque représentant le crucifix, que depuis le XVIII^e siècle on n'avait plus remarquée (pl. 46), de même celle de l'abside à l'entrée de la seconde catacombe de San Gennaro (pl. 53-57). Les photographies ont été prises par la maison Sansaini, de Rome, mais (détail dont l'importance n'échappera à personne), avec un appareil allemand. L'introduction qui met en valeur cette riche illustration est largement conçue. M. A. a compris que l'étude des monuments ne pouvait être séparée de l'histoire, et il fait précéder son commentaire archéologique d'une esquisse de l'histoire de l'Église de Naples jusqu'au X^e siècle. On sait que d'importantes publications sur la matière avaient précédé celle-ci et que M. A. l'avait préparée de longue main. Cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 409.

Les catacombes de Naples ne sont pas toutes également connues. La principale, San Gennaro dei Poveri, est un ensemble de quatre cimetières, groupés autour de l'église de S. Janvier. Ils ont servi à la sépulture des fidèles jusqu'au X^e siècle, puis après une longue interruption, au XVI^e et au XVIII^e siècle, lors des grandes épidémies. L'évêque Paul II y séjourna durant deux ans, au temps des troubles, de 763 à 765. La catacombe de San Severo doit son nom à l'évêque Sévère, qui y fut enseveli ; celle de San Fortunato à l'évêque Fortunatus, qui y trouva la sépulture, comme aussi son successeur Maximin. Celle de Santa Maria della Sanità abrite le tombeau de l'évêque Nostrianus et celui d'un évêque africain Gaudiosus, d'où le nom de San Gaudioso donné également à cet hypogée. Aucun évêque n'a

été enterré dans le cimetière voisin de Santa Maria della Vita. Ephebus et Ursus ont été déposés dans celui que l'on désigne maintenant sous le nom de Sant' Eufebio. Le fait d'être devenu la nécropole des évêques explique l'état de conservation relative des cimetières souterrains de Naples. Chacun d'eux est l'objet d'une description détaillée, avec relevé des inscriptions et des peintures, que l'on retrouve reproduites dans les planches. A chaque planche répond un commentaire en rapport avec l'importance du monument représenté. Un dernier chapitre résume les résultats au point de vue archéologique. Trois appendices, dont le premier et le dernier ont pour objet S. Janvier et son culte. Nous ne les analyserons pas ici. L'ensemble des travaux de l'auteur qui touchent à l'hagiographie napolitaine est assez important pour mériter une étude spéciale. Nous nous proposons d'y revenir dans un de nos prochains numéros.

Dans l'ouvrage de M. Bréhier, l'archéologie est mise au service de l'histoire de l'art. A ceux qui s'étonneraient, à la lecture du titre, de voir associée la sculpture aux arts mineurs, l'auteur s'empresse de rappeler qu'à partir du v^e^ siècle la sculpture a cessé d'être traitée pour elle-même. Elle devient de plus en plus un élément de décoration des édifices et du mobilier. La statuaire est en pleine décadence. La sculpture iconographique survit dans les sarcophages, dans l'ornementation, notamment dans les chapiteaux historiés, dans le bas-relief. Des techniques nouvelles remplacent la tradition classique. Au x^e^ et au xi^e^ siècle les ivoiriers font revivre l'art du bas-relief, auquel nous devons de si belles icones. Les arts mineurs proprement dits comprennent la sculpture sur pierres précieuses, les ivoires sculptés, la sculpture sur bois, les bronzes, l'orfèvrerie et l'argenterie, les bijoux, les monnaies, les sceaux, la céramique, les tissus ornés. Les spécialistes sont d'accord pour reconnaître les mérites de l'œuvre de M. B., l'étendue de l'information, spécialement appréciable dans une matière dont les éléments sont si dispersés, le plan adopté et la méthode. L'illustration se recommande d'elle-même ; mais elle n'acquiert tout son prix que par le commentaire dont chaque planche est précédée et dont il faut louer sans réserve la précision et la sobriété. S'il nous est interdit d'entrer dans des détails qui sont réservés aux techniciens, nous pouvons signaler quelques points de contact avec nos études. Il ne faut pas nécessairement qu'un objet d'art représente un saint pour mériter notre attention. Voici une étoffe où l'on voit un personnage en costume persan, étranglant

deux lions. On a cru y reconnaître Daniel dans la fosse. Ce n'est point cela. Cette figuration reproduit un thème de la mythologie chaldéenne emprunté à l'épopée de Gilgamesch (p. 53). Mais le tissu apporté à Sens par l'évêque Willicaire a servi de suaire à S. Victor. Des tissus byzantins, également conservés à Sens, ont enveloppé les reliques de S. Potentien, de S. Siviard et de S^te^ Colombe ; de même le suaire de S. Germain à Saint-Eusèbe d'Auxerre. Sur les petits monuments étudiés par M. B., les figures de saints se rencontrent nombreuses et particulièrement celles des saints les plus populaires, comme S. Georges, S. Démétrius, S. Théodore. Ceux-ci se retrouvent tous, avec plusieurs autres, sur le fameux triptyque Harbaville. On ne peut rappeler ce chef-d'œuvre sans songer à un autre ivoire célèbre, celui du Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale, représentant un couple princier, où sont inscrits les noms de Romanos et Eudokia. Ce seraient, à ce qu'on a cru, Romain Diogène et Eudoxie (1067-1071). Pour de bonnes raisons, M. B. met en avant Romain II Lécapène et Eudokia, qui fut d'abord Berthe de Provence. Une autre date à modifier est celle de la coupe de Xeropotamos, au mont Athos, représentant la Panagia Platytera, qu'on regardait comme un don de l'impératrice Pulchérie (399-453). Cette œuvre d'art doit être rajeunie probablement de neuf ou dix siècles (p. 24). L'auteur n'a pas pu faire photographier toutes les pièces qu'il lui arrive de citer. Dans une prochaine édition on aimerait à trouver une bonne reproduction des ampoules de Monza et de Bobbio, dont il a reconnu « l'immense intérêt » pour l'histoire de l'art chrétien.

H. D.

Louis Morin. *Les monuments du culte de Sainte Jule à Saint-Martin-ès-Vignes, près Troyes.* Troyes, Paton, 1935, in-8°, 45 pp., illustrations, plan.

S^te^ Jule, ou Julie, honorée au diocèse de Troyes comme une vierge martyrisée sous Aurélien, a sa fête le 21 juillet (*Act. SS.*, Iul. V, 132). Ses reliques furent transportées à Jouarre. Les monuments de son culte ont récemment fait l'objet d'une « causerie » familière de M. L. Morin ; celle-ci a été publiée ensuite sous la forme d'une plaquette ornée de gravures et de fac-similés.

On écoutera volontiers M. M., lorsqu'il décrit les chapelles édifiées en l'honneur de la sainte, le « puits de S^te^ Jule » et le beau vitrail qui, en l'église Saint-Martin de Troyes, raconte à sa manière les Actes du martyre. Pour la liturgie, il faudra recourir encore aux *Probationes*

cultus sanctorum dioecesis Trecensis de 1869, rédigées pour l'évêque de Troyes par l'abbé Lalore. Quant à la Passion de Ste Jule (*BHL.* 4518), on ne doit pas se laisser impressionner par l'antiquité relative du manuscrit de Saint-Étienne d'Autun (aujourd'hui Montpellier, École de Médecine, no 55), qui nous l'a conservée. Qu'elle ait été copiée au VIIIe siècle ou dans la première moitié du IXe, loin d'y voir « le seul récit authentique » de la vie de Ste Jule, nous rejetons purement et simplement cette Passion comme apocryphe. On a fait remarquer naguère la piètre qualité d'une pareille littérature, et il est regrettable que M. M., qui indique *in extremis* la référence (p. 9 et note 6bis), n'ait pu en juger par lui-même en temps opportun. A part quelques noms de lieux et de personnes, ces Actes ont été transcrits mot à mot sur la Passion romaine de Ste Luceia et de ses compagnons. Les noms de ces derniers n'ont été qu'en partie démarqués. La passion de Ste Luceia (*BHL.* 4980) servit d'ailleurs aussi de prototype à celles des Stes Lucilla et Flora (*BHL.* 5017). Elle a pris place dans le même passionnaire d'Autun dont nous parlions ci-dessus (cf. *Anal. Boll.*, XXXVI-XXXVII, 254, 53o). Notons enfin que le fac-similé des premières phrases de la *Passio Iuliae*, d'après ce manuscrit, permet de se convaincre que le récit imprimé par Camuzat, Surius et Du Sollier, est, pour le style, un texte amendé et retouché.

Au moment d'écrire ces lignes, nous recevons le fasc. IV du tome VIII (1936) des *Annales de Bourgogne*, qui contient une étude de M. le chanoine Bardy sur *Les martyrs bourguignons de la persécution d'Aurélien* (p. 321-48). Il y est question de la *Passio Iuliae*. « Rien de plus pitoyable », écrit, après Tillemont, M. Bardy. Encore ignorait-il le caractère emprunté du morceau. M. C.

Iv. Dujčev. *Nouvelles données hagiographiques sur l'invasion de Nicéphore Ier en Bulgarie au cours de 811.* (En bulgare, avec résumé français). Sofia, 1936, in-8o, 41 pp. Extrait du *Bulletin de l'Académie bulgare des sciences*, t. LIV, 1936.

La malheureuse campagne de Nicéphore Ier contre les Bulgares nous est surtout connue par la Chronographie de Théophane. M. Dujčev a remarqué dans le cod. Vat. graecus 2014, qui contient un certain nombre de textes hagiographiques, une pièce intitulée : *Περὶ Νικηφόρου τοῦ βασιλέως καὶ πῶς ἀφῆσιν τὰ κόλα ἐν Βουλγαρίᾳ*. Le récit de l'expédition est beaucoup plus développé que celui de Théophane et l'éclaire sur plusieurs points. La date de la bataille, le samedi 23

juillet 811, est manifestement erronée. La date imposée par le synchronisme est le 26. De l'avis de M. D. il s'agit, malgré le titre, d'une *ἀνάμνησις* tirée d'un synaxaire et commémorant les prisonniers byzantins mis à mort pour la foi par les Bulgares païens. Le caractère hagiographique du morceau ressortirait à l'évidence de l'apostrophe qui le termine. Mais, à y regarder de plus près, le narrateur n'invite pas ses compatriotes à vénérer la mémoire des martyrs. D'une manière générale il les engage à ne pas oublier leurs pères et frères défunts et à demander à Dieu d'échapper à un sort pareil. Dans la relation même une seule petite phrase regarde les martyrs. Tout récemment M. Henri Grégoire (*Bulletin de la classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXII, p. 420-36) a reconnu dans cette pièce un récit contemporain de la fameuse bataille et qui, à coup sûr, provient de la chronique anonyme dont on ne possède qu'un long fragment : le *Scriptor incertus de Leone Armenio*. Il est aussi porté à croire que cette chronique est une continuation de Malalas.

Parti d'un point de vue différent, M. D. a recherché dans la littérature hagiographique tout ce qui se rapportait aux martyrs de 811. Après avoir commenté la relation qu'il publie, il accumule sans grand discernement des notices de martyrologes latins, de ménologes grecs et slaves. Le rapprochement de ces textes n'a pas donné les résultats qu'il semblait en attendre.

Il est encore question de Nicéphore et de sa défaite dans la légende de S. Nicolas (24 déc.), qui, échappé par miracle au carnage, se fit moine. M. D. résume cette histoire de vocation après avoir dressé une liste des manuscrits et des éditions grecques et slaves.

M. Van Cutsem.

G. A. Ilʹinskij. *Opyt sistematičeskoj kirillo-mefodievskoj bibliografii*. Sofia, Académie bulgare des sciences, 1934, in-8°, xliii-302 pp.

M. Popruženko et St. Romanski. *Bibliografski pregled na slavjanskite kirilski iztočnici za zivota i dejnoctita na Kirila i Metodija*. Sofia, Académie bulgare des sciences, 1935, in-4°, 68 pp.

P. Duthilleul. *Les sources de l'histoire des saints Cyrille et Méthode*. Extrait des *Échos d'Orient*, t. XXXIV, 1935, p. 272-306.

Les bibliographies des SS. Cyrille et Méthode parues jusqu'à ce jour laissent toutes à désirer. Les unes sont entachées de tant d'erreurs et si incomplètes qu'on n'en peut user qu'avec la plus grande circonspection, les autres sont dressées d'un point de vue restreint, les meilleures ont vieilli. M. I. a voulu mettre à la disposition des sla-

visants un instrument de travail auquel ils pussent se fier, en leur procurant un catalogue complet et parfaitement exact. Il a estimé qu'une bibliographie des SS. Cyrille et Méthode doit comprendre tout ce qui a trait à l'histoire de la culture slave dont ils furent les créateurs. Son répertoire embrasse non seulement les œuvres et les articles originaux mais aussi les traductions et les comptes rendus, ceux du moins qui apportent une contribution utile. A côté de la littérature savante une place a été faite aux ouvrages de vulgarisation, services liturgiques, homélies, panégyriques, etc. C'est un champ si vaste qu'un spécialiste même ne peut se flatter de n'avoir rien laissé échapper. Il ne serait pas malaisé de relever quelques omissions. Certaines imperfections sont dues aux circonstances dans lesquelles l'Académie bulgare a fait paraître ce répertoire. A peine les premières feuilles étaient-elles tirées que les relations avec l'auteur, demeuré en Russie, se trouvèrent coupées. En cette occurrence MM. Popruženko et Romanski ont pris sur eux de poursuivre l'impression. Ils ont contrôlé les références dans la mesure où le leur permettaient les ressources des bibliothèques de Sofia. Quelques abréviations et sigles du manuscrit de M. I. restant indéchiffrables, ils ont dû se résigner à laisser des points d'interrogation dans la liste des périodiques en tête du volume.

Il reste encore à dire un mot de l'ordonnance de cette bibliographie. Ses 3385 numéros, traductions et comptes rendus non compris, sont partagés en un grand nombre de sections et de sous-sections. A l'intérieur de celles-ci les publications sont rangées dans leur ordre chronologique. Trois index des noms d'auteurs pour les alphabets cyrillique, latin et grec corrigent ce qu'il pourrait y avoir d'arbitraire dans la classification.

En préparant la publication de la bibliographie rassemblée par M. Ilïinskij, MM. Popruženko et Romanski, mieux que personne, ont pu se rendre compte, de la nécessité d'une édition critique des sources de la Vie des SS. Cyrille et Méthode. Au IV[e] congrès international des études byzantines, tenu à Sofia en 1935, les mémoires de MM. Weingart et Pogorělov leur ont fourni l'occasion de mettre la question sur le tapis. M. Weingart, avant d'ébaucher une analyse philologique des légendes « pannoniennes » (*Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, t. IX, p. 101-109), avait déploré l'absence d'un texte critique et signalé quelques méprises qui s'en étaient suivies. M. Pogorělov (ibid., t. X, p. 3-15) relevait dans le Missel de Kiev, les feuillets de Prague, la Vie de S. Wenceslas et les légendes de Cyrille

et Méthode les particularités phonétiques, morphologiques et lexicographiques qui témoignent d'une influence tchèque sur ces monuments slavons. Il montrait dans cette étude philologique un moyen de suppléer à la pauvreté de notre information sur l'activité littéraire en Bohême du IXe au XIe siècle, période trop souvent considérée comme stérile. Mais faute de textes soigneusement établis, il est impossible de mener l'enquête avec toute la sûreté désirable. A la séance plénière de clôture du congrès, M. R. présenta un projet confiant l'entreprise de l'édition critique à une commission de spécialistes. L'Académie bulgare accepta d'en assumer la charge, à condition toutefois de pouvoir compter sur l'appui efficace du gouvernement.

Un tout premier pas vient d'être fait dans la voie des réalisations. MM. P. et R. ont dressé une liste des sources slaves cyrilliques, des manuscrits qui les contiennent et des éditions qui en ont été faites. Cette revue bibliographique servant de travail d'approche, est adressée à tous ceux qui pourraient fournir des indications complémentaires, signaler des erreurs ou auraient des observations à faire valoir sur les principes dont devront s'inspirer les éditeurs. Il sera procédé de même pour les sources glagolitiques, grecques et latines.

Les documents dont on dispose pour retracer l'histoire des apôtres de la Moravie, soulèvent quantité de problèmes qui sont très loin d'avoir reçu une solution péremptoire. En attendant des recherches plus poussées, M. Duthilleul résume les débats. A propos de chacune des pièces, il rappelle les arguments pour et contre leur historicité et leur authenticité. Tout en soulignant les difficultés auxquelles on se heurte et en se rangeant de préférence aux opinions les plus sévères, l'auteur tâche de dégager les résultats acquis. Il ne s'est pas occupé des *Annales de Kiev*, dite Chronique de Nestor, ni des notices sur SS. Cyrille et Méthode provenant d'anciens manuscrits d'offices liturgiques. M. Van Cutsem.

Theodore Silverstein. *Visio Sancti Pauli*. London, Christophers, 1935, in-8°, XI-229 pp. (= *Studies and Documents* edited by Kirsopp Lake and Silva Lake, t. IV).

Robert Priebsch. *Letter from Heaven on the Observance of the Lord's Day*. Oxford, Blackwell, 1936, in-8°, XXIII-37 pp.

L'ingénieux auteur qui eut l'idée, en Égypte probablement et dès le IIIe siècle, de tracer un tableau vivement coloré des tourments de l'enfer et d'attribuer à l'apôtre S. Paul le produit de sa fertile imagination, ne se doutait pas, sans doute, de la faveur dont son œuvre

jouirait pendant une bonne quinzaine de siècles : la version gaélique, en effet, se copiait encore au siècle dernier. Malgré l'opposition de personnages comme S. Augustin et Sozomène, ce texte devait exercer une profonde influence sur le développement de la doctrine eschatologique et sur la pratique pénitentielle du moyen âge. Il donnerait naissance à toute une série d'épisodes dans les Visions, depuis les récits irlandais, comme la Vision de Tundale et le Purgatoire de S. Patrice, jusqu'à la Divine Comédie. Négligeant le problème de l'origine du texte primitif et de sa diffusion dans les littératures orientales, c'est à l'histoire de cette Apocalypse en latin que s'attache M. Silverstein. Il se sert d'ailleurs, pour éclairer son sujet, de tous les renseignements que fournissent les versions en langue vulgaire et les diverses adaptations qui ont connu, dans tous les pays d'Occident, une telle popularité. Établir l'évolution et les relations mutuelles de toutes les rédactions latines, en particulier par un examen minutieux des diverses interpolations qui y ont pris place au cours des siècles, c'est le but de sa première partie. Le moins curieux n'est pas de constater ici qu'un reviseur, celui à qui l'on doit la sixième recension, s'est cru autorisé à prendre avec le texte original à peu près autant de liberté que celui-ci en avait pris avec la vraisemblance et la vérité : c'est moins une recension nouvelle qu'un second texte, compilé à l'aide de documents divers, parmi lesquels la littérature gaélique donne les plus remarquables, Vision de Laisrén et d'Adamnân, Navigation des Uí Corra et recension celtique du *Transitus Mariae*. Voilà un bel exemple de la manière dont certains reviseurs entendaient leur métier. Après avoir examiné ce cas particulier, on ne s'étonnera plus de rencontrer pareille indépendance dans d'autres branches de la littérature religieuse, et notamment en hagiographie. Et c'est assurément un motif nouveau de nous méfier, au point de vue historique, des plus étonnantes inventions de la littérature celtique, comme la Navigation de S. Brendan ou le Purgatoire de S. Patrice. La seconde partie du volume de M. S. présente les textes latins, au nombre de neuf, dont six inédits, en d'excellentes éditions critiques. L'un des plus importants, celui de la quatrième recension, est absent : l'auteur veut lui consacrer un volume entier, à cause des développements que comportera le commentaire.

C'est peut-être à un passage de la *Visio Pauli*, qui constitue un des premiers exemples connus de la *Dignatio diei dominicae*, que l'auteur de la Lettre tombée du ciel doit son inspiration. On sait que, pour

le manque de scrupules, il pouvait prendre aussi des leçons chez son prédécesseur. Depuis quarante ans, M. Priebsch s'intéressait à ce document. Son essai sur la première recension, dont le texte est réimprimé en appendice d'après Baluze, est sorti, par améliorations successives, d'une conférence qui remonte à 1897. M. P. y avait apporté sans relâche corrections et additions jusqu'à sa mort, survenue en 1935. On y trouvera surtout un guide parmi les diverses mentions de la Lettre tombée du ciel qui apparaissent dans la littérature latine, et plus particulièrement parmi les traductions et allusions diverses que renferme la littérature européenne du moyen âge en langue vulgaire. M. P., qui s'est surtout occupé des langues germaniques, était là dans son domaine. Deux de ses amis ont préparé son manuscrit pour l'impression. Quelques erreurs de détail leur ont échappé, comme il arrive souvent quand on travaille sur les notes d'un autre. Par exemple, p. 7, au bas, la dernière phrase latine devrait se traduire : du samedi soir à l'aube du lundi ; p. 8, *superstitious* est imprimé pour *supposititious*. Les *Catéchèses celtiques*, publiées par Dom Wilmart, ont apporté de nouveaux textes de la *Dignatio*, que M. P., s'il eût vécu, aurait signalés, p. 14 (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 132-33). Les éditeurs de ce premier essai, MM. W. E. Collinson et August Closs, annoncent leur intention de publier également les travaux laissés en manuscrit par M. P. sur les recensions II, III et IV. Ils peuvent être assurés, en accomplissant cette tâche, de rendre un réel service aux médiévistes. Les collaborateurs ne leur manqueront certes point pour élucider, à l'occasion, quelque passage difficile.

La même brochure contient un *Memoir* dû à M. Collinson, et une bibliographie des travaux de M. P., par M. F. Norman. La plus grande partie de ces pages avait vu le jour déjà dans *Medium Aevum*.

P. Grosjean.

Louis Gougaud, O. S. B. *Les Saints irlandais hors d'Irlande*. Louvain, Revue d'histoire ecclésiastique, et Oxford, Blackwell, 1936, in-8°, XIII-219 pp. (= *Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique*, fasc. 16).

A tout ce qu'il publie, Dom Louis Gougaud apporte le même souci du détail et la même sûreté de jugement qui ont fait de son grand ouvrage la meilleure introduction à l'histoire des églises celtiques (cf. *Anal. Boll.*, XXXI, 496, et LI, 213). Les hagiographes et tous ceux qui s'intéressent aux développements pris par le culte des saints, aussi bien dans la liturgie que dans la dévotion traditionnelle des

pays européens, seront particulièrement reconnaissants à l'érudit bénédictin des labeurs auxquels il s'est consacré pour rédiger cette suite de monographies. Successivement, Dom G. nous fait connaître, du point de vue de la *gloria postuma* principalement : S. Aidan, évêque de Lindisfarne, Ste Berriona ou Beriona (en cornique Buryan ou Beryan), mentionnée dans le martyrologe d'Exeter (cf. *Anal. Boll.*, LII, 150), Ste Breaca, également connue du Cornwall, et confondue en Bretagne avec un S. Briac, S. Brendan le Navigateur, Ste Brigide de Kildare, S. Cainnech, abbé d'Achad Bó (Aghaboe), S. Coloman, martyr, qui repose à Melk en Autriche, S. Colomban, S. Columba d'Iona, S. Conchobar Mac Concoille, vénéré à Lémenc, près de Chambéry, sous le nom de Concord, S. Cummian, évêque, dont l'épitaphe se conserve à Bobbio, S. Disibod, éponyme du monastère de Disibodenberg, S. Donat, évêque de Fiesole, Ste Dymphne, patronne de Gheel, S. Efflam, honoré en Bretagne, S. Euny, abbé, S. Erc, évêque, et Ste Hya, vierge, dont le culte est presque exclusivement limité au Cornwall, S. Féchin, abbé de Fobhar (Fore), S. Fiacre, ermite, S. Bairre ou Findbarr de Cork, S. Fintan de Rheinau, S. Fintan, autrement dit Munnu, de Tech Munnu (Taghmon), S. Feuillen et S. Ultain, S. Forannan, abbé de Waulsort, S. Fridolin, S. Fursey, S. Gall, S. Indract, honoré à Glastonbury, S. Kessog, évêque, S. Coemgen (Kevin) de Glend Dá Locha (Glendalough), S. Killian d'Aubigny, ermite, S. Killian de Wurzbourg et ses compagnons, martyrs, S. Laurent de Dublin, S. Malachie, évêque d'Armagh, S. Maudez d'Enez-Modez, à l'embouchure du Trieux (Côtes-du-Nord), Ste Moninne ou Darerca, S. Patrice, S. Ronan ou Renan, évêque et ermite en Bretagne, S. Rumon, évêque, honoré dans le Cornwall, S. Sané, évêque, patron de Plouzané en Armorique, S. Virgile de Salzbourg, S. Vougay, ermite en Bretagne. Dans toute cette liste, le lecteur averti aura remarqué plus d'un saint dont l'origine irlandaise est pour le moins douteuse. Dom G., qui a donné à ceux-là l'appellation caractéristique de « surnuméraires de l'émigration scotique » (cf. *Anal. Boll.*, L, 199), ne manque pas de les signaler.

Ces notices forment autant de chapitres. Les unes, concernant des saints dont la popularité fut grande dans l Europe chrétienne, sont très développées : ainsi l'étude sur Ste Brigide, édition revue d'un excellent article publié naguère par Dom G. dans l'*Archiv für elsässische Kirchengeschichte*, t. XI, 1936, p. 35-56 ; les autres ne comptent que quelques paragraphes. Ces dernières ne seront pas les moins uti-

les : ainsi, dans les *Acta Sanctorum*, les brèves indications que renferment les listes quotidiennes de *Praetermissi* viennent parfois mieux à point que de très longs commentaires sur les saints les plus célèbres. Il est superflu d'ajouter que Dom G. a donné ses meilleurs soins à la bibliographie qui accompagne chaque notice : les travaux les plus récents s'y trouvent à leur place, en particulier les résultats des recherches qui viennent de paraître ici même sur les anciennes litanies des saints (*Anal. Boll.*, LIV, 5-37). Souvent, pour le culte des saints irlandais dans nos pays et dans les régions de langue allemande, ces documents constituent une des premières attestations connues.

En guise de conclusion, Dom G. a écrit un excellent chapitre sur l'expression *Insula sanctorum* (p. 175-84). Parmi les appendices, des listes fort précieuses énumèrent les mentions de saints irlandais dans les anciens calendriers et dans les anciennes litanies : à celles-ci joindre une référence qui a échappé, semble-t-il, à l'érudit bénédictin, le nom de Ste Brigide de Kildare dans les manuscrits de Saint-Gall, de Bamberg, d'Essen et de Cologne, signalés par Dom Paul Cagin, *L'Euchologie latine. Te Deum ou Illatio*, pp. 503, 544, 547 ; cf. ci-dessus, p. 68. Le *Libellus precum* de Fleury renferme des litanies intéressantes à plus d'un titre (*P. L.*, t. CI, col. 1391). Dom G. a eu raison de les mettre à profit (p. 189) ; mais ne fait-il pas erreur en datant du IXe siècle le manuscrit 184 d'Orléans qui nous les a conservées ? Dans le *Catalogue général* des départements (t. XII, p. 86), M. Cuissard indique le Xe. Notons ici que ces litanies contiennent plusieurs saints de nos régions ; ainsi, S. Rombaut, le patron de Malines, et S. Piat de Tournai, rangés parmi les confesseurs. P. 10, l'auteur se demande pourquoi la fête de S. Brendan, accordée aux cisterciens irlandais par le chapitre général de 1206 (J.-M. Canivez, *Statuta capitulorum generalium Ordinis Cisterciensis*, t. I, p. 329), jouissait de la même solennité que celle de S. Benoît, « sans sermon toutefois ». Est-ce pour une raison analogue à celle qu'énonce un statut de 1230, qui a trait à la célébration de la fête de la Sainte Trinité : *propter difficultatem materiae* (Canivez, op. cit., t. III, p. 84) ? Ou craignait-on que le panégyriste ne se laissât entraîner à des indiscrétions de langage à propos d'un saint dont la légende était curieuse et quelque peu frivole ? Nous ne pensons pas que ce dernier motif ait été présent à l'esprit des abbés réunis à Cîteaux en 1206, ni que la fête de S. Brendan offrît des difficultés spéciales au prédicateur. Plus simplement, on a voulu indiquer que, même parmi les dévots

irlandais de l'abbé de Clonfert, il fallait garder à la fête le caractère secondaire indiqué, dans la hiérarchie liturgique de Cîteaux, par les mots *sine sermone*. Ainsi l'on conservait mieux la distinction entre les saints considérés comme les fondateurs ou les patrons de l'Ordre entier, et les patrons nationaux. P. GROSJEAN.

R. THURNEYSEN, N. POWER, M. DILLON, K. MULCHRONE, D. A. BINCHY, A. KNOCH et J. RYAN S. I. *Studies in Early Irish Law*. Dublin, Royal Irish Academy, 1936, in-8°, VIII-286 pp.

Edward GWYNN. *The Metrical Dindshenchas*. Part V. Dublin, Royal Irish Academy, 1935, in-8°, VIII-314 pp. (= *Todd Lecture Series*, Vol. XII).

Le séjour de M. R. Thurneysen à Dublin, en 1929, a eu pour effet d'imprimer un vigoureux élan aux études d'ancien droit irlandais. Le volume publié par lui et par ses auditeurs en sera le témoignage permanent. Le dernier de ces huit essais, qui concernent tous le statut légal des femmes dans l'ancienne Irlande, est proprement hagiographique. C'est l'étude consacrée par le P. John Ryan au texte intitulé *Cáin Adomnáin*, la Loi d'Adamnán. Parmi les quatre lois ou codes principaux de l'Irlande, celui qui date du plus loin, dans la tradition irlandaise, est un document dont les Annales d'Ulster retracent ainsi l'origine, à l'année 696 (erreur pour 697) : *Adomnanus ad Hiberniam pergit et dedit legem innocentium populis*. C'est, en effet, au saint abbé d'Iona, successeur et biographe de S. Columba, qu'on attribue ces dispositions qui rendaient plus tolérable la condition des femmes. Un heureux hasard a fait parvenir jusqu'à nous un traité en vieil irlandais sur la *Cáin Adomnáin*, conservé dans l'église de Raphoe, qui considérait Adamnán comme son principal patron. De là dérivent deux manuscrits, qui ont fourni à Kuno Meyer la base de son édition, dans les *Anecdota Oxoniensia* (Mediaeval and Modern Series, Part XII, 1905). Le P. R. l'étudie brièvement et l'éclaire par des comparaisons avec l'ancienne littérature ecclésiastique de l'Irlande, qu'il connaît si bien. P. 270 (cf. MEYER, p. 24, lignes 5-6), au lieu d'une taxe fixée au prix de sept esclaves et d'un septième de pénitence, il faut lire assurément : sept esclaves et sept ans de pénitence ; une abréviation latine mal résolue a fait lire *septimam penitentie* pour *septem annos penitentie ;* le contexte le montre suffisamment.

La collection de travaux publiés par les occupants de la chaire fondée en mémoire de J. H. Todd, à l'Académie royale de Dublin, est

parvenue à son terme. M. E. Gwynn lui donne pour conclusion le dernier volume de son édition des *Dindshenchas* en vers, dont le texte remplit quatre des tomes précédents. Ce tome V comprend, avec quelques corrections, l'introduction générale, les index et un glossaire qui porte la marque de l'érudition philologique et de la prudence avertie du Prévôt de Trinity College. En attendant un dictionnaire un peu complet de l'irlandais médiéval, il faut recourir pour l'intelligence des textes à des vocabulaires spéciaux. Les *Dindshenchas* sont un genre littéraire particulier à l'Irlande et qui n'est pas sans offrir des ressemblances frappantes avec ces généalogies ecclésiastiques ou séculières de chefs et de saints, en vers et en prose, dont nous avons eu souvent à entretenir nos lecteurs. Les poètes, ou plutôt les versificateurs irlandais, se sont donné pour tâche de réduire en strophes de quatre vers, selon une métrique encombrée à plaisir de difficultés, avec assonance, allitération, rimes et contre-rimes, les renseignements compilés par on ne sait quels topographes, et qui prétendent donner l'origine de la plupart des noms de lieux de l'Irlande. De même, on a vu Óengus et O'Gorman mettre en vers le martyrologe hiéronymien avec additions irlandaises. Parmi ces légendes topographiques, il en est naturellement qui mettent en scène des saints irlandais, le plus souvent S. Patrice. La plupart pourtant sont païennes, sinon d'origine, du moins d'inspiration. Il est fort difficile de décider si le texte original en prose est vraiment la transcription de légendes païennes, transmises jusque vers l'an mil, ou simplement le produit de l'imagination fertile de savants irlandais, férus de récits épiques déjà plus ou moins arrangés au goût du jour. La critique semble incliner maintenant vers la seconde hypothèse. Les *Dindshenchas* en prose ont été publiés d'après divers manuscrits, principalement par Whitley Stokes. Les textes en vers, dont M. G. achève l'édition, permettent souvent de contrôler ou de compléter la prose : les copistes irlandais n'avaient guère de scrupules sur l'article de la fidélité qu'ils devaient à leur original ; en vers cependant, leur fantaisie était resserrée dans de plus étroites limites, et c'est ainsi surtout que les longs labeurs de M. G. viennent assister l'hagiographe, dans les cas nombreux où ces textes topographiques constituent un document important sur la vie ou le culte d'un saint. P. GROSJEAN.

J. E. B. Gover, A. Mawer, F.M. Stenton et F. T. S. Houghton. *The Place-Names of Warwickshire*. Cambridge, University Press, 1936, in-8°, LI-409 pp., cartes (= *English Place-Name Society*, XIII).

Eilert Ekwall. *The Concise Oxford Dictionary of English Place-Names*. Oxford, Clarendon Press, 1936, in-8°, XLVIII-520 pp.

Poursuivant son œuvre avec la précision et l'abondance de détails que l'on a pu admirer dans les volumes précédents de cette belle collection, la société de toponymie anglaise en est arrivée au comté de Shakespeare. Pour l'histoire ecclésiastique, il faut noter surtout que ces nouveaux matériaux permettent de tracer la limite entre les Angles et les *Hwicce*, à travers le territoire qui correspond d'une part à l'ancien diocèse de Coventry et Lichfield, de l'autre à celui de Worcester. On relève cette fois très peu de noms formés avec le mot *Saint :* trois d'entre eux rappellent simplement la dédicace de l'église, St. Dennis Farm, St. Lawrence Farm et St. Helens ; le quatrième est plus intéressant, car il a conservé jusqu'à notre époque le souvenir d'une simple chapelle, St. Leonards Chapel. Le comté de Warwick est assurément un de ceux où le culte des saints a laissé le moins de traces dans la toponymie.

Le corpus de toponymie anglaise que doit constituer ce relevé complet de toutes les formes connues, sous l'impulsion vigoureuse pourtant de l'English Place-Name Society, ne pourra s'achever que dans un nombre respectable d'années. Mettre à la disposition du chercheur un recueil commode et même utilisable, en attendant que tous les volumes aient paru et que leur contenu soit présenté sous la forme d'un index s'étendant au pays entier, telle a été l'ambition d'un des meilleurs connaisseurs de la toponymie anglaise, M. Eilert Ekwall, de Lund. Son ouvrage vient prendre sa place dans la collection réputée des *Concise Dictionaries* publiés par les presses d'Oxford. Ainsi les deux universités sœurs rivalisent de zèle pour fournir des instruments de travail à une science nouvelle, qui touche à la fois aux domaines de l'histoire, de la géographie et de la philologie. M. E. n'a pu, dans les limites qui s'imposaient à lui, que présenter un choix restreint de noms et, dans chaque notice, les plus importantes seulement des anciennes formes, et de préférence celles qui éclairent le mieux l'origine des toponymes. Cette liste, qui groupe quinze mille noms environ, est précédée d'une introduction, également concise et bien informée. Grâce à cet ouvrage, l'Angleterre est dès à présent le pays le mieux équipé pour l'étude de la toponomastique.

P. Grosjean.

Edward Kennard Rand. *The Earliest Book of Tours.* Cambridge, Massachusetts, Mediaeval Academy of America, 1934, in-fol., xvii-136 pp., 60 planches (= *The Mediaeval Academy of America*, Publication No. 20. *Studies in the Script of Tours*, II).

Les deux magnifiques volumes de M. Rand, *A Survey of the Manuscripts of Tours* (cf. *Anal. Boll.*, L, 197), n'étaient que le début d'une série de travaux dont voici le second. Après avoir exposé sommairement l'histoire du style paléographique de Tours et classé par groupes, en ordre chronologique, tous les manuscrits connus, M. R. passe à la description méthodique de ces manuscrits, en commençant par le plus ancien. C'est la collection d'extraits de S. Augustin par Eugippius conservée à la bibliothèque Nationale de Paris, Nouv. Acq. lat. 1575, que M. R. date d'avant 750. Au milieu de tant de données minutieuses, patiemment accumulées et éclairées par une comparaison soutenue avec nombre d'autres manuscrits, on remarquera deux sections d'une portée plus générale : le chapitre VIII de la première partie, qui traite du développement et de l'évolution de la minuscule carolingienne, et la seconde partie du volume qui complète et corrige, à la lumière d'études nouvelles, la liste des manuscrits de Tours publiées dans le *Survey*. P. Grosjean.

Hilding Kjellman. *La Vie Seint Edmund le rei.* Göteborg, Wettergren et Kerber, 1935, in-8°, cxxxvi-211 pp. (= *Göteborgs Kungl. Vetenskaps- och Vitterhets-Samhälles Handlingar*, cinquième période, série A, tome IV, n° 3).

Le poème anglo-normand sur la vie du roi d'Est-Anglie, S. Edmond le martyr, composé au xii^e^ siècle par Denis Piramus, a été imprimé trois fois déjà : par Thomas Arnold, en 1892, dans les *Memorials of St. Edmunds Abbey*, par Miss F. L. Ravenel en 1906, dans les *Bryn Mawr College Monographs*, et en 1907 par Lord Francis Hervey, dans cette collection de pièces sur le patron de Bury St. Edmunds qu'il a intitulée *Corolla Sancti Edmundi*. Aucune de ces éditions ne pouvait être considérée comme définitive : la première et la dernière étaient dues à des historiens, moins soucieux de la philologie, et celle de Miss Ravenel laissait beaucoup à désirer. M. Kjellman, sous la direction du meilleur connaisseur de l'anglo-normand, M. Johan Vising, met à la disposition du public, avec toutes les ressources de l'érudition moderne, ce que contient le manuscrit unique de la collection Cottonienne, au British Museum, Domitien XI, du xiv^e^ siècle. Son édition, commencée, il y a un demi-siècle, par feu Axel

Erdmann, devait paraître vers 1890, et le poème était déjà tout imprimé. Des accidents divers l'ont empêchée d'être l'*editio princeps*, mais ce long temps passé à la perfectionner n'a pas été perdu. M. K. fournit, dans son introduction, une longue étude de la versification et de la langue, aussi soignée qu'on peut l'attendre d'un élève de M. Vising. L'examen des sources et de l'élément historique est fait avec non moins de diligence (p. XI-XXXVI). Il constitue un des meilleurs essais que nous possédions sur S. Edmond et sur sa gloire posthume. M. K. a spécialement approfondi les quelques passages du poème et de la légende où figuraient des personnages nordiques. Bien familiarisé avec la littérature particulière de ces épisodes, il permet de compléter les travaux des historiens anglais et continentaux sur cette partie de la carrière de S. Edmond. Le poème enfin est imprimé, d'abord tel qu'il se lit dans le Domitien XI, ensuite en un texte normalisé, avec glossaire et index. Il faut encore attirer l'attention des hagiographes sur les notes (p. 156-72) ; elles comparent, point par point, la *Vie Seint Edmund le rei* et les autres documents qui traitent de S. Edmond et des personnages historiques mentionnés par Denis Piramus. P. GROSJEAN.

John MOONEY. *St. Magnus, Earl of Orkney*. Kirkwall, Mackintosh, 1935, in-8°, XV-325 pp., ill.

Le comte des Orcades, Magnus Erlendson, vénéré comme un martyr à cause du courage qu'il montra en face d'une mort cruelle, est une figure bien connue des historiens de l'Écosse et des pays nordiques. Les grands recueils de Vies de saints lui ont accordé une place (*BHL.* 5166) et il figure, au 16 avril, dans les *Acta Sanctorum* (t. II, p. 438-39). On ne possédait cependant point en anglais de monographie sérieuse ni étendue sur ce personnage, le plus important dont l'histoire des Orcades ait conservé le souvenir, et qui gouverna aussi Caithness et les Shetlands. Un érudit de Kirkwall, chef-lieu des Orcades et dont la cathédrale est dédiée à S. Magnus, s'est proposé de combler cette lacune. C'est à ses patients labeurs que nous devons ce beau volume, abondamment illustré. Il ne néglige aucun des nombreux problèmes qui se posent au sujet du comte des Orcades. Sa publication prépare la célébration du huitième centenaire de la cathédrale. M. M. rappelle la découverte, en 1919, d'une tombe secrète dans un pilier du chœur : elle renfermait des reliques et notamment le crâne, portant la trace du coup de hache qui avait causé la mort.

Une introduction historique replace le saint dans le cadre de son époque. Après quoi, M. M. étudie la généalogie de Magnus et tous les détails de sa vie. Celle-ci s'achève par l'acte de violence qui fera du comte, aux yeux de ses contemporains, un martyr. L'auteur consacre ensuite une centaine de pages à la *gloria postuma* de son héros. Ce ne seront pas les parties les moins utiles à l'hagiographe. Le culte de S. Magnus s'étendit au loin, jusqu'en Islande, en Norvège et en Angleterre, où des églises portent son nom. Nous noterons aussi les remarques de M. M. sur d'autres saints nordiques des XI^e^ et XII^e^ siècles (p. 263-65). En appendice, la traduction, par Sir David O. Hunter-Blair, O. S. B., abbé de Fort Augustus, de la messe et de l'office pour la translation de S. Magnus, imprimés par Vigfusson dans son édition de l'*Orkneyinga Saga* d'après une copie moderne d'un livre liturgique de l'Islande occidentale. On y trouvera également un hymne, *Nobilis, humilis, Magne, martir stabilis*, en fac-similé avec sa notation musicale, et une transcription en musique moderne. Cet hymne provient d'un manuscrit d'Upsala, du XIII^e^ siècle, et a été étudié par M. Oluf Kolsrud. Enfin, M. M., qui n'a négligé aucune des publications susceptibles d'éclairer son sujet, a pu se servir aussi d'un travail concis, mais plein de choses, sur la femme de S. Magnus et son nom : *St. Magnus and his Countess*, publié par M. Bruce Dickins dans le tome XIII (1934-35) des *Proceedings* de l'*Orkney Antiquarian Society*, p. 51-52. P. Grosjean.

Watkin Williams. *Saint Bernard of Clairvaux*. Manchester, University Press, 1935, in-8°, XXXVIII-423 pp., illustrations et cartes (= *Publications of the University of Manchester*, n° CCXXXVII. *Historical Series*, n° LXIX).

M. Watkin Williams, qui étudie avec une érudition diligente les documents relatifs à S. Bernard, avait donné, il y a dix ans déjà, une première série de *Studies in St. Bernard of Clairvaux*, qui conduisaient le saint jusqu'au début de sa vie active (cf. *Anal. Boll.*, XLVI, 423). Il reprend maintenant et achève l'œuvre ainsi commencée en présentant au public anglais une Vie de S. Bernard qui est en même temps une histoire des débuts de Cîteaux et de l'ordre cistercien, une généalogie des premières « filles » de Clairvaux, un aperçu général sur la pensée de S. Bernard et les mouvements divers, politiques, intellectuels, militaires, spirituels, auxquels il fut mêlé. M. W., qui est de plus un fervent pèlerin de tous les lieux illustrés par le passage de S. Bernard ou par les fondations des premiers moines

de Clairvaux, a su faire parler aussi la voix des monuments et celle des paysages. Quelques fort belles peintures, reproduites hors texte en photogravure, viennent aider le lecteur à partager ces impressions. Elles sont l'œuvre de Mrs Williams, compagne de son mari au cours de ses voyages littéraires.

Le but de l'auteur, on le voit, n'a pas été de renouveler notre connaissance de S. Bernard. Vacandard, chez qui M. W. a pris ses premières leçons, et d'autres érudits venus après lui, ont laissé peu de champ à des découvertes. En revenant à ces sources déjà bien étudiées, M. W. donne à ses lecteurs le plaisir de pénétrer avec lui comme dans un monde nouveau, qu'il anime de ses propres souvenirs. Il n'écrit pas pour des lecteurs pressés, et les érudits, soucieux de ne rien laisser échapper, trouveront chez lui tous les éléments d'une bibliographie complète. Les appendices renferment des choses excellentes : le premier notamment, où M. W. examine, en fin connaisseur du latin médiéval, le style littéraire de S. Bernard. On y trouvera aussi des notes sur le manuscrit d'Orval, publié naguère par le P. Lechat (*Anal. Boll.*, L, 83-122), sur Geoffroi, le biographe de S. Bernard, sur Ste Hildegarde, et sur Pierre le Vénérable, que M. W. a particulièrement étudié. Enfin, l'auteur examine les anciens plans de Clairvaux et retrace les itinéraires d'Innocent II et de S. Bernard.

Depuis la publication de son grand ouvrage, M. W. n'a pas cessé de s'intéresser aux origines cisterciennes. Son article sur *St Robert of Molesme*, dans *The Journal of Theological Studies*, t. XXXVII, 1936, p. 404-412, n'aura pas manqué d'éveiller de nouveaux espoirs dans le monde des érudits. Il reste beaucoup à découvrir concernant l'histoire de Cîteaux, après le premier siècle surtout.

P. Grosjean.

S. T. R. O. d'Ardenne. *An Edition of The Liflade ant te Passiun of Seinte Iuliene*. Liége, Faculté de Philosophie et Lettres, 1936, in-8°, xlix-251 pp. (= *Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liége*, fasc. LXIV).

Edward H. Weatherly. *Speculum Sacerdotale*. London, Milford, 1936, in-8°, xliv-292 pp., fac-similé (=*Early English Text Society*, Original Series, No. 200).

Avec un glossaire fort complet, des notes étymologiques et orthographiques, et une étude très fouillée de la langue, Mlle d'Ardenne publie deux textes de la Passion inédite de Ste Julienne, vierge et

martyre, en moyen anglais. Elle les a tirés des manuscrits Bodley 34, à Oxford, écrit vers 1210, et Royal 17 A XXVII, du British Museum. L'auteur n'indique pas la date de ce dernier. Il est du XIII^e siècle pour cette partie. Outre une transcription complète de ces deux recensions, son volume contient une reconstitution du texte, en orthographe normalisée, sur la base du manuscrit Bodley. Enfin, M^elle d'A. imprime le texte latin *BHL.* 4523 γ d'après le manuscrit Bodley 285, fol. 163-165^v, recueil de Vies de Saints, de la première moitié du XIII^e siècle. La transcription du latin paraît correcte, sauf une erreur de lecture à la p. 70, où il faut lire *kalendas* au lieu de *kalendi*. Cependant, l'information hagiographique de l'auteur, dans son introduction, ne semble pas égale à son érudition philologique. Elle a transcrit le texte latin de cette Passion, fort populaire au moyen âge, dans la persuasion que le manuscrit, d'origine anglaise, pouvait éclairer particulièrement la transmission du texte que les traducteurs avaient eu sous les yeux. Il ne paraît pas pourtant que le manuscrit Bodley 285 ait aucun mérite particulier, ni que les diverses recensions de l'original latin aient été étudiées sérieusement par M^elle d'A. Les pages qu'elle consacre à la Passion grecque et latine, ainsi qu'aux versions médiévales en d'autres langues européennes, ne témoignent pas d'une sérieuse pratique de la littérature concernant les Vies de saints. Ainsi, p. XVII, elle confond le roi David avec le patron du Pays de Galles. Tous les « anciens manuscrits » dont s'est servi Bollandus pour établir le texte des *Acta Sanctorum* (Febr. t. II, p. 873-77) ne sont pas conservés jusqu'à ce jour à la bibliothèque Royale de Bruxelles : on n'y rencontre que quelques copies, accompagnées de notes marginales, comme c'est habituellement le cas pour ces volumes de *Collectanea bollandiana*. Pour déterminer l'âge des manuscrits employés par Bollandus, il fallait étudier les indications précises du § 7 de son *Commentarius praevius*. Le *Félire* d'O'Gorman ne nous est pas conservé dans un manuscrit du XII^e siècle (p. XXII), mais seulement dans une copie du XVII^e. La question du nom donné au diable dans les commentaires du *Félire* d'Óengus (et non dans le *Félire* lui-même, comme M^elle d'A. l'écrit, p. XXV), mérite de plus amples développements, d'autant que l'auteur lui assigne une certaine importance dans son tableau de dépendance des manuscrits (p. XXIV). La note qui se lit au fol. 83^v du manuscrit Bodley 285 est assurément sans importance pour fixer l'origine du recueil ; si M^elle d'A. ne s'était laissé induire en erreur par une

faute de lecture, elle y aurait reconnu le début d'un hymne en l'honneur de S. Kenelm, *O Kenelme, martyr alme, Merciorum gloria.* On trouvera encore (p. XVIII-XIX) d'intéressantes notes sur les reliques de Ste Julienne conservées en l'église du Sablon, à Bruxelles. Bollandus les avait décrites avec un soin particulier (*Act. SS.*, t.c., p. 673). C'est d'après ses indications que Mlle d'A. a eu le mérite de les retrouver.

Le *Speculum Sacerdotale* est un ouvrage fort semblable au célèbre *Festial* de John Mirk. Comme lui, il date du XVe siècle et prétend fournir en anglais aux prêtres, chargés du soin des âmes, des éléments de sermons pour les dimanches et les fêtes des saints. On en connaît un seul manuscrit, Add. 36791, du British Museum. Ce n'est pas l'original, mais une fort bonne copie, qui a permis à M. Weatherly d'établir un texte parfaitement suffisant. Le travail de transcription est accompli avec tout le soin qu'exige de ses collaborateurs la célèbre Société des anciens textes anglais, mais M. W. a fait mieux que certains de ses prédécesseurs en présentant, dans son introduction (p. XXVII-XXXV), la liste complète de toutes les sources auxquelles a puisé l'auteur anonyme. Ce sont principalement, pour la partie liturgique, le *Rationale divinorum officiorum* de Jean Beleth, et pour les Vies de saints, la Légende dorée. Celle-ci a été mise à profit dans 47 chapitres sur les 70 que compte l'ouvrage, et plus d'une fois le *Speculum sacerdotale* se contente de la traduire du latin. Le compilateur inconnu a d'ailleurs atteint son but. On peut être assuré que son recueil contient assez de matière pour instruire et même divertir les paroissiens au cours de l'année liturgique. Nous avons ainsi quelque idée de la manière dont, du haut de la chaire, la littérature hagiographique pénétrait, vers la fin du moyen âge, jusqu'aux oreilles du peuple des plus humbles églises, et l'on comprend fort bien pourquoi, au siècle suivant, les réformateurs anglais se hâtèrent de remplacer ces sermons par des discours destinés à en neutraliser l'influence catholique. Entre les notes qui correspondent au mandement et au dispositif de Carême (chapitre XXI) et celles qui concernent les Quatre-Temps (chapitre XXIV), le *Speculum sacerdotale* insère un chapitre sur la vertu et le sacrement de pénitence, et un autre sur les divers tarifs de pénitence que le prêtre doit appliquer. M. W., dans son introduction (p. XXIX), remarque avec intérêt ce point où le recueil se départit de l'ordre habituel des fêtes. Il n'en indique pas le motif : c'est que le début du carême étant aussi celui des confessions pascales, le prêtre devait rappeler à ses paroissiens leurs

graves obligations à ce sujet, et que d'autre part il trouverait commode de relire, à la même occasion, pour son usage personnel, un aperçu de théologie pastorale sur l'administration de ce sacrement.

P. GROSJEAN.

G. McN. RUSHFORTH. *Medieval Christian Imagery as illustrated by the painted windows of Great Malvern Priory Church, Worcestershire, together with a Description and Explanation of all the ancient glass in the Church.* Oxford, Clarendon Press, 1936, in-4°, xx-456 pp., illustrations et planches.

Du seul point de vue de l'art du vitrail et en se limitant à ce que les ravages du temps ont laissé subsister depuis le XV^e^ siècle, l'église de Great Malvern, dans le comté de Worcester, autrefois simple prieuré dépendant de l'abbaye de Westminster, renfermait des richesses. Le somptueux volume de M. Rushforth vient les faire connaître. S'il est possible d'atteindre la perfection dans ce genre de travail, l'ancien directeur de la British School de Rome y est assurément parvenu. Il ne se contente pas de décrire et de reproduire, par le dessin et la photographie, en noir et en couleurs, une bonne partie de ce qui subsiste de verre coloré à Great Malvern, en s'éclairant des anciennes descriptions lorsque les fragments ne permettent point de discerner exactement les sujets. Il veut encore rendre ces vitraux intelligibles aux hommes d'aujourd'hui. Partout où la chose est possible, il montre donc comment, dans l'évolution de l'art chrétien, chaque sujet a atteint la forme sous laquelle il se présente à Malvern, et aussi pour quels motifs il intéressait les hommes du moyen âge. Nous ne parlerons pas des figures empruntées à un autre domaine que celui de nos études. M. R. fait appel pour celles-ci à l'histoire locale, aux généalogies du comté, à l'héraldique, à tant de branches diverses de l'érudition. Quant aux saints, il s'est donné pour tâche de recourir à toutes les sources connues, littéraires et artistiques, vitraux, ivoires, statues, peintures, descriptions d'images perdues. Un index spécial facilite les recherches dans les passages où sont décrits et expliqués les monuments iconographiques concernant les saints et personnages bibliques. Ainsi, ce guide artistique de Great Malvern se range parmi les instruments de travail utiles à l'hagiographe.

Un assez grand nombre de sujets n'ont pu être identifiés, la vétusté ayant fait disparaître les caractéristiques du saint en même temps que l'inscription. M. R. a pourtant réussi à dresser une liste qui se

monte à une centaine de noms. Nous ne pouvons que relever ici les plus populaires : la Ste Vierge, dont la Vie est retracée plus d'une fois, sans compter les nombreux cas où elle joue un rôle dans l'histoire évangélique ; les apôtres et les évangélistes, les neuf chœurs des anges (deux fois au complet), une demi-douzaine de représentations de Ste Catherine. On voit encore Ste Marguerite (quatre fois), Ste Cécile, Ste Barbe, Ste Hélène, Ste Anne, les Trois Maries. Parmi les martyrs, S. Jean Baptiste, S. Christophe, S. Blaise, S. Laurent, S. Georges, S. Sébastien, S. Vincent, S. Étienne, S. Léger d'Autun ; parmi les confesseurs, les quatre docteurs latins, S. Benoît, S. Nicolas, S. Gilles, S. Maur, S. Léonard ; parmi les archanges, S. Gabriel, S. Raphaël, Uriel. Ce sont des sujets que l'on peut s'attendre à rencontrer dans n'importe quelle église du xve siècle. Il faut noter plus particulièrement les saints anglais : S. Dunstan, S. Wulstan (quatre fois, car, comme évêque de Worcester et archevêque de Cantorbéry, il avait favorisé l'installation des Bénédictins à Great Malvern), S. Edmond de Cantorbéry et son prédécesseur le martyr Aelfheah, S. Egwin, évêque de Worcester, S. Oswald, évêque de la même ville et ensuite archevêque d'York, S. Chad, évêque de Mercie. Le roi Henri VI a peut-être aussi son portrait (p. 147), mais sans auréole, et M. R. incline plutôt à reconnaître dans cette effigie son rival Édouard IV. Deux figures enfin sont proprement locales : celle de S. Werstan, ermite et martyr, autour de la légende duquel se place la fondation de Great Malvern (p. 120-29), et S. Wannard, ermite (p. 227-28). Celui-ci est assurément le patron de la paroisse du comté de Hereford qui s'appelle aujourd'hui St. Weonard. Diverses formes de son nom se rencontrent, dans les inscriptions et les documents littéraires : *Wenardus heremyta* (xvie siècle), et peut-être Wenarth dans le nom de Llanwenarth, que le *Livre de Llandaff* appelle en gallois Lann Sant Guainerth. Il n'est pas impossible que Wannard ait été évêque. Le vitrail de Malvern le représente comme tel et, dans les pays celtiques, on connaît plusieurs ermites revêtus de la dignité épiscopale. P. Grosjean.

Archiv für elsässische Kirchengeschichte, herausgegeben von Joseph Brauner. Elfter Jahrgang. Freiburg i. Br., Herder, 1936, in-4°, xx-414 pp., illustrations.

Elsass-Lothringisches Jahrbuch, herausgegeben vom Wissenschaftlichen Institut der Elsass-Lothringer im Reich. Band XV. Frankfurt, Diesterweg, 1936, in-8°, xvi-248 pp., illustrations.

Chaque année, lorsqu'on analyse l'*Archiv* de la Société d'histoire ecclésiastique de Strasbourg, le nom de M. Lucien Pfleger revient sous la plume, et s'accompagne d'éloges mérités. Si, en 1936, il ne s'y rencontre aucun article de sa main, c'est que le volume a été dédié à l'infatigable érudit, qui vient d'accomplir ses soixante ans. Une adresse du directeur des archives, M. J. Brauner, et la table méthodique des travaux de M. Pfleger par son parent, M. Alfred Pfleger, introduisent la série des contributions de cette *Festgabe*.

Sur le culte de S^te^ Brigide de Kildare dans l'Europe continentale, Dom Louis Gougaud publie une vingtaine de pages très denses (p. 35-56) ; il en est traité à une autre place dans ce Bulletin, l'étude ayant été reprise intégralement dans un ouvrage d'ensemble, récemment paru à Louvain (ci-dessus, p. 141). Le travail de M. Médard Barth, qui suit (p. 57-106), a pour titre : *Der Kult der hl. drei Strassburger Jungfrauen Einbeth, Worbeth und Vilbeth*. Il s'agit là d'un problème assez complexe et dont les termes n'ont pas toujours été bien posés. M. B. parcourt d'abord la littérature du sujet, plus abondante qu'on ne pourrait s'y attendre, depuis le jésuite de Cologne Hermann Crombach, le bollandiste Jean Perierus, et l'historien d'Alsace Grandidier, jusqu'à Mone, Panzer, Graus, Stückelberg etc. Crombach avait été trop heureux de trouver dans les traditions strasbourgeoises les éléments indispensables pour rattacher aux phalanges de S^te^ Ursule la mystérieuse triade honorée à Alt-St.-Peter. Les trois vierges, en effet, dont on se montrait la sépulture dans cette église, passaient pour avoir interrompu leur navigation sur le Rhin, à l'invitation d'Ursule, afin d'assister leur compagne Aurelia, tombée malade et débarquée à Strasbourg. Ces quatre personnes auraient de la sorte échappé au grand massacre de Cologne. Épisode surajouté, au cours des âges, à la légende des Onze Mille Vierges, l'anecdote d'Aurelia et de sa fièvre (*BHL.* 818) était née du désir d'expliquer la présence, dans une crypte de l'église Sainte-Aurélie, du corps de la patronne locale. Ce patronage, notons-le, est fort ancien ; il n'a rien de commun avec la diffusion des reliques fameuses de Cologne. Même, on a généralement identifié avec la S^te^ Aurélie de Strasbourg, celle qui était honorée à Bregenz et dont il est fait mention dans la *Vita Galli* de Wettinus (*BHL.* 3246, c. 6 ; cf. 3247, c. 6). M. B., qui n'attache aucun crédit aux traditions populaires que nous venons de rapporter, insiste beaucoup sur le fait que Strasbourg, possédant le tombeau des S^tes^ Einbeth, Worbeth et Vilbeth, est dès lors aussi le point de départ de leur culte, qui se ré-

pandit spécialement à Worms, en Haute-Bavière et au Tyrol. Comme à Strasbourg, la fête se célèbre le 16 septembre (cf. *Act. SS.*, Sept. V, 315-17), par exemple à Meransen, à Schlehdorf, à Adelwil. D'après les régions, la forme des noms se modifie quelque peu : Einbeth devient *Embede*, *Einbetta*, *Ainbeth*, *Ampet*. On rencontre aussi pour désigner le groupe : *Cubet*, *Aubet*, *Guerre ; Gewerpet*, *Ampet*, *Gaupet ;* ou encore *Aubete*, *Carona*, *Bavina*. La légende elle-même a subi diverses accommodations. Les trois vierges auraient péri de mort violente. A Worms on les disait filles d'un roi burgonde et victimes des guerriers d'Attila. Pour M. B., se fondant toujours sur les tombes d'Alt-St.-Peter, l'existence historique des trois saintes est hors de conteste. Aussi rejette-t-il sans hésiter l'opinion, proposée récemment encore par M. Künstle, suivant laquelle on aurait affaire à des survivances tenaces soit du culte celto-romain des *Matres* ou *Matronae*, soit de la croyance germanique aux Nornes, déesses du destin. Si, sur ce point, il convient de donner raison à M. B., tout le monde ne s'accordera pas avec lui, pensons-nous, pour admettre, sans plus de preuves, qu'Einbeth, Worbeth et Vilbeth sont des saintes authentiques. Sans doute, le tombeau peut être, dans l'histoire des saints et dans celle de leurs reliques, d'une importance capitale (Delehaye, *Cinq leçons sur la méthode hagiographique*, pp. 13, 76) ; encore faut-il que des documents solides d'ordre archéologique, liturgique ou littéraire rattachent ce tombeau à la mort et à l'inhumation de ceux qu'on y vénère. Et cela n'est pas toujours le cas. Ne montre-t-on pas depuis des siècles la tombe de S^te^ Ursule elle-même ? Les tombeaux d'Alt-St.-Peter, que nos devanciers, pas plus que M. B., n'avaient ignorés, ont-ils une histoire assez ancienne ? Les premières traces du culte de S^te^ Einbeth sont, en somme, de date tardive et ne nous apportent aucune lumière sur son objet. Il y a donc place pour plus d'une hypothèse, et nous ne saurions taxer de témérité le critique qui inclinerait à croire que tout repose sur des combinaisons artificielles, en relation avec des corps saints venus de Cologne, ou d'ailleurs, et au sujet desquels le problème historique demeure entier. Quant aux trois noms, quoi qu'en dise M. B., ils rendent, eux aussi, ne fût-ce que par leur groupement, un son bien peu naturel.

L'*Archiv* publie ensuite quelques notes de M. Fr. Cuny sur les origines obscures et les premiers siècles de l'abbaye de Graufthal placée sous le patronage de S. Gangolph (p. 107-118). Cette fondation bénédictine ne remonte certainement pas à l'évêque S. Sigi-

bald (cf. *BHL.* 7709), mais à un comte de Metz, qui vécut sans doute beaucoup plus tard.

Un point de contact entre l'Alsace et la région de Trèves est la dévotion à S. Matthias, dont le tombeau est vénéré dans la grande abbaye qui porte son nom. Plusieurs miracles consignés dans les manuscrits du monastère attestent que, parmi les pèlerins, les gens d'Alsace ne furent pas les moins favorisés par l'apôtre. Analysant naguère, dans le catalogue des manuscrits hagiographiques du Séminaire de Trèves, le codex 98, provenant de Saint-Matthias (*Anal. Boll.*, XLIX, 256), nous y avions indiqué quelques *Miracula*, pour la plupart inédits. Le P. Joh. Hau, O.S.B., en a imprimé trois dans ce volume : *De quodam clerico* (fol. 18-21) ; *de peregrinis beati apostoli salvatis et nautis submersis* (fol. 88-89) ; *de peregrino infirmo quem beatus apostolus miraculose redire coegit* (fol. 102-103). Un quatrième texte, qui a repris en vers le premier récit, est publié à la suite, d'après le manuscrit 1375 de la Ville de Trèves : *de quodam demoniaco* (fol. 14-16) ; il a pour auteur Lambert de Liége (cf. *Anal. Boll.*, LII, 257). L'article du P. H. qui introduit et commente ces miracles s'intitule : *Elsässische Pilger am Trierer Apostelgrab im 12. und 13/14. Jahrhundert* (p. 119-36). A noter que dans le premier texte, rédigé au XII^e^ siècle, S. Materne, apparaissant au clerc Rodolphe de Strasbourg, joue aussi un rôle ; l'éditeur place le fait en 1128.

Rappelant l'intérêt témoigné en ces derniers temps aux lettres d'indulgence, M. Xavier Ohresser ajoute pour sa part à la documentation de ce sujet spécial dix-sept nouvelles pièces, rédigées en faveur des sanctuaires d'Oberehnheim (p. 143-56). Les dates extrêmes sont 1297 et 1693 ; il y a dix lettres « collectives ». L'article suivant, de M. Charles Wittmer, a pour titre : *Zur Mystik des seligen Nikolaus von Flüe. Seine Beziehungen zum Elsass* (p. 117-74). Dom Paul Volk traite de l'abbaye de Murbach et de son affiliation temporaire, au XVIII^e^ siècle, à la congrégation bénédictine de Strasbourg (p. 175-192). M. Henri Oster raconte la légende et l'histoire du « pèlerinage à l'huile de S. Pirmin », à Holzheim (p. 193-204) ; il imprime la relation d'un examen canonique fait à Holzheim par les soins de l'officialité strasbourgeoise, le 12 août 1652. C'est pour la guérison des maux d'yeux qu'on se rend à Holzheim, où on pratique un rite d'onction des paupières avec l'huile bénite à cet effet. La dévotion à « l'eau de S. Pirmin » avait été signalée, par exemple à Niederwiltz (*Act. SS.*, Nov. II, 8), mais non celle-ci.

Parmi les autres contributions de ce tome annuel, nous mentionnons encore une large enquête folklorique de M. Alfred Pfleger : *Die elsässische Kräutenweihen ;* une notice bio-bibliographique : *P. Barnabas Meistermann O. F. M. (1850-1923), ein elsässischer Missionar, Architekt und Palaestinologe,* par le P. Livarius Oliger ; et enfin : *Das Regelbuch des Augustinerchorherrenstifts St. Arbogast bei Strassburg,* par M. Joseph Walter.

L'*Elsass-Lothringisches Jahrbuch* de 1936 s'ouvre sur des considérations d'histoire politique : *Elsass und Lothringen im rheinischen Raum.* C'est une conférence de M. Paul Wentzcke, à laquelle ont été jointes ici des notes documentaires qui en relèvent beaucoup l'intérêt. Plus loin, M. Kletzl s'occupe longuement des plans et vues de la façade ouest de la cathédrale de Strasbourg ; son étude est abondamment illustrée. De Dom P. Volk, déjà nommé plus haut, nous noterons encore ici une brève communication sur divers événements de l'histoire militaire d'Alsace à la fin du XVII^e^ siècle, tels qu'on les trouve relatés dans les chroniques des monastères bénédictins de Gengenbach et de Münsterschwarzach. M. C.

Anton Stonner. *Heilige der deutschen Frühzeit.* Band II. Freiburg i. Br., Herder, 1935, in-8°, XII-270 pp., illustrations.

Johannes Weyer. *Der heilige Bruno, Erzbischof von Köln.* Köln, Herold-Verlag, 1935, in-8°, 38 pp.

Rien ne répugne davantage au tempérament réaliste de M. Stonner que la littérature dite d'édification, au sens où ce terme désigne parfois un discours doucereux et fadement moralisateur. Si le dessein de l'auteur, dans son ouvrage, est d'inspiration hautement pédagogique, il n'a voulu faire revivre, pour les jeunes hommes de ce temps, et pour leurs éducateurs, que des personnalités de premier plan, dont les grandes et fortes actions fussent attestées par des documents sûrs. Nous avons analysé ici même le tome I^er^ (LIII, 449). Le second a pour sous-titre : « Aus der Zeit der salischen und staufischen Kaiser ». Il groupe les portraits suivants : le B. Meinwerc, évêque de Paderborn ; Hermann de Reichenau ; le pape S. Léon IX ; S. Annon de Cologne ; S. Altmann de Passau ; S. Othon de Bamberg ; l'évêque et martyr S. Engelbert ; le B. Jourdain de Saxe ; S^te^ Hedwige, duchesse de Silésie. Une vétille : pourquoi M. S. a-t-il, p. 19, retraduit le nom de Papebrochius en « Papebroich » ? Voilà qui est certainement fautif.

Conçue dans le même esprit que les esquisses dont nous venons de parler, la brochure de M. J. Weyer sur S. Brunon de Cologne, si elle entre dans plus de détails, n'est pas sans présenter pour le fond de nombreuses analogies avec le *St. Bruno, des deutschen Reiches Kanzler* de M. S. (Band I, p. 97-114). Le chancelier de l'empereur Othon nous est dépeint dans la phrase suivante : « In seiner Person standen Kirche und Staat einig vor dem christlichen Volke » (p. 18).

M. C.

P. C. Boeren. *Étude sur les tributaires d'Église dans le comté de Flandre du IX^e au XV^e siècle.* Amsterdam, H. J. Paris, 1936, in-8°, xxvi-184 pp. (= *Uitgaven van het Instituut voor middeleeuwsche geschiedenis der Keizer Karel Universiteit te Nijmegen*, III).

On nous permettra de laisser à l'appréciation des historiens du droit les sections les plus importantes de cet ouvrage, celles où l'auteur analyse les notions générales et disserte sur la condition juridique ou sociale des tributaires d'Église. Nous nous bornons à signaler les pages qui ressortissent à l'hagiographie. Il y a d'abord, dans le chapitre des *Sources*, la double liste des saints auxquels se « donnaient » les Flamands libres (p. 16-17) ou auxquels étaient « donnés » les serfs (p. 23-25). Ces listes ont été établies d'après un ensemble de quelque deux cents chartes, allant de 853 à 1336. Plus loin, p. 82-83, l'auteur ajoute encore un complément à cette « statistique des saints patrons ». Il a dressé de même un relevé des jours d'échéance, où se percevait la capitation (p. 74-75). Parmi d'autres, plus habituelles, nous y notons les fêtes suivantes : S^te Amelberge, S. Amé (le 19 octobre), S. Amand (le 26 octobre), S. Bavon, S. Bertin, S. Bertulphe, S. Éleuthère, S. Gudwal, S. Liévin.

En appendice, M. B. livre au public une partie de sa documentation, demeurée inédite. Ces pièces ne serviront pas seulement à l'histoire du droit coutumier, mais aussi à l'étude des noms de personnes. Le premier de ces documents, rédigé en faveur d'un monastère de Saint-Géry, est imprimé d'après une copie « incomplète et remaniée » du xi^e siècle. M. B. la rapporte à Saint-Géry de Cambrai et date l'original « de 700 env.- 863 ». Le commentaire qu'il nous donne de cet acte ne manquerait certes pas d'intérêt si l'on pouvait se fier plus sûrement au texte que nous avons sous les yeux. Il y est question notamment de reliques *sanctissimi ac venerabilis nuntii martiris*. L'éditeur croit pouvoir les attribuer à S. Nonce, un confesseur mal-

heureusement fort obscur, dont la fête tombe le 10 octobre (*Act. SS.*, Oct. V. 124). On met ce saint en rapport avec Hastière ; nous ne le voyons pas figurer au calendrier d'Hastière-Waulsort, étudié ci-dessus, p. 60. M. C.

A. Hilka. *Beiträge zur lateinischen Erzählungsliteratur des Mittelalters.* III. *Das Viaticum Narrationum des Henmannus Bononiensis.* Berlin, Weidmann, 1935, in-4°, 123 pp. (= *Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologisch-historische Klasse*, Dritte Folge, n. 16).

Le premier volume des *Beiträge*, publiés par M. Hilka, comprenait le *Novus Aesopus* de l'italien Baldo et une traduction latine de la version grecque du livre de *Kalila*. Dans le second volume, M. H. analyse et décrit une collection d'*exempla* peu connue, le *Viaticum narrationum* d'Henmannus Bononiensis. On n'en a retrouvé jusqu'ici que deux manuscrits, conservés tous deux dans la bibliothèque royale de Copenhague sous les cotes : Gamle Kgl. Samling Fol. 380, Ny Kgl. Samling Oct. 135 c. Le second est incomplet. De l'auteur, on ne connaît que le nom.

La collection comprend quatre-vingts exemples. De tous, sauf deux, n° 56 et n° 78, M. H. a découvert la source. Césaire d'Heisterbach, Vincent de Beauvais et Jean Gobi ont fourni plus de la moitié des récits. En général, M. H. ne reproduit que l'*incipit* et le *desinit*. Toutefois, si la narration d'Henmann s'écarte notablement des récits parallèles, M. H. publie le texte intégralement. Dans un conte (n° 60) on retrouve les principaux éléments du roman de la Manekine ou de la *Belle Hélène de Constantinople*, que l'on désigne aussi parfois sous le titre : *la jeune fille aux mains coupées* (voir plus haut, p. 30). Le même thème est repris dans l'*exemplum* n° 51 : *Nobilitas mulieris est commendanda.* Trois récits offrent des variantes d'un thème souvent exploité au moyen âge : la lettre substituée (n^os^ 34, 51, 58). Le n° 32 présente une nouvelle version de l'*Histoire de la naissance et de la conversion de S^te^ Catherine d'Alexandrie* (*BHL.* 1668). De cette « merveilleuse histoire » à laquelle M. H. a déjà consacré deux études (*Archiv für das Studium der neueren Sprachen* t. CXL. 1920, p. 171 ; *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XLIV, 1924, p. 151), M. G. de Schoutheete a récemment signalé la seule représentation picturale connue jusqu'ici : *La Vierge d'Alexandrie*, dans *Annales du XXX^e^ Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique*, Bruxelles, 1936, p. 55-60. B. G.

Arrigo Levasti. *Mistici del duecento e del trecento.* Milano, Rizzoli, 1935, in-8°, 1025 pp., illustrations (= *I classici Rizzoli*).

Le livre de M. Arrigo Levasti se présente comme une anthologie, dans laquelle sont réunis des textes d'auteurs spirituels. Seules y figurent les œuvres écrites ou traduites en prose italienne au XIII^e^ et au XIV^e^ siècle. La série commence avec une traduction du premier livre du *De contemptu mundi* d'Innocent III et se termine par le *Colloquio spiritale* de Simon de Cascina (1412). A côté d'œuvres universellement connues telles que celles de S. François d'Assise, de S. Bonaventure, de Jacopone de Todi, de la B^se^ Angèle de Foligno, de S^te^ Catherine de Sienne, d'Ange Clareno, on y rencontre des écrits d'auteurs moins illustres : le *Stimulus amoris* de Giacomo da Milano, *I gradi dell' anima* du bienheureux Giovanni della Verna, plusieurs extraits des œuvres d'Ugo Panziera et de Domenico Cavalca, des sermons de Giordano da Pisa, la *Vita cristiana* du B. Simon Fidati de Cascia, augustin, le *Miroir de la vraie pénitence* de Jacopo Passavanti, des lettres de S. Jean Colombini et du B. Jean dalle Celle, vallombrosien, le *De Miseria umana* d'Agnolo Torini.

Comme on le voit, ces auteurs sont en majorité franciscains ou dominicains. De ces deux groupes, le premier exerce l'influence la plus large et la plus profonde, surtout au XIII^e^ siècle. M. L. insiste sur la variété d'inspiration de ces œuvres qu'un examen trop rapide pourrait trouver monotones. L'introduction met fort bien en relief le caractère de chaque auteur et aide le lecteur à découvrir l'intérêt des textes de l'anthologie. Les notes biographiques réunies à la fin du volume donnent les renseignements indispensables. La consultation du livre aurait été plus commode si l'éditeur avait réuni dans une seule notice, placée en tête des extraits, les remarques disséminées dans l'introduction et dans les appendices biographiques.

Sans prétendre donner un texte critique, M. L. a pris soin de collationner non seulement les meilleures éditions mais souvent aussi les manuscrits, spécialement ceux des bibliothèques de Florence. C'est ainsi que pour le B. Simon Fidati de Cascia, il a revisé l'édition de Mattioli d'après plusieurs manuscrits. Certains textes, comme les lettres, auraient gagné à être précédés d'une brève introduction qui aurait rappelé dans quelles circonstances ils ont été écrits. Par exemple, M. L. transcrit trois lettres de la correspondance de S. Jean Colombini avec l'abbesse de Santa Bonda, Paola di Ghino dei Foresi. Il n'eût pas été superflu de souligner l'influence qu'exer-

ça l'abbesse de Santa Bonda sur Jean Colombini, surtout pendant son exil hors de Sienne. De toutes les épîtres conservées, la série adressée au couvent de Santa Bonda est la plus importante et la plus révélatrice de la spiritualité du fondateur des Jésuates. Pour des œuvres telles que le *Miroir de la pénitence* de Passavanti, qui est en grande partie un recueil d'*Exempla*, on aurait pu indiquer les auteurs où le prédicateur de Santa Maria Novella de Florence a puisé les nombreux traits édifiants dont il émaillait ses sermons. M. A. Monteverdi a publié jadis une importante étude sur ce sujet : *Gli esempi dello « Specchio di vera penitenza »* (*Giornale storico della Letteratura italiana*, vol. LXI, 1913, p. 266-344 ; vol. LXIII, 1914, p. 240-90).

Tous ceux qui ont eu le plaisir de prendre en mains la jolie collection des *Classici Rizzoli*, dirigée par M. Ugo Ojetti, savent sous quelle parure à la fois élégante et sobre la firme Rizzoli présente ses volumes. Celui-ci est particulièrement bien réussi. B. G.

Filippo Conconi. *Le fonti della biografia antoniana*. Padova, Libreria Antoniana, 1931, in-4°, VII-247 pp.

Id. *Sant' Antonio di Padova. Saggio storico-critico*, Padova, Libreria Antoniana, 1932, in-8°, 198 pp.

R. Cessi. *Leggende Antoniane*. Milano, Società editrice « Vita e Pensiero », 1936, in-8°, VIII-116 pp. (= *Orbis Romanus. Biblioteca di testi medievali*, n° 8).

M. Conconi avait reproduit en 1930 les trois principales Vies de S. Antoine de Padoue, la légende *Assidua* ou *prima* (*BHL.* 587), la Vie anonyme (*BHL.* 592), la *Legenda Rigoldina* ou de Jean Rigault (*BHL.* 594 a, b), et aussi quelques extraits de chroniques, de bulles pontificales, de sermons, et enfin un statut de la commune de Padoue, sanctionné en 1231 (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 447-48). En moins d'un an le livre était épuisé. Afin de donner un dossier plus complet des anciens documents relatifs à S. Antoine, M. C. a ajouté, dans la seconde édition, parue en 1931, quelques textes dont les principaux sont : les fragments de la légende *Benignitas* (*BHL.* 593 b), le *liber miraculorum* (*BHL.* 595) et quelques passages empruntés à des ouvrages postérieurs au XIV^e^ siècle. Comme dans la première édition, M. C. dit que l'on ne connaît que deux manuscrits de la *Legenda anonyma* (*BHL.* 592). Ce texte a une tradition manuscrite plus riche. Le codex qui a servi de base à l'édition des *Acta Sanctorum* est encore maintenant dans la bibliothèque des Bollandistes (*Anal. Boll.*, XXIV, 453). Citons en outre les manuscrits 149 (85. A. 10) de Clermont-Ferrand,

62 d'Ivrée (*Anal. Boll.*, XLI, 334) et 529 de la bibliothèque Casanatense. Le livre de M. C. rendra de bons services, mais il en aurait rendu de meilleurs si, au lieu de se contenter de reproduire les éditions antérieures, l'éditeur avait pris soin de collationner les manuscrits.

Ces études ont familiarisé M. C. avec les sources de la Vie de S. Antoine. Il a pu se rendre compte qu'elles n'étaient pas très abondantes et que pour reconstituer le *curriculum vitae* du grand thaumaturge, on ne disposait en somme que de données peu nombreuses. L'essai biographique tenté par M. C. a l'avantage de n'avancer qu'à pas comptés et de s'appuyer étroitement sur les documents hagiographiques. La confrontation des textes parallèles rend la lecture assez pénible. La discussion critique des témoignages aurait pu être séparée du récit de la vie et placée dans les notes.

Les anciennes *Vitae* de S. Antoine de Padoue dérivent presque toutes de la légende *Assidua* (*BHL.* 587). M. Cessi a soumis naguère ce texte à un examen minutieux, dont les conclusions n'ont pas rallié tous les suffrages (*Anal. Boll.*, LI, 451 ; M. Bihl, *Um die Einheit der Vita prima des hl. Antonius von Padua*, dans *Franziskanische Studien*, t. XX, 1933, p. 238). Après avoir pris connaissance des objections formulées contre sa thèse, M. Cessi a précisé le jugement qu'il avait porté sur les origines de l'*Assidua* (*Le Fonti della Legenda prima Antoniana*, dans *Archivio Veneto*, t. XV, 1934, p. 190-98). Reprenant à nouveau ce sujet dans l'introduction à l'édition critique de la Légende, M. C. déclare qu'on s'est en partie mépris sur les résultats de son enquête. Il ne s'agit pas, dit-il, d'une double rédaction ou d'un remaniement, mais de la mise en œuvre de sources diverses par un seul et même compilateur. La composition, dans sa rédaction définitive, y compris la série des *Miracula*, est certainement due à un seul auteur (*una mente sola*) qui a voulu créer une œuvre une (p. 3). L'hagiographe, malgré sa bonne volonté, n'a pas réussi à donner à sa biographie un caractère homogène, et la diversité des sources reste apparente en plus d'un endroit. Une fois constaté ce manque de coordination, il devient délicat de tirer des conclusions sur la genèse de la *Vita :* maladresse d'une rédaction hâtive, emprunt trop littéral à des modèles de provenance différente, on ne sait trop, et on peut échafauder de nombreuses hypothèses sans arriver à une certitude.

La meilleure édition de la légende *Assidua* était celle de Kerval.

Aux manuscrits consultés par ce dernier, M. C. ajoute les deux exemplaires de Dublin, qui ont été décrits ici (*Anal. Boll.*, XLVI, 354), les manuscrits de la bibliothèque vaticane : Vatican. lat. 7592 et 1198, Ottobon. 1903 (*Catal. Lat. Vatic.*, pp. 211, 67, 432), et le ms. XXVII de Novare (*Anal. Boll.*, XLIII, 342). La liste dressée par M. C. n'est cependant pas complète. La bibliothèque du chapitre de la cathédrale de Lincoln conserve une copie de l'*Assidua* : ms. 195 (B. 4.8) ; cf. R. Maxwell Woolley, *Catalogue of the Manuscripts of Lincoln Cathedral Chapter Library* (Oxford, 1927), p. 141. Kerval avait pris pour base le ms. 286 d'Alcobaça ; tout en reconnaissant la valeur de ce témoin, M. C. l'a corrigé d'après les autres manuscrits. Il serait long d'examiner chaque cas en particulier, mais, comme le remarque l'éditeur lui-même, son édition ne présente pas de variantes nombreuses et importantes par rapport à celle de Kerval.

M. C. imprime en note les passages parallèles de la légende *Benignitas*, de la recension du *codex* 74 de la bibliothèque antonienne de Padoue et de quelques autres manuscrits. Le livre de M. C. réunit ainsi le texte fondamental et les principaux documents apparentés. Il sera souvent consulté par ceux qui s'intéressent au grand saint de Padoue. Signalons en terminant l'étude que M. C. a consacrée à la légende *Benignitas : Agiografia antoniana*, dans les *Atti e memorie della reale accademia di Scienze, Lettere ed Arti di Padova*, t. XLVIII, 1932. B. G.

Maria Fassbinder. *Die heilige Clara von Assisi.* Freiburg i. Br., Herder, 1934, in-8°, XII-224 pp., ill.

Rina Maria Pierazzi. *Santa Chiara di Assisi.* Torino, Paravia, 1935, in-8°, VIII-254 pp.

Ces biographies de S^te^ Claire s'adressent toutes deux au grand public ; toutes deux ont été écrites *con amore*, après une visite aux lieux illustrés par la présence de la sainte. Ce sont leurs seuls points de ressemblance.

Tout en s'efforçant de satisfaire aux exigences de la plus rigoureuse critique, M^elle^ Fassbinder a su conserver à son livre une tenue attrayante. Une première introduction dépeint avec piété Assise et ses environs, encore tout embaumés du souvenir de François et de Claire. La seconde introduction expose l'état de la civilisation à l'aube du XIII^e^ siècle, l'activité d'Innocent III et l'histoire de cet élan vers la pauvreté qui chez les Vaudois, Cathares, Albigeois et Humiliates dégénéra en hérésie. Le lecteur est ainsi préparé à com-

prendre l'âme et la mission de la *Ducissa Pauperum*. Les faits sont groupés de manière à mettre en évidence les traits caractéristiques de la figure de Ste Claire. Son existence est trop peu fertile en événements pour qu'on puisse la retracer en s'attachant à l'ordre chronologique, et les sources ne permettent pas de suivre le développement de sa vie intérieure. Mlle F. conte simplement en s'abstenant de toute discussion. Mais le lecteur désireux de se rendre compte par lui-même des matériaux mis en œuvre consultera la bibliographie soignée et l'appendice. Il trouvera d'abord les lettres de Claire à Agnès de Prague, la règle approuvée la veille de sa mort par Innocent IV et la bulle de canonisation d'Alexandre IV, ensuite un aperçu sur l'iconographie de la sainte, un tableau indiquant les sources, chapitre par chapitre, un tableau chronologique, une annotation succincte sans obscurité. S'il désire en savoir plus long, il pourra recourir à l'étude d'ensemble sur les sources de l'histoire de Claire, *Untersuchungen über die Quellen zum Leben der hl. Clara*, parue dans les *Franziskanische Studien* en 1936. Il n'est guère possible d'écrire une biographie d'un saint du moyen âge où s'accordent mieux l'édification et le souci de l'exactitude historique.

Une bibliographie sommaire, voilà à quoi se réduit l'appareil scientifique de l'ouvrage de Mlle Pierazzi. Mais il se recommande par des qualités qu'il appartient à d'autres de faire valoir, puisque notre métier n'est pas de parler littérature. Le récit est alerte, coloré, ému jusqu'à l'excès parfois. L'auteur n'a pas négligé de tirer parti des historiettes si poétiques des Fioretti et rappelle les épisodes marquants de la vie de S. François. Tout autant que les sources, sinon davantage, elle a laissé parler le sentiment et l'imagination pour corriger la distance qui nous sépare de ces personnages.

M. Van Cutsem.

Angelo M. Stoppiglia, C. R. S. *Vita di S. Girolamo Miani. Storia-Letteratura-Arte*. Genova, S. Maria Maddalena, 1934, in-8°, 560 pp., ill.

Plus que l'existence terrestre de S. Jérôme Émilien, c'est sa gloire posthume qui fait l'objet de ce recueil. Il s'ouvre par des fac-similés, reproduisant 35 planches qui représentent des scènes de la vie du saint ou des miracles obtenus par son intercession. Elles ont été gravées par un certain I. Dolcetta, inconnu d'ailleurs, et furent tirées à Venise au XVIIIe siècle. Actuellement elles sont devenues introu-

vables. Chacune de ces reproductions est encadrée entre une notice qui l'interprète et une poésie inspirée par le même épisode. Presque toutes ces poésies sont extraites des *Atti di San Girolamo Miani... descritti da vari autori in verso italiano e pubblicati nella sua canonizzatione* (Bergamo, 1767). La seconde partie du recueil est un inventaire des manifestations de la piété envers le Père des orphelins. La sculpture, la peinture, la musique, la gravure, et toutes les branches de la littérature, l'histoire comprise, y ont apporté leur contribution. Au culte dans un sens plus restreint se rapportent les chapitres sur l'histoire des reliques de S. Jérôme et sa survie dans les institutions qu'il a fondées ou qui se sont mises sous son patronage. La partie proprement biographique se réduit à quelques pages sur Castelnuovo del Friuli, sur les premiers compagnons du fondateur des Somasques et sur sa mort. Avec les articles alternent des hymnes et des sonnets célébrant les louanges du saint. L'illustration est plus abondante que choisie. M. Van Cutsem.

Angelo Ferrero, O. P. *B. Benedetto XI*. Roma-Alba, Pia Società San Paolo, 1934, in-8°, 250 pp., ill. (= *I Papi*).

La lourde succession de Boniface VIII échut au cardinal Boccasino, élu pape à l'unanimité et dès le premier scrutin. Benoît XI (octobre 1303-juillet 1304) ne fit que passer sur la chaire de S. Pierre. Les actes d'un règne trop court ne démentirent pas les belles espérances que son habileté politique autant que la sainteté de sa vie avaient fait concevoir. Grâce à son esprit de conciliation, qui n'excluait pas la fermeté, ce pontife parvint en quelques mois à renouer des relations d'amitié avec les princes chrétiens. Le P. F. ne semble pas s'être mis en grands frais d'érudition pour écrire la biographie édifiante qu'il lui a consacrée. Les sources sont indiquées d'une manière très incomplète. L'auteur semble s'être tenu aux documents réunis dans le *Bullarium Ordinis Fratrum Praedicatorum*. De larges extraits en sont traduits au cours du récit et le texte latin des plus importants est publié en appendice. Le registre de Benoît XI, édité par Ch. Grandjean, n'est pas nommé une seule fois. Le P. F. paraît accorder la même valeur à toutes les sources narratives, y compris celles dont la teinte légendaire devrait le mettre en garde. Suivant une tradition assez mal garantie, Benoît XI, à Pérouse, aurait refusé d'accueillir sa mère parce que celle-ci, malgré son humble condition, n'avait cru pouvoir se rendre à l'audience que richement habillée.

Ce trait est présenté comme une admirable manifestation de l'amour de la pauvreté. A en croire les biographes postérieurs au xv^e^ siècle, Nicolas Boccasino, revenant de Hongrie, aurait fait don de 25000 florins d'or à Treviso pour la construction de l'église Saint-Nicolas. C'est une forte somme. L'auteur enregistre le trait sans en souligner l'invraisemblance. L'entrée en religion de Benoît XI devrait être retardée jusqu'en 1257 d'après l'étude récente du testament du novice dominicain Castellano (G. Biscaro, *Per la biografia di Papa Benedetto XI*, dans *Archivio Veneto*, t. XIV, 1933, p. 117-53). M. Van Cutsem.

Francesco Valli. *La mentalità agiografica del beato Raimondo da Capua*. Extrait de la *Diana*, 1933, fasc. III-IV, 20 pp.

Id. *L'Adolescenza di S. Caterina da Siena. Esame critico delle fonti*, Siena, 1934, 100 pp. (= *Biblioteca di Studi Cateriniani*, III).

Id. *La datazione della « Legenda S. Catherinae Senensis » del B. Raimondo da Capua*. Siena, 1934, 27 pp. (Même collection, IV).

Fontes Vitae S. Catharinae Senensis historici cura et studio M. Hyacinthi Laurent, O.P. et Francisci Valli. I : *Documenti*, a cura di M.-H. Laurent. Firenze, G. C. Sansoni, 1935, in-8°, 69 pp.

Même collection. IV : *I Miracoli di Caterina da Iacopo da Siena di anonimo Fiorentino*, a cura di Francesco Valli. Firenze, G. C. Sansoni, 1936, in-8°, xxii-33 pp.

On se souvient que M. Fawtier avait porté un jugement sévère sur la *Vita* de S^te^ Catherine de Sienne rédigée par Raymond de Capoue, connue sous le nom de *Legenda maior*. Malgré ses prétentions littéraires, Raymond, disait M. F., n'a composé qu'une œuvre médiocre et dans laquelle on retrouverait difficilement la vérité historique. M. F. Valli, tout en reconnaissant l'intérêt des études si pénétrantes de M. Fawtier, estime que les appréciations de ce dernier doivent être revisées et corrigées. A cet effet, il a analysé jusque dans le moindre détail le texte de la *Legenda maior*. Comme hagiographe, conclut M. V., Raymond de Capoue a des défauts, mais sa biographie mérite crédit, et doit être regardée comme une « grande œuvre d'art ». Pour le premier point, valeur historique de la *Vita*, il n'est pas douteux que M. Fawtier n'ait sous-estimé le témoignage de Raymond de Capoue : quant au second, valeur artistique de l'œuvre, il sera sans doute malaisé de mettre tout le monde d'accord. *De gustibus non est disputandum*. M. V. a groupé tous les indices qui permettent de dater avec précision la *Vita*. Les dates, auxquelles l'a conduit son enquête, ne modifient guère celles qui étaient généralement admises : commencée vers 1385, la *Legenda maior* était terminée vers

1395. Avec raison, semble-t-il, M. V. place en 1392 et non en 1391 la lettre écrite par Raymond de Capoue à Neri di Landoccio et à Gabriel di Danvino, lettre dans laquelle il se plaint que ses nombreuses occupations ne lui ont pas encore permis de terminer la troisième partie de la Légende.

Nous avons signalé ici même l'étude de M.F. Valli sur les premières années de Ste Catherine de Sienne (*Anal. Boll.*, XLIX, 452). L'auteur, continuant ses recherches, soumet les années de l'adolescence à un examen attentif, contrôlant rigoureusement tous les témoignages. Forcément M. V. revient sur des questions déjà souvent traitées, spécialement lorsqu'il étudie la valeur des sources. Il serait à souhaiter que le zélé professeur d'hagiographie réunisse, dans un travail d'ensemble, le résultat de ses études.

Le P. M.-H. Laurent, O.P., et M. Valli ont commencé une nouvelle collection, destinée à reproduire les textes principaux relatifs à Ste Catherine de Sienne. Dans le premier fascicule, le P. L. a groupé une série de documents diplomatiques de provenance diverse : listes des membres de la communauté des tertiaires de la pénitence à Sienne avant 1336, à l'époque de Ste Catherine et en 1378 ; lettres, quittances, bulles pontificales. On retrouve ici la même érudition sobre et sûre que nous avons louée dans l'*Historia diplomatica S. Dominici* (*Anal. Boll.*, LIV, 235). Dans le fasc. IV, M. V. republie un texte souvent imprimé, les *Miracoli*, qui comptent parmi les meilleurs documents catheriniens. Sur plusieurs points l'éditeur a précisé ou corrigé les éditions antérieures. Le manuscrit Strozzi XXXI de la Laurentienne est du XIVe et non du XVe siècle ; celui de la bibliothèque communale de Sienne (T.III, 6) contient deux copies, dont la première dérive du manuscrit Strozzi. Il est plus difficile de fixer la relation qu'il y a entre ce dernier et le nº 1267 de la Biblioteca Riccardiana de Florence. Comme Grottanelli et Fawtier, M. V. donne la préférence au manuscrit de la Laurentienne qu'il choisit pour base de son édition. Entre les *Miracoli* et la *Legenda maior* il y a de nombreux points communs. M. Fawtier était d'avis que malgré cette similitude, les deux textes étaient complètement indépendants. M. V. ne discute pas cette question. Peut-être la réserve-t-il pour l'édition critique de la *Legenda maior*, qui mérite d'être republiée dans les *Fontes Vitae S. Catharinae*.

En terminant, nous tenons à signaler les travaux de M. E. Dupré Theseider. Chargé par l'Institut historique italien de publier, dans les

Fonti della storia d'Italia, la correspondance de Ste Catherine, il réunit tous les matériaux nécessaires pour l'édition critique (*Bullettino dell' Istituto storico italiano*, t. XLVIII, p. XX-XXI ; t. XLIX, p. XXIX-XXXII). Les deux articles qui ont paru dans la même revue : *Un codice inedito dell' epistolario di santa Caterina da Siena* (t. XLVIII, p. 17-56) ; *Il problema critico delle Lettere di santa Caterina da Siena* (t. XLIX, p. 117-278) se rangent parmi les meilleures études sur le sujet. Quiconque s'intéresse à la correspondance de la sainte, saura gré au savant directeur de l'Institut historique italien, M. Pietro Fedele, d'avoir confié ce travail à des mains aussi expertes. Nous reviendrons sur les articles de M. Dupré Theseider, quand l'édition des lettres aura paru. B. G.

S. Bernardino da Siena. I sermoni latini. Trattato delle ispirazioni, a cura di P. Dionisio Pacetti O. F. M.. Vol. I et II. Siena, E. Cantagalli, 1929, 2 vol. in-8°, XLVII-172, 157 pp., illustrations (= *I classici cristiani*, 10 et 11).

Id. *I sermoni latini. Principali feste dell' anno*, a cura di P. Dionisio Pacetti. Ibid., 1932, in-8°, XXXVI-233 pp., illustrations (Même collection, 34-35).

Id. *Le prediche volgari* edite dal Padre Ciro Cannarozzi, O. F. M. Pistoia, A. Pacinotti, 1934, in-8°, t. I et II, XLI-464, 508 pp.

Id. *Le prediche volgari inedite. Firenze 1424, 1425 ; Siena 1425*, a cura del P. Dionisio Pacetti, O. F. M. Siena, E. Cantagalli, 1935, in-8°, 568 pp., illustrations (= *I classici cristiani*, 56).

Id. *Le prediche volgari. Campo di Siena, 1427*, a cura del P. Dionisio Pacetti. Ibid., 1935, in-8°, 519 pp., illustrations (Même collection, 55).

Bullettino di studi Bernardiniani. Pubblicazione trimestrale in preparazione al V° centenario della morte di S. Bernardino da Siena. T. I et II. Siena, « L'Osservanza », 1935, 1936, 252, 332 pp.

Emmerich Blondeel, O. M. Cap. *L'influence d' Ubertin de Casale sur les écrits de S. Bernardin de Sienne.* Extrait des *Collectanea Franciscana*, t. V, Assise, 1935, p. 5-44.

Dans l'œuvre oratoire de S. Bernardin de Sienne on distingue les sermons écrits en latin par l'auteur lui-même et les sermons recueillis par des sténographes improvisés, pendant que le saint prêchait. Il va sans dire que ces derniers ont été prononcés en italien. Ce sont les *prediche volgari*. Des discours latins, le P. Dionisio Pacetti a traduit et édité le *Trattato delle ispirazioni* et des extraits empruntés aux sermons latins consacrés aux principales fêtes de l'année liturgique. Il a surtout fait son choix dans ceux qui célèbrent le nom de

Jésus et la nativité de la Vierge. Composés pour le grand public, ces volumes répondent très bien à leur destination. Le P. P. a groupé dans les introductions et dans les notes tout ce qui pouvait contribuer à donner au lecteur l'intelligence des textes publiés.

Jusqu'à présent, on connaît quatre séries de *prediche volgari :* les deux carêmes prêchés à Florence en 1424 et 1425 ; les sermons prêchés à Sienne du mois d'avril au mois de juin 1425 et du mois d'août au mois d'octobre 1427. Cette dernière série seule avait été publiée intégralement par Luciano Banchi en 1880. L'inventaire des bibliothèques a fait découvrir de nombreux manuscrits qui contiennent les prédications de Bernardin de Sienne. En 1919, le regretté Père Salvatore Tosti décrivait plusieurs manuscrits des bibliothèques de Florence et jetait les bases pour les éditions futures (*Di alcuni codici delle prediche di S. Bernardino da Siena*, dans *Archivum Franciscanum historicum*, t. XII, 1919, p. 187-263). Le P. Cannarozzi, qui a l'intention de publier les quatre séries mentionnées plus haut, vient de faire paraître le carême de Florence de 1424. S. Bernardin le prêcha dans l'église de Santa Croce, du 8 mars au 3 mai. Il comprend 58 discours. Pour reconstituer le texte, l'éditeur s'est servi des trois manuscrits connus. A propos de ces *prediche volgari*, que nous ne lisons plus que dans des « réportations », la première question qui se pose est de savoir comment les sténographes se sont acquittés de leur tâche. Il est malaisé de répondre. Le P. C. compare ces transcriptions hâtives à des notes d'étudiants, dont le professeur ne garantirait pas l'exactitude. C'est dire que parfois S. Bernardin ne se serait peut-être pas reconnu dans ces textes tels que nous les avons maintenant sous les yeux. Souvent le scribe semble n'avoir donné que le canevas du développement. Par rapport aux sermons prêchés à Sienne en 1427, le carême de 1424 paraît de qualité inférieure. Faut-il conclure qu'à cette date S. Bernardin n'était pas encore en pleine possession de ses moyens oratoires, ou que le sténographe florentin a transcrit maladroitement les sermons? On ne sait.

Le P. Cannarozzi imprime à la suite de chaque sermon les principales variantes et quelques notes sommaires, qui se réduisent le plus souvent à identifier les passages de l'Écriture. Il resterait à enrichir l'édition d'un index des noms de personnes et de lieux, d'un lexique des mots italiens rares ou vieillis et d'une liste des sources utilisées par le prédicateur. Ce n'est qu'à cette condition qu'il sera possible de retrouver les richesses que contiennent ces deux volumes.

Le P. Dionisio Pacetti, un des meilleurs connaisseurs de la tradition manuscrite des œuvres de S. Bernardin, a donné dans la collection des *Classici cristiani* un choix de sermons empruntés aux quatre séries de 1424, 1425 et 1427. Il a établi le texte d'après les manuscrits et il indique chaque fois le manuscrit qu'il a suivi. L'auteur a eu l'heureuse idée de composer un petit lexique des mots difficiles et d'annoter les sermons. Les deux préfaces, remplies de notes bibliographiques, comptent parmi les meilleures pages qui aient été écrites sur le sujet et complètent l'article du P. Tosti, cité plus haut.

En vue du cinquième centenaire de la mort de S. Bernardin de Sienne (1444) les franciscains de la province de Toscane ont décidé de publier jusqu'en 1944 un bulletin trimestriel. Le 1er fascicule a paru en 1935. La revue aura avant tout un caractère historique ; elle permettra d'imprimer de nombreux documents inédits et de signaler toutes les études qui paraîtront à l'occasion du prochain centenaire. Les titres de quelques articles suffiront à montrer l'intérêt du *Bullettino*. P. F. Delorme, *Une esquisse primitive de la vie de S. Bernardin* (t. I, p. 1-23). Cette *Vita*, conservée dans le manuscrit 1-13 du collège Saint-Isidore de Rome, a été écrite par un franciscain, siennois semble-t-il, avant la canonisation (1450). Les remarques de l'hagiographe au sujet des difficultés que le saint rencontra dans l'Ordre, quand il voulut prêcher, sont pleines d'intérêt. Les partisans de l'Observance n'étaient favorables ni aux études ni à la prédication. Les paragraphes 18 à 22 insistent sur l'opposition que S. Bernardin eut à surmonter. La phrase suivante décrit bien la mentalité des religieux dont le saint a dû vaincre les résistances. *Verum quia nedum predicare, set predicandi desiderium nostris fratribus ex ruditate, paucitate et paupertate, quasi sacrilegium videbatur, quia predicationis officium propter libros paupertati, propter paucitatem divino officio, et propter studium devotioni contrarium videbatur...* (p. 20). La Vie anonyme publiée ici par le P. Delorme a, semble-t-il, été utilisée par Louis de Vicence (*BHL.* 1193), mais il atténue les expressions simples et franches de son modèle.

Un des plus célèbres biographes de S. Bernardin, Vespasiano da Bisticci fait allusion à une Vie écrite par son contemporain, l'humaniste Gianozzo Manetti. Longtemps on l'a crue perdue. Le P. Van Ortroy écrivait à son sujet : « Il est à souhaiter qu'on le retrouve un jour (le traité *Contra Iudaeos et gentes*, où Manetti parle de Bernardin), car la Vie de S. Bernardin qu'il contient doit être fort intéres-

sante, à cause des rapports suivis que l'auteur entretint avec le saint » (*Anal. Boll.*, XXV, 306). Le manuscrit que le P. Van Ortroy avait vainement cherché à la Laurentienne, se trouvait à la Vaticane (C. Stornajolo, *Codices Urbinates latini*, t. I, p. 170). C'est d'après cet exemplaire que le P. Pacetti vient d'éditer la *Vita* de Manetti (*Breve vita inedita de S. Bernardino scritta da Gianozzo Manetti*, t. I, p. 182-90). Mais le contenu est loin de répondre à l'attente des historiens. Ce n'est qu'un résumé très court de la *Vita* écrite par Maffeo Vegio (*BHL.* 1189).

Plusieurs articles ont pour objet les œuvres du prédicateur siennois. Il serait trop long de les énumérer ici. Il semble que l'ère des découvertes ne soit pas close. Le P. Pacetti et plusieurs de ses collègues, continuant leurs recherches, ont mis la main sur des manuscrits nouveaux.

L'examen approfondi des sources auxquelles S. Bernardin a puisé la matière de ses sermons, n'a pas encore été fait. Ce problème n'a guère retenu l'attention des collaborateurs du *Bullettino*. Seul le P. Scaramuzzi en parle à propos du mémoire du P. E. Blondeel. Il n'est pas douteux que le saint prédicateur a souvent utilisé l'auteur de l'*Arbor Vitae*. Les nombreux passages où la dépendance est manifeste, suffiraient à la prouver. De plus le P. B. a déchiffré une abbréviation qui se lit à plusieurs reprises dans l'*Itinerarium anni seu sylva praedicabilis*, sorte de journal où Bernardin aurait noté les plans et les esquisses de ses sermons, avec les références aux sources. Cette abréviation indique le livre et le chapitre de l'œuvre d'Ubertin de Casale. Avec raison, le P. B. souligne que S. Bernardin s'est inspiré d'une manière discrète et judicieuse des écrits du fougueux spirituel. Peut-être l'auteur est-il porté à exagérer l'importance de la découverte qu'il a faite. L'étude d'ensemble de l'œuvre complète du saint révélera sans doute que, tout en puisant chez ses devanciers, Bernardin garde une réelle originalité de pensée et d'expression. B. G.

S. Petri Canisii Doctoris Ecclesiae Catechismi latini et germanici. Editionem criticam curavit Fridericus Streicher, S.I. Pars secunda : *Catechismi germanici*. Romae-Monachii, 1936, in-4°, 35*-380 pp., illustrations (= *Societatis Iesu selecti Scriptores*, II).

Avec le même zèle consciencieux dont avait déjà bénéficié l'édition des catéchismes latins de Canisius (cf. *Anal. Boll.*, LII, 439), le P. F. Streicher a préparé un tome second, qui reproduit plusieurs versions allemandes du célèbre petit ouvrage. Successivement, on

nous donne 1° le *Catechismus minor*, d'après les éditions anciennes de Dillingen (1560-1564) et d'Ingolstadt (1563, 1584) ; 2° le *Catechismus minimus*, d'après celles de Dillingen (1556, 1595), de Wurzbourg (1581), de Constance (1594) et de Fribourg (1596). Le texte est présenté avec agrément et illustré des gravures, parfois bien naïves, de l'époque.

Tout comme les catéchismes en langue latine, ceux-ci sont généralement précédés d'un calendrier. Lorsqu'on parcourt les cinq listes de fêtes que le P. S. a republiées (pp. 6-17, 94-111), il apparaît que ces impressions populaires ont été le véhicule de plus d'une curieuse erreur. A certains endroits, c'est la typographie du XVI^e siècle qui doit être incriminée ; mais elle n'est pas seule responsable. Quelques exemples : p. 13, on lit dans le catéchisme m3, au 26 août : *Zepherinus bapst ;* et à la même date, dans m1 : *Severinus marterer*, ce qui prête à confusion. Pp. 8 et 96, au 5 mars, *Focas mart.* (m3, m8), et *Fatus mart.* (m1, m4) ; p. 94, au 9 janvier : *Martiana jungfraw* (m8) et *Martialis junkfraw* (m4) ; p. 14, au 12 septembre : *Sirus beichtiger* (m3) et *Sixtus beichtiger* (m1) ; p. 105, au 2 décembre : *Bibiana* (m8) et *Iuviniana* (m4). A noter encore dans m5, au 7 février, *Bugulus bischoff*, pour Augulus, le prétendu évêque de Londres ; et, au 3 septembre : *Remacla jungfraw*, pour S. Remacle, abbé de Stavelot ! Les folkloristes rhénans se réjouiront de lire, dans ce même catéchisme (Cologne, 1567), les douze strophes mnémoniques destinées à rappeler au peuple les principales fêtes de chaque mois ; il y est question de danses et de libations, non moins que de piété.

A la fin du volume, l'éditeur a dressé un index des auteurs ecclésiastiques. P. 352, après Eadmer, figure un *Edinerus*, qui ne doit pas être distingué de l'hagiographe de Cantorbéry ; un peu plus loin, l'abbé Jonas, qui a écrit la Vie des SS. Attala et Colomban, devait être appelé Jonas de Bobbio et non d'Elnone. M. C.

L. von Pastor. *Geschichte der Päpste im Zeitalter des fürstlichen Absolutismus von der Wahl Benedikts XIV. bis zum Tode Pius' VI. (1740-1799)*. Abteilung I, II, III. Freiburg im Breisgau, Herder, 1931-1933, 3 vol. in-4°, XXI-1011, X-440, XXXIX-679 pp.

Franz Xaver Seppelt. *Das Papsttum in der Neueren Zeit. Geschichte der Päpste vom Regierungsantritt Pauls III. bis zur Französischen Revolution (1543-1789)*. Leipzig, Jakob Hegner, 1936, in-8°, 535 pp. (= *Geschichte des Papsttums*, t. V).

Quand il entreprit sa monumentale histoire des Papes, L. Pastor

avait ormé le projet de la mener jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. La mort ne lui permit pas de mettre la dernière main à son œuvre. Toutefois, même pour la seconde moitié du XVIII[e] siècle, il avait non seulement rassemblé des matériaux mais préparé la rédaction de plusieurs chapitres. Grâce au concours du P. Kneller, de M. W. Wuhr, du P. Kratz et de M. J. Schmidlin, le seizième et dernier volume a pu paraître. Il est divisé en trois tomes et comprend quatre pontificats : Benoît XIV (1740-1758), Clément XIII (1758-1769), Clément XIV (1769-1774), Pie VI (1774-1799).

L'activité de Benoît XIV intéresse nos études à plus d'un titre. Comme avocat consistorial, comme promoteur de la foi et membre de la Congrégation des Rites, Prosper Lambertini eut l'occasion de s'initier à la procédure des béatifications et des canonisations. On peut dire que, sous Clément XI, Benoît XIII et Clément XII, tous les procès lui passèrent par les mains. Par goût personnel, ainsi qu'il le reconnaît lui-même (t. I, p. 17), il se consacra tout entier à ce genre de recherches. Il amassa de nombreuses notes, que peu à peu il mit en ordre. Devenu archevêque de Bologne (1731), il trouva le temps de publier de nombreux ouvrages dont le plus célèbre est le *De servorum Dei beatificatione et beatorum canonizatione*. Pastor s'étend très peu sur l'activité scientifique de Benoît XIV, surtout pendant la période antérieure au souverain pontificat. Il laisse entièrement de côté la question de savoir dans quelle mesure le savant canoniste a été aidé pour rédiger son traité sur la Canonisation des saints. Le P. Cordara parlant des jésuites dont Benoît XIV aimait à employer les services, écrit : *Budriolio item Iesuitae propter singularem in causa sanctorum experientiam multum tribuebat, eoque perquam familiariter utebatur. Nec ex vano creditur opus illud magnum de Canonisatione sanctorum Budriolii totum esse* (I. von Döllinger, *Beiträge zur politischen, kirchlichen und Cultur-Geschichte*, t. III, Vienne, 1882, p. 12). Cette dernière expression est sans aucun doute exagérée. Les nombreux passages où le pape fait allusion au *De canonizatione* montrent clairement que ce travail est son œuvre personnelle ; mais il est certain qu'il a trouvé dans son entourage des collaborateurs qui lui ont apporté une aide précieuse. On ne pourra sans doute jamais savoir la part qui leur revient dans les écrits de Benoît XIV.

Mais ce pape qui, avant d'accéder au souverain pontificat, s'était occupé avec tant de sollicitude de nombreuses causes de serviteurs

de Dieu, ne procéda qu'une seule fois, pendant son règne, à la cérémonie solennelle des canonisations. Le 29 juin 1746 il plaçait sur les autels S. Félix de Cantalice, S. Fidèle de Sigmaringen, S. Pierre Regalado, S. Camille de Lellis et Ste Catherine de Ricci.

Au cours de ses recherches hagiographiques, Benoît XIV s'était familiarisé avec l'œuvre des Bollandistes. Il cite souvent les *Acta Sanctorum* et plus d'une fois il a exprimé l'estime qu'il leur portait. Pastor signale un bref du 20 janvier 1748 adressé au bollandiste Jean Stilting. Ce document n'était pas entièrement inconnu. L'extrait, cité en note p. 139, avait déjà été reproduit jadis dans la réponse que les Bollandistes adressèrent au pape pour le remercier d'un second bref envoyé le 3 avril 1751 (*Epistola sanctissimi domini nostri Domini Benedicti papae XIV ad presbyteros Societatis Jesu, qui Acta sanctorum edunt Antverpiae, una cum responso eorumdem.* Antverpiae, apud Bernardum Albertum vander Plassche, 1751).

Une phrase du bref de 1751 a été mal interprétée par M. P. Le pape, dit le savant historien, émettait dans sa lettre, le souhait que les hagiographes pussent terminer leur grande entreprise sous son pontificat (p. 138). Benoît XIV pour avoir fait lui-même l'expérience des difficultés qui se rencontrent dans les études hagiographiques, savait fort bien que la publication des *Acta Sanctorum* ne pouvait s'accommoder d'un rythme accéléré ; il dit expressément : « sperare non possumus futurum ut vestrum illud de Actis sanctorum opus nostra aetate ad exitum perducatur ».

Benoît XIV souhaitait vivement de réformer les leçons historiques du bréviaire. Dans ses lettres à Tencin, il fait parfois allusion à ses projets. Le passage que voici dit clairement que le pape avait l'intention de réaliser une refonte assez radicale : « La critique étant devenue si pointilleuse et les faits que nos bons ancêtres regardaient comme indubitables, étant aujourd'hui révoqués en doute, nous ne voyons d'autre moyen de nous mettre à l'abri de cette critique que celui de composer un bréviaire dans lequel tout soit tiré de l'Écriture sainte, laquelle, comme le sait votre Éminence, contient beaucoup de choses sur les mystères dont l'Église célèbre la fête, sur les saints apôtres et sur la sainte Vierge... Quant aux autres saints qui ont aujourd'hui place dans le bréviaire, on se contentera d'en faire une simple commémoraison. Tout ce qu'on pourra dire, c'est que voilà une nouveauté qui va diminuer le culte rendu jusqu'à présent à ces saints, et il est vrai que le retranchement des légendes fera

crier ceux qui tiennent les faits qui y sont contenus pour si certains, qu'ils seraient prêts à se faire martyriser pour en soutenir la vérité. Mais cette critique nous paraît bien moins importante que celle par laquelle on nous reprocherait de faire lire au nom de l'Église des faits ou apocryphes ou douteux » (éd. E. De Heeckeren, t. I, p. 61). Mais les travaux de la commission ne le satisfirent pas. Il exprimait à Tencin son mécontentement en ces termes : « Plût à Dieu que nous eussions travaillé ainsi (comme pour le martyrologe romain) seul à la correction du bréviaire romain, qui serait fini depuis des années. Nous avons dû à ce propos réunir une congrégation dont les membres nous donnèrent leur avis d'une manière si confuse, si embrouillée et si discordante qu'il nous faut plus de peine pour les comprendre que pour corriger le bréviaire lui-même » (ibid., p. 421).

Ces réflexions du pape montrent qu'il se rendait compte de la nécessité de l'œuvre qu'il désirait entreprendre. On peut cependant se demander si la tendance de son esprit, porté à juger les choses du point de vue juridique et canonique, lui aurait permis d'apporter une solution heureuse à des problèmes qui relèvent avant tout de la critique historique.

Il suffit de parcourir les titres des chapitres pour constater qu'il est souvent question de la suppression de la Compagnie de Jésus. Ces chapitres nous livrent-ils la pensée de Pastor ou la pensée de ceux qui furent chargés d'achever le travail? Malgré l'avertissement de l'éditeur, quelques critiques ont cru pouvoir insinuer que les pages relatives au pape Clément XIV n'étaient pas de Pastor (voir, par exemple, L. Cicchitto, dans *Miscellanea Francescana*, t. XXXIV, 1934, p. 101). Il en est résulté une polémique dont nous n'avons pas à entretenir nos lecteurs. Qu'il suffise de dire que, d'après les témoignages du P. G. Kratz et du P. P. Leturia (*Intorno al « Clemente XIV » del Barone von Pastor*, Roma, 1935), il semble hors de conteste que les pages incriminées sont bien de la plume du grand historien. Il n'était pas indifférent de savoir que les chapitres consacrés au pontificat de Clément XIV avaient été rédigés par Pastor lui-même. Sur un sujet complexe, qui a donné naissance à tant d'écrits tendancieux, le travail de P. représente un effort, consciencieux et loyal, pour dégager des innombrables documents une appréciation aussi exacte que possible.

Les graves difficultés que rencontrèrent les papes de la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, ont rejeté dans l'ombre les aspects plus con-

solants de la vie religieuse à cette époque. Les saints dont les noms suivent ont été les contemporains des papes étudiés dans ce volume : Alphonse de Liguori († 1787), Gérard Majella († 1775), Léonard de Port-Maurice († 1751), Paul de la Croix, fondateur des Passionnistes († 1775), J.-B. de Rossi († 1764). Malgré les préoccupations politiques, les papes n'ont cessé de s'intéresser activement aux missions lointaines, que les mesures sectaires de plusieurs gouvernements menaçaient gravement. Sur plusieurs champs d'apostolat, les lazaristes s'efforcèrent de continuer les œuvres créées par les jésuites.

Les deux premiers volumes de l'histoire de la Papauté par M. Seppelt embrassaient les dix premiers siècles (*Anal. Boll.*, LII, 393). Avant de faire paraître les tomes III et IV, l'auteur a publié le tome V qui comprend la période moderne, depuis le pontificat de Paul III (1534-1549) jusqu'à celui de Pie VI (1775-1799). Il n'est pas aisé de condenser en quelque cinq cents pages ces trois siècles d'histoire. M. S. s'est très heureusement acquitté de cette tâche. En général il s'inspire de l'œuvre de Pastor, dont il donne un résumé clair et bien proportionné. Il aurait pu tracer avec plus de netteté les principaux courants politiques et religieux de la période moderne. D'un pontificat à l'autre, ce sont les mêmes problèmes qui se posent et le souverain pontife se voit souvent engagé dans les mêmes conflits que ses prédécesseurs. Sans doute, M. S. n'a pas entendu composer une série de monographies disposées dans l'ordre chronologique ; il faut pourtant convenir que la papauté comme institution disparaît derrière l'esquisse biographique des divers papes qui se sont succédé depuis la Réforme jusqu'à la Révolution. B. G.

Dictionnaire de Spiritualité ascétique et mystique publié sous la direction de M. Viller, S.I. Fasc. 4-5. Paris, Beauchesne, 1934-1935, in-4°, col. 641-1600.

Selon les prévisions des éditeurs le *Dictionnaire de Spiritualité* devait être complet en une vingtaine de fascicules d'environ 160 pages. La quatrième livraison s'ouvre par la rubrique *Ascèse*, la cinquième se clôt à *Bibliothèques*. On peut donc s'attendre à un nombre de fascicules notablement plus élevé. Ce n'est pas qu'il y ait beaucoup à élaguer. L'ampleur des notices est d'habitude proportionnée à l'importance du sujet et la suppression d'auteurs obscurs ne ferait gagner que peu de place. Les articles les plus étendus sont ceux qui traitent de l'*Ascèse* (col. 936-1010) par les PP. de Guibert, Olphe-

Gaillard et Willwoll, de *S. Augustin* (col. 1101-1130) par le P. Boyer, de *S. Benoît* et des *Bénédictins* par Dom Schmitz et Dom de Puniet (col. 1371-1438), de *S. Bernard* (col. 1454-99) par Dom Le Bail. Outre ceux qui viennent d'être cités, quelques saints encore : Athanase d'Alexandrie, Athanase l'Athonite, Barsanuphe, Basile de Césarée, Bède, Benoît d'Aniane, Benoît Biscop, Bernard de Tiron, Bernard de Ubertis, Bernardin de Sienne, font l'objet d'une courte notice pour leurs écrits, leurs sermons ou leur influence réformatrice. Ce sont encore de véritables traités que le P. Vernay nous donne sur l'*Attention* (col. 1058-77) ; l'abbé P. Pourrat sur la méditation des *Attributs divins* (col. 1078-98), le P. Jombart sur les *Associations pieuses* (col. 1027-37), les PP. Delaye et Daeschler sur le *Baptême* et la *Commémoration du baptême*, en particulier par le renouvellement des promesses, le P. Buzy sur les *Béatitudes*. Les courtes monographies sur les *Béghards hétérodoxes* (col. 1329-41) et sur les *Béguins, béguines, béguinages* (col. 1341-52) ont été respectivement confiées au chanoine Vernet et au P. Van Mierlo. A la plume de Dom Gougaud sont dus les articles sur des pratiques de piété ou d'ascèse : l'usage des bains, de l'eau bénite, le baiser, le port de la barbe, la dévotion à l'autel. Au mot *Autobiographie* on trouvera, après quelques considérations sur le genre, une liste de journaux spirituels siècle par siècle. Elle remplit 14 colonnes dont 4 pour le XX^e^ siècle à lui seul. Benoît XIV figure dans ce dictionnaire à un double titre : pour la doctrine de la perfection chrétienne exposée dans le *De servorum Dei beatificatione*, œuvre qui, dans les procès de canonisation, a gardé l'autorité d'un code, et pour son zèle à promouvoir les retraites du clergé. Une quinzaine de notices historiques du *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* ont été adaptées par leurs auteurs pour le *Dictionnaire de Spiritualité*. M. Van Cutsem.

Pierre Janelle. *L'Angleterre catholique à la veille du schisme*. Paris, Beauchesne, 1935, in-8°, 381 pp.

Bede Camm, O. S. B. *Forgotten Shrines*. London, Macdonald and Evans et Burns Oates, 1936, in-4°, XVI-413 pp., ill.

Robert Dudley Edwards. *Church and State in Tudor Ireland*. London, Longmans, 1935, in-8°, XLIII-352 pp.

Myles V. Ronan. *The Irish Martyrs of the Penal Laws*. London, Burns Oates, 1935, in-8°, X-214 pp.

Deux ouvrages originaux sur l'histoire religieuse de l'Angleterre au XVI^e^ siècle ont déjà fait connaître à nos lecteurs M. Pierre Janelle

(*Anal. Boll.*, XLVIII, 438 ; LIV, 252). Dans son dernier livre, l'auteur trace, depuis l'an 1500, le tableau de l'Angleterre au point de vue de l'attachement au catholicisme. Sur le terrain du dogme comme sur celui de la discipline, le royaume était tout pénétré d'universalisme chrétien, profondément attaché à la papauté. Comment a-t-il pu se laisser entraîner, presque sans résistance, dans un nationalisme religieux qui ouvrait la porte au protestantisme ? Tel est le problème que M. J. veut éclairer en étudiant un personnage représentatif qu'il connaît à merveille, Étienne Gardiner, évêque de Winchester. Celui-ci n'était point du bois dont on fait les héros ; mais pour l'éternel honneur de l'Église et du peuple anglais, on voit passer à côté de la carrière religieuse et politique, trop accommodante, d'un Gardiner le reflet de la haute sagesse et de la fermeté, jusqu'au martyre, de Jean Fisher et de Thomas More. Sur la bataille de presse qui s'est livrée en ces premières décades du XVI^e^ siècle, M. J. apporte des aperçus nouveaux. Henri VIII sut comprendre et utiliser cette propagande, mais dans des sens divers : parfois c'est Thomas More qui est chargé de manier cette arme, parfois c'est Gardiner.

Le magnifique volume du regretté Dom Bede Camm vit le jour en 1910. Cette première édition, limitée aux souscripteurs, connut un réel succès. La valeur du texte, où l'érudit bénédictin décrivait quelques-uns des principaux *halls*, ou demeures seigneuriales, de la vieille Angleterre catholique, les familles qui les avaient occupés, et les reliques ou souvenirs de martyrs anglais que l'on y conservait pieusement, était rehaussée par un véritable luxe d'illustrations. Après un quart de siècle, les éditeurs présentent au public une réimpression, faite au moyen des planches originales, et d'un prix plus modique.

Deux importants volumes sur la Réforme à Dublin et en Irlande, par le Rev. Myles V. Ronan (*Anal. Boll.*, LI, 196), ont traité à peu près le sujet que reprend M. Edwards. Ce dernier, travaillant d'après les originaux, s'est consacré particulièrement à la critique de ses devanciers. Quand on pourra songer à écrire une histoire définitive de cette période encore bien obscure et bien confuse, il faudra sur nombre de points, recourir à ses études. M. E. ne s'est pas contenté pourtant d'élucider, en des articles séparés, quelques problèmes abandonnés ou trop hâtivement résolus par ses prédécesseurs. Il a tenu, lui aussi, à exposer la suite des événements. Le récit, allégé des discussions, qu'il rejette en note, est d'une belle clarté. Son sujet

principal est l'étude des lois pénales imposées aux catholiques irlandais par la volonté de l'Angleterre et de ses représentants au sein de la « colonie », ainsi que de l'effet réel de ces mesures sur le peuple irlandais. Tâche délicate, où il fallait, avec la diligence méticuleuse de l'archiviste, fouillant des montagnes de lettres et de rapports, un certain sens psychologique de la réaction irlandaise telle qu'elle a dû se manifester, en dehors de tous documents écrits. Au point de vue historique, un résultat très important de ces recherches est la preuve, définitivement faite dans ce volume, que plusieurs documents, sur lesquels on avait cru pouvoir se fonder, ne sont que des faux de Robert Ware, l'éditeur sans scrupules des œuvres de Sir James Ware. Ces faux avaient été signalés déjà par le P. Bridgett ; mais, à voir l'usage qu'en ont fait, naguère encore, des collaborateurs de M. W. A. Phillips dans son *History of the Church of Ireland* (cf. *Anal. Boll.*, LIII, 414), on constate que certaines légendes ont la vie dure ; des historiens, qu'on veut croire sincères, éprouvent la plus grande difficulté à rejeter, surtout quand elles sont favorables à leur thèse, des pièces que tout le monde, pendant plus de deux siècles, a considérées comme authentiques. Il est grandement à souhaiter que la critique éclairée de M. E. continue à s'exercer sur les sources de l'histoire d'Irlande à l'époque moderne.

Le Rev. Myles V. Ronan, dont nous venons de rappeler les principaux travaux, a consenti à préparer pour le grand public un petit livre de monographies sur les martyrs irlandais du XVI^e^ et du XVII^e^ siècles. L'ouvrage classique du P. Denis Murphy, S. I., qui date de quarante ans environ, a considérablement vieilli, en grande partie du fait des recherches de M. R. Parmi tant de figures originales, car ces Irlandais de vieille souche se ressemblent très peu entre eux, la plus caractéristique est assurément celle de Pierre Talbot, archevêque de Dublin. M. R. semble indiquer qu'il prépare une biographie de ce personnage, le plus remarquable sans doute des successeurs de S. Laurent de Dublin. Nous espérons que ce projet sera réalisé. Les plus importants parmi les très nombreux martyrs irlandais sont seuls traités dans ce petit volume. M. R. s'est attaché de préférence à ceux dont il pouvait faire revivre la figure, grâce à des documents qui ne relèvent pas uniquement de la sèche érudition. Pour l'hagiographe, les appendices bibliographiques et la liste complète des martyrs sont du plus grand prix. P. GROSJEAN.

J. Brodrick, S. I. *Saint Peter Canisius, S. J.* London, Sheed and Ward, 1935, in-8°, xv-859 pp., ill.

Il est assurément peu de saints sur lesquels les documents abondent aussi largement que sur S. Pierre Canisius : ses écrits, ses lettres, ses rapports sur la situation des œuvres qui lui étaient confiées et des pays où il exerçait son apostolat, forment une immense collection qui a trouvé un éditeur aussi patient qu'érudit dans la personne du P. Otto Braunsberger. Le P. Brodrick, auteur d'une Vie de Bellarmin que nos lecteurs n'auront pas oubliée (*Anal. Boll.*, XLVI, 453), a voulu offrir au public anglais une biographie digne à la fois par son style et par ses vastes proportions du grand ouvrier de la réforme catholique en Germanie. On peut espérer qu'elle recevra un accueil plus serein. Les oppositions qui n'ont pas été épargnées à S. Pierre Canisius n'ont pas l'âpreté tenace de l'*odium theologicum*. Elles furent pourtant de nature à mettre souvent sa vertu à l'épreuve : troubles politiques et militaires, intrigues de cour, insubordination ou incompréhension de la part d'inférieurs ou de supérieurs. Le P. B. représente S. Pierre Canisius tel qu'il fut, et se garde de le grandir démesurément sous prétexte de le rendre plus admirable. Mais précisément à force de le montrer en lutte continuelle, par des moyens bien ordinaires, contre quelques hommes de grand talent et contre une multitude d'autres qui n'avaient guère pour eux que leur nombre, il fait apparaître le vrai génie de son héros : une très longue patience. Dans les huit volumes du P. Braunsberger, l'auteur a fait choix d'une foule de passages caractéristiques qu'il traduit tout au long. La biographie, qui risquait d'en être surchargée, car elle a toute l'ampleur des œuvres qui, au siècle dernier surtout, ont fait la réputation de cette branche de la littérature anglaise, s'agrémente d'une pointe d'humour, qui n'a pas à redouter de sembler irrévérencieuse. L'admiration émue qui, sous un air enjoué, a conduit la plume de l'auteur, se dévoile pleinement dans l'épilogue (p. 819-43), où il résume la carrière et dépeint la personnalité du saint avec le souvenir duquel il a vécu pendant de longues années. Si le P. B. s'est interdit de la laisser parler plus souvent, c'est par l'effet d'une réserve discrète qui est bien de son pays et de sa race, où les sentiments profonds se dissimulent volontiers dans un sourire pour échapper au danger de dépasser la note juste. Le lecteur qui aura lu tout ce beau livre, sans en omettre les passages où la figure de Canisius semble un peu perdue de vue, aura appris, chemin faisant, tout ce qu'il importe de savoir

sur les événements des deux derniers tiers du XVI^e siècle. Il aura eu de plus, par l'abondance et le choix des planches hors texte et des fac-similés, le plaisir de se familiariser avec l'aspect des choses et des gens. On nous permettra de regretter seulement que le P. B. ne se soit pas attaché à mettre plus particulièrement en relief la vie intérieure de Canisius.

Voici, en terminant, quelques corrections de détail. P. 119, Jean Despautère n'était point Hollandais, mais Belge, de Ninove. P. 171, dans l'énumération des Jésuites de diverses nations que comptait le collège de Vienne, les Belges et les Flamands ne formaient pas deux groupes distincts : les mots *Flander* et *Belga* étaient à peu près interchangeables. P. 186, note 3, il s'agit sans doute d'Hugues de Saint-Victor. Lire Meester Kanis au lieu de Meister, et Peltanus, au lieu de Peltan, le nom étant dérivé du lieu d'origine du P. Théodore, aujourd'hui Overpelt ou Neerpelt (Limbourg belge). P. GROSJEAN.

S. Gaudentii episcopi Brixiensis tractatus ad fidem codicum recensuit Ambrosius GLUECK. Vindobonae, Hoelder-Pichler, 1936, in-8°, XLVI-275 pp. (= *Corpus Scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, t. LXVIII).

Cassiodori Senatoris institutiones ed. from the manuscripts by R.A.B. MYNORS. Oxford, Clarendon Press, 1937, in-8°. LVI-193 pp.

L'œuvre peu considérable mais intéressante de S. Gaudence de Brescia avait sa place marquée dans le *Corpus* de Vienne. L'édition avait été confiée, il y a quarante ans, à M. A. Polaschek, qui est mort à la tâche, en 1912. En acceptant la charge de remplacer ce philologue, M. Glueck a compris qu'il fallait reprendre le travail pour ainsi dire *ab ovo*, et il ne s'est pas dérobé à ce devoir. Les manuscrits, au nombre d'une douzaine, ont été collationnés à nouveau, et l'observation fidèle des règles de la technique a permis à l'auteur de nous donner une édition qui remplacera définitivement les précédentes. Les prolégomènes sont fort complets et l'on y trouvera, outre la description et le classement des manuscrits, tout ce qu'il importe de connaître sur la vie de Gaudence et sur ses écrits. Les « traités » qui nous intéressent spécialement sont le XV^e, *De Machabaeis martyribus ;* le XVI^e, qui porte ce titre intéressant : *Tractatus quem prima die ordinationis ipsius quorundam civium notarii exceperunt* (c'étaient sans doute les *notarii latenter appositi* dont Gaudence parle dans sa préface) ; le XVII^e : *Die dedicationis basilicae Concilii sanctorum*, document important pour l'histoire du culte des reliques ; le XX^e, *De*

Petro et Paulo ; le XXIe, *De vita et obitu beati Filastrii episcopi praedecessoris sui.* L'éditeur de Filastrius dans le *Corpus* (t. XXXVI), F. Marx, s'était prononcé assez vivement contre l'authenticité de ce sermon, mais pour des raisons peu décisives, comme on le lui a montré. M. G. se range, sans hésiter, au nombre de ses contradicteurs. Il accepte aussi la chronologie de Brunati pour les traités que nous venons de citer : XVI, an. 390 ; XX, avant 397 ; XV, 399 ; XVII, 400-402 ; XXI, 404. Dans le sermon sur les Machabées, on notera ce trait : *cognomentum Machabaeorum trahebant ex genere, sicut hodie Aniciorum progenies.* Et dans le discours prononcé le jour de son ordination : *auctoritate sanctorum praesentium subiugatus.* Ces saints sont les évêques qui assistent à la cérémonie.

Les éditions que nous possédions des *Institutiones* de Cassiodore étaient notoirement insuffisantes, et l'on n'avait pas d'idée bien claire de l'état de la tradition manuscrite. M. Mynors a rendu un grand service en examinant les nombreux manuscrits qui contiennent l'ouvrage en tout ou en partie, et en les groupant par classes. Il distingue ceux qui contiennent l'ouvrage complet ; ceux du premier livre seul ; ceux du livre II, dans sa forme authentique ; ceux qui contiennent les formes interpolées (elles sont au nombre de deux) de ce même livre. L'étude minutieuse des manuscrits aboutit, pour les deux livres, à deux *stemmata.* Celui du premier livre est relativement simple ; celui du second est trop compliqué pour pouvoir être discuté ici. L'apparat critique est fort clair, et à l'édition élégante que nous donne M. M., il ne manque qu'une annotation, à laquelle l'auteur a renoncé, certainement par excès de modestie. Notre attention a été attirée sur le texte fameux (I, 32, 4) où Cassiodore mentionne le martyrologe hiéronymien et l'*epistula ad Chromatium et Heliodorum.* M. M. écrit : *Heliodoram,* sans donner aucune variante, ce qui donne à penser qu'il s'agit d'une simple coquille, qui a, malheureusement, passé dans la table. H. D.

Pour faire connaître le point de vue spécial des recherches de M. R. Höslinger sur l'Église d'Afrique, il suffit de transcrire intégralement le titre de son livre : *Die alte afrikanische Kirche im Lichte der Kirchenrechtsforschung nach kulturhistorischer Methode* (Wien, Augustinus-Druckerei, 1935, in-8°, 79 pp.). L'apport des Africains à la formation du droit canonique est un fait depuis longtemps reconnu. Il s'agit de préciser le sens de leur action et d'en découvrir le secret. L'auteur

ait intervenir la question des races, et cherche à démêler les influences de l'élément berbère et de l'élément punique. Nul n'ignore à quel degré les problèmes de ce genre sont délicats. M. H., qui est fort au courant des travaux modernes sur l'Église d'Afrique, a visé dans son exposé à la concision, qualité précieuse, mais dont ne s'accommodent pas toujours les sujets un peu neufs, où la conjecture doit souvent suppléer au document.

Le XIII[e] *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft*, publié sous la direction de Dom Odo Casel (Münster i. W., Aschendorff, 1935, 472 pp.), rendra, comme ceux qui l'ont précédé, de bons services aux études ecclésiastiques. L'hagiographie proprement dite s'y trouve, cette fois, à l'arrière-plan. C'est surtout dans les analyses, toujours consciencieuses, du *Literaturbericht* qu'on la cherchera, aux sections : culte des martyrs, archéologie chrétienne, liturgie monastique. Les articles du volume sont signés de noms pour la plupart familiers aux lecteurs du *Jahrbuch* : Hieronymus Frank (sur les fêtes de Noël et de l'Épiphanie), Alban Dold (fragments liturgiques palimpsestes du Vatic. lat. 5762), Peter Browe (la communion au moyen âge), Odo Casel (*Neue Zeugnisse für das Kultmysterium*), Germain Morin (note sur la nouvelle édition des *Consultationes Zacchaei christiani et Apollonii philosophi* sous le nom de Firmicus Maternus, et son intérêt au point de vue liturgique), H. Hatzfeld, G. Brunner, Th. Michels et P. Siffrin.

Il y a deux ans, M. Nicolas S. Phirippidès avait publié, d'après un manuscrit de la bibliothèque du patriarcat grec d'Alexandrie dont il est le conservateur et qui a été récemment transférée du Caire à Alexandrie, la Vie de S. Arsène, *BHG.* 168, qui fait partie du ménologe de Métaphraste et dont le texte devait jusque là être cherché dans une brochure russe presque introuvable (cf. *Anal. Boll.*, LIII, 367). A ce travail d'édition M. Ph. vient d'ajouter une brève monographie historique du monastère de Saint-Arsène qui s'élevait jadis au sud du Vieux-Caire, en face de Memphis : *Ἱστορία τοῦ ἐπὶ τοῦ ὄρους Τούρα μοναστηρίου τοῦ ὁσίου Ἀρσενίου τοῦ μεγάλου* (Alexandrie, 1936, 30 pp., 6 pl. Extr. de l'*Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος*, t. XXXV). Rédigée d'après les sources littéraires grecques et arabes, cette « histoire » ne couvre pas moins d'un millénaire : du v[e] au xv[e] siècle. Pour la période ancienne — séjour de S. Arsène à *Τρώη* (auj. Djebel

Toura) et fondation par un empereur byzantin d'un couvent et d'une église sur le tombeau du fameux anachorète — on ne dispose malheureusement que d'informations tardives, et la pioche des archéologues n'a pas encore mis au jour un seul vestige des édifices vantés à l'envi par le patriarche melkite Eutychius (x^e siècle) et par l'écrivain monophysite Abû Salîh (XIII^e siècle). A défaut de fouilles difficiles et coûteuses, M. Ph. n'entreprendrait-il pas la publication de la Vie inédite de S. Arsène, contenue notamment dans les manuscrits suivants : Paris 1589 (x^e s.), Vatican 1066 et Vatopédi 84 (XI^e s.), Oxford Barocc. 240 et Bodl. Auct. E. 5. 12 (XII^e s.)?

La nouvelle édition de *The Lives of the Saints* d'Alban Butler sous la direction du P. Herbert Thurston, S. I. (voir en dernier lieu *Anal. Boll.*, LIV, 165), se poursuit avec l'aide de ses deux collaborateurs. Le tome V, pour le mois de mai, a été rédigé par Miss Norah Leeson (London, Burns Oates, 1936, XVI-384 pp.), le tome X, pour le mois d'octobre, par M. Donald Attwater (1936, XII-390 pp.). Dans les deux volumes, les notices entièrement nouvelles sont très nombreuses ; et toutes les autres ont été revues, d'une main d'autant plus ferme que l'on a pu voir, par l'accueil fait aux tomes précédemment publiés, combien une entreprise de ce genre était favorablement reçue du public. Les notes bibliographiques et critiques qui suivent chacune de ces brèves biographies sont l'œuvre du P. Thurston lui-même : nos lecteurs savent déjà qu'ils auront en lui un guide sûr entre tous.

Le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* (cf. *Anal. Boll.*, LII, 364) s'est enrichi des fascicules 47 à 54, c'est-à-dire la fin du tome VIII (*Bertrand de Fréjus - Biscioni*) et tout le tome IX (*Bishop - Bouilli*). Il semble que la liste des noms est établie d'après des dépouillements plus rigoureux et plus systématiques. Le nombre de notices brèves, consacrées à des personnages de second plan, s'est accru. Le comité de rédaction, tout en recommandant la concision, laisse cependant à ses collaborateurs une latitude suffisante pour que, le cas échéant, tel sujet, négligé jusqu'ici, puisse être étudié d'une manière plus détaillée. C'est ainsi que M. Baix a composé une monographie excellente sur l'ancien prieuré de Bois-Seigneur-Isaac. Il a dépouillé les dépôts d'archives et réuni une documentation que l'on chercherait vainement ailleurs. Citons du même auteur les articles : S. Bertuin de Malonne, Louis de Blois, Flavio Biondo,

où l'on retrouve le même souci d'information précise et exacte. Le P. A. Lambert, aidé par quelques bénédictins de Silos, les PP. Alamo, Diez, Ruiz, continue sa collaboration pour les articles relatifs à l'histoire de l'Église en Espagne. Grâce à son concours, le dictionnaire offre aux chercheurs une série de monographies qui comptent parmi les meilleures contributions aux études hispaniques. Les biographies des historiens de la péninsule seront particulièrement remarquées : Anton Beuter, Jeronimo de Blancas, A. Bonilla y San Martin, les Boffarul. Si l'article *François Bivar* avait été écrit par le P. Lambert, la personne et l'œuvre de cet écrivain auraient été sans doute appréciées avec plus de sévérité et plus en détail. Bivar fut un ardent défenseur et propagateur des *falsos Cronicones*. Plusieurs articles, consacrés à l'histoire de l'Orient latin, sont dus à M. Louis Bréhier : Bessarion, les princes d'Antioche du nom de Bohémond, les Boucicaut, Bertrandon de Broquière. Le savant professeur de l'université de Clermont, qui connaît parfaitement le passé de l'Auvergne, a aussi rédigé les notices de S. Bonet (Bonitus), évêque de Clermont, et de l'abbaye Saint-Pierre de Blesle. Comme dans les fascicules précédents, l'histoire des Ordres religieux a été confiée à des spécialistes : la plupart des notices cisterciennes sont signées par le P. J. Canivez ; le P. Ph. Schmitz s'est chargé des principaux articles concernant les bénédictins, et le P. A. Teetaert de ceux qui concernent les franciscains. L'histoire de la Compagnie de Jésus a été le plus souvent traitée par le P. E. Lamalle et le P. A. De Bil. Ce dernier est l'auteur de l'article *Bollandistes*. Citons encore parmi les notices importantes : *Théodore de Bèze*, *Boèce*, toutes deux par le P. M. Cappuyns, *S. Boniface*, l'apôtre de l'Allemagne, par le P. É. de Moreau, *Bossuet*, par M. E. Levesque, enfin la remarquable étude du P. É. Longpré sur S. Bonaventure.

Le VII[e] volume du *Lexikon für Theologie und Kirche*, publié sous la haute direction de Mgr Buchberger (Freiburg i. Br., Herder, 1935, VIII pp., 1040 col.), nous conduisit de *Mauretanien* à *Patrologie*. Il contenait, comme les précédents, de nombreuses notices hagiographiques, généralement bien au courant, quoique, nous a-t-il paru, de valeur assez inégale. Après une halte de quelques mois dans la marche de l'entreprise, le tome VIII (VIII pp., 1040 col.), distribué en septembre 1936, nous rapproche sensiblement du but. Il s'ouvre par l'article *Patron*, au sens de patron d'église, de patron au baptême

et d'intercesseur spécial. M. J. B. Lehner y signale les travaux récents qui contribuèrent à renouveler ce qu'on appelle aujourd'hui la « Patrozinienforschung ». A comparer avec l'étude parue ici même sous le titre *Loca sanctorum* (XLVIII, 5-64). Plusieurs noms portés par de grands saints — apôtres, papes, évêques — figurent, dans ce tome, sous la lettre P : *Paulinus*, *Paulus*, *Petrus*, *Philippus*, *Pius*, etc. La lettre R compte en plus grand nombre les articles d'intérêt général ; ainsi *Recht*, *Reformation*, *Religion*, *Reliquiar*, *Reliquien*. Ces deux derniers, bien illustrés, ont respectivement pour auteurs M. J. Sauer et M. J. Clauss. Le volume se termine à *Rudolf*.

Prenant pour base le résumé de l'histoire ecclésiastique en allemand de Gerhard Rauschen par le P. L. Günther, S. I., qu'il a complété et refondu pour une très grande partie, le P. Alfred Otto, S. I., présente au public danois *Den Katolske Kirkes Historie* (Copenhague, Levin et Munksgaard, 1937, 311 pp.). Le traduoteur a revu avec un soin particulier ce qui concerne les pays scandinaves. Il fournit une bibliographie sommaire qui permettra de compléter ce manuel par la lecture d'ouvrages en danois.

Inlassablement, M. Gilbert H. Doble continue la série de ses brochures de vulgarisation sur les saints du Cornwall (voir en dernier lieu *Anal. Boll.*, LIV, 203). Deux fascicules sont venus s'ajouter à ses *Cornish Saints*. Le n° 38, *Saint Gennys* (Bristol, Burleigh Press, 1936, 40 pp., ill.), traite du patron de la paroisse de ce nom, qui n'est autre que le martyr Genesius d'Arles. M. D. étudie avec le plus grand soin le développement du culte en Occident et particulièrement dans les pays celtiques. Le n° 39 est consacré à un saint indigène, semble-t-il, *Saint Mawgan* (Long Compton, King's Stone Press, 1936, 19 pp., ill.). C'est le patron de Mawgan-in-Pydar et de Mawgan-in-Meneage. La forme originale était Malcan ou Malcant ; on trouve aussi Mauchan, Mawan, Meugan, Meygan, Moygan, Migan, Maugand, Malgand, Magaldus, d'autres formes encore. Le motif de cette variété est l'aire étendue du culte, dont on reconnaît les traces dans la toponomastique du Pays de Galles et de l'Armorique. On sait fort peu de chose sur ce personnage, et seulement par quelques passages de la Vie d'autres saints. En appendice M. D. reproduit encore des notes du regretté C. G. Henderson sur les paroisses de Mawgan-in-Pydar et de Lanherne.

Signalons aussi la publication par M. D. de *Some Notes on the Parish of Goran, otherwise St. Goronus, in Cornwall*, par C. G. Henderson (Long Compton, King's Stone Press, 21 pp.). M. M. H. N. C. Atchley y décrit l'église de St. Goran et la chapelle voisine de St. Just, tandis que M. D. essaie, dans la préface, de préciser un peu l'identité du personnage : Goron, peut-être le même que la Vie de S. Petroc appelle Vuron, et qui se retrouve ailleurs sous les noms de Gurran, Woronus, Gwrin. L'onomastique des saints celtiques est semée de pièges.

Dom J.-L. Malgorn, O. S. B., a traduit en français l'étude de M. D. sur *Saint Mériadec, évêque et confesseur* (Extr. des *Mémoires de l'Association bretonne, Congrès de Hennebont, 1935*. Saint-Brieuc, Les Presses Bretonnes, 1936, 30 pp., ill.).

Dans la *Semaine religieuse du Diocèse de Vannes*, 70e année, 1936, n° 39, M. Doble décrit le missel de Vannes de 1530, d'après l'exemplaire qui est conservé au presbytère d'Auray. En Bretagne également, à la séance d'études du Bleun-Brug, tenue à Roscoff le 24 août 1936, M. D. a présenté une étude sur *Les Vies des Saints d'Albert Le Grand ;* elle a été imprimée dans *L'Écho paroissial de Brest*, du 25 octobre.

Ajoutons que la *Yorkshire Society for Celtic Studies* a entendu un travail du même auteur, *Celtic Hagiography and the Sources for the Early History of Cornwall*, qui remplit les pages 10-17 de sa brochure annuelle pour la session 1935-36, et que M. D. a édité les notes de C. G. Henderson sur *The Hundred of Pydar*, dans la *Truro Diocesan Gazette*, 1936. Ce dernier essai fait partie d'une collection de pièces destinées à illustrer la vie de S. Petroc.

C'est un poète, M. Padraic Colum, qui raconte *The Legend of Saint Columba* (London, Sheed and Ward, 1936, viii-156 pp.). Il s'est attaché surtout à présenter S. Columba d'Iona comme la personnalité riche et vivante dont la légende et les poèmes qu'on lui a faussement attribués conservent quelques reflets. Il puise principalement, non point dans les documents anciens, qui nous renseignent sur le fondateur d'Iona beaucoup plus exactement que M. C. ne paraît le croire (p. 152-53), mais dans cette compilation énorme du xvie siècle dont il fait remonter le mérite à Manus O'Donnell : celui-ci n'en fut sans doute que l'inspirateur et le mécène (cf. ci-dessus, p. 106).

Perdu dans un recueil de « Mélanges » pratiquement inaccessible hors d'Italie, le *Nuovo contributo alla storia delle Confraternite medievali italiane* de M. Gennaro Maria Monti (Extr. de *Ad Alessandro Luzio gli Archivi di Stato italiani, Miscellanea di Studi storici*. Firenze, Le Monnier, 1933, p. 161-72) risque fort d'échapper aux lecteurs de notre Bulletin. Il mérite pourtant de leur être signalé, parce qu'il reproduit et commente un curieux passage de la *Translatio S. Stephani Venetias* (*BHL.* 7891), où le savant historien des confréries italiennes (cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 177) reconnaît, à peine abrégée, la charte de fondation de la *schola et fraternitas* constituée dès 1100 par les membres de l'expédition qui ramena de Constantinople les reliques de S. Étienne.

Dans le volume qui porte le n° IV de la collection *Campinia Sacra*, publiée par M. Floris Prims, on trouvera tout ce que l'historien peut évoquer du passé huit fois séculaire de l'abbaye de Postel (*De Onze-Lieve-Vrouw Abdij der Norbertijnen te Postel*. Antwerpen, Veritas, 1935, 207 pp., illustré). C'est peu avant 1138 que Fastrad d'Utwich (Uitwijk, près de Heusden, dans le Brabant septentrional) céda aux religieux de Floreffe un tiers du domaine allodial de Postel (*tertiam partem Postulae*). La grande fondation norbertine de l'Entre-Sambre-et-Meuse était gouvernée à cette époque par l'abbé Gerland. Il établit un prieuré à Postel, dont le premier oratoire fut dédié le 1er août 1140 à la Trinité, à la Ste Vierge et à S. Nicolas. D'après M. P., l'évêque de Myre fut choisi en sa qualité de patron des voyageurs. Postel, situé au croisement de plusieurs voies de communication, était un gîte d'étape dans les vastes bruyères de la Campine. L'établissement se doubla bientôt d'un monastère de religieuses. L'auteur date de 1190 l'achèvement de l'église et sa consécration par le B. Isfrid, évêque norbertin de Ratzeburg, délégué à cet effet par l'ordinaire de Liége. Notons encore que Postel a fourni un numéro au *Novale Sanctorum* de Jean Gielemans. C'est le récit, par un moine d'Afflighem, des visions de l'au-delà dont aurait bénéficié un convers de l'abbaye campinoise, nommé Henri (cf. *Anal. Boll.*, XIV, 69).

Après avoir débuté, en 1934, par une intéressante étude sur le culte d'un saint local, le diacre Meinulphe de Paderborn (dans la revue *Westfalen*, t. XIX, p. 227-39), M. Wilhelm Stüwer s'est tourné vers une des saintes les plus universellement vénérées au moyen âge,

Ste Catherine d'Alexandrie : *Katharinenkult und Katharinenbrauchtum in Westfalen* (extr. de *Westfalen*, t. XX, 1935, p. 62-100). S'inspirant, mais en la simplifiant et en la perfectionnant, de la méthode appliquée par M. Trier à S. Josse (cf. *Anal. Boll.*, XLIII, 193), il a dressé une liste chronologique des manifestations du culte de Ste Catherine dans les diocèses de Minden, Osnabruck et Paderborn et dans les portions westphaliennes des diocèses de Munster, Cologne et Mayence. Sans vouloir être exhaustive, cette liste ne compte pas moins de 290 mentions d'autels ou de chapelles, de statues ou de tableaux, de reliques ou de cloches. Pourtant la nouvelle dévotion ne s'introduisit qu'assez tard en Westphalie : la première attestation connue, l'acquisition de reliques par le prieur prémontré Otton de Cappenberg († 1171), est postérieure de près d'un siècle et demi à l'arrivée des fameuses reliques de Ste Catherine à Rouen (cf. R. Fawtier, dans *Anal. Boll.*, XLI, 357-68). Grâce au zèle des ordres religieux, notamment des Cisterciens, puis des Dominicains, la popularité de la vierge martyre ne cessa de croître jusqu'à la fin du xve siècle et même jusqu'à la veille de la Réforme, pour se maintenir ensuite, dans les régions restées catholiques, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Patronne des chevaliers et des jeunes filles, puis des étudiants, surtout des philosophes, Ste Catherine était aussi invoquée par les paysans pour obtenir à leur bétail santé et fécondité (voir p. 95 et suiv. des détails pittoresques sur le pèlerinage d'Ascheberg). Comme on sait, Catherine fut enrôlée dans la cohorte des « Quatorze saints auxiliateurs » ; de plus elle était considérée comme une des « quatuor virgines capitales » que la liturgie de Cologne honorait d'une messe spéciale. Entre toutes, Ste Barbe et Ste Marguerite lui étaient fréquemment associées comme co-titulaires d'autels ou de sanctuaires. Les matériaux, patiemment réunis et intelligemment classés par M. St., serviront un jour, espérons-le, à faciliter la tâche de l'historien qui entreprendra une étude plus vaste sur la diffusion du culte de Ste Catherine en Allemagne.

C'est un vrai charme de lire les essais divers groupés par M. F. M. Powicke, le savant médiéviste anglais, sous le titre général de *The Christian Life in the Middle Ages* (Oxford, Clarendon Press, 1935, vi-176 pp.). Des huit chapitres qui forment le volume, deux sont inédits. Ceux qui se rapportent le plus à nos études sont le sixième, *Gerald of Wales*, où revit le remuant archidiacre et hagiographe à qui nous

devons en partie notre connaissance des pays celtiques au XII^e siècle, et le septième, sur Étienne Langton, archevêque de Cantorbéry. Le dernier concerne Loretta, comtesse de Leicester, qui finit ses jours en recluse à Cantorbéry. M. P. relève dans une collection de Miracles de la Vierge, conservée depuis le XVII^e siècle à Vendôme, un passage qui la concerne et qui avait jusqu'ici échappé à ses biographes. C'est le récit de l'origine de la dévotion aux cinq joies de la Vierge Marie, tel que Loretta le fit à l'abbé de Vaux-de-Cernay. Celui-ci était probablement S. Thibaut de Marly, abbé de 1235 à 1247. M. P. donne le titre de saint à Hugues de Saint-Victor (p. 79). C'est une erreur (*Act. SS.*, Iul. II, 215), et peut-être une confusion avec le B. Hugues de Saint-Victeur (*Act. SS.*, Nov. III, 746).

Dans les *Cornell Studies in Classical Philology*, sous le n° XXV, M. Harry Caplan donne un supplément à l'utile ouvrage que nous avons signalé lors de sa publication (*Anal. Boll.*, LIII, 191) : *Mediaeval Artes Praedicandi. A Supplementary Hand-List* (Ithaca, Cornell University Press, 1936, v-36 pp.). Il fournit la liste, par ordre alphabétique, des *incipit* de tous les manuscrits inédits et des traités signalés par les bibliographes, mais dont M. C. n'a pu retrouver de manuscrits, ainsi que des additions aux différentes listes du premier ouvrage, et un répertoire, par ordre de bibliothèques, de tous les manuscrits employés.

La Commission des manuscrits irlandais, dont nous avons signalé les publications précédentes, poursuit ses travaux avec une grande activité. Le tome II du *Commentarius Rinuccinianus* par les PP. Richard O'Ferrall et Robert O'Connell, a été édité par le P. Stanislas Kavanagh (Dublin, Government Publications Sales Office, 1936, XXIV-808 pp.). Il conduit jusqu'à la fin de l'année 1647 (cf. *Anal. Boll.*, LIII, 216). M. Edmond Curtis a donné le tome III (1413-1509) du *Calendar of Ormond Deeds* (1935, XXXI-432 pp. ; cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 215). *Irish Monastic and Episcopal Deeds A. D. 1200-1600*, de M. Newport B. White (1936, XXXI-368 pp.), est une collection d'actes épiscopaux et de pièces concernant des maisons religieuses, transcrits sur les originaux conservés au château de Kilkenny. La plupart se rapportent aux comtés de Kilkenny et de Tipperary ; un appendice traite des biens fonds monastiques à l'époque de la dissolution des maisons religieuses et dans la période qui

suivit. M. Eric St. John Brooks imprime, d'après le manuscrit Rawlinson B. 498, de la bibliothèque Bodléienne, un cartulaire qui comprend plus de 600 actes, *Register of the Hospital of S. John the Baptist without the New Gate, Dublin* (1936, xxi-422 pp.). C'est une source importante pour l'histoire et la topographie de l'Irlande en général. Les Hospitaliers avaient des domaines un peu partout, mais principalement dans le Leinster et le comté de Tipperary. Enfin, pour l'étude de la topographie des baronnies de Clare et des comtés du Connaught à la fin du xvi[e] siècle, on trouve une foule de renseignements nouveaux dans l'édition de documents conservés en Angleterre que M. A. Martin Freeman imprime sous le titre de *The Composticion Booke of Conought* (1936, ix-179 pp.). C'est la collection des arrangements établis entre les principaux chefs de l'ouest irlandais et le représentant de la couronne, au moment où la tenure féodale anglaise fut substituée au droit ancien.

En 1300, il fallut établir un gardien ou sacristain chargé spécialement de veiller sur la tombe de Robert Grosseteste dans la cathédrale de Lincoln, avec le titre de *custos tumbae S. Roberti*. En 1314, l'évêque Jean de Dalderby accorda quarante jours d'indulgence aux pèlerins qui viendraient la visiter. Il y eut des miracles. Des démarches furent faites en vue d'obtenir la canonisation, mais sans succès. M. B. C. Boulter relève très soigneusement ces traces de culte, avec beaucoup d'autres, dans le chapitre XX (p. 137-40) de son petit volume, *Robert Grossetête, the Defender of our Church and our Liberties* (London, S. P. C. K., 1936, x-152 pp., ill.).

Déjà favorablement connu par ses travaux sur les martyrs de l'époque hussite (cf. *Anal. Boll.*, LI, 462), le professeur Aug. Neumann O. S. A. vient de s'acquérir un nouveau titre à la reconnaissance des historiens de l'Église, en faisant dactylographier et reproduire à ses frais — aucun éditeur n'ayant voulu courir les risques de la publication — ses recherches sur les chroniques franciscaines de Moravie : *Die Chroniken der Mährischen Minoriten* (Olmütz, 1936, in-4°, 68 pp.). Les annalistes dont il s'efforce d'indiquer les sources, partiellement perdues, et dont il publie des extraits assez considérables, sont les trois frères mineurs Étienne de Brünn († 1513), Louis Impekhoven († 1677) et Étienne Christ († 1748). Avec M. N. l'hagiographe relèvera sous la plume de ces chroniqueurs les mentions de la

B^se Agnès de Bohème (pp. 13, 30, 36), de la B^se Salomée de Halicz (p. 30) et des franciscains martyrisés par les Hussites (pp. 18, 48, 57).

Du même auteur, une plaquette, adaptée du tchèque par M. Alfons Firkussny, retrace l'histoire d'une madone miraculeuse : *Zum zweihundertjährigen Krönungs-Jubiläum des Mariengnadenbildes im Kloster der Brünner Augustiner* (Brünn, 1936, 35 pp., ill.). Le plus ancien récit concernant cette image remonte à la fin du xv^e siècle ; il a été publié, en 1736, à l'occasion du couronnement de la Vierge (*Gemma Moraviae*, p. 39-41).

En deux articles parus d'abord dans l'*Osservatore Romano* et réunis, avec quelques additions, sous le titre de *S. Rocco di Montpellier, Confronti storici* (Torino, Fioccardo e Fadalti, 1936, 23 pp.), Don Antonio Maurino a entrepris de fixer les principales dates de la vie de S. Roch. D'après lui, le mystérieux pèlerin serait né en 1345 et mort en 1377. Toute son argumentation repose sur l'identification du cardinal qui protégea, à Rome, le jeune saint et que l'hagiographe François Diedo nomme *Britannicus*. Il faudrait lire *Anglicus :* tel était le nom, en effet, d'un frère du pape Urbain V, l'évêque d'Avignon, qui fut créé par lui cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens. L'hypothèse est ingénieuse, mais elle se heurte à des difficultés que M. M. écarte avec trop d'assurance. Bien plus, elle risque de pécher par la base, si l'on admet, avec Mgr P. Guerrini, que les *Acta breviora* (*BHL.* 7275) sont antérieurs à la Vie de Diedo. Dans ce cas, la leçon originale ne serait ni Britannicus ni Anglicus, mais Anglerius, et le cardinal ami de S. Roch aurait appartenu à la famille des comtes d'Angera en Lombardie (cf. *Anal. Boll.*, XLI, 213-16). Une autre identification proposée par M. M. est certainement fausse, le point de départ du raisonnement étant un épisode légendaire : ce serait le B. Louis Aleman d'Arles qui aurait, au Concile de Constance, recommandé l'invocation de S. Roch contre la peste (cf. E. Stolz, dans la *Theologisch-prakt. Quartalschrift*, t. LXXXVI, 1933, p. 57-66).

M. Giulio Amadio continue à attirer l'attention de ses compatriotes sur une des gloires du Picenum à la fin du xv^e siècle, l'humaniste Antonio Bonfini (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 429). Dans sa récente brochure, *Antonio Bonfini e S. Giacomo della Marca* (Montalto Marche, 1936, 120 pp.), nous signalerons le récit, tiré des notes mêmes du saint, de deux miracles opérés, à la demande de Bonfini, au moyen

d'un emblème du S. Nom de Jésus (p. 12-17), et deux extraits des *Rerum hungaricarum decades* où l'historien rapporte le passage miraculeux du Pô et la mission de Jacques de la Marche en Europe centrale (p. 62-81). Le commentaire de M. A. vise à préciser et parfois à corriger les interprétations proposées naguère par M. G. Caselli (cf. *Anal. Boll.*, XLVI, 448). Une lettre inédite, adressée par le saint au duc Galeazzo Maria Sforza le 3 septembre 1471, vient d'être publiée par le P. Sevesi d'après l'autographe conservé aux archives de l'État à Milan (*Archivum franciscanum hist.*, t. XXVIII, p. 573-74).

Par leur richesse comme par leur masse, les Chroniques ou Annales de Terre Sainte du P. Pietro Verniero de Montepeloso méritent d'être comptées au nombre des monuments les plus importants de l'histoire des frères mineurs en Palestine. La seconde rédaction, écrite en 1646 et destinée à la publication, ne vit le jour qu'en 1929-30 par les soins du P. Girolamo Golubovich (cf. *Anal. Boll.*, LIII, 195). Du premier jet, composé en 1636 et réservé, dans la pensée de l'auteur, à ses confrères et surtout aux supérieurs de la mission de Jérusalem, le même savant éditeur vient de fournir une analyse très détaillée, entrecoupée d'extraits parfois considérables. Ces deux nouveaux volumes forment les tomes IX et X de la *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente francescano*, Nuova Serie (Quaracchi-Firenze, Collegio di S. Bonaventura, 1936, in-4°, xx-189 et 371 pp.). Des références précises indiquent, chapitre par chapitre, les passages parallèles de la seconde rédaction. Quand celle-ci fait défaut, le texte de la première est publié intégralement. Nous trouvons ainsi, au tome IX, tout un « Livre II » sur les obligations des Gardiens du Mont Sion (présents à faire aux autorités, quantités de sucre et de chandelles à distribuer, cérémonies à organiser, etc.) ; puis un inventaire chronologique des pièces d'archives de la « Custodie » (contrats de location et d'achat, documents officiels, tels que décrets, autorisations, privilèges, lettres de souverains, de prélats, etc.) ; enfin une longue liste des aumônes répandues d'année en année par la générosité des franciscains (« Livre V »). Les Annales proprement dites remplissent le tome X. Elles vont de 1304 à 1636, mais les quinze dernières années occupent à elles seules près des deux tiers du volume. Dans la période ancienne nous relevons quelques détails sur le martyre de trois frères mineurs, tués à Damas en 1373, et sur l'apostasie, bientôt rachetée par une mort héroïque, d'un frère lai, appelé ailleurs Jean de Calabre.

Publié en 1925, à l'occasion du troisième centenaire du B. Benoît Passionei d'Urbino, prédicateur capucin, mort le 29 avril 1625 et béatifié en 1867, l'opuscule du R. P. Eugenio da Potenza Picena O. M. Cap. vient de paraître en 2e édition : *Il Convento dei Minori Cappuccini di Fossombrone e il B. Benedetto Passionei* (Fossombrone, 1936, VII-95 pp., ill.). C'est une courte biographie populaire, précédée de quelques pages sur l'établissement des capucins à Fossombrone et suivie de prières au bienheureux.

Le P. Jean Delanglez, S. I., a mis à profit de nombreux documents, tant manuscrits qu'imprimés, pour son histoire des Jésuites dans la Louisiane inférieure, depuis leur première arrivée, en 1700, jusqu'à leur suppression en 1763 (*The French Jesuits in Lower Louisiana.* Washington, Catholic University of America, 1935, XXVI-549 pp. = *The Catholic University of America Studies in American Church History*, Vol. XXI). Son ouvrage est une source importante pour les actes des missionnaires massacrés à leur poste, à qui la voix publique donne le titre de martyrs.

Anne-Marie Taïgi a été béatifiée en 1920. Plusieurs ouvrages ont paru à cette occasion (cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 451 ; XLVI, 419). *La vénérable servante de Dieu Anna-Maria Taïgi, d'après les documents authentiques du procès de sa béatification*, par le P. Gabriel Bouffier, S. I. (Paris, Téqui, 1935, XVIII-285 pp., portrait), n'est qu'une réimpression : le travail, repris pour la dernière fois en 1901, date de 1865 et l'allure emphatique du récit témoigne bien de l'époque. Ce petit volume a de quoi plaire aux personnes pieuses qui aiment cueillir à chaque page un conseil de perfection ou quelque trait édifiant. Rarement l'Église a pu proposer à la vénération publique une mère de famille engagée jusqu'à la mort dans les obligations du mariage, et dont l'existence pauvre, passée à soigner ses nombreux enfants, se double d'une vie mystique qui se rapproche, en plus d'un trait, de celle du curé d'Ars. S'il faut en croire le cardinal Pedicini, Dieu aurait octroyé à la bienheureuse « un don unique et sans exemple dans la vie des saints » (p. 171). Un soleil mystérieux, assure-t-on, lui apparut fréquemment au cours des quarante-sept dernières années de sa vie. Anne y voyait comme dans un miroir « le bien et le mal qui se font », et « des images passaient dans le soleil comme dans une lanterne magique », lui découvrant les

secrets de Dieu. Le cadre un peu factice dans lequel le P. B. a voulu enfermer faits et témoignages s'explique en partie par l'utilisation quasi littérale des pièces du procès canonique. Et les larges extraits qu'il en a transcrits, s'ils ne portent pas tous la marque d'une critique décisive — l'Église ne sanctionnant pas la valeur de chaque déposition — nous font entendre, c'est leur mérite, le langage si vivant des contemporains.

Le Saint du jour. Don Bosco, géant de la charité (Lyon et Paris' Vitte, 1936, 208 pp.) est le recueil des conférences et panégyriques prononcés en la cathédrale de Lyon, à l'occasion de la canonisation de Don Bosco, par Mgr Brunhes et Mgr Dubourg, les chanoines Paravy et Guerry, les RR. PP. Dalloz, Pitrat et Auffray. Son Ém. le cardinal Maurin y a mis une brève préface.

Dans une nouvelle série de volumes, *Idéalistes et Animateurs*, publiée à Paris par la Bonne Presse, ont paru deux Vies de saintes : *Sainte Bernadette, bergère en chrétienté*, par M. le chanoine Joseph Belleney (1936, 206 pp.), et *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, par Jacques Christophe (1936, 211 pp.).

Pour se rendre compte de l'ampleur et de la diversité des problèmes d'ordre historique et juridique abordés par le R^me^ P. Raphaël Molitor O. S. B., abbé de Saint-Joseph de Coesfeld, dans son ouvrage : *Aus der Rechtsgeschichte benediktinischer Verbände*, il suffit de parcourir la table des noms de lieux et de personnes qui clôt le tome III^e^ et dernier (Münster i. W., Aschendorff, 1933, xii-285 pp.). Nous avons caractérisé l'objet et la méthode des deux volumes précédents et indiqué tout le prix de la documentation, en grande partie inédite, sur laquelle ces recherches sont fondées (cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 172 ; LIV, 469). Le tome III a pour sous-titre : *Unionsversuche im 19. Jahrhundert. Die Leonische Konföderation aller Kongregationen der Benediktiner*. La date importante, vers laquelle tout converge comme vers un résultat final et durable, est celle du 12 juillet 1893, que porte le bref *Summum semper* de Léon XIII. Par cet acte solennel, le pape approuvait les délibérations des abbés de l'Ordre, réunis à Rome sous la présidence du cardinal Dusmet, et conférait la dignité de Primat de la confédération à Dom Hildebrand de Hemptinne, moine de Maredsous.

Sous le titre *Zeugen Gottes*, M. Alfons Erb a réuni en un fort volume illustré (Freiburg i. Br., Herder, 1935, xx-402 pp.) une série de cinquante-quatre esquisses hagiographiques. Dédiées à la mémoire de Mgr Nicolas Bares, évêque de Berlin, ces pages d'édification avaient déjà paru, signées du pseudonyme Johannes Gotthelf, dans diverses revues ecclésiastiques d'Allemagne. Les saints dont le « témoignage » a été ainsi exalté, appartiennent à toutes les époques et à tous les pays, depuis S. Thomas, « der Apostel Indiens », jusqu'à Don Bosco, « das Wunder des 19. Jahrhunderts ».

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

Athénagoras (Mgr). *Διονύσιος ὁ μέγας ἐπίσκοπος Ἀλεξανδρείας, ὁ συγγραφεὺς τῶν ἀρεοπαγιτικῶν συγγραμμάτων.* Alexandrie, 1934, 80 pp. Extr. de l'*Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος*.

Bardy (G.). *Recherches sur S. Lucien d'Antioche et son École.* Paris, Beauchesne, 1936, viii-379 pp.

Baudry (L.). *Le Tractatus de principiis theologiae attribué à G. d'Occam.* Paris, Vrin, 1936, 160 pp.

Boehmer (J.). *Die Prenzlauer Sankt-Sabinen-Kirche.* Prenzlau, 1936, 32 pp.

Boffito (G.). *Scrittori Barnabiti*, t. IV. Firenze, Olschki, 1937, in-4°, 602 pp.

Bonal (A.). *Histoire des évêques de Rodez.* Édition annotée par J.-L. Rigal. T. I. Rodez, Éd. de la *Revue historique du Rouergue*, 1935, xxiv-617 pp.

Bonnard (F.). *S. Pierre Fourier.* 3e éd. Bruges, Œuvre St-Charles, 1935, 206 pp.

Id. *Le Vén. P. Antoine-Sylvestre Receveur (1760-1804).* Lyon, Vitte, 1936, xvii-450 pp., 28 pl.

Bonnefoy (J.-F.). *Vies de la Bse Jeanne de France et du B. Gabriel-Maria, O.F.M.* Paris, Éditions franciscaines, 1937, xvi-360 pp.

Chagny (A.). *Les martyrs de Lyon de 177.* Lyon, Vitte, 1936, 105 pp.

Chenesseau (G.). *Les reliques de S. Benoît et le mobilier liturgique de St-Benoît-sur-Loire.* Orléans, Houzé, 1936, 23 pp.

Clauss (J.). *Das Proprium Sanctorum Friburgense vom Standpunkt der geschichtlichen Kritik.* Extr. de *Freiburger Diözesan-Archiv*, 1935, p. 193-206.

Codrington (H. W.). *The Liturgy of Saint Peter.* Münster, Aschendorff, 1936, viii-223 pp.

Contrasty (J.). *Histoire de la cité de Rieux-Volvestre et de ses évêques.* Toulouse, Sistac, 1936, in-4°, 501 pp., illustré.

Coster (C. H.). *The Iudicium quinquevirale.* Cambridge, Mediaeval Academy of America, 1935, in-4°, 87 pp.

David (A.). *Saint Herbland abbé.* Langonnet, Abbaye N.-D., 1936, 58 pp.

David (A.). *S. Maurice, abbé de Langonnet et de Carnoët.* Rennes, Plihon, 1934, 82 pp.

David (P.). *Un légendier romain du temps d'Innocent IV et d'Urbain IV.* Paris, Picard, 1936, 25 pp.

De Meulemeester (M.). *L'abbaye de N.-D. de la Nouvelle-Plante, Rousbrugge-Ypres. 1236-1936.* Louvain, Imp. St-Alphonse, 1936, 175 pp.

Duprat (E.-H.). *Étude sur les légendes saintes de Provence.* I : *Saint Chromace.* Vaison-la-Romaine, A.-E. Macabet, s. a., 32 pp.

Id. *Tauroentum.* Marseille, 1935, xv-344 pp., 8 pl., 20 fig. (= *Bibliothèque de l'Institut historique de Provence*, XII).

Ewig (E.). *Die Anschauungen des Kartäusers Dionysius von Roermond über den christlichen Ordo in Staat und Kirche.* Inaug.-Diss. Bonn, Leopold, 1936, 80 pp.

Fischer (H.). *Katalog der Handschriften der Universitätsbibliothek Erlangen.* Bd. II. Erlangen, 1936, xxxi-699 pp.

Frias (L.). *La profesión del Duque de Gandía.* Extr. de *Archivum historicum Societatis Iesu*, t. V (Roma, 1936).

García Villada (Z.) S.I. *Historia eclesiástica de España.* T. III. Madrid, Fax, 1936, in-4°, 482 pp.

Garrigou-Lagrange (R.) O. P. *La prédestination des saints et la grâce.* Paris, Desclée, 1936, 434 pp.

Gastoué (A.). *L'Église et la musique.* Paris, Grasset, 1936, 237 pp.

Gessler (J.). *Une bibliothèque scolaire du XI^e siècle d'après le catalogue provenant de l'abbaye d'Anchin.* Bruxelles, Édition universelle, 1935, 78 pp.

Id. *Een brief uit den hemel. Nederlandsche en andere versies van den Christusbrief.* Leuven, 1936, 27 pp. Extr. des *Philologische Studiën*, t. VII.

Girault (Ch.). *S. Bomer, patron secondaire de Thorigné.* Le Mans, 1934, 36 pp.

Glorieux (P.). *La littérature quodlibétique*, II. Paris, Vrin, 1935, 387 pp.

Goldschmidt (E. D.). *Der Brevierdruck des XV. Jahrhunderts.* Leipzig, Harrassowitz, 1935, in-4°, 47 pp.

Gorce (D.). *A l'école de S. Benoît.* Paris, Bloud, 1937, 224 pp.

Hämel-Stier (A.). *Johanna Franziska von Chantal.* Paderborn, Schöningh, 1937, 312 pp.

Hendrikx (E.). *Augustins Verhältnis zur Mystik.* Würzburg, Rita-Verlag, 1936, 204 pp.

Herzberg (A. J.). *Der hl. Mauritius.* Düsseldorf, Schwann, 1936, 140 pp., 14 fig. (= *Forschungen zur Volkskunde*, 25-26).

Heussi (K.). *War Petrus in Rom ?* Gotha, Klotz, 1936, 69 pp.

Hill (R. T.). *Two Old French Poems on Saint Thibaut.* New Haven, Yale University Press, 1936, vi-182 pp.

Hofer (J.). *Johannes von Capestrano.* Innsbruck, Tyrolia-Verlag, 1936, 695 pp., portrait.

Juréníl (A.). *Denain et l'Ostrevant avant 1712.* Denain, Amicale Villars, 1936, in-4°, 335 pp., fig.

Kerr (C.). *Thérésa-Héléna Higginson.* Trad. par V. Billé. Paris, Desclée, 1935, 411 pp.

Kleist (J. A.). *The Gospel of Saint Mark... in Greek... with a Commentary.* Milwaukee, Bruce, 1936, xxi-265 pp.

Kyriakides (S.). *Neugriechische Volkskunde.* Thessalonike, 1936, 44 pp., 14 pl.

S. Laurentii a Brundusio Opera omnia. Vol. IV. Patavii, 1936, in-4°, XIX-586 pp.

LEFORT (L.-Th.). *S. Pachomii Vita bohairice scripta.* Versio. Louvain, 1936, IV-157 pp.

LEITE (S.). *Os Jesuitas na Vila de São Paolo (sec. XVI).* São Paulo, 1936, 52 pp.

LÉPICIER (Card.). *Le miracle.* Paris, Desclée, 1936, XV-572 pp.

LEROQUAIS (V.). *Un Livre d'heures manuscrit à l'usage de Mâcon.* Extrait des *Annales de l'Académie de Mâcon*, t. XXX (1935), 69 pp., 18 pl.

LETURIA (P.) S. I. *La conversión de S. Ignacio : nuevos datos y ensayo de síntesis.* Roma, 1936. Extr. de *Archivum hist. Societatis Iesu*, t. V, p. 1-35.

ID. *Notas críticas sobre la dama del capitán Loyola.* Ibid., p. 84-92.

ID. *San Ignacio en Montserrat.* 16 pp. Extr. de *Manresa*, avril 1936.

LIEFTINCK (G. I). *De middelnederlandsche Tauler-handschriften.* Groningen, Wolters, 1936, XXXIV-444 pp.

LIETZMANN (H.). *Petrus römischer Märtyrer.* Berlin, 1936, in-4°, 21 pp. Extr. des *Sitzungsber. der Preuss. Akademie.*

LOBIER (F.) - LAPORTE (J.). *Gesta sanctorum patrum Fontanellensis coenobii.* Rouen, Lestringant, 1936, XLIII-145 pp.

MADOZ (J.) S.I. *El conmonitorio de San Vicente de Lerins.* Traducción. Madrid, A.B.F., 1935, XI-150 pp.

MALLARDO (D.). *La questione dei cristiani a Pompei.* Napoli, 1935, 96 pp. Extr. de *Rivista di Studi Pompeiani*, I.

MARCH (J. M.) S.I. *La traduccion de la Biblia publicada por Torres Amat es sustancialmente la del P. Petisco.* Madrid, « Razón y Fé », 1936, 327 pp.

METZLER (J.). *Ein Apostel der Jugend. Der Ehrwürdige P. Jakob Rem S.J.* München, A. Huber, 1936, 152 pp.

Nouum Testamentum D. N. I. C. latine. Recensuerunt I. WORDSWORTH et H. I. WHITE. Partis II fasc. 4. Oxford, Clarendon Press, 1933, p. 354-454.

PASCHINI (P.). *Storia del Friuli.* Vol. II et III. Udine, Edizioni accademiche, 1935-1936, 380, 367 pp.

PAVINIS (J. F. DE). *Rede auf den hl. Leopold.* Herausgegeben und übersetzt von L. BIELER. Innsbruck, Tyrolia-Verlag, 1936, 45 pp.

PEDEMONTE (A.). *Quando venne il Volto Santo a Lucca?* Lucca, 1936, 50 pp.

PHILLIPS (C. S.). *The Church in France, 1848-1907.* London, S.P.C.K., 1936, 341 pp.

PUNIET (P. DE) O.S.B. *Le Psautier liturgique à la lumière de la tradition chrétienne.* Paris, Desclée, 1935, 2 vol., 874, 873 pp.

REPETTI (W. C.) S.I. *Saint Francis Xavier in Maluco.* Roma, 1936. Extr. de *Archivum historicum Societatis Iesu*, t. V, p. 35-56.

RÜTTEN (F.). *Die Victorverehrung im christlichen Altertum.* Paderborn, Schöningh, 1936, 182 pp.

RUSSELL (J. C.) - HEIRONIMUS (J. P.). *The Shorter Latin Poems of Master Henry of Avranches relating to England.* Cambridge, Mediaeval Academy of America, 1935, XXIII-162 pp.

SABA (A.). *La Biblioteca di S. Carlo Borromeo.* Firenze, Olschki, 1936, in-4°, XXVII-113 pp. (= *Fontes Ambrosiani*, XII).

Un Saint pour chaque jour du mois. 2e série. *Janvier, mars, septembre.* Paris, Bonne Presse, 1936, 3 vol., 257, 258, 250 pp.

Sankt Liborius, sein Dom und sein Bistum. Paderborn, Bonifacius-Druckerei, 1936, 424 pp., 87 ill.

Sbath (P.). *Traités religieux extraits... d'Isaac de Ninive par Ibn Assalt (IX^e s.)*. Le Caire, 1934, 128 pp.

Id. *Massime di Elia metropolitano di Nisibi (975-1056)*. Testo arabo con trad. italiana e francese. Cairo, 1936, 64 pp.

Schindler (P.). *Vesterledens Munkevaesen*, I-II. København, Gads Forlag, 1931-35, xxv-341, xxxix-587 pp.

Schmid (J.). *Untersuchungen zur Geschichte des griechischen Apokalypsetextes*. I. *Der Text des Arethas von Kaisareia*. Athènes, 1936, 79 pp.

Schmidt (C.). *Πράξεις Παύλου. Acta Pauli*. Hamburg, J. Augustin, 1936, in-4°, viii-132 pp., 12 pl.

Segesser (A. v.). *Bruder Klaus von Flüe*. Freiburg, Kanisiuswerk, 1936, 301 pp.

Selzer (A.). *St. Wendelin. Leben und Verehrung*. Saarbrücken, Saarbrücker Druckerei, 1936, xxxii-376 pp., 64 fig.

Serrano (L.) O.S.B. *El obispado de Burgos y Castilla primitiva desde el siglo V al XIII*. Madrid, 1935-36, 3 vol., 448, 452, 478 pp.

Stählin (O.). *Clemens Alexandrinus*. Register, II, 2. Leipzig, Hinrichs, 1936, pp. i-lxxx, 533-828.

Telfer (W.). *The Cultus of St. Gregory Thaumaturgus*. Extr. de *The Harvard Theological Review*, t. XXIX, 1936, p. 225-344.

Thomas (J.). *Le mouvement baptiste en Palestine et Syrie*. Gembloux, Duculot, 1935, xxviii-455 pp.

Thompson (S.). *Motif-Index of Folk-Literature*. Vol. I-V. Bloomington, 1932-1935, 427, 435, 411, 501, 486 pp. (= *Indiana University Studies*).

Turaev (B. A.). *Abissinskie Khroniki XIV-XVI vv.* Pod redakciej I. Krač-kovskogo. Leningrad, Académie des Sciences, 1936, 187 pp.

Valensin (A.) S.I. *Les Exercices spirituels*. Textes pontificaux annotés. Paris, Desclée, 1935, xiii-194 pp.

van den Oudenrijn (M. A.) O.P. *Das Offizium des hl. Dominicus des Bekenners im Brevier der « Fratres Unitores » von Ostarmenien*. Roma, S. Sabina, 1935, in-4°, 192 pp., fac-similés.

Van Lantschoot (A.). *Inventaire sommaire de mss. arabes chrétiens d'Égypte*. (*Bibliothèque de l'Université de Louvain*). Extr. du *Muséon*, t. 48 (1935).

van Rooijen (H.). *Theodorus van Celles*. Cuyk, van Lindert, 1936, 247 pp.

Vasiliev (A. A.). *The Goths in Crimea*. Cambridge, Mediaeval Academy of America, 1936, x-292 pp., carte.

Vergote (J.). *Le texte sous-jacent du palimpseste Berlin n° 9765. S. Colluthus-S. Philothée*. Louvain, 1935. Extr. du *Muséon*, t. 48, p. 275-96.

Volk und Volkstum. Jahrbuch für Volkskunde. Bd. II. München, Kösel-Pustet, 1937, 380 pp., 26 fig.

Wadding (L.). *Annales Minorum (1208-1622)*. Nova editio. Quaracchi-Firenze, 1931-1935, 25 vol. in-4°.

Wajnberg (I.). *Das Leben des hl. Jāʃqerana 'Egzi'*. Aethiopischer Text. Roma, 1936, 124 pp. (= *Orientalia christiana analecta*, 106).

Will (E.). *Saint Apollinaire de Ravenne*. Paris, Belles Lettres, 1936, 100 pp.

Wilmart (A.). *Le recueil des pensées du B. Guigue*. Paris, Vrin, 1936, 290 pp.

Wintermayr (S.). *St. Leopold-Festschrift*. Klosterneuburg, Stift, 1936, 331 pp.

SAINTE THÉODOTE DE NICÉE

Nos prédécesseurs ont publié, au 23 octobre, une Passion de S^te Théodote sous le titre suivant : Certamen seu martyrium sanctae gloriosae et victoriis clarae martyris Theodotae e graeco ms. medicaeo regis Franciae, interprete Guilielmo Gratio Brugensi, Societatis Iesu presbytero [1]. *Le texte grec a été vainement cherché à la bibliothèque Nationale de Paris, et on pouvait le croire perdu. Il a été retrouvé, il y a peu d'années, à La Haye, au Musée Meerman-Westreenen. C'est un fragment de ménologe de septembre* [2], *où la Passion de S^te Théodote figure à la date du 18, fol. 25-35. Ce texte, que nous publions plus loin, nous fournira l'occasion de revenir sur des questions qui n'ont pu être résolues lors de la publication de la traduction latine.*

Une lecture superficielle de ce récit suffit à le classer, sans hésitation possible, dans la catégorie des Passions fabuleuses, dont nous avons cité ailleurs de nombreux exemples [3]. *Toutes les caractéristiques des histoires de martyrs bâties sur un plan schématique s'y retrouvent, à commencer par la mention d'un empereur qui n'a jamais inquiété les chrétiens. L'agent de ses cruautés est un nommé Simplicius, qui va par le monde, sacrifiant aux idoles. Arrivé en Cappadoce, il fait comparaître Théodote et lui inflige de cruels tourments, qui ne lui font aucun mal. Après quoi elle est jetée dans une fournaise, dont la flamme consume 70 soldats, mais dont elle sort vivante le lendemain. Dans la prison, une voix céleste l'encourage ; elle reçoit la visite d'un ange. Sur ce, Simplicius se met en route pour Byzance et emmène Théodote. On passe par Ancyre, où le*

[1] *Act. SS.*, Oct. t. X, p. 12-16. Elle est citée dans *BHG.* 1780.

[2] *Catal. Gr. Germ.*, p. 254-56. Copies dans les Collectanea Bollandiana de la bibliothèque Royale de Bruxelles, ibid., p. 221.

[3] *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, p. 236-315.

prêtre Socrate, coupable d'avoir renversé l'autel d'Apollon, est décapité. Théodote sera brûlée vive. Elle propose qu'un prêtre des idoles, Dorothée, monte avec elle sur le bûcher. Dorothée est consumé par les flammes, tandis qu'elle-même reste indemne. Simplicius poursuit sa route vers la Bithynie ; arrivé à Nicée, il invente un nouveau supplice : Théodote sera sciée en deux. Mais les bourreaux sont frappés d'impuissance. Enfin ordre est donné de décapiter la martyre ; son corps est enseveli par l'évêque Sophrone. Cela se passait le 17 septembre ; mais l'en-tête de la Passion porte la date du 18.

Au 23 octobre, les synaxaires résument fidèlement ce récit, et mettent en évidence le martyr Socrate au même rang que Théodote [1]. *La formule consacrée qui termine la notice : τελεῖται δὲ ἡ αὐτῶν σύναξις nous apprend que le groupe était honoré à Constantinople ἐν τῇ Ξυλοκέρκῳ, une expression topographique qui reparaît au 9 mai, au 9 juillet, au 30 juillet, au 22 août, sous la forme Ξηρόκικος* [2], *et dans les* Patria [3]. *Au 21 octobre, la mention des deux saints n'est qu'une anticipation sans portée. Au 17 septembre se retrouve un autre résumé de la Passion, sans aucune mention de Socrate.*

De tous les noms qui figurent dans la pièce, il n'y a à retenir que ceux de Théodote et de Socrate. Le plus souvent, dans les histoires de martyrs les plus fabuleuses, les héros principaux sont des personnages historiques. Nous rechercherons si c'est ici le cas. Les autres, Simplicius, ἔπαρχος, Tatianus, βοηθὸς κομέντων, Dorothée, le prêtre des idoles et l'évêque Sophronius sont des comparses de l'invention de l'hagiographe. Empressons-nous d'oublier l'empereur Alexandre pour n'être pas tentés de lui demander la date de l'événement, et occupons-nous d'abord du martyr Socrate.

Il est à remarquer que le récit ne lui suppose aucune relation avec Théodote. Le hasard du voyage amène celle-ci à Ancyre le jour où Socrate y est martyrisé. Le bref épisode qui raconte son exploit et sa mort est si artificiellement raccordé à l'histoire de Théodote qu'il s'en détache sans effort. Il est possible que

[1] *Synax. Eccl. CP.*, p. 157-58.
[2] Ibid., pp. 672, 807, 856, 915.
[3] Preger, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, pp. 259, 274.

la Passion ait été primitivement indépendante de Socrate. Si l'on pouvait tirer argument des lacunes d'une notice de synaxaire, on rappellerait qu'au 17 septembre, Socrate n'est pas nommé à côté de Théodote, pour en conclure que le résumé a été fait sur la Passion de cette martyre avant l'introduction de ce compagnon. Mais l'omission pourrait être, comme dans tant d'autres cas, le fait d'un rédacteur ou d'un copiste négligent. Elle est d'autant plus étrange, que dans le martyrologe hiéronymien le nom de Socrate est précisément mentionné au 17 septembre, date de la mort de Théodote.

Malheureusement, la notice du martyrologe ne peut être acceptée sous la forme que les copistes lui ont donnée : in Britannia Socratis. *On a proposé, pour la corriger, une conjecture ingénieuse :* in Abretannia Socratis. *Mais l'Abretannie est étrangère à la nomenclature du martyrologe, et tant qu'à deviner la leçon originale nous préférerions :* in Bithynia, *qui nous éloigne, il est vrai, de la version de notre texte grec. Mais oserait-on invoquer l'autorité d'un hagiographe qui a inventé tant de choses, et semble avoir introduit le martyr Socrate dans l'histoire de Théodote, très maldaroitement du reste, uniquement à cause de la coïncidence des dates ? Le seul témoin certain que nous ayons en dehors des martyrologes, du culte rendu à un S. Socrate est l'inscription de l'aqueduc de Zénonopolis, ville d'Asie Mineure, à ce qu'il semble* [1]. *L'incertitude où nous sommes sur la situation exacte de cette ville, qui changea de nom au cours du V^e^ siècle, et l'ignorance de la date de la fête du saint nommé dans ce texte ne permet pas de l'identifier à coup sûr avec le Socrate de notre Passion. Il en est de même du Socrate nommé dans le martyrologe hiéronymien le 17 octobre* [2] *; mais rien ne nous dit qu'il faille le distinguer de celui du 17 septembre. Un des soldats martyrs cités dans la Passion de S. Théodore de Perge* [3], *résumée dans les synaxaires le 21 septembre et le 19 avril* [4], *porte également le nom de Socrate. Jusqu'à plus ample informé, c'est pour nous un simple homonyme, dont nous ignorons tout* [5].

[1] *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 316.

[2] *Comm. martyr. hieron.*, p. 558.

[3] Voir *Les légendes grecques des saints militaires*, p. 43.

[4] *Synax. Eccl. CP.*, pp. 65-66 ; 613-15.

[5] On trouvera le développement de ce qui précède dans DELEHAYE, « *In Bri-*

Si le saint qui a été, d'après la légende, le compagnon d'un jour de Théodote, est celui du 17 septembre, comme le donne à penser la communauté des anniversaires, on s'étonne que l'hagiographe ne les fasse pas mourir ensemble. Il a voulu, sans doute, indiquer que ces martyrs n'appartenaient pas à la même Église : Théodote seule figurait sur le calendrier de Nicée. Au lieu de les réunir dans le même supplice, comme c'est l'usage en pareil cas, il a imaginé l'expédient d'une rencontre fortuite, le jour du martyre de Socrate.

Les renseignements que nous recueillons dans la Passion de S^te^ Théodote sur la personnalité de cette martyre sont pour la plupart inutilisables. Elle est originaire du Pont, habite la Cappadoce, elle est πρώτη ματρῶνα dans une ville qui n'est pas indiquée, porte à Rome le nom de Candida, appartient à cette famille des Anicii, que les hagiographes citent volontiers [1]. *Son martyre commence en Cappadoce, se poursuit à Ancyre, et se termine à Nicée, où elle est ensevelie. Le lieu de la sépulture étant supposé exact, il suffirait de connaître la vraie date de sa fête pour fixer son identité* [2]. *Mais ici il y a lieu d'hésiter. L'anniversaire indiqué dans la Passion est le 17 septembre ; tandis qu'à Constantinople il se célébrait le 23 octobre. Si nous ne possédions que ces données, nous dirions simplement que Théodote est une martyre de Nicée, dont le culte a été importé dans la capitale, où elle a sa fête propre.*

Mais nous ne pouvons nous arrêter là. On connaît une martyre de Nicée du même nom, très célèbre, dont l'histoire est toute différente de celle que nous venons d'analyser, et dont l'anniversaire ne coïncide pas avec celui de son homonyme : nous voulons parler de Théodote, mère de trois fils qui ont souffert le martyre avec elle. Il s'agit de se prononcer sur l'identité ou la distinction des deux saintes, et pour aboutir à une solution il faut examiner les textes qui se rapportent à cette autre Théodote. Il est fait mention de la mère des trois martyrs dans le martyrologe syriaque, dans le martyrologe hiéronymien,

tannia » dans le Martyrologe hiéronymien, extrait des *Proceedings of the British Academy*, t. XVII (1931), p. 8-12.

[1] Cf. *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 329.

[2] Voir *Cinq leçons sur la méthode hagiographique*, p. 7-17.

dans plusieurs récits, grecs et latins, que nous essayerons de classer.

Le texte le plus important est la notice du martyrologe syriaque au 2 septembre : ἐν Νικομηδείᾳ τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ἐκ τῶν ἀρχαίων μαρτύρων Ἀφιταρχῖν, Κοσκωνᾶ, Ζήνων, Μελάνιππος καὶ οἱ υἱοὶ Θεοδότης. Cosconius, Zénon et Mélanippe forment un groupe à part, qui reparaît trois fois dans le martyrologe. Nous avons fait remarquer, à propos de sa première mention, au 19 janvier, que l'indice topographique doit être lu ἐν Νικαίᾳ [1]. *La notice du martyrologe hiéronymien, au 2 septembre, demande la même correction, et doit être lue* in Nicaea Zenonis, Cosconii et Melanippi <item> Theodotae et filiorum eius [2]. *L'hiéronymien répète l'annonce de Théodote et de ses fils au 2 août. C'est une erreur de copiste ou de reviseur qui a confondu deux dates qui se chiffrent* IIII nonas. *Le martyrologe offre plusieurs exemples d'une confusion analogue* [3]. *Le 13 mars* [4], *une date que nous ne saurions expliquer, la mention est accompagnée d'une notice :* Nicea civitate Theodotae cum tribus filiis eius. Hii omnes igne concremati sunt. *Le nombre des enfants et le genre de supplice proviennent d'un des récits que nous aurons à citer plus loin. Il n'est pas improbable que dans la liste assez trouble qui encadre la notice se trouve le nom d'*Evodius, *un des fils de Théodote, d'après le même récit. Il paraît vraisemblable que les trois noms qui figurent dans le martyrologe, au 1er septembre :* Evodius, Hermogenes, Callistus, *sont ceux des trois fils de Théodote. Nous ne répéterons pas ici les raisons de cette identification que nous avons essayé de donner ailleurs* [5]. *La question d'ailleurs n'a pas d'importance pour ce qui va suivre. Abordons l'examen des récits.*

Le plus ancien est la Passion de Théodote et de ses fils dont le texte grec a été publié par Combefis ex Regis christianissimi codice, *sans doute le 1177 de la bibliothèque Nationale de*

[1] *Comm. mart. hieron.*, p. 49.
[2] Ibid., p. 483-84.
[3] Ibid., p. 412-14.
[4] Ibid., p. 141-42.
[5] *Anal. Boll.*, t. XLIX, p. 47-49.

Paris, dans un volume devenu rare. Nous le réimprimons plus loin d'après deux manuscrits de la bibliothèque Nationale, en y joignant une traduction latine, que l'on prendrait pour le devoir d'un mauvais élève travaillant, sans comprendre, à coups de dictionnaire, si l'on ne savait qu'elle remonte au x^e^ siècle au moins, et probablement beaucoup plus haut. Ceux qui s'occuperont un jour de faire le relevé des textes hagiographiques traduits du grec au cours du moyen âge, s'intéresseront peut-être à ce « pensum » d'un barbare inconnu.

Cette courte histoire de Théodote est d'une tout autre allure que la légende épique où s'est glissé le nom de Socrate. Point de mise en scène, nul épisode merveilleux, absence de noms propres. Le thème est des plus simples : Théodote est accusée d'avoir élevé ses enfants dans la foi nouvelle. Elle comparaît avec eux devant le gouverneur. La mère et l'aîné des fils prennent seuls la parole ; c'est à qui montrera le plus d'ardeur à courir au martyre. Tous les quatre sont condamnés au feu.

La sobriété du récit et l'absence de lieux communs impressionnent le lecteur habitué à la littérature des Passions fabuleuses. Toutefois il y cherchera en vain les indices d'une relation contemporaine. Ce que l'auteur sait de nos martyrs tient en deux lignes : Théodote a trois fils ; elle périt avec eux sur le bûcher. Les paroles mises sur les lèvres du persécuteur et des victimes ne sont point d'un témoin qui les a entendues, mais d'un rhéteur, qui a le mérite de mettre un frein à la manie du développement. L'ensemble donne l'impression d'un fragment de panégyrique, qui suppose la lecture d'un récit que nous n'avons plus, récit très simple qu'a probablement connu le rédacteur de la Passion latine [1] *dont nous parlons plus loin, et où il a trouvé le nom du fils aîné de Théodote, Évodius. Ce nom a disparu du panégyrique, la loi du genre n'admettant qu'à toute extrémité de nommer les gens par leur nom. Notre texte semble n'avoir pas été connu des compilateurs de synaxaires, qui en ont résumé un autre. Il a peut-être été utilisé dans le martyrologe hiéronymien au 13 mars, à moins que ce ne soit la source perdue dont nous parlions tantôt. On l'affirmerait avec plus d'assurance si la présence du nom d'Évodius dans la liste de ce jour était démontrée* [2].

[1] *BHL.* 8093. — [2] Plus haut, p. 205.

La Passion de S^te^ Théodote la plus répandue est celle qui fait partie des Actes latins de S^te^ Anastasie, une grande compilation qui met en rapport avec cette sainte S. Chrysogone d'Aquilée, les saintes Agape, Chionia et Irène de Thessalonique, et enfin S^te^ Théodote [1]. *La scène se passe sous Dioclétien. Le comte Leucadius demande en mariage Théodote, citoyenne de Nicée, mais à condition qu'elle sacrifie aux dieux. Sur son refus, elle est envoyée avec ses trois fils au consul de Bithynie. Nicétius, qui, ne réussissant pas à persuader la mère s'en prend aux enfants. L'aîné répond pour tous et reste inébranlable. Nicétius le fait fustiger sous les yeux de sa mère et ordonne à un certain Hyrtacus de mener Théodote dans un lieu infâme. Un jeune homme vêtu d'or s'élance sur Hyrtacus et lui donne un coup de poing qui le fait abondamment saigner du nez. Alors Nicétius fait allumer un grand brasier où sont jetés la mère et les enfants. Leur martyre eut lieu à Nicée le 2 août.*

La date est à remarquer. Ce n'est pas la date traditionnelle, assurée par le texte du martyrologe syriaque (2 septembre). Elle provient du martyrologe hiéronymien où elle s'explique par une erreur de lecture. L'auteur des Actes de S^te^ Anastasie s'est servi d'une rédaction de la Passion de Théodote où était nommé l'aîné de ses fils, peut-être la source de ce que nous avons appelé le panégyrique. Cette source doit avoir été très sobre de détails, et l'on peut assurer que l'épisode d'Hyrtacus, tout à fait dans le goût des hagiographes romains, n'y figurait pas, ni probablement les noms de Leucadius et de Nicétius.

Cette version du martyre de Théodote n'a pas été inconnue des Grecs. On la retrouve dans les synaxaires au 22 (23) décembre, où sont résumés les Actes de S^te^ Anastasie [2], *et au 29 juillet, fête de S^te^ Théodote à Constantinople. La notice est empruntée à ces mêmes Actes, et se termine par la formule : τελεῖται δὲ ἡ αὐτῶν σύναξις ἐν τῷ μαρτυρείῳ αὐτῆς, τῷ ὄντι ἐν τῷ Κάμπῳ* [3]. *Dans certains exemplaires, la commémoration de S^te^ Théodote est reportée tantôt au 30, tantôt au 31 juillet* [4].

[1] *BHL.* 400.
[2] *Synax. Eccl. CP.*, p. 333-38.
[3] Ibid., p. 854.
[4] Ibid., pp. 855, 857.

Ces résumés ont été faits sur la traduction grecque de la Passion latine de S^te^ Anastasie, version inédite jusqu'à ce jour et dont l'histoire est intéressante. Un des exemplaires, celui du Parisinus grec 1451, est suivi d'une note qui nous fait connaître l'époque et l'auteur de la traduction. Elle a été faite à Rome, par un certain Jean, vers l'année 825. Insérée dans les ménologes, au 22 décembre, elle est tombée aux mains de Syméon Métaphraste, qui lui a fait subir le traitement ordinaire, avant de l'insérer dans sa propre collection. C'est ainsi que nous avons une Passion métaphrastique de S^te^ Théodote et de ses fils, dans les chapitres XXX à XXXIII de celle de S^te^ Anastasie [1].

A l'exception donc du martyrologe et du court récit que nous considérons comme le plus ancien de la série, toute la tradition grecque relative à la sainte martyrisée avec ses trois enfants dérive de la légende romaine de S^te^ Anastasie. De ce fait il faut tirer quelques conséquences. La date choisie à Constantinople pour la fête propre de S^te^ Théodote, un des derniers jours du mois de juillet, appartient à cette même tradition, qui remonte, en dernière analyse, au martyrologe hiéronymien. Elle représente en effet la fête du 12 août ; ce jour-là étant consacré à d'autres anniversaires, celui de S^te^ Théodote a été anticipé. L'introduction de cette fête, et la consécration de l'église, ἐν τῷ Κάμπῳ, à la martyre de Nicée supposent l'apparition des Actes grecs de S^te^ Anastasie, dans le second quart du IX^e^ siècle. Il en ressort en même temps que le culte de S^te^ Théodote dans le sanctuaire indiqué a une origine littéraire.

Les documents que nous venons d'examiner permettent-ils de se décider pour un des termes de l'alternative : une seule sainte et deux légendes ; ou deux saintes ayant chacune sa légende ?

A ne tenir compte que du lieu du martyre et de la déposition, c'est à la première solution qu'il faudrait s'arrêter. Le dénouement de tous les récits a lieu à Nicée. Mais un autre élément non moins essentiel doit être considéré : le jour de l'anniversaire. Celui de Théodote, mère de trois fils, ne peut donner lieu à aucune hésitation : c'est le 2 septembre ; on a vu que la date

[1] P.G., t. CXVI, p. 600-604.

du 2 août et les dates voisines se ramènent à la première. Aucune des deux commémorations de l'autre Théodote, 17 septembre et 23 octobre, n'est réductible à celle-là, du moins avec les moyens dont nous disposons, et il faut bien se décider pour la distinction. Il y aurait donc eu à Nicée deux martyres du nom de Théodote, ce qui n'est pas impossible à la rigueur, mais dont on voudrait avoir une bonne preuve.

Or, si nous admettons que la seconde Théodote a été, comme la première, martyrisée à Nicée, nous acceptons les dires d'un hagiographe qui ne mérite aucune créance, et dont le témoignage, sur ce point, est particulièrement suspect. On a vu qu'il amène d'abord son héroïne à Ancyre, pour la conduire presque aussitôt à Nicée, où s'achève son martyre. Il est assez connu que, dans les récits de fantaisie du genre de la Passion de Théodote, le voyage du juge avec sa victime est un expédient banal destiné à expliquer quelque anomalie. D'après le cours normal des événements, tels que les expose le narrateur, Théodote aurait dû être exécutée dans une ville de Cappadoce, ou tout au moins à Ancyre. Elle est dirigée sur la Bithynie. Pourquoi? Ne serait-ce pas parce que l'hagiographe l'a confondue avec son homonyme de Nicée? Cette solution nous paraît d'autant plus probable que, selon toute apparence, le nom de Théodote n'est pas étranger à l'hagiographie d'Ancyre. A la Passion du cabaretier Théodote d'Ancyre [1] est mêlé un groupe de sept femmes, dont la liste ne semble pas définitivement arrêtée, comme l'indique le résumé des synaxaires [2] et le groupe parallèle d'Amisos [3]. Dans le synaxaire ces saintes sont au nombre de huit, et la dernière est une Θεοδότη. Ce n'est qu'un nom, dont nous ne voulons pas exagérer l'importance, dans l'impossibilité où nous sommes de le rattacher à un texte historique. Mais c'est un débris d'antiquité qu'il n'est pas permis de négliger. Celle qui nous était présentée comme une seconde Théodote de Nicée, doit-elle s'appeler désormais Théodote d'Ancyre? Il serait téméraire de l'affirmer.

Les textes qui vont suivre nous ont été fournis par les ma-

[1] P. Franchi de' Cavalieri, dans *Studi e Testi*, t. VI, p. 9-87. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXII, p. 320-28.

[2] *Synax. Eccl. CP.*, p. 693.

[3] Ibid., p. 546.

nuscrits dont nous avons donné la description dans nos catalogues :

A = *Manuscrit de La Haye, Musée Meerman-Westreenen, 10.A.5, p. 25-35, du XI^e siècle* [1]. *Une copie de la Passion de Théodote, faite sur ce manuscrit, se trouve parmi les Collectanea Bollandiana* [2], *Bibliothèque royale de Bruxelles, manuscrit 18864-74, fol. 33-35. Il n'y a pas lieu d'en tenir compte.*

B = *Manuscrit de la bibliothèque Nationale de Paris, grec, 1177, fol. 146-147^v, du XI^e siècle* [3].

C = *Manuscrit de la bibliothèque Nationale de Paris, Supplément grec 241, fol. 260-261^v, du X^e siècle* [4].

M = *Manuscrit de la bibliothèque Nationale de Paris, latin 17002, fol. 38^v-39^v, du X^e siècle* [5].

N = *Manuscrit de la bibliothèque Nationale de Paris, latin 5306, fol. 205-205^v, du XIV^e siècle* [6].

H. D.

I

Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ [*Σεπτεμβρίου ιη'*].

Ἄθλησις τῆς ἁγίας ἐνδόξου καὶ καλλινίκου μάρτυρος τοῦ Χριστοῦ Θεοδότης.

1. *Βασιλεύοντος Ἀλεξάνδρου καὶ δογματίσαντος δόγμα ἀσεβὲς τοὺς δουλεύοντας Θεῷ θρησκεύειν παντὶ εἰδώλῳ ἔχοντι ὄνομα κενὸν προσηγορίαν θεῶν· οὗτος τὴν ἄθεσμον πίστιν προθείς, ταύτην ἐπῆγεν, μεθ' ἑαυτοῦ ἔχων καί τινας μάγους, οἵτινες ἐπέβαλον αὐτῷ διῶξαι τὸ τῶν χριστιανῶν ἀληθολογούμενον μυστήριον. Καὶ καταπέμπει θέσπισιν τοιαύτην κατὰ πάσης τῆς οἰκουμένης, δοὺς ἀρχὴν κατὰ τῶν μὴ βουλομένων τῆς ἀκαταστασίας τῶν*

[1] *Catal. graec. Germ.*, p. 255.
[2] *Catal. graec. Germ.*, p. 221.
[3] *Catal. graec. Paris.*, p. 76.
[4] *Catal. graec. Paris.*, p. 332.
[5] *Catal. lat. Paris.*, t. III, p. 366.
[6] *Catal. lat. Paris.*, t. II, p. 59.

κενῶν μυστηρίων δουλεύειν [αὐτῷ] Σιμπληκίῳ[1] τινί, πάσης ἀληθείας ἐχθρῷ, ᾧ καὶ ἐνεχείρισεν τὴν τῶν ἐπάρχων ἐξουσίαν, καὶ ἄρχοντα καὶ στρατηγὸν τῆς θρησκείας ταύτης ἐποίησεν, ὥστε κτεῖναι δεινῶς τοὺς μὴ βουλομένους[2] θύειν τοῖς εἰδώλοις. Ἐξελθὼν δὲ ὁ Σιμπλήκιος ἀπὸ τῆς ἀνατολῆς, περιήρχετο τὴν σύμπασαν, θύων τοῖς εἰδώλοις, μάλιστα δὲ τῷ Ἀπόλλωνι· τιμωρῶν δὲ τοὺς χριστιανοὺς μᾶλλον εὐδοκιμωτέρους κατέστησε τὰ πρὸς τὸν Θεόν. Ἐλθὼν οὖν εἰς Καππαδοκίαν, ἐπετέλεσεν θυσίαν τῷ Ἀπόλλωνι· ἦν δὲ ἐκεῖ ἄσκησις τῶν χριστιανῶν πολλή.

2. Θεοδότη δέ τις τῆς ποντικῆς χώρας καὶ πρώτη ματρῶνα, ὀνόματι Ἀνικία, ἔχουσα πλούτη πολλὰ ἐσεμνύνθη ἐν τῷ ἀσκητηρίῳ, καὶ ἑαυτὴν προσήλωσεν τῷ ῷΘε. Γινομένης δὲ τῆς μιαρωτάτης θυσίας τοῦ Ἀπόλλωνος, ἐπεζήτησεν ὁ Σιμπλήκιος ὀλέσαι τοὺς χριστιανούς· ἡ δὲ Θεοδότη, λαμπρύνασα τὸ πρόσωπον πρὸς τὴν γνῶσιν τοῦ Χριστοῦ, πρώτην ἑαυτὴν ὑποδεικνύει τῷ Σιμπληκίῳ λέγουσα· « Τί βούλει, ἔπαρχε; » Σιμπλήκιος λέγει· « Τὸ θέλημα τοῦ αὐτοκράτορος γενέσθαι. » Θεοδότη λέγει· « Ποίου αὐτοκράτορος, ἢ ποῖον θέλημα; » Σιμπλήκιος λέγει· « Τοῦ βασιλέως Ἀλεξάνδρου τοῦ τὴν οἰκουμένην κατέχοντος, οὗ ἡ σεμνὴ κράτησις ἐθέσπισεν θύειν τοῖς θεοῖς, ἀραρότως δὲ τῷ Ἀπόλλωνι. » Θεοδότη λέγει· « Μὴ πλανῶ, Σιμπλήκιε· ἔστιν γὰρ ὁ παντοκράτωρ Θεὸς ἐν τοῖς οὐρανοῖς, ὁ τὴν οἰκουμένην πᾶσαν σὺν τῷ Χριστῷ δημιουργήσας· οὗτος ἀπηγόρευσε πᾶν εἴδωλον καὶ ψευδώνυμον μὴ θεοποιεῖν ἐκέλευσεν. Μάθε δὲ ἀκριβῶς εἰρηκότα τὸν Θεὸν τῶν χριστιανῶν διὰ τοῦ προφήτου· θεοί, οἳ τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν οὐκ ἐποίησαν, ἀπολέσθωσαν[3]. Καὶ ἕτερος πάλιν προφήτης φησί· οἱ θεοὶ τῶν ἐθνῶν δαιμόνιά εἰσι[4]. Πῶς οὖν χριστιανὸς ἐντολὰς δεξάμενος ἀψευδεῖς καὶ αἰωνίαν κληρονομίαν ἐν διαθήκῃ κυρίου λαβὼν μεταστρέψει καὶ ἀφθάρτου ἀποτυχὼν ζωῆς φθορὰν κληρονομήσει καὶ θάνατον αἰώνιον καταδέξεται; »

3. Σιμπλήκιος ἔπαρχος λέγει· « Τίς γὰρ οὖσα τοιαῦτα τολμᾷς φλυαρεῖν; » Θεοδότη λέγει· « Τὸ μὲν πρῶτον καὶ μέγιστον, χριστιανή, ζητοῦσα τυχεῖν σωτηρίαν διὰ Χριστόν· τὸ δὲ δεύτερον ματρῶνα, πατρὸς Ἀκακίου· τρίτον ἐν τῇ Ῥώμῃ, Κάνδιδα γένους Ἀνηκίου. » Σιμπλήκιος λέγει· « Τοιαύτης οὖν ἀξίας οὖσα μὴ παρόρμα πρὸς ξενόφωνον γνῶσιν πολλούς· ἀλλὰ τῷ βασιλεῖ

[1] Σιμπλικίῳ A *hoc loco*; *alibi* Σημπλήκιος, Σημπλίκιος, *plerumque* Σιμπλήκιος. — [2] τοῖς ... βουλομένοις A. — [3] *Ierem.* 10, 11. — [4] *Ps.* 95, 5.

πεισθεῖσα, θῦσον τοῖς θεοῖς. » Θεοδότη λέγει · « Ἀκολούθως ὁμίλει καὶ ἀνέχομαί σου · αὐτὸς ἐκέλευσας μὴ παρορμῆσαι πολλοὺς πρὸς ξενόφωνον γνῶσιν. Καὶ πάλιν λέγεις · θῦσον τῷ Ἀπόλλωνι ; νόησον ἐκ τοῦ ὀνόματος τὴν ἀπώλειαν, ὅτι εἶπας Ἀπόλλωνι · εἰ αὐτὸς οὐκ ἀπώλετο, πάντως καὶ οἱ τούτῳ προσκαρτεροῦντες ἀπόλλουσι τὰς ψυχὰς αὐτῶν. » Σιμπλήκιος λέγει · « Μὴ ὡς γυνὴ ἀπατῶ φλυαροῦσα, ἵνα μὴ δεινῶς ἀποθάνῃς. » Θεοδότη λέγει · « Τὸ στάδιον τοῦ Χριστοῦ οὐ μόνον ἐστὶν ἀνδρῶν, ἀλλὰ καὶ γυναικῶν · καὶ ὁ ἀγωνοθέτης Χριστὸς οὐ μόνον ἄνδρας ἀλείφει κατὰ τοῦ διαβόλου, ἀλλὰ καὶ γυναῖκας σεμνύνων ἐπὶ ἀθλήσει ἀγωνίσασθαι κατὰ τοῦ ἀντιστρατηγοῦντος, ἵνα στεφθεῖσαι εἴπωσιν · ποῦ σου, θάνατε, τὸ κέντρον ; ποῦ σου, ᾅδη, τὸ νῖκος ; » Σιμπλήκιος λέγει · « Δειναῖς κολάσεσίν σε ἀναλίσκω, ἐὰν μὴ θύσῃς. » Θεοδότη λέγει · « Ἐπαγγέλλει με κληρονόμον εἰσαγαγεῖν τῶν πατέρων · ὁ γὰρ πατήρ μου Δαβὶδ ἐν τῇ διαθήκῃ ἐξέθετο, ὅτι ἐγὼ εἰς μάστιγας ἕτοιμος [1], καὶ ὅτι · τὸ πρόσωπόν μου οὐκ ἀπέστρεψα ἀπὸ αἰσχύνης ἐμπτυσμάτων [2] · διὸ ἀκολουθῶ τῇ τοῦ πατρὸς οὐσίᾳ. Ποίει οὖν ὃ θέλεις · ἐμὲ γὰρ οὐ δειλανδρῆσαι ποιήσεις · ἔχω γὰρ Χριστὸν τὸν καθοπλίζοντά με κατὰ τοῦ πατρός σου τοῦ διαβόλου. »

4. Θυμωθεὶς δὲ ὁ Σιμπλήκιος ἐκέλευσεν προτεθῆναι διάφορα βασανιστήρια καὶ λέγει αὐτῇ · « Μὰ τοὺς θεοὺς ἐὰν μὴ ἐπιθύσῃς, ἐν τούτοις πᾶσι τιμωρήσομαί σε, ἵνα διὰ τούτων τὰς σάρκας σου κατὰ βραχὺ ἀναλώσω. » Θεοδότη λέγει · « Ἐκ τῆς κληρονομίας τοῦ πατρός σου τοῦ Σατανᾶ ἔχεις ταῦτα καὶ παρέχεις · ὢν γὰρ πονηροῦ πατρὸς υἱὸς πονηρὰ καὶ ἐργάζῃ. » Ὁ δὲ Σιμπλήκιος κελεύει κρεμασθῆναι αὐτὴν καὶ ξέεσθαι ἐπὶ τῶν γνάθων. Ἡ δὲ κρεμασθεῖσα καὶ ξεομένη, φωνῇ μεγάλῃ [3] λέγει · « Δόξα σοι ὁ Θεός, ὅτι διὰ τοῦ ἀκαθάρτου Σιμπληκίου διήγειράς με εἰς εὔλαλον καὶ καθαρὸν φρόνημα, καὶ διήνοιξας τὸ στόμα μου καὶ εἴλκυσα πνεῦμα [4] · ἤμην γὰρ δεθεῖσα καὶ ἄγνωστος πᾶσιν · νῦν δὲ ὁ Θεὸς ὁ παντοκράτωρ, διὰ τῶν αἰκισμῶν τούτων διήνοιξας τὸ στόμα τῆς καρδίας μου καὶ ἐφανέρωσας πᾶσι τῆς θεότητός σου τὴν χάριν. » Ξεομένης δὲ αὐτῆς καὶ μηδ' ὅλως αἰσθανομένης, ἔκαμνον οἱ ὑπηρέται τοῦ διαβόλου, δοξαζούσης αὐτῆς τὸν Θεόν. Ὁ δὲ Σιμπλήκιος κελεύει καθαιρεθῆναι αὐτὴν καὶ ἐρωτηθῆναι. Οἱ δὲ κατήγαγον αὐτήν. Καὶ λέγει ὁ Σιμπλήκιος · « Εἰπέ μοι, Θεοδότη, εἰ μετέγνως. Καὶ γὰρ πάντες οἱ θεαταί, ἀλλὰ δὴ καὶ ἐγὼ ἀπεδυσπέτησα τὰς βασάνους

[1] *Ps.* 37, 17. — [2] *Is.* 50, 6. — [3] *μέγα* A. — [4] *Ps.* 118, 131.

σου· εὐγενὴς γὰρ τυγχάνουσα καὶ τῷ γένει πρώτη καὶ ἐν γνώσει σεμνῇ καθεστηκυῖα, γνῶθι ὅτι παρύβρισας σεαυτήν· σὲ γὰρ καὶ οἱ μέγιστοι θεοὶ ἐξευμενισάμενοι σῶαν φυλάττουσι πρὸς θυσίαν ἀναμένοντες. Σέβω οὖν ἐν πᾶσι καὶ τιμῶ σου τὸ γένος καὶ δοξάζω τὸ κάλλος· αὐτὴ δέ, ὡς σοφὴ γυνὴ παρακαλουμένη, θῦσον τῷ θεῷ Ἀπόλλωνι.» Θεοδότη λέγει· «Ὢ τῆς ἀνομίας, οἷα δελεάσματα, Σιμπλήκιε, διὰ λόγων προφέρεις, ὅτι οἱ λόγοι σου ἀψινθίου πικρότεροί εἰσι· ἡ παραίνεσίς σου παγὶς θανατικὴ κεκρυμμένη· τὸ πρόσωπόν σου ὡς μαλθακὸν πῦρ ἐν κρυφῇ ἐργαζόμενον. Μὴ οὖν ὑπολάβῃς ὅτι τῇ δολίᾳ σου παραινέσει ὑποπτερνίσαι δυνήσῃ τοὺς λογισμούς μου· ἡ γὰρ σφραγὶς τοῦ Χριστοῦ νενεύρωκέν μου τὸ φρόνημα καὶ ἐστερέωσέν μου τοὺς λογισμούς, ὥστε τῆς νοερᾶς θεότητος τὴν ὁμολογίαν ποιησαμένη νικῆσαι τὰς ὑπὸ σοῦ τέχνας ἐν βασάνοις γινομένας.»

5. Σιμπλήκιος λέγει· «Ὁμοίως πάλιν κρεμασθεῖσα ξεέσθω, ἕως τὰ σπλάγχνα αὐτῆς ἐξέλθωσιν.» Ἡ δὲ πάλιν λέγει· «Ὁ Θεός μου ὁ παντοκράτωρ, ὁ τῶν ἀοράτων θησαυρῶν χορηγός, ὁ τῶν αἰώνων ποιητής, ὁ παρορῶν πᾶσαν ἁμαρτίαν ἐν ἀγνοίᾳ πραχθεῖσαν ψυχῆς ἐν σοὶ γνησίως ἐργαζομένης καὶ ἀμνησικακῶν καὶ <οὐ> μνημονεύων παραπτωμάτων ἀλλὰ σπεύδων ἀποσπᾶν ἀπὸ στόματος λύκου τοὺς ἐλπίζοντας ἐπὶ σέ, ἀπόσπασόν με ἀπὸ τῆς κακοτέχνου ῥαβδιουργίας τοῦ διαβόλου, ἵνα σοι δουλεύσασα τύχω τῆς ἐκ δεξιῶν σου παραστάσεως, μετὰ τῶν ἀξίως πολιτευσαμένων.» Καὶ κατῆλθον μὲν αἱ μάστιγες ἕως τῶν ὀστέων αὐτῆς μη δὲ ὅλως πόνον παρέχουσαι αὐτῇ. Καὶ ἐκέλευσεν πάλιν βληθῆναι αὐτὴν ἐν τῇ φυλακῇ. Ἀπερχομένης δὲ αὐτῆς, ἔψαλλεν οὕτως· «Ὁδὸν ἀδικίας ἀπόστησον ἀπ' ἐμοῦ καὶ τῷ νόμῳ σου ἐλέησόν με[1].» Ἀπήγαγον δὲ αὐτὴν καὶ ἠσφαλίσαντο εἰς τὴν ἐσωτέραν φυλακὴν εἰπόντος τοῦ Σιμπλικίου μετὰ πολλῆς ἀσφαλείας τηρεῖσθαι αὐτήν, μή τις εἰσελθὼν λόγους διδάξῃ αὐτὴν ἐντέχνους. Οἱ δὲ τὸν φόβον ἔχοντες, ἠσφαλίσαντο αὐτήν· καὶ οὐδεὶς εἰσῆλθεν εἰς αὐτὴν ἕως ἡμερῶν τριῶν. Μετὰ δὲ τὰς τρεῖς ἡμέρας ἠνεῴγησαν αἱ θύραι τῆς φυλακῆς. Οἱ δὲ τηρηταὶ ἔμφοβοι γενόμενοι, δρομαῖοι εἰσέρχονται καὶ θεωροῦσιν αὐτὴν φαιδρὸν ἔχουσαν τὸ πρόσωπον, καὶ ἐν ταῖς ἀγκάλαις βαστάζουσαν πυκτίον καὶ λέγουσαν οὕτως· «Ἑτοίμη ἡ καρδία μου ὁ Θεός, ἑτοίμη ἡ καρδία μου[2]· ᾄσομαι καὶ ψαλῶ[3] ἐν τῇ δόξῃ μου[4].» Ὡς ἔμελλον[5] δὲ λέγειν αὐτῇ· «Τί οὕτως ἔστηκας;»

[1] *Ps.* 118, 29. — [2] *Ps.* 56, 8. — [3] ψαλλῶ A. — [4] *Ps.* 107, 1. — [5] ἔμελλεν A.

θεωροῦσιν νεανίαν διδόντα αὐτῇ ἄρτον καὶ ὕδωρ. Καὶ δραμόντες καὶ κλείσαντες τὰς θύρας ἀπήγγειλαν τῷ ἐπάρχῳ Σιμπληκίῳ ἃ ἑώρακαν ἐπὶ τῆς φυλακῆς.

6. Μὴ πιστεύσας δὲ αὐτοῖς ἐκεῖνος εἴασεν τὴν ἡμέραν ἐκείνην · καὶ τῇ ἑξῆς κελεύει αὐτὴν ἀχθῆναι καὶ ἀπολογήσασθαι διὰ τί οὐ θύει. Ἡ δὲ ἐξελθοῦσα ἀπὸ τῆς φυλακῆς, οὐκ ἐγινώσκετο διὰ τὸ ὑγιῆ αὐτὴν γενέσθαι. Ἡ δὲ ἀγομένη ἔλεγεν οὕτως · « Ὁδὸν ἀληθείας ἠρετισάμην · τὰ κρίματά σου οὐκ ἐπελαθόμην [1]. » Ἐλθούσης δὲ αὐτῆς ἔμπροσθεν τοῦ βήματος τοῦ ἐπάρχου, οὐκ ἐγνώριζεν αὐτὴν ὁ Σιμπλήκιος καὶ εἶπεν · « Φαντάζομαι ἐπὶ ταύτην ἐγὼ ἀλλοιούμενος. » Καὶ λέγει πρὸς αὐτήν · « Τίς εἶ ; » Ἡ δὲ λέγει · « Ἠμαύρωταί σου ἡ διάνοια, καὶ ὁ νοῦς σου σκαμβὸς πρὸς ἀπώλειαν ἕτοιμος · εἰ γὰρ ἔνηφες πρὸς ἀλήθειαν, ἐγίνωσκες ἂν ὅτι ἡ αὐτὴ Θεοδότη εἰμί, διὰ τοὺς οἰκτιρμοὺς Ἰησοῦ Χριστοῦ ζητοῦσα σωτηρίας τυχεῖν. » Σιμπλήκιος ἔπαρχος λέγει · « Τίς οὖν ὁ διδάξας σε ἀμαυροῦν πάντας ἡμᾶς πρὸς τὸ μὴ ὁρᾶσθαι τὰς μάστιγάς σου ; » Θεοδότη λέγει · « Μισάγαθε καὶ κακότεχνε καὶ τῆς οὐρανίου νίκης ἐχθρέ, τί οὐ νοεῖς ὅτι τὰς μάστιγας τῶν τραυμάτων μου ὥσπερ ἐν ἀλλοτρίῳ σώματι ὑπομένω ; καὶ γὰρ ἀνθρώπου φθαρτοῦ οὐκ ἦν δυνατὸν οὕτως θεραπεῦσαι, εἰ μὴ Θεοῦ βοηθείας καὶ Χριστοῦ ἀντιλήψεως καὶ πνεύματος ἁγίου ἐνεργείας · ἄρξαι οὖν καὶ πάλιν · διὰ τοῦτο γὰρ ὑγιεῖ σώματι παρέστηκά σοι, ἵνα πάλιν αἰκίσῃς με · καὶ οὕτως γυμναζομένου τοῦ σώματος διὰ τῶν πόνων ἡ ψυχὴ γρηγορήσασα ἀναδράμοι πρὸς Θεὸν καὶ εἴποι · Ἡ παγὶς συνετρίβη κἀγὼ ἐρρύσθην · ἡ βοήθειά μου ἐν ὀνόματι κυρίου τοῦ ποιήσαντος τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν [2]. »

7. Ταῦτα ἀκούσας ὁ ἔπαρχος κελεύει αὐτὴν ἐν φούρνῳ καέντι βληθῆναι. Ἡ δὲ εἶπεν · « Ἕτοιμός εἰμι · τὴν ἀπειλήν σου οὐ φοβοῦμαι · Χριστὸς γάρ ἐστιν ὁ βοηθῶν μοι. » Καιομένου δὲ τοῦ φούρνου, ὑμνοῦσα τὸν Θεὸν λέγει · « Σύ, δέσποτα ὁ Θεὸς τῶν ἁπάντων ὁ λειτουργούμενος ἐν τοῖς οὐρανοῖς καὶ δοξαζόμενος ἐν ταῖς δυνάμεσι τῶν ἐν οὐρανοῖς ἀγγέλων καὶ προσκυνούμενος ἐν πάσῃ τῇ γῇ καὶ γνωριζόμενος ἐν τοῖς τὰς ἐντολάς σου ἐν ἀληθείᾳ κατέχουσιν, ἴδε ἐκ τῶν οὐρανῶν · καὶ ὡς εὐδόκησας ἐπὶ πᾶσι τοῖς ἀναξίοις [3] δούλοις σου, καὶ ἐρρύσω αὐτοὺς ἀπὸ πάσης ὁδοῦ τοῦ διαβόλου · οὕτως ὁ Θεὸς εὐδόκησον καὶ ἐπὶ ἐμοῦ τῆς ταπεινῆς καὶ δὸς βοήθειαν συνεισελθεῖν μοι ἐκ τῶν οὐρανῶν καὶ τὴν φλόγα δρο-

[1] *Ps.* 118, 30. — [2] *Ps.* 123, 7, 8. — [3] ||||αξίοις A.

σίσαι τὴν σκευασθεῖσαν ὑπὸ τοῦ κακόφρονος κατ' ἐμοῦ, τοὺς δὲ ἐναντίους φλογίσαι, ἵνα γνῶσιν ὅτι σὺ εἶ ὁ Θεὸς ὁ τὰς ζώσας καὶ διαμενούσας ψυχὰς προσδεχόμενος.» Εἶπον δὲ οἱ ὑπηρέται ὅτι ἐκάη ὁ φοῦρνος, ὡς εἶναι ἅπαντα πῦρ. Ἀκούσας δὲ ὁ ὕπαρχος κατῆλθεν ἀπὸ τοῦ θρόνου αὐτοῦ καὶ ἦλθεν ἐπὶ τὸν τόπον. Ἦχθη δὲ καὶ ἡ ὁσία Θεοδότη, καὶ ὡς μόνον ἐκράτησαν αὐτὴν οἱ ὑπηρέται, φλὸξ διέδραμε καὶ ἐφλόγισε τῶν στρατιωτῶν ὀνόματα ἑβδομήκοντα· καὶ ἡ ἁγία εὐξαμένη εἰσῆλθεν εἰς τὸν φοῦρνον καὶ ἠσφαλίσαντο τὴν θύραν· καὶ ἐκέλευσεν ὁ ἔπαρχος ἕως αὔριον τηρεῖσθαι αὐτὴν μή τις αὐτὴν ἐξαγάγῃ.

8. Τῇ δὲ ἑωθεν προῆλθεν ἐπὶ τὴν βασιλικὴν καὶ κελεύει Λαμπαδίῳ, ἱερεῖ τοῦ Διός, καὶ Μαλακίῳ, ἱερεῖ τοῦ Ἀπόλλωνος, ἵνα συνεισελθόντες ἕως τοῦ τόπου ὅπου ὁ φοῦρνος, ἴδωσι τὴν ἀνάλωσιν τῆς ὁσίας· ἔλεγεν γὰρ ὅτι ἀνηλώθη καὶ γέγονεν σποδός. Οἱ δὲ ἦλθον σὺν παντὶ τῷ πλήθει τῆς πόλεως καὶ ἠξίωσαν οἱ ἱερεῖς λῦσαι τὸν φοῦρνον. Ὁ δὲ Σιμπλήκιος λέγει· «Λύσατε καὶ σκορπίσατε τὴν σποδὸν αὐτῆς μήποτε συλλέξωσίν τινες καὶ θεοποιήσαντες, μαρτύριον ἀναδείξωσιν.» Καὶ ὡς μόνον ἔλυσαν τὸν φοῦρνον οἱ ἱερεῖς, θεωροῦσι δύο τινὰς ἑστῶτας, μέσην δὲ τὴν ἁγίαν, οἳ καὶ τὴν φλόγα τοῦ φούρνου ἐσκόρπισαν καὶ κατέκαυσαν τοὺς ἱερεῖς. Ἐξῆλθεν οὖν ἡ ὁσία ἄσπιλος ὡς ἀπὸ παστάδος ἐκ τοῦ φούρνου καὶ λέγει· «Ὁ σωτήρ μου καὶ τοῦ κόσμου, Χριστέ ὁ τὸ φῶς λάμψας καὶ τῇ ὑποστάσει τοῦ ἁγίου πνεύματος διὰ τῶν ἀγγέλων τὴν φλόγα σκορπίσας, ὁ τὸν ἀλλότριον τῆς ἀληθείας καταργήσας καὶ τοὺς σοὺς κήρυκας ἐν ἀληθείᾳ στεφανώσας, ὁ τὰς λαμπάδας τοῦ ἁγίου πνεύματος ἐκτείνας εἰς φωτισμὸν τῶν τὰς ἐντολάς σου τηρούντων, ὁ τὸν σάλον τῶν κυμάτων καταπαύσας καὶ τὸν δοῦλόν σου Πέτρον διὰ πνευματικῆς θεωρίας τῇ δεξιᾷ σου ἐξ ὀλιγοπιστίας εἰς στύλον πίστεως μεταποιήσας καὶ ἐκ πελάγους διασώσας, ὁ τὴν σήμερον ἡμέραν εἰς κόσμον δοξολογίας βοηθείας σου τῆς εἰς ἐμὲ τοῖς πιστοῖς ὑποδείξας, αὐτός, δέσποτα, τὸν δρόμον μου τέλειον συντήρησον ὡς Θεός.» Ἀκούσας δὲ ὁ Σιμπλήκιος ταῦτα καὶ ἑωρακὼς τοὺς στρατιώτας αὐτοῦ ὅτι ἀπέθανον, εἶπεν· «Πολλῇ φαρμακείᾳ νικᾷ αὕτη. Ἀπέλθῃ οὖν ἐπὶ τὴν φυλακήν, ἕως οὗ σκέψομαι πῶς αὐτὴν ἀναλώσω.»

9. Ἀπερχομένης δὲ αὐτῆς, φωνὴ ἐγένετο ἐκ τῶν οὐρανῶν λέγουσα· «Χαίρου καὶ εὐφραίνου ἐπὶ τῷ ὀνόματί μου, Θεοδότη· ἐκ πασῶν γὰρ ῥύσομαί σε βασάνων, ὧν ἂν διὰ τὸ ὄνομά μου προσενέγκωσί σε.» Ἐποίησε δὲ ἐπὶ τῆς φυλακῆς οὖσα ἡμέρας ἑπτά. Μετὰ δὲ τὰς ζ' ἡμέρας ὧδευσε Σιμπλήκιος ἐπὶ τὸ Βυζάντιον καὶ κελεύει τὴν

ἁγίαν ἀκολουθεῖν. Ὁδευούσης δὲ αὐτῆς, ἄγγελος ἦν ἐπὶ τῆς ὁδοῦ κατὰ τὴν ἑνάτην ὥραν λύων αὐτὴν ἀπὸ τῶν δεσμῶν καὶ ἐτέλει τὴν εὐχὴν καὶ πάλιν ἐν τῷ δεσμῷ ἦν. Διὰ δὲ εἴκοσι ἡμερῶν ἔρχεται εἰς Ἄγκυραν· καὶ πάντες οἱ ἐκεῖ ὄντες τῆς αἰχμαλωσίας [1] ἐργάται, οἱ τῷ δεσμῷ τοῦ διαβόλου βακχεύοντες ἔθυον τῷ Διὶ καὶ τῷ Ἀπόλλωνι.

10. Σωκράτης δέ τις πρεσβύτερος προσελθὼν κατατρέψαι τὸν βωμὸν τοῦ Ἀπόλλωνος λέγων· « Εἶπεν ὁ κύριος ὅτι πᾶν δαιμόνιον ἀκάθαρτον κνίσεσι καὶ αἵμασι πεποιθὸς ἀλλότριόν μου ἐστίν· εἰ οὖν ᾧ προσφέρεις τὴν θυσίαν ἀλλότριόν ἐστι Χριστοῦ, καὶ αἱ τούτων μιαραὶ θυσίαι ἀλλότριαί εἰσι, ὧν καὶ ἡ καθέδρα λοιμός. » Καὶ εὐθέως ἐκέλευσεν ὁ Σιμπλήκιος ἀποκεφαλισθῆναι αὐτόν. Κελεύει δὲ καὶ τὴν ὁσίαν προσαχθῆναι εἰς τὴν ἐρώτησιν, μήπως μεταβληθεῖσα ὡς εὐγενὴς καὶ καθαρὰ γυνὴ θῦσαι θελήσῃ. Ἡ δὲ ἦλθεν καὶ ὡρᾶτο τοιαύτη ὡς ὑπολαβεῖν τὸν ἔπαρχον ὅτι λαμπρῶν σιτίων μετεῖχεν. Μετακαλεσάμενος δὲ Κωνστάντιον τὸν κομενταρήσιον λέγει αὐτῷ· « Εἰπέ μοι, ποίων σιτίων μετέχει αὕτη ; » Ὁ δὲ λέγει· « Δέσποτα, Τατιανὸς ὁ βοηθὸς κομέντων εἶπη. » Ὁ δὲ ἔπαρχος εἶπεν· « Τατιανὸς ἐλθέτω. » Ἐλθὼν δὲ Τατιανὸς ἠρωτᾶτο οὕτως· « Εἰπέ μοι, ποίων σιτίων μετέχει αὕτη ; » Τατιανὸς λέγει· « Δέσποτα, ἐπὶ τῆς ὁδοῦ οὖσα ἐπὶ τῶν δεσμῶν ἕως τῆν ἑνάτης ὥρας περιεπάτει μετὰ πάντων τῶν δεσμίων. Τῇ δὲ ὥρᾳ τῆς ἑνάτης, εἰς ὃν τόπον ἂν εὑρέθημεν, πάντων τὰ δεσμὰ ἐλύοντο καὶ εὐχὴν αὕτη ἐτέλει. Καὶ οὕτως ἐτρέφετο· καὶ πάλιν ἐν τοῖς δεσμοῖς ἦσαν καὶ περιεπατοῦμεν. Καὶ τοῦτο οἶδα, ἄλλο δὲ οὐ γινώσκω. »

11. Ταῦτα ἀκούσας ὁ Σιμπλήκιος λέγει αὐτῇ· « Εἰπέ, Θεοδότη, κατενύγης λοιπόν [2] ; » Θεοδότη λέγει· « Πάλιν ἀκοῦσαι θέλεις ὅτι ἐγὼ οὐ θύω τοιούτῳ θεῷ· οὐ γάρ ἐστιν θεός, ἀλλὰ κωφὸν δαιμόνιον· ἢ ὑπέλαβες ὅτι καὶ αἰκιζομένη ἄλλη ἤμην καὶ ἐν ἀνέσει ἄλλη ; μὴ γένοιτο· ἀλλὰ ζητῶ διὰ πλειόνων καὶ ξένων πόνων γνωρισθῆναι παρὰ τῷ Θεῷ μου. Σπεῦδε οὖν ποιεῖν τὸ θέλημα τοῦ πατρός σου τοῦ Σατανᾶ· ἐμὲ γὰρ διὰ Χριστὸν τὴν ὁμολογίαν ποιουμένην διὰ γενναιοτέρων πόνων δεῖ στεφανωθῆναι. » Πάλιν οὖν κελεύει ὁ Σιμπλήκιος ἐσχάραν πυρωθῆναι, ἵνα ῥιφεῖσα ἐν αὐτῇ ἀποθάνῃ. Οἱ δὲ δήμιοι ταχέως ἐξέκαυσαν αὐτήν. Ἡ δὲ ὁσία μάρτυς ηὔξατο [3] λέγουσα οὕτως· « Λαμπτὴρ δικαιοσύνης Χριστέ, ὁ τῷ νομοθέτῃ Μωϋσεῖ συνεισελθὼν καὶ τὸν λαὸν διασώσας καὶ

[1] αἰχμαλω. — [2] In marg. A[1]. — [3] ηὔ||||ξατο A.

τοὺς ὑπεναντίους πόντῳ βυθίσας, ὁ τοὺς οἴακας τοῦ ἀνθρωποκτόνου διαρρήξας, ὁ τὸν εὔδιον λιμένα τοῖς ὁσίοις ἐφαπλώσας, αὐτὸς θέλησον ὡς Θεὸς νεύματι τῷ ἀγαθῷ ἐπιβλέψαι καὶ καταπέμψαι τὸν ἐπὶ τῆς ὁσίας σου Θέκλας ἄγγελον κατελθόντα τοῦ διασκορπίσαι τοῦ πυρὸς τὴν παροῦσαν φλόγα, ἵνα ψυχρανθεῖσα ἡ ἀπειλὴ τοῦ μισοχρίστου Σιμπληκίου κατακυριευθῇ, προβαινούσης μου ἐν τῇ ὁμολογίᾳ τῇ σῇ. »

12. Καὶ εἰπούσης αὐτῆς ταῦτα, οἱ δορυφόροι εἷλκον αὐτὴν ἐπὶ τὴν ἐσχάραν. Καὶ ἐλθούσης αὐτῆς, λέγει αὐτῇ ὁ Σιμπλήκιος· « Θεοδότη, μέχρι πότε οὐ πείθῃ καὶ θύεις τῷ Ἀπόλλωνι ; » Θεοδότη λέγει· « Ἀναίσθητε, κατὰ τίνα τρόπον προτρέπῃ με θῦσαι δαιμονίῳ ἀκαθάρτῳ. Τί οὕτως παραφρονεῖς ; οὐ νοεῖς, κακότεχνε, τὴν ἀδυναμίαν τοῦ ἀκαθάρτου, ὅτι κωφόν ἐστιν καὶ τυφλὸν μὴ δυνάμενον καλὸν ποιῆσαι ; γνῶθι οἷός ἐστιν ἄτονος ᾧ δεδούλωσαι ἀκαθάρτῳ, ὅτι οὐκ ἰσχύει τινὶ βοηθῆσαι· ἀλλὰ οὓς μὲν παραλυομένους, οὓς δὲ καιομένους ὑπὸ τῆς εἰς ἐμὲ σκευαζομένης φλογὸς τῇ μεγάλῃ δυνάμει Χριστοῦ διὰ τῶν ἁγίων αὐτοῦ στρατιωτῶν, τούτους χονευομένους οὐ ῥύεται· ἤτις τιμωρία καὶ σὲ μένει [1]· καὶ ἔτι λέγεις ἐμμένων· διὰ τί οὐ θύεις ; ἐάσω οὖν τὸν φροντιστήν μου Χριστὸν καὶ ἀποθάνω θύσασα τούτῳ ; ἀπηλλοτριωμένε καὶ τῆς ἀληθείας ἐχθρέ, ποίει τὴν τέχνην τοῦ πατρός σου τοῦ διαβόλου· εἰ δὲ καὶ θέλεις [2] γνῶναι τὸν ἐμοὶ βοηθοῦντα τίς ἐστιν, δὸς τὸν λιβελλήσιόν σου, δι' οὗ καὶ ἡ γνῶσις τοῦ βασιλέως καὶ ἡ σὴ μιαρὰ δύναμις καὶ ἡ τοῦ ψεύδους τὸ ὄνομα ἐπονομαζομένου θεοῦ, ἔχοντος δὲ τὴν ἀπώλειαν ἐπώνυμον ἐλεγχθήσεται· συνεισέλθῃ δὲ μετ' ἐμοῦ εἰς τὴν ἐσχάραν· καὶ εἰ σῶος ἐξέλθῃ πλήρης πιστεύσωσιν οἱ σὺν σοὶ τῷ Ἀπόλλωνι. » Σιμπλήκιος λέγει· « Δωρόθεε, ἔχων τοὺς μεγάλους θεοὺς τὸν Δία καὶ Ἀπόλλωνα, συνείσελθε αὐτῇ εἰς τὴν ἐσχάραν. »

13. Δωρόθεος δὲ ἔχων χρησμοὺς τοῦ Ἀπόλλωνος, λέγει· « Εἴσελθε καὶ ἀκολουθῶ. » Ἡ δὲ ἁγία λέγει· « Ἐγὼ πρώτη εἰσέρχομαι. » Καὶ σταθεῖσα πρὸ τῆς ἐσχάρας λέγει· « Ὁ νομοθέτης τῆς ἀληθείας, Χριστέ, ὁ τὸν βυθὸν τῆς ἐρυθρᾶς θαλάσσης διαχωρίσας καὶ τειχίσας αὐτὴν ἔνθεν καὶ ἔνθεν, πίστιν δεικνὺς ὁσίαν [3], ἀπιστίαν δὲ ποντίζων τῶν ὑπεναντίων τῇ δυνάμει τῆς σῆς θεότητος· τείχισον κἀμὲ καὶ συνείσελθέ μοι. Σὺ γάρ, δέσποτα, διασκεδάζεις βουλὰς ἀρχόντων καὶ φλόγα πυρὸς διασκορπίζεις. » Καὶ ταῦτα

[1] *lectio incerta.* — [2] θ||||έλης A. — [3] δεικνύ ὁ||||σίαν A.

εἰποῦσα καὶ σφραγίσασα ἑαυτὴν τῷ σημείῳ τοῦ σταυροῦ, εἰσῆλθεν καὶ ἔστη ἐπὶ τῆς ἐσχάρας ὡς ἐπὶ τρικλίνου σεμνοῦ. Ἦλθεν δὲ καὶ Δωρόθεος · καὶ σταθεὶς ἔμπροσθεν τῆς ἐσχάρας λέγει οὕτως · « Εὐμενεῖς θεοὶ μέγιστοι, Ζεῦ ἀήττητε, Ἄπολλον ἀνίκητε, χαρίσασθε ἡμῖν ὑγείαν σώματος, διασκορπίζοντες φλόγα πυρός. » Καὶ εἰπὼν ταῦτα ἀναδησάμενός τε τὸ τοῦ Ἀπόλλωνος δέμα, ἦλθεν ἐπὶ τὴν ἐσχάραν. Καὶ ἐκπηδήσασα ἡ φλὸξ τοῦ πυρὸς ἅπτησεν αὐτόν, ὥστε γενέσθαι αὐτὸν κόνιν μελάνην. Φόβου δὲ μεγάλου γενομένου, πάντες ἔκραζον · « Ἄνομος τιμωρία αὕτη. » Τινὲς δὲ ἔλεγον · « Μέγας ὁ Θεὸς Θεοδότης. » Ὁ δὲ Σιμπλήκιος λυπηθεὶς διὰ τὸν Δωρόθεον, στηκούσης τῆς ὁσίας ἐπὶ τῆς ἐσχάρας, ἀτενίζει πρὸς αὐτὴν ὁ Σιμπλήκιος καὶ λέγει · « Μεγάλοις φαρμάκοις νικᾷς, ὅτι καὶ αὐτοὺς τοὺς θεοὺς διὰ τῆς τέχνης σου καλύπτεις · πλὴν οὐ παύσομαι ἀλλὰ τιμωρήσομαί σε. » Καὶ εἰπὼν ἐκέλευσεν αὐτὴν ἐξελθεῖν εἰς τὴν φυλακὴν καὶ ἀνέστη καὶ ἀπῆλθεν εἰς τὸ πραιτώριον.

14. Καὶ τῇ ἑωθεν κινεῖ ἐπὶ τὴν Βιθυνίαν ὢν ἐν λύπῃ διὰ τὸν Δωρόθεον. Ἠκολούθει δὲ καὶ ἡ ἁγία. Ἐλθὼν δὲ ἐν Νικαίᾳ, ἔβρυχεν δεινῶς, ποίᾳ τέχνῃ τιμωρήσεται τὴν ὁσίαν. Ἔχων δὲ μεθ' ἑαυτοῦ σχολαστὰς τῶν δαιμόνων, συμβούλιον ποιεῖται καὶ λέγουσιν ὥστε ἐλθοῦσαν αὐτὴν ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς πρισθῆναι. Καὶ ποιοῦσιν οὕτως. Τῇ δὲ ἑξῆς προσέρχεται ὁ τῆς ἐρημίας θὴρ τοῦ ἀπολέσαι αὐτήν · προσελθὼν δὲ κελεύει αὐτὴν ἐλθεῖν πρὸς τιμωρίαν. Ἦν δὲ ἐν ἀγορᾷ πᾶν εἴδωλον ἑστώς · καὶ λέγει αὐτῇ · « Αἱ μαγεῖαί σου οὐκ ἰσχύουσίν [σε] ἔτι ῥύσασθαί σε · πριστῆρες γὰρ πρίσουσίν σε. » Ἡ δὲ λέγει · « Ἐσκεψάμην τῇ ὥρᾳ ταύτῃ ἐγγίσασα τῷ Ἀπόλλωνι θῦσαι τῷ Θεῷ. » Οἱ δὲ ἀκούσαντες ἐχάρησαν καὶ εἶπον · « Χάρις τοῖς εὐμενέσι θεοῖς. » Ἡ δὲ ἐπιστραφεῖσα ἤγγισε τῷ βωμῷ τοῦ Ἀπόλλωνος, καὶ λέγει οὕτως · « Ὁ Θεὸς ὁ σεμνὸς καὶ καθαρὸς καὶ ἄχραντος καὶ ἀληθινὸς ὁ βοηθὸς τῶν ἐπικαλουμένων σε, ὁ νοερᾷ δυνάμει διασκορπίζων τὴν τοῦ ἀνθρωποκτόνου ἐπιβουλήν, ὁ εὐχαῖς τοῦ εὐαρέστου σου προφήτου τὸν δράκοντα ἀποκτείνας καὶ τὸν Βὴλ καταστρέψας καὶ τὴν χρυσῆν εἰκόνα λεπτύνας, ἐλθὲ καὶ ἐν τῇ ὥρᾳ ταύτῃ καὶ δεῖξον ὅτι σὺ εἶ ὁ τότε καὶ νῦν. » Καὶ εἰποῦσα ταῦτα ἐκίνησε τὸν βωμόν · καὶ ἔπεσεν ὁ Ἀπόλλων καὶ ἐγένετο ὡσεὶ ψάμμος · καὶ εἶπεν · « Ποῦ σοῦ εἰσιν οἱ θεοί, Σιμπλήκιε ; » Τότε θυμοῦ πλησθεὶς ἔδησεν αὐτὴν τέτρασι ξύλοις, ὡς τείνεσθαι αὐτῆς πᾶν μέλος · καὶ τέσσαρας ζυγὰς ὑπηρετῶν παραστήσας αὐτῇ, ἐκέλευσεν πρίζειν. Καὶ οἱ μὲν πριστῆρες ἠμβλύνοντο, καὶ οἱ ἕλκοντες ἠτόνουν · κραυγὴ δὲ μεγάλη ἐγένετο ὑπὸ τῶν

πολιτῶν ὅτι · « Οὐκ ἔστιν αὕτη φαρμακός · ἀλλ' ὁ Θεὸς ὁ ἐν οὐρανοῖς βοηθεῖ αὐτῇ. » Ἀκούων δὲ ὁ Σιμπλήκιος καὶ βλέπων ὅτι στασιάζει πᾶσα ἡ πόλις, κελεύει αὐτὴν λυθεῖσαν εἰπεῖν ποίᾳ δυνάμει νικᾷ. Ἡ δὲ μετὰ παρρησίας λέγει · « Ἄνδρες φιλόθεοι καὶ φιλόχριστοι, γνωστὸν πᾶσιν ὑμῖν ἐστιν ὅτι μετὰ παρρησίας λέγω, ὅτι ὁ Θεὸς τῷ Μωϋσεῖ συνελθὼν καὶ διαγαγὼν τὸν λαὸν διὰ τῆς θαλάσσης καὶ αὐτὸς πάλαι διὰ τῆς βάτου λαλήσας καὶ τὸν Ἰσαὰκ θυσίαν ἄσπιλον ἀποδεξάμενος καὶ τῇ ὥρᾳ ταύτῃ εἰς τὰς φωνὰς ὑμῖν ἐνεργήσας, ὁ αὐτός ἐστιν ὁ ἀντεχόμενος, οὐ μόνον ἐμοῦ τῆς ταπεινῆς, ἀλλὰ καὶ πάντων τῶν ἐν ἀληθείᾳ ἔμπροσθεν τῶν ἀνθρώπων τὸ ὄνομα [1] αὐτοῦ ὁμολογούντων · ἐν τούτῳ τῷ ὀνόματι θαρροῦσα καὶ ἐν ταύτῃ τῇ ὁμολογίᾳ ἐμμείνασα, ἐρρύσθην ἀπὸ πάντων τῶν αἰκισμῶν · καὶ πιστεύω τῷ Θεῷ καὶ τῷ Χριστῷ αὐτοῦ μετ' εἰρήνης τὴν ἄσυλον ἐλπίδα κληρονομῆσαι. »

15. Ἔτι δὲ τότε πλείονος πλησθεὶς θυμοῦ ὁ Σιμπλήκιος καὶ λυπούμενος μάλιστα διὰ τὸν Δωρόθεον, ἐκέλευσεν αὐτὴν ἀποκεφαλισθῆναι · καὶ εὐθέως ἀνέστη ἀπὸ τοῦ βήματος. Ἀπερχομένης δὲ αὐτῆς ἐπὶ τὸ βραβεῖον τῆς δικαιοσύνης, λέγει οὕτως · « Ὁ σοφὸς κυβερνήτης, Χριστέ, ὁ τὴν ψυχήν μου κυβερνήσας ἐν τῷ κλύδωνι τοῦ ἀνθρωποκτόνου διὰ σεμνῆς ὁμολογίας, ὁ εἰς τὸ στάδιον τοῦ παρὰ σοὶ εὐδίου λιμένος εἰσαγαγών με, ὁ τοὺς ὑπηρέτας τοῦ μισοκάλου καταργήσας τοῖς οἴαξι τῆς εὐσεβείας, ὁ τὸν δρόμον μου ἐν ἁπλῷ φρονήματι συμπληρώσας, αὐτός, δέσποτα τῶν οἰκτιρμῶν, ἐπάκουσόν μου · καὶ τῆς παρὰ σοὶ εὐφροσύνης ἐμπλήσας καταξίωσόν με τῆς τῶν πατέρων τυχεῖν μερίδος, ὅτι σοῦ ἐστιν ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν. » Καὶ φωνὴ ἐγένετο ἐκ τῶν οὐρανῶν λέγουσα · « Ἤκουσα τῆς δεήσεώς σου καὶ ἐδόξασά σε ἐπὶ τῇ ἀθλήσει σου · εἴσελθε λοιπὸν μετ' εἰρήνης εἰς τὸ στάδιον τοῦ παραδείσου καὶ ἀπολάμβανε τὸν στέφανον τῆς δικαιοσύνης. » Καὶ γενομένης τῆς φωνῆς ταύτης, ἀπεκεφάλισαν τὴν ὁσίαν οἱ εἰς τοῦτο τεταγμένοι. Καὶ ἐλθὼν Σωφρόνιος ὁ ἐπίσκοπος, ἔλαβεν τὸ σῶμα τῆς ἁγίας Θεοδότης, καὶ μετὰ δόξης καὶ ὕμνων εἰς αὐτὸν τὸν τόπον τῆς πόλεως σμυρνίσας ἀλείμμασιν ἀρωματικοῖς συγχρίσας ὅλον τὸ σῶμα αὐτῆς, ἔθηκεν ἐν μνημείῳ καινῷ, εἰς μνημόσυνον τοῦ αὐτῆς πάθους ἐν εἰρήνῃ.

Τελεῖται δὲ ἡ μνήμη τῆς μακαρίας Θεοδότης μηνὶ σεπτεμβρίῳ ιζ', εἰς δόξαν τοῦ πατρὸς καὶ <τοῦ> υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.

[1] ὄμα A.

II

Μηνὶ τῷ αὐτῷ (Σεπτεμβρίῳ) εἰς τὰς β' [1].

Μαρτύριον τῆς ἁγίας Θεοδότης καὶ τῶν τέκνων αὐτῆς.

1. *Ὅσην οἱ* [2] *Νικαεῖς* [3] *εἰς τὴν ἁγιωτάτην Θεοδότην ἀνομίαν ἀνεδείξαντο* [4], *τοσαύτην ἡ καθαρωτάτη μετὰ τῶν ἑαυτῆς τέκνων πίστιν εἰς τὸν Θεὸν ἔδειξεν· οἱ μὲν οὐκ ἠνέσχοντο παγγενεὶ τιμωρήσασθαι τὴν ἄνθρωπον, ἡ* [5] *δὲ τελειωθῆναι μετὰ τῶν παίδων ἠνέσχετο· τὸ γὰρ κατ' αὐτὴν πάθος οὕτως οἱ τῆς Νικαίας ἄρχοντες διέθεντο δραματουργήσαντες.*

2. *Ἀνήγγειλέν τις ὡς ἐν τῇ πόλει γυνή τις εἴη ὧν μὲν οἱ νόμοι παραγγέλλουσιν καταφρονοῦσα· λόγῳ δέ τινι καινῷ* [1] *καὶ δικαίῳ δῆθεν παροῦσα καὶ τῷ Θεῷ μεμελημένη* [2]· *κατηγορεῖτο δὲ ὡς τὰ αὐτὰ τοὺς αὐτῆς παῖδας διδάσκουσα. Τούτων θρυλλουμένων* [3]

1. — [1] *μηνὶ τῷ αὐτῷ κη'* C. — [2] *corr.* B. — [3] *(οἱ ν.) ἡνικα εἰς* C. — [4] *ἐνεδείξαντο* C. — [5] *(τ. α. ἡ.) τὴ ἀνθρωπίνη* C.

2. — [1] *om.* B. — [2] *μεμελετημένη* C. — [3] *θρυλουμένων* B.

Passio sancte Theodote [1] et filiorum eius IIII non. aug.

1. Quam [2] ingentem in sanctissima Theodote iniquitatem demonstraverunt tantumque mundissimam cum liberis suis in Deum ostendit fidem. Illi enim non sunt passi quam ut omni poena affligerent eam homines que autem perfici cum pueris passa est; que enim secundum eam est passio ita Nicie principes preceperunt [3] machinantes.

2. Nunciantes aliquis eo quod sit in civitate constituta mulier que quidem lex precepit contempnens verbo autem vacuo et quasi iusto confortare nititur et Deo adiacet [1]. Incusabatur autem tamquam hoc [2] suos pueros docens. His itaque devulgatis per civitatem iudicique [3] cognito, non cessabat [4] Bethanie prepositus sed

1. — [1] virginis *add.* M. — [2] qu N. — [3] perceperunt N.

2. — [1] iacet N. — [2] aec M. — [3] iudicisque N. — [4] M^2, N, cessebant M^1.

κατὰ τὴν [4] πόλιν, καὶ τούτων παρὰ τὸν ἄρχοντα ἀγγελλομένων [5], οὐκ ἠρέμει ὁ τῆς Βιθυνίας προστάτης, ἀλλ' ἀπάνθρωπα μὲν ἐβουλεύετο · ἐφρόνει δὲ τυραννικὰ καὶ πλάνην ἀνοσίαν πλανώμενος προσκαλεῖται τὴν ἁγιωτάτην. Ἡ δὲ μετὰ τῶν παίδων ἔρχεται · οὔτε γὰρ ἐκείνη ὑπὲρ τῶν παίδων διὰ τὴν πίστιν φυλάττεσθαί τι παθεῖν ἐνενοεῖτο, οὔτε τοῖς παισὶ [6] διὰ τὴν μαρτυρίαν παραιτεῖσθαι παθεῖν · ἀλλ' ἦν ἑκατέροις ὁμολόγησις ἑτοιμοτάτη. Καὶ ἦν ἰδεῖν πρᾶγμα, τοῖς μὴ θεασαμένοις ἄπιστον, τοῖς δὲ πιστεύσασιν καὶ πάνυ πιστόν · ἡ μήτηρ παρεκάλει εἰς τὸν πικρὸν [7] τοῦτον ἀγῶνα τοὺς παῖδας, οἱ παῖδες τὴν μητέρα μὴ κατοκνεῖν τὰ πάθη μήτε ὀκλάζειν πρὸς τὰς συμφοράς, μήτε πρὸς τοὺς βασάνους ἀπαγορεύειν, ἀλλ' ἵνα πάντων ὁμοῦ ἡ αὐτὴ προθυμία ᾖ [8], ἡ αὐτὴ γνῶσις πρὸς κύριον.

3. Ὡς δὲ ληφθεῖσα μετὰ τῶν παίδων εἰς τὸ δικαστήριον εἵλκετο · « Σὺ τοὺς παῖδας, ἔφησεν ὁ δικαστής, ἐδίδαξας [1] τὰ καινὰ ταῦτα διδάγματα ; » — « Οὐ καινά, φησὶν ἡ γυνή, ἀλλὰ πάλαι νενομο-

[4] *om.* B. — [5] *παραγγελλομένων* C. — [6] *παισὶν* C. — [7] Combefis, *μικρὸν* B, C. — [8] *om.* C.

3. — [1] B, C, *διδάξασα* Combefis.

inhumana [5] quidem cogitabat. Sentiebat autem tyrannicam seductionem scelestis [6] seductus et arcessiit [7] sanctam ; que autem cum liberis simul advenit. Non enim pro pueris illa pati aliquid conservare fidem ambiebat. Nec tamen pueri pro matre aliquid pati excusabant, sed utraque [8] erat eorum confessio paratissimam et erat quedam res eis que non viderunt increduli, infidelibus autem valde incredula. Mater [9] rogabat illustra in hunc agonem pueros ; pueri vero matrem ut non pigri ingrederentur in passionibus ne vi [10] defecerint nec [11] ad supplicium desperarent. Sed erat omnium fides una idipsa voluntas simili scientia domini.

3. Cum autem comprehensa cum pueris ad iudicium traheretur, tum [inquid] de pueris iudex dixit : « Docuisti novas hos doctrinas ? » « Non sunt [inquid] nove, mulier ait, sed olim legislata [1] olim do-

[5] que *add.* M. — [6] celestis N. — [7] accersit N. — [8] utque M, utique N. — [9] pater N. — [10] vivi N. — [11] *om.* N.

3. — [1] latam N.

θετημένα [2]. » — « Τί οὖν, οἱ πατέρες σου τοῦτον τὸν λόγον ἤδεσαν ; » ὁ ἄρχων εἶπεν. Καί τις τῶν παίδων πρεσβύτατος πρὸς αὐτὸν ἀπεκρίνατο · « Οὕτως οἱ πατέρες ἡμῶν ἐπλανήθησαν οἱ προῆγον, οι τῆς [4] ὀρθῆς καὶ δικαίας ὁδοῦ παρετράπησαν. Ὁ μὲν γὰρ Θεὸς τὸν αὐτοῦ [5] λόγον ἀποκρύψασθαι τούτοις οὐκ ἐφθόνησεν · δι' οἰκείας δὲ [6] φύσεως ἀσθένειαν ἑκόντες ἀπεπλανήθησαν. Εἰ τοῦτον τὸν λόγον ἐπιγινώσκομέν, εἰ [7] τῶν πταισάντων πατέρων βελτίους εὑρεθησόμεθα [8], τί φθονεῖς, ὦ τῆς Βιθυνίας τύραννε ; εἰ φονεύειν προῄρησαι, νόμοις τυραννικοῖς πειθόμενος, ἀπόφηναι ταχέως καὶ ἐλευθέρωσας [9] · τὴν γὰρ αὐτὴν τῇ μητρὶ ὁδὸν βαδιούμεθα. » — « Ἀλλὰ θύει, φησίν, ἡ μήτηρ ὑμῶν, κἂν μὴ βουληθείη. » Ὁ παῖς ἔφη · « Ὑπὲρ ἄνθρωπον φρονεῖς, ὑπὲρ τύραννον βουλεύῃ εἰ φῆς πλημμελῆσαι εἰς τὴν ἑαυτῆς ψυχὴν [10] τὴν μητέρα πεῖσαι προσδοκῶν. »

4. Ταῦτα ἀκούσας εἰς τιμωρίαν ὡπλίζετο, εἰς ἀπανθρωπίαν ὁ ἄρχων · ἔβλεπεν ὁμοῦ ἀναγκάσαι τε αὐτὴν τοῦτο προσδοκῶν

[2] *πάλαι κυρίω ἐγνωσμένα add.* C. — [3] ἤδεισαν B, C. — [4] *οἱ πρόγονοι τῆς* C. — [5] αὐτὸν C. — [6] γὰρ C. — [7] ἡ C. — [8] εὑρησώμεθα C. — [9] ἠλευθέρωσας C. — [10] (*εἰ - ψυχὴν*) *ἡ φησιν τοῦτο πλημμελῆσαι εἰ τῆς ἑαυτῆς ψυχῆς* C.

mino cognita. » — « Quid ergo patres tui hunc verbum elegerunt ? » Respondit : « Patres nostri seducti sunt parentes recte et iuste itineris. Deus quidem suum verbum obscurum his non est in iudiciis, per domesticam autem naturalem infirmitatem seducti sunt. Si autem hunc [2] verbum cognoscimus, si illis qui offenderunt patribus meliores [3] inventi sumus [4], quid invideris [5], Bithynie [6] tyranne, punire nos ? armatus es legibus tyrannicis suasus. Sententiam da celerius [7] et libera nos. Hanc eadem simul cum matrem viam pergimus. » — « Sed sacrificat, inquid, mater vestra, etsi non vult. » — « Super hominem sentis super tyrannum [8] maius, [inquid] puer ait, hoc delictum matrem in suam animam persuadere arbitrans. »

4. Hec cum [1] dixisset, ad supplicia armabatur in imanitatem [2]

[2] A[2], B, unc A[1]. — [3] melioris N. — [4] sunt N. — [5] videris N. — [6] Bithinie N. — [7] scelerius N. — [8] tyrannum N *et deinceps*.

4. — [1] et N. — [2] ymanitatem N.

καὶ τὴν παίδων ὀφρύν, ἣν ἀλαζονείαν εἶναι [1] ἡγεῖτο, νικῆσαι προηρημένος. Βασανίζεσθαι τοίνυν ταύτην προστάξας, πληγὰς ἀπρεπεῖς γυναικὶ τοῖς δημίοις ἐπιφέρειν μετ' ὠμότητος προσέταττεν. Οἱ δὲ πανσθενεὶ ἐνεφόρουν ταῦτα τῇ ἁγιωτάτῃ· ἤνεγκεν σῶμα γυναικὸς ἀπειλὰς τυράννου· ἔργα δημίων πάρεργον ἐγένετο αὐθάδους φιλονεικίας. Καὶ ταῦτα μὲν ἕδρα εἰς τὴν μάρτυρα, φοβῆσαι τοὺς παῖδας ταύτης προσδοκῶν· οἱ δὲ ὑπομένειν ἠξίουν· ἀνέχεσθαι τῆς ὕβρεως παρεκάλουν τὴν μητέρα.

5. Ἐπειδὴ δὲ ὁ ἄρχων κεκάρωτο [1] καὶ πλέον οὐδὲν ἤνυεν [2]· « Ἱστορήσατε, φησίν, ἃ πέπονθεν ἡ μήτηρ ὑμῶν· δότε καὶ ὑμεῖς δοκίμια ταύτης τῆς στερρότητος. » Ταῦτα εἰπὼν ἀνάγεσθαι ἐπὶ τὰ μηχανήματα τούτους προσέταττεν. Τότε παρεθάρσυνεν αὐτοὺς ἡ μήτηρ ἅπερ ἠκηκόει [3] ῥήματα παρ' αὐτῶν [4] πρὸς αὐτοὺς φθεγγομένη. Ὡς δὲ τὸ θαῦμα μέγα ἦν καὶ οὐδὲν κατώρθωτο, ἀλλ' ἡ

4. — [1] *om.* C.

5. — [1] κεκώροτο C. — [2] ἠνύετο C. — [3] ἀκηκόη C. — [4] (ῥ. π. α.) π. α. ῥ. C.

iudex ; respiciebat simul coegere hoc eam [3] facere putans et puerorum [4] unianimitate elationem computans vincere cogitans suppliciis affligi. Nunc itaque hanc precipiens, plagas turpissimas mulierem superinducere publicis cum crudelitate iubebat. Qui autem omne virtute has inferebant sanctissime sustinuit corpus mulieris minas [5] tyranne operas publicum prohibita est audax sententia contentia [6]. Et hec quidem machinati sunt in matrem ad terendum pueros eius arbitrantes. Illi autem sufferente matre [7] rogabant.

5. Quoniam sanatus [1] fuerat princeps [2] et amplius nihil valebat, « Considerate, inquid [3], quid sit passa mater vestra. Date ei vos probabilia cuius constantiae [4]. » Haec cum dixisset inponi [5] eos super lignum supplicii precipiebat [6]. Tunc igitur confortabat eos mater eorum, quos audierat ab eius sermones ad illos [7] respondens. Cum autem mirum magnum esset et nihil consummatum [8] fuisset sed fides stabat et non movebatur Dei scientia, tunc : « Quem, [in-

[3] (h.e.) noceam N. — [4] puero N. — [5] moenas M. — [6] contencia N. — [7] matrem N.

5. — [1] senatus N. — [2] princebs M. — [3] quid scit *add.* M. — [4] cui constancia N. — [5] imponi N. — [6] precibiebat M. — [7] illo N. — [8] consumatum N.

πίστις ἔμενεν, οὐδὲ [5] παρεσαλεύετο τοῦ Θεοῦ ἡ γνῶσις, « Τίνα μᾶλλον φιλεῖς τῶν υἱῶν, ὦ γύναι, ὁ ἄρχων φησίν, ἵνα τοῦτον πρῶτον ἀνελῶ ; » Ἐνταῦθα ὁμογνωμονοῦντες οἱ παῖδες ἐφιλονείκησαν καὶ ἐβόησαν · « Ἐμέ, φησὶν ἕκαστος, ἐγὼ γὰρ ἤρεσκον τῇ μητρί. » Ἡ δέ · « Τίνι, φησίν, τοῦτο, ὦ τύραννε, χαρίσομαι, οὐκ οἶδα · τῇ μὲν γὰρ κατὰ σάρκα γενέσει, μήτηρ εἰμί, ἀδελφὴ δὲ τῷ λόγῳ καὶ τῇ πίστει · ὥστε, εἰ πείθῃ [6] μοι καὶ συμβουλευούσης ἀνέχῃ, ἕνα θάνατον, ἕνα [7] τάφον ἡμῶν κατάκρινον · κείσθω μήτηρ μετὰ παίδων ἐξομολογησαμένη · φόνευε παῖδας μετὰ μητρὸς μαρτυρήσαντας. Σύ μοι ἐπάξεις τὸ ξίφος · στεφανώσει δέ με ὁ κύριος · ἀνάψεις τὸ πῦρ τοῦτο τὸ σόν, καὶ ἀναλώσεις πρὸς καιρὸν καὶ πρὸς βραχὺ καὶ πρὸς μιᾶς ὥρας ῥοπήν · φευξόμεθα δὲ ἐκεῖνο τὸ πῦρ δ παραιτούμεθα · οὐ φλεχθησόμεθα δὲ [8] τὸν ἅπαντα χρόνον τοῦτο νῦν ὑπομείναντες. » Ταῦτα εἰποῦσα καὶ ὑπὸ τῶν παίδων ὡς καλῶς λέγοι κροτουμένη, ἀπῄει μετ' αὐτῶν ἐπὶ τὸν θάνατον, χαίρουσα πυρὶ παραδοθῆναι, τοῦ τῆς Βιθυνίας τυράννου ταῦτα προστάξαντος.

[5] οὐδὲν C. — [6] πείθη C, πειθης C[1]. — [7] (θάνατον ἕνα) om. B. — [8] om. C.

quid], amplius diligas puerorum, o [9] mulier, iudex dixit, ut [10] hunc puerum [11] interficiam. » In his autem paria sentientes pueri certabantur et meditabant [12], dicentes [13] singuli eorum : « Ego enim magis placebam matre. » Illa ait : « Cui, inquid, hoc donem, o tiranne, non invenio ; secundum carnalem nativitatem adsum mater, soror autem secundum verbum et fidem [14] ; si mihi consenties et consilium dantem patiaris [15], unam mortem, unum sepulcrum omnium nostrum decerne [16] ; iaceat [17] mater <....> perpessos [18] martirium ; tu michi inferes gladium, coronat autem Dominus ; succendas [19] ignem hunc tuum [20] et inpendens [21] nos, sed ad tempus et ad modicum et ad unius hore parvitatem [22] ; fugiemus [23] autem illum ignem in quo non comburimur omne tempore, hunc [24] nunc sustinentes. » Hec cum di-

[9] ho M. — [10] et N. — [11] puerem M. — [12] M[2], N, meditabantur M[1]. — [13] dicens M. — [14] inde *add.* N, unde *in marg.* — [15] pateris (?) N. — [16] decarne M. — [17] iacead M. — [18] per possessos N. — [19] M, N[2], succendans N[1]. — [20] (h. t.) unctuum N. — [21] impendens N. — [22] parvitem M ; par vite N. — [23] fugiens N. — [24] tempus hoc N.

Τῷ δὲ Θεῷ καὶ πατρὶ ἡ δόξα σὺν τῷ μονογενεῖ ἅμα τῷ παναγίῳ καὶ ζωοποιῷ αὐτοῦ [9] *πνεύματι, νῦν καὶ* [10] *εἰς τοὺς αἰῶνας.*

[9] (*τῷ - αὐτοῦ*) *τῶ δὲ θεῶ ἡμῶν* (C[2]) *αὐτῶ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος καὶ ἡ τιμὴ καὶ ἡ προσκύνησις ἅμα τῶ πατρὶ καὶ τῶ υἱῶ καὶ τῶ ἁγίω* C. — [10] *ἀεὶ καὶ add.* C.

xisset et pueris suis amplexo, simul cum eis ad mortem pergebat gaudebunda flamma [25] tradi Bytinie [26] tiranno [27] precipienti [28].

[25] flama N. — [26] Bythinie N. — [27] thiranno M. — [28] M[2], percipienti M[1]; regnante domino nostro Iesu Christo cui est honor et gloria in secula seculorum amen *add.* N.

CATALOGUS
CODICUM HAGIOGRAPHICORUM LATINORUM
PADERBORNENSIUM ET OSNABRUGENSIUM

In Academiae Paderbornensis bibliotheca, quae in archidioecesano Seminario (vulgo Leokonvikt*) sedem habet, collecti servantur haud pauci codices manuscripti, quorum alii ad Gymnasium Theodorianum pertinent*[1]*, alii Societatis sunt historicae et archaeologicae*[2]*, alii demum ex decanali Huxariensi bibliotheca nuper allati sunt*[3].

Triplicis huius seriei codices nonnulli, praeter grandem illum Bodecensem quem iam recensuimus[4]*, hagiographica continent: quorum indicem ut texeremus, dum anno 1934 paucos per dies Paderbornae commoramur, benignissime annuit bibliothecae praefectus, Rev. D. Adulfus Herte. Cui meritas gratias agimus, itemque Rev. D. Clementi Honselmann qui non paucos codices pro nobis iterum inspexit.*

Osnabrugi nullum codicem hagiographicum latinum in Archivo dioecesano nec in civitatis gymnasio, vulgo Ratsgymna-

[1] Horum elenchum vide apud W. Richter, *Handschriften-Verzeichnis der Theodorianischen Bibliothek zu Paderborn*, I-II (1896-97) (= *Beilage zum 72. u. 73. Jahresbericht über das Kön. Gymnasium Theodorianum*).

[2] Codices 1-180 recensuit B. Stolte, *Das Archiv des Vereins für Geschichte und Alterthumskunde Westfalens, Abtheilung Paderborn*, I: *Codices und Acten* (Paderborn, 1899), pp. 5-63, 127-28. Ceteros, qui postea accesserunt, breviter indicavit J. Linneborn, *Inventare der nichtstaatlichen Archive der Provinz Westfalen*, t. III, 2, *Kreis Paderborn* (Münster, 1923), p. 190-200.

[3] Horum indiculum confecerat Kl. Honselmann, *Verzeichnis der Handschriften der Dechaneibibliothek zu Höxter*, in *Westfälische Zeitschrift*, t. LXXXIV (Münster, 1927), II, p. 161-62.

[4] *Legendarii Bodecensis menses duo in codice Paderbornensi (Theodoriano B*[a] *2)*, in *Anal. Boll.*, t. LII, p. 321-33.

sium [1], *repperimus ; tres vero in Archivo publico atque in Gymnasio Carolino sex* [2], *faventibus Rev. D. Christiano Dolfen canonico et v. d. Willelmo Schirmeyer, excutere potuimus. Utrique gratiam referimus debitam.*

Franciscus Halkin, S. I.

I. CODICES PADERBORNENSES

CODEX THEODORIANUS B[a] 7

Chartaceus, foliorum non signatorum circiter 200 (0^m, 295 × 0,22), exaratus saec. XV.

Fol. 2 : *Liber Collegii Societatis Iesu Paderborn anno 1610.* Antea fuerat coenobii Falkenhagensis (ita Richter, *Verzeichnis*, p. 38).

Praeter fol. 1-12 et paenultima duo, totum codicem implent

Liber primus (2^{us}, 3^{us} et 4^{us}) Dyalogorum B. Gregorii pape = *BHL.* 6542.

CODEX THEODORIANUS B[a] 8

Chartaceus, foliorum non signatorum circiter 180 (0^m,29 × 0,208), binis columnis exaratus saec. XV.

Fol. 1 : *Liber Collegii Societatis Iesu Paderborn anno 1610.*

Lectionarius, ex cuius altera parte seu Proprio Sanctorum sequentes lectiones breviter notandas duximus.

Totius libri epilogus imprimis afferendus videtur :

Sciendum quod in legendis et sermonibus et omeliis interdum decisa sunt aliqua, retentis aliis sub eisdem verbis, quod designatur per signum + (rubro colore) *positum a principio. Interdum autem, licet raro, abbreviata est aliqua historia sub aliis verbis, quod designatur per signum* T (item rubro colore) *positum a principio. Caveant autem scriptores ne huiusmodi signa omittant. Interdum autem ponuntur omnia sine decisione vel mutacione verborum notabili, et tunc non ponitur aliquod signum ab inicio.*

Sciendum autem quod auctores quibus intitulantur opera positi sunt secundum quod reperti sunt in libris antiquis diversarum ecclesiarum nec debent inseri inter lectiones nec legi nisi solum in omeliis. Ubi

[1] Cf. R. Kuhlenbeck, *Die Bibliothek des Rathsgymnasium, ihre Handschriften und alten Drucke*, I-III (Osnabrück, 1878-80).

[2] Cf. L. Thyen, *Die Bibliothek des Gymnasii Carolini*, I-III (Osnabrück, 1875-77).

autem non potuerunt reperiri auctores Christi (lege *certi*) *de gestis sanctorum, positum est ab inicio « ex gestis ».*

Sequuntur regulae in liturgica officii ordinatione servandae.

1. In die B. Andree ap. +. Cf. *BHL.* 428.

2. De S. Barbara. Ex gestis eius = *BHL.* 917.

3. In festo B. Nycolai. Nota quod Methodius patriarcha primicerio Theodoro nomine scripsit ortum et vitam S. Nycolai argolico stilo. Iohannes vero dyaconus, vocans se servum S. Ianuarii, ad preces fratris Athanasii predictam transtulit in latinum etc. Cf. *BHL.* 6105.

4. In festo B. Lucie virg. Ex gestis eius +.

5. In festo B. Thome ap. Isidorus in libro de ortu, vita vel obitu etc. (*BHL.* 6544-45).

In lectione 2ª alius indicatur fons : *Ganfridus Carnotensis ep.* +.

6. Nota quod magister Iohannes Saliberiensis (*sic*), clericus B. Thome et familiaris, postmodum Carnotensis episcopus, composuit magnam legendam de vita B. Thome a iuventute (*scl. BHL.* 8180). Quidam vero clericus, socius eius in exilio, qui dicit brachium sibi amputatum fuisse in passione eius, compilavit gesta passionis eius (*BHL.* 8182). Facta est autem quedam abbreviacio de gestis illis, que legitur in ecclesia Romana et per Angliam : de qua excerpta sunt que hic dicuntur.

7. In festo B. Silvestri pape. Eusebius Cesariensis +. Cf. *BHL.* 7726.

8. In octava B. Iohannis evang. Isidorus in libro de ortu... SS. Patrum (*BHL.* 6544-45). Nota quod Ysidorus abbreviat hanc legendam Iohannis scriptam a Myleto (*immo* Mellito) ep. Laodicie (*BHL.* 4320).

9. In festo S. Felicis. Paulinus Nolanus ep. T. Cf. *BHL.* 2875.

10. In festo B. Mauri ab. Ex gestis eius T.

11. In festo B. Marcelli pape et mart. Ex gestis eius +.

12. In festo B. Anthonii ab. Athanasius Alexandrinus ep. T.

13. In festo B. Prisce virg. Ex gestis eius +.

14. In festo BB. mart. Fabiani et Sebastiani.

Lectio 1ª (de Fabiano) : *Damasus p. ad Ieronimum, Haymo in christiana rerum memoria, Eusebius in eccles. hystoria, l. VI.*

Lectiones 2-9 (de Sebastiano) : *Ex gestis eius* +.

15. In festo B. Agnetis virg. et mart. Ambrosius +.

16. In festo Agnetis 2°. Ambrosius in passione eiusdem. Et nota : hec visio dicitur contigisse VII[a] die, propter quod fit tunc festum 2°.

17. In festo S. Ignacii ep. et mart.

18. In festo B. Blasii ep. Ex gestis eius +.

19. In festo B. Aghate (*sic*) virg. et mart. Ex gestis eius +.

20 et **21** (in folio insiticio, alia manu scripto). De S. Dorothea. De S. Apollonia.

22. In festo B. Valentini presb. et mart. Ex gestis eius T.

23. In cathedra S. Petri.

Lectiones 4-6 : *Nota quod iste lectiones leguntur in multis ecclesiis et sunt in libris antiquis. Sunt autem sumpte de itinerario Clementis* +.

Lectiones 7-9 : *Ex Cronica Romanorum pontificum, Ieronimus de illustribus viris, Eusebius in eccles. hist. l. 2°.*

24. De B. Thoma de Aquino O.P.

25. In festo B. Gregorii pape. Iohannes qui se vocat ultimum levitarum ad Iohannem papam. Et nota quod iste plene compilavit vitam B. Gregorii et in 4 libros digessit (*BHL.* 3641), cum prius minus plene descripta haberetur. Unde utraque legenda hodie invenitur in multis libris +.

26. In festo B. Benedicti ab. Gregorius in Dyalogo.

27. In festo B. Ambrosii extra tempus paschale. Paulinus Nolanus ep. ad Augustinum (cf. *BHL.* 377) +.

CODEX THEODORIANUS B[a] 11

Chartaceus, foliorum A, B et 172 ($0^{m},287 \times 0,208$), exaratus saec. XV.

Fol. B[v] (cf. fol. 172) : *Liber SS. Petri et Pauli Paderbornae.*

Miscellaneus, magnam partem asceticus.

(Fol. 126-145[v]) Vita B. Elizabeth filie regis Ungarie = *BHL.* 2496-2498.

Omissa sunt nonnulla, praesertim in fine capitulorum. Statim post sepulturam S. Elisabeth abrumpitur narratio, quae sic desinit : *in capella xenodochii pauperum quod ipsa ... construxerat. Interfuerunt abbates multi... ibidem coadunati. Ad tumbam itaque ipsius... leprosi mundantur. Non solum autem corporalis morbus hic medelam invenit et remedium, ymo et spiritualis... Pulsanti ianua gratie aperitur, prestante... Amen. Anno Domini M.CC.XXXI°, mensis* (sic)

novembris, quarta die mensis (lege *migrationis*) *eiusdem* (cf. PRAY, pp. 161, 164).

CODEX THEODORIANUS Ba 12

Chartaceus, foliorum non signatorum circiter 300 ($0^m,29 \times 0,215$), variis manibus exaratus saec. XV.

Fol. 1^v (quod est membraneum) : *Liber domus S. Maynulfi canonicorum regularium in Bodiken Paderbornensis dyocesis.* Sequitur index tractatuum.

In fine primi tractatus : *Finitum et completum sub anno Domini M.CCCC.VII, feria 2a post Letare.* Item, ad calcem secundi tractatus : *anno Domini 1407.*

Ad rem nostram solus pertinet tractatus septimus, qui folia complet 22 et dimidium :

Nota. Hic liber compilatus est de factis, vita et oblacionibus quas Domino obtulerunt nato in Betlehem, sanctorum trium regum Colonie requiescencium = *BHL.* 5137.

Praecedit index capitulorum. Omissis reliquis, desinit statim post narratam translationem Coloniensem : *devote venerantur* (KÖPKE, p. 25, cap. XLI, § 2).

CODEX THEODORIANUS Ba 16

Chartaceus, foliorum non sign. circiter 350 ($0^m,29 \times 0,20$), variis manibus exaratus saec. XV.

Fol. 1^v (membraneo) : *Liber SS. apostolorum Petri et Pauli in Paderborn.*

Miscellaneus. Insunt praeter alia epistulae tres spuriae de S. Hieronymo = *BHL.* 3866-3868 ; ultima sic desinit : *ita ut eis amplius nil fuerit visum* (*P. L.*, XXXIII, 1144).

Praeterea, sub numero 19 :

Passio Domini secundum Nichodemum.

C. TISCHENDORF, *Evangelia apocrypha* [2] (Lipsiae, 1876), p. 335-416. Des. *Unde direxi potestati vestre omnia que gesta sunt de Ihesu... Finita Passio Domini... inventa in pretorio Pilati a Theodocio* (sic) *imperatore in codicibus publicis.*

CODEX THEODORIANUS Pa 24

Chartaceus, foliorum non sign. circiter 90 ($0^m,165 \times 0,105$), exaratus variis manibus saec. XVII. Olim signatus *B 175.*

Fol. 1, scriptum est pro titulo : *Spectantia ad historiam episcopatus Paderbornensis collegit Iosephus Bessen* († 1838).

Ultima sex folia implet

Vita B. Hermanni Praemonstratensis ordinis, primi Scheidae in Westphalia abbatis.

Inc. *Beatus H. genere Israelita de tribu Levi ex patre David et matre Sephora Coloniae Agrippinae natus* — Des. *quando etiam in boreales barba<ro>rum provincias ex hoc seminario virtutum apostolici progressi sunt viri.*

Desunt ultima capitula. Huius Vitae apographa duo leguntur inter *Collectanea Bollandiana* in codice Bruxellensi Bibl. Regiae 8983-84 (de quo J. Van den Gheyn, *Catalogue des mss. de la Bibl. Royale de Belgique*, t. V, p. 624-27) : 1°) fol. 114-115^{v}, ubi in margine inscripsit Io. Gamans S.I. : « ex monumentis ms. per Io. Gelenium... conquisitis collegit Ae. G. L. eiusdem frater » ; 2°) fol. 118-123, ubi a decessoribus nostris annotatum est : « haec Vita... communicata fuit R° P. Petro de Waeghenaere priori S. Nicolai Furnis ». Cf. J. Greven, in *Annalen des hist. Vereins für den Niederrhein*, fasc. 115 (1929), p. 116-17 ; J. Bauermann, in *Sachsen und Anhalt*, t. VII (1931), p. 191-92.

CODEX THEODORIANUS P^{a} 32

Chartaceus, foliorum 42 (0^{m},193 × 0,153), exaratus saec. XVII. Fuit olim Cartusiae Hildeshemensis (fol. 39 : *TerrVIt eXVstâqVe DoMo CartVsIa non est* = 1632).

Compactus ad calcem *Chronologiae benedictino-marianae* quam G. Bucelinus anno 1671 typis mandavit.

1. (Fol. 1-23^{v}) De vita B. Bernardi comitis Lippiensis, ep. Leahlensis in Livonia.

Inc. *Referam tantum ea capita* — Des. *tota in Livonia Deo fuit consecratus.* — De hoc beato Semgallensi episcopo († 1220), videsis *Anal. Boll.*, t. XX, p. 229, et P. Becker, in *Dictionnaire d'histoire et de géographie eccl.*, t. VIII (1935), col. 743-45.

2. (Fol. 24-28^{v}) Abbreviatio totius vitae B. Bernhardi ep. et fundatoris monasterii S. Godehardi ep. Hildesiensis.

Inc. *Bernardus ep. de prosapia comitum de Walleshusen* — Des. *in monasterio B. Godehardi ep. requiescit.* — Cf. *BHL.* 1241.

CODEX THEODORIANUS P^{a} 47

Chartaceus, foliorum 97 (0^{m},205 × 0,165), ex variis fasciculis compactus saec. XVIII exaratis.

(Fol. 65-80) Copia primae fundationis Schildecensis ex antiquissimo ms. fideliter desumpta.

Inc. *Antiqui gentiles maxime ad ethicam studia* — Des. *imperatoris privilegium super hoc accipiunt.* Sequitur diploma Ottonis II, datum anno 974 (*M.G.*, D.O., t. II, n. 74). Haec narratio, quae aliquando *Vita S. Marcswidis* appellatur, edita est ex codice vix vetustiore in *M.G.*, Scr. t. XV, 2, p. 1046-52. Cf. H. Redecker, *Das Stift Schildesche im Mittelalter* (Emsdetten, 1936), p. 1-11.

CODEX THEODORIANUS P^{a} 54

Chartaceus (praeter pauca folia membranea), foliorum non sign. circiter 300 ($0^{m},213 \times 0,142$), variis manibus exaratus saec. XV.

Fol. 3^{v} et iterum fol. 4 : *Liber monasterii S. Maynulfi in Bodeke prope Paderborn, ordinis canonicorum regularium.* Initio Vitae S. Leonis IX, in marg. inf. : *Isti duo sexterni pertinent regularibus canonicis in Bodeke prope Paderborn.*

Ultima 43 folia implent libelli hagiographici :

1. (folia 19) Vita S. Leonis pape noni huius nominis = *BHL.* 4818. April. 19.

2. (folium 1 1/2) Sequuntur miracula que post obitum B. Leonis pape noni per divinam gratiam ipsius meritis facta sunt = *BHL.* 4821.

Post num. 22 (qui des. *subito erectus est*), pro ultimis miraculis (num. 23-26) haec habentur : *Illic vero venit mulier quedam vetula, privata oculorum lumine : per merita B. Leonis meruit visum recipere. Dietmarus vero Curiensis ep.* (de quo *Act. SS.*, April. t.II, p. 673-74) *Romam veniebat et quemdam hominem mutum ab infancia secum ducebat. Ille vero ad tumulum sancti viri gressum tendebat et ibi aliquandiu dormiens iacebat. Illuc ergo mutus veniebat et inde cum loquela recedebat. De tantis ac talibus atque hiis similibus viri Dei miraculis que Deus per illum fecit et faciet, ipse Deus solus laudandus est qui mirabilis est in sanctis suis. Et si lingue tacebunt, opera sine mora clamabunt.*

3. (folia 17 1/4) Gesta Gregorii peccatoris ad penitenciam conversi et ad papatum promoti = *BHL.* 3650.

Inc. « prefacio » : *Glorioso principi Dño Wilhelmo de Lunenburch A<rnoldus> ... abbas de S. Iohanne in Lyubeka... Opus quod nobis iniunxistis de teutonico transferre in latinum* — Inc. prol. *Igitur de peccatoribus locuturi inmensam et admirabilem Dei pietatem attendamus* — Inc. liber I : *Est*

regio quedam Equitania dicta quam mare a<l>luit — Des. liber IV : *Laudemus ergo Dominum | qui... auget donum meriti | per fructum penitencie | opem ministrans gracie. | Explicit liber gregorianus.* — Inc. epilogus metricus : *Hec ergo forma omnibus | sit data peccatoribus* — Inc. conclusio : *Paruimus, princeps, quanquam haut tolleranda iubebas* — Des. *nobis crescat meritum et ipsis tocius virtutis augmentum. Amen.*

Edidit ope huius unius codicis Gustavus von Buchwald, *Arnoldi Lubecensis Gregorius peccator* (Kiel, 1886).

4. (folia 5) Vita cuiusdam servi Dei Roberti.

De qua *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 279-80, num. 26.

CODEX THEODORIANUS P^{a} 55

Chartaceus, fol. 223 (0^{m},20 × 0,165), ex aliquot fasciculis compactus variis manibus exaratis saec. XVII.

Ad rem nostram pertinet libellus 21 :

(Fol. 211-212^{v}) Vita Reineri eremitae Osnabrugensis ex antiquissimis Eccl. Osnabr. Cath. manuscriptis et aliis authenticis documentis.

Inc. *Frater Reinerus in Frisia occidentali* — Des. *ad ipsius Reineri honorem ac populi devotionem.* Sequitur breve monitum *Ad lectorem.* — Ed. in *Proprio Sanctorum Dioecesis Osnabrugensis* (1652), p. 69-70. Cf. *BHL.* 7083.

CODEX THEODORIANUS P^{a} 62

Chartaceus, fol. sign. 1-60 et non sign. circiter 50 (0^{m},155 × 0,205 vel 0,215), non una manu exaratus saec. XVI. Olim signatus *K^{a}* et *ms. 21.*

1. (Fol. 1-66) Publicatio sacrarum reliquiarum metropolitanae Ecclesiae Coloniensis, quae in festo SS. Petri et Pauli ap. septimo quoque anno fieri solet, R^{di}... Ioannis Walschartz Tungrensis... eiusdem metropolitanae eccl. presb. canonici, opera R^{di} Dñi Leonardi Rubeni Benedictini... in lucem aedita... Coloniae... 1599.

Liber prelo paratus, at nunquam, ut videtur, editus. Cf. I. Hartzheim, *Bibliotheca Coloniensis* (1747), p. 224.

2. Publicatio reliquiarum metropol. eccl. Colon. anno Dñi 1587... per me Io. Walschartz...

CODEX THEODORIANUS Pa 75

Chartaceus (insertis membranis aliquot), foliorum 52 (0^m,282 × 0,195), binis columnis exaratus saec. XV. Compactus cum impressis libellis quattuor.

Totum codicem implet

Liber collectus de gestis et translacionibus SS. trium regum = *BHL.* 5137.

Praecedit index capitulorum.

CODEX THEODORIANUS Pa 130, II

Chartaceus, foliorum 225 (0^m, 33 × 0, 21), saec. XVII exaratus. Fuit olim Collegii S.I. Fol. A, manu saec. XIX : *Ioannis Grothaus S.I.* [de quo Cl. Honselmann, in *Sankt Liborius, sein Dom und sein Bistum* (Festschrift, Paderborn, 1936), p. 98-99] *annotationes, observationes et excerpta e codicibus mss. quae ad historiam Paderbornensem spectant.*

1. (Fol. 10-11v et 31-35v) Chronologia S. Ubiae Perpetuae, matronae, ... oriundae Coloniae civitate Ubiorum, passae Carthagine...

2. (Fol. 157-189) Martyrologium Paderbornensis dioecesis.

De quo Honselmann, t. c., p. 95-96.

3. (Fol. 194-225v, olim sign. pag. 1-76) Sanctuarium Paderbornense ex P. Gamansii scriptis.

Apographum (cum annotationibus P. Grothaus) operis Gamansii quod in codice 317 Societatis archaeologicae adhuc exstat. Vide Honselmann, t.c., p. 98 ; infra, p. 237.

CODEX THEODORIANUS Pa 130, III

Chartaceus, foliorum 206 (0^m,32 × 0,20), exaratus saec. XVII, partim a P. Io. Grothaus S.I.

1. (Fol. 1-75) Bodensia (*lege* Bodecensia) et maxime S. Meinolphi fundatoris vitam et res spectantia, ex P. Ioannis Gamansii S.I. collectaneis exscripta et subinde notis illustrata anno 1664 Ratisbonae in comitiis.

Insunt, annotationibus illustrati, libelli *BHL.* 5881 (fol 5-20, « ex cod. ms. coenobii Harderhusani O. Cist. ») et 5883 (fol. 37-49v), sermones duo de S. Mainulfo (fol. 23-24.

et 25-26), Vitae et miraculorum epitome anno 1523 collecta (fol. 27-28v), acta seu lectiones IX « ex Breviario ms. in pergameno Collegii S.I. Paderbornae » (fol. 29-30) et Vita vulgari idiomate conscripta (fol. 31-36).

Vitam auct. Gobelino Persona excipit *cap. VII. Miraculum de partu monstruoso* (fol. 51-52) : instrumentum publicum, die 18 dec. 1435 a notario confectum *in domo dicta Schulpershus ad aquilonem coemiterii parochialis in Bödeken.*

2. (Fol. 163-167v) <De Vita et miraculis S. Meinulfi narratiunculae quattuor>.

CODEX THEODORIANUS Pa 130, IV

Chartaceus, foliorum 127 (0m,32 × 0,20), variis manibus exaratus saec. XVII. Fuit olim Collegii S.I.

1. (Fol. 103-115) Vita S. Heymeradi presb. et conf. = *BHL.* 3770. Iun. 28.

In margine notatae sunt *variantes lectiones ex libro ms. in 4to tit. Itiner. Terrae S.*, qui *ms. Bodicensis* fol. 117 appellatur et nunc periisse videtur. — Additum est epitaphium sancti (*Act. SS.*, Iun. t. V, p. 385).

2. (Fol. 115v-117) De revelatione construendi oratorii S. Mariae iuxta Hervordiam. Iun. 19.

Inc. *Si quis hominum desiderio sciendi flagitaverit* — Des. *basilicam... aedificaverunt, ubi usque hodie... miracula clarescent* (sic), *praestante... Amen.*

Ed. ex hoc cod. R. Wilmans, *Westfälisches Urkundenbuch*, Additamenta (Münster, 1877), p. 101-103 ; inde *M.G.*, Scr. t. XV, 2, p. 1053-54.

3. (Fol. 119-125) Vita S. Pusinnae virg. = *BHL.* 6993.

Ex ms. Bodecensi (nunc Monasteriensi 353 vel 21 : cf. *Anal. Boll.*, t. XXVII, pp. 275-76, 297).

4. (Fol. 125-127v) Translatio S. Pusinnae virg. = *BHL.* 6995.

CODEX SOCIETATIS ARCHAEOLOGICAE 2

Chartaceus, foliorum 178 (0m,193 × 0,158), variis manibus exaratus saec. XVII-XVIII. Est hoc *Chonicon Abdinghofense.*

Continet, sicut et cod. 1 qui inscribitur *Catalogus chronographicus... abbatum... Abdinghoff* (anno 1572 confectus), nonnulla de S. Meinwerco, ex quibus haec tantum afferimus :

1. (Fol. 18-23) Brevis de ven. domini Meinwerci... Vita descriptio.

2. (Fol. 25-25v) De praedicto fundatore nostro laudatissimo ven. dño Meynwerco ep. antiquissimi et memorabiles versus.

Edidit F. TENCKHOFF, ex codice 31 eccl. cathedralis Treverensis, in *Zeitschrift für vaterländ. Geschichte u. Altertumskunde*, t. LXXVIII (Münster, 1920), II, p. 71-73.

Des. mutil. (deperdito fol. 26) : *Huncque Dei sanctum non est nobis dubitandum* (TENCKHOFF, v. 46).

3. (Fol. 170-171v) B. Meinwerci, comitis Geldriae, decimi ep. Paderbornensis... vitae descriptio perbrevis.

Sequitur (fol. 172) *De Meinwerci ep. beatitudine.*

CODEX SOCIETATIS ARCHAEOLOGICAE 3

Chartaceus, foliorum 91 ($0^{m},197 \times 0,158$), exaratus variis manibus saec. XVII-XVIII. Olim monasterii Abdinghof.

1. (Fol. 82-83) De S. Felice mart. compatrono. Martii 16.

Notulae de translatione per B. Meinwercum et depositione in Abdinghof. Cf. *Anal. Boll.*, t. LII, p. 330, num. 70.

2. (Fol. 84) Ex Vita S. Authoris ep. Trev. ms. in perg. et conservatur in bibl. Bödecensi.

Index capitulorum (1-13) libelli *BHL.* 747. Codicis Bodecensis, qui videtur periisse (cf. *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 316, litt. Y), superest apographon in cod. 176 Bibliothecae Bollandianae.

3. (Fol. 84v-85v) De adventu S. Authoris ep. Trever. ad monasterium S. Aegidii Brunswicensis civitatis.

Epitome libelli *BHL.* 748.

CODEX SOCIETATIS ARCHAEOLOGICAE 76

Chartaceus, foliorum sign. 262 et non sign. circiter 100 ($0^{m},29 \times 0,21$), binis columnis exaratus variis manibus saec. XV.

Fuit olim Groeningensis in Saxonia monasterii ; legitur enim, fol. 1 : *Liber BB. Viti, Ciriaci, Iustini in Gronig, datus monasterio nostro ex testamento dñi D. Wulf.*

Non cum ceteris Societatis archaeologicae codicibus in Academiae bibliotheca nunc servatur, sed in Antiquitatum Musaeo, quod in publicis aedibus (vulgo *Rathaus*) constitutum est, invisentibus exhibetur.

1. (Fol. 189-190) De S. Dorothea.

Lectiones sex. Inc. ut *BHL.* 2324. Omisso fine des. *feras illas Theophilo. Et hoc dicto decollata est anno Domini 288 octavo id. febr. sub Dyocletiano et Maximiano imperatoribus Romanorum.*

2. (Fol. 191-197) De S. Elyzabeth = *BHL.* 2506.

Praetermissus est prologus. Sequuntur lectiones sex in eiusdem festo recitandae.

3. (Fol.236v-237v) Passio decem milium militum = *BHL.* 22.

Des. *et S. Hermolaus... qui eosdem martires baptisavit.*

CODEX SOCIETATIS ARCHAEOLOGICAE 138

Chartaceus, foliorum 55 (0^m, $308 \times 0{,}195$), exaratus saec. XVII. Olim Bodecensis. Inscribitur *Samuel redivivus, sanctus Meinolphus in cathedrali Paderbornensi diaconus, in Bodecensi ecclesia...*
Foliorum 1-19 sola pars superior superest.

(Fol. 2-6) Vita S. Meinolphi conf., conscripta a Gobelino Persona officiali = *BHL.* 5883.

Omissi sunt prologi. Post cap. 30, pro ultimis miraculis legebatur brevis epilogus, qui inc. *Haec sunt miracula.*
Reliquum codicem complent notae de vita et cultu S. Meinulfi et carmina multa de eodem Bodecensium patrono. Cf. W. Stüwer, *Die Verehrung des hl. Meinolf*, in *Westfalen*, t. XIX (Münster, 1934), p. 233, n. 37, et p. 237, n. 68, 71.

CODEX SOCIETATIS ARCHAEOLOGICAE 317

Chartaceus, pag. 200 (0^m, $203 \times 0,16$, intermixtis foliis aliquot vel maioribus vel minoribus ; immo quaedam typis impressa sunt), variis manibus exaratus saec. XVII.
Emptus Londinii anno 1911, antea Phillippicus 8178 (pag. 3), olim Bibliothecae Bollandianae, ubi signatus erat SS 3 et H 109.

1. (Pag. 3 et 12-36) Pervetus kalendarium Ecclesiae Paderbornensis ex membrana.

Editum et illustratum a Cl. Honselmann, in *Sankt Liborius, sein Dom und sein Bistum* (Festschrift, Paderborn, 1936), p. 95-120.

2. (Pag. 45-127) Ecclesiae Paderbornensis Sanctuarium <a P. Io. Gamans S.I. collectum>, post additionibus propria P. Io. Grothuss manu scriptis auctum.

Huius Sanctuarii apographum habes in codice Theodoriano P[a] 130, II, de quo superius, p. 234.

2. (Pag. 159-185) Catalogus reliquiarum Collegii S.I. Monasterii Westphaliae.

CODEX HUXARIENSIS 15 a

Chartaceus, insertis membranis aliquot, foliorum 258 ($0^{m},29 \times 0,21$), lineis plenis ut plurimum exaratus saec. XV.

Fol. 1[v]: *Liber S. Thome in Bursfeldia* (cf. P. Lehmann, *Corveyer Studien*, München, 1919, p. 57, num. 76). In decanali bibliotheca Huxariensi (Höxter), ubi ad annum usque 1931 servabatur, numero signatus erat 25. Non ipsi inspeximus, sed a nobis rogatus v.d. Cl. Honselmann.

1. (Fol. 31[v]-32) Petri Damiani miraculum de horis B. M.V. = *Mir. BVM.* 347.

2. (Fol. 32-36[v]) Vita B. Theophili cuiusdam vicedomini = *BHL.* 8121.

II. CODICES OSNABRUGENSES

CODEX GYMNASII CAROLINI 11

Chartaceus, foliorum 323 ($0^{m},213 \times 0,142$), partim lineis plenis, partim (inde a fol. 249) paginis bipartitis exaratus variis manibus saec. XV. Constat ex aliquot codicibus iam ante saec. XVII, ut videtur, conglutinatis.

Fuit monialium O.S.B. in Malgarten (fol. A[v]: *Liber S. Marie et B. Iohannis ev. in Malgerdem*), dein *Collegii Paulini S.I.* Osnabrugensis, ubi signatus erat *Q.s.13.*

1. (Fol. 249-282[v]) Tractatus in opusculum de laude S. Benedicti.

Inc. prol. *Nemo, cum legit, subsequens opusculum debet me arguere de presumpcione* — Inc. *B. papa Gregorius 2° libro Dialogorum scribit Vitam B. Benedicti, et ut Vincencius ait in Speculo historiali* — Des. *tanquam exemplar monastice vite susceperunt. Optime igitur de tanto patre B. Gregorius ita cantat ... ut te sequi ad patriam eterne claritatis mereamur. Amen.* Post prologum legitur index capitulorum (fol. 250).

2. (Fol. 283-298) Historia de invencione corporis S. Anthonii ab. = *BHL.* 612.

3. (Fol. 298-302v) <Tentatio S. Antonii ab.>

Inc. *Anthonius cum septuaginta* [*esset*] *annis in deserto habitasset* —Des. *singula per ordinem enarravit et docuit eos Deum super omnia diligere... qui est benedictus in secula. Amen.*

Eadem omnino narratio quae et in codice Universitatis Monasteriensis 432, fol. 142-144, habetur et in codice 1143 bibliothecae civitatis Treverensis passim retractata inscribitur *Muscipula S. Anthonii* (cf. *Anal. Boll.*, t. LII, p. 187, num. 17 et p. 461).

4. (Fol. 302v-308v) Legenda S. Dympne virg. et mart., filie regis Hybernie = *BHL.* 2352, 2353. Maii 15.

Omissi sunt prologi, alia nonnulla contracta. Post exscriptum epitaphium (*BHL.* 2353, c. IV, paulo ante finem), pro reliquis capitulis legitur hic epilogus : *Et quoniam diversa conscripta miracula... longum esset enarrare, propterera* (sic) *brevitatis causa omittuntur. Cum* (lege *Quin*) *eciam obsessi a demonibus de die in diem per eam liberantur, qui ad eius venerabile templum in Ghele afferuntur, ubi hec S. Dympna suam passionem sustinuit et corpore requiescit.*

Sequitur rhythmus *Alma Deum Dympna* (CHEVALIER, *Repert. hymnol.*, n. 838) et *Oracio de S. Dympna.*

5. (Fol. 309-323) Genealogia sanctissimi Benedicti monachorum patris maximi.

Inc. prol. *Nota genealogiam B. Benedicti et S. Scholastice sororis sue. Pater eorum Providus nomine, imperiali genere natus, filius scilicet Iustiani* (sic) *imperatoris, comes Nursie provincie* — Inc. *Sequuntur summi pontifices de ordine S. Benedicti : S. Silverius post papatum monachus, XII kal. iulii* — Des. *abbas Lapus et multi alii O.S.B. scripserunt sacros libros ad honorem D.N.I.X. ... Amen.*

Idem, ni fallor, opusculum, praeter primam prologi partem, de quo *Anal. Boll.*, t. XVII, p. 87-88. Post prologum leguntur versus *Mitis et invicte Christi verna Benedicte* (CHEVALIER, *Repert. hymnol.*, n. 29678). Fabulosa « genealogia » S. Benedicti, Iustiniani imperatoris nepotis, legitur etiam apud P. RICORDATI, *Historia monastica* (Roma, 1575), p. 11-12, ubi ex Chronicis urbis Nursiae eruta asseritur. Cf. et TRITHEMIUS, *De viris illustribus O.S.B.*, I, 1.

CODEX GYMNASII CAROLINI 24

Chartaceus, foliorum 198 (0m,207 × 0,14), exaratus saec. XIV-XV. Olim signatus *D.γ.74.*

1. (Fol. 1-125v) Liber spiritualis (*lege* specialis) gracie, vel Vita S. Mechteldis virg.

De quo *BHL.*, p. 856.

2. (Fol. 157-198v) Vita B. Elizabeth vidue = *BHL.* 2496.

CODEX GYMNASII CAROLINI 27

Membraneus, foliorum non sign. circiter 200 (0^m,31 × 0,215), paginis bipartitis exaratus saec. XIII.

Fuit *Collegii Paulini*, ubi signatus erat *B. Greg. M. 4.*

Totum complet

Liber Dialogorum Gregorii pape urbis Rome = *BHL.* 6542.

Avulsis ultimis quattuor foliis desinit mutilus : *in seipso immortaliter... vivens, pro nobis iterum* | (= lib. IV, c. 60).

CODEX GYMNASII CAROLINI 31

Chartaceus, foliorum sign. 132 et non sign. circiter 140 (0^m,277 × 0,205), binis columnis exaratus variis manibus saec. XV.

Fol. 132v : *Expliciunt Gesta de Christo filio Dei, que ad honorem et ad reverenciam nobilissimi Ottonis ac optimi sanguinis de Depholte exemplavi. Amen.*

(Fol. 125-132v) Historia Carini et Eleuterii relatio de gestis et vita filii Dei Iesu Christi.

Inscriptio recentiore manu addita est. Est haec Passio Domini secundum Nicodemum, et desinit ut in codice Paderbornensi Theodoriano B^a 16, de quo supra, p. 230.

CODEX GYMNASII CAROLINI 32

Chartaceus, foliorum non sign. 148 (0^m, 205 × 0,14), variis manibus exaratus saec. XV.

Fuit *Liber ecclesie in Borchorst*, ut notatum est in tegumento. Olim signatus erat *D. γ. 76.*

Ad rem nostram faciunt libelli tres, numeris 12-14 distincti :

1. (folia 4) Prodigium Udonis archiep. Meydeburgensis = *BHL.* 5762.

Miraculum scilicet S. Mauritii.

2. (folia 13) De Purgatorio Patricii = *BHL.* 6510.

3. (folia 2) Item de Patricio et eius Purgatorio = *BHL.* 6514.

CODEX GYMNASII CAROLINI 62

Chartaceus, foliorum 25 ($0^{m},182 \times 0,16$), descriptus saec. XVII *per P. Theodoricum Lilie professum Iburgensem* (fol. 1^{v}).

Fuit *monasterii Iburgensis* (fol. 2), dein *Collegii Paulini*, ubi signatus erat *R.g.7.*

1. (Fol. 2-22^{v}) Passio S. Christinae virg. et mart. = *BHL.* 1749.

2. (Fol. 22^{v}-25^{v}) Quomodo caput S. Christinae virg. et mart. delatum sit in Hertzebroick = *BHL.* 1762.

CODEX ARCHIVI PUBLICI 2

Chartaceus, foliorum 14, sign. 2-15. Constat ex 2 binionibus et 1 ternione, tribus manibus exaratis saec. XVII.

1. (Fol. 2-5^{v} ; $0^{m},30 \times 0,202$) Passio SS. mart. Hermachorae et Fortunati = *BHL.* 3838.

Descripsit *Ioannes Mihilinus Veneta... notarius necnon Rmi Capituli Aquileiani cancellarius, de libro existente in Archivio eiusdem Rmi Capituli* (fol. 5^{v}).

2. (Fol. 6-9 ; 0^{m}, 331×0, 203) De S. Parmerio vel Permerio ep. Cremonensi et martyre Ursulano.

Apographum epistulae Hermanni Crombach S.I. ad ill. Franciscum Guilielmum principem et episcopum Osnabrugensem datae « Coloniae, 17 oct. 1645 ». Cf. H. Crombach, *S. Ursula vindicata* seu *Vita et martyrium S. Ursulae* (Coloniae, 1647), p. 687-91.

3. (Fol. 10-15 ; $0^{m},30 \times 0,187$) B. Adolphi Osnabruggensis ep. Vita.

Inc. *B. Adolphus, Osnabrugensis ep., ex nobilissima domo prognatus, inter illustrissimos Ecclesiae Coloniensis canonicos accensus* — Des. *sacra ossa... in choro iuxta alias sanctorum sacras exuvias reponi fecit.*

Ex hoc codice edidit B. Beckschaefer, *Der hl. Adolf, Bischof von Osnabrück* (Paderborn, 1924), p. 47-53.

Sequuntur *Notae* de origine sancti et de tempore praesulatus eius (cf. *Act. SS.*, Febr. t. II, p. 571-72).

CODEX ARCHIVI PUBLICI 186

Folium membraneum formae maioris (0m, 80 × 0, 30), binis columnis exaratum saec. XIV et XV.

Saec. XVII affixa est chartula cum titulo : *Designatio reliquiarum ecclesiae cathedralis Osnabrugensis.*

Elenchum ex hoc codice edidit E. Fink in *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XXVII (1906), p. 465-72. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVIII, p. 281-98.

CODEX ARCHIVI PUBLICI 199

Folium membraneum (0m,375 × 0,27), binis columnis exaratum saec. XV.

Praebet elenchum reliquiarum quae in ecclesia S. Iohannis Osnabrugensi asservabantur.

Inc. *In ecclesia S. Iohannis sunt reliquie infrascripte. In capsa argentea* — Des. *Item in choro in fenestra prope summum altare in parte australi in angelo deargentato est una costis de S. Amore* (add. man. rec. : *nunc in altari S. Iohannis*). *Hic dic miracula de S. Amore, quantam graciam obtinuit coram omnipotenti Deo propter merita ipsius : primo de mulieribus pregnantibus, 2o de choruscacionibus, 3o de febricitantibus. De quibus plura patent exempla.*

INDEX SANCTORUM

Acacius et socii 10 000 mm. 237[3].
Adulfus ep. Osnabrug. 241[3].
Agatha v. m. 229[19].
Agnes v. m. 229[15], [16].
Ambrosius ep. Mediol. 229[27].
Amor 242 (cod. 199).
Andreas ap. 228[1].
Antonius ab. 228[12], 239[23].
Apollonia v. m. 229[21].
Auctor ep. Trever. 236[2],[3].

Barbara v. m. 228[2].
Benedictus ab. Casin. 229[2v], 238[1] (cod. 11), 239[5].
Bernardus II ep. Hildeshem 231[3].
Bernardus Lippiensis ep. in Livonia 231[1].
Blasius ep. m. 229[18].

Christina v. m. 241[1], [3].
Clemens p. m. 229[23].

Dorothea v. m. 229[20], 237[1].
Dympna v. m. 239[4].

Elisabeth landgr. Thuring. 229 (cod. B[a] 11), 237[3], 240[3].

Fabianus et Sebastianus mm. 228[14].
Felix m. Aquileiae 236[1] (cod. 3).
Felix presb. Nolanus m. 228[3].

Gregorius p. I 229[25].
Gregorius peccator p. 232[3].

Heimeradus presb. Hasung. 235[1].

Hermagoras et Fortunatus mm. 241[1] (cod. 2).
Hermannus O. Praem., ab. Scheid. 231.
Hieronymus presb. 230 (cod. 16).

Iesus Christus. Passio secundum Nicodemum 230, 240 (cod. 31).
Ignatius ep. m. 229[17].
Iohannes ap. ev. 228[8].

Leo p. IX 232[1, 2].
Lucia v. m. 228[4].

Magi tres 230, 234.
Marcellus p. m. 228[11].
Marcswidis 232.
Maria Deipara. Revelatio de construendo oratorio 235[2]. Miraculum 238[1].
Mauritius m. Agaun. 240[1].
Maurus ab. 228[10].
Mechtildis mon. in Helpede 240[1].
Meinulfus diac. Paderborn. 234[1], 235[2], 237.
Meinwercus ep. Paderborn. 236[1-3], 236[1] (cod. 3).
Milites 10 000 *Vid.* Acacius.

Nicolaus ep. Myr. 228[3].

Parmerius vel Permerius ep. Cremon. m. Ursulanus 241[2] (cod. 2).
Patres italici 227, 240 (cod. 27).
Patricius ap. Hibern. — Purgatorium 240[3], 241[3].
Permerius. *Vid.* Parmerius.
Perpetua m. Carthagine 234[1].
Petrus ap. 229[23].
Prisca v. m. 228[13].
Pusinna v. 235[3, 4].

Rainerius recl. Osnabrug. 233.
Robertus quidam 233[4].

Silvester p. 228[7].

Theophilus vicedominus 238[2].
Thomas ap. 228[5].
Thomas Aquin. 229[34].
Thomas ep. Cantuar. m. 228[6].

Valentinus presb. m. 229[22].

Kalendarium Paderbornense 237[1] (cod. 317).

Martyrologium Paderbornense 234[2].

Reliquiae Colonienses 233[1, 2]; Monasterienses 238[2]; Osnabrugenses 242 (bis).

Sanctuarium Paderbornense 234[3], 237[2] (cod. 317).

UN SERMON INCONNU DE RUPERT, ABBÉ DE DEUTZ, SUR S. PANTALÉON

Grâce au prestige politique de ses gouvernants autant que par son importante situation commerciale, Cologne était devenue, au XII^e^ *siècle, la cité la plus considérable de l'Empire. Comme foyer d'idéal chrétien, celle qu'on appela* Sancta Colonia *— l'expression date de cette époque — ne jetait pas un éclat moins vif. Parmi ses fondations religieuses, l'abbaye de Saint-Pantaléon, dotée par S. Brunon, frère d'Otton I^er^, se signalait alors particulièrement ; elle avait été une des premières, sous l'archevêque Annon, à recevoir les observances de la réforme.*

Dans un substantiel article qu'a publié le Jahrbuch des kölnischen Geschichtsvereins [1], *M. Erich Weise ramenait naguère l'attention des érudits sur l'activité littéraire des moines de Saint-Pantaléon au* XII^e^ *siècle. Bien que l'étude de M. Weise ait eu pour principal objet les procédés de chancellerie et la rédaction de quelques actes dont l'authenticité a été mise en doute, on y trouve aussi des indications précieuses au sujet de plusieurs écrits hagiographiques ; telle, par exemple, la* Vita Brunonis altera, *qui fut élaborée dans le célèbre monastère sous l'abbatiat de Wolbéron.*

D'une série de miracles, attribués au patron local S. Pantaléon de Nicomédie et dont le récit a été publié dans les Acta *comme l'œuvre d'un religieux de l'abbaye, M. Weise n'a pas cru devoir s'occuper, la date de leur composition, sous la forme où ils nous sont parvenus, n'étant rien moins qu'établie* [2].

[1] Tome XI (1929), p. 1-105 : *Urkundenwesen und Geschichtsschreibung des Klosters St. Pantaleon zu Köln im 12. Jahrhundert.*

[2] *Act. SS.*, Iul. t. VI, p. 401 ; cf. ci-dessous, p. 246, note 1.

Nous voudrions, dans le présent travail, faire connaître un sermon, demeuré inédit, qui remonte au premier tiers du XII^e^ siècle et qui contient plusieurs de ces Miracles dans leur première rédaction. Comme on espère le montrer, ce texte, qui sera imprimé ci-dessous, fut écrit pour la fête de S. Pantaléon par Rupert, abbé de Deutz.

Au cours de son enquête, M. Weise a été conduit à étudier de plus près un recueil, hagiographique pour une bonne part, qu'on appelle le « Liber sancti Pantaleonis ». Ce beau manuscrit, enrichi de miniatures et d'initiales ornées, est conservé actuellement aux archives de l'État à Dusseldorf [1]. *Il a été décrit jadis par Bernard Simson* [2], *qui s'est intéressé spécialement aux Vies de S^te^ Mathilde et de S. Brunon. Diverses mains s'y rencontrent, que M. Weise s'est efforcé avec soin de distinguer et de dater. Le fond principal est du XII^e^ et du XIII^e^ siècle. Parmi ces documents, nous relèverons seulement ici ceux qui traitent de S. Pantaléon. Fol. 2^v^-26^v^ :* Passio S. Pantaleonis (= BHL. *6436*) ; *fol. 27-33^v^ :* Sermo in natale S. Pantaleonis (*inc.* Sancta sollemnitas beatissimi martyris Pantaleonis, quae nos in nomine Domini congregavit) ; *fol. 34-50 :* Miracula (= BHL. *6445*).

Il existe, à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, une réplique assez fidèle du « Liber sancti Pantaleonis ». C'est le manuscrit 329-41, originaire, lui aussi, de la grande abbaye rhénane, où il a été exécuté au XIV^e^ siècle. Il reproduit la plupart des pièces hagiographiques mentionnées [3].

Signalons, en outre, qu'à Leiden, le manuscrit Bon. Vulcan. 100, de l' Université, datant du XII^e^ siècle, contient, fol. 81-83, un long fragment des Miracula *de Cologne* (= BHL. *6445, n° 8 med. - n° 11*) [4].

[1] Manuscrit A. 18 (ou G. V. 2). Cf. WEISE, p. 58 et suiv. ; Kl. LÖFFLER, *Kölnische Bibliotheksgeschichte im Umriss* (Köln, 1923), p. 80.

[2] Dans le tome VII de LACOMBLET, *Archiv für die Geschichte des Niederrheins* (Köln, 1869), p. 148-73.

[3] *Catal. Lat. Brux.*, t. I, p. 194-202. Voir aussi l'article récent de K. CHRIST, *Zur jüngeren Vita Mathildis reginae*, dans *Archiv für Urkundenforschung*, N. F., t. I (1937), p. 133.

[4] Le manuscrit a été signalé par Löffler, t. c., p. 80 ; et par P. LEHMANN, *Holländische Reisefrüchte*, p. 14, dans les *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie* de l'année 1920.

Il était indispensable de noter ces éléments de la tradition manuscrite, avant de parler d'un recueil, non encore analysé jusqu'à ce jour, appartenant à l'Historisches Archiv de Cologne, le Wallraf. f. 320 ; nous y avons rencontré les textes sur S. Pantaléon, mais sous une forme qui représente un état antérieur de ce groupe de documents. Si la Passio *appartient à la même recension, le* Sermo *est entièrement différent, et trois Miracles seulement s'y rattachent. Nos devanciers, en publiant comme l'œuvre d'un seul auteur l'ensemble des* Miracula *de Cologne, n'avaient pu les apprécier assez exactement, faute d'une base chronologique suffisante pour en fixer l'origine* [1]. *Cette base, nous pouvons l'établir aujourd'hui avec certitude pour les trois premiers récits, qui sont au demeurant les plus dignes d'intérêt.*

Le manuscrit Wallraf. f. 320 est l'œuvre de plusieurs mains de la seconde moitié du XII^e^ *siècle. Il compte 191 feuillets de parchemin, et mesure* 0^{m}, *340* × *0, 232. Le contenu est hagiographique : d'abord les Passions des Apôtres, ensuite divers textes sur l'image du Sauveur de Béryte, l'invention et l'exaltation de la Croix, la translation des Mages de Constantinople à Milan, enfin les Vies de S. Martial, de S^te^ Gertrude, les Actes de S. Pantaléon, de S. Corneille, de S. Cyprien et quelques autres* [2]. *Au fol. 6, on lit un index des pièces ; les noms de S^te^ Gertrude et de S. Pantaléon y ont été transcrits en lettres d'or. Au fol. 137, dans la marge supérieure, en regard d'un passage se rapportant à l'abbaye de Saint-Pantaléon, on a noté :* Magna laus monasterii S. Panthaleonis Colonie. *Il y a donc lieu de croire que le manuscrit a appartenu à ce monastère. Une indication, d'ailleurs fort peu apparente, qui se rencontre, fol. 91^v^, entre les deux colonnes du texte :* Liber S. Marie de Berge (*Altenberg*), *ne se rapporterait donc pas au recueil, ou du moins au recueil complètement constitué* [3].

[1] En raison du texte peu sûr dont il disposait et où plusieurs noms propres lui paraissaient altérés, le P. Boschius se montra fort hésitant (t. c., p. 423) ; il inclinait cependant vers une composition assez tardive, au XIII^e^ siècle déjà avancé (p. 426).

[2] Une description plus détaillée en sera donnée dans le Catalogue des manuscrits hagiographiques de Cologne, qui est en préparation.

[3] Il est à noter que les manuscrits d'Altenberg qui ont survécu, sont conservés actuellement, non à Cologne, mais à Dusseldorf.

Les textes sur S. Pantaléon sont les suivants. Fol. 127-133v : Passio S. Pantaleonis ; *fol. 133v-139 :* Sermo domni Rûberti abbatis de eodem precioso martyre Pantaleone (*inc.* Scimus, inquit Apostolus, quoniam diligentibus Deum).

N'ayant pas ici pour dessein d'éclairer les Actes du martyr de Nicomédie, mais seulement un épisode de sa gloire posthume en Occident, nous laisserons de côté le premier de ces textes ; il reproduit, nous l'avons déjà noté, la recension BHL. *6436.*

Le Sermo *se divise en deux parties : 1° un développement parénétique proprement dit, qui se fonde sur des traits de la Vie du saint, mais s'inspire d'une exégèse nettement allégorique ; 2° trois Miracles. Le premier de ceux-ci est enjolivé, lui aussi, de quelques symboles, tandis que les deux autres, plus brefs, sont de simples récits. Une de ces trois relations, la seconde, contient une donnée chronologique intéressante, que nous aurons à mettre en lumière ; elle situe la composition du* Sermo *entre les années 1125 et 1132. Ce point une fois acquis oriente presque à coup sûr notre recherche vers la personnalité de l'auteur. Un* Rûbertus abbas, *invité à glorifier sur les rives du Rhin les mérites de S. Pantaléon, à pareille époque, fait songer aussitôt à l'écrivain ecclésiastique Rupert*[1], *qui gouverna le monastère de Deutz, en face de Cologne, de 1120 à 1131 environ, et qui composa des écrits hagiographiques sur plusieurs autres patrons locaux : S. Héribert*[2], *S. Éliphe*[3]. *Telle de ses œuvres conservées à Cologne ne le désigne pas autrement :* Liber domni Rûberti abbatis, *lisons-nous dans le manuscrit CXII de la cathédrale, en tête du* De glorificatione Trinitatis[4].

[1] Sur Rupert de Deutz, il convient de consulter l'ouvrage, non encore remplacé, de R. Rocholl, *Rupert von Deutz. Beitrag zur Geschichte der Kirche im XII. Jahrhundert* (Gütersloh, 1886) ; l'article du même auteur dans le t. XVII (1906) de la *Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche*, p. 229-43 ; une longue notice du chanoine A. Cauchie, *Rupert de Saint-Laurent ou de Deutz*, parue dans la *Biographie nationale de Belgique*, t. XX, col. 426-58 ; et plus récemment, sous un angle spécial, l'étude d'E. Beitz, *Rupertus von Deutz. Seine Werke und die bildende Kunst* (Köln, 1930). M. Manitius a traité des œuvres de Rupert dans le tome III de sa *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters* (München, 1931).

[2] *BHL.* 3830.

[3] *BHL.* 2482.

[4] Jaffé-Wattenbach, *Ecclesiae metropolitanae Coloniensis codices manuscripti* (Berolini, 1874), p. 45.

Au reste, l'examen du style et la manière allégorique du Sermo *confirment singulièrement la vraisemblance de notre opinion.*

On n'analysera pas ici en détail les thèmes développés dans ce panégyrique, qui heurte si fréquemment notre sens moderne de la réalité concrète [1]. *Le lecteur, qui voudra bien se reporter au texte, y trouvera sans peine plusieurs éléments d'une exégèse chère à Rupert. Ainsi, dans les premiers chapitres, l'auteur esquisse un parallèle entre S. Pantaléon et le centurion Corneille, favorisés l'un et l'autre, dès avant leur baptême, de dons gratuits ; ce qui lui permet de disserter sur la distribution des grâces par l'Esprit septiforme. Le serpent que Pantaléon, encore païen, fait périr miraculeusement pour éprouver s'il est digne de la religion que lui prêche Hermolaus, représente l'antique dragon que Michel et ses anges vainquirent dans le ciel ; les triomphes futurs du martyr infligent au monstre une mortelle blessure d'envie. Pantaléon, en effet, sortira victorieux des sept combats qui constitueront son supplice. Trait significatif : S. Laurent, le diacre martyr, qu'on ne s'attend pas à voir paraître dans ce sermon, y occupe une place de choix ; c'est qu'il avait parcouru, lui aussi, le cycle des sept tourments et illustré de la sorte le nombre septénaire qui symbolise les dons de l'Esprit. On se rappellera ici le fait bien connu, que Laurent fut toujours le saint de prédilection de Rupert ; celui-ci, ancien religieux de Saint-Laurent de Liége, lui érigea une chapelle à Deutz et le glorifia dans la plupart de ses écrits* [2].

Les traits empruntés à l'Apocalypse qui se greffent sur ces divers développements, ont été utilisés d'une manière toute semblable par l'auteur de tant de commentaires de l'Écriture. Un exemple. Le dragon infernal a sept têtes : celles-ci figurent les sept grandes persécutions qui, à travers l'histoire du monde, assaillirent la vraie religion et l'Église. L'énumération qu'on en lit au § 7 est strictement parallèle avec celle de Rupert dans son De victoria Verbi divini [3].

[1] Cauchie caractérisait ainsi l'exégèse de Rupert : « un système d'interprétation qui assujettit non pas l'esprit de l'interprète au texte de la Bible, mais le texte de la Bible aux fantaisies de l'interprète » (op. c., col. 457).

[2] Ainsi, *P.L.*, t. CLXVII, col. 1750-51 ; t. CLXX, col. 350, etc. Voir aussi Rocholl, op. c., pp. 283-85, 295.

[3] Lib. I, c. 6, *P.L.*, t. CLXIX, col. 1222. Cf. *P.L.*, t. CLXVII, col. 1105.

Le § 8 sert à introduire le premier des trois Miracles, qui méritent de fixer davantage notre attention. Pantaléon fait partie du cortège de l'Agneau ; il est candidus et rubicundus. *Mais cette caractéristique lui est particulièrement propre, puisque, de ses blessures, le sang coula comme du lait* [1]. *Et ce prodige perdure en quelque sorte. A Constantinople, raconte l'auteur, on garde dans une ampoule translucide du sang et du lait de S. Pantaléon. Ils ne se mélangent point, mais demeurent superposés ; bien plus, par un miracle toujours renaissant, les deux liquides changent chaque année de position entre eux. Le fait a été régulièrement constaté, et les témoignages de ceux qui l'observèrent abondent, même à Cologne.* Possemus testes proferre non tantum duos aut tres, sed fere omnes quoscumque Agrippina Colonia, civitas magna, loca sacra invisere solitos novit ; qui miraculum hoc per vices et suis quique temporibus propriis videre meruerunt oculis. Tam multorum fido relatu comperit hoc venerabilis pater huius coenobii, quod ad memoriam eiusdem gloriosi martyris in eadem splendet urbe, censu atque religione pariter insigne, ut nefas arbitrandum sit non credere testimoniis, non eloqui aut litteris tradere hoc miraculum ad laudem Dei [2]. *Dans ce passage, que nous avons tenu à citer tout au long, on relèvera les compliments obligés que la courtoisie inspire à l'abbé d'un monastère voisin envers le prélat et les religieux qui l'ont invité à prononcer l'éloge du patron local. Rupert de Deutz parut à Saint-Pantaléon en plus d'une occasion* [3]. *On sait, en outre, que Rodolphe de Saint-Trond, son ami, y fut choisi comme abbé en 1121 ; mais il ne demeura en charge que deux années* [4].

Le témoignage des pèlerins de Cologne, dont le panégyriste se réclame, lorsqu'il décrit l'ampoule miraculeuse de S. Panta-

[1] Mombritius, t. II, fol. CLXXXXIIII^{v}. Cf. *Synax. Eccl. CP.*, p. 848.

[2] Au § 9 ; ci-dessous, p. 261.

[3] Il apparaît comme témoin dans un acte en faveur de Saint-Pantaléon, l'an 1124. Cf. E. Kuphal, *Kopiar des Klosters S. Pantaleon in Köln*, dans *Mitteilungen aus dem Stadtarchiv von Köln*, t. XXXVIII (1926), p. 224.

[4] Voir B. Hilliger, *Die Urbare von St. Pantaleon in Köln*, Einleitung, p. VI. L'ouvrage fait partie des *Publikationen der Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde*, XX, 1. Après le retour de Rodolphe à Saint-Trond, l'abbé Gérard gouverna Saint-Pantaléon (1123-1147) ; c'est lui qui dut inviter Rupert.

léon, ne peut manquer de nous intéresser. Il convient de le rapprocher d'un document contemporain que vient de publier M. S. G. Mercati, et où sont énumérées par un voyageur d'Angleterre les principales reliques des sanctuaires de Byzance [1]. *Voici, dans cette relation, les lignes qui touchent à notre sujet :* In Sancta autem Sophia, magna ecclesia... Sanguis et lac sancti Pantaleonis martiris. Sunt autem in vasculo magno de cristallo cooperta auro, et sunt usque in hodiernum diem molle in vasculo, quo est sursum lac et suptus sanguis, et, quando est festivitas sancti Pantaleonis martiris, mutantur ad invicem. In isto anno ascendet sanguis sursum et lac descendet suptus ; et manent separatim. Similiter et anno alio ascendet lac sursum et descendet sanguis suptus, et sic mutantur semper in festivitate eius, et hoc est magnum miraculum valde [2].

Mais le Sermo *poursuit, en signalant qu'un accroc dans cette régulière alternance était venu souligner, d'une manière miraculeuse, la sanglante défaite subie par les Petchénègues* (Pincenates), *après que ces païens se fussent tournés contre l'Empire. Le sang des martyrs crie contre les infidèles ; ce fut le cas pour le sang de S. Pantaléon. Le fait historique allégué à cette occasion, se place le 29 avril 1091. La bataille s'était engagée sur les bords du Léburnion, où Alexis Comnène avait rangé ses troupes. Celles-ci, bien commandées et promptement victorieuses, transformèrent la déroute de leurs ennemis en carnage. Grecs et Polovtzes égorgèrent sans merci les Petchénègues, leurs femmes et leurs enfants. Même, on se soucia fort peu de garder des prisonniers. « Il faut, pour se faire une idée de cette effrayante boucherie humaine, écrit F. Chalandon, se*

[1] *Santuari e reliquie Costantinopolitane secondo il codice Ottoboniano latino 169 prima della conquista latina (1204)*, dans *Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, t. XII (1936), p. 133-56. Sur les reliques de S. Pantaléon, pp. 141 et 154.

[2] Fol. 62v-63 du manuscrit ; Mercati, p. 140-41. On recueille ici un détail nouveau : c'est en la fête du saint que, chaque année, les deux liquides modifient leur position dans l'ampoule. Chez Antoine de Novgorod on lit seulement : « In S. Sophia in sanctuario, exstant sanguis et lac sancti martyris Pantaleonis in formam cuiusdam ramusculi disposita, inter se tamen minime commixta ; praeterea caput eiusdem. » (trad. Martinov, dans Riant, *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, t. II, p. 218).

rappeler qu'à dater de ce jour, les Petchénègues cessèrent de compter parmi les peuples ; une nation entière fut massacrée, si bien qu'on dit à Byzance : Faute d'un jour, les Petchénègues n'ont pas vu le mois de mai. » [1] *Alexis Comnène avait maintes fois combattu les Petchénègues comme général de Michel VII ; c'est comme empereur qu'il les vainquit en 1091. On ne s'étonnera pas trop qu'à distance, et après plus de trente ans, Rupert ait pu se tromper et placer l'événement sous le règne de Michel. Celui-ci fut dépossédé du trône par la rébellion de Botaniatès, qui se rendit maître de la capitale. Michel se réfugia au couvent de Stoudios, mais vécut encore de nombreuses années* [2]. *Alexis devint basileus en 1081 et mourut en 1118.*

Au § 13, une sorte de court prologue précède le récit de deux autres miracles opérés par « Panteleymon », le miséricordieux [3].

Harold, qui règne actuellement sur les Russes (§ 14), avait été attaqué par un ours. Il s'était écarté de ses compagnons et, sans armes, ne put se défendre contre la bête, qui le déchira cruellement. Quand on le dégagea, il respirait à peine. Sa mère voulut le veiller elle-même. Or, S. Pantaléon apparut au blessé, déclarant être venu pour le guérir. La mère du prince, dès qu'elle apprit la vision, fut rassurée sur le salut de son fils. Elle avait été autrefois une libérale protectrice du monastère de Saint-Pantaléon à Cologne et connaissait la puissance du thaumaturge. A la suite de cette guérison, la reine réalisa son désir d'aller en pèlerinage aux Lieux Saints.

Les données historiques de ce Miracle surprennent au premier abord, sous une plume rhénane. Elles se laissent pourtant exactement contrôler, après examen, et sont peut-être le plus clair profit documentaire de tout le sermon. Nous parlons, bien entendu, du cadre de l'anecdote plutôt que de la guérison

[1] *Essai sur le règne d'Alexis Ier Comnène (1081-1118)*. Paris, 1900, p. 134. Sur les Petchénègues, leurs infestations, leur renom d'impiété et de cruauté, on trouve maint détail chez les chroniqueurs de l'époque et dans les récits des Croisés. Nombreuses références dans H. HAGENMEYER, *Die Kreuzzugsbriefe aus den Jahren 1088-1100* (Innsbruck, 1901), p. 191.

[2] CHALANDON, op. c., p. 63.

[3] Nous ne pensons pas qu'on doive y voir un nouveau document, indépendant du *Sermo* ; un examen attentif révèle d'ailleurs la même plume.

extraordinaire qui en forme le sujet hagiographique. Dans la série médiévale des princes russes, on cherche d'abord en vain un Harold ; aussi ce nom pourrait-il faire croire à une méprise du panégyriste, soit sur la personne du miraculé soit sur le peuple qu'il gouvernait, voire à une invention gratuite. Tout s'éclaire pourtant, lorsqu'on apprend chez les historiens que le roi qui régna à Kiev de 1125 à 1132, sous le nom de Mstislav Wladimirovitch, était, par sa mère, le petit-fils d'Harold, roi d'Angleterre, tué à Hastings en 1066, et qu'il s'appelait, en fait, Harold comme son grand-père [1]. *En Occident, il était désigné par ce nom* [2]. *La princesse Gyda, après la fatale journée d'Hastings, avait dû s'exiler. Quelques années plus tard, elle épousa Wladimir Monomaque, qui lui avait envoyé des messagers au Danemark, où elle séjournait alors. Ici la question se pose : la fille d'Harold passa-t-elle à Cologne ou, du moins, fut-elle, comme notre texte le veut, une bienfaitrice de Saint-Pantaléon, cette abbaye honorée déjà par les libéralités de l'impératrice Théophano ? Deux témoignages concordants permettent de répondre avec vraisemblance par l'affirmative. Dans l'ancien nécrologe de Saint-Pantaléon, conservé à Berlin et publié en 1902 par B. Hilliger au tome I^er^ des* Rheinische Urbare, *on lit parmi les obits dont les religieux faisaient mémoire, à la date du 10 mars :* † Gida regina [3]. *Cette mention, à laquelle Hilliger n'a pu rattacher aucune note explicative, confirme bien, semble-t-il, la tradition locale dont notre auteur s'est fait l'écho. Il convient d'y ajouter que le nom de Gyda, qui n'est pas exprimé dans le manuscrit Wallraf. f. 320, a été suppléé dans tous les exemplaires de la recension du « Liber S. Pantaleonis »* : mater, Gida nomine [4]. *Gyda fut la première*

[1] Pour les sources, voir l'exposé de N. T. Bêlaiew, *Rorik jutlandskij i Rjurik Načalinoj lětopisi*, dans *Seminarium Kondakovianum*, t. III (Prague, 1929), p. 268-69.

[2] M. Ad. Stender-Pedersen, dans son ouvrage récent *Die Vardgersage als Quelle der altrussischen Chronik* (Aarhus, 1934), écrit : « Der älteste Sohn Volodimers und Gydas trug in Rußland den slavischen Namen Mstislav, war aber dem Norden unter dem Namen seines Grossvaters mütterlicherseits Harald bekannt... » (p. 21). L'historien Torfaeus, en 1711, s'exprimait comme suit : « Valdemari ex Gyda filius Haraldus Russiae rex... » (*Historiae rerum Norvegicarum pars III*, p. 377).

[3] Hilliger, op. c., p. 18.

[4] Cf. *Act. SS.*, t. c., p. 422c.

femme de Wladimir Monomaque. Celui-ci mourut fort vieux ; il ne laissa le trône à son fils aîné Harold-Mstislav, alors âgé de 50 ans, qu'en 1125. L'événement décrit doit donc être rapporté à une époque où le fils de Gyda exerçait un principat dans quelque province ; on sait d'ailleurs qu'il se signala par sa grande piété autant que par ses exploits militaires. Mais au moment où l'abbé Rupert écrivait à Deutz, Harold était bien devenu le rex gentis Russorum.

Le troisième Miracle a pour bénéficiaire une Anglaise, victime des vexations d'un mari brutal. Un vœu à S. Pantaléon la guérit d'abord de l'atroce mutilation qu'elle avait subie aux mains ; mais plus tard une infraction à sa promesse de s'abstenir de viande, rend automatiquement inopérants les effets du prodige. Le récit se termine sur ce pénible épilogue, assez propre à faire réfléchir les dévots qui manqueraient de constance. Il contribue aussi à donner au document un caractère cosmopolite, qui reflète bien ces premières années du XII^e siècle, où tant de mouvements se produisirent, dont, sur les rives du Rhin, plus qu'ailleurs, on devait sentir les répercussions [1]. *Tout le recueil Wallraf. f. 320, au demeurant, porte cette marque particulière : on y retrouve à plusieurs endroits l'attrait vers les Lieux Saints, le souvenir des grandes reliques de Constantinople, enfin, des liens qui rapprochent des pays aussi divers que la Germanie, l'Angleterre et la lointaine Russie.*

En terminant, il nous reste à formuler une question : pourquoi le sermon original de Rupert a-t-il laissé si peu de traces dans les recueils hagiographiques de Saint-Pantaléon ? La réponse paraît s'imposer. Pour célébrer la fête annuelle de leur patron, les religieux de l'abbaye durent bientôt trouver trop

[1] Dans le manuscrit de Bruxelles 329-41, mentionné plus haut, on remarquera de même ce début d'un récit sur S. Alban : *Itaque iam de cetero neque Britannia Coloniae neque Colonia Britanniae invideat* (fol. 159). Cf. *Catal. Lat. Brux.*, p. 200. Sur les relations entre Cologne et l'Angleterre, consulter l'ouvrage de M. W. Levison, *Das Werden der Ursula-Legende* (Köln, 1928). Le chemin passait par la Flandre. Après Hastings, Gyda a fort bien pu, en fuyant son pays, emprunter cette route et faire étape à Cologne, avant de se fixer ensuite au Danemark.

diffus et malaisé à comprendre un panégyrique aussi orné de symboles. Qu'un texte plus simple et plus court soit venu prendre sa place, ne saurait dès lors beaucoup nous étonner. Des trois Miracles que nous avons analysés ci-dessus, le nouveau rédacteur conserva la substance. Quelques faveurs, moins extraordinaires peut-être, mais qui offraient cet intérêt d'avoir été recueillies dans la région, vinrent s'y ajouter. C'est, avec la Passion du martyr, le groupe de textes qui, dès le XII^e siècle, a prévalu dans la tradition du « Liber S. Pantaleonis ».

M. C.

DE S. PANTALEONE

Sermo et Miracula

(ex cod. Colon. Wallraf. f. 320)

Sermo domni Rûberti abbatis de eodem precioso martyre Pantaleone [1].

f. 133v **1.** « Scimus, inquit Apostolus, quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum, » continuoque addit : « his qui secundum propositum vocati sunt sancti » [2]. De quo proposito Dei, quomodo secundum illud vocati sunt sancti, quomodo illis omnia in bonum cooperantur vel cooperata sunt, quomodo neque mors neque vita, neque angeli et cetera quae commemorat Apostolus in eodem loco, non potuerunt eos a caritate quae est in Christo separare, cottidie mater Ecclesia nascentibus sibi filiis declamat ex ipsorum triumphalibus gestis. Hoc idcirco agit, ut et ipsi fortes sint nec timeant, si evenerit eos tota die propter Deum morte affici et aestimari ut oves occisionis. Vivunt enim, vivunt sancti martyres incliti, nostrae fidei parentes, quorum sanguine terra purpurata est, quorum coronis caelum floret, quorum

[1] La division en paragraphes a été introduite par nous.

[2] *Rom.* 8, 28. Dans ce sermon, farci d'allusions scripturaires, nous ne noterons que les citations explicites.

memoriis ecclesiae ornatae sunt, quorum nataliciis insignita sunt tempora, quorum meritis sanitates crebrescunt.

2. Ecce hodie [1] de tantis unus nobis martyr gloriosus Pantaleon vivus et victoriosus in Christi laudibus refulget; cuius vocatio omnisque cursus consummatio gratiae Dei vocantis, iustificantis et magnificantis eos quos praescivit sanctos et praedestinavit magnum praeconium esse. Quid enim? Nonne, cum Spiritus sancti duo data sint, alterum remissio peccatorum, alterum divisarum distributio gratiarum, ordine prius est dari in remissionem peccatorum, secundarium vero in divisiones gratiarum? Nonne, inquam, prius est per baptismum | renovari sive renasci, sequens vero f. 134
per impositionem manuum confirmari vel divisivam accipere gratiam Spiritus sancti? Nimirum quotiens aliter fit vel factum esse fida narratio tradit, non consuetudo donationis sed magnitudo et miraculum est dispensativae dignationis. Idcirco magis miramur in laudem gratiae Dei quod super Cornelium centurionem et super omnes qui cum illo audiebant verbum, cecidit Spiritus sanctus, et erant loquentes linguis et magnificantes Deum, quam quod item in Actibus apostolorum scriptum est: « Cum audissent apostoli qui erant Iherosolimis quia recepit Samaria verbum Dei, miserunt ad illos Petrum et Iohannem. Qui cum venissent, oraverunt pro ipsis ut acciperent Spiritum sanctum. Necdum enim in quemquam illorum venerat, sed baptizati tantum erant in nomine Domini Iesu Christi. Tunc imponebant manus super illos, et accipiebant Spiritum sanctum [2]. » Nam de illa sancti Spiritus acceptione quae facta est illis per impositionem manuum, certum est quia manifestabatur tunc temporis ad aedificationem ecclesiae in operatione virtutum, in generibus linguarum, in gratia sanitatum. De hoc munere magis, ut dictum est, miramur Cornelium nondum baptizatum accepisse genera linguarum quam id quod illi iam baptizati tale quid acceperunt, quia videlicet in illis consuetudo servata est divini

[1] La fête de S. Pantaléon, martyr de Nicomédie, se célébrait le 28 juillet. Cette date est indiquée dans notre manuscrit, fol. 127, et dans les livres liturgiques de Saint-Pantaléon. Cf. G. Zilliken, *Der Kölner Festkalender* (Bonn, 1910), p. 86.

[2] *Act.* 8, 17.

ordinis, in Cornelio autem gratia dignationis certam ob causam donum quod erat posterius praecurrere fecit.

3. Sed, ut iam causa propter quam horum meminimus manifesta fiat, ecce et in isto sancto [1] ad gloriam aeternam praedestinato vocantis gratiae donum similiter ut in Cornelio praecucurrit. Sic enim habes in eius praeclaris et memorabilibus gestis [2]. Cum audire coepisset a presbitero Ermolao verbum Dei, nondum baptismi gratia renatus, vidit puerum obligatum a serpente, et timore ductus abiit in partem, recogitansque intra semetipsum dixit : « Nunc sciam si vera sunt quae dicuntur ab Ermolao presbitero. » Et respiciens in caelum dixit : « Domine Iesu Christe, si dignus sum servus tuus esse, in tuo nomine crepet hic serpens et liberetur puer. » Et statim crepuit serpens et liberatus est puer. Opus huiusmodi de divisionibus gratiarum est Spiritus sancti, de gratia
f. 134v sanitatum sive de operatione virtutum | quam Apostolus in eodem gradu numerando constituit, in quo et genera linguarum quae Cornelius iam dictus nondum baptizatus accepit. Ait enim : « Divisiones vero gratiarum sunt, idem autem Spiritus [3] ». Et subinde : « Alii datur gratia sanitatum in uno Spiritu, alii operatio virtutum, alii prophetia, alii discretio spirituum, alii genera linguarum [4] ». Quae porro causa fuit ut iste quemadmodum et ille ordine inusitato prius acciperet donum Spiritus sancti divisivum quam donum eiusdem universale quod universis aeque datur, quod est baptizari in remissionem peccatorum?

4. Nam de Cornelio satis notum est quia, cum esset gentilis, salute indignus iudicabatur ab eis qui crediderant ex Iudaeis, et idcirco necessarius defensor et advocatus cecidit super eum Spiritus sanctus, ut constanter diceret Petrus : « Numquid aqua quis prohibere potest ut non baptizentur hi qui Spiritum sanctum acceperunt sicut et nos? [5] » Item : « Si ergo eandem gratiam dedit illis Deus sicut et nobis qui credidimus in Dominum Iesum Christum, ego quis eram qui

[1] Sc. Pantaleone.
[2] Cf. *BHL.* 6429 ; Mombritius, t. II, fol. clxxxxiv.
[3] *I Cor.* 12, 4.
[4] *I Cor.* 12, 10.
[5] Cf. *Act.* 10, 47.

possem prohibere Deum [1]? » Isti vero quae causa fuit ut similiter nondum baptizatum praeveniret advocatrix gratia? Quis enim istum a salutari baptismo velut indignum repellebat? Nimirum, si rite perpendas, causa paene similis erat huic, et sicut illum defendi sic dignum fuit istum confortari. Nam illum quidem importunitas repellebat, istum autem proprii cordis humilitas confringebat. Iam enim magnum esse sentiebat dici vel esse servum Dei et magnitudinem hanc reverebatur, quia parvus erat in oculis suis. Hoc ex oratione eius manifestum est. Nam adtende quid dixerit : « Domine Iesu Christe, si dignus sum servus <tuus> esse, in tuo nomine crepet hic serpens et liberetur puer. » Non dixit : « Domine Iesu Christe, si Deus verus es tu, crepet hic serpens », sed : « Si dignus sum, inquit, servus tuus esse, in tuo nomine crepet hic serpens et liberetur puer. » Iam fidem habebat in eodem Spiritu, signum postulabat utrum illius cuius divinitati credebat, servus esset aut servire mereretur. Bene ergo decuit Spiritum sanctum, ut illi sic postulanti in confractione cordis, in nimia humilitate mentis praesentiam et beneplacitum ostenderet suae dignationis, ut baptizari in | nomine Domini f. 135
properaret qui Spiritum sanctum munere accepisset.

5. Numquid autem Deus, qui quos ante tempora praedestinavit, illos etiam vocat singulos temporibus suis, casu et nulla considerata ratione tale huic in sua vocatione signum dedit? Non utique, sed providet et signum dedit, et causam cur tale signum daret dignanter attendit. Signum quippe cum datur a Deo sanctis eius, praeter miraculum exterius, aliud quod utilius est significat interius. Exempli gratia : cum vocaret Petrum ut, relictis omnibus, sequeretur se, magnum dedit signum, magnam et stupendam capturam piscium. Et protinus aperte indicans qua pro re tale dedisset signum : « Noli, inquit, timere ; ex hoc iam eris homines capiens [2]. » Quid ergo signum huiusmodi quod datum est huic ad rem ipsius pertinuit? Multum plane et quod interioris hominis nostri oculos plurimum delectare possit. Nam poterat dicere et huic : « Noli timere ; ex hoc enim iam ab antiquo serpente

[1] Cf. *Act.* 11, 17.
[2] *Luc.* 5, 10.

liberatus et mihi servus dignus eris. Nam ut hoc rei convenire clarum sit, revocemus ad memoriam quia tunc temporis pugnabatur cum antiquo serpente, iuxta illud de Apocalipsi Iohannis apostoli : « Est factum praelium in caelo. Michael et angeli eius praeliabantur cum dracone, et draco pugnabat et angeli eius, et non valuerunt neque locus inventus est eorum amplius in caelo [2]. » Tunc, inquam, illud praelium committebatur quando diabolus, antiquus serpens, qui eatenus quasi caelum possidebat quia in simulacris gentium colebatur, de illo caelo suo, de illa praesumpta divinitatis altitudine proiceretur, pugnante hinc christiana fide et adiuvante Michaele et angelis eius, inde autem praeliante dracone et angelis eius, adiuvante Diocletiano et Maximiano imperatoribus, diri Neronis imitatoribus, quorum tunc persecutio fervebat, sustentando iam fessas draconis partes ne totus in terram proiceretur, ne deperiret vetus ydolatriae cultus et obligatae ab illo simplices animae liberarentur. Igitur iuxta significationem sibi congruam puer Pantaleon puerum a serpente colligatum vidit et, facta oratione, crepante serpente puerum liberavit, in testimonium suae vocationis quod servus Domini Iesu Christi digne mereretur esse vel dici, quia sic mox futu-
f. 135v rum erat ut | a serpente diabolo ipse liberaretur, cuius erroris vinculo tenebatur prius, cum nesciret, vinctus, ipseque diabolus prae invidia crepare habebat propter multiplices victorias eius, quas deinde digestas continet Gestorum vel Passionis venerabilis textus.

6. Hoc denique diligenter animadversum non minime delectat quod taliter praeventus a septiformi Spiritu sancto, tali serpentis crepantis signo accepto, septies congressus est cum serpente antiquo hic beatus martyr, duce suo fretus Spiritu sancto. Septies namque, sicut in gestis eius continetur, in acie stetit, septies in agone certaminis dimicavit, septies vicit. Primo namque iussit eum imperator in eculeum suspendi et eius lateribus lampades applicari. Affuit Christus et, igne extincto, vicit fides martyris. Secundo iussit imperator fieri sartaginem ferream, plumboque in eo conflato, intus proici martyrem. Adest iterum Christus, statimque ignis exstinctus

[1] *Apoc.* 12, 7-8.

est. Tertio collo eius lapidem talenta centum appendentem ministri crudelitatis alligaverunt, eumque in profundum maris proiecerunt. Adest denuo Christus, de maris periculo suum liberans famulum. Quarto ferae iussu imperatoris emisae victorem circumdederunt et, praesente Christo, ad mansuetudinem conversae nichil illi nocuerunt. Quinto ad rotam alligatus ut in altum tolleretur, sic in fide sua, Christo praesente, vicit ut illaesus ad terram deponeretur, ruptis omnibus vinculis. Sexto in carcerem recipi iussus est, ut ne haec pars pugnae victoriis eius deesset, quam et Apostolus inter ceteras numerare non negligit, dicendo : « Alii vero ludibria et verbera experti, insuper et vincula et carceres [1]. » Septimo, ictu gladii corona peracta est, atque ita consummatus est Pantaleimon, quod est multum misericors, portus naufragantium, tribulancium susceptor, medicus aegrotancium, daemonum effugator. Hoc, inquam, diligentem divinorum spectatorem praeliorum non modice delectat aut delectare debet.

7. Quis enim ignoret Spiritum sanctum a quo, ut iam dictum est, ante baptismatis gratiam in munere praeventus est, spiritum esse septiformem? Est enim spiritus sapientiae, spiritus intellectus, spiritus consilii, spiritus fortitudinis, spiritus pietatis, spiritus timoris Domini [2]. Item quis nesciat draconem magnum, serpentem antiquum, diabolum, cuius per hunc puerum vincendi signum fuisse diximus, serpentem illum qui ad orationem eius crepuit, draconem esse septem capitum sicut in Apocalipsi | legimus, quia draco magnus, rufus, habens capita septem, stetit ante mulierem quae erat paritura [3]. Septem namque capitum esse dicitur et est diabolus, et omne corpus eius, quod sunt quicumque illum imitantur, propter septem notas et capitales eius contra ecclesiam persecutiones quas de Scripturis sanctis cognitas habemus. Siquidem prima persecutio fuit ab Aegyptiis illudentibus Israeli, Pharaone dicente : « Vacatis ocio et idcirco dicitis : Eamus et sacrificemus Domino [4]. » Secunda ab Iezabel et eius posteris, tam in Israel quam in Iuda occidentibus prophetas Domini, Tercia a Babiloniis, qua et tres pueri glorificati sunt in forna- f. 136

[1] *Hebr.* 11, 36.
[2] Le don de science a été omis.
[3] *Apoc.* 12, 3.
[4] *Exod.* 5, 17.

ce ambulantes per medium ignis. Quarta a Medis et Persis, agente Aman hoste Iudaeorum ut interficeretur his qui solus erat Domini populus. Quinta a Graecis, agente Antiocho Epyfane, qua et septem Machabaei cum matre sua sunt trucidati. Sexta a Romano imperio, cuius Nero primus auctor exstitit. Septima ab Antichristo, quae nondum venit. Hoc igitur de quolibet martire Christi qui, ut saepe provenit, uno congressu palmam victoriae comprehendit, recte dicas, quia ipse conculcavit capud serpentis antiqui ; de isto autem laudabiliter dici potest quod non unum tantum capud sed septem conculcavit capita draconis.

8. Invenimus et alios, licet perpaucos, martyres christiani agonis principes pugnasse et vicisse hoc numero Spiritui sancto sacrato, numero septenario. Hoc vel in illo sanctae romanae ecclesiae insigni archidiacono Laurencio manifeste Spiritum sanctum providisse animadvertimus. Primo namque subiit carcerem, dein scorpiones, tercio fustes et laminas ardentes, quarto plumbatas, quinto catastam itemque scorpiones, sexto iterum plumbatas, septimo craticulam [1]. Sed quid in militibus numerum istum, numerum septenarium septiformis Spiritus sancti spectandum proponere laboramus, si non ab ipso talis militiae rege vel principe Iesu Christo eundem observatum esse conprobemus? Quid in membris inferioribus mirantes oculos figimus, si non ad ipsum capud respicimus, visuri utrum eodem numero dimicaverit ipse in quo plenarie totus inhabitat septiformis Spiritus? Ergo et
f. 136v ipsius processum consideremus, passiones nume | remus. Primum est quod pertulit vincula, quia ligaverunt eum, deinde sputa, alapas, spineam coronam, flagella, crucem, lanceam quoque, qua latus eius patefactum est. Septem haec passionis eius insignia sunt. Verumtamen nullus dolor dolori eius qui sine peccato doluit comparabilis est, nullius pugna sive victoria pugnae atque victoriae eius comparari potest. Ille namque non solum sibi vicit, sed omnium electorum pugnas consecravit victoriasque dedicavit, et omnium qui supradictis regnis septem sive capitibus draconis pugnaverunt et vicerunt, coronas in illo septemplici agone suo fabricavit.

[1] Cf. *BHL.* 4753.

Igitur consulto factum vel provisum a Spiritu sancto nemo qui dubitet, ut hic electus eius tyro, eius miles egregius atque fortissimus septies triumpharet.

9. Et quis de isto dubitet quin in comitatu Agni ad similitudinem eius ipse quoque candidus et rubicundus passione ante tronum Dei cytharizet cum illis centum quadraginta quatuor milibus qui Agnum illum secuntur, cantetque canticum novum quod nemo potest dicere, inquit Iohannes, nisi illa centum quadraginta quatuor milia qui empti sunt de terra? Quid enim hoc de illa quoque causa deesse potuit quam collaudando scriptura dicit : « Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati ; virgines enim sunt [1]. » An non hoc ipsum in sancto puero consummato quoque cursus eius praedicat, cum, sicut dictum est, ubi carnifices percusserunt eum, statim corpus eius candidum velut nix apparuit, et pro sanguine lac fluebat? Quid pro sanguine lac de vulnere martiris, nisi cantabile testimonium virginitatis? Cantet itaque speciosus caelicola canticum sempiternae laudis et in sua perhenni felicitate [2], nostrae quaesumus memor miseriae, supplicem Christo precem cytharizet pro nobis. O innocens manibus et mundo corde, de cuius sanguine lacteo, lacte sanguineo terra nobis, de qua clamat ad Deum, usque in praesens miraculum innovat per singulos annos! Clamat enim sanguis huius sancti cum sanguine Abel iusti, non tantum invisibili merito, verum etiam visibili signo : terra, non operuisti sanguinem eius, neque invenit locum in te latendi clamor eius. Possemus testes pro|ferre non tantum duos aut f. 137
tres, sed fere omnes quoscumque Agrippina Colonia [3], civitas magna, loca sacra invisere solitos novit ; qui miraculum hoc per vices et suis quique temporibus propriis videre meruerunt oculis. Tam multorum fido relatu comperit hoc venerabilis pater huius coenobii [4] quod ad memoriam eiusdem gloriosi martyris in eadem splendet urbe, censu atque religione pariter insigne, ut nefas arbitrandum sit non credere

[1] *Apoc.* 14, 4.
[2] felicitatis *cod.*
[3] Voir ci-dessus, p. 249.
[4] Gérard, abbé de Saint-Pantaléon.

testimoniis, non eloqui aut litteris tradere hoc miraculum ad laudem Dei.

10. Constantinopoli [1] sanguis huius beati martyris Christi in ampulla perlucida magnae, ut dignum est, venerationi habetur discolor, id est candidus et rubicundus, et ut manifestius dictum sit, partim candidum lac, partim rubicundus sanguis. Servant haec duo mirabiliter iussas a Domino suae positionis annuas vicissitudines, ita videlicet ut, si praecedente anno rubicundus sanguis superior pareat, anni sequentis inicio descendat et superius appareat candidum lac, descensurum nichilominus anno redeunte, ut superne fulgeat preciosa sanguinis gloriosi purpura. Fere numquam haec alternatio cessat, magna cum laude et gloria Domini nostri Iesu Christi, praedicans martyrem eius beatissimum, cuius meritis nec rosae nec lilia desunt, cuius candor virgineus, cuius rubor martyrii sanguineus semper renovandis proficit Dei omnipotentis laudibus. Semel tantum nostra memoria, regnante Michaele [2] imperatore, qui nuper decessit, cessasse perhibetur descensionis haec alternacio, ut vice sua non descenderet sanguis, sed permaneret superior anno toto sequente, ut fuerat anno praecedente. Fuit autem idem annus totus praeliorum sanguine cruentus, Christianis eiusdem imperii contra paganos dimicantibus, quos vulgo nos Latini Pincenates [3] dicimus, antiquo autem nomine Massagetas [4] dici solitos plerique suspicantur. Tanta denique caedes extitit, ut de illis, Christo suis auxiliante, fere nullus qui in certamen venisset superfuerit, consumptaque est multitudo incredibilis. Tunc animadversum est huius rei tanti tamque admirandi praelii fuisse signum, quod rubor sanguinis | preciosi superior perstitit et vice sua non descendit. f. 137v

11. Et quis ignoret illam tanti sanguinis effusionem et inimicorum Christi caedem ad illam pertinuisse vindictam quam propheticus in psalmo deposcit Spiritus dicendo : « Vindica sanguinem servorum tuorum qui effusus est [5] »? Denique,

[1] Voir ci-dessus, p. 250.

[2] Lire plutôt : Alexio. Cf. ci-dessus, p. 251.

[3] Les Petchénègues.

[4] Peuplade de la Scythie asiatique, habitant à l'est de la Caspienne, dans le Turkestan actuel.

[5] Cf. *Ps.* 78, 10.

sicut Christi et prophetarum sanguis super Iudaeos est, ita martyrum Christi sanguis super gentes pertinaciter incredulas permanet, et quotiens caede insolita devorantur, tociens sanctorum Christi sanguis vindicatur. Recte igitur sanguis supra perstitit sacratissimus, clamans ad Deum de terra contra infideles pro fidelibus. Poterat autem aliter eiusdem rei signum in eodem sanguine dari, si unicolor et tantummodo rubor sanguineus existeret, ut verbi gratia crescens et superhabundans notam et solitam quantitatem excederet. Quid ergo sibi vult ista vicissitudo, ut nunc lactis candor nunc autem sanguineus rubor cedendo vicissim et succedendo stat superior? Denique, quasi certamen gloriae est, ut non facile diiudicare possit spectator attentus quis color illic altitudine perpetua magis dignus sit. Hoc ergo non inutiliter animadvertere possis quod dictarum habitudinum beati martyris, scilicet mundiciae atque martyrii, paene dubitabilis comparatio sit. Etenim potest aliquis, et saepe factum est, ut vitae vel carnis propriae non custodita integritate, persecutionis turbine raptus ad martyrium praecurrat, cunctaque praeteritae conversationis mala una sanguinis effusione diluat, atque ita rubicundus fiat. Item saepissime factum est, ut aliquis vitae integritate sancti propositi custos in pace vitam finiat, atque ita cum stola confessionis candida totus albus ut lilium ante Deum procedat. Et quis duos istos facile diudicare possit, ut dicat : « Altior iure est hic aut hic », nisi forte pro eo quod dictum sit : « Maiorem hac dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis [1] » ? Hic autem utroque ornatu coram Domino decorus incedit, candidus et rubicundus ut rosa pro sanguinis effusione. Quid horum amplius aut dignius mireris? Si rosam martyrii praefulgere iudi|ces, ecce praeterito vel forte praesenti anno lacteus li- f. 138
quor superius pollet, quod iuxta candorem lilio simile est, et hoc virginitatis praeconium est. Si lilium virginitatis maioribus efferendum laudibus aestimas, ecce versa vice sanguinis rubor supra rutilat, qui colore suo vernantes imitatur rosas, et hoc martyrii gloriosum insigne est. Utrumque igitur in uno gloriae Christi teste beatissimo gratiosis oculis aspi-

[1] *Ioh.* 15, 13.

cientes, subiectis et pronis animis venerantes, fateamur id quod verum est, quia, sicut iam supra diximus, Agnum Dei candidum et rubicundum iste dignus inter dignos comitatur et cantat cum illis canticum novum ante thronum, sequiturque illum quocumque ierit, quia et vicit diabolum propter sanguinem Agni et propter verbum testimonii sui, et sine macula est ante thronum Dei.

12. Veruntamen sunt quidam ita simpliciter candidi ut istum vel aliquem talium qui duplici sunt sorte beati, scilicet candidi pariter et rubicundi, nequaquam liceat illis praeferri, qualis prima est beata Virgo Dei genitrix, deinde beatus idemque virgo Iohannes dilectus Domini, quorum neuter sanguinem in persecutione corporaliter fudit. Nam, ut de illa universae beatitudinis matre Maria nunc taceamus, de beatissimo Iohanne illud verissime dicere licet, quia magna quidem gratia ad martyrii duros agones plerique admissi sunt, sed hic non minore servatus est, dicente Domino propter multam dilectionis abundantiam : « Sic eum volo manere, donec veniam [1]. » Alias autem si interioris habitum hominis respicias, neque istum neque iam dictam Dei genitricem martyrii purpura cum virgineo candore carere perpendis. Nam et illi Symeon dixit : « Et tuam ipsius animam pertransibit gladius [2] », et isti aeque ut fratri suo Iacobo [3] locutus est : « Potestis, inquit, bibere calicem quem ego bibiturus sum [4] »? Et rursum : « Calicem quidem meum bibetis » et cetera. Si ergo rite perpendas, quando genitricis Domini animum gladius pertransivit, tunc dilectus Domini calicem eius bibit. Etenim quando Salvator calicem passionis bibit, tunc, aliis discipulis fuga dispersis, Iohannes de quo loquimur cum beata Virgine iuxta crucem stetit, atque idcirco recte dicas illic eum bibisse calicem Domini, ubi matris animam gladius
f. 138v pertransivit ; idcirco, | inquam, recte illum aestimes non carere purpura martyrii, quia morientem Dominum non sine dolore vidit. Nichil igitur maioribus derogatur quorum solus candor paret exterius, dum in isto iuniore candorem simul

[1] *Ioh.* 21, 22.
[2] Suppléez : *Dominus.*
[3] *Luc.* 2, 35.
[4] *Matth.* 20, 22.

et ruborem purpureum ob virginitatis simul et martyrii testimonium praedicamus.

13. Signorum sive miraculorum opifex omnipotens Deus rarius quidem nostris temporibus signa virtutesque per sanctos suos operatur, quia videlicet nos frigidi caelestia minus curantes maiorem quam patres nostri vel apostoli martyresque sancti de terrenis consolationem habemus. Siquidem et ante nos hinc veraciter dictum est, quia ecclesia persecutionibus crevit, martyriis coronata est ; postquam autem ad christianos principes venit, potentia quidem et divitiis maior sed virtutibus minor effecta est. Veruntamen sunt quaedam nostra aetate per hunc beatissimum martyrem misericorditer secundum nomen eius quod est Pantaeleymon inpensa, non dubiis auctoribus noticiae nostrae tradita, quae ad laudem Domini praesenti sermone vivaci memoriae commendare non pigeat.

14. Aroldus [1], rex gentis Russorum, qui dum haec scribimus adhuc superstes est, urso in se insiliente praeventus, scisso ventre et usque ad terram profusis vitalibus, paene exanimis sic iacebat ut spes vivendi nulla superesset. Paululum quippe dum esset intra silvarum lustra, qua nescio pro causa secesserat a comitibus, atque ita urso, ut iam dictum est, insiliente, cum nec arma praesentia haberet, nec solatio quisquam adesset, bestiali ferocitate praeventus atque discissus est. Ad clamorem eius quispiam accurrit, et bestia quidem perempta, sed regi nimium tarde subventum est. Delatus ergo inter manus eiulantium lectulo inponitur, nichil aliud nisi ut extremum exalaret spiritum cunctis exspectantibus. Universis deinde ob quietudinem exclusis, sola mater [2] lectulo assidebat, mente conscissa, quia videlicet eiusmodi filii sui scissuras integra mente videre non poterat. Interea, dum per dies aliquot desperata salute eius finis exspectaretur, cum saucius ille neque videret neque audiret quid circa se ageretur, cunctis paene sepultis corporis sensibus, ecce

[1] Harold († 1132), fils aîné de Wladimir Monomaque et de Gyda, petit-fils du roi Harold d'Angleterre, régna en Russie sous le nom slave de Mstislav ; voir ci-dessus, p. 252.

[2] Gyda, fille d'Harold, roi d'Angleterre, épousa vers 1070 le fils de Jaroslav, roi des Russes, qui régna à son tour sous le nom de Wladimir Monomaque et mourut en 1125.

astitit ei adolescens scitus, visu dulcis et vultu serenus, qui
f. 139 et | medicum se profitebatur[1]. Nomen quoque suum edicit, sese Pantaleonem nuncupari, domum etiam Coloniae esse sibi satis familiarem innotuit. Causam deinde subiungit cur advenisset : « Tuae, inquit, sanitatis gratia nunc adveni. Sanaberis, et hodie sanitas corpori tuo prope est ; dolor et mors, medicante me, procul aberit. » Porro mater, quae assidens quasi mortis excubias tristes agebat, hoc a filio rege dudum postulare coeperat, quatinus cum pace et amore eius Iherosolimam sibi proficisci liceret. Cum ergo is qui paene mortuus iacebat, visum huiusmodi colloquium accepisset, repente oculi patefacti sunt, memoria rediit, motus linguae et vox faucibus adhaesit, matremque agnoscens visa retulit, quae dicta sibi fuerant enarravit. At illa iam dudum Pantaleonis et nomen et meritum agnoverat, et eius quae in honore illius Coloniae Christo servit sanctae congregationis soror[2] ut esset, liberaliter promeruerat. Cum igitur haec audisset, revixit spiritus eius et, loquente filio, mater suscitata est, et erumpens in vocem lacrimansque prae gaudio : « Ille, inquit, Pantaleon, quem vidisti, fili, dominus meus est. Ergo et ego Iherosolimam, te non obsistente, proficiscar, et ecce salus tibi a Domino cum tali patrono reddita in proximo est. » Quid plura ? Eadem die iuvenis quidam adest medicinae artem profitens, per omnia similis illi quem in visione rex ille viderat, et, adhibita cura, mortuo sive desperato vita rediit, et mater fidelis peregrinationis votum gaudens adimplevit.

15. Aliud item nostra aetate virtutis insigne caelestis iam medicus iste taliter operatus est. Mater familias quaedam dives ac nobilis de gente anglica, viro priore mortuo, nuptias secundas infeliciter subierat. Nam qui illam duxit, confestim amore in odium nequiter converso, utpote barbarica crudelis tyrannide, cunctis abstractis opibus sibique retentis, reiecit

[1] Ce miracle remet en mémoire un récit de guérison qui se rencontre dans la *Vita Haroldi* (c. 2), publiée par Francisque Michel dans les *Chroniques Anglo-normandes*, t. II (Rouen, 1836), p. 155-59. Harold d'Angleterre y est sauvé de la paralysie par la vertu de la S^te^ Croix de Waltham.

[2] Au sens spécial de bienfaitrice, rendue participante aux prières d'une communauté religieuse. Voir Du Cange, i.v. Les moines de Saint-Pantaléon de Cologne inscrivirent, à la date du 10 mars, l'anniversaire de la reine Gyda dans leur nécrologe ; ci-dessus, p. 252.

a suo consorcio male cupitum corpus. At illa laudabiliter operari noverat, atque opificio manuum vitam inopem consolabatur, paene nullius indigens, quamvis spoliata cunctis quae possederat. Vivebat ergo, suamque infelicitatem utcumque sustentabat. Sed ingens odium praesertim ex amo|re f. 139v
inordinato generatum quid non faciat? Invidit ille barbarus non tam maritus sed diabolus, mobilesque feminae digitos ad operandum compotes permanere non sufferens, ferro appeciit, venas lacertorum conscidit, nervos dissolvit ac dissecuit. Ita barbarice femina disrupta nichil reliqui iam praeter mendicitatem habere poterat, quippe quae ad suos reverti propinquos vel ab ipsis videri miserabiliter erubescebat. Cum ergo taliter deperisset, ecce adest ei in somnis supernae miserationis opifex speciosus iuvenis, medicum esse se profitens, nomine Pantaleonem, gratia Christi martyrem. « Si ergo, inquit, sospitatem recuperare desideras, vove quodlibet et voti tui praemium salus praesto est. » Iterum atque iterum hoc modo praemonita, perpetuam ab esu carnium vovit abstinentiam. Mox evigilans sensit nervis ac digitis virtutem redisse pristinam, et in omne opus quod voluit facultatem solitam obtinens, quod voverat servare instituit. Taliter consolata, non multo post ad cognationem suam rediit. Post aliquantum temporis, cognatis eius celebre convivium fuit, et haec interesse non dubitavit. Cum autem pranderent, copia ciborum, quibus illi post votum vesci licebat, defuit. Rogata est quasi pro caritate vesci carnibus appositis, et acquievit. Quid multis morer? Nocte igitur insecuta, iuvenis idem qui supra iam severior assistens : « En, inquit, transgressionis rea facta es. Dominus suam circa te virtutem ostendit ; tu autem levitate feminea votum tuum facere irritum non timuisti. Itaque et sanitas a te recedet, et ecce ut eras inpotens atque inefficax permanebis. » Dixit, et evigilantem illam in ea quam dudum contraxerat debilitate reliquit. Hoc facto gloriosus martyr firmavit venerando exemplo id quod ait psalmista : « Vovete et reddite Domino Deo vestro, omnes qui in circuitu eius affertis munera [1]. » Cui sit gloria in saecula saeculorum. Amen.

[1] *Ps.* 75, 12.

LES NOTICES HISPANIQUES DANS LE MARTYROLOGE D'USUARD

Grâce aux travaux du bollandiste J.-B. Du Sollier [1] et de Dom Henri Quentin [2], on connaît les sources d'où dérive le martyrologe d'Usuard. Le recueil d'Adon a fourni la plupart des matériaux. Comme les notices de son modèle étaient trop prolixes, Usuard les a abrégées ou a repris celles de Florus [3]. Parmi les saints qu'il a ajoutés à la compilation d'Adon, la série des saints espagnols est la plus importante et aussi la plus caractéristique.

On sait que l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, Hilduin II [4], désireux de posséder les reliques de S. Vincent de Saragosse, sous le patronage duquel l'abbaye avait été fondée, envoya en Espagne deux de ses moines, Usuard et Odilard [5]. Les voyageurs se mirent en route au début de

[1] *Martyrologium Usuardi monachi*, Antverpiae, 1714. L'édition d'Usuard a paru dans les tomes VI et VII des *Acta Sanctorum* du mois de juin.

[2] *Les martyrologes historiques du moyen âge* (Paris, 1908).

[3] H. Quentin, op. c., p. 404-405 : « Usuard abrégera et complétera tout ensemble le texte de la première édition d'Adon, en revenant quelquefois aux leçons de Florus » (p. 684). Dans sa préface, Usuard dit qu'il suit S. Jérôme, Bède et Florus. Ainsi que l'a montré Dom Quentin, l'auteur qu'il désigne sous le nom de Florus, n'est pas Florus mais Adon. Pp. 385, 403.

[4] F. Lot, *De quelques personnages du IX^e siècle qui ont porté le nom de Hilduin*, dans *Le moyen âge*, t. VII (1903), p. 257-59 ; Id., *Sur les Hilduins, note rectificative*, dans la même revue, t. VIII (1904), p. 338.

[5] R. Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne*, t. II, p. 165 ; Fr. X. Simonet, *Historia de los mozárabes de España* (Madrid, 1903), p. 477 ; L. de Lacger, *S. Vincent de Saragosse*, dans *Revue d'Histoire de l'Église de France*, t. XIII (1927), p. 336.

l'année 858 [1]. En chemin, ils apprirent que le corps du célèbre martyr ne se trouvait plus à Valence. Déçus dans leur espérance, ils demandèrent à Sunefridus, personnage influent à Barcelone, s'il ne serait pas possible de trouver d'autres reliques dans la péninsule. Sunefridus leur dit que les émirs de Cordoue persécutaient les chrétiens et que, durant les dernières années, de nombreux fidèles étaient morts pour la foi. Malgré la difficulté de l'entreprise, Usuard décida de partir pour Cordoue. Il s'arrêta à Saragosse et eut la bonne fortune d'y rejoindre une caravane qui peu de jours après devait se rendre à Cordoue. Il arriva dans cette ville à la mi-mars et y séjourna près de deux mois [2]. Après bien des pourparlers, il obtint de pouvoir emporter en France les reliques de trois martyrs mis à mort quelques années auparavant, le 27 juillet 852, les SS. Georges, Aurelius et Nathalie. Grâce à l'intervention d'un chef influent, Léovigilde, les deux pèlerins reçurent l'autorisation d'accompagner l'armée de l'émir Muhammad [3] qui marchait contre Tolède. De Tolède ils gagnèrent sans peine Alcala, puis Saragosse, et rentrèrent sains et saufs à Barcelone avec leur trésor. Par petites étapes, ils s'acheminèrent vers l'Ile-de-France. Paris étant toujours occupé par les Normands, c'est à Esmans, où s'étaient réfugiés les religieux de Saint-Germain-des-Prés, que les deux voyageurs apportèrent les reliques ramenées d'Espagne [4].

[1] Peu de temps après le retour d'Usuard, un moine de Saint-Germain-des-Prés, Aimoin, consigna par écrit le récit de ce voyage : *Translatio SS. Martyrum Georgii monachi, Aurelii et Nathaliae ex urbe Cordoba Parisios* (*BHL.* 3409).

[2] *Cum vero vigiliae Ascensionis Christi roseo se iubare iam dies lotis quadrigis terris influeret, parant a civitate regis supramemorati Mahomath procedente exercitu egredi, non parvo ad illos fratrum catholicum eis vale dicere cupientium adunato collegio, qui quanta eos caritate per dies quinquaginta sex, quibus cum illis sunt commorati tractaverint, nemo qui dicat. Act. SS.*, Iul. t. VI, p. 462. En 858, l'Ascension tombait le 12 mai ; Usuard est donc arrivé à Cordoue le 17 mars.

[3] Muhammad avait succédé à Abd al-Rahman II en septembre 852.

[4] Outre le livre de W. Vogel, *Die Normannen und das fränkische Reich bis zur Gründung der Normandie 799-911* (Heidelberg, 1906), on peut consulter F. Lot, *La grande invasion normande de 856-862*, dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXIX (1908), pp. 21, 29, 47. Comme le fait remarquer M. Lot, c'est probablement de Combs-la-Ville ou d'Esmans que l'abbé Hilduin II envoya

Quelques années plus tard, vers 875, Charles le Chauve demandait à Usuard de composer un martyrologe, qui grouperait les anniversaires mentionnés dans les recueils antérieurs : *quatinus sanctorum sacras atque anniversario recolendas festivitates ex quibusdam praecedentium patrum martyrologiis in quandam colligerem unitatem* [1]. Ni Usuard ni Charles le Chauve ne se doutaient que cette nouvelle compilation était destinée à supplanter les martyrologes antérieurs et à devenir un jour une des sources principales du martyrologe officiel de l'Église.

Dans quelle mesure Usuard a-t-il introduit dans son œuvre des renseignements recueillis au cours de son voyage en Espagne? C'est la question à laquelle nous voudrions répondre. A cette fin, nous allons passer en revue les notices hispaniques que contient son martyrologe. Nous étudierons d'abord les notices des saints espagnols qui se trouvaient déjà antérieurement dans les martyrologes, afin de voir si Usuard les a modifiées et enrichies. Elles sont au nombre de vingt-quatre [2]. Si on compare chacune d'elles avec le passage correspondant du recueil d'Adon, on constate que le plus souvent Usuard résume ce dernier. C'est le cas pour les notices suivantes : S. Fructuosus, S. Eulalia Barcinonensis, S. Leander, SS. Emeterius et Cheledonius, S. Pacia-

Usuard et Odilard en Espagne. Les *Annales Bertiniani* font aussi allusion au voyage d'Usuard. Sous l'année 858, l'annaliste écrit : *Interea quidam monachus ex monasterio sancti Vincentii martyris vel sancti Germani confessoris a Corduba civitate Hispaniae rediens, corpora beatorum martyrum Georgii diaconi et Aurelii capulque Nathaliae secum detulit atque in villa Acmanto in loculis servanda conlocavit* (éd. G. Waitz, *M. G.*, Scr. rer. germ. in us. schol., p. 51).

[1] La dédicace d'Usuard à Charles le Chauve se présente dans les manuscrits en deux recensions. Cf. *M. G.*, Epist., t. VI, 1 (1902), p. 192-93. Les éditeurs datent cette préface de 875.

[2] De ces vingt-quatre notices, dix-huit se trouvent déjà dans le martyrologe hiéronymien. Ce fut sous l'influence de recueils tels que la compilation d'Adon et le martyrologe lyonnais, où l'on découvre plusieurs traces d'emprunts à un Passionnaire riche en textes hispaniques, que la liste des saints espagnols s'était accrue de quelques notices, par ex. S. Léandre, S. Pacien, S. Herménégilde, S. Torquatus et ses compagnons, SS. Servandus et Germanus. Cf. H. Quentin, op. c., pp. 140, 409-64.

nus, S. Hermenegildis, SS. Torquatus et socii mm., SS. Iusta et Rufina, S. Cucufas, S. Felix, SS. Servandus et Germanus, S. Leocadia, S. Eulalia Emeritensis. Quand le texte d'Adon n'est pas trop prolixe, Usuard le copie presque mot à mot, comme on peut le voir aux notices de S. Laurianus, S. Victor, S. Iacobus apostolus, SS. Iustus et Pastor, SS. Faustus, Ianuarius et Martialis, SS. Vincentius, Sabina et Cristeta, SS. Acisclus et Victoria, S. Euticius. Trois fois seulement, Usuard présente une rédaction où se rencontrent des indications qui ne se trouvent pas dans les recueils antérieurs.

1. S. Vincent de Saragosse, qui était le patron de Saint-Germain-des-Prés [1], est annoncé dans une formule qui est propre à Usuard. Celui-ci rappelle que Prudence a célébré dans ses vers S. Vincent et que S. Augustin a composé en son honneur un sermon.

2. Au sujet de S. Zoïle de Cordoue, il relate que l'évêque Agapius apprit par révélation divine l'endroit où se trouvait le corps du martyr : *Cordubae sancti Zoili martyris, cuius corpus, cum longo tempore ubinam sepultum fuerit latuisset, venerabili episcopo eiusdem loci, nomine Agapio, ex divina revelatione manifestatum est.* Le plus ancien texte relatif à cette découverte des reliques de S. Zoïle est encore inédit. Il se lit dans le Passionnaire de Cardeña : *Inventio corporis beati Zoili, quod inventum vel translatum ab Acapio episcopo, II nonas novembris* [2].

[1] D. Bouillart, *Histoire de l'abbaye royale de Saint Germain des Prez* (Paris, 1724), p. 1. Cf. A. Allgeier, *Die Psalmen in der mozarabischen Liturgie und das Psalterium von Saint-Germain-des-Prés*, dans *Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens*, t. III (Münster i. Westf., 1931), p. 233-36.

[2] Férotin, *Le Liber mozarabicus sacramentorum*, p. 937-42. Au sujet de la date et de la provenance du célèbre Passionnaire de San Pedro de Cardeña (British Museum, Add. 25600), il y a lieu de faire les remarques suivantes. C'est d'après le témoignage d'une note écrite au XVII[e] ou au XVIII[e] siècle sur un fragment de parchemin, collé actuellement sur le plat intérieur de la couverture, que les érudits datent le manuscrit de 919 et en attribuent la transcription au scribe Gomez de Cardeña. Voici le texte du fragment : *Dice el final de enfrente : Gomes dcñs peccator sive hoc op[s] scribto forsan me substraet ab igne. Era DCCCCL[a] VII. VI Kl. decbrs, ob iussionem dni mei Damiani Abbati perscribsi hoc volumen.* Ainsi que l'avait déjà fait remarquer Dom H. Quentin (*Les martyrologes historiques*, p. 140-42), on peut se demander si cette note moderne se rapporte au volume dans lequel elle est maintenant pla-

3. Notons enfin qu'Usuard énumère les noms des dix-huit martyrs de Saragosse dans le même ordre que la Passion *BHL.* 1503 [1], tandis qu'Adon suit l'ordre d'après lequel

cée. Quelques lignes écrites dans la marge du folio 254ᵛ nous permettent de conclure que le pressentiment de Dom Quentin était fondé, car elles prouvent que ce n'est pas Gomez mais Endura qui a transcrit le passionnaire : *O tu lector sanctissime quotiens unc librum arripueris ad legendum, pro me tandem Endura presbitero scriptore non cesses Dominum exorare.* Endura était moine à Cardeña et son nom se retrouve dans d'autres manuscrits provenant de l'abbaye. Cf. Fr. de Berganza, *Antiguedades de España*, t. I (Madrid, 1719), p. 221 ; C. Upson Clark, *Collectanea Hispanica* (Paris, 1920), p. 66 (= *Transactions of the Connecticut Academy of Arts and Sciences*, t. 24) ; Montague Rhodes James, *A Descriptive Catalogue of the Latin Manuscripts in the John Rylands Library at Manchester*, t. I (Manchester, 1921), p. 162-65 ; t. II, planche 120. Endura remplit l'office de *scriptor* pendant de longues années, car en 924 il copie les *Etymologiae* d'Isidore de Séville (C. Upson Clark, op. c., p. 43, nº 604) et en 949 le commentaire de Cassiodore sur les psaumes (ibid., p. 49, nº 638). Le Passionnaire de Cardeña serait donc probablement du second quart du xᵉ siècle. Quelques érudits font venir notre manuscrit de Cordoue. L. Delisle, sur la foi du P. Tailhan, écrit que les religieux de Cardeña rapportèrent de Cordoue le sanctoral vers l'année 1097 (*Mélanges de paléographie et de bibliographie*, 1880, p. 61). Le P. G. Antolín répète la même affirmation (*Catálogo de los Codices latinos del Escorial*, t. I, Madrid, 1910, p. 127). Il est facile de retrouver la source où le P. Tailhan avait puisé l'information communiquée à L. Delisle. Fr. de Berganza, bibliothécaire de Cardeña au début du xviiiᵉ siècle, examina le Passionnaire et en publia un texte fort intéressant, la Vie de Sᵗᵉ Argentea (*BHL.* 672), martyre de Cordoue († 931). N'ayant rencontré cette Passion dans aucun autre manuscrit, il émit l'hypothèse que le sanctoral provenait de Cordoue et avait été rapporté à Cardeña par les moines chargés de ramener à l'abbaye le corps du comte Garci Fernandez, mort prisonnier à Cordoue. « Il semble bien, dit-il, que ce manuscrit a été écrit à Cordoue, puisqu'il contient le martyre de Sᵗᵉ Argentea, qui a été mise à mort dans cette ville » (op. c., t. I, p. 293). Dans un autre endroit, Berganza affirme catégoriquement, mais sans preuve, que le sanctoral vient de Cordoue : « Quand les moines de Cardeña allèrent à Cordoue pour y rechercher le corps de Garci Fernandez, ils rapportèrent un sanctoral en deux tomes » (ibid., p. 202). L'hypothèse émise par Berganza repose sur une argumentation sans valeur. D'autre part il est intéressant de remarquer que Berganza ne parle pas de la note écrite sur le fragment de parchemin. Il semble bien que de son temps elle ne s'y trouvait pas. Quant à l'inscription d'Endura, elle lui échappa. Berganza dit également que le Passionnaire comprenait deux tomes et que le second, offert à Philippe II, périt dans l'incendie de la bibliothèque de l'Escurial. Il est exact, en effet, que le sanctoral se composait de deux volumes, mais le second n'a pas péri ; il est encore conservé à l'Escurial, sous la cote b-I-4 (G. Antolín, op. c., p. 108-128).

[1] A propos de la liste des XVIII martyrs de Saragosse cf. *Comm. martyr.*

Prudence les avait disposés dans ses vers pour des raisons métriques.

Cet examen des notices hispaniques qu'Usuard a empruntées aux collections martyrologiques antérieures et spécialement à Adon, montre qu'il n'a pas mis en œuvre des renseignements recueillis pendant son voyage en Espagne. Nous savons par Aimoin que les deux moines traversèrent des villes célèbres par leurs reliques : S^te^ Léocadie à Tolède, SS. Juste et Pastor à Alcala, les dix-huit martyrs de Saragosse, S. Cucuphat et S^te^ Eulalie à Barcelone, S. Félix à Gérone. Les notices consacrées à ces saints ne se distinguent pas des autres et on n'y relève aucun détail qu'Usuard aurait noté au cours de son séjour en Espagne.

Passons maintenant à l'étude des notices hispaniques qui ont été ajoutées par Usuard. Dans cette série, un groupe se détache nettement des autres, celui des martyrs de la persécution arabe de Cordoue, au IX^e^ siècle [1]. Les premières victimes furent les deux frères Adulphus et Iohannes, mis à mort vers 825. Leurs corps furent ensevelis dans l'église Saint-Cyprien [2]. Ce fut surtout à la fin du règne d'Abd al-Rahman II (822-852) et au début de celui de Muhammad I^er^ (852-886) [3] que les chrétiens eurent à confesser leur foi. L'histoire de cette persécution a été relatée par S. Euloge qui, après avoir soutenu le courage des fidèles, mourut lui-même martyr en 859. Ses ouvrages constituent l'unique source qui nous ait conservé le nom des martyrs. Dès 851

hieron., p. 55 ; H. DELEHAYE, *Les origines du culte des martyrs* [2], p. 364 ; QUENTIN, op. c., pp. 150, 424, 481.

[1] Sur l'histoire de la persécution de Cordoue, on peut consulter R. DOZY, *Histoire des musulmans d'Espagne*, t. II, p. 4 et suiv. ; SIMONET, op. c., p. 237-487 ; J. PEREZ DE URBEL, *San Eulogio de Cordoba*, Madrid, 1928.

[2] La Passion de ces martyrs écrite par l'abbé Speraindeo est perdue. Le texte *BHL.* 84, qui lui est attribué par Tamayo de Salazar, n'a aucune valeur. Usuard, en arrivant à Cordoue, vénéra leur tombeau. *Perqunt illi duo* (Usuardus et Odilardus) *ad ecclesiam beati magnique testis Cypriani in qua sanctorum martyrum corpora Adulfi et Iohannis tumulata quiescunt* (*BHL.* 3409 ; *Act. SS.*, Iul. t. VI, p. 461).

[3] Au sujet des Umaiyades d'Espagne, voir l'*Encyclopédie de l'Islam*, t. IV, p. 1058 et suiv.

il composait le premier livre et une partie du second livre (c. I-VI) du *Memoriale sanctorum*, ainsi que le *Documentum martyriale*. La seconde partie du livre II et le IIIe livre du *Memoriale* furent terminés en 856. L'année suivante, il rédigeait le *Liber apologeticus martyrum*. Il nous reste également quelques lettres de S. Euloge [1]. Avec un soin tout particulier, le saint prélat a noté la date de la mort des martyrs.

Usuard parvint à Cordoue au printemps de 858 ; il eut l'occasion d'apprendre de S. Euloge lui-même l'histoire de la persécution. Aimoin de Saint-Germain-des-Prés rapporte que l'évêque s'entretint avec les deux voyageurs [2]. Il leur communiqua sans doute des renseignements qu'il n'avait pas consignés dans ses écrits, car il fit remarquer à Usuard que ses livres étaient loin d'être complets. Avant de quitter Cordoue, les moines français serrèrent aussi dans leurs bagages une copie, partielle tout au moins, des ouvrages d'Euloge et, de retour en France, ils la montrèrent à Charles le Chauve [3]. Ce dernier, désireux d'obtenir des détails complémentaires et peut-être de s'assurer de l'authenticité des reliques apportées d'Espagne, dépêcha à Cordoue un envoyé, Mancio, qui put confirmer le récit fait par Usuard [4]. Il rapporta aussi sans doute la nouvelle que S. Euloge lui-même avait courageusement confessé la foi et était mort martyr. Parmi les saints du 20 septembre Usuard annonce : *Civitate Corduba beati Eulogii presbiteri ob Christi martyrium decollati.*

[1] FLOREZ, *España Sagrada*, t. X, p. 431-53 ; J. AMADOR DE LOS RIOS, *Historia critica de la Literatura Española*, t. II (Madrid, 1862), p. 98 ; A. EBERT, *Allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters im Abendlande*, t. II, p. 300-308 ; MANITIUS, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, t. I, p. 421-28 ; J. PEREZ DE URBEL, op. c.

[2] *Quorum* (les martyrs Georges et Aurelius) *animas felici bello decoras ad coelos martyrum sociandas collegio transisse, pulcherrimo passionis eorum textu firmante didicerant, quam memorabilis et Deo dignus sacerdos Eulogius, qui et ipse postea glorioso donatus martyrio regem Christum consummatus miles orando petivit, veraci relatione plurimis, ut ipse nostris retulit, praetermissis, litteris informavit. Act. SS.*, t. c., p. 461-62.

[3] *Gloriosus itaque rex Karolus, quantum de adventu horum martyrum relectis sibi passionis eorum titulis gavisus extiterit, non est nostrum exponere. Act. SS.*, t. c., p. 468.

[4] *Act. SS.*, t. c., p. 468.

Si on compare la série des saints de la persécution arabe qu'Usuard a insérée dans son recueil avec celle que l'on peut reconstituer d'après les œuvres de S. Euloge, on s'aperçoit qu'il ne mentionne qu'une partie, la moitié environ, des noms des martyrs. Le tableau qui suit permettra de s'en rendre compte. Les saints qui se lisent à la fois dans Euloge et dans Usuard sont imprimés en italique.

27 septembre	825(ca)	*Adulphus et Iohannes* [1]
18 avril	850	*Perfectus*
3 juin	851	*Isaac*
5 juin	851	Sancius
7 juin	851	*Petrus, Wallabonsus, Sabinus, Wistremundus, Habundius, Ieremias*
16 juillet	851	Sisenandus
20 juillet	851	*Paulus*
25 juillet	851	Theodemir
22 octobre	851	*Nunilo et Alodia* [2]
24 novembre	851	*Flora et Maria*
13 janvier	852	Gumesindus, Servusdei
27 juillet	852	*Aurelius, Felix, Georgius, Sabigothona, Liliosa* (dans Usuard le 27 août)
20 août	852	*Leovigildus, Christophorus*
15 septembre	852	*Emila, Hieremias* (dans Usuard le 17 septembre)
16 septembre	852	Rogellius, Servusdei
13 juin	853	*Fandila*
14 juin	853	Anastasius, Felix et Digna
15 juin	853	Benildis

[1] Euloge parle incidemment de ces deux premiers martyrs (*P.L.*, t. CXV, col. 859), mais il ne donne pas la date de leur mort. C'est par Usuard et le calendrier de Cordoue que nous savons que leur fête se célébrait le 27 septembre. Férotin, *Le Liber Ordinum*, p. 480-81. Au sujet de la chronologie des faits rapportés par S. Euloge, cf. *P. L.*, t. c., col. 921-26.

[2] Ces deux saintes n'appartiennent pas au groupe des martyrs de Cordoue. Originaires de la région d'Huesca, elles subirent le martyre à Barbastro. Euloge avait appris leur mort par l'évêque de Complutum, Venerius (*P.L.*, t. c., col. 774-76) ; cf. *BHL.* 6252. Il nous reste également une Passion ancienne *BHL.* 6252*b*.

17 septembre	853	Columba
19 septembre	853	Pomposa
11 juillet	854	*Abundius* (dans Usuard le 8 juin)
30 avril	855	Amator, Petrus, Ludovicus
17 avril	856	*Elia, Paulus, Isidorus*
28 juin	856	Argimirus
19 juillet	856	Aurea
13 mars	857	*Rudericus, Salomon* (dans Usuard le 8 février)

D'après quel principe Usuard a-t-il fait son choix? Certains indices inclineraient à faire croire qu'il a connu un calendrier hispanique. Pour quatre anniversaires, Usuard indique une date qui ne coïncide pas avec celle qui se lit dans les œuvres de S. Euloge : S. Aurelius et ses compagnons sont annoncés le 27 août au lieu du 27 juillet ; S. Emila et S. Hieremias, le 17 septembre au lieu du 15 ; S. Abundius le 8 juin au lieu du 11 juillet, et enfin S. Salomon et S. Rudericus le 8 février au lieu du 13 mars.

Grâce aux calendriers mozarabes, publiés jadis par Dom M. Férotin, et au calendrier, composé en 961, à Cordoue par l'évêque Recemundus, nous pouvons dans une certaine mesure contrôler l'œuvre d'Usuard [1].

Le calendrier de Recemundus, qui provient de Cordoue et a été rédigé par un prélat parfaitement au courant de tout ce qui touchait la communauté chrétienne de cette ville, est un témoin de grande valeur. Malheureusement, pour le sujet qui nous occupe, il est très pauvre en renseignements. De tous les martyrs dont parle S. Euloge, Recemundus n'en mentionne que deux [2]. Le 30 avril il an-

[1] Férotin, op. c., p. 450-95.

[2] Le silence du calendrier de Cordoue peut paraître assez surprenant. Toutefois on ne doit pas oublier que Recemundus l'a dédié au calife de Cordoue al-Hakam II (961-970). Il fallait déjà une certaine audace pour insérer dans ce calendrier astronomique et agronomique, destiné au calife, les anniversaires chrétiens, tout en laissant de côté ce qui concernait la religion musulmane. Al-Hakam II aurait-il toléré que l'on inscrivit dans une œuvre qui lui était offerte, les martyrs mis à mort par ses prédécesseurs? Aimoin, rapportant une remarque d'Usuard, écrit : *Non enim quos martyres faciunt, venerari Saraceni permittunt* (*Act. SS.*, t. c., p. 462). Outre les martyrs signalés plus haut, Recemundus

nonce S. Perfectus, qu'Euloge et Usuard placent le 18 de ce mois ; le 17 il annonce S. Emilianus, dans lequel il faut sans doute reconnaître S. Emila, mentionné le même jour par Usuard et le 15 septembre par S. Euloge.

Les calendriers mozarabes, de leur côté, ne signalent que les SS^tes Nunilo et Alodia et les SS. Rudericus et Salomon [1]. Ceux-ci, mis à mort le 13 mars et commémorés par Usuard le 8 février, sont annoncés le 12 mars.

Les quelques anniversaires des martyrs de Cordoue, contenus dans ces calendriers, ne nous aident donc pas à démêler les motifs qui ont déterminé Usuard à ne mentionner qu'une partie des martyrs et à choisir tel nom de préférence à tel autre. Au point de vue des dates de culte, les renseignements fournis par les calendriers ne concordent pas tous soit avec Usuard soit avec Euloge. Ces divergences proviennent-elles d'erreurs de transcription ou sont-elles l'indice d'une tradition liturgique différente? Il est malaisé de trancher. Pour deux notices, celle des SS. Georges et Aurelius et celle de S. Euloge, la diversité de dates est particulièrement notable. Usuard a dû s'enquérir avec un soin spécial de la date de culte des martyrs dont il ramenait les reliques. Or tous les manuscrits d'Usuard insèrent cette notice le 27 août et non le 27 juillet, anniversaire de la mort. Et il ne s'agit pas d'une translation, car c'est le 20 octobre qu'Usuard commémore l'*exceptio reliquiarum* des martyrs Georges et Aurelius par la communauté de Saint-Germain-des-Prés : *Exceptio sanctorum martyrum Georgii diaconi et Aurelii.*

On n'entrevoit pas davantage pour quel motif Usuard a inséré S. Euloge le 20 septembre et non le 11 mars, qui d'après Alvare, le biographe de S. Euloge, est la date anniversaire du martyre : *Complevit martyrium suum quinto idus Martii, die sabbato, hora nona* [2]. Parmi les calendriers

commémore Alvare de Cordoue, le biographe de S. Euloge, mort lui aussi martyr (7 novembre ; cf. Férotin, op. c., p. 487 ; Simonet, op.c., p. 614). C'est le seul document qui range Alvare parmi les saints.

[1] Il ne faut pas perdre de vue que ces calendriers proviennent du nord de l'Espagne. D'autre part, bien qu'ils aient été transcrits au x^e ou au xi^e siècle, les notices de saints postérieurs au vii^e siècle y sont relativement rares.

[2] *Act. SS.*, Mart. t. II, p. 95.

mozarabes, il y en a deux qui annoncent S. Euloge le 1er juin [1]. C'est le 1er juin en effet que le corps de S. Euloge fut transféré dans la basilique de Saint-Zoïle [2]. Du Sollier estimait qu'Usuard avait dû avoir une raison particulière pour placer la fête de S. Euloge le 20 septembre [3]. Cette raison nous échappe et les documents exhumés depuis le temps où Du Sollier écrivait son commentaire n'ont pas fait la lumière.

Quant au libellé des notices des martyrs de la persécution arabe, dans le recueil d'Usuard, il est très sobre et on en retrouve aisément tous les éléments dans le récit de S. Euloge. Une seule notice, celle de S. Isaac (3 juin) renferme une indication qui ne se lit pas chez Euloge : *Qui* (Isaac) *cum esset annorum viginti septem pro fide Christi gladio necatus est.* Aucun autre document ne donne l'âge du jeune martyr [4].

Pendant tout le moyen âge, les martyrs de la persécution arabe ne furent guère connus que par le martyrologe d'Usuard. L'édition des œuvres de S. Euloge, publiée en 1574 par Ambrosio de Moralès, attira l'attention des érudits sur ce glorieux chapitre de l'histoire d'Espagne [5]. Dès 1578, Galesini introduisait dans son martyrologe tous les saints dont parle S. Euloge [6]. Les compilateurs du martyrologe romain firent de même en 1583 et tout en s'inspirant d'Usuard, ils complétèrent et modifièrent les notices des martyrs de Cordoue d'après le texte d'Euloge [7].

[1] Férotin, op. c., p. 467.

[2] *P. L.*, t. CXV, col. 722.

[3] *Martyrologium Usuardi*, p. 546.

[4] Ibid., p. 314.

[5] Au sujet des éditions des œuvres de S. Euloge, cf. Florez, *España Sagrada*, t. X, p. 452-53. Les notes, dont A. de Moralès avait enrichi son édition, sont reproduites dans la Patrologie de Migne, t. c., col. 731-958.

[6] *Martyrologium S. Romanae ecclesiae* (Venetiis, 1578). Au 13 janvier, Galesini a omis les saints Gumesindus et Servusdei.

[7] On ne trouve cependant pas dans l'édition de 1583 tous les saints dont S. Euloge a conservé le souvenir. Les notices des SS. Gumesindus et Servusdei (13 janvier), Rogellius et Servusdei (16 septembre), Benildis (15 juin), Amator, Petrus, Ludovicus (30 avril), Argimirus (28 juin), Rudericus et Salomon (13 mars) ont été omises. Elles n'ont été insérées dans le martyrologe romain qu'à partir de l'édition de 1586.

Outre les notices relatives aux martyrs de Cordoue, Usuard a enrichi son martyrologe de quelques autres notices hispaniques.

Nous les passerons brièvement en revue :

1. *Civitate Toleto depositio S. Iuliani ep. qui apud eiusdem loci incolas famosissimus habetur* (6 mars).

S. Julien, évêque de Tolède, est mort en 690. Son successeur Félix a écrit sa Vie (*BHL.* 4554). Le culte de S. Julien est attesté par deux calendriers mozarabes qui, comme Usuard, commémorent sa fête le 6 mars : *Obitum domini Iuliani episcopi Toletum* [1]. Un missel de Silos renferme à la même date son office [2].

2. *Apud Hispalim depositio S. Isidori antistitis* (4 avril).

S. Isidore de Séville est mort le 4 avril 636 [3]. Les calendriers mozarabes, ainsi qu'Usuard l'ont inscrit à cette date [4].

3. *Item civitate Heliberri, sancti Gregorii episcopi et confessoris* (24 avril).

La commémoration de S. Grégoire d'Elvire par Usuard est un des témoignages les plus anciens du culte rendu au célèbre évêque. Le calendrier de Cordoue, à la même date, contient cette mention : *In ipso est festum sancti Gregorii in civitate Granata* [5]. Rappelons que Recemundus était évêque d'Elvire [6].

4. *Cordubae Secundini martyris* (21 mai).

Nous ignorons tout de ce martyr. Appartient-il à la persécution arabe ou bien faut-il le ranger parmi les martyrs

[1] Férotin, op. c., p. 457.

[2] *Cat. Lat. Paris.*, t. III, p. 626. On ne sait pour quel motif, le missel imprimé à Tolède en 1500 par ordre du cardinal Ximenez, a inséré S. Julien au 8 mars (*P. L.*, t. LXXXV, col. 97).

[3] De Rossi, *Inscriptiones christianae urbis Romae*, vol. II, 1, p. 296 ; Aem. Hübner, *Inscriptionum Hispaniae christianarum supplementum*, n. 362.

[4] Férotin, op. c., p. 460-61.

[5] Férotin, op. c., p. 462-63. Cf. *Act. SS.*, April. t. III, p. 269 ; Florez, *España Sagrada*, t. XII, p. 129-33 ; *Lexikon für Theologie und Kirche*, t. IV, p. 673.

[6] F. X. Simonet, op. c., p. 603-619. Nous n'oserions toutefois affirmer qu'il connaissait bien la tradition liturgique du diocèse d'Elvire, car, comme le fait remarquer Simonet, nous ne savons rien de son administration episcopale ni même s'il résida dans son diocèse.

des premières persécutions, on ne sait. Le 20 avril, le calendrier de Cordoue annonce : *Et in ipso est festum Secundini martyris in Corduba, in vico Uraceorum* [1]. Il est fort vraisemblable que c'est le même personnage. La différence de date provient sans doute d'une erreur de transcription, le XII des calendes de mai (20 avril) pouvant facilement se confondre avec le XII des calendes de juin (21 mai).

5. *In Hispaniis, civitate Malaca, sanctorum martyrum Siriaci et Paulae virginis, qui post multa tormenta sibi illata lapidibus obruti, inter saxa animas caelo reddiderunt* (18 juin).

A la même date qu'Usuard, quatre calendriers mozarabes font mention des SS. Cyriaque et Paula [2]. De son côté, le calendrier de Cordoue annonce, le 18 juin : *Et in ipso est festum Quiriaci et Paulae interfectorum in civitate Cartagena et festum utriusque in montanis sancti Pauli in Vifi Cordube* [3]. La Passion des deux martyrs, transcrite dans le Passionnaire de Cardeña, place également l'anniversaire des SS. Cyriaque et Paula le 18 juin [4]. La plus ancienne attestation du culte rendu à ces martyrs se trouve dans le martyrologe hiéronymien, mais la mention qui les commémore a été si maltraitée par les copistes qu'il n'était pas aisé de la reconnaître [5]. Nous ne nous arrêterons pas ici sur les difficultés topographiques soulevées par ces mentions martyrologiques, ayant l'intention d'y revenir prochainement.

6. *In Hispania, civitate Italica, sancti Gerontii episcopi in carcere quiescentis* (25 août).

C'est le jour suivant que quelques calendriers mozarabes commémorent S. Gerontius. *Sancti Geronti confessoris* ou *Sancti Ieronti confessoris Christi* [6]. De même, le calendrier de Cordoue mentionne S. Gerontius le 26 août : *In ipso est festum Geronti episcopi in Talica* (sic) [7]. Sauf une hym-

[1] FÉROTIN, op. c., p. 461. Au sujet de la commémoration de S. Secundinus dans des missels ou bréviaires du moyen âge, cf. *Cat. Lat. Paris.*, t. III, p. 649.
[2] FÉROTIN, op. c., p. 466-67. [3] Ibid.
[4] FÉROTIN, *Le Liber mozarabicus sacramentorum*, p. 937-42.
[5] *Comm. martyr. hieron.*, p. 327.
[6] FÉROTIN, *Le Liber Ordinum*, p. 476-77. [7] Ibid.

ne [1], nous ne possédons aucun texte littéraire sur S. Gerontius et aucun document ne nous apprend à quelle époque il a vécu [2].

7. *Apud provinciam Lusitaniam civitate Olisepona, SS. martyrum Verissimi, Maximae et Iuliae sororum* (1er octobre).

Dans cinq calendriers mozarabes et dans le calendrier de Cordoue, la fête de ces trois martyrs est également annoncée le 1er octobre [3]. D'après une inscription du VIe siècle, nous savons que des reliques des SS. Verissimus, Maxima et Iulia furent déposées dans l'autel d'une basilique près de Zafra en Andalousie [4]. Le Passionnaire de l'Escurial b-I-4, qui constitue la seconde partie du Passionnaire de Cardeña, contient la Passion de ces trois martyrs : *Passio sanctorum martirum Christi Verissimi Maxime et Iulie qui passi sunt Olisipona in civitate die kalendas octubris* [5].

8. *Item civitate Hispali, sancti Petri martyris* (8 octobre).

Ce martyr n'est connu que par cette mention d'Usuard [6].

9. *Caesaraugustae, sanctorum innumerabilium martyrum qui sub Daciano Hispaniarum praeside mirabiliter occubuerunt pro Christo* (3 novembre).

Cette commémoration ne se rencontre ni dans le calendrier de Cordoue, ni dans les calendriers mozarabes. La *Passio SS. Martirum innumerabilium Cesaraugustanorum, quorum corpora sita sunt ante eglesiam que nuncupatur Sancta Sanctorum* est transcrite dans le Passionnaire de Cardeña [7]. Une fois de plus nous constatons qu'Usuard mentionne des

[1] Cl. Blume, *Die mozarabischen Hymnen des alt-spanischen Ritus*, dans *Analecta Hymnica*, t. XXVII, p. 180.

[2] *Act. SS.*, Aug. t. V, p. 108-110 ; Florez, t. c., p. 263-70.

[3] Férotin, op. c., p. 480-81.

[4] Aem. Hübner, *Inscriptiones Hispaniae christianae*, n. 57 ; H. Delehaye, *Les Origines du culte des martyrs*[2] (Bruxelles, 1933), p. 370.

[5] G. Antolín, *Catálogo de los códices latinos del Escorial*, t. I (Madrid, 1910), p. 121.

[6] Ni Florez (*España Sagrada*, t. IX, p. 301) ni les Bollandistes (*Act. SS.*, Oct. t. IV, p. 273) n'ont découvert aucun renseignement sur ce saint. Plus récemment José Alonso Morgado (*Santoral Hispalense*, Sevilla, 1907, p. 12) avoue également que ses recherches ont été infructueuses.

[7] Férotin, *Le Liber mozarabicus sacramentorum*, p. 941.

saints, dont la Passion se lit dans le recueil de Cardeña. Les origines de cette fête sont obscures [1].

10. *Apud provinciam Tarraconensem, civitate Tirassona, beati Emiliani presbiteri et confessoris, cuius admirabilem vitam Braulio Caesaraugustanus episcopus simplici sermone descripsit* (12 novembre).

Usuard, peut-être à Saragosse, aura pris connaissance de la *Vita S. Aemiliani* écrite par S. Braulio (*BHL.* 100). Tous les calendriers mozarabes célèbrent le même jour la fête de S. Émilien : *Obitum sancti Emiliani presbiteri et confessoris Christi*, ainsi que le calendrier de Cordoue : *In ipso est festum obitus Emiliani sacerdotis*. Un seul des calendriers fournit une indication topographique : *Vergegio*, qui doit être identifié à Berceo dans la Rioja [2]. La *Vita* dit que S. Émilien était du diocèse de Tarazona, mais qu'il mourut près de *Vergegium*. En écrivant *civitate Tirassona*, Usuard s'est trompé, à moins qu'il n'ait voulu dire que S. Émilien était spécialement honoré à Tarazona [3].

10. *Civitate Toleto S. Eugenii episcopi et confessoris* (13 novembre).

La vie de S. Eugène II (III), évêque de Tolède, a été écrite par son successeur S. Ildephonse. Usuard est le premier à le commémorer, et il semble bien que le 13 novembre soit la date anniversaire de sa mort. Le 29 et le 30 mai, quelques calendriers mozarabes mentionnent un S. Eugène, évêque de Tolède. Il s'agit sans doute d'Eugène Ier (II), dont parle également S. Ildephonse [4].

Plusieurs manuscrits d'Usuard et quelques martyrologes, qui en dérivent, omettent la notice de S. Eugène. La cause de cette omission est la suivante. Le pseudo-Eugène Ier, évêque de Tolède, est annoncé par Usuard le 15 novembre. Les copistes auront omis la mention du 13 novembre, la tenant pour un doublet. Nous ne rangeons pas dans la série des notices hispaniques celle du 15 : *Sancti Eugenii qui apud*

[1] Nous croyons savoir que Dom A. Lambert leur consacrera bientôt une étude.

[2] Férotin, *Le Liber Ordinum*, p. 486-87.

[3] La controverse au sujet de la patrie de S. Émilien de la Cogolla a été résumée dans *Anal. Boll.*, t. LI, p. 293-317.

[4] Férotin, op. c., p. 466-67.

pagum parisiacensem consummato martyrii cursu, beatae passionis coronam percepit a Domino. Ce n'est pas en Espagne qu'Usuard a recueilli ce renseignement [1].

11. *S. Crispini episcopi, qui civitate Astiagensi, capite amputato martyrii gloriam adeptus est* (19 novembre).

Le nom de S. Crispinus se lit dans la plupart des calendriers mozarabes et dans le calendrier de Cordoue, le jour suivant. *In ipso est christianis festum Crispini sepulti in monasterio quod est in sinistro civitatis Astige* [2].

S. Crispinus se trouvait aussi dans le martyrologe hiéronymien, le 20 novembre, mêlé à d'autres martyrs [3]. Usuard semble avoir eu sous les yeux une Passion, qui est aujourd'hui perdue.

12. *In civitate Emerita sanctae Lucretiae virginis* (23 novembre).

Parmi les martyrologes anciens, seul celui d'Usuard mentionne, le 23 novembre, S^te^ Lucretia. De la vie de la sainte nous ne savons rien, mais il est certain qu'à Merida, S^te^ Lucretia était honorée bien avant le IX^e^ siècle. Un texte de la première moitié du VII^e^ siècle (*BHL.* 2530) signale une basilique consacrée à cette vierge. De plus une inscription, qui date probablement du VI^e^ siècle, cite le nom de la sainte avec ceux d'autres saints, dont les reliques étaient déposées *in hoc altario* [4].

Au terme de cette étude, on peut conclure que les notices hispaniques, ajoutées par Usuard dans son martyrologe, sont de bon aloi. Les œuvres de S. Euloge et les monuments de la liturgie mozarabe confirment dans l'ensemble les renseignements recueillis en Espagne par le moine de Saint-Germain-des-Prés. De tous les saints espagnols qu'il commémore, un seul ne nous est connu que par sa compilation, S. Pierre, martyr de Séville.

B. G.

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. LIII, p. 97-98.

[2] Férotin, op. c., p. 486-87.

[3] Cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 327 ; H. Delehaye, *Les Origines du culte des martyrs*[2], p. 368.

[4] H. Delehaye, op. c., p. 370.

HAGIOGRAPHICA CELTICA

II. Tetrasticha de Sanctis Hiberniae.

In margine eiusdem Libri Lageniensis ex quo nuper deprompsimus narratiunculam de S. Columba [1], bina tetrasticha leguntur, p. 368, a d. v. D. T. Brosnan parum accurate typis mandata [2]. Recensentur aliquot Hiberni sancti, quos in annotationibus inquiremus qui fuerint.

.....ctaig class
con/oat a n-oentachas
Ciaran [3], *Cainnech is mochen,*
epscop Erc 7 Coemgen.

Epscop Eogain Aird Sratha,
Brenaind fial<mac Fin[4]*>dloga,*
Dechoin Nessain digrais dót,
Iarlathi 7 Mochaemóc.

Latine : ... *chorus, dormit* (id est : *sepulti sunt*) *concorditer, Ciaran, Cainnech, cuius optatus adventus, episcopus Erc et Coemgen. Episcopus Eogan de Árd Sratha, Brendanus, generosus filius Findlugi, diaconus Nessán, excellens labor* [5], *Iarlaithe et Mochaemoc.*

[1] *Anal. Boll.*, t. LV, p. 96-108. Gratias agimus d. v. Iohanni Fraser, Oxoniensi, qui in his concinnandis consilio nos iuvit humanissime.

[2] *Archivium Hibernicum*, t. I (1912), p. 363. Infortunio factum est ut sive abscinderetur sive deleretur primi versus initium, sed forte quod hic desideratur, id alibi aliquando reperietur.

[3] Sup. lin. varia lectio : no *da Brenaind.*

[4] Desunt aliquot litterae, quas certa coniectura supplemus ; satis rarum est nomen Findlug, ut dubium omne amovendum sit. Ceterum, ita vocabatur pater Brendani Clonfertensis.

[5] De voce *digraiss*, vide quae habet Whitley Stokes, *Félire Oengusso*, ed.

Cíarán uter hic intellegendus sit, Saigirensis an Cluanensis [1], fortasse perspici poterit cum primum versum integrum reppererimus.

Cainnechus scilicet abbas, qui fuit in Achad Bó.

Episcopus Erc, Slanensis, ut arbitror, qui celebrior habetur ; colitur die 2 novembris.

Coemgen sine ulla controversia est Glenn-dá-Lochensis abbas.

Eogan, episcopus de Ard Srátha, colitur die 23 augusti.

Brénaind seu Brendanus mac Findloga, abbas est Clonfertensis. Qua de causa varia lectio *da Brénaind*, id est latine « duo Brendani » [2], inscripta sit supra vocem *Ctarán*, non satis perspicio.

Nessán diaconus colitur die 25 iulii.

Iarlaithe profecto est episcopus Tuamensis.

Mochaemóc est is quem, latine verso nomine, Pulcherium vocavit Colganus, abbas Liathmórensis.

III. Carmen S. Ciarano Cluanensi ascriptum.

Ex eodem Libro Lageniensi (= **L**) edidit v. d. R. A. S. Macalister [3] carmen elegiacum S. Ciarano Cluanensi in ore positum de brevitate vitae, sed mutilum partim et subobscurum, quandoquidem tribus in locis codex legi non potuit. Supplebo ex apographo saec. xvii, hodie in bibliotheca Regia Bruxellensi asservato, codice 2324-2340 (= **B**), fol. 84, descripto a Michaele O'Clery ex eodem Libro Lageniensi, uti satis dilucide ostendunt voces quae ultima tetrasticha excipiunt : *As bhloidh do shein-liub*ar *tainic a hAth*

altera (*Henry Bradshaw Society*), p. 319. Forsitan intellegi possit *dót* quasi hodiernum verbum *dóthain*, ut sensus sit : « satis excellens, valde excellens » ; sed id audacius videtur.

[1] De his vide *Anal. Boll.*, t. c., p. 101.

[2] Vid. ibidem.

[3] *The Latin and Irish Lives of Ciaran* (= *Translations of Christian Literature. Series V. Lives of the Celtic Saints*), London, S.P.C.K., 1921, p. 168-69. Tertium codicem, Add. 30512, fol. 43v, describit R. Flower, *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum* t. II, p. 494. Carminis mentionem habes in martyrologio Dungallensi, p. 242.

Cliath don Droichet do scriobad 6 Auguist. 1627. Id latine significat : *Descripta sunt haec ex fragmento veteris libri quod venit Dublinio Droghedam d. 6 augusti 1627.* Haec enim si contuleris cum iis quae eodem loco in B traduntur, perspicies tunc, in urbe Drogheda, et alia desumpsisse Michaelem O'Clery ex foliis Libri Lageniensis quae hodiedum apud Hibernos Minoritas asservantur [1]. Quo pacto haec folia labente tempore ad Conventum Dungallensem Minoritarum pervenerint, subobscurum est ; sed haud improbabilis mihi videtur coniectura d. v. Pauli Walsh, quidquid postea evenit, anno 1627 folia, quae Franciscalia hodie dicuntur, Libri Lageniensis pertinuisse ad eruditum virum Iacobum Usserium, cuius bibliotheca Droghedae erat [2].

Quae cum ita sint, facile cernitur quaedam quasi sponte occurrere in B quae hic breviter supplementi causa trado, caute tamen, nam scribendi modum vetustum satis libere in recentiorem immutavit Michael O'Clery.

In stropha 1*a* inseruit B voculam *an* post *ri*, itemque in ultimo versu novissimae strophae ; neutrubi ad sensum aut ad rhythmum aut ad elegantiam ista vocula confert.

In stropha 5*d*, ubi vocem unam legere non potuit Macalister, habet B : *ni coilte craeb ria n-a blath*, eleganter et apposite ; id est latine : *non avellendus est ramus antequam floruit.*

In stropha 6*b* legit Macalister : *is m... cacaid*, aliquot elementis in L deletis. Habet B : *cair in cacaidh*, quod significare videtur : *ubi est huius rei convenientia* [3] ?

In 6*d* praeponitur *an* voci *blad*, inepte.

Stropham 6 adducit Cormacus lexicographus et S. Ciarano ascribit : *Cacaid .i. comadas, ut dixit Ciarán :*

Búain guirt riastu dob abaidh,
cair in cagaid, a rí rind ?
is <é> in longad riana trát<h>
in blát<h> do choll ó bí finn [4].

[1] Qua de re apte disseruit Brendanus Jennings, O.F.M., *Michael O Cleirigh, Chief of the Four Masters, and his Associates*, Dublin, 1936, p. 56-57.

[2] *Travels of an Irish Scholar*, in *The Catholic Bulletin*, February 1937, p. 125-126.

[3] Cf. Kuno Meyer, *Contributions to Irish Lexicography*, ad voces *cair* (tertio loco) et *co-cáid*.

[4] *Sanas Cormaic*, ed. K. Meyer, p. 32, num. 394 (= *Anecdota from Irish*

Unde apparet *comadas* vocem esse substantivam, adiectivam non esse [1].

In 7*b*, ubi aliquot litteras legere non potuit Macalister, haec in B : *ni hord baa* [2] *ria n-a rom*. Versus certo corruptus, nam syllaba una deficit. *Rom* fortasse significat : *mature, ante tempus, ante diem*. Id enim rerum contextus postulat, et alibi *rom* occurrit eodem sensu.

In 8*d*, ubi idem habent L et B, *is bec mo thorba dond úir*, quod non vertit Macalister, intellege : *parum prodest, quod ego in sepulcro condor ;* saepe enim usurpatur *úir*, « terra, humus », pro « tumulo, sepulcro ».

Tandem in 9*d*, ubi suadet Macalister legendum esse *fe<in>*, « ipse », duobus elementis iam vetustate abolitis, legerat Michael O'Clery *fer*, « vir ».

Totam strophan 9 lepide ac nitide ita restituit v. d. Iohannes Fraser :

Duit-siu, a Mhic Dé, mo tholta,
cen cop e sénta dom chorp ;
ce nom-bera cen taithlech,
nocho bia m'aithfer fort.

Latine : *Tibi, o Fili Dei, mea desideria, etsi parum id placeat corpori meo ; etsi rapias me sine satisfactione, ego tibi non exprobrabo.*

IV. Sancti Hiberni septem nunquam morituri.

In praeclaro catalogo codicum gadelicorum qui in Museo Britannico asservantur [3], exscripsit v. d. R. Flower aliquot

Manuscripts, edd. O. J. Bergin, R. I. Best, Kuno Meyer, J. G. O'Keeffe, t. IV.)

[1] Meyer, *Contributions*, ad vocem *comadas*, unum tantum protulit exemplum.

[2] Vide ibid. ad vocem *ba* (secundo loco).

[3] T. II, p. 471, ex codice Add. 30512, fol. 72, inter annotationes saec. xvii iam prope mediante insertas a Conallo Mac Eochagáin, viro antiquitatum hibernicarum atque hagiographiae perito ; id enim ostendit quod, iubentibus iis qui Minoritis praeerant, inter censores accitus est Genealogiarum sanctorum Hiberniae a Michaele O'Clery collectarum, in codice qui hodie est Bruxellensis

voces hibernicas : *Seacht naoimh filet i nErinn cin ég bhéos .i. in lanamuin ic Ard Reileac,* ocus *Mochabdeo Sleibhi Br-,* ocus *Domhangort Shleibhi Shlanghai,* ocus *Aodh mac Bric i Sleibh Liacc,* ocus *Liathan,* ocus *Damnad Shleibhe Beatha.* Id est latine : *Septem sancti qui sunt in Hibernia sine morte adhuc, nempe bini (vir et femina* [1]*) apud Ard Raileac, et Mochabdeo de Sliabh Br-, et Domhangort de Sliabh Shlanghai, et Aodh Mac Bric in Sliabh Liacc, et Liathan, et Damnad de Sliabh Beatha.*

Erudite advertit R. Flower, *binos sanctos (virum et feminam) apud Ard Raileac* occurrere etiam in tractatu qui inscribitur *Do ingantaib Erenn andso da rer Lebair Glind Da Lacha,* seu *De Mirabilibus Hiberniae iuxta codicem Glenn-dá-Lochensem,* ubi legimus : *In lanamain beo fri Cluain Iraird anair, Bablu* 7 *Biblu a n-anmann* [2] ; id est latine : *Bini (vir et femina) viventes ad orientalem plagam Cluain Iraird, Bablu et Biblu nuncupati.* Ista *Mirabilia* servata sunt in variis recensionibus, et latine et gadelice [3]. Nihil usquam repperi quod fusius explicaret ea quae ex Libro Ballymotensi deprompsi. Aliis ex locis [4] apparet Ard Reileac haud procul abfuisse a Clúain Iraird, anglice Clonard, in comitatu Midensi, prope Kildariam.

S. Mo-Chaidbeo inscribitur in festilogio Gormani, unde est exceptus in martyrologium Dungallense (Mochaidhbheo), die 11 octobris, nullo loci nomine adiecto ubi coleretur. Compendium scripturae, ut in codice Add. 30512 prostabat, expressimus. Vix dubium esse potest quin intellexerit librarius

5100-5104, fol. 232. Conalli testimonium, d. 11 octobris 1636 conscriptum, typis mandavimus in *Irish Texts,* t. III, p. 80.

[1] Is enim est sensus vocis gadelicae *lánamha,* « vir et femina », plerunque « maritus et uxor », « coniuges ».

[2] Ex Libro Ballymotensi edidit J. H. Todd, *The Irish Version of the Historia Britonum of Nennius* (= *Irish Archaeological Society*), p. 212.

[3] De his vide J. F. Kenney, *The Sources for the Early History of Ireland,* num. 602. De versione latina metrica, quae a d. v. Rudolfo Thurneysen putatur effecta ex gadelica in Libro Ballymotensi, desumpta e codice deperdito qui Liber Glenn-dá-Lochensis dicebatur (*Zeitschrift für celtische Philologie,* t. I, p. 168), vide quae nuper annotavit Mario Esposito, *Notes on Latin Learning and Literature in Mediaeval Ireland. II. Pseudopatriciana,* in *Hermathena,* num. XLVII (1932), p. 253-59.

[4] Quos collectos habes apud Edmundum Hogan, *Onomasticon Goedelicum,* p. 47, col. 2, ad voces Árd Relec et Árd Releg Cluana hIraird.

Slíab Breg seu Montem Bregiae, prope Mellifontem. Nihil aliud de isto sancto reperio, at dignum est quod advertatur, ultimam nominis partem *beo* gadelice significare « viventem ». Haud scio an inde totum processerit. Ceterum *Mo*, ad initium, fortasse ad ipsum nomen non pertinet. Saepe enim vocula *Mo* nominibus sanctorum praefigitur [1]. Et nomen et cultum sancti in saeculum XII usque perseverasse, inde ostenditur quod sanctus abbas monasterii SS. Petri et Pauli Ardmachani, qui anno 1174 e vita excessit, vocabatur Gilla Mochaidbeo, id est « Servus (sancti) Mochaidbeo » [2].

S. Domangart seu Domongart, *mac Echdach*, id est, ortus a patre Eochu vel Eochaidh, inscribitur in martyrologio Tamlachtensi, die 24 martii. Mentio non occurrit in festilogio Oengusiano, at commentator in codice Rawlinsoniano B. 505, saec. XV, ascribit eo die cultum fuisse Domangartum [3]. Memoratur Domangartus in festilogio Gormani, eodem die, ubi annotat commentator, sanctum, ab Eochu ortum, esse de Raith Murbuilcc in Dál Riada. Gormanum exscribit martyrologium Dungallense, additque, ex sanctorum genealogiis [4], originem duxisse Domangartum a Fiatach Finn, Hiberniae rege ; itemque ex tractatu de matribus sanctorum Hiberniae [5], matrem Domangarti fuisse Derinill cognomento Cethirchicheach. Certo idem est Domangart mac Echdach, de Raith Murbuilcc, et Domangart de Sliabh Slange. Nam locus dictus Raith Murbuilcc, ubi adhuc visuntur ruinae aliquae, situs est in monte dicto Slíab Slainge [6].

[1] De hac nominum formatione, quae hypocoristica dicitur, vide lucubrationem nuper editam a d. v. Rudolfo THURNEYSEN, *Zum Namentypus abret*. To-Woedoc *air*. Do-Dimoc, in *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. XIX (1933), p. 354-67.

[2] *Félire húi Gormáin*, d. 31 martii, ed. W. STOKES, p. 66 ; inde exceptum est quod tradit martyrologium Dungallense.

[3] Ed. STOKES altera (*Henry Bradshaw Society*), p. 100.

[4] *Genealogiae Regum et Sanctorum Hiberniae*, ed. Paul WALSH, p. 83, num. 8 : hic enim fons esse solet eorum quae in martyrologio Dungallensi adduntur iis quae deprompta erant ex martyrologio Gormaniano.

[5] Locus occurrit in Libro Lageniensi, p. 372, col. 1, sub fine ; de hoc tractatu, adhuc inedito, vid. PLUMMER, *Miscellanea hagiographica Hibernica*, Catalogue, num. 195.

[6] HOGAN, *Onomasticon Goedelicum*, pp. 575, 611, sub vocibus Raith Murbuilcc, Slíab Slainge. Qua de causa peregrini olim frequentes ad summum montem con-

De S. Aido mac Bric fuse disquisivi [1]. Addatur haec mentio, ex codice Add. 30512, quae postea publici iuris facta est, iis quae collegeram de memoria S. Aidi apud Sliab Liacc [2]. Haud scio an conexio fuerit reapse inter meras voces, inter sanctos non fuerit. Nam cum inter praecipuos omnino sanctos Aidos (nomen est pervulgatum) esset Aidus mac Bric, forsitan ad se attraxerit ea quae pertinebant proprie ad Aidum de Loch Geirg, anglice Loch Derg, alias Dabeóc, alias Mobeóc, alias Áed Beó seu Beó Áed : hoc autem idem est ac « Aidus Vivus [3] ». Aidus de Loch Geirg colitur d. 1 ianuarii, secundum alios ; alii festum ponunt d. 25 iulii.

Quis fuerit Liathan, sive vir sive femina, non comperi. Nomen est viri, in prisca Hibernia haud infrequens, Líathán, sed inter sanctos non invenio nisi abbatissam Liadain sive Liadhain, die 11 augusti cultam, cuius antiquissima mentio apparet in festilogio Gormaniano [4]. In genealogiis autem duas sanctas reperio huius nominis, alteram *ingen Eathach*, seu ab Eochu ortam, alteram *ingen Diarmada*, seu filiam Diarmaidi. Utramque referebat annotator, Minorita Hibernus, saec. XVII, ad eundem diem 11 augusti [5]. Quod hoc unum ostendit : annotatorem ignorasse prorsus omnia de utraque, nec alio duce uti praeter unum Gormanum.

venire soliti sint d. 25 iulii in honorem S. Domangarti (Hogan, p. 575), quattuor mensibus integris post diem festum, non comperi ; nisi tamen electum esse arbitremur mensem iulium quod amoenior sit et ad turbas colligendas opportunior, sub caelo hibernico scilicet ; perspicue enim tradit J. O'Hanlon, *Lives of the Irish Saints*, t. III, p. 940, festum in paroecia haberi d. 24 martii. Apud O'Hanlon omnia reperies quae de S. Domangarto colligi potuere, t. c., p. 936-41 ; adde quae annotavit Iohannes Gwynn, in editione *Libri Ardmachani*, p. 460, num. 27 ; memoratur enim Domangartus in notulis de S. Patricio, *BHL.* 6499.

[1] *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 495-531.

[2] P. 487-98.

[3] *The Martyrology of Tallaght*, edd. J. H. Lawlor et R. I. Best (*Henry Bradshaw Society*, t. LXVIII), p. 3 ; O'Gorman, ed. cit., p. 6, unde exceptus est in martyrologium Dungallense, p. 2. De hoc Aido scite disputavit Iohannes Ryan, *Saint Patrick's Purgatory*, in *Studies*, t. XXI (1932), p. 446-47, unde luce clarius apparet insulam in medio Loch Geirg, quae S. Patricii Purgatorium continere credebatur, labentibus saeculis, cum Patricio conexam esse ; ipsis initiis, unus ibi colebatur Aidus.

[4] Ed. Stokes, p. 154 ; cf. J. O'Hanlon, op. cit., t. VIII, p. 170.

[5] *Genealogiae Regum et Sanctorum Hiberniae*, ed. cit., pp. 51, 120.

Neque fuse disputabimus de virgine S. Damnat seu Damhnat, apud Tech Damhnata (anglice Tedavnet), in monte dicto Slíabh Betha, culta die 13 iunii secundum martyrologia hibernica [1]. Fuerunt qui perperam putarent eandem Ghelae, in Belgii oppido, celebrem haberi die 15 maii, S. Dympnam.

Postquam de singulis pauca collegi, affero locum ex antiqua S. Patricii Vita Tripartita, unde universa ista de sanctis in Hibernia viventibus in aeternum, arbitror dilucide clarescere. En locum ex editione descriptum quam paravit Whitleius Stokes [2]:

Atát tra cométaidi do muntir Patraic i ndErind ina mbethaid béuss. Atá fer húad hi Crúachan Aigli: roclunetar guth a chluic ocus ni fogabar. Ocus atá fer huad i nGulpain Gurt. Atá in tress fer <húad> fri Cluain nIraird anair ocus a sheitigh. Dogénsat óigedecht do Patraic hi flaith Loeguiri maicc Neill. Issed a naéss cetna attát ocus beitit co bráth. Atá fer húad i nDruimnib Breg. Atá fer aili huad hi Sleib Slánge .i. Domongart macc Echach. Is é tocéba martra Patraicc gair ria mbrath. Iss i a chell Ráith Murbuilc hi taeb Sléibi Slánga, ocus bíd loracc co n-a timthucc ocus chilornn cormma ara chind ar cach cáisc co tabair do aess oifrin<n> die lúan cásc do gres.

Haec latine sic vertimus: *Sunt autem custodes quidam e societate* (seu: *collegio, comitatu, convictu*) *Patricii in Hibernia viventes adhuc. Est vir ex eius sociis in Cruachan Aighle* [3]*: audiunt sonitum campanae illius, at ipse non reperitur. Est vir ex eius sociis in Gulban Guirt* [4]*. Tertius vir ex eius sociis*

[1] Cf. J. O'Hanlon, t. VI, p. 660-61.

[2] P. 120; cf. p. liii; locus desideratur in versione latina, *BHL.* 6509.

[3] De illo monte satis diximus in *Analectis Bollandianis*, t. L, p. 346-47. Cum iis quae hic traduntur, comparare oportet quod in mirabili illa Visione S. Columbae Hiensis de ultimo iudicio, primum signum quo moneantur Hiberni ita exprimitur: *Is ann beanfaidter in clog i Cruachan Aidble*, id est latine: *Tunc pulsabitur campana in Cruachan Aigle*, ed. P. Grosjean, *A Tale of Doomsday Colum Cille should not have told*, in *Scottish Gaelic Studies*, t. III (1929), p. 75.

[4] Is collis est, alias gadelice dictus Gulban Guirt moccu Gairb, hodie anglice Bennbulbin, in baronia Carbury, comitatus Sligo. Unum sanctum invenio qui ad hunc locum in priscis fontibus referatur, Cobarchar, d. 30 iulii cultum iuxta martyrologium Tamlachtense, edd. J. H. Lawlor et R. I. Best, p. 59; ubi advertendum est omnino ab hoc uno martyrologio statim post Cobarchar memorari d. 30 iulii Aidum mac Bric, ideo forte cum Cobarcharo coniunctum quod uterque numerabatur inter sanctos semper viventes.

est ad orientem Cluain Iraird, cum uxore sua: hospitium praebuerunt Patricio, regnante Laoghaireo, Nialli filio; eadem sunt aetate eruntque usque ad diem iudicii [1]. *Est vir ex eius sociis in Druimne Breg* [2]. *Est vir alius ex eius sociis in Sliab Slange, nempe Domongart mac Echach: is est qui reliquias Patricii elevabit paulum ante diem iudicii* [3]; *huius ecclesia est Rath Murbuilcc, ad latus Montis Slange; et sunt coram eo furca, cum iis omnibus quae ad hanc pertinent, et cerevisiae plenus urceus, quovis festo Paschae, tribuitque haec feria secunda post Pascha semper sacerdotibus* [4].

Homilia gadelica de S. Patricio in *Lebor Brecc*, postquam sancti ieiunium in monte Cruachan Aighle fuse descripsit [5], ita pergit: *Benais Patraic a chlocc co cualatar fir Erenn itir biu ocus marbu. Bennachais iarsin firu Erenn asin Cruaich, ocus ordaigid morfessiur dia muntir i mbethaid i coimet fher nErenn .i. fer i Cruachan Áilge ocus fer i mBeind Gulban ocus fer i Sliab Bethad ocus fer i Sliab Chua ocus in lanomain i Cluain hIraird ocus Domangort Slebi Slángai* [6]. Latine: *Percussit Patricius campanulam suam, quam audierunt viri Hiberniae omnes, vivi et mortui. Tum benedixit Hibernis ex* (*monte*) *Cruachan, constituitque septem ex suis* (*adhuc*) *vivos* (vel: *in sempiternum victuros*) *Hibernorum custodes, nempe unum in Cruachan Aighle, unum in Benn Gulbain,*

[1] Perspicuum est hos esse, de quibus iam dixeram, binos sanctos apud Árd Reileac.

[2] Latine « in Dorsis Bregiae », seu collibus quae Ardmachanam dioecesim ad meridiem secernebant a dioecesi Midensi; *ad dorsos Breg, Liber Ardmachanus*, fol. 20^{v}, col. 2. Hic significari videtur Mochadbeo ille de Slíab Breg, seu de Monte Bregiae, quem superius indicavi.

[3] Idem est de quo fuse disputavi Domangartus. Habes ex Visione S. Columbae Hiensis, quam superius adduxi, ed. cit., pp. 75, 195, Hibernos ante diem iudicii simul congregatum iri ad reliquias Patricii, ad locum qui dicitur Griandál S. Ciaráni Cluanensis. Alibi traditum idem legimus, Patricii reliquias asservari in isto Griandál, apud Clonmacnoise (*Félire Oengusso*, ed. cit., p. 204).

[4] Vertit Whitleius Stokes anglice « massfolk », assentitque Kuno Meyer, *Contributions to Irish Lexicography*, p. 30. Certe intellegendi sunt: qui ad altare celebrant et ministrant.

[5] Vid. *Anal. Boll.*, t. L, p. 346-57.

[6] Ed. Stokes, op. c., t. II, p. 478, ex *Lebor Brecc*, p. 28, col. 2; idem ex eodem codice prius ediderat, *Three Middle-Irish Homilies on the Lives of Saints Patrick, Brigit and Columba*, p. 38.

unum in Sliab Bethad, unum in Sliab Cua, binos in Cluain Iraird et Domangort de Sliab Slangai.

Exstat eiusdem homiliae altera recensio, quae tacet de septem custodibus constitutis postquam Patricius in monte fuerat [1], at paulo post satis lucide significat id, quod legitur in *Lebor Brecc*, pernotum in Hibernia fuisse. Ita enim habet, ubi narravit quo pacto rex quidam, Eochu filius Muiredachi, Patricio obedire noluerit, Liber Lismoriensis : *Luidh didiu seitig in righ 7 slechtais fo chosaib Pátraic. Dorat Pátraic bennacht dí, 7 robennaig in gein bui ina broinn, conud he Domhanghart mac Eochach insin. Is e forfacaibh Pátraic ina churp fesin i Sleibh Slanga 7 biaid ann co brath. Uair is he sin in sechtmad fer forfacuibh Pátraic a n-a bethaid oc coimet hEirenn* [2]. Latine : *Ivit uxor regis seque abiecit sub Patricii pedibus. Benedixit Patricius illi et ei, qui in illius utero erat, Domangarto mac Echach* (id est : *ab Eochu genito*). *Hunc reliquit Patricius in proprio corpore in Sliab Slanga, qui ibi erit ad diem iudicii, nam unus est e septem* [3] *quos vivos reliquit Patricius ad Hiberniam custodiendam.*

Codex Dubliniensis ita habet : *Doluid immorro setig ind rig 7 slectais do Patraic 7 dobert bendactain fuirri 7 robendach a broinn 7 atrubairt : Bid amru in gein fil isin broind sea. Conid he sin Domungart mac Echdach forfacaib Patraic inna churp i Sleib Slanghai 7 biaid and co brath, oir is he sin in sectmad fer fil ind-Erinn inna bethaid 7 biass co brath ic comet na hErenn iar facbail Erenn do Patraic* [4]. Sensus idem fere est quem exhibet Liber Lismorensis, ultimae voces paulum diversae : *Is est Domangart mac Echdach, quem reliquit Patricius in suo corpore in Sliab Slangai ; is ibi erit*

[1] In editione Stokesiana, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, p. 10, duobus foliis in codice avulsis, desideratur locus ; ex codice Dubliniensi King's Inn 10, saec. XV, hic integro, ed. R. I. Best in *Anecdota from Irish Manuscripts*, edd. O. J. Bergin, R. I. Best, K. Meyer et J. G. O'Keeffe, t. III, p. 39.

[2] Stokes, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, lin. 381-85.

[3] De hoc gadelico idiomate vid. *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 125.

[4] Ed. Best, p. 40, lin. 12-19 ; in codice Parisiensi bibliothecae Nationalis, ancien fonds 8175, adhuc inedito, leguntur eadem fere fol. 76, col. 2 ; codex Regiae Academiae Hibernicae, Dublinii, 23. 0. 48, Liber flavus Fergusiorum, eandem Vitam S. Patricii continet quam Dubliniensis, King's Inn 10, parte I, fol. 29 (alias 80) - 30 (alias 81)v.

ad diem iudicii, nam unus est e septem qui vivus est in Hibernia eritque ad diem iudicii, custodiens Hiberniam postquam reliquit Patricius Hiberniam.

Igitur ex *Lebor Brecc* septem illos custodes resumimus, quorum tres perspectos habemus : binos in Cluain Iraird et Domangartum. De ceteris breviter agam. Quis fuerit custos in Cruachan Aighle, nusquam traditum repperi. Benn Gulbain idem locus est qui superius scriptus est Gulban Guirt, plene Benn Gulbain Guirt meic Maelghairb vel Benn Gulbain Guirt maicc Ungairb [1]. Sliab Chua in hac tantum recensione occurrit, nomen regionis montuosae prope Cluain Mela, anglice Clonmel [2]. Unum sanctum ibi sepultum legimus, S. Mochuda seu Carthacum, Lismoriensem episcopum ; sed is multo post Patricium vixit, neque puro ex fonte haec hausimus, nusquam alibi comprobata [3]. Credas custodem in Sliabh Bethad fuisse S. Damnat, convenit enim loci nomen. At scrupulus restat. Vocem gadelicam *fer*, quae proprie « virum » significat, adhibuit scriptor, quam latine reddidimus « unum ». Nemo autem nescit Damnat fuisse virginem [4]. Ego rem ut incompertam et in opinione positam in medio relinquo : fortasse error irrepsit in codicem Musei Britannici, qui unus Damnat nominat, fortasse *fer* hic ponitur pro « homine », ut femina etiam possit intellegi. Huius tamen usus exemplum menti nullum occurrit, nisi quod, numero plurali, *fir* significat « homines » : *fir Erend*, « Hiberni », feminis scilicet non exclusis.

[1] Hogan, *Onomasticon Goedelicum*, p. 119 ; cf. supra, p. 291, annot. 4.

[2] Id., op. c., p. 607.

[3] *Betha Colaim Chille, Life of Columcille*, edd. A. O'Kelleher et G. Schoepperle, p. 118, § 121 ; in paraphrasi latina Colgani, *Trias thaumaturga*, p. 402, cap. 80.

[4] Advertit v. d. Iohannes Fraser nomen occurrere forma masculina Damnatan, in Libro Lageniensi, p. 372, col. 4 (Stokes, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, p. 294). Ceteri scriptores, ni fallor, Damnat inter virgines recensent. Ideo arbitror, sive ambiguam esse formam (littera *a* sive correpta sive pro *ai* scripta) sive dormitasse librarium ; dormitat profecto Iohannes O'Hanlon, *Lives of the Irish Saints*, t. VI, p. 660, dum uno et eodem temporis puncto scribit virginem fuisse et multorum sanctorum matrem ; de quo tacet auctor quem adducit, Liber Lageniensis, loc. cit. ; suspicor confudisse Iohannem O'Hanlon S. Damnat cum matre S. Bronach.

Demum, conicio scripturae compendium, quod legitur inter notulas illas brevissimas de S. Patricio (*BHL.* 6499) in Libro Ardmachano, fol. 19, col. 1, *com. uii.*, [1] significare *cométaidi VII*, nempe « custodes septem ». Vocem *cométaidi* haurio ex Vita Tripartita [2]. Edmundus Hogan [3] hic intellexit comites septem, quod et Iohanni Gwynn placuit, sed quinam isti fuissent, ubi aut quando S. Patricium essent comitati, neuter aperuit. Verumtamen, forsitan omnia ista originem habuerint in illis Patricii comitibus. Vocem *cométaid* cusam credo ab Hiberno quopiam ut redderet latinam vocem *comites*. Inde ad significationem *custodiendi* ventum est, nam *comét, coimét* priscis Hibernis est « custodire, custodia ».

V. De Patrono vici Saint-Dolay.

Investigare lubet quid antiquitas prodiderit de patrono vici Saint-Dolay (canton de La Roche-Bernard, Morbihan). Primum varias nominis formas colligo : *ante ecclesiam Sancti Aeluuodi* in carta monasterii Redonensis an. 916, d. 1 augusti [4] ; *Saint-Elmod* in indicibus quibusdam, publica auctoritate collectis, paroeciarum dioecesis Namneticae, an. 1287 [5] ; *Saint-Elvoy*, in tabulis paroecialibus, saec. XVI ; nomen *Saint-Dolay* apparet vix ante an. 1600 ; semel tantum, ante an. 1600, occurrit *Saint-Deloc*, neque postea unquam [6]. Hodie, uti comperi, opinantur antiquarii Armoricani nullam formam praeter *Saint-Elvoy* auctoritatem habere, cui formae gallicae respondeat latine *Sanctus Elvodius ;* populari vitio ortum esse *Saint-Dolay*.

Omitto Iosephi-Mariae Le Mené coniecturam, quippe qui

[1] Ed. GWYNN, p. 462, num. 44.

[2] Supra, p. 291.

[3] *Anal. Boll.*, t. II, p. 236 = *Documenta de S. Patricio*, p. 114.

[4] *Cartulaire de l'Abbaye de Redon en Bretagne*, ed. Aurélien DE COURSON, p. 227, in *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*, série I.

[5] Joseph-M. LE MENÉ, *Histoire des paroisses du diocèse de Vannes*, t. II, p. 369. Memoro paroeciam olim ad Namneticam dioecesim pertinuisse, an. 1801 novae dioecesi Veneticae esse adiunctam.

[6] Haec apud LE MENÉ, qui latina nomina pro arbitrio gallice reddidisse videtur. Neque facile distinxeris quid primigenium fuerit.

minus erudite innuat, ex omnibus formis quas in unum cumulum coniecit, antiquissimam *Saint-Aelwod* (ita gallice reddit, satis audacter, nomen saec. x) accurate referre nomen *Saint Ethelwod*, episcopi Lindisfarnensis, an. 740 mortui, qui d. 12 februarii colitur. Reapse huius nomen est *Aethelwold*, latine aliquando *Aediluualdus*. Verum, quia aliunde habeo festum diem in Saint-Dolay inde a venerabili antiquitate traditum, d. 31 mai etiamnum celebrari, equidem nulla interposita dubitatione excludo S. Aethelwoldum. Nam valde diversa sunt nomina *Aeluuodus* et *Aethelwoldus*, nec adduci possum ut in Armorica credam templum fuisse dicatum an. 916 in honorem episcopi illius ex Nordanhymbrorum provincia.

Armoricanorum sanctorum nomina nemo scientius excussit quam Iosephus Loth, nemo plenius. Haec ille de vocibus *ante ecclesiam sancti Aeluuodi*, ceteras enim vocabuli formas, sive ignoravit, sive neglexit, non memorat : « On a identifié ce nom avec celui de *Saint-Dolay* (Morbihan). C'est une identification impossible, à moins que Saint-Dolay ne soit une mauvaise transcription. Le nom étant isolé, il est impossible d'en rien dire. Il me paraît toutefois probable qu'il faut lire *Ael-uodus* pour *Ael-bod*, peut-être même pour *El-bod*, cf. saint Elfod = *Elbod*, archevêque de Bangor en Galles [1]. »

Ita censet unus e philologorum principibus qui celticis linguis operam navavere. Historico tamen aliquid advertere liceat. Nempe, quod negat idem nomen esse potuisse *Aeluuodus* saec. x ineunte, *Dolay* saec. xvii, ea profecto mera est philologia. Neque ambigit quisquam, qui linguarum brythonicarum elementa summis labiis attigerit, haud directe fluxisse *Dolay* ab *Aelwod*. Attamen ex variis formis intermediis, quas congregavi, saec. xiii et xvi, concludo elementum *d* initiale ideo in recentiore vocabulo *Dolay* praepositum, quod vulgus efferre solebat, in vici nomine, ante sancti nomen, vocem *Sant* sive *Saint*. Unde perfacile in dialectis armoricanis occurrit in priore voce mutatio ultimi elementi, fitque *d* ex *t*. Mox, quasi natura duce, affigitur littera *d* nomini ipsius sanc-

[1] *Les noms des saints bretons*, in *Revue Celtique*, t. XXIX, p. 229 ; p. 277, sub voce *Dolay*, remittit ad *Aelwodus*.

ti. Hinc habes *Saint-Dolay*. Quod si ita est, perperam creditur *Elvoy* esse veram et primigeniam formam nominis sancti viri, *Dolay* vulgarem efferendi modum. Verius dixeris, nomen *Elvoy* ad amussim educi ex antiquis formis, et hominis esse nomen ; *Dolay* vero sancti nomen esse nego : est enim pars toponymi *Saint-Dolay*, unde postea fictam opinor novam formam nominis sancti viri *Dolay*.

Superest ut strictim agam de Bangorensi episcopo quem huc attrahit Iosephus Loth. Varie scribitur in priscis monumentis : *Eluodugus*, *Elbodhus* apud Nemnivum, *Elbodg* in *Annalibus Cambriae* [1], recte *Elbodw* [2]. Hodie scribunt *Elfoddwg*, in quo *f* est *v*, *dd* uti anglice *th* in *this*, *w* tandem *u*. Quantas partes susceperit iste Elvodugus in negotiis ecclesiasticis Cambriae, dilucide apparebit ex ingeniosa dissertatione d. v. A. W. Wade-Evans [3]. Etenim Elvodugus, post longas disceptationes, anno 768, paschalem computationem, quae in Britannia tot iurgiis et contentionibus ansam dederat, ad recentiorem morem adaptavit et commutavit. Ita *Annales Cambriae*, anno qui 768 respondet : *Pasca commutatur apud Brittones super dominicam diem, emendante Elbodugo homine Dei* [4]. Qua in re etsi Elvodugo negotium fauste successit cum in septemtrionali tum in meridionali Cambria, nihil tamen reperio quod Bangorensem episcopum cum Armorica coniungat, praeter similitudinem nominis cum vocibus depromptis ex antiquis monumentis paroeciae Saint-Dolay. Quas qui contulerit cum variis lectionibus in *Annalibus Cambriae*, perspiciet idem nomen esse potuisse. Verum, hinc minime consequitur sanctum virum eundem fuisse. Propendo potius ad credendum, saeculum

[1] *Annales Cambriae*, ed. J. W. Ab Ithel, p. 11, ad annum qui respond et 809 : *Elbodg* (alias *Elbodu*) *archiepiscopus Guenedote regione migravit ad Dominum* (alii codices habent : *episcopus* et *Wenedotiae*).

[2] Ita R. Thurneysen in praeclara disputatione quam inscripsit *Zu Nemnius* (*Nennius*), in *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. XX, parte 1, 1933, p. 105.

[3] *Welsh Christian Origins*, p. 286-88.

[4] Ed. cit., p. 10. Haec e variis lectionibus depromo : alii codices omittunt *super dominicam diem* ; alii habent *Elbodu*, *Elbodo* ; unus : *servo Dei* pro *homine Dei*. Ex his vocibus, *servo Dei*, *homine Dei*, cave ne deduxeris Elvodugum cultu sacro iam tum insignitum fuisse ; nam solent in celticis monumentis talia vocabula de monachis usurpari.

VIII-IX, quibus temporibus vixit Elvodugus episcopus, parum favere ut iam an. 916 Armorica templum in illius honorem dicatum habuerit. Quippe iam tum nimis relaxata erant vincula inter Britanniam insulam et Armoricam. Praeterea, intima necessitudo fuit potius inter Cornubiam britannicam et Cornubiam armoricanam, quam inter septemtrionalem Cambriam et Armoricam. Ceterum, saeculo IX, quidquid de prioribus temporibus sentiendum est, mos romanus invaluerat in regionibus celticis dedicandi templa. Nam Celtae prius nomen indebant conditoris sive loci ipsius sive monasterii ad quod novum templum pertinebat. Quidquid est, sicubi claruit fama Elvodugi episcopi, ibidem profecto viguerunt et mores et ritus romani, in quibus instaurandis maxime enituerat Elvodugus. Ideo notatu apprime dignum est, Elvodugi nomen desiderari, quantum perspicio, in antiquis kalendariis armoricanis [1] et cambrensibus, uno excepto [2]. Ergo nihil omnino comprobat cultum ei in Armorica exhibitum fuisse. In Libro Landavensi, codice antiquo, occurrit abbas de Llantwit Maiore, cuius nomen varie scribitur *Elguoid, Elgoid, Eluoid, Eluoed, Eluod* [3]. Et alii fuere viri Cambrenses eius nominis, quorum pauci insigniuntur sancti titulo [4], sed quoniam eorum nulli festus dies certo assignatur, praestat rem in medio relinquere.

Inter eos qui scribendo interfuerunt cartae an. 916, memoratur *Alveu praepositus* [5]. Hoc nomini *Aelwod* simile est, quod coniciet forte quispiam ideo in isto vico occurrere, quia sancti patroni nomen esset. Verumtamen hic advertendum est *Alui, Alveus, Albeu* ab *Aelwodus* aliud videri egregio philologo Iosepho Loth [6]. Subobscurum est argumentum, nec aspernenda coniectura, etsi adest dubitandi locus, an saeculo

[1] Nihil repperimus in eruditis commentationibus Francisci Duine aut apud d. v. V. Leroquais.

[2] S. Baring-Gould et J. Fisher, *The Lives of the British Saints*, t. II, p. 433.

[3] *The Text of the Book of Llan Dâv*, edd. J. G. Evans et J. Rhys.

[4] Baring-Gould et Fisher, loc. cit.

[5] de Courson, p. 228.

[6] *Chrestomathie bretonne*, Première partie, pp. 105, 187 ; Id., *Les noms des saints bretons*, pp. 229 (sub voce *Aelwodus*), 231 (sub voce *Alvoez*, quam deductam opinatur ab *Alwe* = *Alwed*).

decimo ineunte unum idemque nomen tam diverse efferri potuerit ut in eodem monumento scriberetur et *Aelwodus* et *Alveu*. Memoro tandem nomen *Alveus*, *Albeus* haud infrequenter apparere inter cartas Redonenses, adeoque non videri vico Saint-Dolay quasi proprium et peculiare.

Ut rem summatim perstringam, certum est in vico Saint-Dolay templum exstitisse in honorem S. Aelwodi iam anno 916. Nihil est cur negetur festum d. 31 mai, quod hodiedum religiose servatur, natale esse sancti patroni. Variae nominis formae reperiuntur, pluresque eiusdem nominis viri ecclesiastici insignes in Cambria, immo aliquot quibus cultus sacer exhibitus est. Nemo tamen satis dilucide ostenditur idem fuisse qui patrocinatur vico Saint-Dolay.

Paulus Grosjean S. I.

GLORIA POSTUMA
S. MARTINI TURONENSIS
APUD SCOTTOS ET BRITANNOS

Crescerent in immensum *Acta* nostra si omnia admitterentur quae gloriam postumam praecipuorum sanctorum illustrant. Id perspicue patebit ex S. Martini Turonensis exemplo. Ex solis insulis Britannia et Hibernia tot occurrunt cultus indicia ut iustum volumen facile compleant. Pauca tantum sunt, si cum ceteris, quae omisi, comparentur, haec analecta de S. Martini veneratione, suo fortasse tempore complenda.

Perantiquam Celtarum in S. Martinum venerationem ostendunt tum Venantii Fortunati versus :

Quem Hispanus, Maurus, Persa, Britannus amat [1],

tum Bedae locus qui priscam ecclesiam Cantuariae fuisse memorat iam ante S. Augustini adventum : *Erat autem prope ipsam civitatem ad orientem ecclesia in honorem sancti Martini antiquitus facta, dum adhuc Romani Brittaniam incolerent, in qua regina* (Bercta), *quam christianam fuisse praediximus, orare consuerat* [2]. Quod nonnunquam affirmatum est, in illa Sancti Martini ecclesia Cantuariensi episcopos olim sedem habuisse, id facile ac temere dictum est [3], nec ullo firmo testimonio nititur in antiquis fontibus [4].

[1] Carminum lib. X, VII, 8, ed. F. LEO, *M.G.*, Auct. ant., t. IV, parte I, p. 239, in carmine ad Childebercthum regem et Brunichildem reginam de natali sancti Martini pontificis Toronici.

[2] *Hist. eccl.*, lib. I, cap. 26, ed. PLUMMER, t. I, p. 47 ; cf. t. II, p. 43.

[3] Vide praesertim fragmentum de institutione archidiaconatus Cantuariensis ex codice Cottoniano Tiber. C. 9, in *Anglia Sacra*, t. I, Londini, 1691, p. 150.

[4] A. W. HADDAN et W. STUBBS, *Councils and Ecclesiastical Documents*, t. III, p. 658, annot.

Adde quod inter infirmos a S. Martino curatos memorat Gregorius Turonensis [1] Paternianum quendam *ex Britannia* advenientem ; sive Britannia maior, sive minor, quae et Armorica, hic significatur, id profecto indicium est venerationis antiquae apud Celtas.

De S. Niniano, Pictorum apostolo. — Scriptis mandavit v. d. A. B. Scott [2] ecclesiam Turonensem reapse fuisse matrem et magistram, seu potius nutricem omnium christianorum Brito-Celticorum, et alia id genus quae dissimulanter eo vergunt ut ostendatur Romanae sedis auctoritas in celticas ecclesias nihil prorsus valuisse, sed nescio cuius ecclesiae Turonensis, quam cogitatione effingit ac depingit ad disciplinam severiorem priscorum Christianorum revocatam, verbo Lutheranam vel Calvinianam. Neque minus nugatorio artificio ad S. Martinum per S. Ninianum originem refert ecclesiarum christianarum in Caledonia, earum praesertim quae apud Pictos condiate sunt, ubi Martinum scribit, cum ecclesiae Turonensi praesideret, in urbe celtica eademque militari, modum ac rationem in ecclesiasticis rebus omnino immutasse, seu verius ad pristinas origines christianas revocasse. Nempe tribus quasdam missionariorum seu apostolorum constituisse Martinum arbitratur, quae in Celtarum tribubus fidem propagarent, sub praeside quodam seu patre, qui ipsis initiis *pápa* apud Celtas, graeco nomine, appellabatur, postea nomine syriaco *ab*. Haec et alia imitatum esse Ninianum [3]. Eiusdem generis est, quod contendit Scottus ille, nomen Magnum Monasterium [4], gallice hodie Marmoutier, etiam in Caledoniam advexisse Ninianum, seu potius nomen *Mormuinntir*. Dilucide scilicet mente consequitur iste quomodo suis quasque sonis litteras enuntiaverint Galli tempore S. Martini celtice loquentes, id quod philologi adhuc se ignorare confitentur.

Aliter aliquando sentimus ac d. v. D. W. Simpson de ecclesiasticis antiquitatibus Scotiae Caledonicae. Ita ille [5]

[1] *De Miraculis S. Martini*, lib. IV, cap. 46, alias 45.
[2] *The Pictish Nation*, p. 353. [3] Op. cit., p. 77-79.
[4] Recte *Maius Monasterium*.
[5] *The Celtic Church in Scotland*, p. 64 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XLVI, p. 197 ; t. LIV, p. 408.

summatim exponit quid ecclesiis celticis per S. Ninianum attulerit S. Martinus. Nam illud pro certo affirmat, monasticae institutionis primordia omnia ad Scotiam Caledonicam a Niniano prius esse apportata, inde ad Hiberniam deflexa et revecta, quando Caranoc monasterio praeerat ad Candidam Casam [1]; posteaque rursus ex Hibernia in Caledoniam, ubi cum Columba, abbate Hiensi, alii Hiberni laboraverunt; postremo tandem ad continentem Europae terram. Haec si essent comperta, quid Martino et Martini monachis non deberet universa Europa christiana? At vereor ne parum omnino tribuerit v. d. D. W. Simpson ceteris, quos aliis ex fontibus cernimus in monasticis institutionibus operam sollicite dedisse, uti sunt, praeter Patricium, monachi Lerinenses aliique ad meridionalis Galliae monasteria potius quam ad Turonensia pertinentes.

Quod autem in Hibernia reppererunt antiquarum rerum studiosi templum dedicatum S. Niniano haud procul a vico cui patrocinatur Martinus Turonensis, inde profecto satis probabiliter colligitur, quam intime conexi olim fuerint illi in populari veneratione; vix tamen adducar ut credam cultum S. Martini ab ipso S. Niniano illuc allatum, ut cuidam placuit [2].

Idem asseveravit, in ratione ac modo quo S. Ninianus Pictos ad catholicam ecclesiam adduxit, magis influxisse morem Turonensem quam Romanum [3]. Id equidem et dubiis ex fontibus haustum censeo et, ut in re tenebricosa, audacter expressum.

De S. Patricio. — Quod in gestis S. Patricii traditur, scholas Galliarum obivisse Hibernorum apostolum, Turonensem maxime atque Autisiodorensem, id fortasse ad arbitrium confictum est ut adiungeretur Patricius praecipuis Galliarum apostolis, Martino et Germano [4]. Quod de S. Martino

[1] Haec, nisi prorsus fallor, nituntur in fundamento fragili omnino, libello Miraculorum S. Cairnechi, de quo mox, p. 309.

[2] J. L. G. Meissner, apud W. A. Phillips, *History of the Church of Ireland*, t. I, p. 72; cf. *Anal. Boll.*, t. LIII, p. 414-17.

[3] J. L. G. Meissner, t. c., pp. 62-63, 65.

[4] J. Vendryes, in *Revue Celtique*, t. XXXVIII, p. 72.

sine ulla dubitatione proferre ausim, nam iunior erat Patricius quam ut Martinum audiret, sed, ut aliquando fusius enucleare cogitamus, de Germano Autisiodorensi, qui non inter Gallos tantum sed et in Britanniis laboravit, aliter sentiendum videtur. Ceterum, quidquid fuit in causa, citra omnem controversiam, plurima indicia in Hibernia, vel ab ipsis initiis christianae religionis eo advectae, memoriam revocant episcopi Turonensis. Sulpicii scripta de Martino, in insigni codice Ardmachano, proxime sequuntur ea quae collecta erant de Patricio. In Vitis Patricii recentioribus, legimus Patricium adivisse Martinum ut studia perageret utque, attonso in coronae modum vertice, seu clericus seu monachus fieret [1]. In codice Libri Hymnorum, gadelicorum et latinorum, qui Dublinii servatur apud Minoritas, ad textum hymni Fiacci de Patricio annotator adiecit in margine, matrem Patricii fuisse Martini sororem vel saltem consanguineam [2], idemque refert Vita gadelica Patricii [3]. Inde effectus est Martinus pater spiritualis monachorum Hibernorum, inde Martinum appellaverunt omnes fere qui monasteria in Hibernia condiderunt. Nec aliam ob causam tumulum Martini in basilica Turonensi summa cum veneratione Hiberni adiverunt, inter quos Columbanus fuit, Luxoviensis abbas, qui totam noctem in templo inter precandum pervigilavit [4].

Advertit etiam in erudito illo opere de primordiis mona-

[1] J. B. Bury, *The Life of St. Patrick and his Place in History*, p. 273 et seqq. ; vide etiam quae mox typis mandamus, p. 344.

[2] *The Irish Liber Hymnorum*, edd. J. H. Bernard et R. Atkinson, t. I, p. 97, annot. 5 = *Henry Bradshaw Society*, t. XIII ; W. Stokes et J. Strachan, *Thesaurus Palaeohibernicus*, t. II, p. 309, lin. 20 ; W. Stokes, *The Tripartite Life*, t. II, pp. 412, 414.

[3] Ex libro Lismoriensi, ed. W. Stokes, *Lives of Saints from the Book of Lismore* (= *Anecdota Oxoniensia, Mediaeval and Modern Series*, t. V), lin. 49 ; ex codice qui Lebor Brecc dicitur, ed. Stokes, *Tripartite Life*, t. II, p. 432 ; ceteras huius Vitae recensiones recenset J. F. Kenney, *The Sources for the Early History of Ireland*, t. I, p. 345, num. 136. Inde exceptum est istud de sorore S. Martini in Chronico Mariani Scotti, *M. G.*, t. V, p. 529, ad an. 372 ; vide etiam Stokes, *Tripartite Life*, t. I, pp. 8, 16 ; t. II, p. 390. Nemo fusius egit de consanguineis Patricii quam Iohannes O'Hanlon, *Lives of the Irish Saints*, t. III, p. 469-78.

[4] Mox, p. 311.

chorum apud Hibernos d. v. Iohannes Ryan [1], iam ante initia ecclesiae hibernicae, immo etiam antequam inter monachos et clericos vixit Patricius, in huius animum influxisse sive Martinum, sive potius famam Martini : nam Patricio exsuli, servo profugo ab ero, ad Galliam appellenti tunc primum, postquam Britannias, patrium solum, parentesque reliquerat, affuerunt christiani, eo ipso tempore quo maxime valebat et latissime diffundebatur S. Martini fama [2]. Tunc profecto propitiis auribus accepit Patricius de vita miraculisque Martini quae narrabantur, eoque libentius quod adulescens erat tot annos inter paganorum Hibernorum fabulas enutritus, idemque christianarum rerum, ut ex ipsius *Confessione* luce clarius elucet, cupidissimus.

Inter mores Patricii, Hibernorum apostoli, et ea quae re ipsa docuerat S. Martinus in Gallia, tanta intercedit similitudo ut iure conicias, Patricium imitatione expressisse Martinum. Quod abunde et luculenter declarat Iohannes Ryan [3], cuius sententiam summatim reddam. Etenim, quod de S. Martino scribit Sulpicius Severus, *inplebat episcopi dignitatem, ut non tamen propositum monachi virtutemque desereret* [4], id credideris de Patricio conceptum. Uterque etiam episcopus discedere cupit in aliquas solitudines, nonnunquam, sive in abditis locis, sive in monasterio otium et precandi opportunitatem quaerit. Neque Patricium Martini gesta perspecta habuisse, aut ad haec vitam propositumque aptavisse mirabitur, qui meminerit, ineunte saec. v, non inter Gallos tantum sed in universo christiano orbe pervulgatos fuisse Sulpicii Severi libros. Ne quis tamen has esse putet rerum meras imagines cogitatione depictas, paulo definitius ostendere contendit I. Ryan, scripta Sulpicii sive ab ipso Patricio in Hiberniam esse allata sive saltem ab iis qui post eum statim Hiberniae ecclesiis praefuerunt : nam Sulpicii recensionem quam Liber Ardmachanus continet primigeniam fuisse

[1] *Irish Monasticism*, p. 61.

[2] De anno quo Patricius exsul ad Galliam navigaverit fuse disquisivimus, *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 196-98.

[3] Op. c., p. 94-95.

[4] *Vita*, cap. 10.

credit et principem, ut aiunt, editionem, a librariis alibi vitiatam, qui haud pauca resecuerunt, in Hibernia tantum integram. Etenim postquam barbari Britanniarum potiti sunt, vivo etiamtum et superstite Patricio, divulsa ac distracta est Hibernia a Gallia. Haud paucos locos Sulpicianos correctos atque emendatos arbitratus est quidam, vel saltem retractatos, quo certis viris in Gallia saec. v minus displicerent. Iamvero quaerenti cuipiam, quis tandem in Hiberniam attulisse videatur optimum illud exemplum *Vitae* et *Dialogorum*, ante an. circiter 460, nullum nomen Iohanni Ryan occurrit praeter Patricii. Haec omnia equidem inter opinionum commenta reponenda censeo. Attamen a vero non abhorret, donec editio accuratior, quae in annos exspectatur, prodierit, ex scriptis Sulpicii hausisse Patricium ea omnia quae ad Turonensem episcopum pertinebant, clementem animum et ad misericordiam propensum, demissum, pietate insignem, voluntarias corporis castigationes, prodigia. Accedit quod et Martinus Christi nomen ad gentiles in agris viculisque dispersos passim pertulit. Ex quibus apparet in Actis Martini invenisse Patricium permulta quae non admiraretur modo, sed etiam imitaretur. Hunc fontem esse, hanc originem arbitratur v. d. Iohannes Ryan, unde eruerint ii qui recentius scripserint, piarum fabularum concoctores, Hiberniae apostolum ab ipso S. Martino eruditum fuisse.

Quidquid est, heroicis, ut ita dicam, aetatibus ecclesiae Hibernicae, universam insulam S. Martinus fama atque observantia sui nominis implevit, prae ceteris sanctis qui extra Hiberniam nati erant, uno Patricio excepto, immo ne hoc quidem excepto donec Patricii cultus, saec. VII exeunte, aliquanto magis vulgari coeptus est. Ut alia praeteream, quae suis locis ponam, festum S. Martini habitum est antiquitus inter sollemniores Hibernorum ferias, uti nos etiamnum commonefaciunt agricolae aliive homines qui studiosius traditos a maioribus mores servaverunt. Templa haud pauca S. Martino dicata sunt iam a veneranda antiquitate. Quidam viri eruditi sibi persuaserunt haec saepissime prope ecclesias a Patricio conditas esse erecta. Quod tamen nondum lucidis argumentis probatum existimo, cum omnia fere quae de Patricio eiusque ecclesiis referantur, ad criticam trutinam sint revocanda.

Vix memoria digna sunt aliquot scriptorum somnia [1], qui S. Martini emortualem annum ad 402 protulerunt, ob hanc solam causam quod ex recentibus omnino S. Patricii Vitis acceperant, Patricii comam a S. Martino fuisse tonsam, sive monastico, sive clericali more. Sine fuco annotat Healy, nisi Martinus obiisset an. 402, omnino difficile rem reconciliari posse cum iis quae aliunde habemus de S. Patricii chronologia. Scilicet, id totum ad arbitrium fictum est, saeculis labentibus.

De antiquis Hibernorum monachorum institutis. — Apud priscos Hiberniae monachos, inter Sanctorum Vitas quas libentissime pervolvebant, principem locum tenent scripta de S. Martino. Id dilucide monstravit v. d. Iohannes Ryan et exemplis adductis breviter ostendam [2]. Ex iis effectum est ut, apud permultos hagiographos Hibernos, aperte proponeretur S. Martinus ut pater vitae monasticae hibernicae, iamque a saec. vi, ut videtur, Turonensis episcopi gesta in exemplum christianae institutionis praeferrentur, immo in rebus monasticis nusquam S. Patricius pro duce et magistro proponeretur, ubique et semper S. Martinus [3]. Quidam etiam suspicati sunt, priscas consuetudines monasteriorum a S. Martino conditorum, fontem et originem fuisse morum hibernicorum, quibus postea effectum est ut abbates iidem qui episcopi essent [4]. Verum, etsi non infitior summopere valuisse penes Hibernos exemplum et nomen S. Martini in universis quae ad regimen monasticum pertinerent, certe fatendum est id a S. Patricio inductum in mores non fuisse. Perspicue enim evicit Iohannes Ryan, eam consuetudinem postea tantum viguisse [5].

Neque tamen saeculo xix aut xx primum critici et historici in animo signaverunt illam similitudinem inter Hibernos

[1] John Healy, *The Life and Writings of St. Patrick*, p. 80.

[2] Postea, p. 316.

[3] Cf. H. Zimmer, *Ueber direkte Handelsverbindungen Westgalliens mit Irland im Alterthum und früheren Mittelalter*, in *Sitzungsberichte der königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1909, pp. 593, 595.

[4] Zimmer, p. 559.

[5] *Irish Monasticism*, praesertim p. 300 et seqq.

sanctos et S. Martinum. Iam enim in Notkeri martyrologio comparatur Columba, abbas Hiensis, cum episcopo Turonensi [1].

Haud neglego peculiarem observantiam qua S. Martinum venerati sunt monachi Hiberni, cum sub exordiis christianae religionis in insula [2], tum serius, quando exaratus est Liber Ardmachanus in quo librarius Martinum invocat. Id tale est, latinis litteris substitutis pro graecis :

Per Martini suffragia
Summum deprecor Dominum
Ut mihi sapientiae
Donet divina munera [3].

In Historia Britonum. — Diu multumque et philologorum et maxime historicorum ingenia exercuit farrago illa de primordiis historiae Britonum, inter varias fabulas quibus Celtae antiqui suae gentis originem explicare conati sunt. Opusculum sub Nennii seu melius Nemnivi nomine vulgatum est [4], ubi duplex S. Martini mentio occurrit. Primus locus hic est latine : *Et sanctus Martinus in tempore illius* (Sexti Maximi) *claruit in virtutibus et signis, et cum eo locutus est* [5]. In antiqua interpretatione gadelica legimus : *Isna aimsir Maxim robai an t-easboc uasal-airmidneach .i. noem Martan ; do Gaillia la*

[1] *P. L.*, t. CXXX, col. 1101.

[2] *The Stowe Missal*, ed. G. F. Warner, t. II, p. 6 (*Deprecatio sancti Martini pro populo incipit*), et p. 14 (ubi occurrit Martinus in commemoratione defunctorum secundo loco, statim post S. Stephanum).

[3] Fol. 222v, ed. J. Gwynn, p. 438.

[4] De quo vide praeter ea quae collegit J. F. Kenney, *The Sources for the Early History of Ireland*, t. I, p. 152-55, textus gadelici editionem cum egregiis annotationibus A. G. van Hamel, *Lebor Bretnach, The Irish Version of the Historia Britonum ascribed to Nennius* (= *Coimisiún Láimhscríbhinní na hÉireann*) ; et R. Thurneysen, *Zu Nemnius* (*Nennius*), in *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. XX, parte 1 (1933), p. 97-137, qui latine interpretatur textum gadelicum a d. v. van Hamel restitutum ; principem editionem curaverat J. H. Todd, *The Irish Version of the Historia Britonum of Nennius = Irish Archaeological Society*. Praeterea vide F. Lot, *Nennius et l'Historia Brittonum*, Paris, 1934 = *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, t. 263 ; ubi de mentionibus S. Martini pp. 41, 167, 169, 221, 228.

[5] Ed. Mommsen, *M.G.*, Auct. antiq., t. XIII, p. 166.

Uleicsis do boden [1]. Id latine tale est : *Tempore Maximi fuit episcopus nobilis, venerabilis, nempe sanctus Martinus ; hic erat ex Gallia de Ulexis.* De quo pauca adverto. Primum est quod Martinus in aliis codicibus apostolus, in aliis dicitur episcopus ; neque difficile in gadelico sermone *apstal*, « apostolus », cum *epscop*, « episcopo », confunditur, praesertim ubi compendiose scribunt : *aps*, *eps*. Voces *Gaillia la Uleicsis*, in uno tantum codice leguntur, certo depravatae. In memoriam fortasse revocant Claudii Claudiani versus :

Est locus extremum pandit qua Gallia litus
Oceani praetentus aquis, ubi fertur Ulixes
Sanguine libato populum movisse silentem [2].

Sed quid hoc sibi velit non satis perspicio. Multo felicius suspiceris hic obscurum vestigium subesse nominis antiqui quod hodie est Ligugé ; de quo satis fuse scripsi nuper [3]. Alii tandem hic latere arbitrantur nomen Ligeris fluminis. Suspicor equidem agi de Gallia Lugdunensi, at quo modo voces corruptae sint, non video [4]. Rem in medio relinquo.

Alter Nemnivi locus sic habet latine : *Maximus Victorem filium suum consortem fecit. Martinus Turonensis episcopus in magnis virtutibus claruit* [5]. Gadelica versio antiqua : *Maximin 7 a mac .i. Uictor i comrigi. Martan hi Torinis in tan sin* [6]. Latine interpretor : *Maximinus et Victor filius in regni consortio. Martinus in Turonibus hoc tempore.* Quae refert Nemnivus hausisse credendus est partim ex Sulpicio Severo [7], partim ex Prospero Tirone : *Martinus episcopus Turinorum Galliae civitatis multis (miraculorum signis) clarus habetur* [8].

[1] Ed. J. H. Todd, *Irish Nennius*, p. 66, cap. xiii, § 6 ; utimur editione recentiore A. G. van Hamel, *Lebor Bretnach*, p. 33, § 18 ; in interpretatione latina Rudolfi Thurneysen, p. 116.

[2] *In Rufinum*, lib. I, 123-25.

[3] *Anal. Boll.*, LIV, 410-11.

[4] Commentatores martyrologiorum hibernicorum noverant Turones sedem habere in Gallia Lugdunensi ; vid. infra, p. 334.

[5] Ed. Mommsen, t. c., p. 165?

[6] Ed. Todd, p. 70, cap. xiii, § 7 ; ed. van Hamel, qua utimur, p. 36, § 21 ; in interpretatione Rudolfi Thurneysen, p. 117.

[7] *Vita B. Martini*, cap. 20.

[8] Ed. Mommsen, *M.G.*, Auct. ant., t. IX, p. 461, ad an. 381 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 130.

De S. Carnecho, alias Cairnech seu Cairneach, cautissime inter praetermissos egerunt decessores nostri ad d. 28 martii [1], fusius Colganus [2], latissime Iohannes O'Hanlon [3]. Exstat de S. Carnecho gadelice mirus omnino libellus, in Britannia maiore, uti ex aliquot locis apparet, compositus, quem inscripsit J. H. Todd *Do Feartaib Cairnich annso*, id est *De miraculis Cairnechi* [4], etsi reapse vix de miraculis agitur, sed de gestis quae mirationem movent. Omnia quae ad S. Carnechum pertinent tenebricosa sunt et tortuosa, neque in istis rebus immorabor, in quibus ducem habes certissimum v. d. J. F. Kenney [5]. Attamen pauca exscribam oportet e libello de Miraculis, quae etsi ad historiam conferunt nihil, ostendunt certe quo loco apud Celtas sedes Turonensis habita sit [6]: *Condernad morthinol clerech n-Eorpa co Torinis Martain .i. secht n-espuic .xxx. ar .ccc. 'ma comarba Peadair do saighid Cairnich espuic Toirindsi 7 Bretan Cornd 7 na n-uili Bretnach do dichur cacha h-eirsi 7 do ceartughudh gacha tiri i nniurt na hecalsa 7 adrophart cendacht martra in beatha do Chearnech. Ar robae a thoga beatha martra 7 fuair Cairnech .lll. epscop dothoghmar mailli re Cairndech dia n-eletri 7 dochoid in lien da h-eilithri .i. a dualas Meic Erca 7 Muiredaigh. Daluidh Cairndech remhe go Bretnaibh Cornd no Carnticeon 7 rocumdaighead cathair fo talmain lais ar doigh na faicidh se tir na talum na h-aeoir.*

Latine: *Factum est concilium magnum clericorum Europae in civitate Turonensi, nempe episcoporum trecentorum triginta septem, cum Petri successore, convenientium ad Carnechum, Turonensem et Cornubritonum et omnium Britonum episcopum* [7], *ad expellendam omnem haeresim et ad recte com-*

[1] *Act. SS.*, Mart. t. III, p. 709.

[2] *Acta Sanctorum Hiberniae*, p. 782-84.

[3] *Lives of the Irish Saints*, t. III, p. 981-87.

[4] Principem editionem curavit J. H. Todd, *Irish Nennius*, p. 178-93, cum interpretatione anglica; alteram A. G. van Hamel, *Lebor Bretnach*, p. 40-41.

[5] *The Sources for the Early History of Ireland*, t. I, pp. 172, 180, 351-52.

[6] Libellus legitur in uno codice Ballymotensi, medius in gadelica Nemnivi interpretatione; utimur editione Hameliana.

[7] Haec quam fabulosa et commenticia sint, nemo non perspicit.

ponendam omnem terram sub vi ecclesiae. Principatum martyrii totius orbis (concilium) Carnecho tribuit, nam martyris vitam elegerat [1] *invenitque Carnechus. Centum et quinquaginta episcopi etiam elegerunt cum Carnecho peregrinari; ideo tot profecti sunt in peregrinatione* [2] *quot decebat propter Mac Erca et Muireadach* [3]. *Venit Carnechus ad Cornubritones sive Carnticeon* [4], *ubi monasterium effecit subterraneum, ne videret unquam regionem aut solum aut aerem* [5].

De SS. Columbano, abbate Luxoviensi et Bobiensi, Columba, abbate Hiensi, et Columba, abbate in Tír-dá-Glass. — Ex iis quae dixi, nemo mirabitur S. Martini sepulcrum apud Turones et Aquitaniae loca ubi vixerat multos adivisse peregrinos Scottos, vix pauciores quam qui ad memoriam Apostolorum Romam perrexerunt [6], praesertim cum iam a summa antiquitate pernotum sit, naves recto itinere oceanum transmisisse frequentes inter Hiberniam et Ligeris ostium. Haec narrat Ionas in Vita S. Columbani (*BHL.* 1898), iter Turonense abbatis Luxoviensis, quae post

[1] Intellege vitam asceticam peregre ducendam, uti satis patet ex iis quae proxime sequuntur. Hoc martyrium album dicebant prisci Hiberni; cf. *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 124.

[2] Locus est intellectu difficilis. Perperam profecto sibi visus est Todd, ed. cit., p. 189, annot. v, vocem *lien* toponymicam esse, et pro Lugduno positam. Si nomen loci fuerit, occurrit potius Lienmag, prope Ollorba, qui aliter dicitur Mag Line, in comitatu Antrim, ad septentrionem civitatis Belfastianae (E. Hogan, *Onomasticon Goedelicum*, pp. 489, 524, 560). Sed veri simile non est, si locus indicetur, hunc in Hibernia fuisse: nam Cornubritannia statim significatur et fortasse Cambria. Ideo arbitror *lien* pro *lin* scriptum et lego *do thogathar, in lien da ṅ-eilithri.*

[3] Nempe ut scelera expiarent illorum S. Carnechi consanguineorum, de quibus in libello gadelico fuse agitur; vide etiam narrationem quae inscribitur *Aided Muirchertaig maic Erca*, ed. W. Stokes, *Revue Celtique*, t. XXIII, p. 395-437, et t. XXIV, p. 120.

[4] Loci nomen ceterum ignotum, quod pro Cardigan, cambrice Cereticion, positum arbitror.

[5] Haud scio an originem dederint huic monasterio subterraneo vestigia domorum seu verius cuniculorum, quae vulgo *fogous* appellantur, in Cornubritannia; de quibus vid. egregium opus d. v. H. O'Neill Hencken, *The Archaeology of Cornwall and Scilly*, in voce *fogous*.

[6] Adverte narratiunculam de Hiberno qui Roma domum redux Turones adivisse fertur, ex *Mirabilibus Hiberniae*, mox, p. 321.

tot fabulas de itinere Turonensi ad sinceram historiam nos revocant [1] : *Navigantes ergo per Ligerem ad Toronensem perveniunt urbem, ubi vir sanctus custodibus precatur, ut scafam portu adpropinquent seque ad sepulchrum beati confessoris Martini ire sinant. Quod abnuentes custodes, navigare veloci conatu conpellent, remigeros urguent, ut omni virtute cursu celeri portum transeant, gubernatorem imperant, ut medio fluminis alveo scafam teneat. Quod videns beatus Columba, maestus vultus ad caelum erigit, conpellans se tante mestitiae subdi, ut ne sanctorum sepulchra visere permittatur. Urguentibus ergo omnibus, mox ut contra portum ventum est, velut quibusdam anchoris defixis, scafa stare coepit et ad portum caput dirigere. Quod cum custodes obstare non valerent, inviti scafam quo vellit ire sinunt. Mirum in modum medio e fluvii filo ad portum pennigero ceu volatu pervenit, portoque recepta, viro Dei viam pandit. Gratias ille regi refert aeterno, qui suis sic obtemperare non dedignatur servis. Egressus sane, ad sepulchrum beati Martini accedit; tota ibi nocte in oratione excubat. Inluciscente vero die, a Leupario urbis illius episcopo invitatus ad aesum, ire non abnuit, presertim ob suorum requiem fratrum, moratusque eo die cum supradicto pontifice... Sublato deinde prandio, vir Dei ad scafam remeat repperitque suos multa tristitia depressos; inquirensque, invenit praeterita nocte quae in scafam habuissent furto perdidisse simulque aureos quos in pauperes non erogaverat furto ablatos. Quo audito, ad sepulchrum beati confessoris repetat questusque se non idcirco ad eius excubasse exubias, ut ille sua ac suorum siniret damna patrari fratrum. Nec mora, his qui sacellum cum aureis furaverat coepit inter flagella corporis poenas clamare et dicere illo et illo in loco aureos occultatos habere. Quod videntes socii omnes currunt furtuque sublata omnia reddunt, virum Dei precantur, ut tanti sceleris culpas ignoscat.*

[1] *Vita Columbani*, ed. B. Krusch, in *M. G.*, Script. rer. merov., t. IV, p. 95-96, lib. I, cap. 22. De itinere S. Columbani haud semel disceptatum est inter historicos. Remitto ad ducem peritissimum v. d. J. F. Kenney, *The Sources for the Early History of Ireland*, t. I, p. 186-205 ; adde iam J. Ryan, *Irish Monasticism*, passim, et L. Gougaud, *Les Saints irlandais hors d'Irlande*, p. 51-62 et passim.

In antiqua Vita gadelica S. Columbae Hiensis legimus: *Fechtus dosam a nDoiri 7 no imraidhedh dola do Roim 7 do Iarusalem. Luid sium fechtus a Doiri gu Toirinis Martuin; gu tuc an soiscel ba ag Martuin cet mbliadhna i talmain; conadh forfacuibh a nDoiri* [1]. Latine interpretor: *Cum aliquando esset Columba in Daire, in animum induxit pergere Romam et Hierosolymam. Alio tempore perrexit ex Daire ad civitatem Martini Turones, assumpsitque Evangelium quod centum annos in terra iacuerat supra Martini corpus* [2]*; hunc codicem reliquit in Daire.*

Hic annotavit Gulielmus Reeves, qui de hoc argumento multa et perutilia collegit [3], Evangeliarium S. Martini fuisse praecipuum ornamentum templi Dairensis seu Doirensis, anglice Derriensis, in Hibernia, saec. XII, et principem locum obtinuisse inter pignora sacra quae ibi exhibebantur. Id perspicue patet ex Annalibus Ultonianis ad an. 1166 [4]. Ignominia extrema afficitur, qui pactum et foedus rupit iureiurando firmatum coram B. Patricii successore, qui aderat cum Baculo Iesu (hic episcopalis lituus S. Patricii fuisse credebatur), et successore S. Columbae Hiensis, qui Evangelium Martini attulerat. At paucos post annos ablatum est illud S. Martini pignus, in praelio apud Dunbo, an. 1182, et ab Anglis surreptum [5]. Narratiunculam quae huius codicis inventionem refert tribus locis, haud minus, leges in farragine illa de S. Columba Hiensi quam saec. XVI ineunte colligi iussit omnibus ex fontibus Magnus O'Donnell [6]. Primo ponitur

[1] W. STOKES, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, lin. 903 et seqq.; utor editione mea, *The Life of St. Columba from the Edinburgh MS.*, in *Scottish Gaelic Studies*, t. II, 1928, pp. 134, 136.

[2] De loco Vitae gadelicae, advertit REEVES, p. 324, annot. k, annum 497, qui ab hagiographo significari videtur, tricesimum circiter fuisse antequam natus est Columba Hiensis.

[3] *Adamnan*, p. 324-26; adde H. J. LAWLOR, *The Cathach of St. Columba*, in *Proceedings of the Royal Irish Academy*, t. XXXIII, Section C, 1916-1917, p. 311.

[4] T. II, ed. B. MAC CARTHY, p. 154.

[5] T. c., p. 200.

[6] C. PLUMMER, *Miscellanea hagiographica hibernica*, Catalogue, num. 27; cf. *Anal. Boll.*, LV, 106, annot. 3. Edd. A. O'KELLEHER et G. SCHOEPPERLE. *Betha Colaim Chille, Life of Columcille*, pp. 18-21, 96-97, 258-61, numeris 34,

prophetia de S. Columba Hiensi in ore S. Martini, secundo narratur paulo fusius id quod ex prisca homilia hibernica descripsi. Quod tertio loco habetur, dignum est quod aliquanto latius prosequar, quamquam mox disputabo in *Actis Sanctorum*. Nam d. 12 novembris colitur Mauritius seu Macarius, gadelice Mochonna seu Machar, episcopus Aberdonensis in Scotia Minore, de quo hic sermo praecipue est. Huius Vitae epitome latine servata est in breviario Aberdonensi [1], sed is qui saec. XVI ingentem illam Vitam S. Columbae congessit usus est Vita, gadelica an latina nescio, ex qua plurima descripsit [2]. Longiora sunt ea et nimis scurrilia quam ut hic referantur. Qui latine legere voluerit, Colganum adeat ; qui anglice, O'Kelleher et Schoepperle. Memoro tantum in istis excerptis commistam esse cum fabula de codice Evangeliorum [3] reperto, electionem, seu verius obtrusionem S. Macharii, Columbae discipuli, in sedem episcopalem Turonensem. Id commenticium est : nullus invenitur huius nominis antistes Turonensis iis temporibus. Neque verius est, quod fingit Hibernus hagiographus, S. Martini sepulcrum aliquando ignotum fuisse ; quam ob rem, miraculo S. Columbae nunquam eguerunt Turonenses ut resciscerent ubi S. Martinus iaceret. Ista relinquo, suo tempore resumenda.

Iamvero, quamvis veri simile non sit S. Columbam unquam insulas celticas reliquisse ut ad Europam appelleret [3], ex ea quam descripsi narratiuncula perspicitur arta Hiberniae conexio cum ecclesia Turonensi. Hic enim Martinum S. Patricii consanguineum fingunt, et ut ad Hibernos Christo lucrandos pergeret fortasse auctorem. Exinde, labentibus aetatibus, cum monastica potius quam episcopalis disciplina in Hibernia vigeret, ab ipso Columba Hiensi, novi illius ordinis patre

101, 256 ; in interpretatione seu verius paraphrasi latina Iohannis Colgani, *Trias Thaumaturga*, pp. 390, 435-36.

[1] *BHL.* 5736.

[2] Ipse fontem indicat, edd. O'Kelleher-Schoepperle, p. 258, num. 256 ; diligentissimi antiquarum Vitarum collectores, Hiberni Minoritae saec. XVII, exemplum nusquam reppererunt, neque Vitam Macharii noverunt nisi ex excerptis in Vita Columbae ; ita Colgan, *Trias Thaumaturga*, p. 453, annot. 17, 18.

[3] Reeves, *Adamnan*, p. 325.

et auctore, reliquias inventas fuisse, eademque occasione ritus ecclesiae Turonensis proprios in Derriensem ecclesiam S. Columbae esse receptos. Quidquid est, multo recentius memorantur prope monasterium Derriense, seu potius inter rudera et ruinas, fontes sacri tres, Martino unus, alter Adamnano, tertius Columbae.

Verum, habemus ex aliis haud spernendae antiquitatis fontibus, librum Evangeliorum [1] qui S. Martini dicebatur eundem fuisse S. Patricii, sive hic a Martino acceperit, sive ab alio. Eundem librum affirmant ab eodem Columba repertum in sepulcro S. Patricii, quando, post annos sexaginta quam Patricius obierat, huius reliquias invenit et elevavit. Hoc quantum a vero desciscat, vix opus est indicare [2].

Saeculi XVI, ut videtur, vel aliquanto antiquius, aliud colligo testimonium, quo significatur eundem codicem dictum esse *evangelium, evangelium Angeli* et *evangelium Martini*. Ita commentator nescio quis, enodare conatus carmen quod gadelice incipit *Taiscfidhter mo shoiscela* [3].

Idem fere quod de S. Columba Hiensi legitur de S. Columba moccu Crimthainn, abbate in Tír-dá-Glass. Is haud ita multo post mortem S. Martini *ad civitatem sancti Martini* venit, *reliquias beati Martini elevavit de sepulchro, lavansque eas in aquis, posuit in scrinium auro et argento ornatum, trabemque et crismale beati Martini sanctus Columba accepit et detulit*

[1] Librum vocant alii scriptores *soiscéla* gadelice, id est evangelia, alii *Missarum librum*. Videntur Hiberni et Britanni nomen *soiscéla* adhibuisse de codice qui evangelia complectebatur inter missarum solemnia publice legenda, vulgo Evangeliarium ; similia exempla aliquot affert Reeves, p. 325, annot. Immo et psalteria eodem nomine venisse ostendit H. J. Lawlor, *The Cathach of St. Columba*, p. 326-29.

[2] Vita S. Columbae Hiensis gadelica longior, edd. O'Kelleher et Schoepperle, p. 14, num. 28 ; in paraphrasi Colganiana, *Trias Thaumaturga*, p. 390, num. 7. Per errorem labitur homo in historia diligentissimus, Gulielmus Reeves, *Adamnan* p. 326, scribens haec legi etiam in Vita S. Patricii tripartita (*BHL.* 6509) ; nam in neutra editione ullum vestigium repperi, et locus quem ex Colgano affert Gulielmus Reeves idem est quem indicavi, p. 390, num. 7.

[3] In codice Oxoniensi bibliothecae Bodleianae, Laud. Misc. 615, saec. XV, pag. 81 ; de quo vid. Kuno Meyer, *The Bodleian MS. Laud 615*, in *Ériu*, t. V (1911), p. 7-14 ; carmen nemo adhuc typis mandavit.

secum [1]. Id aliquando futurum, praedixisse narratur ipse Martinus. Eiusmodi elevationes proprie pertinent ad Hiberniam, saec. VIII et IX. Sed totum hoc fictum credo ex alia fabula quae de altero Columba est eoque Hiensi [2]. Uter verius hic significetur, peracutus homo sit qui perspexerit : nam utrobique scriptor impudenter mentitur. Equidem propendeo ut opiner omnia demum fluxisse ex itinere Turonensi S. Columbani, abbatis Luxoviensis : hic enim sa pe latine, gadelice vix non semper, priscis temporibus, C lumba et Colum dictus est.

Ingeniosissime, uti solet, ostendit Henricus Zimmer, ex Adamnano [3], locum quem in canone missae secundum usum S. Columbae Hiensis deberi credideras S. Patricio, Hibernorum apostolo, obtinuisse proprium sibi S. Martinum Turonensem, itemque Martini nomen reperiri ubi exspectaras Patricium, in scripto eulogio brevi quod de obitu S. Columbae Hibernum quempiam, in Gallia degentem, exarasse opinatur, statim postquam abbas Hiensis e vita decesserat [4]. Alterum tamen mihi parum probatur [5].

Subdit J. F. Shearman [6], illud pro certo ferme affirmare licere, monasterium quod in Tor Inis Conaing condiderat Martinus, Patricii discipulus [7], sensim temporibus labentibus dirutum, ab integro restituisse S. Columbam Hiensem. Hic ibi monachis praefecit cognatum suum Ernán filium Colmani. Eundem Columbam Hiensem opinatur Shearmanus

[1] *BHL.* 1897, edd. De Smedt et De Backer, *Acta Sanctorum Hiberniae ex codice Salmanticensi*, col. 448-49. Trabem hic lituum significare opinor ; cf. C. Plummer, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. II, p. 384, i. v. travicula, qui tamen nullum exemplum clarum exhibet. Chrismale vas erat in quo Eucharistiam secum antiqui deferebant ; locos collectos vide apud Erikam von Erhardt-Siebold, *Aldhelm's Chrismal*, in *Speculum*, t. X, p. 276-80.

[2] Rationes graves erudite colligit H. J. Lawlor, *The Cathach of St. Columba*, p. 311.

[3] *Sed forte, dum inter talia cum modulatione officia illa consueta decantaretur deprecatio, in qua sancti Martini commemoratur nomen...*, Adamnanus, lib. III, cap. 12, ed. Fowler altera, p. 172.

[4] *Sitzungsberichte d. preussischen Akademie d. Wissenschaften*, 1909, pp. 584, 595.

[5] Vid. B. Krusch, in *Neues Archiv*, t. XXXV, p. 275.

[6] *Loca Patriciana*, p. 392, annot. 1.

[7] Vid. mox, p. 323.

aperuisse tumulum Martini Hiberni in Tor Inis Conaing, ubi reppererit librum Evangeliorum, quem in monasterium suum Derriense asportavit, inter praecipua pignora diu habitum. Neque fas est ex his omnibus, nisi per ludum, deducere, istud Evangeliorum exemplum in Hiberniam allatum esse a ficticio illo Martino Hiberno.

S. Martini variae mentiones in Vitis sanctorum et aliis scriptis. — Qui Vitam S. Endae, seu Endei, abbatis Aranensis, conscripsit, ita de primordiis aetatis refert : *Postquam vero secundum corporis maturitatem iuvenesceret, militiam carnalem, tanquam alter Martinus, secundum morem parentalem exercebat* [1]. Locus est communis inter hagiographos, ut ille, quem assuimus, ex Vita S. Samthannae abbatissae, quae leproso *de paupertate ac nuditate conquerenti vaccam cum vitulo ac maiorem clamidis sue partem, tanquam alter Martinus, tradidit* [2].

Vita gadelica altera S. Aidi Fernensis sacra pignora enumerat legata ecclesiae de Druim Lethan, anglice Drumlane, reliquiarum thecam illustrem et praepotentem, quae cum beato episcopo ubique in itinere fuerat. Haec reliquias continebat Stephani martyris, Laurentii, Clementis, capillos B. Mariae Virginis, et reliquias plurimorum aliorum sanctorum et virginum, tandem *mudhorn Martain*, id est os talare S. Martini [3]. Vita e variis variae aetatis fontibus collecta fuit [4]. Nullus tamen dubitandi locus manet quin haec respondeant catalogo reliquiarum qui in ecclesia de Druim Lethan exstabat.

In Vita gadelica altera S. Ciarani, abbatis Saighirensis, narrat hagiographus, sanctum contendisse *go cathair Martain*, id est *ad civitatem Martini*, Turones scilicet, et reliquias Martini secum asportasse, magno cum gaudio [5]. Epilogus eiusdem Vitae ita refert abbatem Saighirensem inter caelites

[1] *BHL.* 2542, ed. C. Plummer, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. II, p. 61, cap. 1.
[2] *BHL.* 7486 d, ed. Plummer, t. c., p. 254, cap. 3.
[3] C. Plummer, *Bethada Náem nÉrenn*, t. I, p. 266, num. 232.
[4] Plummer, t. c., p. xxxiii-xxxvii.
[5] Plummer, t. c., p. 122, num. 64.

subvectum : *Est ille in caelo cum Patricio et Martino et multis aliis sanctis* [1].

Ad civitatem sancti Martini pervenit etiam S. Tigernachus, episcopus de Cluain Eois. Ibi novem mortui iacebant, quos sanctus, una cum S. Ciarano, Euchodii filio [2], statim ad vitam revocavit [3]. Haec ad ficticia commenta censeo amandanda, quae tamen peculiarem peregrinorum Hibernorum frequentiam significant in civitate Turonensi.

S. Lasrianus, alias Molaisse, de Dáimh Inis, *ad civitatem sancti Martini perveniens, templum ibi, quod desiderabat intrare, septem sigillis signatum invenit.* Ianitor aperire ostium noluit, at *ecce continuo ecclesia, licet firmiter clausa, divino nutu ultro est aperta* [4]. Haec paulo latius expandit Vita gadelica, quae subdit Lasrianum eo die rem divinam in basilica peregisse *do Dhia ocus do Martain*, id est *Deo et Martino* [5]. Verum, quia fidem non meretur editio typis impressa, locum gadelicum edo ex codice Bruxellensi 4190-4200, fol. 108 (olim 103), qui Molassii Vitam exhibet fere integram : *Iarsin* tra *teitt Molaisi for muir dochum na Romha co Toirinis Martain. Fosfúair tempal neimhedh Martain foríatta 7 áen coimhéttaidhe o Dhia 7 ó Martain fair occa fheithemh. Do shir Molaisi osccladh roimhe. « Ni hoisccel tar, » ar an coimhettaidhe, « go ro fhoslaici Día 7 Martain remhat masa ced leó. » Ar sin* tra *ro oslaiccetar na secht nglais do báoi ar in dorus i n-onóir Molaisi a aénar 7 do cuaidh an comhla ar cúla go raibhe an dorus oslaiccthi. Doroine Molaisi aifrionn ainnsein i n-onóir do Dhia 7 do Mhartain, 7 do ghabh slighe na Romha chuicce asa haithle.* Latine interpretor : *Postea ivit Molassius trans mare, Romam (et) Turones Martini. Ecclesiam templi Martini clausam repperit, uno custode advigilante iussu Dei et Martini. Rogavit Molassius ut sibi aperiretur. « Non aperietur, inquit custos ; aperiant Deus et Martinus tibi, si iis placuerit. »*

[1] Plummer, t. c., p. 124, num. 75.

[2] Idem est, ut videtur, filius Hecdach seu mac Echdach ; vid. Plummer *Vitae*, t. II, p. 350, col. 2, in voce Ciaranus filius Hecdach.

[3] *BHL.* 8287, ed. Plummer, t. c., p. 263 ; edd. De Smedt et De Backer, *Acta Sanctorum Hiberniae ex codice Salmanticensi*, col. 213-14.

[4] *BHL.* 4725, ed. C. Plummer, t. c., p. 136, cap. 21.

[5] Ed. S. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. I, p. 30.

Tunc vero ultro aperti sunt pessuli septem, qui in ostio erant, ob honorem Molassii, recessitque tympanum, ita ut aperiretur ostium. Tum sacrum fecit Molassius in honorem Dei et Martini, statimque viam aggressus est quae Romam fert.

Legimus etiam S. Ciaranum, abbatem Saighirensem, cum ultimum vitae diem impendere videret, iussisse ut ossa sua conderentur cum aliis sanctis qui praecessissent, prope eum locum ubi reliquiae S. Martini custodiebantur, in templo monastico Saighirensi, ut videtur, in loco abscondito, quem omnes ignorarent [1]. Forsitan conici possit, illas Martini reliquias accepisse Ciaranum a S. Columba moccu Crimthainn, abbate in Tir-dá-Glass, qui Turones adivisse narratur paulo post obitum S. Martini, ibique obtinuisse, ipso Martino iubente, quasdam reliquias ex eius sepulcro desumptas. Sed de iis fusius dixi, quae commenticia videntur [2].

Fabularum quae hactenus hic collectae sunt licentiam facile superat Vita S. Senani, abbatis Iniscathensis, hoc est in Inis Cathaig, vulgo Scattery Island, omnium fere Vitarum hibernicarum exemplum, seu verius monstrum. Haec lego in Vita gadelica, et succincte in latinum sermonem verto : *Tendit Senanus Romam, inde Turones ut Martini colloquio frueretur. Martinus Evangelium coram Senano describebat. « Mirum esse arbitrarer, inquit Senanus, si manus istae, quas scribentes video, Viaticum mihi praeberent die quo ex vivis excedam. » — « Praebebunt hae manus, » ait Martinus. Tunc amicitiam coniunxerunt Senanus et Martinus, deditque Martinus Senano, indicium illius societatis, Evangelium quod coram eo describebat. Illud est hodie Evangelium Senani* [3]. Inde apparet tum, cum ista Vita conscripta est, servatum esse inter sacra pignora quae monasterium Iniscathense decorabant, codicem Evangeliorum quem a S. Martino asserebant dono datum, de quo praeter istum locum nihil repperi. Verumtamen cum multa adhuc in codicibus abdita lateant de S. Senano, forsitan aliquando aliquid inveniatur [4]. Ad-

[1] Vita gadelica altera, apud PLUMMER, *Bethada*, t. I, p. 124, num. 74.

[2] Antehac, p. 314.

[3] W. STOKES, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, lin. 2049-2055.

[4] Quae iam edita sunt recenset C. PLUMMER, *Miscellanea hagiographica hibernica*, Catalogue, num. 64, 130, 177-78, 298 ; iis adde J. F. KENNEY, *The*

vertendum est, iter Turonense prorsus abesse a Vita Senani latina rhythmica [1], et a Vita quae rhythmicam prosa oratione imitatur, ex Magno Legendario Austriaco, *BHL.* 7574. Denique, inter tot sanctos quibuscum societatem inierat Senanus, secundum carmen gadelicum *Án an cathair so anocht*, Martinus non comparet [2].

Talibus promissis nisi S. Martinus stetisset, id portentum fuisset in hagiographia prorsus inauditum. Igitur haec habes sub fine Vitae Senani [3], quae latine ita reddo : *Vocem de caelo audivit Senanus : « Senane sancte, veni in caelum. » Respondit Senanus : « Videndum quid agendum sit* [4]. » *Remanet in eo, ubi erat, loco. Tunc elevaverunt angeli Dei Martinum ex civitate Turonensi in nube caelesti, deposueruntque ubi erat Senanus ; huic Martinus dedit communionem et sacrificium* [5]. *Ut perfecta sunt quae Deus permiserat, elevaverunt angeli Martinum monachum in eadem nube, reliqueruntque in civitate Turonensi eodem die.* Inter tot prodigia incredibilia vix operae pretium est addere, Senanum, si fidem Hibernorum annales merentur, exeunte saeculo v natum esse, post centum ferme annos quam Martinus fata obierat.

Eam ob rem conati sunt quidam [6] totum explicare de S. Martino isto ficticio Hiberno, de quo mox scribam ; credam equidem multo facilius Hibernum hagiographum qui totam Vitam S. Senani congessit, coacervatis mendaciis impudentissimis, et hoc finxisse.

Non parvi negotii res est diiudicare cuius sint aetatis ea quae in glossario suo, vera cum falsis, confudit et congessit,

Sources for the Early History of Ireland, t. I, p. 364-66, et carmina quae typis mandavi in *Irish Texts*, t. IV, p. 68-97. De codice nuper descripto, qui magni est momenti, vid. *Anal. Boll.*, t. LII, p. 346, annot. 10.

[1] *BHL.* 7573 ; codices ineditos excussi, moxque spero fore ut publici iuris faciam.

[2] Ed. C. Plummer, *The Miracles of Senan*, in *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. X, p. 24-35 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LII, loc. cit.

[3] Stokes, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, lin. 2486-2492.

[4] Hoc referri arbitror ad promissionem Martini, quasi dubitet Senanus an mori sibi liceat, Martino absente.

[5] « Sacrificium » hic indicat viaticum eucharisticum ; cf. *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 129.

[6] Baring-Gould et Fisher, *Lives of the British Saints*, t. III, p. 440.

anno 1570, Hibernus lexicographus Domnallus O'Davoren. Haec ille de voce *lupait: Ainm in bainb marbthar im fheil Martan, 7 dom doich is don tiagerna doberar; ut est: lupait la fer ernis muca .i. hi rraith* [1]. Quod ita latine reddo : *Lupait nomen est suis qui circa festum Martini mactatur; et, si quid video, domino offertur; cuius exemplum habes in his verbis* [2]: « *Lupait cum viro qui porcos concedit* ». Ex eo, quod transcripsit lexicographus, exemplo perspicis hic agi de domino, ero seu patrono [3], secundum Hibernorum leges; neve quis cogitet de sacrificio quod Deo offerretur. Una ex sororibus S. Patricii, quarum nomina ad arbitrium ficta videntur, Lupait gadelice dicebatur, latine Lupita [4]. Attamen quodnam coniunctionis vinculum intercedat inter istud nomen et Hibernorum consuetudines de porco mactando, non apparet, nisi forte suspiceris hoc vestigium esse propinquitatis, quae falso fertur, Patricii et Martini : Patricii enim mater soror Martini fuisse traditur [5]. Alibi iterum memorat Domnallus O'Davoren vocem *lupait* [6], sed istic nihil ad S. Martinum pertinet.

Habemus etiam gadelice narrationem de hymno S. Óengusii mac Tipraite in honorem S. Martini, deque honore ac observantia quam S. Martino exhibuit S. Adamnanus, abbas Hiensis [7]. Iste Óengus, si Annalibus credendum est, abbas erat in Clúain Fota, hodie Clonfad, in baronia Farbill, comitatus Midiae occidentalis, fataque obiit an. 746. Quod autem in prisca praefatione legimus, carmen conditum esse cum

[1] Ed. W. Stokes, *O'Davoren's Glossary*, in *Archiv für celtische Lexicographie*, t. II, p. 407, num. 1194.

[2] Profecto quae sequuntur voces sunt ex antiquo scriptore depromptae, eoque iurisconsulto ; multa enim exempla ex antiquis legibus Hiberniae adducit Domnallus O'Davoren.

[3] Haec pertinent ad priscam Hibernorum consuetudinem qua patronus clienti pecudes sive dabat sive committebat.

[4] *Tripartite Life*, ed. Stokes, t. I, p. 16, et alibi.

[5] Vid. supra, p. 303.

[6] Ed. cit., p. 254, in voce *comlachtaidh*.

[7] Narratio est quam describit C. Plummer, *Miscellanea hagiographica hibernica*, Catalogue, num. 71 ; J. F. Kenney, *The Sources for the Early History of Ireland*, t. I, p. 270, num. 99 ; hymnus est 29451 apud U. Chevalier, *Repertorium hymnologicum*.

adesset Adamnanus in Hibernia, anno, ut videtur, sive 692 sive 697, id iure optimo arbitror ad fabulas amandasse v. d. J. F. Kenney.

In prisca narratione hibernica *Immram Snedgusa ocus Maic Riagla*, id est latine *Navigatione Snedgusi et Mac-Riagla*, fertur futurum fuisse ut calamitas duplex Hiberniam afficeret, nisi precibus Martini et Patricii deflexa fuisset [1]. Quod perspicuum est signum, illustrem fuisse Martini famam in Hibernia, quando illud *Immram* litteris mandatum est, saec. sive x sive IX. Neque forte alia via ad Scandinavos pervenit peculiaris veneratio S. Martini, qui se Olavo Tryggvason ostendisse fertur ut novum doceret libationis ritum.

Nuper advertimus, in carmine gadelico *Mochen, mochen, a Brénaind*, saec. XI, ut videtur, inter alia multa loca quae Brendanus Clonfertensis obiter invisisse narratur, inici mentionem urbis Turonensis, ad quam certe peregrinationes religionis ergo multi Hiberni susceperunt [2].

Martinus, haud dubium Turonensis, numeratur una cum SS. Patricio, Petro, Paulo, inter sanctos penes quos convocabuntur et colligentur gentes paulo ante diem iudicii, in mirifica ista fabula quae singula persequitur quae evenient die illo formidoloso, et praesertim quo pacto Patricius a Domino impetraturus sit ut Hiberni omnes, nemine excepto, in caelum admittantur [3].

Inter *Mirabilia Hiberniae* in codice illo gadelico ingenti qui Liber Ballymotensis nuncupatur [4], dignum est typis quod de S. Martino narratur: *Araili ailitir do Gaidelaib dorala do Toirinis Martain ic tiachtain o Roim, como facca a mathair ic fodail loma 7 feola do bochtaib in Coimded, co tall uaidi forcle in muidi i mboi in loim, 7 ro bai ica iarraidh ina fiadnaisi; 7 ni dechaid in mathair innonn eter, acht a Ros*

[1] Ed. R. THURNEYSEN, *Zwei Versionen der mittelirischen Legende von Snedgus und Mac Riagla*, p. 13, stropha 64, iterumque in prosa versione, p. 41; alias recensiones, de quibus hic disserere supersedemus, vide apud KENNEY, t. c., p. 447, num. 229.

[2] *Anal. Boll.*, t. LV, p. 96.

[3] *A Tale of Doomsday Colum Cille should not have told*, ed. P. GROSJEAN, in *Scottish Gaelic Studies*, t. II, p. 75, § 3.

[4] In ceteris recensionibus, de quibus vid. J. F. KENNEY, t. c., p. 733-34, num. 602, IV, hanc narrationem non repperi.

Ailithir dorigni a fodail 7 ar onoir Martain dorigne, 7 si Caintigern mathair hui Dangail mic Baethamhnas dorigne in fodail, 7 ro taispen dia mathair in faircle iar mbliadain iar toidecht anall do 7 tuc si aichni fair 7 ba cuimsi dia muidhi fein, conid de sin as follus gach fodail dognither a n Uaim Martain co ngeb greim i Toirinis Martain [1]. Latine verto narrationem : *Peregrinus quidam Hibernus, cum Roma rediret, pervenit ad Torinis Martini* (id est : *ad urbem Turonensem*), *ubi matrem vidit pauperibus Domini lac et carnem distribuentem. Comprehendit ab ea* (id est : *a matre*) *operculum vasis quo lac continebatur; illud* (*operculum*) *coram eo* (*peregrino*) *quaerebat. Iamvero minime illuc* (id est : *ad urbem Turonensem*) *iter fecerat mater, sed apud Ros Ailither ista* (*pauperibus*) *distribuit, in honorem Martini. Eratque* (*ista mulier*) *Cantighern, mater* (*viri dicti*) *Úa Dangail, filii* (*viri dicti*) *Baethamhnas. Ipse post annum, domum redux, operculum ostendit matri, quae operculum* (*ut suum*) *agnovit; operculum autem aptissime ad vas quadrabat. Unde apparet, omnem* (*cibi*) *distributionem quae fit in Uaimh Martain* (id est : *Antro Martini*) *vim et effectum sumere in Torinis Martini.*

Ubi iste fuerit Uaimh Martain, latine Antrum Martini, non reperio. Ex ipsis fabulae verbis credideris significari Ros Ailithir, anglice Roshillery seu Roscarbery, in comitatu Corcagiensi. Indicabat potius v. d. J. H. Todd locum qui hodie Desertmartin dicitur [2], in Derriensi comitatu, ubi notum esse scribit, devotionem ac venerationem S. Martini olim viguisse. De viro autem qui in Libro Ballymotensi nominatur aut matre, traditum inveni nihil. Nec ullam mentionem loci Uaimh Martain habet in praeclaro suo *Onomastico Goedelico* Edmundus Hogan.

Id etiam fortasse dignum est quod advertatur, Miraculum de nativitate Briccii ante paucos menses in his *Analectis* editum [3], miram prae se ferre similitudinem cum iis quae narrantur in Vita antiqua S. Brigidae Kildariensis [4]. Utrobique legimus sanctum virum, istic Martinum, hic Broon episco-

[1] Exscripsi ex editione J. H. Todd, *Irish Nennius*, p. 212.
[2] De quo postea, p. 338.
[3] *Anal. Boll.*, t. LV, p. 39-42.
[4] *BHL.* 1455-56, *Act. SS.*, Febr. t. I, p. 122-23.

pum, a muliercula insimulatum laesae castitatis, exhibito infante paucorum dierum, coram iudice ecclesiastico sedente una cum sacerdotibus aliisque in synodo, istic *episcopo de civitate Turonica*, hic Patricio. Utrobique calumnia refellitur, puerulo ipso nuntiante quis reapse pater fuerit. Inquiri potest unde Miraculi illius scriptor hauserit ea, quae pro sua facultate adornavit. Equidem, nisi forte ostensum erit haec omnia profluxisse ex vulgaribus popularibusque figmentis quae a maioribus accepta in posteros decidunt, facile credam rem universam esse conexam cum Vita illa Brigidae, iam saec. x, quod aliunde notum est, extra Hiberniam late vulgata, nisi tamen quoquo modo hucusque propagata est Historia S. Ephraem Syri, saec. IV-V conscripta[1]. Id mihi tamen parum veri simile videtur, nam narratiuncula parilis omnino exstabat et de S. Martino et de S. Briccio, in pluribus codicibus [2]. Nec infitior, Martini vel Briccii Miraculum multo ante breviter tradi potuisse, et ab Hiberno quopiam domum referri ex iis quae Turonibus audierat. Rem in medio relinquo.

Ficticius Martinus in Hibernia. — In *Actis Sanctorum*, ad diem 9 novembris [3], data opera exposuimus quam falsa opinione in errorem prolapsi sint recentiores scriptores qui, ex aliquot vocibus perperam intellectis in quodam codice hibernico, effecerunt S. Martinum seniorem, seu S. Martinum Hibernum, alias S. Martinum Ossoriensem, ficticium omnino hominem, de quo ante saec. XIX nemo quidquam audiverat. Hunc tradunt in regione Osruighe, anglice Ossory, inter primaevos Hiberniae apostolos, ipsius S. Patricii socios, operam ad fidem propagandam contulisse. Inepte, neque tamen frustra, huius nominis occasione collegit J. F. Shear-

[1] *BHO.* 269, ed. Th. J. Lamy, *Sancti Ephraem Syri hymni et sermones*, t. II, col. 9-16. Aliud est quod legitur de S. Goare, *BHL.* 3565, ed. Krusch, *M. G.*, Scr. rer. merov., t. IV, p. 417-19 : hic enim S. Goar, occasione arrepta alieni sceleris, ut ostendat palam quae prorsus erant abscondita, infantem trium noctium iubet edicere quis pater fuerit ; Goarem nemo stupri accusaverat.

[2] Gregorius Turonensis, *Hist. Franc.*, II, 1 ; *BHL.* 1452-1454, 1454 b, c, d.

[3] T. IV, p. 308-309.

man [1] haud pauca de cultu S. Martini apud Hibernos. Locus est in Ossoria dictus Temple Martin, itemque Aglish Martin, quod significat « Ecclesiam Martini », antiqua paroecia in baronia Iverk. Paroeciale festum in vico Killermogh, in Ossoria superiore, vulgus ante centum ferme annos gadelice dictitabat *Lá'il Martain*, id est « festum diem S. Martini ». Ex quibus infertur, loco patrocinatum esse S. Martinum, et creditur idem esse vicus quem antiqua monumenta Kyle Martin, seu Cellam Martini, nuncupant.

Rem ex intricata inenodabilem fecerunt aliquot viri eruditi, inter quos primas partes agit J. F. Shearman, qui postquam Martinum illum in civium Hibernensium numerum adsciverant, sibi tandem persuasere locum, in quo fata obiisset Martinus Hibernus, fuisse insulam, haud procul a littore Oceani, pertinentem ad comitatum Dungallensem, quae anglice Tory Island dicitur, gadelice Tor Inis Conaing, brevius Tor Inis. Inde confusio orta inter Tor Inis (*inis* gadelice « insulam » significat) et Torinis, quo vocabulo Gadeli utebantur ut redderent latinam vocem Turones. Ex iis rebus in promptu est, si istis eruditis viris fidem facis, duos Martinos fuisse, alterum Turonensem episcopum, gadelice episcopum in *Torinis*, Hibernum alterum, item in *Tor Inis*. Utrumque nomen derivasse a loco qui gadelice Torinis appellaretur. Nec ullus restabat scrupulus istis scriptoribus, ut res gestas colligerent Martini Hiberni, in unum acervum coniectis omnibus quae prisca monumenta hibernica de Martino Turonensi referebant.

Martini alii in Hibernia. — Attamen Hiberni sancti fuere, seu viri in Ecclesia praeclari, qui Martinum nomen habuerint. Hoc indicium est certissimum venerationis habitae in episcopum Turonensem, quod in pueris nominandis vocabulum saepe usurpetur. Exemplo sit Martinus episcopus Scottus, cuius exstant litterae ad Mironem Galiciae regem, circiter an. 560 [2].

In Annalibus Hibernorum haud semel Martini nomen

[1] *Loca Patriciana*, p. 390-93.

[2] d'Achery, *Spicilegium*, t. III, p. 312.

occurrit. Obvii sunt in Annalibus Ultonianis Martinus abbas Glenn-dá-Lochensis, qui an. 959 obiit ; Martinus abbas in Ros Comain, an. 916 ; Martinus scriba et abbas in Clúain Moccu Nois et Dáimh Inis, an. 869 ; Martinus episcopus in Clúain Caoin, an. 838 ; tandem Martinus in Inis Eidnech seu Ráith Inse Ednig, qui locus fortasse idem hodie anglice dicitur Inishnee, ubi flumen Abhann Mór, seu Owenmore, ad occidentalem plagam comitatus Galwegiensis in oceanum influit [1]. Hunc ferunt alii episcopum fuisse, abbatem alii ; consentiunt omnes de die cultus, 1 novembris [2]. Obitum referunt Quattuor Magistri ad an. 768, verius, ut arbitror, Annales Ultoniani ad an. 773 [3].

S. Martinum genuinum Hibernum habes, de quo nihil prorsus certi refertur praeterquam quod episcopus erat in Lethglenn, anglice Old Leighlin, in comitatu Ceatharlachensi [4].

Scribit etiam A. B. Scott [5] quendam Martan, id est Martinum, sanctum, abbatem in Logie, coniunctum fuisse cum monachis pridem constitutis apud Munros, hodie Montrose, in Forfariensi comitatu, in Caledonia. Verum cum alibi nusquam Martinus Logiensis memoratus videatur, id attigisse satis erit.

[1] Hogan, *Onomasticon Goedelicum*, p. 464, in voce Inis Eidnech ; p. 573, in voce Raith Innsi Ednigh.

[2] *Act. SS.*, Nov. t. I, p. 341 ; O'Gorman, *Félire*, ed. Stokes, p. 208 ; *Martyrology of Donegal*, p. 292. Tacet de illo Martino Oengus, neque quippiam afferunt commentatores in neutra Stokesii editione ; desideratur ad hunc diem martyrologium Tamlachtense. Huius Martini genealogiam texit prosa libellus *Genealogiae Regum et Sanctorum Hiberniae*, ed. Paul Walsh, p. 120, metrice libellus quem edidi, *Naemsenchus naem nErenn*, in *Irish Texts*, t. III, p. 76, stropha 228.

[3] *Annala Rioghachta Eireann, Annals of the Kingdom of Ireland*, by the Four Masters, ed. J. O'Donovan, cum annotationibus ; *Annala Uladh, Annals of Ulster*, t. I, ed. W. M. Hennessy, p. 240, ad an. 772, quem perperam positum pro 773 ostendunt voces *luna tenebrosa in II nonas decimbris*, quae eclipsis annum 773 insignivit, *Art de vérifier les dates*, t. I, p. 66.

[4] *Marttain noeb epscop Lethglinne*, in altera Litania sanctorum Hibernorum, ed. C. Plummer, *Irish Litanies* (= *Henry Bradshaw Society*, t. LXII), p. 74 ; cf. p. 121. Ex codicibus quattuor qui hanc litaniam exhibent, unus tantum perspicue tradit Martini nomen, alter dubie, ceteri non tradunt.

[5] *The Pictish Nation*, p. 339.

Ostendi tandem potest et aliud signum eiusdem venerationis : nomen Mael Martain, id est « Servus Martini », non raro reperitur in Annalibus a saeculo IX ad XII ; nec ambiguum est, eius modi nomina plerumque significare, illum sanctum cuius servus homo nuncupatur, cultum in Hibernia fuisse ; cultus quo magis vulgatus et communis, eo saepius nomen occurrit.

VITAE GADELICAE. — Vitam S. Martini gadelicam, seu potius homiliam die festo, 11 novembris [1], publice perlegendam servaverunt, quantum novi, codices tres : quos inter principem locum tenet ingens liber qui hibernice dicitur Lebor Brecc, pag. 59 editionis chalcographicae ; alter est hodie codex Dubliniensis bibliothecae King's Inn, num. 10, fol. 48^{v}, col. 2, ad 51^{r}, col. 1 ; tertius, Londiniensis Musei Britannici Egertonianus 91, fol. 44^{r}, col. 2, ad 46 [2]. Ex codice Lebor Brecc, haud nimium corrupto, homiliam typis mandavit Whitley Stokes [3], iterumque partim Edmundus Hogan [4]. Interpretationem anglicam adiecit Stokesius, ex qua ii etiam qui lingua gadelica carent intellegent quam parvi facienda sit homilia ista hibernica : nam nihil prorsus continet quod in fontibus antiquis desideretur, praeter octo priora capitula Stokesianae editionis, quae tota explanant versiculum evangelicum : « Nemo potest duobus dominis servire : aut enim unum odio habebit et alterum diliget, aut unum sustinebit et alterum contemnet ; non potestis Deo servire et Mammonae [5]. » Ea accedunt quae in homiliis hibernicis exordii loco adhiberi solent [6]. Capitula duo postrema [7] etiam ex locis com-

[1] Ed. Stokesiana, de qua mox dicam, § 8 : *hi tert id novimbir*, id est : *tertio idus novembres*.

[2] De codicibus prioribus vid. C. PLUMMER, *Miscellanea hagiographica hibernica*, Catalogue, num. 336 ; de ultimo Robin FLOWER, *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. II, p. 445, qui hunc a Lebor Brecc non directe pendere monet.

[3] *A Middle-Irish Homily on S. Martin of Tours*, in *Revue Celtique*, t. II, 1873-75, p. 381-402.

[4] *The Latin Lives of the Saints, as Aids towards the Translation of Irish Texts*, p. 87-100 (= *Todd Lecture Series*, t. V).

[5] Matth. 6, 24.

[6] De quibus satis fuse disserui *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 124-25.

[7] Ed. STOKES, p. 402, §§ 44-45.

munibus contionatorum Hibernorum hausta sunt [1]. Cetera deprompsit incertus scriptor ex Sulpicii Severi *De beati Martini Vita* libro, paucis sub fine additis ex altero [2] et ex tertio Dialogo [3]. Istam homiliam ad saeculum XIII referebat Stokesius, haud improbabilibus fultus argumentis [4]. Intellege, linguae gadelicae indolem quali utitur scriptor, eam aetatem redolere. Equidem ipsam homiliam arbitror multo antiquiorem esse, vel saltem ante saeculum XIII primo in gadelicum sermonem esse versam ; nec ita pridem enucleate ostendi ex ceteris hibernicis homiliis, eius modi contiones ad antiquitatem haud spernendam esse revocandas [5]. Et de Vita quidem gadelica satis haec dicta erunt : huius enim loci non est integrum textum typis iterum dare, praesertim cum codices qui adhuc impressi non sunt a *Lebor Brecc* haud ita multum differre videantur [6]. Neque tamen inutilia erunt ista gadelica ad criticam editionem Sulpicii Severi, nam recensione antiqua usi sunt Hiberni, si quid video, qualis in Libro Ardmachano prostat.

In codice gadelico Academiae Regiae Hibernicae, Dublinii, signato 23. M. 7, saec. XIX exarato, narratiuncula de S. Martino, p. 167, his verbis exorditur : *Feacht n-aon dár thaisbeáin an diabhal é féin do Naomh Mártan maille re héadach purpar 7 re coróinn ar a chend*, id est latine : *Quando diabolus tempore quodam se manifestavit S. Martino, veste purpurea indutus et caput redimitus corona aurea* [7]. Istud fortasse haud ita recens sit : multa enim et in codicibus saec. XIX exaratis sat antiqua sunt. Quidquid est, res quae refertur deprompta est ex Sulpicio Severo [8]. Eadem habet homilia gadelica de S. Martino, sed brevius omnino et aliis verbis [9].

[1] *Anal. Boll.*, t. c., p. 124.

[2] § 35 = *Dial.* II, 2 ; § 37 = *Dial.* II, 9.

[3] § 38 = *Dial.* III, 7 ; § 39 = *Dial.* III, 14 ; § 41 = *Dial.* III, 15.

[4] *Revue Celtique*, t. c., p. 383.

[5] *Anal. Boll.*, t. c., p. 113-36.

[6] Indicavit v. d. Robin FLOWER, loc. cit., quid interesset inter Egertonianum codicem et editionem Stokesianam.

[7] *Catalogue of Irish Manuscripts in the Royal Irish Academy*, p. 806 ; in hoc catalogo numerus codicis est 287.

[8] *Vita B. Martini*, cap. 24.

[9] Ed. STOKES, *Revue Celtique*, t. II, p. 396, § 34.

Miracula Martini quorum mentio fit in Annalibus Ultonianis an. 1534 [1], minime credas fuisse prodigiorum narrationes. Ibi refertur ultio sumpta de scelere quod erat patratum festo die S. Martini, eaque voluntati divinae et deprecationi S. Martini ascribitur, gadelice *tre mhirbale De agus Mhartain*, id est *per miracula Dei et Martini*.

Commemorationes in Hibernorum martyrologiis. — In martyrologio Tamlachtensi, saec. viii exeuntis, d. 18 augusti, inter sanctos Hibernos, qui seorsim ponuntur ab iis quos ex Hieronymiano excerpsit compilator, occurrit *Martan*, id est Martinus, nulla voce addita quae genus, locum, dignitatem indicet. Haud scio an perperam hic gadelice iterum inscriptus sit Martinus qui eodem die ibidem inter sanctos latinos occurrit [2]. Is autem est Martinus papa [3].

In eodem Tamlachtensi martyrologio, d. 20 aprilis, habetur mentio, medio loco interiecta inter commemorationes sanctorum ex martyrologio Hieronymiano excerptas, et Hibernorum, quos ad singulos dies addit martyrologus : *Communis sollemnitas omnium sanctorum et virginum Hiberniae et Britanniae et totius Europae et specialiter in honorem sancti Martini episcopi* [4]. Idem metrice legis in festilogio Oengusiano, saec. viii exeuntis vel ix ineuntis :

féil i rRúaim, rán baile,
nóeb n-Eorapa uile,

id est latine : *festum Romae in nobili civitate, sanctorum totius Europae* [5]. Alibi iam disserui de festo quodam omnium sanctorum martyrum, quod in Hibernia agebatur die 17 aprilis [6]. Die 20 aprilis, si Tamlachtensi credimus, virgines potius cum confessoribus memorabantur. Operae pretium est describere quid afferant prisci commentatores. Haec mera monstra esse mirabitur nemo hibernicis litteris assuetus.

[1] T. III, ed. B. Mac Carthy p. 596.
[2] Ed. Best et Lawlor, p. 64.
[3] *Comm. martyr. hier.*, p. 450, col. 2.
[4] Ed. cit., p. 34.
[5] Ed. Stokes altera, p. 107.
[6] *Anal. Boll.*, t. LI, p. 128-29. Petrus Diaconus, qui hic adducitur, profecto martyr est Antiochenus, cultus d. 17 aprilis.

De hoc festo tacent recentiora Hibernorum martyrologia. Sumo primum annotationem ex margine Libri Lageniensis, in quo legitur martyrologii Tamlachtensis exemplum antiquum : *Crand mór ro bái issin Róim 7 no adraitis in gentlidi é, coro throscsetar Cristaide na Róma fri ulib naemaib Eurpae immó trascrad 7 fri Martan co senrudach, et statim cecidit* [1]. Latine : *Arbor magna erat Romae, et gentiles solebant eam adorare. Et ieiunaverunt christiani Romani contra omnes sanctos Europae ut caderet* (*arbor*), *et contra Martinum praesertim ; et statim cecidit.* Hic subobscure significatur mos Hibernorum ieiunandi (ita dicebant) contra aliquem. Iure enim apud eos cautum erat ut, si quis alicui litem intendere non posset, exempli causa quia opibus et auctoritate minus valeret, is ieiunus permaneret in alterius limine, hicque vicissim ieiunus etiam permaneret, donec disputatio ad finem deduceretur. Id vocabant ieiunare contra aliquem [2], sicut hodieque ventri bellum indicunt ut legi anglicae odium concilient. Idem et apud Indos prisco iure viguisse certum est, neque quisquam mirabitur idem hodie ab Indis usurpatum, Hibernorum exemplo, adversus eosdem Anglos. Neque tantum contra ceteros homines, si fides hagiographis adhibenda est, sed et inter se et contra Deum ieiunaverunt sancti Hiberni [3]. Et ea quidem quae de voce ieiunandi annotavi, satis ostendunt hanc narratiunculam hibernico, ut ita dicam, colore tinctam esse, sive in Hibernia concocta est, sive recocta. Censeo ortam esse fabulam ex Sulpicii Severi loco ubi pinus, quae colebatur a gentilibus, cum ex industria ad obruendum Martinum excideretur, crucis signo deflexa traditur [4]. In tribus codicibus qui commentantur Oengusianum carmen martyrologicum, eandem narrationem legimus [5], at omisso Martini nomine. Utra forma antiquior esse

[1] Ed. cit., p. 106.

[2] Huius locutionis exempla sunt latine in Vita Comgalli, *BHL.* 1910, ed. PLUMMER, cap. 45, 47 ; etsi gadelice praepositio *fri* hic minime significat « contra », sed potius, sensu iuridico appellationis seu provocationis, « ad » aliquem.

[3] Cf. C. PLUMMER, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. I, pp. CXX-CXXI, CXXXI ; J. RYAN, *Irish Monasticism*, p. 393.

[4] *BHL.* 5610, cap. 13.

[5] Ex codicibus Laudiano 610 et Rawlinsoniano B. 505 edidit STOKES, ed. al-

videatur, ambiguum est ; utra verior, equidem percontanti deero, nam utramque a vero abesse credo quam longissime.

Festilogium Oengusii d. 4 iunii memorat *tarmbreith Martini*, id est *Martini translationem* [1]. Nullam difficultatem aut dubitationem iniciunt, quas codices exhibent, variae lectiones. In commentariis autem quibus Oengusii tetrasticha, labentibus saeculis, illuminata seu verius obruta sunt, haec lego [2] : *Martini .i. taisi Martain ro cumscaigthe isin lithsa* [3]. Latine verto ex gadelico : *Martini reliquiae translatae sunt in hoc festo.* Aliter codex Dubliniensis Franciscanorum : *.i. a breith in episcopatum vel translatio corporis eius de sepulchro in alium locum .i. a taisi a loc i loc .i. a thaisi tuctha asin mainistir i n-erbail docum na cathrach moire et non statim ;* quod ita reddo latine : *Inductio in episcopatum vel translatio corporis eius de sepulcro in alium locum ; id est : reliquiae eius ex loco in locum ; id est : reliquiae eius allatae sunt ex monasterio in quo obiit ad civitatem magnam* (*hodie*) *et non statim* (*post obitum*). Idem habet codex Rawlinsonianus B. 505, ubi tamen memoratur translatio corporis illius *de sepulcro in scrinium.* Hoc scilicet Hiberniam redolet, nam is fuit mos in tota fere insula saec. VIII et IX, sanctorum corpora de sepulcris transferre in thecas splendide ornatas, quae latine scrinia dicebantur, gadelice (mutuati enim vocem Hiberni erant) *scrín.* In antiquo codice qui *Lebor Brecc* dicitur haud alia leguntur ac in Rawlinsoniano, sed gadelice omnia, nusquam admixtis vocibus latinis [4]. In toto mense iunio desideratur martyrologium Tamlachtense, praeter sanctorum Hibernorum nomina ; reliqua interiere [5]. Haud tamen dubito quin martyrologium quod Oengusius prae oculis ha-

tera, p. 118 ; ex Libro Lageniensi, p. 119, annot. 1 ; ex *Lebor Brecc* idem, ed. priore, p. LXXV.

[1] Ed. STOKES altera, p. 138.

[2] Ed. cit., p. 144.

[3] Ita codex Laudianus 610, saec. XV exaratus ; ed. cit., ibid. Anno 1453 codex solet ascribi, sed perperam, uti me monet v. d. Iohannes Fraser, qui Bodleianos codices diligentissime excussit ; nam coronis Glossarii Cormacani (STOKES, ed. cit., p. XV) reapse indicat annum 1454, novo stilo ; praeterea, in Laudiano 610 multa sunt ab aliis librariis exarata, annis aliquot antiquiora.

[4] Ed. STOKES priore, p. XCVIII-XCIX.

[5] Ed. BEST et LAWLOR, p. 48.

buit, quodque Tamlachtensi prorsus simile erat, translationis Martini meminerit. Die 4 iunii nusquam reperio mentionem translationis S. Martini in ullis kalendariis, praeter istud Oengusianum. Vix tamen excutere possum suspicionem, ad rem pertinere illam S. Patricii translationem, quam d. 4 iunii inseruerunt decessores nostri inter praetermissos [1], sed nihil certi affero ; nam adscripserunt tantum : « inserta est Ms. cuidam nostro ». Dubium esse non potest quin, errore admisso in mense, haec omnia originem duxerint ex festo d. 4 iulii, de quo mox dicemus.

Refert idem festilogium Oengusianum ad d. 4 iulii *dagordan már Martain*, id est *optimam Martini ordinationem* [2]. Hic etiam desideratur Tamlachtensis martyrologii pars latina [3]. Confusa sunt ea et perturbata, commixtis diebus duobus, 4 iunii et 4 iulii, altero loco posita ordinatione, altero translatione. In commentariis autem legis, ex codice Laudiano 610 : *.i. a oirnned i n-epscopidi Toirindse*, latine *eius ordinatio in episcopatu Turonensis civitatis*. In *Lebor Brecc* autem : *.i. a oirdned hi Torinis Martini in episcopatum. Már Martain .i. Mártain mór no ro bo mor ordinatio eius et translatio corporis eius de sepulchro et dedicatio eius basilicae, et haec omnia in die hac facta sunt* [4] ; quod latine reddo : *Eius ordinatio in episcopatum in Torinis Martini.* (Intellege voces) *már Martain, Martini magni ; vel* (már, mente subiciens copulam) *magna erat* (seu fuit) *ordinatio illius, et translatio corporis illius| de sepulcro, et dedicatio illius basilicae, et haec omnia hodie facta sunt.* Luce clarius est, haec omnia procedere ex Hieronymiano : *In Gallis Turones civitate ordinatio episcopatus et translatio corporis sancti Martini episcopi et confessoris et dedicatio basilicae ipsius* [5]. Plura de mentione S. Martini in variis martyrologiis et kalendariis celticis habebis penes Iohannem O'Hanlon [6]. Inde fides accedit coniecturae : die 4 iunii, in eodem festilogio, perperam

[1] *Act. SS.*, Iun. t. I, p. 373.
[2] Ed. Stokes altera, p. 160.
[3] Ed. Best et Lawlor, p. 53.
[4] Ed. Stokes priore, p. cxv.
[5] *Comm. martyr. hier.*, p. 352-53 ; cf. *Act. SS.*, Iul. t. II, p. 4.
[6] *Lives of the Irish Saints*, t. VII, p. 53-54.

translationis festum esse indictum, integri mensis errore admisso, ut innuimus.

In martyrologio Tamlachtensi, ad d. 18 septembris, occurrit inter medios sanctos Hibernos duplex mentio latina : *Gemmae virginis. Dedicatio basilicae Martini.* Haec de suo loco demota esse videntur [1]. Vel si ad eum diem commemoratio dedicationis pertinet, inter sanctos Hibernos reponi non debuerat. Verum, ne id quidem inconcussum est, reapse ad diem 18 septembris spectare has voces : nulla enim occurrit mentio dedicationis basilicae S. Martini in Hieronymiano extra d. 4 iulii. Forsitan Martinus sit papa, qui in *Libro pontificali* depositus dicitur d. 17 septembris, perperam inscriptus, qui, ut iam notaveram, iterum occurrit d. 18 augusti, *XV kal. sept.* pro *XV kal. oct.* Nulla uspiam reperitur basilica dicata S. Martino papae, neque vestigium ullum basilicae in Hibernia dicatae S. Martino Turonensi. Credibile est, Martini merum nomen fluxisse ex d. 17 ad d. 18 septembris primum ; deinde, cum probe novisset martyrologus, in d. 18 septembris S. Martini, Turonensis scilicet, festum nullum occurrere, proprio Marte subdidisse, hanc esse dedicationem alicuius basilicae. Quidquid est, de Martino ad d. 18 septembris tacent cetera Hibernorum martyrologia, Gemmam memorat unus Marianus O'Gorman [2]. In apographo Bruxellensi martyrologii Tamlachtensis desiderantur voces *Dedicatio basilicae Martini* [3] ; unde hauserit Matthaeus Kelly voces *Riacc Innse*, quas nomini *Gemmae* apponit [4], non perspicio ; huc casu irrupisse suspicor S. Rióc seu Mo-Rióc de Inis meic Lugein, cuius meminit martyrologium Tamlachtense kalendis augustis [5], seu de Inis meic Ualaing, ut mavult Gormanus [6]. Uterque locus indicari potest vocibus *Riacc Innse*, quae significant Rióc de Inis ; quin immo videtur utraque forma significari eadem insula, quae vulgo Inis Bó Finde, seu Vaccae Albae Insula, in medio lacu Rí [7].

[1] Ed. Best et Lawlor, p. 72.
[2] Ed. Stokes, p. 178.
[3] Ed. Best et Lawlor, p. 187.
[4] *Calendar of Irish Saints, The Martyrology of Tallagh*, p. xxxiv.
[5] Ed. Best et Lawlor, p. 59.
[6] Ed. Stokes, p. 148.
[7] De hoc vide J. O'Hanlon, *Lives of the Irish Saints*, t. VIII, p. 1-15.

In epilogo eiusdem festilogii Oengusiani bis memoratur Martinus, quod certissimum est signum peculiaris venerationis Turonensi episcopo adhibitae. Primipilus est prioris centuriae sanctorum militum :

la Mártain míl catha
drong ardnóeb in betha,

latine : *cum Martino, milite praelianti, turma excelsorum sanctorum mundi* [1]. Paulo maioris momenti sunt quae in extremo fere festilogio leguntur :

Rom-shoerae, á Íssu,
m'anmain ar cech ndígail,
amail sóersai Mártain
ar shacart ind ídail [2],

id est : *Salva me, o Iesu, animam meam ab omni poena, sicut salvasti Martinum ab idoli sacerdote.* Haec, nisi fallor, referenda sunt ad eundem locum Sulpicii Severi, quem adduxi, de Martino servato ab excelsa pino procidente ; nam ibi actores secundarum partium inducuntur idolorum sacerdotes. Tres tantum nominantur sancti, praeter eos quorum meminerunt libri sacri, in istis ut ita dicam, Litaniis, festilogio adnexis, hoc ordine : Martinus primo, dein Patricius, qui narratur ab inimicorum audacia servatus cum venenum oblatum esset Temoriae, in regia monarchae totius Hiberniae [3] ; tandem Coemgenus, abbas Glenn-dá-Lochensis, ereptus, cum mons incidens in eo erat ut sanctum virum obrueret [4].

Subiungimus ea quae commentatores festilogii Oengusiani habent ad d. 11 novembris. Inde quid passim de Martino sentirent Hiberni perspicietur, iam procedentibus saeculis, aetate, ut dicitur, media. Codex Rawlinsonianus B. 505 : *Sanct Martain .i. naem Martain epscop Torinnse hi Francaib, de Gallia Lugdunensi dó ;* id est latine : *Sanctus Martinus episcopus Turonensis, inter Francos ; is erat ex Gallia Lug-*

[1] Ed. Stokes altera, p. 276, versibus 275-276.
[2] Ibid., p. 288, versibus 545-548.
[3] Versibus 549-552.
[4] Versibus 553-556.

dunensi. Codex autem Rawlinsonianus B. 512: *Sanct Martain Torinis, do Gallaib dó.*

Martain milid miadh nach dis
do Gallia Lugdunensis
mac lan-suairc do síl na righ
mac Manuailt is Abraisín;

(*sóer samail*) *.i. ass sóer dosum a samail fri or propter claritatem auiri et virtutem eius;* latine: *Sanctus Martinus Turonensis, is erat Gallus;* (de quo hi versus gadelice habentur): *Martinus miles, honos magnus* [1], *ex Gallia Lugdunensi, amoenissima proles stirpis regiae, filius Manualti et Abrasinae.* Haec nomina unde hauserit Gadelus ille, non perspicio. Quae ista excipiunt, ad explanationem versuum gadelicorum potius pertinent: *sóer samail, id est: praeclara est similitudo inter illum et aurum, ex claritate auri et illius virtute.* In margine codicis Rawlinsoniani B. 505 haec adduntur: *Martain a Torinnis Martain i ndeisciurt Franhc, de Gallaib do, ut dixit quidam: Martain milid miad cen geis do Gallaib do Lugdunensis, mac lan-uairc de sil na rig, mac Manualt 7 Abrasin. Ór hé propter claritatem virtutum eius* [2]; id est latine: *Martinus in Torinis Martini, in parte meridionali Francorum regionis; is erat Gallus, uti poeta cecinit: Martinus miles, honos haud deminutus, de Gallis Lugdunensibus, amoenissima proles stirpis regiae, filius Manualti et Abrasinae. Aurum erat ille propter claritatem virtutum eius.* Paulo aliter in *Lebor Brecc* [3]: *Sanct Martain .i. naem Martain escop Torindsi i Frangcaib 7 do Gallia Lugdunensis do .i. Fraingc;* latine: *Sanctus Martinus, episcopus Turonensis inter Francos; is erat ex Gallia Lugdunensi, nempe ex Francia.* In margine versus leguntur, sed immutati: *Mártain milid mod nach dís, do Gallia Lugdanensis, gor-mac grad-suaircc do síl rig, mac Manuailt is Abrasín.* Id significat: *Martinus miles, vir magnus, ex Gallia Lugdunensi, amoenus, amantissimus, filius germanus stirpis regiae, filius Manualti et Abrasinae.*

[1] Inania sunt haec verba, quibus versus repletur; similia passim mox occurrent.

[2] Ed. Stokes altera, p. 240.

[3] Ed. Stokes priore, p. clxviii.

Ex universa Ecclesia occidentali, tres sanctos tantum celebrat cum octava festilogium gadelicum Mariani Gormani, saec. XII exeunte, Laurentium martyrem, Augustinum Hipponensem, Martinum Turonensem [1].

In antiquis carminibus topographicis gadelicis. — Exstant inter prisca monumenta linguae gadelicae, et soluto sermone et stricto metro, recensiones haud paucae narrationum quae in hoc incumbunt ut originem explicent nominum locorum in universa Hibernia. Medium inter ista hibernica nomen occurrit civitatis Turonensis, indicium satis evidens peculiaris notitiae ac famae apud Hibernos. Ideo hic transcribam primo ex prosa versione quam edidit Whitleius Stokes [2]: *Mag Roighne, canas ro ainmniged? Ni ansa. Roighne Romanach dodechaid a hEtail co Gailia Narbonem i Francaib, co mbói ic Torinis. Bac 7 ráma 7 túagh lais. Tri dána dobertsat slóg na Galia fair .i. uir do tarradh 7 muighi a fedhaib 7 scaileadh mur-gabla srotha Ligir do taeb Toirinsi, 7 fogni-sim sin fri teoraib laithi, 7 adaigestar obair n-aile do tabairt fair. Mustetlai uaidib co hErinn iarum co ndeisid i nImliuch Mecond ar ba druim fidbaidhe tunc, co ro selaigh Roighne co rab mag. Unde Mag Roigni dicitur.* Quae sic latine verto : *Magh Roigne* [3] *unde nomen accepit? Roigne, Romanus, ivit ex Italia in Galliam Narbonensem, inter Francos, fuitque in civitate Turonensi : falculam habebat et palam et securim. Tres labores imposuerunt illi populi Galliae, nempe lutum trahere, campum arboribus nudare, sinum* (seu *lagunam*) *aperire fluminis Ligeris ad latus civitatis Turonensis. Haec omnia triduo perfecit, metuitque ne alius labor sibi imponeretur. Paulo post evasit ab iis in Hiberniam incoluitque locum dictum Imlech Mecond* [4]*; is enim locus tunc erat fastigium collium arboribus con-*

[1] Ed. Stokes, pp. 158, 170, 220.

[2] *The Prose Tales in the Rennes Dindshenchas*, in *Revue Celtique*, t. XV, p. 434-35 ; eandem fere narrationem habes in Libro Lageniensi, p. 159, col. 2, ex qua locum edidit S. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, t. II, p. 481, cum interpretatione anglica p. 528 ; item in codice qui Liber Ballymotensis dicitur, p. 373, col. 1 ; in codice H. 3. 3 Collegii Sanctissimae Trinitatis Dubliniensis, fol. 26, col. 2 ; in codice Lecanensi, p. 482, col. 2.

[3] Campus est in baronia Kells, comitatus Kilkenniensis.

[4] Idem est ac Magh Roigne ; vid. Hogan, *Onomasticon Goedelicum*, p. 455, in voce Imblech Maicc Echonn.

sitorum; hoc silvis nudavit, ita ut campus fieret. Unde Mag Roigni (id est : *Campus Roignei*) *dicitur.*

Vix differt prosa narratio codicis Rawlinsoniani B. 506 [1] : *Magh Raigni cid dia ta? Ni ansa .i. Raigne Romanach dodechaidh a tirib Roman 7 ruam 7 bacc fri aiss, iar tuaslugadh in murgabail im Thorinis nglain hi tirib Franc, fri tri la. Adagastar opair n-aile samlaid do tabairt fair. Roteich iarum có toracht co hImlech maic Echonn. Ro bo druim fidhbaide uile essen, co ro selaigh Roigne he dia bacc 7 dia ramaind. Unde Mag Roigne.*

Esé roselaigh in magh
Roigne ro-nirt, Romanach,
dia luid a Torinis tair
for elud, for imgabail.

Latine : *Magh Raigni, unde est? Raigne, Romanus, exivit e Romanorum terris, palam et falculam in dorso gestans, postquam triduo aperuit lagunam circa civitatem Turonensem puram in terris Francorum. Timuit ne aliud eiusdem generis sibi labor imponeretur. Ideo fugit et venit ad Imliuch maic Echonn. Locus tunc totus erat cacumen collium arboribus consitorum. Ideo hoc purgavit Raigne falcula et pala. Unde dicitur Mag Roigne* (id est : *Campus Roignei;* de quo hi versus traduntur :) *Ille campum purgavit, Roigneus, validissimus Romanus, quando ivit ad orientem ex civitate Turonensi aufugiens clam* (a Gallis) *cavensque* (ne novus *labor* sibi imponeretur).

Postremo pono, quae forte maioris est auctoritatis, longulam versionem metricam, quam ex egregia editione d. v. Eduardi Gwynn [2] breviter hic contraho : Raigneus Romanus intravit Galliam Narbonensem ; tres illi labores imperavere Galli : primum ut lutum imponeret carris, alterum ut silvam complanaret, in qua arborum radiculae intricatae inter se erant, tertium ut aperiret ingentem maris sinum, quem visitat purus, violentus fluvius Liger, ita ut fieret ad modum insulae,

[1] Ed. Stokes, *The Bodleian Dinnshenchas*, in *Folk-Lore*, t. III, p. 480.

[2] *The Metrical Dindshenchas*, Part III (= *Todd Lecture Series*, t. X), p. 194-197, adiecta interpretatione anglica.

ad latus civitatis Turonensis. Quibus rebus triduo completis, in Hiberniam aufugit. Cetera cum iis quae prosae versiones referunt, apprime concordant.

Venerationis S. Martini indicia ex locorum nominibus. — Paucae quidem sunt ecclesiae S. Martino dicatae in Hibernia et Caledonia, si comparaveris tot templis in Gallia, Anglia, Belgio, alibi. Sed memoria tenendum est, apud antiquos Scottos morem fuisse ecclesiis nomina imponere sive conditorum sive sanctorum qui patrocinabantur monasterio a quo ecclesia pendebat [1].

Monasterium a S. Niniano conditum, vulgo Whitern, vocaverunt Hiberni *Teach Martain*, id est Domum Martini ; neque id mirum erit recogitanti, hunc iam a prima origine patronum templi fuisse, uti ex Beda satis apparet [2]. Verumtamen, cum nusquam occurrat certa mentio quae voces Teach Martain coniungat cum Whitern, vereor ne haec omnia orta fuerint ex loco perperam intellecto in libello de Miraculis S. Cairnechi [3].

Alibi significavi [4] quid sentirem de nomine eiusdem templi seu monasterii a S. Niniano aedificati, quod apud Bedam appellatur Ad Candidam Casam [5]. Placuit quibusdam, linguarum celticarum priscarum minus peritis, hoc omnino assimilare cum vocabulis quibus antiquitas designavit vicum hodie gallice nuncupatum Ligugé, unde inter Martinum et Ninianum artiora fingebant vincula [6].

Ex Aelredi Vita S. Niniani [7], idem oppidum quod antiqui Ad Candidam Casam nuncupaverunt, etiamtum saec. xii vulgo nuncupari *ecclesiam beati Martini* autumat v. d. D. W. Simpson [8]. Quod speciosius quam verius dictum videtur, nam diserte habet Aelredus *in loco qui nunc Witerna dicitur* [9],

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 409.
[2] *Hist. eccl.*, lib. III, cap. 4.
[3] De quo mox dicam.
[4] *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 410-11.
[5] Locos Bedae collectos habes in editione Plummeriana, t. II, p. 397.
[6] Ita praesertim Archibald B. Scott, *The Pictish Nation*, p. 26-27.
[7] *BHL.* 6239, praef. et cap. 3, 11.
[8] *The Celtic Church in Scotland*, p. 51, annot. 4.
[9] Cap. 3, ipso initio, ed. Metcalfe, p. 19.

et in utroque alio loco arbitror scriptorem, ut taedium legentibus depelleret, dicendi modum immutasse. Ceterum adverto, quod Simpsonium fugisse videtur, semper ab Aelredo isto nomine vocatum esse ipsum templum, numquam vero locum vel oppidum.

Teach Martain, id est Domus Martini, cuius mentio incidit in libello de Miraculis S. Cairnechi [1], ubi mortuus esse fertur Sarran, rex Oirghiallorum, eadem fortasse est ecclesia seu monasterium quod alio vocabulo Disert Martain nuncupatur, in comitatu Derriensi, de quo mox pauca subdam ; nam Sarrani frater, Aidus filius Colgani, naturae debitum reddidit haud procul, in monasterio Cluainensi, anglice Clonmacnoise, an. 606. Alii crediderunt Teach Martain hic positum fuisse pro civitate Turonensi, a Sarrano capta, qui S. Cairnechum filium ibidem episcopum constituisset [2]. Credibile est, id in mente fuisse priscorum scriptorum Hibernorum. Verum, haec est insulsa fabula, de qua fusius scripsi [3].

Occurrit etiam in Hibernia, saec. XIV ineunte, et fortasse cum S. Martino aliquid habet commune, nomen loci Disert Mardun [4]. Videant topographi num idem sit Dysermartyn seu Disert Martain, in baronia Loughinsolin, comitatus Derriensis, quem in Visitatione habita an. 1397 memorat Iohannes Colton, archiepiscopus Ardmachanus [5]. Saec. XVII eadem forma vigebat quae anglice hodie, Desertmartin [6].

Est in comitatu Kilkenniensi locus anglice dictus Temple Martin, gadelice Tempall Martain, ubi, haud procul a templo, fons scatet Martini, gadelice Tobar Martain. Ibi nundinae aguntur d. 9 novembris. Talia fieri solent die festo patroni qui paroeciam tuetur. Unde efficere conatus est J. F. Shearman [7]

[1] Supra, p. 309.

[2] Algernon Herbert, apud TODD, *Irish Nennius*, p. 181, annot. h.

[3] Supra, p. 309.

[4] *Taxation of Irish Dioceses and Parishes in the years 1302-1306*, apud SWEETMAN et HANDCOCK, *Calendar of Documents, Ireland*.

[5] HOGAN, *Onomasticon Goedelicum*, p. 347, col. 1.

[6] Y. M. GOBLET, *A Topographical Index of the Parishes and Townlands of Ireland in Sir William Petty's MSS. Barony Maps* (= *Coimisiún Láimhscríbhinní na hÉireann*), Dublin, 1932, p. 190.

[7] *Loca Patriciana*, p. 393 ; in eandem sententiam pedibus iverunt BARING-GOULD et FISHER, *Lives of the British Saints*, t. III, p. 440.

hunc diem fuisse natalem Martini Hiberni. Error unde esset ortus, alibi enucleavi [1]. Adde paroeciam eiusdem nominis Templemartin, in comitatu Corcagiensi, prope Bandon, in baronia Kinalmeaky [2].

Colligimus etiam fuisse apud Cronaleagh fontem Martino sacrum, et collem eodem nomine prope Clonmore, in comitatu Ceathairlachensi, anglice Carlow, praeter antiquam ecclesiam de Rathmacnee, quae S. Martino dicata erat [3]. Alibi paroecia dicitur Aglish Martin anglice, melius gadelice Eclais Martain ; in ea antiquum coemeterium, ubi templum paroeciale olim exstructum erat, et locus gadelice nuncupatus Currach Martain, id est Palus Martini.

In Annalibus Ultonianis, anno 1204, mentio occurrit loci *Relic Martan* [4], id est coemeterii S. Martini, quem locum ponit scriptor in civitate Dairensi, anglice vulgo Derry.

Habemus etiam ex topographis tres locos dictos Ballymartin : in comitatu Antrim (haud procul a Belfast), in comitatu Ceathairleachensi (Carlow), in comitatu Dunensi (Down). Praeterea oppidula quinque dicta Kilmartin [5]. Addo, saec. XIII exstitisse in baronia Forthensi, comitatus Wexfordiensis, antiquam ecclesiam S. Martini, itemque in civitate Dubliniensi saec. XII [6]. Tandem, in urbe Galviensi, ante saec. XVI, altare erat S. Martini in templo S. Nicolai [7].

Catalogum locorum ex universa Scotia seu Caledonia qui Martini nomen continent ideoque olim episcopo Turonensi dicati fuisse videntur, conscripsit vir doctus et topographiae caledonicae scientissimus, W. J. Watson [8]. Hinc constabit

[1] *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 308-309 ; et supra p. 323.

[2] SHEARMAN, op. c., p. 393.

[3] De qua fuse disquisivit Seán P. Ó RÍORDÁIN, *The Place Names and Antiquities of Kinalmeaky Barony, Co. Cork, Parish of Templemartin*, in *Journal of the Cork Historical and Archaeological Society*, t. XXXVI, p. 57-68.

[4] T. II, ed. B. MAC CARTHY, p. 240.

[5] J. H. BERNARD et R. ATKINSON, *The Irish Liber Hymnorum*, t. II (= *Henry Bradshaw Society*, t. XIV), p. 134.

[6] BERNARD et ATKINSON, t. c., p. 134-35, qui pro testimonio afferunt : *The Watchman*, Oct. 15, 1881.

[7] James HARDIMAN, *The History of the Town and County of the Town of Galway*, Dublin, 1820, p. 246.

[8] *The History of the Celtic Place-Names of Scotland*, p. 291 ; cf. pp. 118, 318 ;

quantus fuerit sancti Martini honos in septemtrionalibus Britanniarum partibus. Aliquot sunt Cill Mhàrtuinn (id latine significat Cellam Martini), anglice Kilmartin, prior in paroecia dicta Glassary seu Kilmichael Glassary, in comitatu Ergadiensi, vulgo Argyll, haud procul a Lochgilphead ; altera in Skia, vulgo Skye, quae insula est inter Hebrides. Utrobique festum agitur d. 11 novembris [1]. Alia est paroecia dicta Kilmartin in eodem comitatu Ergadiensi, paulo magis ad meridiem. Sgìre Mhàrtuinn dicebatur olim gadelice antiqua paroecia de Kilmartin in Black Isle, hodie Cullicudden, in comitatu Rossensi. In scriptis annorum circiter 1200 et 1230 legitur nomen Kyref Martin, Kynnef Martyn. Locus hic erat in tractu dicto Strathavon, comitatus Banffiensis, ubi fuit olim templum sive sacellum Martino dicatum. Sacellum etiam fuit in Caithness prope Ulbster, ubi erat toparcharum sepulcrum. Insula Martini, anglice Isle Martin, iacet in lacu Sween, in comitatu Ergadiensi, prope quam antiqui sacelli vestigia exstant. Cetera loca non persuasit sibi vir doctus cum S. Martino conexa fuisse ; sunt autem haec : Insula Martini in lacu Broom, Talamh Mhàrtuinn, id est latine Terra Martini, et Balmartin, in Uist, Hebridum insula, et Strathmartin in comitatu Forfariensi ; tandem Formartin, tractus comitatus Aberdoniensis inter fluvios Ythan et Don, olim dictus Ferann Martain, id est latine Fundus Martini. Agit alicubi de prisco hoc toponymo Formartine v. d. D. W. Simpson [2]. Illius antiquissimam formam refert ad an. 800 circiter, sed perperam : commentatores recentiores festilogii Oengusiani, ut solet, cum ipso Oengusio commiscet [3]. Hic Martinus si Turonensis esset, cuius rei nemo unquam ullum argumentum attulit, colligeretur fortasse monasterium Candidae Casae in iis etiam regionibus auctoritate aliqua valuisse.

vid. etiam J. A. Robertson, *The Gaelic Topography of Scotland, and what it proves* ; J. B. Johnston, *Place-names of Scotland*, ed. 1892 (recentiore caremus), p. 149.

[1] Quartum eiusdem nominis locum esse situm in Invernessshire me monet v. d. Iohannes Fraser, sed qui originem inde duxit quod incola quondam ex Kilmartin Ergadiensi sedem ibi collocaverat ; nihil ergo cum S. Martino commune.

[2] *The Celtic Church of Scotland*, p. 55.

[3] *Cf. Anal. Boll.*, t. LIV, p. 410.

In Cornubiae britannicae tractu qui Meneage dicitur, vicus est dictus Saint Martin ; qui cum inter paroecias medius iaceret quae ab Hibernis originem duxisse videbantur vel saltem credebantur, visus est dd. vv. S. Baring-Gould et J. Fisher [1] a Patricii discipulo, de quo diximus, scilicet Martino illo Hiberno prorsus ficticio, conditus esse potuisse. Festum annuum paroeciae Saint-Martin-in-Meneage agitur die 14 novembris.

Ex popularibus Hibernorum traditionibus et moribus. Inter multa eiusmodi quae Hibernicum vulgus a maioribus accepit quaeque profecto a gentilium ritibus ortum duxisse censeo, occurrit consuetudo occidendi gallum pridie festum S. Martini [2]. Usque ad initia saec. XIX moris fuit in paroecia Sancti Petri, civitatis Áth Luain, anglice Athlone, et continentibus viculis, in singulis domibus mactandi alicuius animalis pridie festum S. Martini : occidebant ditiores bovem vel ovem, tenue vulgus anserem, gallum seu gallinam, hancque seu indicam seu indigenam ; postremo limen et quattuor domus angulos sanguine aspergebant [3]. Alibi legimus, consuetudinem esse Hibernorum, ut sanguinem effundant die festo S. Martini, quam ob rem anserem mactant vel gallum nigri coloris, cuius sanguine aspergitur limen et domus solum, carnis autem pars primo, qui occurret, mendico datur in honorem S. Martini [4].

Praeterea testimonium habemus ex loco dicto Ceapach Cuinn, anglice Cappoquin, in comitatu Waterfordiensi : solitos esse maiores olim, die festo S. Martini ovem mactare, quia faustum erat sanguinem eo die fundere, vel saltem ex aliqua pecude sanguinem incisa vena mittere [5].

Eundem morem mactandae pecudis, memorat narratio vulgaris in insula Blascaod, anglice Blasket, haud procul a littore Kerriensi, quam edidit v. d. Robin Flower [6]. Dilucide

[1] T. c., p. 439.

[2] J. F. Shearman, *Loca Patriciana*, p. 392, annot.

[3] W. G. Wood-Martin, *Traces of the Elder Faiths of Ireland*, t. I, p. 305.

[4] Lady Wilde, *Ancient Legends of Ireland*, t. II, p. 131.

[5] Liam Brún, in *Béaloideas*, t. I, p. 289.

[6] *Buile luath an Luain agus buile déanach an tSathairn*, inter *Sgéalta ó mBlascaod*, in *Béaloideas*, t. II, p. 199-204.

declarat narrator, ovem esse occidendam die festo S. Martini, qui fertur opem tulisse iuveni quod hic istis moribus paruisset.

Si quando in occidentalibus Hiberniae partibus a divis vel maniis (vulgo fata vocant) in morbum inductum pecus credebatur, ea S. Martino devovebatur, aliquot sanguinis guttis in huius honorem missis. Pecudem, si convalesceret, neque vendere fas erat nec occidere citra S. Martini iniuriam [1].

Inter alia multa, quae in collectaneis suis habet v. d. Iacobus Ó Duilearga, anglice Delargy, de popularibus Hibernorum traditionibus, hoc edidit nuper [2], unde summam festi diei venerationem colliges. Desumptum est ex ore Iohannis Ó Carúin, apud Luch, in paroecia Dubhlinn, comitatus Clarensis, septuaginta annorum hominis, anno 1929 :

Bhí sé mar nós ag na sean-daoine fadó gan aon trucaill a chur ag obair Lá 'lé Mártuin — ná aon roth a bheadh a' góil thímpal gan é chur ag obair. Is cuin liom féin é sin, agus ní chuirim fhéin aon trucaill ag obair an lá san, ná ní chuirhead. Tá sé mar nós ó thosnuig a' saol, is dócha. D'airíos gur cuireag muileann ag obair <Lá 'lé Mártuin> agus gur briseag suas é — níor dhin sé aon bhlas ó chuin.

Id latine sonat : *Mos erat olim apud priscos homines plaustro non uti ad ullum opus die festo S. Martini, nec rotam ullam movere. Id ego memini, nec unquam plaustro utor die illo, nec utar unquam. Mos viget, ut arbitror, ab initio mundi. Audivi, molas aliquas versatiles cum ad opus frumenti comminuendi adhiberentur (die festo S. Martini), confractas esse, neque postea quidquam operis praestitisse.*

Repperimus etiam inter populares Hibernorum traditiones voces *Mártan 's a chochall*, id est : *Martinus et eius cucullum*, in tetrastichis quae recensent S. Patricii baculum, S. Brigidae pallam, S. Mariae Filium [3]. Alludit profecto carmen ad scissam Martini vestem.

Pertinent etiam ad vulgi traditiones fontes illi sacri, qui plurimi recensentur in regionibus celticis, Hibernia, Caledonia, Cambria, Armorica. Ex his permulti sane S. Martini

[1] W. G. Wood-Martin, op. c., t. II, p. 6.
[2] *Béaloideas*, t. VI, p. 88.
[3] *Ceistireacht Eoghan Baiste*, in *Béaloideas*, t. IV, p. 343.

nomen servaverunt, at catalogum texere longum est, neque fortasse satis plenum colligere possum : nam ex recenti exemplo disco, in uno comitatu Dungallensi, in Hibernia, haud minus 106 fontes sacros repperisse d. v. Henricum Ó Muirgheasa, cum priores, qui de ea re scripserant, vix duodecim attigissent [1]. Exspectabimus donec catalogus conficiatur.

Verum ut perspiciatur venerabilis antiquitas illius pecudis seu porci mactationis, adducam, praeter locum Domnalli O'Davoren, lexicographi [2], narrationes gadelicas ex codicibus. Saec. xv ineuntis vel saltem nondum ad dimidium expleti est Liber flavus Fergusiorum qui dicitur [3], codex Academiae Regiae Hibernicae, Dublinii, signatus 23.O.48. In huius libri parte priore, fol. 12v, narrationes duas recenset Carolus Plummer quas ad SS. Patricium et Martinum pertinere scripsit [4], etsi reapse, ut ex sequentibus apparebit, altera vix Patricium nominat. Haec in uno tantum codice Fergusiorum legitur, quam typis damus cum interpretatione latina. At prioris quattuor exempla novimus : 1° codicem Oxoniensem bibliothecae Bodleianae Rawlinsonianum B. 512, fol. 108v, saec. xiv-xv, ex quo narrationem edidit, cum interpretatione anglica, W. Stokes [5] ; ibi inscribitur : *Senchus muici fheili Martain indso sís*, id est : *Narratio de porco festi Martini ;* 2° Librum flavum Fergusiorum, ex quo item typis mando, cum interpretatione latina ; 3° codicem Musei Britannici Add. 30512, fol. 17v, quod insiticium est, exaratum an. 1561, ex quo recensionem paulo diversam ad calcem edo [6] ; 4° codicem Collegii Sanctissimae Trinitatis Dubliniensis H. 1. 11, fol. 118v, apographon codicis Londiniensis [7].

[1] *The Holy Wells of Donegal*, in *Béaloideas*, t. VI, p. 143-62, ubi nihil de S. Martino.

[2] Superius, p. 319-20.

[3] Codex recens descriptus est in *Catalogue of Irish Manuscripts in the Royal Irish Academy*, p. 1254-73, ubi numeratur 476.

[4] *Miscellanea hagiographica hibernica*, Catalogue, num. 163 a et b.

[5] *Tripartite Life*, t. II, p. 560-61.

[6] Vid. R. Flower, *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. II, pp. 477, xxxiv.

[7] T. K. Abbott et E. J. Gwynn, *Catalogue of the Irish Manuscripts in the Library of Trinity College, Dublin*, p. 28, ubi codex signatur num. 1285.

Oxoniensis, Dubliniensis, Londiniensis recensiones non iisdem omnino verbis conceptae sunt, quod in gadelicis codicibus fere accidit.

Ex codice Fergusiorum.

I. *Martan dano ise tuc bearradh manaidh ar Padruic cunadh airi sin tuc Padruicc muc gacha manaidh 7 gacha maincisa do Martan aidche féile Martan .i. a marbadh a nonoir Martan 7 a tobuirt dia muinntir da disdis ara ceann 7 is trit marbuid gach aen osin a leith muc na fheile Martan cen cu manach do Padruic in duine muirfis in muic. Finit.*

II. *Manaidh Padraic robadar la annsan aith moir a nArd Macha ac tiradh arbbadh, cu tainic in seachnap chucadh da n-innsaide in la sin .i. an la ria feil Martan, 7 do bidar mairt aigi aca mbreit leis don cill, 7 ro bidh tarbh mear mailli friu, 7 fairemead cach ein ara meire. « As maith buailti an lar, » ar in seochnap. — « Da buailfimuis in tarb mar so? » ar na manaidh. — « Is ced duib sin, » ar in seochnap.* Ocus *ro buailsid na manaidh in tarb dona susduibh ro buidh ina lamhuibh corbo marbh é.* Conadh *e sin aderur tarb Martan osin a leith. Finit.*

Latine interpretor : I. *Martinus tonsuram monasticam contulit Patricio. Ideo dedit Patricius Martino porcum a singulis monachis et monialibus* [1], *pridie festum Martini, nempe ut mactaretur in honorem Martini et communitati illius tribueretur, si venirent ad porcum adipiscendum. Ideo omnes exhinc porcum mactant die festo Martini, quamvis Patricii monachus non sit is qui porcum mactat* [2]. *Finit.*

II. *Erant aliquando monachi Patricii* [3] *in furno magno in*

[1] Intellege, porcum deberi pro vectigali monachis Martini a monachis et monialibus Patricii singulis annis. Talia vectigalia in Hibernia multa fuerunt. At qui tandem esse possint monachi Martiniani in Hibernia, determinare non novi.

[2] Cum his comparandum est proverbium hispanicum *A cada puerco viene su San Martin*, apud John Ormsby, *The Ingenious Gentleman Don Quixote of La Mancha*, qui anglice interpretatus est opus Michaelis Cervantes, cum annotationibus, t. IV, p. 388. Praeterea porcum quotannis S. Patricio oblatum fuisse, legimus in *Vita Tripartita*, ed. W. Stokes, t. I, p. 40, et in antiqua homilia gadelica, ibid., t. II, p. 452.

[3] Apud Hibernos nonnunqam monachi dicebantur ruricolae in fundis qui a

Ard Macha, frumentum desiccantes. Advenit ad eos illo die oeconomus [1], *qui dies erat pridie festum Martini. Hic vaccas* [2] *secum habebat quas ad monasterium ducebat, eratque taurus furibundus cum iis, cuius furiam omnes percipiebant. « Bene tunditis solum* [3], » *ait oeconomus. — « Quid si eodem modo taurum tundamus? » inquiunt monachi. — « Id vobis licet, » inquit oeconomus. Tutuderunt monachi taurum fustibus quas prae manibus habebant, ita ut moreretur. Ideo dicitur « taurus Martini* [4] » *exinde ad hunc diem. Finit.*

Narrationem priorem transcribo ex codice Londiniensi : *Martan isse tuc berradh manuigh* ar *Padraic. Coniti iarsin tuc Padraic muc* ar gach *manach* 7 ar *gach manachcisidh aoidhqui feili Martan* 7 *a mharbadh a n-anoir Martain* 7 *a thabhairt* da *muinntir* da *ticuidis* ara *cenn* ; 7 *marbaid gach aon* ele *o tha sin a leth, gin gur manach Martain he, muc aoidhqui feili Martain. Finet sin on Cosnumach do Piarus* [5].

Vitae S. Martini cambricae. — Pauca subdo de Vitis cambricis. Saeculo xv exeunte interpretatus est monumenta Sulpiciana de S. Martino, Vitam nempe, Epistulas et Dialogos, quidam Siôn (id est Iohannes) Trevor. Ex Iohannis tabellis apographon exceptum est, hodie codex Mostyn 88, pag. 37-62, a Gutun Owain exaratus an. 1488-1489. Ex Mosty-

monasterio pendebant (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 122) ; hic veri nominis monachos potius significari arbitror. Patriciani monachi dicuntur, quod erant Ardmachani, monasterii a S. Patricio conditi.

[1] Gadelice *seachnap*, hoc est : qui vices abbatis gerit. Hunc in antiquis sanctorum Vitis oeconomum dicunt, de quo C. Plummer, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. I, p. cxvii. Et oeconomus, labentibus saeculis, factus est laicus, non monachus ; at, si vere coniecimus superius *manach* poni pro monacho, hic etiam erit monasticus officialis, rebus rusticis praefectus in monasterio.

[2] Gadelice *mairt*, id est vaccas altiles.

[3] Solum nempe areae, ubi frumentum triturabatur.

[4] Hoc certe ponitur proverbii more ; quid autem significet, non perspicio.

[5] Haec coronis significat : Finit hoc, quod scripsit An Cosnamhach Mac Flannchadha pro Piarus. Nam haec folia insiticia exarata sunt ab An Cosnamhach Mac Flannchadha pro Piarus seu anglice Pierce, filio Edmundi Butler. In codice Dubliniensi H. 1. 11, mutatis nominibus, legimus : *Finet sin ó Adho do Phroinnsithus* ; intellege hic nomen librarii fuisse Aedh, qui scribebat pro Francisco ; ex Abbott et Gwynn, *Catalogue*, p. 24-25, novimus codicem esse exaratum ab Aido, anglice Hugh, O'Daly, an. 1752, pro Francisco Stoughton Sullivan.

niano codice descriptus est rursus Londiniensis Musei Britannici Add. 14967, fol. 244-264. Haec ex iis hausi quae editioni textus wallici praefatus est v. d. Evan J. Jones [1], qui in Vita cambrica typis mandanda summa diligentia usus esse videtur. Aliquot codices neglexit, quos cum silentio praeterierit strictim persequor : nam duo repperi apographa codicis Mostyniani 88, alterum papyraceum, quod an. 1582 circiter exaravit Rogerius Morris, de Coed Talwrn, hodie codicem 1 in Llanwrin, p. 107-150 ; alterum, item papyraceum, an. 1607-1611 descriptum a Iohanne Jones, hodie Peniarthensem 217, p. 206-303.

In opusculo quod de Historia sacra Sulpicii Severi cambrice versa conscripsit v. d. Thomas Jones [2], corrigitur error ab Evan J. Jones admissus. Hic enim opinatus erat Iohannem Trevor ex variis Sulpicii operibus collegisse operose et digessisse ea quae ad S. Martinum pertinebant. Iam vero nemo nescit corpus illud Martinianum seu, uti dicebant, Martinellum, in codicibus eodem ordine, eadem recensione latine legi qua usus est cambricus interpres.

Vitam alteram S. Martini cambrice conscriptam non novimus nisi perbrevi annotatione d. v. J. Gwenogvryn Evans [3], qui eam legit in codice 34 in Llanstephan, papyraceo, exarato ab eodem, de quo diximus, Rogerio Morris, de Coed Talwrn, saec. XVI exeunte : huius enim temporis est saltem codicis pars ea quae Vitam exhibet. Ita incipit : *Sant Martin oedd santaidd oi vebyd hyd y ddiuedd, a Duu a unaeth lauer o uyrthiau erdo ef &c.* Quod latine interpretor : *Sanctus Martinus sanctus fuit a pueritia ad (vitae) finem, et Deus multa prodigia pro eo patravit cet.* Istud exordium commode aptari videtur summario seu epitomae, ex latino sermone, ut arbitror, in cambricum versae. Neque longa est Vita in codice Llanstephan : nisi fortasse aut Gwenogvryn aut typotheta in numeris erravit, incohatur pag. 321, desinit pag. 322. Haud scio an

[1] *Buchedd Sant Martin*, in *The Bulletin of the Board of Celtic Studies*, t. IV, 1928-29, pp. 189-207, 305-310.

[2] *Cyssegredig Historia Severws Swlpisiws*, in eodem *Bulletin*, t. VIII, 1936, p. 109, annot. 2.

[3] *Historical Manuscripts Commission. Report on Manuscripts in the Welsh Language*, t. II, p. 477.

mutila credenda sit, etsi ea de re tacet Gwenogvryn. Etenim codex Havod 23, papyraceus, exaratus (hac saltem parte) a Iohanne Jones, an. 1609, Vitam exhibet quae iisdem verbis incipit, paginas vero undecim complet, p. 465-475 ; itemque codex 104 in Llanstephan, saec. XVI ineuntis, si quid perspicio, Vitam eandem servat p. 366-368 [1].

Carmen latinum ex Anglia de S. Martino. — Si fas est hibernicis notulis aliquid assuere anglici, paucis dicemus de rhythmo in honorem S. Martini [2], quem saec. XI conscripsit, pro coronide homiliae de S. Martino, Aelfricus Eboracensis archiepiscopus, in codice Cottoniano Iulius E. VII, qui Aelfrici Vitas Sanctorum complectitur, fol. 201. Ex apographo d. v. Francisci Wormald, amici nostri, typis mandamus :

Olim haec tra<n>stuli
Sicuti valui,
Sed modo praecibus
Constrictus plenius.

O Martine sanctae,
Meritis praeclare,
Iuva me miserum,
Meritis modicum.

Caream quo nevis
Mihimet nocivis [3],
Castiusque vivam
Nactus iam veniam.

Ita carmen illud, quod mendose nonnulli ediderunt [4], vix

[1] J. G. Evans, t. c., p. 565.

[2] Carmen Audradi Modici, *BHL.* 5627, quod sine nomine legitur in codice olim Phillipps 1826, fol. 2v, saec. XI esse opinabatur A. Lecoy de la Marche, qui versus novem typis dedit ex 65 quos Vita Martini complectitur, usus apographo Salmoniano in bibliotheca civitatis Turonensis, cod. 1281, fol. 56, *Saint Martin*, ed. altera, 1890, p. 584 ; codex olim Phillippicus hodie Berolinensis est Phillipps 176.

[3] Codex habet : *nocuus*.

[4] Humphrey Wanley, *Catalogus librorum septentrionalium tam manuscriptorum quam impressorum*, p. 189, in altero tomo operis Georgii Hickes quod in-

non pure et emendate v. d. W. W. Skeat [1].

Ad haec, quae de gloria postuma S. Martini Turonensis, apud Scottos et Britannos, multa cura et opera collegimus, quisquis nova addiderit, quisquis admissos errores correxerit, is nobis gratius nihil facere potuerit, praesertim in rebus Cambrensibus et Cornubritannicis, quas primoribus tantum, ut dicitur, labris attigimus, nedum elaboraverimus.

Paulus Grosjean S. I.

scribitur *Linguarum veterum septentrionalium Thesaurus grammatico-criticus et archaeologicus*, an. 1703-1705 editi. Wanleio usi esse videntur Edwin Guest, *A History of English Rhythms*, t. II, p. 405, et John Josias Conybeare, *Illustrations of Anglo-Saxon Poetry*, p. x ; apud Conybeare repperit quae profert Edélestand du Méril, *Poésies populaires latines antérieures au douzième siècle*, p. 169, annot. Quod legit Guest *obstrictus* ubi habet Conybeare *constrictus*, id ex neglegentia ortum est, ex codice alio non est desumptum.

[1] *Aelfric's Lives of Saints*, parte IV, p. 312, annot. 1 (= *Early English Text Society*, Original Series, num. 114).

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Forschungen in Ephesos, veröffentlicht vom Oesterreichischen Archaeologischen Institute. Band III ; IV, 1, 2. Wien, 1923-37, in-fol., III-238 ; II-107-228 pp., illustrations, plans.

J. KEIL. *Zum Martyrium des heiligen Timotheus in Ephesos*, dans *Jahreshefte des Oesterr. Archaeologischen Institutes*, t. XXIX (1934), p. 82-92.

Il n'est pas un archéologue ni un historien de l'antiquité qui ne connaisse la grande publication de l'Institut archéologique autrichien sur les fouilles d'Éphèse, entreprises sous ses auspices. Dans le premier volume, daté de 1906, Benndorf avait traité la topographie générale et l'histoire de la cité. Un second volume, publié en 1912, est tout entier consacré au théâtre. En 1923, a paru le troisième, où MM. Wilberg, Keil et autres collaborateurs, présentés par M. Reisch, ont exposé les résultats de leurs recherches sur l'agora et les aqueducs. Ceux qui se rendent compte des difficultés de toute espèce que rencontre en ces temps-ci une entreprise de ce genre, ont été agréablement surpris de recevoir à intervalles relativement rapprochés deux nouveaux volumes (IV, 1, 2), et de voir que non seulement le chantier d'Éphèse n'a pas été abandonné, mais que l'Institut autrichien tient à l'honneur de conserver pour la suite d'*Ephesos* la tenue scientifique et artistique du début.

Avec le tome IV nous entrons dans la période chrétienne de l'histoire de la métropole d'Asie. Les deux volumes qui en forment les premières sections traitent respectivement de l'église de la Sainte-Vierge et du sanctuaire des Sept Dormants. L'énorme édifice que l'on a appelé l'église double est dit dans les textes : *μεγάλη ἐκκλησία*, (c'est-à-dire l'église principale) *καλουμένη Μαρία, ἡ μεγάλη ἐκκλησία τῆς πόλεως ἥτις καλεῖται Μαρία Θεοτόκος*, à laquelle se rattache un grand souvenir, celui du concile de 431, où fut proclamée la Maternité divine de Marie. Cet insigne monument n'a pas été construit *a fundamentis*, dans un espace libre, mais installé dans un édifice

profane dont la destination est encore discutée, et qu'il est convenu d'appeler le Mouseion, parce que ce nom figure sur quelques inscriptions trouvées en ce lieu. Les colonnes qui divisent l'église en trois nefs sont probablement des restes de l'ancien édifice. L'église a été plus d'une fois détruite en partie, remaniée et reconstruite, et les travaux de déblaiement ont permis aux archéologues de reconnaître les diverses phases du travail des architectes. M. F. Knoll, qui a fait l'histoire de ces transformations successives, la divise en cinq périodes : celle du Mouseion d'abord, puis celles de l'église de la Vierge, de l'église à coupole, de la basilique à colonnes, enfin la période des dernières modifications de l'ensemble. Des photographies, des croquis, des plans partiels viennent au secours du lecteur désireux de se représenter à distance la succession des travaux par l'inspection des ruines. Il devra surtout recourir à un admirable plan, sur lequel M. Knoll a distingué, par des teintes différentes, les cinq périodes qu'il a reconnues dans le développement architectural de la construction. D'autres planches coloriées reproduisent le pavement en mosaïque du narthex et d'autres ornements. Le peu qui en reste suffit à montrer que l'église était richement décorée. Dans le dernier chapitre de la monographie, M. J. Keil a réuni les inscriptions trouvées au milieu des ruines de l'église ; quelques-unes sont païennes et ont servi de matériaux de remploi. Dans une des inscriptions chrétiennes, malheureusement fragmentaire, on croit percevoir l'écho de certaines rivalités entre la Grande Église et la basilique de S.-Jean. Une autre, complète celle-là (n. 35), est une sorte de lettre pastorale d'Hypatios, évêque d'Éphèse, sous Justinien, sur les enterrements, qui doivent se faire dignement et gratuitement.

La tradition place à Panajir-Dagh le sanctuaire où s'est localisée la légende des Sept Dormants. M. J. Keil en a montré l'importance, et l'on s'est décidé à porter l'effort de ce côté. M. F. Miltner expose le résultat des fouilles dans le volume qui fait suite au précédent. Ces fouilles, peu rémunératrices, ont été conduites avec le soin et nous ajouterons volontiers avec le courage dont les archéologues autrichiens ont toujours fait preuve. La colline qu'il s'agissait d'explorer était appelée ὄρος Χειλετών, (dans la légende latine *Mons Celeus*), et à l'entrée de la caverne on montrait le tombeau de S^te^ Marie Madeleine (*Synax. Eccl. CP.*, pp. 664, 834). L'ensemble des ruines en cet endroit comprend l'église, la crypte, ce qu'on a nommé la chapelle de la terrasse, le mausolée dit d'Abradas, du nom trouvé sur une épitaphe. Un grand nombre de sépultures ont été découvertes, mais

rien n'a révélé la place où les pèlerins venaient s'agenouiller devant les reliques des sept saints. Les savants explorateurs ont trouvé un petit nombre d'inscriptions, quelques graffiti, des restes de peintures et de mosaïques, tout ce qui atteste l'existence d'un centre de culte intense ; mais pas un nom ni un symbole, indice d'une tombe vénérée. En tête du volume, M. Miltner a placé, avec une traduction allemande, la Passion des Sept Dormants que nous a conservée Grégoire de Tours, et il est d'avis qu'elle est inséparable de l'histoire du sanctuaire. Il sera permis d'en douter, aussi longtemps qu'on n'aura pas décidé si c'est le sanctuaire qui a créé la légende ou si la légende a créé le sanctuaire. Le thème du long sommeil circulait déjà avant l'ère chrétienne, et l'histoire de Sept Dormants est une de ces légendes vagabondes qui n'ont pas d'attache fixe et prennent pied sur les terrains les plus divers, sans qu'aucun fait connu semble justifier le choix (cf. *Anal. Boll.*, XIX, 356 ; XXIV, 503 ; XXVI, 272). A quelle occasion s'est-elle abattue sur Éphèse? Peut-être pour une raison analogue à celle qui nous a valu, en des temps relativement rapprochés de nous, les VII Dormants de Marmoutier, leurs tombeaux et leur histoire, créés, on n'en peut douter, par le souvenir du récit de Grégoire de Tours? Il est rare que les rédacteurs de cette sorte de légendes n'y introduisent pas, pour les accréditer, quelque nom historique. A Tours, c'était naturellement S. Martin ; à Ephèse, c'est Théodose II. Rien ne nous prouve que cet empereur soit pour quelque chose dans la construction du sanctuaire. Ceci n'empêche qu'il n'ait eu, au moyen âge, une grande célébrité. C'est à peu près tout ce que le pèlerin Théodose a retenu de sa visite de la grande ville. D'autres pèlerins s'y sont succédé jusqu'au XVII^e siècle. M. Miltner n'a pas négligé de les interroger.

Les objets trouvés au cours des fouilles ont été soigneusement recueillis, notamment des lampes dont on nous présente ici une collection unique de plus de 2000 exemplaires, classés par groupes romain, grec, byzantin, égyptien etc., soigneusement décrits et reproduits en grand nombre par la photographie. Une des choses que nous devons renoncer à comprendre c'est que pendant des siècles on ait dû se contenter d'un pareil éclairage. Les anciens le jugeaient suffisant pour se guider dans les cimetières souterrains. C'est dans celui des Sept-Dormants qu'on a recueilli le plus grand nombre de ces lampes, en partie abandonnées par des pèlerins venus de loin.

Il y avait à Éphèse un *μαρτύριον* de S. Timothée, dont il est fait mention dans les Actes *BHG.* 1847, dans le récit du pèlerin Théodose,

et sur l'emplacement duquel une notice de synaxaire donne l'indication suivante : *Λίβατον καλεῖται τὸ ὄρος, ἐν ᾧ ἵσταται ὁ ναὸς τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ θεολόγου, ἐκ δὲ δύσεως ὁ ἅγιος Τιμόθεος* (*Synax. Eccl. CP.*, p. 664). D'après les Actes, S. Timothée fut enseveli *ἐν τόπῳ ἐπικαλουμένῳ Πίονι*. C'est insuffisant pour guider la recherche ; aussi l'église n'a-t-elle pas été retrouvée. Mais au nom du saint sont attachés des souvenirs que les archéologues n'ont eu garde de négliger. Dans le premier volume d'*Ephesos*, Benndorf a réuni les textes littéraires qui réclament leur attention, et parmi eux des extraits des *Acta Timothei* cités plus haut. Ces Actes ont été surfaits par Usener et quelques autres, et il y aura lieu de les soumettre à un nouvel examen. Mais quelque jugement que l'on porte sur la pièce, elle renferme des éléments intéressants pour l'histoire et la topographie d'Éphèse. C'est à ce point de vue que s'est placé M. Keil. Il a bien compris que l'intérêt principal du récit se trouve dans le dénouement. A Éphèse se célébrait annuellement une fête idolâtrique accompagnée de désordres et de violences : c'étaient les *Καταγώγια*. Le saint rencontra le cortège *ἐν τῇ μέσῃ τοῦ ἐμβόλου*, et exhorta la foule à renoncer à ces folies. Il fut aussitôt assommé. La divinité en l'honneur de laquelle avaient été institués les *Καταγώγια* n'est pas nommée, et on a cru longtemps, comme il était naturel, que c'était la grande Diane d'Éphèse. M. K. s'est rangé à l'opinion de E. Maass qui a montré que les *Καταγώγια* étaient une fête de Dionysos. Quant à la place où le martyr trouva la mort, l'*ἔμβολος*, elle est citée dans deux inscriptions. Nous nous représentons l'*ἔμβολος* comme un portique, courant le long d'une rue ou d'une place. Il a peut-être donné son nom à un édifice ou à un quartier, comme l'indiquerait la formule *ἱερὸς τόπος Ἐμβολειτῶν* rencontrée sur une autre inscription. Les noms de magistrats, Maximus et Peregrinus, cités dans la Passion, ont été également l'objet des recherches de M. K. On n'arrive pas à les identifier, mais pas non plus à démontrer l'inexactitude de ces données.

H. D.

H. Lietzmann. *Petrus Römischer Martyrer*, dans *Sitzungsberichte der Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Hist. Phil. Kl., t. XXIX (1936), p. 392-410.

K. Heussi. *War Petrus in Rom?* Gotha, Klotz, 1936, in-8°, 69 pp.

Depuis surtout que Harnack avait accepté comme un fait bien attesté la venue de S. Pierre à Rome, cette thèse n'avait cessé de recueillir des adhésions dans les milieux protestants. L'ouvrage re-

marquable de M. Lietzmann *Petrus und Paulus in Rom* (1915), dont une seconde édition a paru en 1927 (*Anal. Boll.*, XLV, 299-300), semblait devoir rallier les derniers opposants. S'il a opéré de nouvelles conversions, il n'a point supprimé la contradiction et quelques partisans attardés de l'école des Centuriateurs, sentant la position menacée, ont tenté un effort héroïque pour la maintenir. En 1916, c'est Ad. Bauer ; en 1924, Erbes ; en 1932, Dannenbauer (*Historische Zeitschrift*, t. CXLVI, p. 239-62) ; en 1934, Haller (*Das Papsttum*, t. I, pp. 8-25, 443-51) ; tout récemment enfin Heussi, précédé d'une réclame tapageuse : « Enfin un résultat certain de la recherche scientifique ». Ce qu'il convient de penser de ce nouvel effort d'un conservatisme suranné, il faut le demander à M. Lietzmann, dont la discussion calme et lumineuse ne laisse rien debout de l'argumentation de l'adversaire. La grande attaque était menée contre le texte le plus ancien invoqué en faveur de la tradition romaine, la première épître de Clément, V, 1-VI, 2. Une fois de plus ce morceau capital est disséqué de main de maître, et il est fait justice des subtilités auxquelles on est obligé de recourir pour se débarrasser d'un témoignage de cette importance. M. L. montre aussi que l'on peut, en bonne critique, alléguer en faveur du martyre de S. Pierre les textes de S. Jean, XIII, 36, XXI, 18 et suiv., et de *I Petr.* V, 1. C'est surtout contre Dannenbauer qu'il défend la preuve tirée de S. Ignace, *Rom.*, IV, 3, lequel ne nomme Pierre et Paul que lorsqu'il écrit aux Romains. Les données archéologiques, avec lesquelles M. L. est particulièrement familiarisé, viennent naturellement servir d'appoint à la discussion. Que l'on admette, avec M. L., ou qu'on n'admette pas, comme nous le préférerions, une translation des corps des apôtres *ad Catacumbas*, l'argument tiré de l'existence des tombeaux garde toute sa valeur. Il serait regardé comme décisif dans la question, comme dans toutes celles du même ordre où le préjugé confessionnel ne vient pas troubler la claire vue des choses. Tous ceux que le sujet intéresse voudront lire ce mémoire, modèle de polémique courtoise, consciencieuse, et, on nous permettra de l'ajouter : courageuse. On apprend que M. Heussi ne se tient pas pour battu. Il s'est empressé de publier une réplique dans *Christliche Welt*, 1937, n. 4, que nous ne connaissons que par un excellent article de M. B. Altaner, *War Petrus in Rom*, dans *Theologische Revue*, 1937, n. 5. Ayant pu apprécier la manière de M. Heussi, nous en croyons volontiers M. Altaner, qui n'y a trouvé aucune réponse pertinente.

H. D.

Carl Schmidt. *Πράξεις Παύλου. Acta Pauli.* Nach dem Papyrus der Hamburger Staats- und Universitäts-Bibliothek unter Mitarbeit von Wilhelm Schubart herausgegeben. Glückstadt-Hamburg, J. J. Augustin, 1936, gr. in-8°, VIII-132 pp., 12 pl.

Les Actes apocryphes de l'apôtre Paul ont dû jouir d'une popularité peu commune dans l'Égypte des IV^e^ et V^e^ siècles. Sans parler des versions coptes ni du roman de Thècle, les fouilles des trente ou quarante dernières années ont ramené au jour des vestiges de trois exemplaires différents, deux sur papyrus et un sur parchemin, que l'on peut dater respectivement des environs de l'an 300, du milieu et de la fin du IV^e^ s. Il est vrai que du papyrus de Berlin, jadis un luxueux codex en écriture « monumentale », et du volume d'Oxyrhynque identifié par Mgr Ehrhard (*Texte und Untersuchungen*, t. L, p. 68), il ne reste que des fragments insignifiants : une feuille de chaque copie. Mais l'exemplaire de Hambourg, le plus ancien des trois, nous est heureusement parvenu dans un état de conservation moins lamentable : 27 feuillets plus ou moins endommagés ont pu en être sauvés par les soins de M. Ibscher. De ces 54 pages, 43 contiennent des livres de l'Ancien Testament, partie en copte, partie en grec. Onze pages seulement appartiennent aux *Πράξεις Παύλου :* les trois dernières en constituent la fin, correspondant à peu près aux §§ 3-7 du *Μαρτύριον* (*BHG.* 1451), tandis que les huit autres, qui proviennent d'un « quaternion » précédent, nous apportent un texte complètement inédit.

On devine l'intérêt de la découverte : une portion notable du fameux apocryphe nous est enfin rendue, non plus dans une traduction copte ni dans une copie tardive, mais dans un manuscrit grec des environs de l'an 300. Et par une chance inouïe, le nouveau fragment contient précisément, avec un *λόγιον* cité par Origène (*ἄνωθεν μέλλω σταυροῦσθαι*), un épisode auquel Hippolyte de Rome fait allusion dans son commentaire de Daniel. Ces deux témoignages nous permettent de remonter jusqu'à la fin du II^e^ siècle. Voilà plus qu'il n'en faut pour justifier l'enthousiasme de l'heureux « découvreur », M. Carl Schmidt, et la générosité des mécènes allemands et américains qui l'ont mis à même de publier dignement ces précieux restes de l'ancienne littérature chrétienne.

Mais l'enthousiasme le plus légitime enlève parfois au critique un peu de sa clairvoyance. Nous craignons bien que, dans le savant commentaire (p. 85-130) qui suit le texte grec et la traduction allemande, M. S. ne se soit laissé emporter au delà des conclusions qu'auto-

risaient les prémisses. On se rappellera que, dès 1904, en publiant les fragments coptes du papyrus d'Heidelberg (*BHO.* 882), il avait énoncé cette thèse surprenante que les trois apocryphes pauliniens dont l'antiquité est incontestable : la légende de S^te^ Thècle, la correspondance supposée de l'Apôtre avec les Corinthiens, enfin son martyre, n'étaient que des morceaux détachés d'une grande composition intitulée *Πράξεις Παύλου*. De cet ouvrage considérable, aucune trace n'avait survécu en grec : seuls les fragments coptes permettaient à M. S. de le reconstituer idéalement. Le système ainsi construit ne manquait certes ni d'audace ni d'ingéniosité ; mais les fondations de l'édifice semblaient nettement insuffisantes (cf. *Anal. Boll.*, XXIV, 276-84). Or voici que le papyrus de Hambourg vient apporter à cette thèse si hardie une éclatante confirmation. C'est du moins l'opinion de l'auteur qui parle sans hésiter d'une « démonstration documentaire » (p. 85). Nous en demandons bien pardon à M. S., mais nous ne voyons pas le moyen de lui donner raison. Les nouveaux textes ne contiennent pas un traître mot du roman de Thècle ni de la troisième épître aux Corinthiens : la présence de ces deux apocryphes dans les feuillets disparus du manuscrit de Hambourg ou dans le le modèle sur lequel il a été copié ne peut être affirmée qu'en vertu d'une hypothèse qui ressemble fort à une pétition de principe. Le vice de raisonnement apparaît surtout en ce qui concerne la correspondance échangée entre la communauté de Corinthe et S. Paul durant le séjour de l'Apôtre à Philippes. Il n'est pas question de ce séjour dans le papyrus de M. S. : immédiatement après l'épisode d'Éphèse (p. 1-5, S. Paul, livré aux bêtes, converse avec le lion baptisé), on y trouve le récit de l'arrivée à Corinthe. Mais ce second épisode est précédé du titre : *ἀπὸ Φιλίππων εἰς Κόρινθον* (p. 6). D'où M. S. conclut : notre copiste a dû omettre (sans doute de propos délibéré) tout le chapitre relatif au séjour à Philippes. Son modèle devait non seulement raconter ce séjour, mais y rattacher la correspondance apocryphe avec les Corinthiens. Celle-ci faisait donc partie intégrante de la rédaction originale des *Acta Pauli*. Autrement dit, A devait contenir B, puisque B devait se trouver dans A.

Veut-on un autre exemple de l'extraordinaire facilité avec laquelle M. S. se contente d'une base étroite et fragile pour y dresser les échafaudages les plus audacieux ? Qu'on lise la page 96. On y verra comment, d'un apocryphe aussi mince que la « Lettre de Pélagie » (fable éthiopienne du lion baptisé par S. Paul, *BHO.* 890), M. S. réussit à tirer huit déductions dont plusieurs auraient une réelle

importance, si elles étaient bien établies. Mais dès le début de son argumentation, le savant éditeur semble supposer bénévolement que le rédacteur abyssin n'a rien pu tirer de son imagination, qu'il s'est borné à démarquer les *Acta Pauli* qu'il devait avoir sous les yeux. N'est-ce pas méconnaître imprudemment la liberté et le sans-gêne qui caractérisent trop de traducteurs, remanieurs et compilateurs de tout temps, mais surtout de basse époque ?

Le récit que Nicéphore Calliste déclare emprunter aux *Περίοδοι Παύλου* (*Hist. eccl.* II, 25) avait déjà retenu l'attention de M. S. quand il éditait les fragments coptes d'Heidelberg. L'intérêt de ce témoignage, tardif (XIV^e^ siècle) mais formel, vient de s'accroître encore par la découverte du passage parallèle dans le papyrus de Hambourg. Par malheur, un témoignage beaucoup plus ancien et plus développé a échappé à l'attention de M. S. Il s'agit du panégyrique de S. Paul rédigé quatre siècles plus tôt par Nicétas de Paphlagonie et publié naguère par M. Albert Vogt (*Orientalia christiana*, t. XXIII, 1931, p. 58-96 ; cf. *Anal. Boll.* LIII, 368). Dans cet exercice de rhétorique pieuse Nicétas a mis à profit, outre les Actes canoniques des apôtres, un apocryphe paulinien qu'il traite avec un respect égal et qu'il désigne par ces mots : *αἱ ἱεραὶ τῶν περιοδικῶν αὐτοῦ πράξεων ἀπαγγελίαι* (p. 82). On reconnaît dans cette périphrase les deux noms habituels des Actes apocryphes des apôtres : *περίοδοι* et *πράξεις*. Comme Nicéphore Calliste, c'est l'épisode dramatique de la condamnation de S. Paul à Éphèse que Nicétas a retenu. Il le raconte en détail (p. 76-82), et les expressions dont il se sert coïncident parfois littéralement avec celles de Nicéphore. D'accord avec ce dernier, il s'écarte en plusieurs points de la rédaction ancienne que M. S. vient de nous restituer. Tandis que dans le papyrus de Hambourg Euboula déjà convertie amène à l'apôtre prisonnier son amie païenne Artemilla et la lui fait baptiser, dans Nicétas et Nicéphore les deux femmes reçoivent ensemble le sacrement de la régénération. Le jeune homme qui, d'après le papyrus, conduit S. Paul au rivage en l'éclairant non à la lumière d'une lampe mais par l'éclat de son corps, est remplacé dans nos deux auteurs byzantins, par une escorte d'anges brillants. Inutile de pousser plus loin la comparaison. Ces quelques traits suffisent à montrer que les Actes de Paul qu'on lisait à Constantinople au X^e^ et au XIV^e^ siècle n'étaient pas identiques à ceux que l'on copiait en Égypte vers l'an 300. On pouvait s'en douter a priori. Mais il n'était pas superflu de le dire, à l'intention des

lecteurs qui seraient tentés, comme M. S. (p. 17), de minimiser les divergences qui existent entre Nicéphore et le papyrus.

Le dernier chapitre des *Untersuchungen* (p. 127-30) est intitulé *Datierung*. On en retiendra — du moins provisoirement, car un jugement définitif serait prématuré — cette conclusion intéressante par sa nouveauté : les Actes de Pierre ne dérivent pas des *Acta Pauli*, mais ils leur ont servi de modèle. Leur composition ne peut donc être postérieure à la fin du IIe siècle ; M. S. croit pouvoir les dater des années 180-190. Fr. Halkin.

Hans von Campenhausen. *Die Idee des Martyriums in der alten Kirche*. Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1936, in-8°, 186 pp.

Suivre l'idée que l'Église s'est faite du martyre pendant les cinq premiers siècles, c'est, selon M. v. Campenhausen, assister à la lutte entre le concept originel et ses déformations successives. Le mot μάρτυς a pris, en effet, dans la langue chrétienne, un sens technique dont M. C. croit trouver la plus ancienne attestation chez S. Luc et surtout dans les écrits johanniques. Cette acception est celle de témoin mort en confessant le nom du Christ. Ce concept à l'état pur se complique peu à peu, nous dit M. C., de nuances qui finissent par le recouvrir tout entier. Pour décrire cette évolution, M. C. examine comment l'Église a conçu, du IIe au Ve siècle, les rapports du Christ avec le martyr, l'action humaine du martyr, le rôle du martyr vis-à-vis de ses persécuteurs. La littérature des cinq premiers siècles est parcourue trois fois d'un bout à l'autre, ce qui amène des redites et, par moments, rend la lecture malaisée. La pensée de M. C. doit se chercher dans des chapitres fort denses. Nous la résumerons, dans la mesure où on le peut en quelques lignes sans la trahir.

A partir de S. Ignace d'Antioche et sous l'influence de ses lettres, le martyr n'est plus simplement le témoin jusqu'au sang, mais l'homme de la souffrance, l'holocauste agréé par Dieu et l'imitateur parfait du Christ. Dans le récit du martyre de S. Polycarpe, l'évêque supplicié est regardé comme digne d'honneurs particuliers — premières marques de culte, note M. C. —, il est présenté en modèle à ceux qui veulent être vraiment martyrs comme le Christ ; et celui-ci apparaît personnellement présent dans son serviteur immolé.

Origène et, après lui, tous les théologiens grecs insisteront plus encore sur l'idée du sacrifice offert en la personne du martyr. Cette même idée leur servira à étendre le concept de martyre aux exercices de l'ascèse monastique, qui prendront la place de la mort san-

glante. Ainsi avec le temps, le martyre devient un simple exemple, entre beaucoup d'autres, d'un idéal de grandeur morale (p. 99).

En Occident, les grands noms à citer sont Tertullien, Hippolyte, Cyprien et Augustin. La théologie des deux premiers est dominée par la pensée de la volonté divine. De là, leur tendance à regarder le martyre comme un acte d'obéissance à la loi de Dieu plutôt que comme l'appel suprême de la destinée chrétienne, aspect cher aux premières générations, nous dit M. C. De là encore, chez ces deux docteurs, les distinctions, inconnues au début, entre le mérite du martyr et celui des simples fidèles. Il va de soi enfin, qu'un personnage ainsi distingué et récompensé par Dieu, est digne d'honneurs et d'admiration spéciale de la part de la communauté.

La valeur particulière de S. Cyprien, dans la doctrine du martyre, lui vient de ses efforts pour plier le confesseur de la foi à la volonté de l'évêque, tout comme les autres fidèles. Il ne faut pas, ajoute M. C., lui reprocher d'avoir par là définitivement supprimé la souveraineté de la libre attestation de l'Esprit, puisque « depuis longtemps, l'Esprit avait cessé d'être l'Esprit de Dieu ou l'Esprit du Christ, au sens primitif du terme » (p. 136).

Augustin revient au concept originel en regardant le martyre comme un témoignage sanglant, c'est-à-dire comme une vivante interpellation adressée au monde pour le conquérir à la foi. Mais S. Augustin étend le contenu du témoignage, par delà le nom du Christ, à toutes sortes de vérités, dures à admettre, pour lesquelles les prophètes et d'autres hommes sincères ont pu donner leur vie. Le rôle prépondérant accordé à la grâce par Augustin, différencie néanmoins le martyr chrétien de tout autre témoin, en ce que le disciple du Christ rapporte à son maître seul toute le mérite de sa vertu. C'est Augustin encore qui a le plus contribué à perpétuer le culte des martyrs en distinguant nettement les honneurs rendus au serviteur de l'adoration réservée à Dieu. A l'origine cependant, le martyr n'était l'objet d'aucun culte, d'aucune vénération, et ne pouvait l'être, affirme M. C., puisque la confession du nom du Christ importait seule et qu'il ne restait pas de place pour l'invocation d'un autre nom (p. 105).

Ainsi, à partir du v^e^ siècle, l'idée première du martyre se serait définivement altérée en Orient comme en Occident. Pour la retrouver, il faudra attendre la Réforme. En remettant en honneur le ministère de la Parole, c'est elle qui aurait redonné sa juste place au martyre, témoignage rendu à la prédication du Christ.

La vaste érudition de M. C., nous nous plaisons à le reconnaître, est au fait de toute la littérature contemporaine, relative aux origines chrétiennes. Un dépouillement également complet des œuvres antiques a précédé l'analyse qui sert de base à la synthèse. Aussi sur plus d'un point de détail, sommes-nous d'accord avec M. C. Nous regrettons d'autant plus vivement de devoir repousser les présupposés de son système, la méthode d'investigation adoptée, et, partant, les conclusions d'ensemble.

Les postulats de M. C. en exégèse néo-testamentaire et en histoire du dogme lui ont dicté une interprétation des textes tout à fait inacceptable. C'est ici, à notre sens, le vice fondamental de l'ouvrage. Partant du concept de témoin directement signifié par le mot μάρτυς, M. C. suppose implicitement que cette notion épuisait tout le sens moral du martyre, de sorte que les notes aperçues plus tard ne pouvaient l'être qu'au prix d'une négation du concept initial. En fait, l'homme qui verse son sang en proclamant la divinité de Jésus-Christ est, tout ensemble, un témoin et un héros ; un imitateur parfait de son maître, premier martyr, et une victime acceptée en réparation du péché ; une merveille impossible sans la grâce surnaturelle et un exemple donné au monde comme à ses frères dans la foi ; un élu qui se sauve et un médiateur de choix auprès de Dieu. Que tant d'aspects divers n'aient été découverts que progressivement, c'est la loi la plus normale de la psychologie ; nous n'avons donc ni à nous en étonner ni à nous en émouvoir. Tout cela, Étienne le protomartyr l'était déjà, bien que ni lui, ni ses contemporains n'en eussent encore une idée claire et distincte. Il appartenait aux générations plus jeunes d'en prendre peu à peu conscience. L'Église n'a donc point renié l'idée originelle du martyre chrétien ; elle a recueilli le fruit d'un travail, destiné à se poursuivre pendant les siècles futurs.

W. Derouaux.

Felix Rütten. *Die Victorverehrung im christlichen Altertum. Eine kultgeschichtliche und hagiographische Studie.* Paderborn, Schöningh, 1936, in-8°, 182 pp. (= *Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums*, XX, 1).

Dès avant les invasions barbares, plusieurs martyrs du nom de Victor ont été honorés un peu partout dans l'Église. Ces cultes semblent indépendants les uns des autres. Les saints qui en sont l'objet se trouvent, maintes fois, associés à un autre martyr ou à un groupe, et n'ont eux-mêmes qu'une identité mal définie. Comment expliquer leur

nombre et l'obscurité qui plane sur leur vie ? Tel est le problème que M. R. s'est posé comme objet de son étude.

La solution est aussitôt énoncée : « le mot Victor ne fut à l'origine, pour plusieurs martyrs, qu'un titre d'honneur, entendu par la suite comme un nom propre » (p. 15).

M. R. s'attache à démontrer cette thèse par une série de conjectures présentée comme une convergence de probabilités. Extraits de poètes et d'orateurs, inscriptions funéraires, Passions, notices de calendriers, vestiges de cultes fournissent à l'auteur la matière de ses raisonnements. Il termine par un classement arbitraire des cultes de S. Victor en trois groupes : cultes locaux s'adressant à un martyr historique de l'endroit ; cultes fondés sur une translation de reliques ; cultes ayant pour objet un adjectif personnifié (p. 175 et suiv.). Dans cette dernière classe entrent, au jugement de M. R., un certain nombre de Callinicus, *Καλλίνικος*, regardés par l'auteur, si nous le comprenons bien, comme équivalents grecs des Victors latins.

Nous ne suivrons pas M. R. dans le fouillis de ses conjectures. Relevons, à titre d'exemple, quelques-uns de ses arguments ; ils portent en eux-mêmes leur réfutation. M. R. met en parallèle (p. 37-49) l'appellation de vainqueur parfois donnée aux martyrs et le nom de Victor, introduit par Constantin parmi les titres impériaux, après l'écrasement de ses compétiteurs. Jusqu'alors, les empereurs s'étaient parfois fait appeler « invictus ». En se proclamant victorieux, « Victor », Constantin, paraît-il, s'appliquait le titre usité pour signifier la victoire des martyrs sur le paganisme : ceux-ci avaient triomphé par leur mort sanglante, l'empereur le faisait par ses armes, par la réforme de l'État, par la substitution de la vraie religion au culte des faux dieux. Telle est du moins l'interprétation de M. R. Mieux encore : pour avoir prêté leur titre aux empereurs, les martyrs, dénommés Victor par nom propre ou par qualification, devinrent, nous dit-on, les protecteurs officiels de la maison impériale, et c'est ainsi que le culte de S. Victor se serait développé tout spécialement dans les villes de résidence impériale, telles Milan et Ravenne, comme plus tard dans les capitales des rois barbares (p. 45-46). Nous aurions là une première source de culte. Mais la défaite de tous les ennemis du dedans ne justifiait-elle pas pleinement, à elle seule, le nouveau titre de Constantin ? Et où a-t-on découvert qu'un S. Victor fut jamais le patron attitré des empereurs chrétiens ?

Autre conjecture non moins caduque (p. 50-87). M. R. fait état

de la ressemblance des formes entre Hercule victor, Jupiter victor et les Victors chrétiens pour inférer que S. Victor supplanté les dieux romains honorés du titre de vainqueur. M. R. ne défend pas la thèse, plusieurs fois réfutée, de la continuité naturelle entre cultes païens et cultes chrétiens. Ses conclusions vont dans le sens contraire : il n'y a pas eu succession mais concurrence intentionnelle de la part des autorités ecclésiastiques pour mieux opposer la religion nouvelle à l'ancienne. Comparant les jours consacrés à S. Victor avec les dates de diverses fêtes païennes, M. R. croit pouvoir citer huit cas de remplacement, au moins probable, des unes par les autres. L'exemple historique qui sert d'appui à la conjecture est le trait bien connu de l'évêque de Javols, qui éleva sur le mont Helarius une église à S. Hilaire pour détourner les campagnards du lac sacré où ils se livraient à des pratiques d'idolâtrie. Mais quelle marge entre le cas de l'évêque de Javols et les suppositions de M. R. Le mont Helarius, apparemment, n'était pas une divinité à laquelle on substitua le culte de S. Hilaire. De plus, si le nom propre Victor a commencé d'être employé dans la langue chrétienne pour son sens étymologique, rien ne prouve qu'au IV^e^ siècle et aux suivants, il évoquait couramment à l'esprit des fidèles l'idée d'une victoire quelconque. On peut le nier sans crainte. Il n'y a donc aucune conclusion à tirer de l'identité des formes entre le mot Victor, nom propre chrétien, et le même vocable, épithète des dieux les plus divers.

Encore, si dans les rapprochements faits par l'auteur, les dates de la fête chrétienne et de la solennité païenne coïncidaient. Par malheur, il n'en est rien pour cinq des huit exemples cités. Quant aux trois autres, M. R. est réduit à mettre en parallèle avec S. Victor les Dioscures, Mars invictus et le genius populi Romani. Nous voici entraînés par trop loin de la vraisemblance.

Un long chapitre est consacré aux Passions où interviennent Victor et Callinicus, comme si celui-ci était un équivalent grec de celui-là. Mais Victor se disait en grec *Βίκτωρ*, comme le reconnaît M. R. ; dès lors une enquête sur l'identité de S. Callinicus est, à tout le moins, oiseuse dans une monographie traitant du culte de S. Victor. L'auteur croit aussi que le mot Victor fut, on ne sait à quel moment, un synonyme de martyr ; c'est ainsi qu'il devrait s'entendre notamment en trois notices du martyrologe hiéronymien, où il se trouve rapproché de Maximus (7 mai, 26 avril, 20 juillet). Faut-il le dire, on ne trouve aucune preuve soutenable de cette assertion. Bien des

martyrs ne portèrent jamais le nom de Victor et ceux qui le portaient furent appelés ainsi bien avant de confesser le Christ.

Au cours de son ouvrage, M. R. propose plusieurs restitutions de texte du martyrologe hiéronymien ; elles dépendent du système, ci-dessus énoncé, sur l'emploi du mot Victor, et trahissent un lecteur peu familiarisé avec ce document capital de l'hagiographie ancienne.

W. Derouaux.

E. Will. *Saint Apollinaire de Ravenne.* Paris, Les Belles Lettres, 1936, in-8°, 111 pp. (= *Publications de la Faculté des Lettres de l' Université de Strasbourg*, fasc. 74).

Il nous arrive trop rarement de recevoir des thèses de doctorat, sur des matières d'hagiographie, de la valeur du *Saint Apollinaire* de Melle E. Will. Inspiré et dirigé par M. P. Perdrizet, ce travail fait autant d'honneur au maître qu'à l'élève, qui aurait conquis du coup le diplôme d'hagiographe si ce degré était conféré par les universités. Le sujet a été traité largement, avec les ressources de l'érudition et de la critique modernes, et l'auteur a réussi à nous donner un excellent supplément au commentaire du P. Pinius (= Pien, et non pas Du Pin) dans les *Acta Sanctorum.* L'histoire de Ravenne est intimement liée à celle du culte de S. Apollinaire, son premier évêque, qui fut le seul martyr de cette Église. Les meilleurs travaux de ces dernières années, comme ceux de Zattoni sur la Passion de S. Apollinaire et de Testi Rasponi sur Agnellus, ont été utilisés. Le caractère légendaire de la Passion qui fait de S. Apollinaire un disciple de S. Pierre, avec l'arrière-pensée de servir les ambitions de la curie épiscopale de Ravenne au VIIe siècle, a été parfaitement reconnu. Au moyen âge aucun doute ne pouvait surgir sur la vérité de cette histoire ; ce n'est que dans ces derniers temps qu'on s'est avisé de l'expliquer comme un écrit tendancieux. J'avoue ne pas comprendre l'auteur lorsqu'elle affirme que la pièce fut déclarée authentique, « lors de la grande révision des Actes des Saints, à laquelle procédèrent les historiographes suscités par le concile de Trente et la Contre-Réforme ». Et plus loin : « C'est ainsi que le cardinal Baronio, qui savait sans doute à quoi s'en tenir sur l'authenticité de la Passio de S. Apollinaire, se garda bien d'y toucher et l'admit telle quelle. » A quelle entreprise de révision est-il fait allusion ? Nous n'en connaissons aucune. Veut-on parler de la réforme du Martyrologe romain ? Elle n'a malheureusement été précédée d'aucune étude préliminaire des Actes

des saints qui s'y trouvent résumés ; et pour les anciens martyrs, les notices représentent en général le niveau de la critique du IXe siècle. Baronius en publiant son commentaire, très érudit d'ailleurs, du martyrologe, et prenant par là la responsabilité de toute la compilation, a montré qu'il n'avait aucun critère pour juger de la valeur du fatras des vieux hagiographes. Cette littérature a, pour une bonne part, gâté ses *Annales*, où tant de science se trouve accumulée, et que l'on consulte encore avec fruit, à condition de sauter les pages où l'historien s'est laissé séduire par de brillants récits hagiographiques. On peut être sûr que Baronius, qui était la loyauté même, en lisant la Passion de S. Apollinaire, ne s'est aperçu de rien ; ni lui ni personne à cette époque n'a songé à déclarer authentique une pièce qui n'inspirait aucune méfiance spéciale.

Après avoir étudié le culte de S. Apollinaire à Ravenne, Mlle W. aborde une vaste enquête sur le rayonnement de ce culte en Italie, à Rome en particulier, et en dehors de l'Italie ; ce dernier chapitre est accompagné d'une carte, qui rend sensible au regard la lointaine diffusion de la dévotion au saint de Ravenne. Cette partie de son travail a entraîné l'auteur à des recherches très minutieuses dont le résultat est exposé avec beaucoup de clarté.

Comme on devait s'y attendre, la partie archéologique a été particulièrement soignée, notamment en ce qui concerne la basilique *in Classe* et sa grande mosaïque. On en est à se demander si la figure de S. Apollinaire au milieu des douze brebis à la place d'honneur, occupée d'ordinaire par l'agneau divin, faisait partie de la mosaïque primitive. Le relevé des restaurations publié dans les *Tavole storiche* de Corrado Ricci ne nous fournit aucun élément nouveau pour résoudre la question. On peut s'en tenir à l'opinion de Mlle W., qui regarde la figure du saint comme primitive. Les retouches se limitent à une partie de la chasuble ; la tête, le nimbe et l'inscription SANCTVS APOLENARIS seraient intacts. Mais il n'est pas impossible, (il y a d'autres exemples), qu'une figure du Christ, faisant double emploi avec la grande croix qui domine la scène, ait occupé la place de l'évêque. H. D.

Gustave BARDY. *Recherches sur saint Lucien d'Antioche et son École.* Paris, Beauchesne, 1936, in-8°, 378 pp.

ID. *La vie spirituelle d'après les Pères des trois premiers siècles.* Paris, Bloud et Gay, 1935, in-8°, 318 pp.

Les Ariens ayant de bonne heure accaparé l'illustre personnage

qu'était S. Lucien, il devenait difficile de parler de lui sans le compromettre, ou — pis encore — se compromettre. Voilà qui suffirait à expliquer le silence où se cantonnent les rares textes qui nous renseignent à son sujet, comme aussi le parti pris flagrant dont ils témoignent. Pour saisir cette énigmatique figure, un essai d'éclairage indirect, par le milieu, ne nous avancera pas davantage : tout le dernier tiers du IIIe siècle est pour nous enveloppé de la même obscurité. On conçoit donc qu'en plus de la connaissance approfondie des abords du terrain, il fallait quelque audace pour dégager des conclusions en pareille matière. Il n'a manqué à M. le chanoine Bardy aucune de ces qualités. La question d'ailleurs était d'importance : c'est tout le problème des origines de l'arianisme qui se voit engagé dans ces recherches.

M. B. divise son ouvrage en deux parties, de longueur à peu près égale, qu'il consacre, l'une au maître : Lucien, l'autre au groupe des Collucianistes qui se réclament de lui. A l'aide des sources, il s'attache à reconstituer successivement la vie et les œuvres de tous ces personnages, grands et petits.

Dans l'analyse très fouillée et presque exhaustive qu'il fait des écrits habituellement prêtés à Lucien, M. B. se montre d'une prudence et d'une sagacité remarquables. Il croit de fait pouvoir lui attribuer le symbole des Encaenies, dont il retrace l'histoire ; mais pour ce qui est du discours apologétique, force nous est, avoue-t-il, de « nous réfugier dans l'abstention. Lucien aurait pu employer le langage que lui attribue Rufin. Rien absolument ne nous autorise à assurer qu'il l'a employé. » Il faut reconnaître que cette conclusion est la seule raisonnable.

Dans la première section de cette étude, traitant de la vie de S. Lucien, la question importante, on le devine, est celle de l'attitude que Lucien dut adopter vis-à-vis de l'Église durant un certain temps. Une lettre de S. Alexandre d'Alexandrie nous apprend que δν (à savoir *Παῦλον τὸν Σαμοσατέα*) *διαδεξάμενος Λουκιανὸς ἀποσυνάγωγος ἔμεινε τριῶν ἐπισκόπων πολυέτεις χρόνους.* Tout le nœud de la difficulté gît dans ce bout de phrase mystérieux. Or, il nous semble qu'après avoir savamment tenté de le débrouiller, M. B. le tranche plutôt à la façon du nœud gordien. Pour lui, le Lucien dont il s'agit ici, et qui nous restera par ailleurs inconnu, n'a rien de commun avec S. Lucien d'Antioche. M. B. ne va pas jusqu'à assurer, comme le fait F. Loofs, que ce nouveau personnage fut réellement élu par la fraction hérétique pour succéder à Paul de Samosate exilé,

mais, à ses yeux, la distinction des deux Luciens ne fait pas de doute. D'autres pourront éprouver quelque hésitation à l'admettre. L'opposition entre la doctrine du Samosatéen et celle de Lucien empêche que celui-ci soit le successeur de celui-là, soit ! Mais si la διαδοχή peut signifier la succession dans l'hétérodoxie en général, comme M. B. le note lui-même, le cas n'est plus aussi clair. Le fait, d'autre part, que les disciples d'un hérétique notoire n'auraient pu être appelés aux charges importantes qu'ils occupèrent, est assez frappant ; mais on en diminue singulièrement la force probante en supposant que dès avant 303 il y eut une réconciliation officielle avec l'Église ; surtout si la condamnation avait été prononcée à la suite d'un simple malentendu, comme ce fut le cas pour S. Denys d'Alexandrie. De la sorte, l'équilibre des arguments en présence semblerait plutôt conseiller l'abstention jusqu'à nouvel ordre. M. B. n'a pu s'y résoudre comme il le faisait encore en 1929 ; sans doute a-t-il « vu », a-t-il « senti » que telle était la solution, mais il n'a pas réussi à nous faire partager sa conviction.

Les Collucianistes sont étudiés par M. B., moins en tant qu'appartenant à l'histoire générale, que comme formant un cénacle très attaché à la mémoire du prêtre d'Antioche. Ici encore, si son travail s'était borné à rassembler ce qui jusqu'à présent était dispersé, il y aurait déjà lieu de lui en être reconnaissant. Il fait plus : il entreprend la révision complète de tout ce qui a été dit à propos d'Athanase d'Anazarbe, de Théognis de Nicée, de Maris de Chalcédoine, surtout d'Arius, d'Eusèbe de Nicomédie et d'Astérius ; il nous détaille les randonnées que lui-même a faites en pays inexploré sans en rapporter autre chose qu'un butin fort ingrat. Cette mise au point a déjà sa valeur, ne l'oublions pas, et c'est en raison de la précision qu'il apporte que le livre de M. B. ne pourra plus désormais être négligé par aucun chercheur.

Fidèle à son habitude, M. B. fait paraître, en même temps qu'un livre de science, un livre « de reconnaissance et de tendresse ». Empressons-nous d'ajouter, comme lui-même le faisait ailleurs : « Il va sans dire que l'amour n'exclut pas la science. » M. B. le prouve une fois de plus.

Des anciens écrits chrétiens qui s'échelonnent de la fin du I^er^ siècle au début du IV^e^, il tire les fragments qui lui semblent le plus propres à nous faire « pénétrer jusqu'au fond des âmes ». Des évêques, depuis S. Clément de Rome jusqu'à S. Cyprien et S. Méthode, de simples prêtres comme Origène, des laïques, humbles comme Hermas ou

doctes comme Justin le philosophe, viennent tour à tour témoigner de leur foi devant nous. M. B. encadre ces extraits de commentaires d'une sobre et solide érudition, frôle sans s'y arrêter les controverses qu'ils amorcent, en souligne les traits caractéristiques avec l'onction que l'on attendait, et les livre à notre dévotion. L'ouvrage est instructif. Dotés comme nous le sommes, après vingt siècles de christianisme, d'un concept à peu près complet du « chrétien », nous serions portés à oublier à qui nous en sommes redevables ; on nous le rappelle ici. Voyant comment ce concept s'est lentement élaboré et précisé, nous comprenons pourquoi tant de points, qui sembleraient négligeables, ont fait l'objet d'âpres discussions, tandis que des problèmes de plus grande importance étaient encore laissés dans l'ombre.

La physionomie propre de chaque personnage est brièvement, mais fidèlement rendue par M. B. Seuls Clément et Origène, assez semblables dans leur vie il est vrai, perdent un peu de leur relief à force de subir le même coup d'œil et de provoquer les mêmes réflexions (cfr. pp. 189 et 243). Mais ce sont là des détails ; il reste que M. B. a voulu donner une impression de grande variété et qu'il y a réussi. Parfois même, l'ampleur du dessein a été cause d'un certain manque d'homogénéité que l'on ressent à la lecture. Il est vrai qu'un lien de cohésion profonde est créé par le désir du martyre, si ardemment exprimé par ces hommes, si souvent comblé aussi. C'est bien ce désir qui donne à toutes ces vies, modestes ou raisonneuses, leur sens et leur couronnement, et l'auteur a raison de terminer sur cette idée chacune de ses esquisses. N'est-ce pas de cette leçon vivante que toute une partie de la chrétienté a le plus besoin aujourd'hui ?

P. Devos.

J. Francez, S. I. *Un pseudo-linceul du Christ.* Paris, Desclée-De Brouwer, 1935, in-8°, 59 pp., gravure.

G. Marçais et G. Wiet. *Le « Voile de Sainte Anne » d'Apt,* dans *Monuments et mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions,* t. XXXIV (1934), p. 177-94.

L'abbaye cistercienne de Cadouin en Périgord fut fondée en 1115. Peu après sa fondation, les religieux acceptèrent d'un inconnu, revenu de la croisade, une pièce d'étoffe qui fut présentée comme une relique provenant du Sépulcre du Christ. Une belle église, consacrée en 1154, abrita ce trésor, sauf une interruption de quelques années, jusqu'à nos jours. C'est une toile de 2 m. 81 de long sur 1 m. 13 de large, sur laquelle courent deux bandes à ornements tissées dans l'étoffe.

Récemment, en examinant la pièce, le P. Francez crut reconnaître dans les ornements des caractères coufiques qui révéleraient le caractère musulman du prétendu suaire. Une étude plus approfondie, qui fut facilitée par le concours d'un savant spécialiste, M. Gaston Wiet, confirma de tout point cette intuition et permit de conclure que la pièce, d'origine fatimite, date de la fin du XI^e^ siècle ; que par suite elle n'a aucun caractère sacré, et n'a pu servir à l'ensevelissement du Christ. Le P. F. a fait de sa découverte un exposé des plus intéressants, et concluant à ce point que l'Ordinaire de Périgueux, qui d'ailleurs avait favorisé ces recherches, n'a pas hésité à suspendre, jusqu'à nouvel ordre, les fêtes traditionnelles célébrées à Cadouin à l'occasion de l'ostension du Saint-Suaire. Puisse ce grand et trop rare exemple ne pas rester isolé. Avec de la bonne volonté et la prudence nécessaire, on pourrait procéder à quelques autres « exécutions » du même genre, et il ne faudrait pas attendre, pour soustraire à la vénération des fidèles certains objets suspects, que l'on trouve écrit dessus : « Ceci n'est pas une relique. » Une solide connaissance de l'histoire et des antiquités ecclésiastiques suffit, dans bien des cas, à donner, en ces matières, la certitude requise, et à faire justice de vagues traditions, dont on s'autorise pour authentiquer des reliques invraisemblables.

M. Wiet, à qui nous devons la lecture du texte tissé dans le linceul de Cadouin, s'est livré de concert avec M. G. Marçais à une expertise du même genre sur une étoffe conservée à la cathédrale d'Apt et qui passe pour être un voile de S^te^ Anne. C'est une pièce de lin, très fin, avec des bandes ornementales parallèles, et des caractères coufiques qui ont pu être déchiffrés en partie, assez pour nous apprendre que le voile a été tissé à Damiette en 1096 ou 1097. C'est une sorte de vêtement d'honneur destiné à être donné en cadeau à des personnages que les souverains musulmans voulaient distinguer (cf. *Anal. Boll.*, L, 412). Il semble avoir été rapporté d'Orient lors de la première croisade, à laquelle prirent part plusieurs seigneurs provençaux, et notamment Raimbaud de Simiane, seigneur d'Apt, et l'évêque d'Apt, Isoard. Le P. Francez se demande s'il y eut fraude à l'origine, comme pour le tissu de Cadouin. On ne sait. Il suffirait, dit-il, que cette étoffe de prix, déposée au trésor de la cathédrale parmi d'autres reliques, se soit transformée peu à peu en un vêtement vénérable.

H. D.

G. Bardy. *Les martyrs de Bremur.* Dijon, 1936, in-8°, 17 pp. Extrait des *Mémoires de l'Académie de Dijon*, 1936.

Ch. Girault. *Saint Bomer, patron secondaire de Thorigné.* Le Mans, Monnoyer, 1934, in-8°, 36 pp., illustré.

E. H. Duprat. *Saint Chromace, évangélisateur de Marseille.* Vaison-la-Romaine, (1934), in-8°, 32 pp.

A. David. *Monseigneur Saint-Ursin, patron de Bourges et de Lisieux.* Priziac, Orphelinat Saint-Michel, 1937, in-8°, 58 pp.

Une série de monographies, de valeur inégale, sur quelques vieux saints de la Gaule. La plus importante, qui se distingue par sa tenue scientifique, est celle du chanoine Bardy sur les saints Florentin et Hilaire, martyrs du pays Éduen, connus par plusieurs pièces hagiographiques sur leur histoire et leur culte, *BHL.* 3033-3039. Le martyrologe Romain les place *Seduni in Gallia*, leçon trompeuse, qui a fait songer à Sion en Valais. Le martyrologe d'Usuard présente une variante intéressante : *Castro Pseuduno.* Le martyrologe hiéronymien écrit : *in territorio Eduae civitatis castro Duismo natale Florentiani*, où l'on reconnaît Duesme, canton d'Aigny-le-Duc. Pseudunum ou Seudunum semble correspondre à Suin, peut-être à Semont, un hameau voisin de Bremur, et l'on cite ce texte de la chronique d'Hugues de Flavigny, à l'année 1098 : *Burtinus dominus castri quod olim Sedunum nunc Blismurus dicitur.* Bremur possède le chef de S. Hilaire ; le culte de S. Florentianus est plus spécialement localisé maintenant à Saint-Florentin (Versigny).

Après avoir résolu la question topographique, dont il a reconnu toute l'importance en hagiographie, M. B. étudie en historien la Passion et les textes se rapportant à la gloire posthume des martyrs. Le récit de leur interrogatoire et de leur mort n'est pas d'un contemporain, et l'on y retrouve les lieux communs classiques. Le persécuteur serait Chrocus, roi barbare qui vivait au IIIe siècle et dont on a fait le chef des Vandales au début du Ve siècle. Dans un travail spécial sur *Les martyrs de Chrocus* (dans *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1935, p. 5-29), l'auteur s'était occupé du cycle hagiographique qui s'est formé autour de ce nom, sorte de pendant du cycle de Rictiovar étudié par C. Jullian dans la *Revue des Études anciennes*, 1923, p. 367-78. Les principales victimes de Chrocus seraient, outre les martyrs de Bremur, S. Didier et S. Vallier de Langres, S. Antide de Besançon, S. Auctor de Metz, S. Ausone d'Angoulême. Le système du groupement de leurs Passions littérairement apparentées s'imposait ; c'est le seul qui puisse conduire à des résultats. M. B. a reconnu

l'importance de cette méthode, qu'il avait déjà appliquée aux Actes des martyrs bourguignons (*Annales de Bourgogne*, 1930, p. 235-53).

En vue de l'introduction de S. Bomer dans le Propre du diocèse du Mans, d'où une modification territoriale l'avait exclu, on a demandé à l'abbé Girault une étude précise et documentée. Le sujet est assez ingrat, et l'auteur, qui très justement veut éviter « de confondre le saint avec ses biographes », n'a pu manquer de s'en apercevoir. S. Boamirus, Baomirus, Balmirus, Bohemarus est-il distinct de Boamadus, Baumarus? C'est la question que se pose l'auteur. Des savants, comme Chatelain, l'ont résolue par la négative. D'autres ont affirmé la distinction et M. G. partage leur avis. Comme l'a bien dit le P. Poncelet (*Anal. Boll.*, XXIV, 92), « ce résultat est souverainement probable, une fois qu'on attribue une autorité très ferme aux documents biographiques qui nous sont parvenus sur le saint ; mais il en serait tout autrement dans le cas opposé. » M. G. semble avoir cette fois péché par excès de confiance dans les hagiographes. Tout cela deviendra beaucoup plus clair lorsqu'on sera en possession de quelques dates précises. Ce qui importe ici, c'est de savoir si le S. Bomer honoré à Thorigné est en possession d'un culte traditionnel ancien ; et il ne semble pas que cela puisse être contesté.

Le travail de M. Duprat s'annonce comme le premier d'une série d'« Études sur les légendes saintes de Provence ». Pour en saisir la portée, il faut savoir qu'un saint Probacius, Promacius, Promasius, avait une église *apud Torrivos* (Tourves, dép. Var), une autre près de Forcalquier ; qu'on rencontre son nom dans la *Descriptio mancipiorum sanctae Mariae Massiliensis* (voir le cartulaire de Saint-Victor), et que certains livres liturgiques marseillais mentionnent sa fête au 25 août. Il nous apparaît comme un de ces nombreux saints locaux dont le culte est demeuré confiné dans des limites assez étroites, et dont l'histoire est inconnue. Voilà que tout à coup, il prend de l'importance, n'étant autre, à ce qu'on nous dit, que S. Chromace, le célèbre évêque d'Aquilée, l'apôtre de Marseille. On a trouvé à la Bibliothèque du Vatican, dans le manuscrit Barberini 556, une notice du XI^e-XII^e siècle intitulée : *Prologus sanctorum discipulorum XII qui cum apostolis fuerunt in cena Domini*. Un de ces disciples est Probacius. Après l'ascension, il quitte Jérusalem avec des compagnons ; ils arrivent à Aquilée, se rendent de là à Ravenne, où ils ensevelissent S. Vital et S. Apollinaire, et prêchent le nom du Christ. Puis ils vont à Rome, où ils rencontrent S. Trophime. Après quoi chacun va de son

côté ; Probacius aborde à Marseille, où il prêche l'évangile. On ne sait où il fut enseveli. On a réconnu dans cet absurde récit une de ces tentatives, assez nombreuses dans le pays, de relever le prestige des patrons d'églises en les rattachant à l'âge apostolique, au Sauveur lui-même. S. Ursin de Bourges lui aussi a assisté à la Cène, où il fit l'office de lecteur. Les dévots de S. Probace n'ont guère réussi dans leur effort, et on n'en retrouve d'autre trace que les quelques lignes résumées plus haut. Pour M. D., la notice du Vatican a une grande portée. Il en résulte, pense-t-il, que la tradition relative à l'évangélisation de Marseille par Chromace est antérieure à tous les textes ayant trait à l'apostolicité de Lazare dans cette ville ; elle représente les idées et les traditions qui avaient cours à Marseille, avant le XI^e^ siècle, sur les origines chrétiennes de la cité. M. D. n'a pas épargné sa peine pour établir cette thèse étrange ; il s'est laissé égarer par l'auteur d'un gros ouvrage que nous avons cité, en son temps, et dont nous aurions voulu dire du bien (*Anal. Boll.*, XLV, 141).

Le culte de S. Ursin, évêque de Bourges (9 novembre), a été très populaire dans le Berry, le Blésois, la Franche-Comté et dans le pays normand. Ce culte serait plus vivace, si l'on connaissait mieux la vie du patron et les grands honneurs qui ont été durant des siècles rendus à sa mémoire. Le P. David a voulu raviver des souvenirs qui, comme il l'a compris, appartiennent plus au domaine de la tradition qu'à celui de l'histoire proprement dite. Il est fort bien informé, et apprend au lecteur tout ce qui peut l'intéresser au sujet des légendes de S. Ursin, des origines de son culte et des vicissitudes de ses reliques. L'exposition est claire et l'auteur ne se perd pas dans la multitude des détails. Il sait très bien ce qu'on peut espérer tirer des légendes, et ne dissimule pas les défauts des hagiographes, sans y insister aussi cruellement que nous sommes parfois obligés de le faire. Il a peut-être exagéré et certainement généralisé à l'excès en disant que ces vieux auteurs avaient sous les yeux « des documents anciens, des actes, des chartes et diplômes que nous ne connaissons plus et dont ils ont tiré parti suivant la méthode et les procédés de leur temps ». Ils n'avaient rien des instincts et des facilités d'un chartiste ; mais quand tout était pour le mieux du côté de la documentation, la « méthode » gâtait tout. H. D.

Acta conciliorum oecumenicorum edidit Edvardus Schwartz. Tomus alter : *Concilium universale Chalcedonense.* Volumen quintum : *Collectio Sangermanensis.* Berlin et Leipzig, W. de Gruyter et Cie, 1936, in-4°, xxii-167 pp.

S'il fallait prendre au tragique les soupçons très affirmatifs de M. E. Schwartz (cf. supra, p. 121), la partie du dossier de Chalcédoine qu'il dénomme « collectio Vaticana » aurait été composée par ordre du pape S. Léon, en prévision du danger que l'orthodoxie chalcédonienne lui semblait courir après la mort de Marcien (26 janvier 457). Les rédacteurs commis à cette besogne doivent avoir été aussi diligents à s'en acquitter que le pape avait été prompt à s'alarmer. On sut bien vite à quoi s'en tenir sur les dispositions de l'empereur Léon Ier. Dès l'automne de cette même année, comme suite à l'usurpation violente du siège d'Alexandrie par Timothée Élure, le successeur de Marcien enjoignait à tous les métropolitains d'Orient et d'Occident de se prononcer nettement sur le cas de Timothée et sur la légitimité des définitions de Chalcédoine : question dont la portée réelle devenait doublement claire du fait que les personnages les plus compromis dans l'élection de Timothée avaient été sévèrement punis et que l'empereur n'annonçait pas la résolution de convoquer un nouveau concile. Le pape S. Léon et les autres destinataires de la lettre impériale y répondirent soit en leur nom personnel soit en forme de synodiques, souscrites par leurs suffragants. Il n'y eut aucune voix en faveur de l'intrus et de sa doctrine hérétique. Toutes ces réponses, avec les documents qui les avaient provoquées, furent réunies en un dossier qui, par la volonté de l'empereur, reçut le titre d'*Encyclia* (p. 9).

Ce *Codex Encyclius*, comme il est aussi appelé, n'eut pas le même sort en Orient et en Occident. Les Grecs le laissèrent tomber en oubli. Mais avant de disparaître, il avait passé par les mains de remanieurs qui ne se sont pas privés de l'interpoler. En Occident, au contraire, il fut gardé avec respect dans sa forme authentique et originale. M. S., qui a mis en bonne lumière cette différence de traitement (p. xii-xiii), ne s'est pas demandé comment il convient de l'expliquer. Elle a pourtant une signification, qui pourrait dépasser notablement le cas en discussion. Quoi qu'il en soit, le savant critique nous certifie que le recueil s'était conservé dans son intégrité première, quand Cassiodore le fit traduire, pour la bibliothèque de Vivarium, *a viro disertissimo Epiphanio*, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même. C'est dans cette version qu'il nous a été

transmis. Le scolastique Épiphane ne jouit pas d'une réputation qui le relève sensiblement au-dessus de la gent décriée des traducteurs. Néanmoins, M. S. se porte garant qu'il a fidèlement suivi son original sans le mutiler ni en altérer la substance. Si l'ouvrage est maintenant incomplet, ce n'est point à la suite d'un accident. Le compilateur qui a introduit la version d'Épiphane dans la « collection de Saint-Germain » y a délibérément supprimé quelques pages par raison d'économie, « et membranis, ne nimium crescerent impensae, pepercit » (p. xv). M. S. tient à cette explication, à laquelle il revient p. xxii. Voilà qui pourrait servir à prouver que de très petites affaires privées, qui ne regardent ni n'intéressent personne, finissent tôt ou tard, par rencontrer un argus qui les étale au grand jour.

Le Codex Encyclius, imprimé pour la première fois en 1544 par le minorite Pierre Crabbe, dans ses *Concilia omnia tam generalia quam particularia*, fut republié par Surius puis par Labbe, dans sa grande édition des conciles, qu'il laissa inachevée. La critique moderne a trop beau jeu contre le travail de ces pionniers. Il ne serait pourtant que juste de leur reconnaître au moins le mérite d'avoir beaucoup facilité les recherches qui ont permis de les dépasser. Mais si leur grand tort est d'avoir brouillé l'aspect des collections manuscrites d'où ils ont tiré leurs matériaux (cf. Schwartz, p. xi), on pourrait dire, à leur décharge, que de leur temps, l'appareil technique d'une édition avait fort peu d'intérêt par lui-même. Aujourd'hui encore, beaucoup d'érudits souhaitent avant tout de pouvoir lire les actes et les documents conciliaires dans l'ordre objectif où ils s'enchaînent et qui fait partie de la réalité historique. Tout le reste n'a d'importance que dans la mesure où les accidents de la transmission intéressent la question d'authenticité. L'échafaudage qui sert à construire ou à réparer un édifice peut être, en son genre, une œuvre d'art. Mais s'il est destiné à demeurer visible après l'achèvement des travaux, c'est le monument lui-même qu'on ne verra pas.

Pour en avoir jugé autrement, et pour n'avoir pas appliqué une méthode philologique en avance sur celle de leur temps, les premiers éditeurs des *Encyclia* sont morigénés en ces termes dépourvus d'aménité : « Post monachorum indocta conamina atque futilia Garnerii commenta, primus priori certe collectionis Sangermanensis parti seriam nauauit operam Stephanus Baluze iure consultus » (p. xii). Le P. Philippe Labbe S. I., n'aurait certainement pas tenu pour

une injure d'être compté parmi les moines. Mais l'intention de son critique est tout autre que bienveillante, et la justice manque ici autant que l'exactitude. Quant au chanoine Baluze, clerc tonsuré et pourvu de plusieurs prébendes, il n'avait pas sur ses devanciers la supériorité d'être avocat. Il en avait d'autres, que personne ne conteste. Mais à le préconiser sur le ton qu'on vient d'entendre, M. S. donne envie de lui rappeler que, le 1er juillet 1710, après quinze ans de chicanes lamentables, Baluze fut condamné par arrêt du Parlement pour usage de faux dans son *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne* (voir la dissertation d'A. de Boislisle au t. XIV des *Mémoires* de Saint-Simon, appendice VIII, p. 533-58 ; et comparez A.-M. et M. Baudot, *Grand Cartulaire du Chapitre de Brioude.* Essai de restitution. Clermont-Ferrand, 1935, p. xv-xxxviii). Baluze, ce jour-là, put se féliciter de n'être pas avocat. Sa mésaventure vaut bien quelques-unes des peccadilles si durement reprochées aux moines dont il aurait eu à corriger la présomptueuse ignorance. On nous permettra d'ajouter, pour la moralité de l'histoire, que ni le P. Jourdan, S.I., confrère du P. Philippe Labbe, ni Papebroch et ses collaborateurs, qui s'étaient montrés mieux avisés que Baluze, ne se joignirent à ceux qui essayèrent d'accabler le grand érudit dans sa disgrâce.

Dans la collection de Saint-Germain, le Codex Encyclius est joint à d'autres pièces dont la plus importante est le *Breviarium causae Nestorianorum et Eutychianorum*, par le diacre de Carthage Liberatus. Fidèle à son système, M. S. a estimé que la place assignée à ce document par la volonté d'un copiste l'emporte sur l'appartenance historique du *Breviarium*. Et c'est ainsi qu'un mémoire pour servir à la défense des Trois Chapitres, après leur condamnation par le concile de 553, devra se chercher dans le dossier du concile de Chalcédoine. Ne nous en plaignons pas trop, puisque cette application d'un principe arbitraire nous vaudra de posséder plus tôt une édition définitive de cette source historique d'une importance peu commune. Mais il est impossible de ne pas exprimer le regret qu'il ait plu à M. S. de se montrer, une fois de plus, sévère jusqu'à l'injustice envers Garnier, qui a procuré la première édition lisible du *Breviarium*. Un peu de circonspection était pourtant de mise, puisque Garnier s'est servi d'un codex Bellovacensis, dont on sait fort peu de chose, et d'un codex Sirmondianus, dont on ne sait plus rien. Il a commis des erreurs de lecture et de collation : c'est vrai. Tout le monde en commettait, en ce temps-là, faute des instruments et des secours

matériels qui nous aident aujourd'hui à les prévenir. Baluze lui-même, si justement admiré de M. S., n'échappait pas à cette infirmité (cf. Schwartz, pp. VI, XVI). Résignés à ces accidents inévitables, les érudits d'alors se sentaient moins humiliés d'avoir été trahis par leurs yeux (ou par leur lampe) que de broncher sur la syntaxe en écrivant, p. ex. : « Labbaeum paulo ante mortuum indecenter conuiciatus » (p. XI), ou encore : (Garnerius) « lectiones et Crabbii et codicis T inter se confudit » (p. XII), etc.

Mais assez de pareilles vétilles. C'est surtout pour ses indications biographiques sur Liberatus et son activité littéraire, que Garnier est rabroué avec une verdeur que — soit dit en passant — il ne s'est jamais permise contre l'édition de Ph. Labbe. Voyons pourtant. Garnier est formellement accusé de légèreté pour avoir dit que Liberatus écrivit son livre après la mort de Primosus, installé à Carthage par la police de Justinien, du vivant de l'archevêque Reparatus (p. XVI-XVII). Fort bien. Mais le titre même du livre porte que le *Breviarium* a été composé *a sancto Liberato archidiacono ecclesiae Kartaginis regionis sextae feliciter* (p. 18). Pris au sens naturel, ces mots signifient que Liberatus était, en fait et en titre, diacre de Carthage quand il rédigea son plaidoyer historique en faveur des Trois Chapitres. Or il est certain, de certitude absolue, qu'il n'a pas gardé ses fonctions après la déposition de l'archevêque Reparatus et qu'il ne les a pas reprises avant la mort de Primosus. Sur ce point, Garnier n'a rien avancé qui ne soit confirmé par des témoignages positifs. La relation des clercs italiens aux Églises franques (*P. L.*, LXXXI, 118) et Victor de Tonnenna, sous les années 552, 555, 556 (*M.G., Chronica Minora*, t. II, pp. 202, 204), disent expressément que Primosus frappa des peines les plus dures et de l'exil tous ceux qui lui refusèrent leur soumission. Si Liberatus, porte-parole de l'opposition, ne fut pas atteint avant tous les autres, c'est qu'il avait quitté Carthage. Où se trouvait-il ? Aux Euchaïtes, où il partagea la rélégation de Reparatus, répond Garnier, sans toutefois apporter de témoignage formel : ce qui lui attire de M. S. un démenti tout simplement injurieux (p. XVI). Mais en quoi sa conjecture est-elle si déraisonnable ? Reparatus, mandé à la cour pour comparaître devant l'empereur et ses théologiens, n'aura pas manqué à la précaution d'emmener avec lui un auxiliaire sûr, aux lumières duquel il pouvait recourir dans un cas pressant. Personne n'était mieux préparé à ce rôle que son archidiacre, qui en 534 avait été chargé d'une mission importante

auprès du pape Jean II. Justinien se serait montré bien inégal à lui-même si, après avoir relégué l'archevêque dans un coin perdu de l'Asie Mineure, il avait laissé le plus redoutable de ses partisans libre de continuer où bon lui semblait une campagne d'agitation. Tout porte à croire que Liberatus a été lui aussi interné en lieu sûr, et pourquoi pas aux Euchaïtes, où la surveillance était organisée? M. S. a là-dessus une autre idée. Liberatus, étant de loisir, a profité de sa liberté pour faire un voyage d'études, tel un professeur en vacances. On serait même fondé à préciser qu'il a résidé à Vivarium, au monastère de Cassiodore. « Hoc asylum illud fuisse quo Liberatus post peregrinationis labores confugerit, probari nequit, facile conicitur » (p. XXII). Nous sommes d'accord sur la facilité, mais tout le monde ne se la permettrait pas impunément. « Hariolatur Garnier, » avait prononcé M. S. pour moins que cela (p. XVI). On s'attendrait à le trouver ici mieux conséquent à lui-même. P. XVII, il constate avec étonnement que Liberatus cite la chronique de Prosper sous le nom du prêtre Lucentius. Méprise singulière dont l'origine, écrit-il, « nulla potest coniectura iam diuinari ». C'était le moment de rappeler qu'à la bibliothèque de Vivarium la chronique portait le nom de son véritable auteur. *Sanctus quoque Prosper chronica ab Adam ad Gensirici tempora et urbis depredationem usque perduxit* (CASSIODORI *Senatoris Institutiones*, I, 17, 2 ; éd. R. A. B. MYNORS, p. 56). Garnier n'est donc pas seul à s'exagérer parfois la probabilité d'une conjecture « facile ». S'il avait vu celle-ci passer à côté du but, il se serait sagement contenté d'en sourire ; car la philologie imparfaite de ce savant homme lui avait appris à ne pas employer de mots plus gros que les choses.

Nous aurions mauvaise grâce d'insister plus longuement sur quelques autres points où l'esprit de système perce dans l'introduction de M. S. C'est la faiblesse de cette œuvre puissante de paraître se confier parfois sans assez de mesure au prestige de son autorité et de sa force. P. P.

Antonios SIGALAS. *Νικήτα ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης εἰς τὰ θαύματα τοῦ ἁγίου Δημητρίου*. Athènes, 1936. Extr. de l'*Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. XII, p. 317-60.

ID. *Des Chrysippos von Jerusalem Enkomion auf den hl. Johannes den Täufer*. Textkritische erstmalige Ausgabe. Athen, 1937, in-8°, VII-123 pp. (= *Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie*, 20).

Il y a tout juste un quart de siècle, en 1912, M. A. Sigalas, depuis professeur à l'université de Thessalonique, avait formé le projet de réunir en une sorte de corpus tous les textes hagiographiques et liturgiques relatifs à S. Démétrius. Comme ce vaste dessein ne semble pas encore près de se réaliser, on nous donne, sans plus attendre, l'édition princeps d'un recueil de Miracles, composé par Nicétas, archevêque de Thessalonique. Cet auteur, que M. S. confond encore avec son homonyme et successeur Nicétas de Maronée, doit avoir vécu au XI^e^ siècle plutôt qu'au XII^e^ (cf. M. Bonnet, in *Anal. Boll.*, XX, 160-61 ; M. Jugie, in *Dict. de théol. cath.*, t. XI, 1931, col. 476). Mû par la reconnaissance envers le céleste patron de sa ville épiscopale, Nicétas rédigea en son honneur une Passion — c'est lui-même qui l'affirme (p. 329, l. 17), mais on a perdu la trace de cette pièce — et un livre de Miracles. Sans prétendre à aucune originalité, il s'est borné, avoue-t-il (pp. 329, 334), à redire à sa manière, en abrégeant ou en amplifiant de-ci de-là, ce qu'il trouvait déjà exposé soit dans des *ἀρχαιότερα ἀντίγραφα* soit dans le recueil de l'évêque Jean. Cette dernière source est facile à identifier : c'est la collection de Miracles *BHG.* 499-516, écrite au VII^e^ siècle et résumée naguère par le P. Delehaye (*Anal. Boll.*, XLIII, 58-59). Nicétas en a peut-être connu une rédaction différente de celle qui nous est parvenue. Il lui a emprunté douze Miracles et a remplacé les trois autres par deux récits tirés du recueil anonyme *BHG.* 517-523 (cf. *Anal. Boll.*, t. c., 60). Quant à l'autre source où Nicétas a puisé et qu'il considère comme plus ancienne, M. S. la déclare disparue. Ne faut-il pas la reconnaître dans la seconde Passion du martyr (*BHG.* 497), légende prémétaphrastique, où se lit précisément la guérison du préfet Léontios et la construction sur son ordre des deux sanctuaires de Thessalonique et de Sirmium ?

Le texte est publié d'après les deux manuscrits connus, copiés l'un et l'autre vers 1400 : le Baroccianus 131 d'Oxford, seul complet, mais presque illisible par endroits, et le Querinianus A. III. 3 de Brescia, où manquent deux Miracles (§§ 28 et 31-32). Sauf en un passage assez étendu (p. 353-55) où les deux rédactions ont dû être imprimées séparément, il n'y a pas de divergence notable entre les deux témoins. Une recension postérieure de la miraculeuse libération de l'évêque Cyprien (cf. *Act. SS.*, Oct. IV, 187-89) nous a été conservée dans le Baroccianus 148 : M. S. a cru bon d'en publier le texte au bas des pages 341-45 et de souligner par des italiques les

mots et les bouts de phrases empruntés tels quels à Nicétas. C'est faire beaucoup d'honneur à un remaniement dénué d'intérêt.

Dès 1913, M. S. avait caressé un autre espoir : celui de publier une édition complète et critique des œuvres de Chrysippe, prêtre de Jérusalem († 479). De ce rhéteur, fameux en son temps, quatre discours seulement nous sont parvenus. Le panégyrique de S. Théodore martyr a fait l'objet du premier ouvrage de M. S., paru en 1921 (cf. *Anal. Boll.* XL, 421-25). L'éloge de l'archange S. Michel a été imprimé par ses soins dans le tome III de l'*Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν* (Athènes, 1926), p. 88-93. De l'homélie sur la sainte Vierge (cf. *Anal. Boll.*, XLIII, 87-89), une édition a été insérée naguère au t. XIX de la *Patrologia Orientalis ;* elle a été critiquée très sévèrement par M. S. (*Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, t. XI [Athènes, 1935], p. 145-50). Restait enfin l'éloge inédit de S. Jean Baptiste (*BHG.* 851), connu seulement par la traduction latine de Combefis (1662). M. S. vient de publier cet Enkomion, dont le succès ne semble pas s'être démenti au cours des âges, comme l'atteste le nombre élevé des copies manuscrites : 23, s'échelonnant du IX^e^ au XIX^e^ siècle. L'éditeur ne s'est évidemment pas astreint à l'ingrate et stérile besogne de collationner tous ces témoins, dont plus de la moitié sont postérieurs à l'an 1500. Il en a pourtant utilisé une douzaine (parmi lesquels deux incomplets). Quant aux autres, il a pu les atteindre presque tous et s'assurer par quelques sondages qu'ils appartenaient à telle ou à telle branche de la tradition. Après la description et le classement des manuscrits, faits avec un soin minutieux, vient un chapitre dont les conclusions ne rallieront sans doute pas tous les suffrages. Frappé par certaines redondances de style, par des manquements aux règles de la prose rythmée et par d'autres défauts qui lui paraissent indignes de Chrysippe, M. S. estime que l'archétype de tous nos manuscrits avait été retouché d'un bout à l'autre. Il dresse une longue liste de ces retouches et interpolations, et qui plus est, il les marque dans le texte par des crochets ou parenthèses carrées. Il peut se faire assurément qu'il ait vu juste de-ci de-là ou même la plupart du temps. Mais les critères auxquels il se fie sont d'ordinaire trop subjectifs pour se prêter à un contrôle quelconque. La plus considérable de ces « interpolations » mérite d'être signalée : c'est le passage où le panégyriste fait allusion à la seconde invention du Chef de S. Jean Baptiste, en 452. Sur cet événement nous sommes renseignés par la relation de l'abbé Marcel d'Émèse (*BHG.* 840). Mais M. S., persuadé que Chrysippe n'a pu

connaître cette relation, déclare sans ambages qu'elle doit être postérieure au v^e^ siècle et que la traduction latine (*BHL.* 4291-92), qui en est actuellement le meilleur témoin (cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 48-50), n'a été attribuée à Denys le Petit que pour en augmenter l'autorité. C'est faire vraiment bon marché de témoignages que rien n'invite à révoquer en doute.

Le texte grec est suivi de la traduction latine de Combefis. Était-ce bien nécessaire? Il est vrai que la *Bibliotheca patrum concionatoria* de 1662 n'est pas à la portée de tout le monde. Mais puisque nous avons maintenant, grâce à M. S., une édition du texte original parfaitement établi d'après l'ensemble des manuscrits conservés, quel intérêt présente encore une version qui n'est pas ancienne et qui a été faite sur un seul manuscrit, encore existant et nullement supérieur aux autres? N'eût-il pas été préférable de présenter une nouvelle traduction, soit en latin soit en langue vulgaire? C'eût été relativement facile, puisqu'on a pris la peine de relever en note les erreurs de Combefis.

Toute la seconde moitié de l'ouvrage de M. S. est formée d'un copieux appendice intitulé : *Untersuchungen und Ergänzungen zu den Schriften des Chrysippos* (p. 61-122). C'est comme l'adieu de l'auteur à ses chères études chrysippiennes. Il y a réuni 1) des observations générales sur le style et la langue du stavrophylax, qui intéresseront surtout les philologues et les historiens du « cursus » ; 2) des remarques complémentaires et des corrections aux homélies sur S. Théodore, S. Michel et la Sainte Vierge ; 3) un excursus comprenant des notes critiques sur deux autres textes relatifs à S. Théodore, publiés par M. S. dans l'*Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. I (1924), p. 310-38 et t. II (1925), p. 225-26, et presque en même temps par le P. Delehaye au t. IV des *Acta SS.* de Novembre ; enfin 4) des tables générales, dont un bref *index graecitatis* qui comblera une lacune signalée ici même (*Anal. Boll.*, XL, 425).

L'ouvrage de M. S. fait partie de la collection *Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie*, dirigée par M. N. Bees. Il en forme le n° 20. Depuis que nous avons présenté à nos lecteurs les n^os^ 13 et 14 (*Anal. Boll.*, LIV, 464-65), la série s'est enrichie en quelques mois de huit autres volumes. Les n^os^ 15, 16, 18 et 19 ne nous ont pas été adressés. Le n° 17 contient une première étude de M. Josef Schmid, professeur à Dillingen (Bavière), sur l'histoire du texte grec de l'Apocalypse : *Der Apokalypsetext des Arethas von Kaisareia und einiger anderer jüngerer Gruppen* (Athènes,

1936, 78 pp.). Sur le n° 21, rédigé par le savant russe M. Vlad. Bénéchévitch et intitulé : *Les manuscrits grecs du Mont Sinaï et le monde savant de l'Europe depuis le XVII$_e$ siècle jusqu'à 1927* (Athènes, 1937, 116 pp.), on lira avec intérêt la note bibliographique du P. Peeters dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, Classe des Lettres, t. XXIII (1937), p. 250-51. Dans le n° 22, M. M. Gaster publie en traduction allemande une courte légende épique conservée en roumain, mais dont l'original byzantin devait être apparenté au roman français connu sous le nom d' « Ystoire des sept sages de Rome » : *Die Geschichte des Kaisers Skinder, ein rumänisch-byzantinischer Roman* (Athènes, 1937, 42 pp.). Enfin le n° 23, *Konstantin der Grosse in Geschichte und Sage* (Athènes, 1937, 94 pp.), est un ouvrage posthume du regretté byzantiniste Ernst Gerland († 1934), édité par les soins pieux de M. Bees. La frappante disproportion entre la brièveté des trois chapitres du texte — ils remplissent à peine 25 pages — et l'étendue des 177 notes qui occupent plus de 50 pages, montre bien que l'auteur n'a pas eu le temps de mettre la dernière main à ce travail plein d'une érudition variée, mais inégalement assimilée. Un index alphabétique permet heureusement de repérer, dans ce fouillis d'observations critiques souvent pénétrantes, le jugement de Gerland sur telle source ancienne, sur telle question controversée ou encore sur telle publication récente.

Fr. Halkin.

Walter Till. *Koptische Heiligen- und Martyrerlegenden.* Texte, Uebersetzungen und Indices. Zweiter Teil. Roma, 1936, in-8°, 188 pp. (= *Orientalia christiana*, 108).

La seconde partie du recueil de textes hagiographiques coptes commencé par M. Walter Till suit de point en point la méthode et la forme de présentation adoptées dans la première. Elle ne suggère de ce chef aucune observation spéciale, et recueillera, à n'en pas douter, les mêmes éloges (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 390-96). M. T. peut se rassurer pleinement contre toute crainte d'être desservi par les quelques critiques fort anodines dont il se défend dans son « Nachwort » (p. 183-85). Un bref aperçu des sujets permettra d'apprécier l'utilité de ce recueil.

1. (P. 5-27). Vie de Matthieu le Pauvre ; cf. *BHO.* 730. Les nouveaux fragments recouvrent, en les dépassant largement, ceux que l'on connaissait par l'édition d'Amélineau. M. T. en a pris occasion pour dresser un errata de cette publication tumultuaire, qu'O. von

Lemm, en son temps, avait déjà rudement malmenée (*Kleine koptische Studien*, XV, *Bulletin de l'Acad. de St.-Pétersbourg*, 5e sér., t. XIII, 1900, p. 49-50).

2. (P. 27-45). Martyre de S. Ptolémée. Le manuscrit Pierpont Morgan 581 contient un texte complet, à ce qu'il semble, d'une Passion de S. Ptélémé de Nikentori, c'est-à-dire de Dendera (*A Check List of Coptic Manuscripts in the Pierpont Morgan Library*, N°XXVIII). Les fragments retrouvés par M. T. encadrent exactement le second de ceux qui avaient été publiés par Fr. Rossi (*BHO.* 1011), et qui reparaît ici avec quelques corrections du nouvel éditeur. Le passage relativement long qui est ainsi reconstitué appartient, comme on s'en doutait, à une pièce différente de celle d'où provient le premier fragment de Rossi. Dans son aspect actuel, la Passion de Ptolémée — que le manuscrit de M. T., comme le Pierpont Morgan, appelle Ptélémé — est certainement postérieure à la conquête musulmane. La localité où le saint subit le martyre est appelée du nom bien arabe de Ṭūḫ al-Ḥaïl. On peut même se demander si certains non-sens du texte ne dénoncent pas une traduction de l'arabe. Exemple, p. 34. Le saint, après une cruelle flagellation, est laissé sans connaissance dans son cachot. Le lendemain, pour s'assurer qu'il vit encore, on approche un flambeau de son visage. Suivent quelques lignes, d'où M. T., en pesant sur tous les termes élastiques, n'a pu extraire que ces choses étranges, même chez un hagiographe copte : « Das schöne Haar seines Hauptes verging. Der Selige schüttelte sich, wie ein Starker dem etwas ins Haar gefallen ist. Er sprang dem Folterknecht ins Gesicht und sein Auge fiel zu Boden » (p. 34). En présupposant un original arabe, on devine à peu près la pensée qui s'y trouvait exprimée. Une boucle des cheveux du martyr prend feu, اضطرم زرفين من شعر رأسه. Le saint se dresse devant ses bourreaux et son gardien, ناطر, s'abat sur le sol. Le rédacteur copte a été induit en erreur par l'homophonie entre زرفين, « boucle de cheveux », et la racine verbale ظرف, « être beau, gracieux, élégant », etc. Au lieu de اضطرم, « s'est enflammé », il a lu اصطرم, qui correspond pour le sens au ⲭⲱⲗ du texte copte. Et ناطر, « gardien », est devenu, presque sans changement, ناظر, « œil ». La phrase ainsi reconstituée a tout au moins l'avantage de s'accorder naturellement avec la situation ini-

tiale. Un original arabe permettrait encore d'écarter la leçon peu satisfaisante ϩωρϊον ⲡⲕⲟⲩ[ⲓ ⲛ]ⲥⲱⲛ (p. 38), « Horion der kleine Bruder (?) », puisque M. T. hésite à la proposer (p. 45). On pourrait récrire ϩⲱⲣⲓⲟⲛ ⲡⲕⲟⲩⲣⲉⲱⲣ, « Orion l'appariteur » : nom et titre d'un figurant déjà connu dans la littérature hagiographique.

3. (P. 46-81). Vie de l'abbé Moyse. Outre de courts fragments publiés par M. E. W. Crum et par M. H. Munier, on connaissait de cette Vie les passages imprimés par Amélineau avec sa précipitation ordinaire (*BHO.* 777). La collection de Vienne en possède quelques feuillets provenant de deux des manuscrits dont les restes sont tombés sous la main d'Amélineau. M. T. les a étudiés avec un soin minutieux, en les raccordant aux spécimens déjà connus, sans toutefois s'interdire de dépasser un peu son programme, pour administrer au premier éditeur une correction trop méritée. Du texte tel qu'il apparaît, maintenant grâce à M. T., il ressort que la Vie de Moyse n'était pas inférieure à l'hagiographie monastique de qualité moyenne : des lieux communs, des discours, du merveilleux à foison, mais à travers tout cela des détails probablement exacts, sur la personnalité du saint, sa famille, ses compagnons, les évêques d'Abydos (*Evot*), et même des allusions historiques bonnes à retenir (les *Mastigos*, dont le nom est marqué d'un signe dubitatif, p. 67, sont très probablement les Maziques, qui ont fait parler d'eux au VI^e^ siècle). A la Vie de l'abbé Moyse se trouvait jointe, dans les manuscrits, la correspondance du saint, dont Amélineau a publié les débris. Il pourrait être utile de les examiner, ne fût-ce que pour vérifier si le biographe a travaillé sur documents.

4. (P. 82-125). S. Georges. Large contribution au texte de la Passion sa'ïdique du célèbre martyr. M. T. a pris des soins méticuleux et compliqués pour rajuster ces nouveaux fragments à ceux qu'on possédait jusqu'à présent. Cette fois, c'est au tour de E. A. Wallis Budge et de C. Wessely de passer sous la férule de l'inexorable critique. Plusieurs des rectifications dont il les harcèle sont pertinentes. Mais à quoi bon tirer le lecteur par la manche pour lui faire constater, par exemple, que là où Budge imprime ⲥⲧⲁⲩⲣⲟⲥ, le manuscrit représente ce mot par un sigle usuel, qui ne laisse place à aucune erreur d'interprétation ? L'exactitude ainsi entendue implique l'aveu que la philologie copte n'est pas encore en âge de jeter ses lisières ou qu'elle est résolue à les garder toujours. Imagine-t-on un éditeur de textes byzantins tombant en arrêt devant une ligature, une abréviation ou un cas d'itacisme, comme s'il ne possédait pas de

règle sûre pour normaliser l'orthographe des copistes? Le résultat net de cette acribie, quand elle passe les bornes, c'est de brouiller la limite entre les irrégularités purement apparentes et les fautes caractérisées. Si c'est là qu'on veut en venir (ou en rester), il serait temps de dire en vertu de quel principe. M. T. pousse la conscience jusqu'à prévenir le lecteur (p. 91, note 2) qu'une dittographie commencée est raturée au moyen de trois traits perpendiculaires. Respect à la probité qui a de tels scrupules. Mais si l'on doit veiller à ne rien perdre de ces infiniment petits, la logique veut qu'on en passe par l'édition en fac-similé.

Comme dans la rédaction bohaïrique, la Passion ṣa'īdique de S. Georges était suivie d'un recueil de Miracles. Le parallélisme des deux versions y est moins sensible que dans la première partie. Celle-ci remonte certainement au même original grec duquel a été abrégée la rédaction arménienne (*BHO.* 311 ; cf. *Anal. Boll.*, XXVIII, 253-71). Il serait intéressant de rechercher si le ṣa'īdique dérive du bohaïrique ou s'il n'aurait pas été traduit directement du grec ; en d'autres termes, si la légende de S. Georges a pénétré en Égypte par une voie unique ou par plusieurs. Ce petit problème a son importance pour l'histoire de cette pièce fabuleuse, dont la vogue persistante est l'une des humiliations de l'hagiographie.

5. (P. 126-29). Leontios. Récit incomplet d'un miracle arrivé au tombeau du martyr S. Léonce de Tripoli. M. Crum en a retrouvé le thème dans le panégyrique du pseudo-Célestin sur l'archange Gabriel. Budge, *Miscellaneous Texts in the Dialect of Upper Egypt*, p. 308-313. Il n'est pas sans ressemblance avec l'un des Miracles de S. Ménas.

6. (P. 129-32). Thekla. Le peu qui est conservé de ce texte permet de l'identifier. Thekla et sa sœur Marthe, deux chrétiennes de Latopolis, sont les héroïnes d'un épisode raccordé artificiellement à la Passion de S. Amūn, dans le synaxaire alexandrin au 13 kihak, 9 décembre (éd. Forget, p. 334). Aucun indice certain ne permet de décider si le fragment copte appartient à une Passion indépendante ou s'il doit être rapporté à celle d'Amūn. Les saintes Thècle et Marthe auraient été martyrisées à Hermonthis.

7. (P. 132-36). Deux brefs fragments de Passions non identifiés, dont le second servait d'épilogue à l'ouvrage d'un soi-disant Constantius, inconnu comme les martyrs qu'il a célébrés.

En plus des pièces ci-dessus et des tables alphabétiques, rectifications, explications rétrospectives et fac-similés qui terminent le

volume, le recueil comprend encore quelques menues additions aux fragments concernant S. Timothée, S. Jean de Lycopolis, Sévère d'Antioche et Théodore l'Oriental (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 394-96). Le nouveau supplément à la Vie de S. Jean de Lycopolis provient d'un feuillet qui vient à peine d'être restauré. Il complète le passage où Pallade raconte son départ pour la Palestine (ibid., 377). On y lit que les médecins d'Alexandrie disaient à leur patient : « Du wirst finden.... dass die Brüder nicht scharf sind, da die Leute sie werden aushalten können. » M. T., justement choqué par ce galimatias, propose de lire : « Du wirst finden, dass die Lüfte, » sagten die Brüder, « nicht scharf sind » (p. 139, note 2). Soit ! mais la phrase ainsi corrigée n'en devient pas entièrement naturelle. On pourrait entendre, en restant plus près du texte : « Les frères, dit-on, n'(y) sont pas d'humeur fâcheuse et beaucoup (lire : ΝΑ ΘΕ) de gens vont chez eux. » Variante intentionnelle, qui porterait la marque de l'époque où les origénistes avaient cessé d'être bien reçus dans les monastères palestiniens, comme ils l'étaient au temps de Pallade. P. P.

André Wilmart, O.S.B. *Saint Ambroise et la Légende Dorée.* Extrait des *Ephemerides Liturgicae*, N. S., t. X, 1936, p. 169-206.

Angelo Paredi. *I Prefazi Ambrosiani. Contributo alla storia della liturgia latina.* Milano, Società editrice « Vita e Pensiero », 1937, in-8°, VI-308 p. (= *Pubblicazioni della Università del Sacro Cuore*, Serie Quarta, vol. XXV).

On sait — et Papebroch, déjà, l'avait signalé — qu'en certains endroits de sa Légende Dorée, Jacques de Varazze cite des préfaces liturgiques qu'il introduit uniformément par les mots : *Ambrosius dixit.* Dom Wilmart a fait le relevé de ces extraits. Ils sont au nombre de 19 et se rapportent aux saints suivants : Agathe, Agnès, Apollinaire, Barthélemy, Cécile, Christophe, Euphémie, Georges, Gervais et Protais, Jean et Paul, Marc, Martin, Maurice, Nazaire, Sébastien, Vincent. Dom W. prend occasion de ces emprunts pour proposer quelques hypothèses sur la provenance des éléments entrés dans le sanctoral milanais et sur la date de composition des préfaces mentionnées. Les conclusions sont présentées avec la prudence dans l'affirmation que comporte une matière peu explorée jusqu'ici.

Dans son article, Dom W. déclarait que Don A. Paredi préparait un travail d'ensemble sur les préfaces ambrosiennes. Cette étude vient de paraître. Elle a dû coûter à son auteur un effort considérable, si l'on songe à l'état de dispersion où se trouvaient les matériaux

employés. Pour identifier les préfaces les plus anciennes, Don P. a compulsé tous les documents, aujourd'hui accessibles, du rite milanais. Il en a extrait une somme de 313 préfaces dont il donne l'*incipit*, la source ambrosienne, les parallèles dans les liturgies non-milanaises, la place dans l'édition officielle du missel ambrosien. Du nombre total, il retient uniquement les préfaces qui sont, à la fois, sans parallèles dans les sacramentaires étrangers et communes à tous les livres anciens du rite milanais ; il en ajoute huit autres — par exemple celle de l'octave de la Nativité — qui se retrouvent ailleurs mais comme emprunts d'origine milanaise. Le groupe de 76 préfaces ainsi obtenu est regardé par Don P. comme appartenant au fonds primitif de la liturgie ambrosienne. Elles forment l'objet propre des recherches de Don P. Le texte en est réédité, avec de brèves notices explicatives sur chacune, les variantes des principaux manuscrits, et, pour les préfaces des saints, les extraits des Passions qui ont pu servir de modèle au rédacteur. Don P. étudie ensuite les particularités littéraires de ces morceaux. Un chapitre est consacré aux conditions de l'Église de Milan pendant le v^e^ et le vi^e^ siècles. Par une suite de raisonnements, de conjectures aussi, l'auteur arrive à dater les pièces les plus anciennes du milieu du v^e^ siècle et en rapporte la composition principalement à l'évêque Eusèbe, qui gouverna le diocèse de Milan de 449 à 462 (?). Don P. reconnaît que l'auteur d'un sacramentaire, en l'occurrence S. Eusèbe, n'a pas nécessairement rédigé lui-même toutes les parties du recueil qu'on lui attribue. Il reste cependant que Don P. place la composition des dites préfaces au v^e^ siècle, c'est-à-dire deux siècles plus tôt que ne les datent d'autres liturgistes, notamment Dom Wilmart dans l'article précité. Aussi croyons-nous devoir faire nos réserves sur ce point. Les manuscrits ne remontent pas au delà du ix^e^ siècle. Le témoignage du *Liber notitiae Sanctorum Mediolani* sur Eusèbe : « Hic Eusebius composuit multos cantus ecclesiae », a été écrit au xiii^e^ siècle, est assez vague dans les termes, et, comme toujours, sujet à caution. A propos du vocabulaire, du style et de la métrique, l'auteur paraît s'exagérer la portée des conclusions à en tirer touchant l'âge d'un document. Enfin, les origines des Passions sont trop mal connues pour livrer un point de repère chronologique.

Quoi qu'il en soit, les érudits tireront bon parti du catalogue des préfaces ambrosiennes mis entre leurs mains par Don P. et recourront volontiers au chapitre qui leur fournit le texte critique des plus anciennes.

W. Dürouaux.

Ramón Menéndez Pidal. *Historia de España.* Tomo II, *España Romana.* Madrid, Espasa-Calpe, 1935, in-4°, XL-811 pp., nombreuses cartes et illustrations.

Il y aura bientôt cinquante ans que l'Académie d'Histoire de Madrid commença la publication d'une *Historia general de España.* La collection, qui compte dix-huit tomes, n'a jamais été terminée. A côté d'ouvrages de valeur, tels que ceux de A. Fernández Guerra et E. de Hinojosa, elle comprend des volumes médiocres. Les deux histoires générales parues depuis, celle de R. Altamira et celle de Ballesteros, ne peuvent prétendre réaliser le programme que s'était tracé l'Académie en 1890. Pour combler cette lacune, M. R. Menéndez Pidal s'est chargé de recruter une équipe de collaborateurs capables de donner à l'Espagne une *Historia general* digne de ce grand pays. Le projet prévoit seize volumes in-4° de 700 à 900 pages. Jusqu'ici un seul a paru, le tome II, qui retrace l'histoire de l'Espagne romaine, c'est-à-dire la période qui s'étend de 218 avant J.-C. à 414 après J.-C. Le volume s'ouvre par une introduction rédigée par le directeur de l'entreprise. Ces quelque quarante pages comptent parmi les plus brillantes qu'ait écrites le savant professeur du Centro de Estudios. La première partie : *La Conquista de España por Roma* a été traitée par Pedro Bosch Gimpera et Pedro Aguado Bleye. La seconde partie : *La peninsula hispánica, provincia romana,* qui est peut-être la plus neuve de ce volume, est due à Manuel Torres. La troisième partie, intitulée : *Las Letras y las Artes,* comprend les sections suivantes : *Literatura Hispano-Latina, Escritores paganos,* par José M. Pabón ; *Escritores cristianos,* par Pascual Galindo ; enfin *El arte en España durante la época romana,* par José Ramón Melida, P. M. de Artiñano et José Ferrandis.

On n'avait jamais jusqu'ici donné un exposé aussi complet et aussi documenté de la lente et profonde transformation de la péninsule ibérique par le génie de Rome. Pour la première fois, des érudits au courant des dernières découvertes de la critique historique ont coordonné les résultats disséminés dans des études particulières.

Les documents qui nous aident à suivre l'évolution de l'Espagne sous l'influence de Rome, sont assez nombreux ; ceux qui se rapportent à la christianisation de la péninsule sont plus rares. Dans la section : *L'Iglesia en la España romana* (p. 447-87), M. Manuel Torres a décrit sommairement tout ce que nous savons de la vie chrétienne durant les quatre premiers siècles. L'auteur connaît bien son sujet

et la littérature qui s'y rapporte. Le plus souvent il s'inspire des travaux du regretté P. Z. Garcia Villada ; mais avec raison il estime que ce dernier n'a pas pris une position suffisamment nette dans les questions suivantes : prédication de S. Jacques en Espagne, apparition de N.-D. del Pilar, transfert des reliques de S. Jacques à Compostelle. Le dossier rassemblé sur ce sujet par le P. Garcia Villada l'autorisait à conclure en des termes plus précis.

M. Torres s'arrête assez longuement à discuter les preuves de la venue des *Siete varones apostolicos* en Espagne. Le P. Garcia Villada admettait que la notice des sept évêques, comme la plupart des notices des calendriers mozarabes, remonte à la fin du v^e^ siècle ou au début du vi^e^ siècle. M. Torres suit, sur ce point, le P. Garcia Villada. C'est croyons-nous, interpréter d'une manière trop favorable les données fournies par les documents hagiographiques. La tradition manuscrite du martyrologe hiéronymien ignore S. Torquatus et ses compagnons. Le martyrologe de l'Escurial (I, III, 13) n'est qu'un résumé de l'hiéronymien auquel se mêlent quelques notices hispaniques. Il nous permet de constater qu'à la fin du viii^e^ siècle on rendait un culte en Espagne à S. Torquatus. La même conclusion nous est fournie par le martyrologe lyonnais étudié par Dom Quentin (*Les martyrologes historiques*, p. 192). Les autres documents réunis par le P. Garcia Villada n'apportent pas de témoignages plus anciens. Quant à vouloir distinguer entre les éléments essentiels et secondaires de la Passion pour garder les uns et rejeter les autres, c'est fort délicat, et le contenu des textes historiques ne se prête guère à ces distinctions scolastiques.

Pour dresser la liste des martyrs des premières persécutions, M. Torres a omis de recourir au document qui, avec les œuvres de Prudence, est le témoin le plus autorisé : le martyrologe hiéronymien (cf. H. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs* ², p. 362-71 ; *Comm. martyr. hieron.*, passim). M. Torres range parmi les martyrs célébrés par Prudence, S. Marcel le Centurion. Le poète ne mentionne pas ce martyr qui du reste appartient à l'hagiographie africaine (cf. *Anal. Boll.*, XLI, 257). S^te^ Léocadie de Tolède et S. Crispin d'Ecija ne sont connus, dit l'auteur, que par des textes moins sûrs. Tous deux sont dans le martyrologe hiéronymien (*Comm. martyr. hieron.*, pp. 646, 610), et leurs noms se trouvent dans des documents dignes de foi (H. Delehaye, op. c., pp. 369, 368). M. Torres répartit en deux groupes les principaux écrivains espagnols des quatre premiers siè-

cles : les orthodoxes et les hétérodoxes. Parmi les orthodoxes nous rencontrons Osius, Grégoire d'Elvire, Pacien. Plus loin, M. Galindo, dans le chapitre : *Literatura hispano-latina, Escritores cristianos*, range Grégoire d'Elvire et Pacien parmi les hétérodoxes, sans justifier cette censure sévère.

En terminant, il convient de louer sans réserve la riche et abondante illustration du volume. Les lecteurs apprécieront tout spécialement les nombreuses cartes géographiques, qui sont d'un précieux secours pour l'histoire politique et militaire de l'Espagne. Espérons que M. Menéndez Pidal et ses collaborateurs pourront continuer cette œuvre si bien commencée. Le tome III : *España visigoda*, donnera à M. Gomez Moreno l'occasion de faire connaître au grand public cette période de l'histoire d'Espagne qu'il a étudiée sous tous ses aspects. B. G.

Luciano Serrano, O.S.B. *El obispado de Burgos y Castilla primitiva desde el siglo V al XIII*. Madrid, Instituto de Valencia de Don Juan, 1935, 1936, 3 vol. in-8°, 448, 452, 480 pp., nombreuses planches.

Dom L. Serrano, abbé de Silos, a contribué plus que personne à faire connaître le passé de la Castille. Depuis plus de trente ans, il a publié de nombreux documents relatifs à cette région : collection diplomatique de San Salvador el Moral, cartulaires de l'Infantado de Covarrubias, de San Pedro de Cardeña, de San Pedro de Arlanza, de San Millán de la Cogolla. Grâce aux renseignements fournis par ces pièces d'archives, il était possible de refaire sur nouveaux frais l'histoire de l'ancien évêché de Burgos, sujet qui n'avait plus été repris depuis Florez, dont les deux volumes parurent en 1771 et 1772.

Burgos n'est devenue ville épiscopale qu'au XI^e siècle. Primitivement les évêques résidaient à Oca (Auca). On ne peut déterminer avec précision les limites du diocèse au moment où il apparaît pour la première fois dans l'histoire, à la fin du VI^e siècle. Il faisait partie de la Tarraconnaise et comprenait probablement les anciennes tribus des Murbogos, Autrigones et Pelendones (cf. Cl. Sanchez Albornoz, *Divisiones tribales y administrativas del solar del reino de Asturias en la época romana*, dans le *Boletin de la Academia de la Historia*, t. XCV, p. 394). Après les remous des invasions, le territoire qui dépendait de l'évêque d'Oca-Burgos coïncidait à peu près avec le territoire de l'ancienne Castille. Au XI^e siècle, les évêques

s'appelaient évêques de Castille. L'ouvrage de Dom S., ainsi que le dit le titre, comprend l'histoire religieuse et civile du diocèse de Burgos et de l'ancienne Castille.

L'auteur n'a pas écrit un travail de synthèse ; il a préféré suivre l'ordre chronologique et donner à son exposé la forme d'annales. Ce plan a ses avantages. Toutefois on regrette que Dom S. n'ait pas mis en œuvre d'une manière plus systématique les matériaux qu'il a rassemblés. Certains sujets auraient gagné à être traités séparément. Pour se rendre compte de l'évolution des limites du diocèse, il faut se référer à plusieurs chapitres, et on ne distingue que difficilement les principales phases par lesquelles passa l'évêché avant le XI^e^ siècle.

Dans les chapitres consacrés aux monastères (t. II, c. VI-IX), l'auteur a surtout étudié l'organisation matérielle, la formation du patrimoine et de la propriété ecclésiastiques. De nombreux faux, composés au XVI^e^ et au XVII^e^ siècles, ont singulièrement embrouillé l'histoire des origines de la plupart des abbayes. Les chartes qui relatent ces fondations sont en général sujettes à caution, et les interpolations y sont fréquentes. Aussi longtemps que la critique diplomatique de ces actes ne sera pas faite, il faudra renoncer à retracer les premières années des monastères de la région. Dom S. a traité d'une manière plus sommaire tout ce qui concerne la vie religieuse et littéraire des centres monastiques. Il est vrai que, comparativement au grand nombre de pièces d'archives, le passé ne nous a légué que peu de documents littéraires. Il nous manque un inventaire méthodique des anciens manuscrits qui proviennent de la région de Burgos. Au point de vue hagiographique, la liste des martyrologes, des missels, des bréviaires et des légendiers qui ont été transcrits pour des abbayes ou des églises castillanes, serait d'une grande utilité. Si nous exceptons le fonds de Silos, il semble bien que cette liste ne serait pas très fournie. Presque tous les martyrologes ont disparu. Un des plus intéressants est celui qui est conservé sous la cote 73 dans les archives de la cathédrale de Burgos. Il aurait été écrit au début du XIV^e^ siècle et serait le plus ancien martyrologe du diocèse. La description qui nous en est donnée (t. II, p. 393) est trop sommaire pour qu'il soit possible de se faire une idée exacte du document. C'est un extrait d'Adon avec des additions d'Usuard. Le texte, remarque Dom S., représente le martyrologe propre à l'Église romaine, et a été introduit en Espagne à la fin du XI^e^ siècle, quand la liturgie romaine sup-

planta la liturgie mozarabe. Nous ignorons ce que l'auteur entend par un martyrologe propre à l'Église romaine, au XI^e siècle.

Le chapitre x du tome II est presque tout entier consacré à l'hagiographie du diocèse : elle n'est pas très riche. Les saints, que la tradition présente comme originaires du territoire de l'évêché de Burgos sont peu nombreux : SS^tes Centola et Helena, S. Victor de Cerezo, les martyrs de Cardeña, S^te Casilda, S. Iñigo d'Oña, S. Dominique de Silos, S. Sisebut de Cardeña, S. Lesmes, S. Jean de Ortega. Quant aux textes qui nous en ont transmis le souvenir, ils sont le plus souvent de date tardive et de peu de valeur. A propos de S. Victor de Cerezo, le P. J. de Guibert a montré jadis que la Passion de S. Victor de Césarée en Maurétanie avait servi de source aux hagiographes espagnols. « Il serait hasardeux de conclure, disait-il en terminant, que les fidèles du diocèse de Burgos, à force d'honorer le martyr maurétanien dont ils avaient recueilli la Passion et peut-être même les reliques, l'ont peu à peu transformé en saint local : c'est en étudiant les archives de la cathédrale de Burgos qu'on aurait chance de retrouver avec certitude l'origine du culte de S. Victor de Cerezo » (*Anal. Boll.*, XXIV, 264). Dom S., qui a examiné les archives de la cathédrale, n'a rien trouvé. Il renvoie à l'article du P. de Guibert, mais ne conclut pas. Sans témérité, on peut dire : S. Victor de Cerezo n'est que le double de S. Victor de Césarée.

Le martyre des 200 moines de San Pedro de Cardeña par les musulmans n'est attesté que par des documents suspects. Le plus ancien, dont dépendent presque tous les autres, est une inscription du XIII^e siècle. Récemment M. I. Garcia Rámila a montré qu'on ne pouvait s'appuyer sur ce témoignage (*Los mártires de San Pedro de Cardeña*, dans *Boletin de la comisión provincial de monumentos historicos y artísticos de Burgos*, 1934, p. 97-106). Dom S. cite ce travail, mais sans nous dire s'il en accepte les conclusions, ni s'il faut ranger le massacre des moines de Cardeña parmi les légendes.

Une des plus anciennes mentions du culte rendu à S^te Casilda est omise. Elle se trouve dans un bréviaire de Burgos du XV^e siècle (V. Leroquais, *Les bréviaires manuscrits*, t. III, p. 373). Le calendrier annonce, au 9 avril, *Casille virginis IX lectiones*. Malheureusement, ce bréviaire ne contient pas le sanctoral.

Les églises du diocèse dédiées *in honorem sancti Salvatoris* sont assez nombreuses. Dom S. rappelle à ce sujet que quelques calendriers mozarabes annoncent le 25 novembre : *sancti Salvatoris*. S'agit-il

d'un saint ou de la dédicace d'une basilique placée sous le vocable du Sauveur? On ne sait (cf. *Anal. Boll.*, LIII, 96). Où Dom S. a-t-il lu que les « commentateurs modernes du martyrologe hiéronymien affirment que ce saint est un martyr, appelé *Salutaris* » (t. II, p. 388)?

L'auteur rattache au diocèse de Burgos Ste Oria, qui serait originaire de Villavelayos. La biographie de cette recluse, qui a vécu près de l'oratoire de San Millán de la Cogolla au XIe siècle, ne nous est connue que par le poème de Gonzalo de Berceo, *La Vida de Santa Oria*, dont la source est perdue. Notons que dans le *Santoral Burgense*, ouvrage inédit du mercédaire Melchior Prieto (1631), on rencontre une vie de S. Aurea (Oria). Il serait intéressant de savoir si elle dépend de Berceo (cf. *Revista de archivos, bibliotecas y museos*, t. XLIII, 1922, p. 664-66).

Le dernier tome de l'ouvrage de Dom S. renferme une riche série de documents provenant des archives de la cathédrale de Burgos. On y trouvera également l'édition d'un obituaire conservé dans le martyrologe dont nous avons parlé plus haut. B. G.

Adalbert Josef Herzberg. *Der heilige Mauritius. Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Mauritiusverehrung*. Düsseldorf, Schwann, 1936, in-8°, 140 pp., illustrations (= *Forschungen zur Volkskunde*, Heft 25-26).

On ne cherchera pas dans ce volume, consacré à la diffusion du culte de S. Maurice en pays de langue allemande, la solution du problème tant débattu qui se pose autour d'Agaune. M. Herzberg s'est contenté d'introduire brièvement le lecteur dans son sujet en défendant le « noyau historique » de la *Passio Acaunensium martyrum* d'Eucher ; il ne rencontre pas d'opinions récentes, telles par exemple les hypothèses de Camille Jullian dans la *Revue des Études anciennes*, t. XXII, 1920, p. 41-47.

Après avoir étudié Saint-Maurice en Valais, situé au carrefour de plusieurs routes importantes, comme foyer et comme point de départ de la dévotion, l'auteur analyse celle-ci dans les régions suivantes, qui chacune fournissent une section à son livre : Moselle et Rhin ; Danube et Mein ; Elbe et Saale. Tholey, Cologne, Niederaltaich et Magdebourg jouèrent à cet égard un rôle prépondérant. Grâce à des recherches étendues, bien qu'il n'ait voulu tracer qu'une esquisse, M. H. s'efforce de doser l'apport des divers facteurs de la propagation du culte : l'action personnelle des souverains qui régnèrent sur la Bourgogne, la grand'route fluviale du Rhône, certains

groupes de moines missionnaires, l'épiscopat, les familles nobles, les ordres de chevalerie, etc. Est-il permis d'exprimer ici une crainte ? L'emploi de vocables imposants, tels que Kultdynamik, Kultlinien, Kultsystem, Sakralstrasse et autres, qui se répètent à satiété dans les travaux de ce genre, ne risque-t-il pas de faire souvent illusion ? Nous ne sommes pas entièrement convaincu lorsque, dans le cas d'un saint aussi universellement célèbre, dès le haut-moyen âge, que S. Maurice, on propose les « confraternités » entre monastères comme un des agents des plus efficaces de la diffusion de son patronage. Tant d'autres motifs purement occasionnels suffisent à expliquer la naissance d'une dévotion, qu'il y a très vite, en ce domaine, danger de systématiser à l'excès et perte de temps dans l'élaboration de savantes statistiques. On s'étonne de ne pas voir mettre à profit par M. H. l'article de M. G. Kentenich : *Der Kult der Thebäer am Niederrhein*, paru dans le tome I[er] (1931) des *Rheinische Vierteljahrsblätter* (p. 339-50). Il y a là d'intéressantes suggestions qui méritaient, certes, l'examen dans le cadre de cet ouvrage.

Un chapitre spécial a pour objet les témoignages de la liturgie. Outre les calendriers et les martyrologes, il convient d'interroger aussi les anciennes litanies des saints. A M. H., qui se réserve d'y revenir (p. 123, n. 1), nous signalerons une invocation dans des litanies de Cologne qui datent de la première moitié du IX[e] siècle (*Anal. Boll.*, LIV, 11). M. C.

Alois Selzer, S.V.D. *St. Wendelin. Leben und Verehrung eines alemannisch-fränkischen Volksheiligen.* Saarbrücken, Saarbrücker Druckerei, 1936, in-8°, XXXII-376 pp., 64 pl., cartes.

On pouvait croire que le commentaire du P. Victor De Buck sur S. Wendelin, confesseur au diocèse de Trèves (*Act. SS.*, Oct. IX, 342-351), était assez largement conçu pour un aussi modeste saint local, dont la personnalité nous échappe et que, par déduction, l'on s'accorde à situer au VII[e] siècle. Une mention furtive dans la Vie de S. Magnéric (*BHL.* 5149, c. 31), laquelle passa ensuite dans les *Gesta Treverorum*, et quelques trop rares témoignages liturgiques, voilà en effet tout ce que l'histoire nous a légué sur l'ermite dont le tombeau est honoré dans la petite ville de Sankt-Wendel, l'ancien *Basonis Villare*.

Comment, dès lors, le P. Stelzer a-t-il pu consacrer à ce sujet un peu mince une monographie qui remplit quatre cents pages d'un texte menu

et serré ? Assurément, le travail de la légende et la dévotion populaire, se prêtant un mutuel appui, ont développé de façon extraordinaire la renommée de S. Wendelin, particulièrement invoqué comme protecteur du bétail et des labeurs champêtres. Son patronage est florissant, aujourd'hui encore, en pays de langue allemande, et les pèlerins affluent nombreux tant au Sankt-Wendelsdom qu'à la chapelle de l'ermitage. Cependant, plus d'un lecteur du volumineux ouvrage que nous annonçons, se surprendra, croyons-nous, à répéter le *Ne quid nimis* des anciens. On vise moins ici les résultats de la minutieuse enquête du P. S. sur le culte, le folklore et l'iconographie — une vraie corne d'abondance —, que les chapitres où l'auteur établit, à grand renfort d'érudition, des conclusions presque entièrement négatives, qui s'imposaient dès le début. Voici ses propres paroles : « Es musste mehr gezeigt werden, wer der geschichtliche Heilige nicht ist und sein konnte, denn wer er ist » (p. 59). Pas n'était besoin, pour rejeter au néant une foule de conjectures sans poids, d'asseoir à nouveau les principes essentiels de la critique en matière d'histoire, d'hagiographie, d'onomastique, etc. Il suffisait d'appliquer une bonne méthode. Nous ne saurions nous rallier non plus à la manière adoptée par le P. S. en republiant les textes de la légende (*BHL.* 8845-8846). Publier, c'est rendre les documents plus accessibles aux lecteurs, et non tenter de reproduire toutes les particularités d'un manuscrit quelconque ; sinon, pourquoi ne pas en imprimer un fac-similé, sans plus ? Le P. De Buck, qui s'est servi de la même copie, adressée aux anciens Bollandistes, par Wiltheim, avait été mieux avisé en éliminant les nombreuses majuscules inutiles et en normalisant l'orthographe.

A ces réserves près, nous ne pouvons manquer d'applaudir aux courageux efforts déployés par le P. S. pour rassembler une « somme » aussi complète que possible de tous les éléments qui composent la gloire posthume de S. Wendelin : histoire de son tombeau et de ses reliques ; pratiques de la piété populaire, confréries, hymnes, prières et litanies ; diffusion du nom, statistique, par régions et par diocèses, des quelque douze cent cinquante patronages d'églises et d'autels ; formes diverses de la représentation figurée du saint, d'abord comme moine, ensuite comme pèlerin ou comme ermite, puis encore comme berger, enfin, comme abbé, évêque et fils de roi ; poèmes et récits épiques. Tout cela est successivement passé en revue et classé avec beaucoup d'ordre. L'illustration du volume est riche

et bien venue ; en annexe, on trouve trois grandes cartes dépliantes, qui offrent une vue d'ensemble des patronages.

Aux mentions liturgiques de S. Wendelin, nous en ajouterons deux, qui ont leur prix. Elles se lisent, l'une dans un martyrologe d'Echternach, Paris, lat. 10158 : *et Wendelini confessoris ;* l'autre dans un martyrologe de la cathédrale de Toul, Paris, lat. 10018 : *et Basowillare sancti Wadilini confessoris praecipui et monachi.* Voir H. Quentin, *Les martyrologes historiques*, pp. 236 et 239.

M. C.

Gesta sanctorum Patrum Fontanellensis coenobii. Édition critique par Dom F. Lohier et le R. P. J. Laporte. Rouen, Société de l'histoire de Normandie, 1936, in-8°, xlii-145 pp.

De notables progrès ont été réalisés par la critique depuis l'époque où S. Lœwenfeld édita *in usum scholarum* la chronique des abbés de Fontenelle. Dom Lohier et M. F. Lot, en France, M. W. Levison et son élève A. Rosenkranz, en Allemagne, firent paraître sur les manuscrits et sur les sources du texte une série d'études qui semblèrent décisives. Elles ont été résumées dans un article récent de la *Revue bénédictine* (W. Levison, *Zu den Gesta abbatum Fontanellensium*, 1934, p. 241-64). Une nouvelle édition était ainsi rendue possible, et chacun la souhaitait. M. F. Lot, qui en avait conçu le dessein, se désista courtoisement en faveur d'un moine de Fontenelle, Dom Lohier. Dès avant la grande guerre, celui-ci avait fixé les bases de la réédition ; le malheur des temps et une santé ébranlée le retardèrent dans son entreprise. Après la mort de Dom Lohier, la Société de l'histoire de Normandie confia au P. Laporte, confrère et disciple du défunt, le soin d'achever le travail.

Suivant les intentions de son prédecesseur, qu'il explique longuement dans l'avant-propos, le P. L. a suivi, pour le fond, le manuscrit le plus complet, Paris, lat. 5416A, qu'il appelle le ms. Tournai-Rothelin. Il s'agit, comme on sait, d'une copie, tirée d'un recueil du collège des jésuites de Tournai, et donnée à la bibliothèque du Roi, en 1736, par l'abbé de Rothelin. L'éditeur a conservé cependant l'orthographe d'un manuscrit plus ancien, actuellement au Havre, et provenant de Saint-Wandrille. Il avait été préféré par Lœwenfeld, qui crut même y retrouver l'état primitif des *Gesta*. Rosenkranz démontra dans la suite que la recension du Havre présente un texte lacunaire et que le récit, plus long, de Tournai et de Bruxelles est bien authentique. Le P. L. nous avertit que les identifications des

noms de lieux, dans l'annotation, sont généralement celles de M. F. Lot.

Une rectification à la page XII, note 4, de l'Introduction, où l'éditeur imprime : « La Vie de S. Rembert de Brême par V. d. Driessche semble inconnue aux bollandistes (*Act. SS.*, Feb. I, 561). » Il convient d'ajouter : et pour cause. La Vie de S. Rembert à laquelle il est ici fait allusion est de l'historien Albert Krantz de Hambourg († 1517), qui l'a dédiée à Jacques Driesschius. De ce dernier, Foppens écrit : « Videtur vixisse familiaris Alberto Crantzio, qui illi inscripsit Vitam S. Remberti » (*Bibliotheca belgica*, t. I, p. 512). C'est au cours d'un voyage à Bruges que Krantz rencontra Van den Driessche, alors prieur des Guillelmites en cette ville. M. C.

Marcel et Christiane Dickson. *Les églises romanes de l'ancien diocèse de Chalon.* Préface de Marcel Aubert. Mâcon, Protat, 1935, in-4°, x-360 pp., nombreuses illustrations, plans, carte.

En 1911, le *Bulletin monumental* publia une importante étude sur les édifices romans de l'ancien diocèse de Chalon-sur-Saône. Elle contenait les principaux résultats d'une thèse très remarquée, présentée à l'École des Chartes par Mlle Christiane Malo, depuis Mme Dickson. Sous la conduite de son père, architecte et archéologue de mérite, l'auteur avait souvent parcouru la région. Ses longues recherches personnelles, intelligemment secondées par son mari, enlevé trop tôt à la science, la préparèrent à nous donner une synthèse plus complète, qui prendra rang à côté des travaux similaires de MM. Virey, Oursel, Vallery-Radot. En présentant ce beau livre aux lecteurs, M. Marcel Aubert n'hésite pas à l'appeler un ouvrage définitif.

L'introduction, géographique et historique, au sujet traité, se fonde sur les études de l'abbé Chaume, de MM. Besnard et Bazin, de Mgr Duchesne. On y insiste sur la situation particulière de Chalon, au point de rencontre des routes du nord vers le midi. Les parties de l'ancien diocèse les plus riches en églises romanes sont celles où le relief est le plus accidenté et où la vie rude fournissait moins facilement des ressources pour remplacer les vieux monuments. La plaine, au reste, qui fut toujours une région de passage, a été aussi plus exposée aux ravages de la guerre et des invasions. L'étude des édifices conduit l'auteur à reconnaître que le diocèse de Chalon ne présente pas d'unité architecturale qui lui appartienne en propre.

Enserré partiellement entre les diocèses de Mâcon et d'Autun, il a subi le double rayonnement de Cluny et de Saint-Martin d'Autun. D'autre part, ce manque de programme défini en a fait aussi un terrain propice à des initiatives originales, d'où une réelle variété dans les problèmes de la construction.

Parmi les quelque soixante-dix églises décrites par Mme D., plusieurs retiennent l'attention de l'historien du culte. Saint-Vincent de Chalon avait été placé d'abord sous le vocable de Saint-Étienne. D'après divers auteurs, le changement aurait été opéré en 542, date à laquelle le roi Childebert, revenant d'Espagne, aurait fait don à cette église de la relique de S. Vincent qu'elle possède. M. Pierre Besnard, le plus récent critique des origines de l'Église chalonnaise, s'est prononcé pour une époque antérieure ; il incline d'ailleurs à croire que la cathédrale devait la relique non à Childebert mais à l'évêque Agricol. Notons que S. Agricol († 580) rebâtit l'édifice qu'il décora ensuite de marbres et de mosaïques (Grég. de Tours, *Hist. Franc.*, V, 45). Le nom de ce pontife est encore rappelé plus loin, là où Mme D. étudie l'église de Gourdon. Un pieux reclus, le prêtre Didier, habitait à cet endroit, et Grégoire de Tours lui fit visite. Lorsque Didier vint à mourir, l'évêque Agricol s'occupa de le faire inhumer à Chalon (*In glor. conf.*, c. 85). Sur ce Didier (*Desideratus*) voir *Acta SS.*, April. III, 778. Au point de vue de la toponymie, on peut noter Saint-Boil (*Baudelius*), Saint-Christophe, Saint-Gengoux, Saint-Maurice-des-Champs, Saint-Micaud (*Michael*), Saint-Martin-de-Laives, Saint-Martin-du-Tartre, Sainte-Hélène, Saint-Romain-sous-Gourdon, Saint-Vallerin (*Valerianus*). Et n'omettons pas de signaler, en terminant, la copieuse monographie sur Saint-Philibert de Tournus (p. 314-39). M. C.

Germania sacra. Zweite Abteilung. *Die Bistümer der Kirchenprovinz Mainz.* Erster Band, I Teil : *Das Bistum Bamberg*, bearbeitet von Erich Freiherrn von Guttenberg. Berlin, de Gruyter, 1937, in-8°, VI-328 pp.

Marcel Beck und Heinrich Büttner. *Die Bistümer Würzburg und Bamberg in ihrer wirtschaftlichen Bedeutung für die Geschichte des deutschen Ostens.* Berlin, Weidmann, 1937, in-8°, 391 pp., cartes (= *Studien und Vorarbeiten zur Germania pontificia*, herausgegeben von Albert Brackmann, III).

Wilhelm Deinhardt. *Frühmittelalterliche Kirchenpatrozinien in Franken. Studien zur Frühgeschichte der Diözesen Bamberg und Würzburg.* Erlangen, Palm und Enke, 1933, in-8°, X-165 pp.

Id. *Dedicationes Bambergenses. Weihenotizen und Urkunden aus dem mittelalterlichen Bistum Bamberg.* Freiburg i. Br., Herder, 1936, in-8°, xv-133 pp. (= *Beiträge zur Kirchengeschichte Deutschlands*, I).

La cité épiscopale de Bamberg et sa voisine Wurzbourg viennent d'être l'objet de plusieurs études convergentes, entreprises presque simultanément par des érudits de valeur. Il ne s'agit pas ici, en effet, d'ouvrages de circonstance, publiés à la faveur de quelque événement passager. Tels de ces livres ont subi une longue maturation, notamment l'important volume que M. von Guttenberg a préparé pour la collection *Germania Sacra*. On connaît les nombreuses publications antérieures de l'éminent archiviste sur les origines ecclésiastiques et politiques des territoires qui forment le bassin supérieur du Mein. Les lecteurs trouveront un réel profit à confronter les théories de M. v. G., avec celles des collaborateurs de M. Brackmann, qui ont étudié les mêmes problèmes dans les *Studien und Vorarbeiten zur Germania pontificia*. Si les deux collections diffèrent sensiblement par leur cadre et leur méthode, elles se prêtent néanmoins un contrôle mutuel.

Ce qui frappe aussitôt, dans le premier tome consacré par M. v. G. à Bamberg, c'est l'extrême abondance de la documentation. Documents d'archives, il est vrai, bien plus que récits de chroniqueurs ou renseignements d'annalistes contemporains. En fait d'hagiographie, les historiens de l'empereur Henri II, de S^te^ Cunégonde et de l'évêque Otton de Bamberg ont été fréquemment interrogés. Quant aux catalogues épiscopaux, ils sont de date relativement récente. Sur ces divers documents, M. v. G. nous donne toutes les précisions désirables ; le dépouillement placé en tête de l'ouvrage montre assez la masse des informations, demeurées en grande partie manuscrites, qu'il a fallu passer au crible. Le classement méthodique des sources est suivi d'un large aperçu historique (p. 29-92), qui précède lui-même les notices, à la fois détaillées et succinctes, de tous les hauts dignitaires de l'église (Hochstift) de Bamberg, depuis les origines jusqu'au XVI^e^ siècle. Le tome suivant est réservé à l'étude de l'organisation paroissiale, juridique et administrative du diocèse ; il sera complété par un index général.

Le territoire des anciens comtes de Bamberg, revenu au fisc royal au début du X^e^ siècle, puis cédé par Otton II au duc de Bavière, Henri le Querelleur, avait été donné ensuite en « Morgengabe » par le fils de celui-ci, le futur Henri II, à son épouse Cunégonde.

Le projet d'ériger un siège épiscopal dans cet apanage de sa jeunesse remonte aux premières années du règne d'Henri. Dès 1007, ce plan était réalisé. La bulle de Jean XVIII est du mois de juin de cette année ; le synode de Francfort, avec le sacre du premier évêque, Eberhard, se tint le 1er novembre. Ici la discussion s'ouvre, pour établir quels furent les vrais mobiles des tractations royales. Le langage protocolaire des chartes n'y suffit évidemment pas, ni les relations de la chronique édifiante. Motif de dévotion personnelle, joint à une prédilection pour Bamberg ; certitude chez le prince de n'avoir jamais d'héritier direct de son mariage avec Cunégonde ; thème de l'apostolat chrétien à promouvoir auprès des Slaves ; persévérance dans un système politique bien « ottonien », qui s'appuyait sur des pouvoirs d'Église pour réduire la puissance des seigneurs laïques ; voilà tout un faisceau de motifs qu'on peut faire entrer en ligne de compte. Le dessein politique, en l'occurrence tenir en échec l'influente maison de Schweinfurt, semble à M. v. G. avoir joué un rôle essentiel. A cette manière de voir, M. Büttner, traitant longuement le même sujet dans les *Studien und Vorarbeiten* (p. 181-245), oppose une thèse plus nuancée, où la raison politique n'est nullement rejetée dans l'ombre, mais où l'action contre les comtes de Schweinfurt perd tout caractère prépondérant. A côté des mobiles personnels et religieux, que M. v. G. au reste n'entendait pas exclure, il met l'accent sur les visées colonisatrices qui, chez Henri II, s'harmonisaient avec un plan de défense contre les ennemis de l'extérieur. Le nouveau diocèse, dont le territoire était, en majeure partie, emprunté à Wurzbourg et partiellement aussi à Eichstätt, posséda dès l'origine trente-et-une paroisses (Urpfarreien). Plusieurs, consacrées à S. Martin, remontent à la période mérovingienne ; d'autres, les « Slavenkirchen », furent fondées sous l'impulsion de Charlemagne ; d'autres enfin, érigées plus tard par Wurzbourg, sont reconnaissables au patronage de S. Kilian. A la Réforme, on comptera 190 églises paroissiales proprement dites, dont 105 passeront au protestantisme. Ne fermons pas le volume sans signaler aux lecteurs les pages très denses où il est traité de S. Otton, huitième évêque de Bamberg (1102-1139) et apôtre des Poméraniens.

Près d'un quart de siècle s'est écoulé depuis que nous avons annoncé le premier volume des *Studien und Vorarbeiten zur Germania pontificia* (cf. *Anal. Boll.*, XXXIII, 85). Précédant le tome II, qui est réservé à une publication ultérieure, le troisième a été consacré

aux diocèses des marches de l'Est, Wurzbourg et Bamberg. M. Brackmann, qui a lui-même étudié ces problèmes d'expansion politique et religieuse dans un mémoire de l'Académie de Prusse (*Reichspolitik und Ostpolitik im frühen Mittelalter*, Berlin, 1935), a signé la préface du présent ouvrage. Celui-ci se partage en deux sections, rédigées, la première par M. Beck, la seconde par M. Büttner, et enrichies, l'une et l'autre, d'annexes, de pièces justificatives et de cartes. Si les points de vue économique et politique dominent dans ce livre, l'aspect religieux n'est pourtant pas négligeable. Parmi les sources de tant de fondations de monastères, les textes hagiographiques ne manquent pas ; leur témoignage est, à l'occasion, invoqué et discuté. Ainsi, pour Ansbach, la *Vita Gumberti* et la *Vita Hariolfi ;* pour Neustadt et Homburg, la *Vita Burchardi*. Notons que, dans un « Exkurs » (p. 168-73), la date de la mort de S. Burchard, premier évêque de Wurzbourg, est retardée par M. Beck d'environ vingt ans. Le monastère d'Amorbach se réclamait de S. Pirmin. La Vie du saint n'en fait pas mention (cf. *Act. SS.*, Nov. II, 1, 20) ; la *cella* d'Amorbach paraît à M. B. antérieure à S. Boniface et au siège de Wurzbourg. Il va sans dire que les Vies de S. Henri II et de S. Otton ont été à nouveau mises largement à profit, dans la section où M. Büttner examine ce qu'il appelle la « kolonisatorische Aufgabe der Bamberger Kirche ». Les fondations monastiques de l'évêque Otton I[er], importantes et nombreuses, sont étudiées sous cet angle spécial.

On a fait allusion ci-dessus à des patrons d'église caractérisant certaines étapes de l'évolution ecclésiastique d'une contrée ; ainsi, en Franconie, Martin et Kilian. Nos lecteurs n'ignorent pas que ce genre de recherches et de statistiques exige un doigté très délicat et une méfiance toujours en éveil à l'égard des systèmes préconçus. Les diocèses de Bamberg et de Wurzbourg ont depuis quelques années un spécialiste de ces études, en la personne de M. W. Deinhardt. Dans un récent article : *Patrozinienkunde*, publié par l'*Historisches Jahrbuch* (t. LVI, p. 174-207), M. D. s'est rangé, pour les principes, à l'avis du P. Delehaye, dont il recommande les pages parues ici même sous le titre *Loca Sanctorum*. Mais, auparavant, M. D. s'était déjà fait la main à ces travaux. Il y a quatre ans, il imprima, sous les auspices du vicariat général de Bamberg, un ouvrage d'ensemble sur les patronages anciens des églises de Franconie. On pourrait utilement confronter les résultats obtenus avec les listes dressées

naguère par M. F. Hiller, dans un livre sur les patrons du diocèse de Bamberg qui a été annoncé dans ce Bulletin (LI, 161).

Nous insisterons davantage sur une récente initiative de M. D. Ses *Dedicationes Bambergenses* inaugurent une collection nouvelle et ouvriront sans doute la voie à des recueils similaires. Il s'agit d'une sorte de petit *corpus* des textes qui se rapportent à la consécration des lieux de culte et à la déposition des reliques. Ces témoignages, comme on sait, sont de tout genre, depuis les simples notices (*Notitiae* ou *Notae dedicationum*) telles que les *Monumenta Germaniae* en ont reproduit un grand nombre, et les inscriptions, jusqu'aux chartes circonstanciées, instruments épiscopaux, donations, procès-verbaux, lettres d'indulgence, récits hagiographiques proprement dits, etc. Pour Bamberg, M. D. a réuni de la sorte 203 numéros, tant en latin qu'en langue vulgaire, dont plusieurs étaient inédits, et il se défend d'avoir prétendu réaliser un dépouillement complet. Assurément, il y a là beaucoup d'utiles indications à récolter sur l'expansion du culte des saints en ces régions, du XI^e^ au XV^e^ siècle. La série des textes s'ouvre, il est vrai, de façon assez malencontreuse. Le n° 1 est le récit d'une déposition des reliques de S. Cyriaque dans un oratoire de Bamberg, en 965, par l'empereur Otton le Grand ; M. D., après nos prédécesseurs, détermine le caractère apocryphe de la pièce. Le n° 2, par contre, nous instruit en détail sur la consécration de la cathédrale de Bamberg et de ses huit autels, le 6 mai 1012.

Il convient qu'en un pareil ouvrage, bourré de noms propres, parfois estropiés, des soins particuliers soient apportés à la confection d'une table générale. Celle qui termine le présent volume n'est pas de tout point parfaite. Si M. D. a préféré ne pas identifier ni même redresser certains noms, il devait du moins faciliter la consultation par des graphies normales et des rappels. Or, on doit chercher, par exemple, Mauritius sous *Moriz*, Crescentius sous *Kreszentius*, Crispinus sous *Krispin*, tandis que *Marcilla*, *Elogius*, *Etriatius*, *Vibusius*, *Alina*, *Lunilla* et d'autres présentent une physionomie pour le moins énigmatique. Page 126, l'auteur n'aurait pas dû confondre sous une même rubrique Livinus (n^os^ 92, 131, 145) et Linus (n° 72) ; les mentions de ces deux saints se laissent aisément distinguer par le contexte. Enfin, p. 218, la rubrique *Thebäer* (*Mauri*, *Zehntausend Ritter*) correspond-elle à chacune des nombreuses références indiquées ?

M. C.

Henri VAN ROOYEN, kruisheer. *Theodorus van Celles. Een tijds- en levensbeeld.* Cuyk, Van Lindert, 1936, in-4°, 248 pp., illustrations.

Un cadre ouvré avec art et agrément, mais qui ne retient, hélas, qu'une image dessinée en traits fugitifs et peu sûrs, tel est ce livre. De l'aveu même de l'auteur, dont le loyal avant-propos marque bien les hésitations, c'est une tâche ingrate d'évoquer un personnage sur qui les documents contemporains font défaut. On demeure confondu lorsqu'on apprend que la source principale où il a fallu puiser pour connaître le fondateur des Croisiers, est un chroniqueur du XVII^e siècle, Russelius. Que serait-il advenu si le P. van Rooyen n'avait pas eu confiance dans le sens critique de cet écrivain ? La notice de Théodore de Celles, une des dernières que le regretté Dom Berlière ait préparées pour la *Biographie Nationale* (XXIV, 755), ne compte que peu de lignes, et la forme en est fréquemment dubitative. Dans un ouvrage sur les établissements des Croisiers en pays rhénan (cf. *Anal. Boll.*, LII, 464), M. Haass a, lui aussi, glissé assez rapidement sur le problème des origines. On regrettera vivement, une fois de plus, cette carence de nos annalistes du XIII^e siècle à l'endroit d'un fils du terroir mosan, après avoir parcouru le livre si bien écrit et si agréablement illustré du P. v. R. La publication est destinée à commémorer le 700^e anniversaire de la mort du fondateur, que la tradition fixe au 18 août 1236.

Nos prédécesseurs ont consacré quelques mots d'éloge à Théodore de Celles dans le commentaire de S. Hadelin (*Act. SS.*, Febr. I, 366). Ils l'appellent « vir pius ». Le titre de bienheureux, qu'on lui donne communément, ne s'appuie en effet sur aucun culte reconnu.

M. C.

Cunibert MOHLBERG. *Katalog der Handschriften der Zentralbibliothek Zürich.* I. *Mittelalterliche Handschriften.* Dritte Lieferung. Zürich, 1936, in-4°, p. 159-342.

Hans FISCHER. *Katalog der Handschriften der Universitätsbibliothek Erlangen.* Band II : *Die lateinische Papierhandschriften.* Erlangen, 1936, in-8°, XXX-700 pp.

C'est par l'inventaire du fonds de Rheinau, riche en recueils liturgiques anciens, que s'ouvre la troisième livraison du Catalogue général des manuscrits de Zurich, due comme les précédentes (cf. *Anal. Boll.*, LI, 423) à Dom Cunibert Mohlberg. Nous y retrouvons, décrits avec soin, plusieurs des livres d'église signalés jadis à l'attention des érudits par L. Delisle dans son *Mémoire* bien connu.

Voici d'abord le vénérable sacramentaire Rh. 30 (n° 397), du VIII^e siècle, dont le calendrier s'apparente à celui de Nivelles ; suivant une antique tradition, S. Fintan aurait apporté ce manuscrit à Rheinau en 851. Le Rh. 43 (n° 410), un autre sacramentaire, qui date du IX^e siècle, a fait l'objet d'une publication spéciale de H. A. Wilson, au volume 49 de la Henry Bradshaw Society. Les lectionnaires, passionnaires et martyrologes sont nombreux. Pourquoi Dom M. ne dépouille-t-il pas toujours en détail les recueils où les textes hagiographiques se trouvent groupés ? Ainsi, le Rh. 5 (n° 372), un légendier qui va d'août à janvier ; M. de Castelmur en a tiré naguère la Passion de S. Placide de Disentis. Les homélies et les hymnes ont été plus favorisées. Si le manuscrit Rh. 81 (n° 449) a été décrit dans toutes ses parties, c'est parce qu'il se présente comme un agglomérat de cahiers d'origine diverse, exécutés au X^e et au XI^e siècles. Son contenu est intéressant ; notons-y une *Vita Verenae*, qualifiée de « texte plus ancien que *BHL.* 8541 ». Par contre, dans Rh. 18 (n° 385), du XII^e siècle, les seuls textes hagiographiques signalés par Dom M. sont ceux qui figurent parmi des additions postérieures au recueil ; ainsi, les derniers chapitres d'une *Vita Findani*, laquelle, nous l'apprenons à la faveur de cette circonstance, se lit plus haut, dans le corps du lectionnaire. Sur S. Fintan, le patron local, qui vient d'être nommé, on trouve partout à glaner dans le fonds de Rheinau. Un ancien témoin du sanctoral de cette abbaye se trouve dans le Rh. 102 (n° 472) ; c'est un calendrier du IX^e siècle. Le plus important martyrologe du fonds est, sans conteste, le Rh. hist. 28 (n° 566), un abrégé de l'hiéronymien, provenant de Reichenau (*Comm. martyr. hieron.*, p. XII). Prêté à Rheinau peu avant la sécularisation, il est entré à Zurich avec les manuscrits de ce monastère. Outre ceux-ci, Dom M. a dépouillé, dans le même fascicule, les volumes propres de la Zentralbibliothek, où nous remarquons le passionnaire Z XIV 19, du XII^e siècle et le Z XIV 26, qui contient la Vie de S. Germain d'Auxerre par Constantius, transcrite au IX^e/X^e siècle. Viennent ensuite, en nombre plus restreint, les manuscrits du Schweizerisches Landesmuseum, du Kunstgewerbemuseum et des Archives de l'État. Une quatrième et dernière livraison se terminera par les Tables générales.

On peut se poser la question — et M. Stollreither, le directeur actuel de la bibliothèque d'Erlangen, se l'est posée — s'il vaut la peine de consacrer un temps précieux et des ressources considérables à décrire tous les manuscrits sur papier d'un fonds important. De-

vant le résultat des patients travaux de son prédécesseur et ami, l'infatigable M. H. Fischer, M. Stollreither a senti s'évanouir ses hésitations. Il est indéniable que plus d'un recueil dont le contenu paraît insignifiant et sans valeur, présente des particularités externes qui lui confèrent quelque intérêt : indications de provenance, notes marginales du copiste, nom du donateur, échos de la chronique locale, reliure, etc. En outre, la plupart des volumes contribuent à former le miroir spirituel du milieu auquel ils ont appartenu. On ne reprochera certes pas à M. F. d'avoir, dans ses descriptions, épargné les soins du détail. Les diverses tables analytiques qui terminent ce massif répertoire de sept cents pages, en témoigneraient au besoin.

Comme les manuscrits sur parchemin (cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 389), les *codices mixti* et les *chartacei* d'Erlangen sont originaires en grand nombre de l'abbaye cistercienne d'Heilsbronn (« Fons salutis »). D'autres proviennent des bibliothèques margraviales d'Ansbach et de Bayreuth, du couvent des franciscains de St.-Jobst, de l'Université d'Altdorf (Nuremberg). Il y a là surtout des Bibles, des livres de chœur, des traités de théologie et d'ascèse, des homiliaires. En somme, peu d'*hagiographica* qui méritent une mention spéciale. Notons pourtant, dans le n° 518, étudié autrefois par Th. Zahn, diverses recensions des *Acta Iohannis;* dans les n^{os} 542 et 663, des textes sur S. Henri et S^{te} Cunégonde ; la Vie de S^{te} Catherine de Sienne par Raymond de Capoue (n° 661) ; la *Vita Karoli* du pseudo-Turpin et la *Passio Livini* du pseudo-Boniface (n° 589) ; enfin, dans le n° 489, un Miracle de la Vierge dont l'action se situe à Heilsbronn, et que G. Waitz publia jadis d'après un manuscrit d'Ebrach (*M.G.*, Scr. t. XXIV, p. 51).

M. C.

Sankt Liborius, sein Dom und sein Bistum. Im Auftrage des Metropolitankapitels herausgegeben von Paul Simon. Paderborn, Bonifacius-Druckerei, 1936, in-8°, 423 pp., nombreuses illustrations.

Parmi les textes hagiographiques particulièrement dignes d'attention que le P. Albert Poncelet découvrit autrefois dans le manuscrit 167 d'Avranches, on n'a pas oublié le récit original et contemporain de la Translation de S. Liboire à Paderborn en 836 (*BHL.* 4911 b). Notre regretté confrère analysa et publia cette relation, œuvre d'un prêtre nommé Idon (*Anal. Boll.*, XXII, 146-72). L'année 1936, ramenant pour la 1100^{e} fois le souvenir de l'événement qui donna au diocèse de Paderborn un patron nouveau, bientôt célèbre, a été marquée par des fêtes jubilaires et par la publication, sous les aus-

pices du chapitre métropolitain, d'un recueil d'histoire et d'archéologie. Ce beau volume, abondamment illustré, contient une vingtaine d'études, d'inégale étendue, signées par des érudits locaux, dont plusieurs sont avantageusement connus.

En tête de l'ouvrage on trouve une brève notice sur S. Liboire, rédigée en français par le premier vicaire-général du Mans, M. Georges Coulon. Elle est suivie d'une autre, en langue allemande, par M. H. J. Wurm, qui a traité aussi des origines de l'évêché de Paderborn. Le culte de S. Liboire dans les limites du diocèse est ensuite l'objet d'une enquête détaillée de M. F. Schröder, tandis que certains points de liturgie, notamment le formulaire de la messe du saint à travers les âges, sont examinés par M. J. Brinktrine. Le même auteur pose plus loin, p. 89-94, un problème hagiographique, qu'il était moins indiqué de résoudre dans le cadre de ce recueil : *Ein Vorgänger des heiligen Liborius, der erste Bischof von Le Mans als orthodoxer Heiliger.* Il s'agit de S. Julien et de sa renommée en pays russe. M. C. Völker a, pour sa part, décrit les nombreux aspects du folklore religieux de Paderborn (p. 121-203).

Il convient de signaler moins brièvement une étude de première main, consacrée par M. C. Honselmann à un calendrier, en usage au début du XI^e^ siècle, et dont il nous donne le texte intégral : *Ein Festkalender des Paderborner Domes aus der Zeit Meinwerks* (p. 95-120). On savait par les *Acta SS.* (Oct. III, 172) que la copie d'un calendrier de Paderborn due aux soins du jésuite Jean Grothaus avait été adressée aux anciens bollandistes par le P. Gamans. De l'original, conservé autrefois à Neuenheerse, toute trace s'est perdue. La copie semblait, elle aussi, irrémédiablement égarée, lorsque M. H., qui l'avait vainement recherchée à l'étranger, finit par la découvrir à Paderborn même, dans la bibliothèque de la Société d'archéologie. Une note de Gamans, l'apostille de Janninck et les marques habituelles du Musée bollandien s'y lisent encore. Le manuscrit, après la dispersion des hagiographes, était passé en Angleterre, où il fit partie de la collection Phillipps. C'est en 1911 qu'il fut acquis à Londres, pour le compte des archéologues de Paderborn. Le calendrier présente un réel intérêt, et M. H. a bien mis en lumière la valeur documentaire de certaines mentions au point de vue de la liturgie locale. Notons d'abord la fête de S. Liboire, au 23 juillet, comme fête principale du diocèse, avec vigile et octave ; dès le XI^e^ siècle, elle avait donc supplanté celle d'un patron antérieur de la

cathédrale, S. Kilian. Au Mans on avait emprunté, en outre, le culte des saints évêques Pavace, honoré le 24 juillet, et Turibe, commémoré le 25 août. A ces deux dates, figure aussi un évêque Gundanisolus, dont le nom se rencontre au chapitre 13 de la *Translatio*, mais dont le culte ne s'est pas conservé au Mans, si jamais il y a existé ; il semble, en effet, qu'il y ait eu méprise, en l'occurrence, de la part des clercs westphaliens. Sur cet énigmatique Gundanisolus, M. H. ne fournit pas de renseignements nouveaux ; on peut consulter à son sujet Busson et Ledru, *Actus pontificum Cenomannis in urbe degentium*, pp. xlviii, 331. A signaler encore, dans le calendrier, les fêtes des S^tes^ Saturnine (20 mai) et Helmtrude (31 mai), toutes deux à Neuenheerse, de S^te^ Liutrude (22 septembre), de S^te^ Pusinna (23 avril), de S. Mainulphe, fondateur de Böddeken (5 octobre). S. Landelin, dont, suivant la tradition, le diocèse reçut des reliques sous l'évêque Badurad, est commémoré le 28 novembre.

Dans la seconde partie du recueil, la part prépondérante revient à l'archéologue A. Fuchs. Il rend compte des fouilles qui ont été faites à la cathédrale de Paderborn et aux alentours depuis 1907 (p. 207-36), esquisse l'histoire du trésor (p. 299-354), et décrit la chapelle de Saint-Liboire érigée sur le Liboriberg (p. 411-19). Parmi les contributions des autres collaborateurs, nous signalerons seulement l'utile inventaire dressé par M. F. Jansen sous le titre : *Der Paderborner Domdechant Graf Christoph von Kesselstatt und seine Handschriftensammlung* (p. 355-68). Le nom de Kesselstatt est revenu à maintes reprises dans notre catalogue des manuscrits hagiographiques de la cathédrale de Trèves. M. C.

Eduardus Kurtz, Franciscus Drexl. *Michaelis Pselli scripta minora magnam partem adhuc inedita*. Vol. I. Milano, « Vita e Pensiero », 1936, in-8°, xix-513 pp. (= *Orbis Romanus*, 5).

L'étonnant polygraphe que fut Michel Psellos (1018-1078) a laissé un héritage littéraire si considérable qu'on y relève encore de nos jours plusieurs vingtaines de pièces inédites ou publiées d'une manière insuffisante. L'érudit byzantiniste, Ed. Kurtz, que nos lecteurs connaissent bien (cf. *Anal. Boll.*, XXVII, 28-34 ; *Indices in t. XXI-XL*, p. 201 ; *Subsidia hagiogr.*, n° 14, p. vi), avait entrepris de réunir en un recueil tous les *Scripta minora* de Psellos, à l'exception seulement de ceux qui étaient déjà accessibles dans une édition satisfaisante. Après la mort de ce savant, survenue à Riga en juil-

let 1925, c'est un collaborateur assidu de la *Byzantinische Zeitschrift*, M. Drexl, qui a assumé la lourde tâche de revoir la copie et d'en surveiller l'impression. Il s'est acquitté de ce travail avec un soin minutieux ; outre un certain nombre de corrections au texte grec, nous lui devons aussi des index développés, qui rendront d'excellents services. Enfin, le premier volume du recueil, qui en comptera deux, vient de voir le jour, sous les auspices de l'université catholique de Milan, dans une nouvelle « Biblioteca di testi medievali » intitulée *Orbis Romanus*. Les 52 pièces qui nous sont présentées dans ce volume sont réparties en deux groupes : 34 *orationes* et 18 *dissertationes*. Laissons de côté ces dernières dont l'intérêt est surtout exégétique, théologique ou philosophique. Parmi les « discours » nous rencontrons le fameux acte d'accusation contre Michel Cérulaire, déjà publié par M. L. Bréhier. C'est, de beaucoup, le plus étendu de tous les opuscules réunis ici : à lui seul, il occupe près de cent pages.

Les nos 15-19 se rapportent plus directement à l'hagiographie. C'est d'abord l'homélie sur l'Annonciation, dont le P. Jugie a fourni l'édition princeps en 1922 (cf. *Anal. Boll.*, XLI, 441). Viennent ensuite l'éloge et l'office de Syméon Métaphraste (*BHG.* 1675 ; L. Petit, *Bibliographie des acolouthies grecques*, p. 271). Enfin deux inédits : 1) une lettre-dédicace adressée par Psellos au protosyncelle qui l'avait prié d'exalter la puissance miraculeuse de S. Grégoire le Thaumaturge (p. 142-44 ; le panégyrique que cette lettre devait accompagner semble avoir disparu) ; 2) un sermon sur les Miracles de S. Michel (p. 120-41), tiré du manuscrit grec 672 de la Vaticane.

Dans ce sermon nous n'avons pas affaire, comme on eût pu le craindre, à un tissu de lieux communs sur la grandeur et le pouvoir des anges. Nous n'y trouvons pas davantage une nouvelle version du célèbre miracle de S. Michel à Chonae. Ce que Psellos nous raconte, après un long *πάρεργον* sur les succès militaires de l'empire sassanide au début du vie siècle, c'est l'origine d'un sanctuaire de l'archange près de Nicomédie et une série de prodiges opérés là même ou dans les environs. S'il faut en croire notre auteur, Héraclius, dans son retour triomphal après sa victorieuse expédition en Perse, se serait arrêté en cet endroit pour y rendre grâces au Tout-puissant et à la Vierge, et il y aurait déposé dans l'église la Croix, instrument de sa victoire. Quand il voulut reprendre cette Croix pour la transporter dans la capitale, des signes célestes l'en empêchèrent : les ouvriers ne parvinrent pas à déplacer le précieux Bois et une flamme mystérieuse

sembla embraser tout l'édifice, sans toutefois le consumer. Obligé de renoncer à son projet, l'empereur fit agrandir le sanctuaire de la Vierge, construisit une chapelle en l'honneur de S. Michel, dédia au grand « archistratège » la Croix miraculeuse et en confia la garde à un monastère fondé tout exprès.

Les Miracles rapportés par Psellos sont au nombre de douze. En voici un bref résumé. 1) « Il y a peu d'années » (*οὐ πρὸ πολλῶν τῶν χρόνων*) une crue du Sybaris menaçait d'emporter le pont. On amena la Croix et on invoqua S. Michel : le danger fut écarté. 2) Des chenilles ravageaient la contrée. Les paysans s'adressent à l'archange qui les délivre du fléau. 3) Un enfant possédé du démon est libéré par l'attouchement de la Croix, et S. Michel le retient dans son monastère comme lecteur. 4) L'abbé Aréthas, moribond, se fait apporter par le moine Pierre la Croix de S. Michel. La guérison est instantanée. 5) Un jeune oblat du couvent devient fou furieux. Il lui suffit d'entrer dans le sanctuaire pour être quitte de son mal. 6) Un petit paralytique incurable, Nicétas, est admis par l'abbé dans l'hôtellerie, non pour y être soigné, mais pour être en quelque sorte à portée de la main du « divin archistratège ». Bientôt il est rendu à son père, parfaitement guéri. 7) Constantin, un enfant horriblement difforme et totalement inerte, est déposé par sa mère dans un coin de l'église pendant l'office du premier jeudi de carême. Tout à coup il se dresse sur ses pieds et se joint à l'assistance pour communier. 8) A la suite d'un orage, un paysan venu à Nicomédie pour ses affaires est frappé de folie. On le ramène chez lui dans un état de prostration léthargique. La nuit, un cavalier éclatant de beauté ordonne de le conduire l'ardélai au sanctuaire de S. Michel. L'abbé le place devant l'image de sans change et lui fait des onctions: il recouvre aussitôt la santé. 9) Mouchas insulte le saint et envoie un coup de pied à son image ; sa jambe se roidit, au point qu'il ne peut plus la ramener. 10) « Naguère » (*οὐ πολὺ πρὸ ἡμῶν*) un aventurier du nom d'Euthyme osa dérober la Croix pour la porter à l'usurpateur qui venait de s'emparer du pouvoir. Sur les rives du Sangaris, il s'arrête chez un hôte pieux qui découvre le larcin et s'empresse de restituer au sanctuaire le trésor volé. Il y manquait une pièce. Un possédé va la reprendre chez le voleur et est aussitôt délivré. 11) Nicéphore, le sacristain du monastère, est atteint de paralysie. Il est guéri par l'imposition de la Croix. De même un certain Lazare, tombé en frénésie, retrouve la raison en mettant la tête sous la Croix. 12) Dans une étrange vision, le pieux

serviteur du moine Éphrem entend les doléances d'un moine récemment décédé : parce qu'il a servi l'archange avec trop de négligence, il est maintenant tourmenté par un géant à l'aspect formidable qui n'est autre que S. Michel.

La sèche analyse qu'on vient de lire suffit à montrer, croyons-nous, que plusieurs chapitres du texte mériteraient un commentaire détaillé. Nous ne pouvons songer même à l'ébaucher ici. On nous permettra cependant deux remarques.

La Croix miraculeuse n'est pas, dans l'esprit de l'auteur, la « vraie Croix », emportée de Jérusalem par les Perses et reconquise par Héraclius. Mais certains passages semblent rédigés de manière à laisser planer le doute sur cette distinction, comme si Psellos avait dû ménager les susceptibilités d'un auditoire qui ne connaissait évidemment qu'une Croix d'Héraclius.

La péroraison pourrait bien fournir une indication précieuse sur la patrie de Psellos. Le sermon a été prononcé dans le sanctuaire de S. Michel qui s'élevait, non pas à Nicomédie, comme le croyait Kurtz (voir la note, p. 121), mais apparemment dans la campagne voisine (p. 133, l. 17), à peu de distance d'un fleuve appelé Sybaris (p. 127, l. 18 ; il ne faut sans doute pas confondre ce cours d'eau avec le Siberis ou Hieros, affluent de droite du Sangaris, aux confins de la Galatie). Or, en terminant le récit des miracles, l'orateur s'exclame dans un mouvement d'éloquence : « Ce qui est merveilleux et inouï, ce n'est pas que l'archange opère des prodiges, mais que, de préférence à tout autre, il ait choisi ce temple pour s'y manifester plus volontiers. Les autres villes peuvent être fières de leurs fleuves, de leurs bois sacrés (et ainsi de suite) ; mais notre sanctuaire peut montrer avec gloire le chef même de l'armée angélique, le divin archistratège Michel. J'irai même jusqu'à dire que si une grande capitale avait pour ornement le ciel, nous l'emporterions encore sur elle de toute la grandeur de la nature archangélique. Il est vrai que notre climat laisse à désirer : nos étés sont trop brûlants. Mais la protection de l'archange nous tient lieu de zéphyr et nous préserve des maladies. » De ce passage — et de tous les autres où il se montre si bien au fait des traditions du monastère — ne peut-on pas conclure que Psellos est né à Nicomédie, comme le voulait Krumbacher (combattu naguère encore par MM. Zervos et Renauld), ou du moins qu'il a vécu comme moine dans le couvent de S. Michel proche de cette ville ?

Fr. Halkin.

Hanns Bohatta. *Bibliographie der Breviere. 1501-1850.* Leipzig, Hiersemann, 1937, in-8°, VII-349 pp.

Le présent ouvrage est un répertoire des bréviaires et des diurnaux sortis des presses depuis les débuts du XVI^e siècle jusqu'à l'année 1850. Pour la période antérieure à 1501, on recourra tout naturellement au *Gesamtkatalog der Wiegendrucke*, où l'importante section des bréviaires couvre plus de 500 pages du tome V, paru en 1932.

M. H. Bohatta, dont on connaît les nombreux travaux, avait préludé à celui-ci par sa Bibliographie liturgique du XV^e siècle, son répertoire des missels, qui mettait à jour le catalogue de Weale (cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 118), et, plus spécialement, par la description, en deux volumes, de la riche collection du duc de Parme. L'auteur nous apprend que cette bibliothèque de liturgie, conservée autrefois à Schwarzau en Basse-Autriche, a émigré en bloc chez un antiquaire. On se souvient qu'un catalogue, annonçant la vente, avait été lancé, en 1932, avec un avant-propos de M. Seymour de Ricci.

Dans un répertoire de bréviaires, la distribution classique des matériaux s'imposait : I. Le bréviaire romain ; II. Les bréviaires des Ordres religieux ; III. Les bréviaires des diocèses. Au risque de paraître paradoxal, en parlant d'un inventaire qui compte près de trois mille numéros, nous dirons pourtant notre surprise devant le nombre relativement restreint des diocèses qui ont fait imprimer un bréviaire complet à leur usage. Aussi le désir naît-il spontanément de voir dresser, comme complément à ce volume, une bibliographie des *Officia propria ;* elle serait, croyons-nous, copieuse et variée, et d'un profit documentaire hors de conteste. Il existe, d'ailleurs, des livres liturgiques qu'à première vue on hésite à classer dans l'une ou dans l'autre catégorie. Nous avons sous les yeux un *Breviarium sanctae Capuanae Ecclesiae*, imprimé à Naples en 1828 par Trani ; il contient les offices propres de l'archidiocèse de Capoue, et les leçons y sont fréquemment précédées du texte des psaumes. M. B. ne signale pas ce volume.

Les vieux bréviaires ne se laissent pas toujours facilement dater. Plus que d'autres livres de la prière officielle, ils sont exposés à être fatigués par l'usage quotidien ; fréquemment, lorsqu'ils sont mis au rebut, les premiers feuillets manquent, avec la page-titre. Certains, demeurés en stock chez l'imprimeur, ou à la suite d'une circonstance de caractère litigieux, reçoivent quelque jour un nouveau

frontispice qui porte un millésime plus récent que le privilège ou l'imprimatur. Nous pourrions citer maint exemple parmi les bréviaires cisterciens exécutés à Paris par Sébastien Cramoisy, que M. B. n'a pu recenser tous. Il n'a pas vu non plus un *Breviarium monasticum ad usum PP. Coelestinorum*, dont les caractéristiques sont les suivantes : le frontispice porte « Parisiis, apud Lud. Billaine, 1662 ; un *imprimatur*, sans date, du cardinal Bellarmin, qui décéda en 1621 ; le « fini d'imprimer » est du 13 novembre 1664, date répétée sous l'indication « ex typographia Clementis Gasse ». De même, un *Diurnale Carthusiense* de Paris, datant de 1729 à en croire le titre, porte à la dernière page cette mention : « perfecta est impressio 20 die aprilis 1655 ». Les détails qui précèdent ont été empruntés à la collection liturgique du Musée bollandien. Celle-ci a été largement mise à profit, autrefois, par James Weale, qui a versé ses notes dans l'éphémère périodique *The Ecclesiologist*, publié à Londres en 1888. Sans le savoir, M. B. signale fréquemment, par cet intermédiaire, des *liturgica* de notre fonds. On peut regretter que, dans l'explication des sigles (p. 276), il accompagne le mot *Ecclesiologist* d'une indication tout à fait erronée, en renvoyant au fascicule de février 1850 d'une autre publication anglaise, qui porte le même nom.

Nous croyons répondre à un désir exprimé par M. B. dans sa préface, en lui proposant quelques *addenda et corrigenda*. Outre les bréviaires signalés ci-dessus, voici, pour nos provinces, trois titres qui manquent à sa liste : *Breviarium romanum ad usum Ordinis Carmelitarum discalceatorum*, Anvers, Plantin, 1702 ; *Breviarium canonicorum regularium Ordinis Sanctae Crucis*, Traiecti ad Mosam, ex officina typ. Lamberti Bertus, 1727 ; *Breviarium romano-seraphicum*, Leodii, typis Everardi Kints, 1760. Ces impressions comptent chacune quatre tomes. Pourquoi le bréviaire de Saint-Martin d'Ainay, mentionné dans la section des diocèses (n° 1913), n'est-il pas traité comme bréviaire monastique? Il convient de corriger, p. 216, Loudun en Lodève ; p. 227, Molines en Moulins ; p. 274, Saintonges en Saintes. Enfin, p. 210, le diocèse imaginaire *Leiques* est né d'une confusion ; il faut lire, sans doute : « Bréviaire et missel romain à l'usage des *laïques* (Avignon, 1760) ». On s'étonne de voir figurer la Compagnie de Jésus (p. 131) au nombre des Ordres monastiques.

M. C.

Joseph Greven. *Die Kölner Kartause und die Anfänge der katholischen Reform in Deutschland.* Münster i. W., Aschendorff, 1935, in-8°, xv-120 pp., portrait (= *Katholisches Leben und Kämpfen im Zeitalter der Glaubensspaltung*, VI).

Eugen Ewig. *Die Anschauungen des Kartäusers Dionysius von Roermond über den christlichen Ordo in Staat und Kirche.* Inaugural-Dissertation. Bonn, Leopold, 1936, 80 pp.

C'est par un pieux *In memoriam* que s'ouvre ce volume, dont la publication est due aux soins du professeur Wilhelm Neuss. Nul ne se serait douté, en octobre 1934, que la longue et substantielle notice sur Cologne, insérée par Joseph Greven dans le *Lexikon* de Buchberger, serait l'adieu du distingué savant catholique à sa cité natale et à la vie. La mort le surprit au milieu d'une activité féconde et riche encore de promesses. On connaît les travaux de J. Greven sur les origines du mouvement spirituel des béguines, les *Exempla* de Jacques de Vitry, la *Vita Engelberti* de Césaire d'Heisterbach, la conversion de S. Norbert, le voyage de S. Bernard à Cologne, et maint autre sujet d'hagiographie. Depuis 1926, J. Greven était secrétaire du *Corpus Catholicorum.*

L'ouvrage posthume que nous annonçons réunit divers chapitres sur la vie religieuse à Cologne au temps où la chartreuse Sainte-Barbe y florissait, avec le prieur Pierre Blommeveen (1507-1536), Jean Landsberg († 1539), Thierry Loher, l'éditeur de Denys de Ryckel, Gérard Kalckbrenner, Laurent Surius, etc. Les dernières pages du recueil évoquent la jeunesse de S. Pierre Canisius en ce milieu dévot et l'arrivée des premiers jésuites dans la métropole rhénane.

A l'ouvrage qui précède on peut rattacher la thèse de doctorat que vient de publier à Bonn M. E. Ewig sur les idées politico-religieuses de Denys le Chartreux. On n'attend pas que nous résumions ces exposés, où l'analyse des concepts l'emporte sur celle des faits et qui échappent le plus souvent au cadre de nos études.

M. C.

Fernando Valls Taberner. *El diplomatari de Sant Ramon de Penyafort*, dans *Analecta Sacra Tarraconensia*, t. V (1929), p. 249-304.

Id. *San Ramón de Penyafort.* Barcelona, Editorial Labor, 1936, in-8°, 195 pp., illustrations (= *Colección pro Ecclesia et Patria*).

Faustino D. Gazulla. *La Orden de Nuestra Señora de la Merced. Estudios históricocriticos (1218-1317).* T. I. Barcelona, Gili, 1934, in-8°, 399 pp.

L'important article de M. Valls Taberner sur S. Raymond de Pe-

nyafort, se présente comme la continuation du recueil diplomatique *Raymundiana*, entrepris jadis par les PP. Balme, Paban et Collomb (= *Monumenta Ordinis Fratrum Praedicatorum historica*, vol. VI, fasc. II. Cf. *Anal. Boll.*, XIX, 72 ; XXI, 115). Les documents publiés par le P. Balme et ses collègues se rapportaient aux années 1204-1241. Les trente-six actes édités par M. V. T. appartiennent tous, sauf deux, aux années que S. Raymond passa à Barcelone, après s'être démis du généralat, c'est-à-dire de 1240 à 1275, date de sa mort. Ils montrent le rôle de premier plan que le saint a rempli en Catalogne dans la lutte contre l'hérésie et dans l'organisation des tribunaux de l'Inquisition. On y voit aussi qu'il jouissait de la confiance unanime de ses contemporains. Souvent il est choisi comme témoin ou comme arbitre dans des affaires juridiques.

Depuis que l'article de M. V. T. a paru, une dizaine de nouveaux documents sont venus enrichir le recueil diplomatique de S. Raymond. De la correspondance de S. Raymond avec les religieuses de Santa Maria de Castro, conservée dans les archives du couvent dominicain de Santo Domingo de Caleruega, M. V. T. n'avait pu se procurer que la copie d'une seule lettre (n° 26, 12 juillet 1262). Le P. E. Martinez a dépouillé méthodiquement le fonds de Caleruega. Il a découvert deux autres lettres de S. Raymond à la même communauté, une lettre de la prieure à S. Raymond et la missive par laquelle le provincial des Dominicains engageait les religieuses de Santa Maria de Castro à suivre les conseils donnés par le saint (*Colección diplomatica del real convento de Santo Domingo de Caleruega*, Vergara, 1931, p. 291-302). A Caleruega, on tient les trois lettres de S. Raymond pour des autographes et on les vénère comme des reliques. Le P. Martinez ne nous dit pas si cette opinion est fondée. De son côté, M. Feliu a retrouvé parmi les archives du musée diocésain au séminaire de Barcelone, cinq chartes qui proviennent du monastère de Sainte-Anne. S. Raymond intervient dans ces actes soit comme conseiller soit comme témoin. Le cinquième a pour objet un cas d'annulation de mariage. Le rédacteur donne au saint le beau titre de médecin des âmes : *medicum animarum* (*Diplomatari de Sant Ramon de Penyafort*, dans *Analecta Sacra Tarraconensia*, vol. VIII, 1932, p. 101-109).

Malgré les douloureux événements qui ensanglantent l'Espagne, la biographie de S. Raymond de Penyafort composée par M. V. T. a pu paraître. C'est un modèle du genre. Le style est sobre et clair,

l'information est puisée aux meilleures sources. Il n'est pas jusqu'aux silences du savant auteur qui ne soient révélateurs de la sûreté de sa critique. La plupart des historiens de S. Raymond rapportent que le jeune homme, se rendant à Bologne, vit à Briançon un miraculé. C'était un malheureux auquel des brigands avaient coupé les mains et crevé les yeux. Ayant prié la Vierge, les membres amputés lui furent rendus et il recouvra la vue. Le récit de ce miracle aurait été mis par écrit une soixantaine d'années après l'événement, le 18 août 1271, par S. Raymond lui-même. Le texte a été publié, sans la moindre réserve, par le P. Balme (*Raymundiana*, fasc. II, p. 3-5). Il n'est pas douteux que ce soit un faux. Diago est le premier à le signaler (*Historia de la Provincia de Aragon de la Orden de Predicatores*, Barcelone, 1599, p. 112). Il l'a copié, dit-il, « en el libro de las vidas de los frayles, della que se compuso en tiempo del general fray Umberto ». Il fait probablement allusion au *Liber de Vitis fratrum* de Géraud de Frachet ; mais on chercherait en vain dans ce recueil l'épisode raconté par Diago. Celui-ci a-t-il eu à sa disposition un manuscrit interpolé ? Nous ne saurions le dire. La relation attribuée à S. Raymond n'est qu'un *exemplum* de la Vierge démarqué (Cf. Alfonso el Sabio, *Cantigas de S. Maria*, nº 146).

S. Raymond de Penyafort a joué un grand rôle dans l'origine et l'établissement de l'Inquisition en Catalogne et il fut souvent appelé à prendre part aux controverses qui mettaient aux prises juifs et chrétiens. L'une d'elles est demeurée célèbre, celle du dominicain Pablo Cristiá, juif converti, avec Moises ben Nahman, plus connu sous le nom de Bonastrug. S. Raymond y assistait (1263). De part et d'autre on chanta victoire. Deux ans plus tard, Bonastrug, accusé par les dominicains de répandre des doctrines impies, devait se justifier devant le tribunal de l'Inquisition. Le rabbin juif protesta avec force, disant qu'il avait été autorisé à défendre ses doctrines en toute liberté devant l'assemblée et qu'on lui avait promis que ses réponses ne deviendraient pas un prétexte à des poursuites judiciaires. Sa bonne foi avait été surprise et les dominicains avaient agi avec duplicité. M. V. T. ne s'arrête guère à cette phase des démêlés du saint avec les juifs, et s'abstient de porter un jugement sur son attitude au cours de ce procès.

En quelques lignes, trop sobres à notre gré, le nouveau biographe de S. Raymond fait allusion au rôle joué par l'illustre dominicain dans la fondation des Mercédaires (p. 41). Nous aurions souhaité

qu'un historien aussi consciencieux que M. V. T., qui connaît mieux que personne les archives de Barcelone, exposât avec plus de détail cette question débattue depuis des siècles.

Le P. F. Gazulla, qui à plusieurs reprises s'est efforcé d'apporter quelque lumière sur les origines de son Ordre, reprend ce sujet dans le tome premier de son histoire générale de l'Ordre de *Nuestra Señora de la Merced*. Le premier chapitre, tout entier consacré au sort des captifs pendant le moyen âge, se lit avec intérêt. Il replace bien dans son milieu historique l'œuvre de S. Pierre Nolasque et des religieux de la Merci.

Les chapitres suivants traitent de l'origine de l'Ordre et de sa propagation jusqu'au début du XIV^e^ siècle. Dans une lecture faite en 1921 à l'Académie de Barcelone, le P. G. avait renoncé à défendre l'authenticité du plus célèbre document découvert dans la cassette de fer au XVII^e^ siècle, à savoir le document des sceaux de 1260 (cf. *Anal. Boll.*, XL, 444). Privé de ce témoignage, ne devenait-il pas malaisé de défendre la thèse traditionnelle de l'Ordre au sujet de son origine? Non, disait alors le P. G. ; et dans le second chapitre du présent volume, il nous montre comment il entend prouver historiquement que, grâce à des écrits dont on ne saurait suspecter l'authenticité, il peut maintenir ses anciennes positions. Ces textes, les voici. Au XVI^e^ siècle, le P. Zumel ou Çumel, à la demande du maître général Salazar, fit une nouvelle édition des Règles et des Constitutions des Mercédaires. En même temps, il publiait deux opuscules historiques, intitulés, le premier : *De initio ac fundatione sacri ordinis B. Mariae de Mercede redemptionis captivorum*, le second : *De vitis Patrum et Magistrorum Generalium Ordinis Redemptorum Beatae Mariae de Mercede brevis Historia*. Le P. G. a comparé ces deux ouvrages avec le *Speculum Fratrum* de Gaver (1445) et a remarqué que quelques passages reproduits par Zumel ne se trouvent pas dans Gaver. Ils sont du reste facilement reconnaissables, car ils sont introduits par des formules telles que : *In vetustis quibusdam codicibus reperi*. Ces passages, qui relatent la fondation de l'Ordre, prennent aux yeux du P. G. une valeur exceptionnelle. Le témoignage provenant de ces fragments anciens, continue le P. G., est confirmé par des documents d'archives, à savoir : deux lettres du roi Jaime II, l'une à Boniface VIII et l'autre à Clément V (4 janvier 1301, 20 août 1306), une lettre du roi Pierre IV au pape Innocent V (11 janvier 1358), enfin une lettre de Jaime II aux conseillers de Barcelone (4 mai 1310).

La première de ces lettres avait déjà été publiée par H. Finke (*Acta Aragonensia*, t. I, 1908, p. 113-15). Le P. G. ne cite pas cet ouvrage et il reproduit la lettre ainsi que les trois suivantes d'après les originaux conservés aux archives d'Aragon. Son édition n'est pas sans erreur et la ponctuation en est très défectueuse. On lit dans ces actes que de pieux laïcs, aidés par le roi Jaime Ier, se sont peu à peu organisés en une association stable destinée à racheter les chrétiens, prisonniers des infidèles. La lettre de 1358 contient les indications les plus explicites. Mais nulle part n'apparaît le nom de S. Pierre Nolasque ni de l'évêque de Barcelone ; il n'est pas davantage question de la vision qu'aurait eue S. Pierre Nolasque. En un mot, les quatre pièces sont conçues en des termes généraux, qui ne confirment ni n'infirment les passages que Zumel dit avoir retrouvés dans de vieux manuscrits. Si le P. G. ne peut alléguer d'autres témoignages, l'autorité des *vetusti codices* dont s'est servi Zumel reste très incertaine.

Parmi les documents anciens qui font allusion à la fondation de la Merced, il en est un dont le P. G. s'est ingénié à diminuer la valeur : la *Vita S. Raymundi* (*BHL.* 7070). Elle contient un paragraphe d'après lequel c'est S. Raymond qui aurait eu l'initiative de réunir de pieux laïcs dans le but de racheter les captifs. Or le P. G. prétend qu'on ne peut pas historiquement prouver que S. Raymond ait pris part à la fondation de l'Ordre des Mercédaires. La *Vita S. Raymundi* pose plusieurs problèmes qui n'ont pas jusqu'ici reçu de solution satisfaisante. Qui en est l'auteur ? quelles en sont les sources ? a-t-elle été interpolée ? Le P. G., en des termes assez voilés, incline à croire que la *Vita* n'a pas été rédigée par Nicolas Eymeric ; il suggère que le célèbre inquisiteur aurait introduit dans le texte quelques additions (p. 154). Et on devine que parmi ces additions, il faut ranger le paragraphe relatif à la Merced. A la suite d'un article du P. I. M. de Garganta O.P. (*En torno de los orígenes mercedarios*, paru dans la revue *Contemporanea*, t. VIII, Valencia, 1935, p. 169-79), le P. G. reprend l'examen de la question (*A propósito de unas observaciones a mis Estudios Históricocriticos sobre la Orden de la Merced*, Barcelona, 1935, 74 pp.). Ses affirmations sont beaucoup plus catégoriques : le style de la biographie de S. Raymond, dit-il, est très différent de celui de la *Vita B. Dalmacii Moner*, œuvre qui est sûrement de la plume d'Eymeric ; celui-ci aurait ajouté lui-même le paragraphe qui traite des origines de l'Ordre de la Merci (p. 36-40). En fait, le principal argument du P. G. pour enlever à N. Eymeric la paternité de la *Vita*

S. Raymundi est celui de la différence de style. Il n'est pas décisif, car ainsi que le dit expressément la note placée en tête du texte : *Hic sunt aliqua breviter collecta de sancta vita et miraculis fratris Raimundi de Pennaforti*, la *Vita* n'est pas une biographie proprement dite, mais un recueil où sont réunies quelques données sur la Vie et les Miracles du saint. Il se peut donc qu'Eymeric ait emprunté à des écrits antérieurs les paragraphes dont se compose la *Vita*.

La thèse de l'interpolation de la Vie de S. Raymond de Penyafort par Eymeric a été également défendue par le P. Ramon Serratosa, mercédaire. Dès 1919, il avait publié dans une revue de Madrid, *El Iris de Paz*, un article où sont déjà exprimées des idées très voisines de celles du P. Gazulla. Depuis, le P. Serratosa a repris le sujet dans un mémoire inédit, dont il a bien voulu nous envoyer la copie. La critique, à laquelle le P. Serratosa a soumis le paragraphe litigieux, est plus minutieuse. Les conclusions de son travail ne sont nullement définitives. Pour dissiper les ténèbres qui enveloppent les origines de l'Ordre de la Merced, il n'y a qu'une voie à suivre : dresser le plus méthodiquement possible la liste de tous les documents qui traitent de la fondation de l'Ordre, en déterminer la valeur et en établir le classement. Il est assez inutile de discuter sur des écrits dont on ignore l'origine et l'autorité. Sans vouloir ici entrer dans le débat, notons seulement que la *Vita Raymundi* doit être rattachée à la série des documents qui ont été rédigés en vue de la canonisation. Or ces textes ne sont encore que très imparfaitement connus. Le plus ancien, qui contient l'enquête de 1279, commencée sur l'ordre de l'évêque Arnald de Gurb, doit être tenu pour inédit, car on ne peut se fier au texte publié par Penia (*Vita S. Raymundi de Peniafort*, Romae, 1601 ; cf. *BHL.* 7071 b ; *Anal. Boll.*, XIX, 72-73).

Au sujet des écrits de S. Raymond de Penyafort, signalons l'important appendice publié par St. Kuttner : *Die Schriften des hl. Raymund von Peñafort*, à la fin de son volumineux travail : *Repertorium der Kanonistik*, t. I, p. 438-52 (= *Studi e Testi*, n° 71, Città del Vaticano, 1937). B. G.

Marie de l'Incarnation, *Ursuline de Tours, fondatrice des Ursulines de la Nouvelle-France. Écrits spirituels et historiques*, publiés par Dom Claude Martin, réédités par Dom Albert Jamet. T. III. Paris, Desclée-De Brouwer, 1935, in-8°, 418 pp., illustrations.

Dom Jamet a entrepris de rééditer en six volumes les œuvres de Marie de l'Incarnation. Les deux premiers tomes, parus en 1929 et

1930 (cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 445) étaient consacrés aux écrits spirituels proprement dits de la religieuse : autobiographies, relations de conscience, etc. Le présent volume inaugure la série des lettres qui remplira les deux volumes suivants. En 1681, au lendemain de la mort de l'héroïne, Dom Claude Martin, son fils et premier biographe, publiait cette correspondance d'après les autographes dont la presque totalité a péri. Le peu qui nous en reste nous permet cependant de mesurer la regrettable transformation qu'il a fait subir à l'original, dans le dessein d'en rajeunir le style et de présenter cette œuvre selon le double aspect : lettres historiques, lettres spirituelles. Dom Jamet montre l'arbitraire de cette division et s'efforce de rétablir l'ordre chronologique. Nous avons ainsi les lettres relatives à la préparation à la mission de la Nouvelle-France, allant de 1635 à 1639, suivies des lettres relatives à cette mission même ; notre volume s'arrête à l'année 1644.

Grâce à ce travail de patiente réorganisation, grâce aux notes abondamment distribuées et aux lettres d'autres correspondants intercalées çà et là pour suppléer aux lacunes, il nous est loisible de voir à l'œuvre celle dont nous connaissons déjà la vie intérieure, et de la suivre pas à pas dans son existence de missionnaire postulante, de voyageuse, d'amie, de mère, de supérieure et d'apôtre. Rien de ce qu'offre cette correspondance ne saurait nous laisser indifférents : ni l'aperçu, parallèle aux Relations des Jésuites et conçu dans un même esprit, des débuts souvent sanglants de cette glorieuse mission, ni surtout le contact avec une âme d'espèce si rare. La ferveur qui s'exprime dès le début ne se dément pas un instant dans la suite ; tout contribue à l'augmenter: l'épreuve, la piété des néophytes, la charité de la vieille France, la compagnie de martyrs, les faveurs célestes que certaines phrases nous font soupçonner. Plus d'une fois, au cours de la lecture, on se prend à songer à S^te^ Thérèse. Un seul regret, encore : celui de rencontrer assez souvent les traces du premier remaniement, là où le style si expressif de la religieuse s'interrompt brusquement et fait place à des expressions qui sont d'un autre « grain » et d'un autre esprit.

P. Devos.

Lucas Wadding. *Annales Minorum (1208-1540)*. Ed. 3^a^. Quaracchi-Firenze, 1931-1933, 16 vol. in-4°.

Index universus Annalium Ordinis Minorum de novo congestus. Ibid., 1935, in-4°, XXVIII-755 pp. (= *Annales Minorum*, t. XVII).

Annales Minorum continuati [a variis]. T. XVIII-XXV (*1541-1622*). Ed. 2ª, partim 3ª. Ibid., 1933-1934, 8 vol. in-4°.

Dès son apparition, l'ouvrage principal de Wadding fut accueilli avec faveur et considéré comme un monument irremplaçable de l'historiographie franciscaine. La 1ère édition, qu'on appelle « lyonnaise » bien que le dernier volume ait paru à Rome, fut publiée en huit in-folio, de 1625 à 1654. Sans parler des réimpressions partielles, une seconde édition vit le jour à Rome de 1731 à 1736. Elle était répartie en 16 tomes, auxquels s'en adjoignit bientôt un dix-septième, intitulé *Syllabus universus Annalium* et comprenant trois tables générales (1741). Tout en respectant le texte de Wadding, l'édition romaine l'enrichissait de suppléments, empruntés surtout à l'œuvre du P. Ant. Melissano de Macro et insérés à leurs dates respectives. L'ouvrage primitif s'arrêtait à l'année 1540. Au cours d'un siècle et demi (1740-1886), la continuation des Annales fut assurée par différents successeurs de Wadding, qui publièrent, à intervalles très irréguliers, huit volumes, soit les tomes XVIII-XXV, couvrant une période de 82 ans (1541-1622).

Encore que les t. XIX et XX eusent été réimprimés à Quaracchi en 1899 et 1914, il était devenu quasiment impossible de se procurer une collection complète des *Annales Minorum*. La libéralité de mécènes éclairés a permis de remettre sur le marché cet instrument de travail, aussi indispensable aux historiens de l'Église médiévale et moderne qu'aux franciscanisants de tout pays. La nouvelle édition, qui vient de paraître à l'allure étonnamment rapide d'un volume tous les deux mois, est qualifiée de *tertia* pour les tomes I-XVI, XIX et XX, de *secunda* pour les autres tomes. Comme le propose le P. Bihl, il faudra la désigner sous le nom d'édition de Florence. Car, bien que les feuilles de titre portent la mention « Ad Claras Aquas (Quarrachi) » et que la vente soit réservée au Collegio di S. Antonio à Rome, c'est à une typographie florentine que revient l'honneur d'avoir produit, en moins de quatre ans, ces 25 in-4° à peu près impeccables ; et c'est au couvent d'Ognissanti à Florence que résidait et travaillait, sous la haute direction du P. Jérôme Golubovich, le groupe laborieux des « Editores Waddingiani ».

Non contents de reproduire fidèlement la dernière édition de chaque volume et d'en corriger les fautes d'impression, ces diligents éditeurs se sont appliqués en outre à perfectionner l'œuvre de leurs devanciers. Ils ne pouvaient évidemment songer à une refonte générale : l'idée même de réédition excluait toute retouche notable

au texte. Mais dans les marges et au bas des pages, une série de notes critiques, marquées du sigle E (= Editores), avertit le lecteur que telle opinion de Wadding ou de ses continuateurs n'est plus admissible et le renvoie à une étude ou à un document publié depuis. A la fin de chaque volume (à l'exception des t. XI et XX-XXV), des *Addenda* ou *Additamenta*, d'étendue et d'intérêt variables, apportent un complément précieux aux éditions antérieures. A elles seules, ces additions suffiraient à assurer une supériorité incontestable à la nouvelle édition. Nous ne pouvons mentionner tout ce qu'elles contiennent. En général, ce sont des pièces découvertes naguère et imprimées déjà dans l'*Archivum franciscanum historicum* de Quaracchi ou dans la *Biblioteca della Terra Santa e dell' Oriente francescano* du P. Golubovich. Mais il ne sera pas inutile de signaler brièvement ceux de ces *Additamenta* qui intéressent plus directement nos études.

Aux t. III, p. 621, et IV, p. 620, la date de la mort du B. Luchesius et de son épouse Bona est fixée au 28 avril 1260, comme dans les *Acta SS.*, April. III, 596-97. Au t. V, p. 681-82, est reproduit le diplôme de 1279 par lequel les autorités municipales d'Assise attestent que le corps de S. François est encore intact dans son tombeau, sans qu'aucune parcelle ait pu en être prélevée. La Chronique du frère Jean Elemosi na fournit au t. VI des passages importants, relatifs aux missions de Jean de Mont Corvin et au martyre du B. Thomas de Tolentino et de ses compagnons (p. 670-77). Deux lettres contemporaines sur les martyrs franciscains d'Arzenga et de Thana (cf. *BHL.* 5991, 8257 ss.), publiées en 1922 par M. A. C. Moule, forment plus de la moitié de l'appendice au t. VII (p. 711-19). Au t. XIII, p. 660, la chronologie de la vie de S^te^ Catherine de Bologne est corrigée d'après un recueil jubilaire paru en 1912. Peut-être, à cette occasion, n'eût-il pas été superflu d'attirer l'attention du lecteur sur la rédaction primitive de la *Vita*, éditée naguère dans nos *Analecta* (XLI, 386-416). De même, au t. II, p. 733, à propos de la B^se^ Bona de Pise, annexée indûment au tiers ordre franciscain, la notice extraite d'un ouvrage inédit de l'historiographe Antonio Tognocchi de Terrinca († 1701) aurait pu être rectifiée par un renvoi à la Vie ancienne (*BHL.* 1389) et au commentaire d'Henschenius (*Acta SS.*, Maii VII, 144-64). Enfin le tome XII nous apporte deux documents de valeur sur S. Jean de Capistran : d'abord le récit de la guerre sainte contre les Turcs, rédigé par le frère mineur Jean de Tagliacozzo en 1460 (p. 750-96. Cette longue narration, *BHL.* 4366, a été comparée ici

même, XXXIX, 139-51, avec deux lettres du même témoin et sur le même sujet, mais antérieures de trois et de quatre ans) ; ensuite le bulletin de victoire que le saint animateur de la croisade adressa au pape Calixte III, le 23 juillet 1456, au lendemain de la bataille de Belgrade (p. 796-98).

Seul des 25 volumes publiés sous la direction du P. Golubovich, le t. XVII n'est pas une réédition. Il est nouveau, d'un bout à l'autre. En ses quelque 750 pages in-4°, il contient six index extrêmement riches et très faciles à consulter. Le principal est naturellement le premier : « Index personarum rerumque notabilium ». Il est suivi d'un relevé topographique des couvents des trois Ordres, d'un *Regestum pontificium*, alphabétique et chronologique (les *Annales Minorum* renferment plusieurs miliers de lettres pontificales), d'une liste chronologique des autres documents cités dans le texte et d'une Table générale des vol. I-XVI. Nous avons omis à dessein le troisième index, appelé *hierarchicus*, pour relever ce qu'il présente de tout à fait insolite : on y trouve classés, suivant l'ordre alphabétique des diocèses, tous les prélats franciscains mentionnés dans la *Hierarchia catholica medii aevi* du P. Eubel, même s'ils ne sont pas nommés dans les Annales (dans ce cas, leurs noms sont imprimés en italiques).

A défaut d'une recension développée — d'ailleurs impossible à rédiger — cette description du « nouveau Wadding » suffira, je l'espère, à faire soupçonner quels trésors d'érudition y ont été libéralement mis à notre usage et quelle dette de reconnaissance nous avons contractée à l'égard des « Editores Waddingiani » et de leur vénérable directeur, le P. Golubovich [1].

Fr. Halkin.

Sous le titre *Les Martyrs de Lyon de 177* (Lyon, Vitte, 1936, 102 pp.) M. André Chagny réimprime une étude parue naguère dans la revue lyonnaise *Christus*. Ces pages sont destinées à populariser « la perle de la littérature chrétienne au IIe siècle », comme on a justement appelé la lettre de l'Église de Lyon sur les martyrs de l'an 177. M. C. en donne une bonne paraphrase, accompagnée d'une bibliographie sommaire et de quelques explications historiques.

[1] Le P. A. Chiappini, archiviste de l'Ordre, vient de publier deux volumes nouveaux d'Annales, les t. XXVI et XXVII, sur lesquels nous espérons revenir prochainement.

La plume facile du Dr D. Gorce a déjà écrit plus d'un opuscule de vulgarisation. Dans celui qu'il vient de donner à la nouvelle collection « La Vie intérieure pour notre temps », sous le titre : *A l'école de S. Benoît* (Paris, Bloud et Gay, 1936, 224 pp.), il veut montrer que la Règle bénédictine, charte de perfection des moines, doit être aussi pour les laïcs un guide toujours actuel vers la sainteté de leur état. Le petit livre s'ouvre par un agréable récit de la vie du patriarche d'Occident.

M. André Jurénil, homme de lettres distingué, s'est fait historien pour offrir à sa petite patrie, en évoquant son passé, un hommage substantiel et durable : *Denain et l'Ostrevant avant 1712* (Denain, Amicale Villars, 1936, 335 pp., illustré). Dans cette vaste synthèse, l'élément religieux n'a pas été négligé. Au chap. II, après avoir rappelé les noms qui se rattachent aux origines chrétiennes de la région, l'auteur essaie de se frayer un chemin à travers le taillis des légendes locales. Il paraphrase de la sorte la Vie de S. Audebert, comte d'Ostrevant, d'après le texte publié récemment ici même (LI, 99-116), celle de Ste Reine, son épouse, et de leurs dix filles. Mais il a surtout retenu, comme il s'imposait, les données historiques et liturgiques, mieux attestées, sur Ste Ragenfrède, ou Rainfroye, fondatrice de l'abbaye noble de Denain. Un *erratum* : page 74, « Bibliothèque impériale de Sébastopol » (lisez : de Saint-Pétersbourg).

A Thann, en Alsace, on vénère S. Thibaut (*Theobaldus*), en qui les uns reconnaissent l'ermite Thibaut de Champagne, d'autres S. Ubald de Gubbio. L'historien G. Stoffel a publié en 1875 à Colmar un *Tomus Miraculorum S. Theobaldi*, mais sans y joindre aucun commentaire. Ce texte, qui sous un titre latin est rédigé en allemand, nous donne la chronique du pèlerinage de Thann depuis le début du xve siècle. M. L. Pfleger a été bien inspiré en examinant ces récits, qui méritaient d'être mieux connus, au point de vue des pratiques de la dévotion populaire : *Kulturgeschichtliches und Volkskundliches aus dem Mirakelbuch des hl. Theobald zu Thann* (Extrait du *Jahrbuch der Elsass-Lothringischen wissenschaftlichen Gesellschaft zu Strassburg*, t. X, 1937, p. 31-42). Fait digne de remarque, un grand nombre de ces prodiges ont pour bénéficiaires des gens de mer, venus des côtes du Danemark, du Schleswig, du Mecklembourg, de la Livonie, etc. La Réforme, envahissant les pays du Nord, rendit bientôt de plus en plus rares ces clients du saint.

Aux biographies de S. Philippe Néri dues à l'abbé Ponnelle et à H. E. Schröder, M. V. Magni vient d'en ajouter une, spécialement destinée à ses compatriotes. L'étude *San Filippo Neri, il Fiorentino apostolo di Roma* (Libreria editrice Fiorentina, 1937, 406 pp., portrait) ne recherche point des traits inconnus dans le visage du « Socrate chrétien », pas plus qu'elle ne renouvelle le tracé du cadre historique. L'ancienne Vie de S. Philippe par le P. Bacci et la récente monographie de Ponnelle et Bordet ont fourni à l'auteur la plupart de ses matériaux. Il a su les mettre en œuvre en un récit vivant, agrémenté d'humour à la manière florentine de Philippe. Quinze vieilles estampes, reproduites dans le texte, illustrent les principaux épisodes, historiques ou légendaires, de la vie du saint. L'évocation des « martyrs de la première aube de l'Église, déchirés par les bêtes, brûlés vifs, écartelés, crucifiés » au Colisée (p. 55), comme la mention des autres « dont le sang était recueilli dans les saintes ampoules » (p. 57), étonneront les lecteurs érudits ; peut-être surprendront-elles moins le grand public, auquel s'adressent ces pages.

Jusqu'en ces derniers temps le public de langue allemande ne connaissait la Vie de S^te^ Jeanne de Chantal que par la traduction du livre de Mgr Bougaud, paru en 1851. Depuis cette date, de nombreuses et importantes publications ont en partie renouvelé le sujet. Qu'il suffise de rappeler l'édition des œuvres de S. François de Sales par le monastère de la Visitation d'Annecy, les ouvrages de l'abbé Bremond, les Vies de S^te^ Jeanne de Chantal par le vicomte du Jeu et par E. K. Sanders, et surtout les travaux de M^lle^ E. Lecouturier sur la Mère de Chaugy, première biographe de la Sainte. M^me^ A. Hämel-Stier, qui, depuis plusieurs années, s'intéresse à S^te^ Jeanne de Chantal, a puisé à tous ces travaux pour composer une nouvelle Vie de la fondatrice de la Visitation. Elle est écrite *con amore* et d'une plume alerte. Dans quelques chapitres l'exposé aurait gagné à être présenté dans un style moins oratoire (*Johanna Franziska von Chantal. Ein Lebensbild aus der Wende des 16. Jahrhunderts.* Paderborn, F. Schöningh, 1937, 312 pp.).

La dernière Vie française, à notre connaissance, de Filippo Latini, le fameux escrimeur de Corleone (Sicile), devenu convers capucin sous le nom de Frère Bernard, datait de 1901. Dans cet ouvrage, fort complet par ailleurs, le P. Angélique de Montpellier n'avait pu se résoudre à alléger l'histoire de son héros de certains traits qui tiennent

du merveilleux, mais dont aucun témoignage autorisé ne confirme la valeur. La nouvelle biographie que nous présente le P. Jérôme de Paris, O.M.Cap. *Un prodigieux ascète, le bienheureux Bernard de Corléon* (Paris, Librairie S. François, 1936, 480 pp., 30 pl.), est écrite — le titre en témoigne — dans un but d'édification. L'auteur s'est appliqué néanmoins à ne rien avancer que sur document et il a tenu à n'affirmer « aucun fait extraordinaire : extase, prophétie, miracle, assaut diabolique... qui ne se trouve mentionné dans les dépositions dont le *Summarium* [du procès canonique] nous donne, ou la relation in extenso, ou le résumé authentique » (p. 12). Le lecteur n'oubliera pas de souligner le mot « mentionné ».

Le bienheureux Joseph Marchand, de l'illustre Société des Missions Étrangères, naquit à Passavant, petit village de diocèse de Besançon, le 3 mai 1777, mourut martyr en Indo-Chine, le 30 novembre 1835, et fut béatifié avec 77 autres martyrs par Léon XIII, le 27 mai 1900. Sa vie a été écrite en 1851 par l'abbé Jacquenet, plus tard évêque d'Amiens. C'est un travail de première main, mais dont le style n'est guère en harmonie avec la simplicité d'une existence qui fut un sacrifice continuel, terminé par des supplices effroyables, prévus et héroïquement acceptés. La *Vie du B. Joseph Marchand*, par le P. J. Chauvin, O.P. (Besançon, Imprimerie de l'Est, 1936, 175 pp.) répond mieux à notre goût moderne que l'ancienne biographie ; elle sera lue avec profit et édification.

La thèse présentée par M. C. Wessel, à l'Université de Halle, *Inscriptiones Graecae christianae veteres occidentis* (1936, 30 pp.), est sans doute le début d'un recueil sur le plan des *Inscriptiones latinae christianae* de M. E. Diehl. On nous en présente deux chapitres : *Tituli hominum patriam commemorantes ; Tituli hominum condicionem vitae illustrantes*, comprenant ensemble 178 inscriptions. Ce spécimen donne l'idée d'un travail soigné jusqu'à la minutie. L'usage, que l'on cherche à introduire, de multiplier dans le texte des signes critiques conventionnels (je ne parle pas des parenthèses et des crochets simples), ne favorise pas la lecture et l'intelligence des inscriptions. Deux mots dans le commentaire rendraient autant de services sans distraire continuellement l'attention du lecteur. *Brevis esse laboro, obscurus fio.*

La Scuola di disegno de l'Université de Pavie publie une conféren-

ce de son directeur M. Hermes Balducci, *Basiliche protocristiane e bizantine a Coo* (Pavia, L. Rossetti, 1936, 58 pp.). Il y rend compte des fouilles entreprises dans l'île de Ko (Cos, Stanco), une des îles de la mer Égée. Elles ont donné des résultats intéressants. A l'intérieur de l'île on a pu étudier une basilique près de la baie de Camares ; une autre plus petite près de Cefalo ; non loin de là un ensemble de deux églises de Saint-Étienne ; la basilique de Saint-Paul ; près de la ville de Ko, une basilique à Punta della Sabbia ; la basilique de Saint-Gabriel à Punta delle Forbici, et l'église de Saint-Georges, actuellement la chapelle du cimetière orthodoxe, qui représente un type spécial de baptistère. Ces édifices, construits à diverses époques entre le IV^e^ et le VI^e^ siècle, sont décrits, sommairement sans doute, mais fort clairement, avec toute la compétence de l'architecte et de l'archéologue, au point de vue du plan, de la construction, de l'ornementation. L'exposé, abondamment illustré de planches et de gravures, est partout éclairé par des comparaisons avec des monuments analogues à ceux qui viennent d'être mis au jour.

Quelques jours avant la translation des reliques de S. Émilien, cédées par la cathédrale de Spolète à l'église de Trevi, M. Aurelio Bonaca publia, en une brochure illustrée de 27 pages, une paraphrase de la Passion, *BHL.* 107 : *Il martirio di S. Emiliano vescovo di Trevi* (Spoleto, 1935). Pour démontrer la thèse de l'épiscopat de S. Émilien à Trevi, l'auteur annonce un travail « storico-critico » sur le texte du manuscrit de Spolète. On se demande — ou plutôt, on ne devine que trop — quels arguments seront opposés à la critique serrée de Mgr Lanzoni, *Le diocesi d'Italia* (Faenza, 1927), p. 435-36.

L'Opera delle Biblioteche Francescane, dirigée par les Pères Capucins de Florence, publie une collection illustrée de Vies populaires des membres illustres du Tiers Ordre franciscain. Nous avons reçu les n^os^ 4 et 7 de ces *Glorie del T. O. F.* Le premier est consacré par le P. Anton Maria da Castiglion Fiorentino au B. Pierre Tecelano ou Pettinango de Sienne († 4 ou 5 décembre 1289), dont le culte a été approuvé en 1802 (fête le 16 mars, maintenant le 10 décembre) : *Il santo del silenzio, B. Pietro Pettinaio da Siena* (Firenze, Unione francescana, 1936, 63 pp.). L'auteur n'indique pas ses sources ; il a manifestement paraphrasé la Vie italienne, publiée en 1529 et en 1802, traduction de la légende latine, aujourd'hui disparue, com-

posée par le frère mineur Pietro da Monterone (cf. *Act. SS.*, Mart. III, 51, 244). Il ne discute évidemment pas la valeur de ce texte, dont la donnée fondamentale provient peut-être d'une fausse étymologie (Pettinagno = pettinaio, peignier), comme l'a conjecturé R. Davidsohn, *Geschichte von Florenz*, t. II, 2 (Berlin, 1908), p. 276, n. 1. Cf. *Archivum franciscanum historicum*, t. I, p. 641, et t. XIV, p. 27.

L'autre fascicule de la même série contient une Vie de la fondatrice du Tiers Ordre régulier, la B^se^ Angeline de Corbara, morte à Foligno le 14 juillet 1435 : P. Felice da Porretta, *La B. Angelina di Marsciano, Storia e Leggenda* (ibid., 1937, 63 pp.). Le nouveau biographe, uniquement soucieux d'édification, déclare renoncer à faire œuvre de critique. Il s'en tient, dit-il, à la « tradition », consignée par différents auteurs et notamment par Iacobilli. Le nom de cet écrivain ne constitue pas une garantie suffisante d'historicité. Il faut espérer qu'on retrouvera un jour les manuscrits anciens d'où l'hagiographe de Foligno, peu scrupuleux dès qu'il s'agissait d'ajouter à la gloire de ses illustres concitoyens, prétend avoir tiré tant de récits merveilleux sur la B^se^ Angeline. Le culte de cette fondatrice a été reconnu en 1825 ; la fête se célèbre le 15 ou le 21 juillet.

Le B. Charles de Montegranelli, mort à Venise le 5 septembre 1417, fit partie, lui aussi, du Tiers Ordre de S. François. Mais il est plus connu comme fondateur de la Congrégation des Hiéronymites de Fiesole (cf. *Anal. Boll.* XLI, 467). Dans la notice qu'ils lui consacrèrent, en 1750, parmi les *praetermissi* du 7 septembre, nos prédécesseurs regrettaient de n'avoir pu réunir des preuves décisives de l'existence d'un véritable culte rendu au « bienheureux » ermite. Afin d'obtenir la confirmation de ce culte incertain et de donner ainsi un nouveau patron à ses confrères catéchistes, M. l'abbé Marco Bubbolini vient d'esquisser un « profilo ascetico » intitulé *Il B. Carlo da Montegranelli* (Bagno di Romagna, 1936, 67 pp.). Un détail à relever : après enquête, l'Ordinaire de Florence aurait, en 1736, rendu une sentence autorisant l'exposition, sur l'autel d'un oratoire, du Chef du B. Charles (p. 59-60). Ce renseignement provient de l'ouvrage posthume de G. M. Brocchi, *Vite de' Santi e Beati Fiorentini*, t. II, 2 (1761), p. 207.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

Akinian (N.). *Moses der dritte Tat'ewaci, Katholikos der Armenier und sein Zeitalter.* Wien, Mechitharisten, 1936, 473 pp. En arménien, avec résumé allemand (= *Bibliothèque nationale*, 139).

Id. *Elisäus Vardapet und seine Geschichte des armenischen Krieges.* 2. Teil. Ibid., 1936, pp. 400-806. (= *Bibliothèque nationale*, 140).

Id. *Des Armeniers Simeon aus Polen, Reisebeschreibung, Annalen und Kolophone.* Ibid., 1936, 493 pp. (= *Bibliothèque nationale*, 141).

Aron (M.). *Les Ursulines.* Paris, Grasset, 1937, x-251 pp. (= *Les grands Ordres monastiques*, 24).

Beneševič (V.). *Ioannis Scholastici Synagoga L titulorum.* T. I. München, 1937, in-4°, xxiii-282 pp. (= *Abhandlungen der Bayer. Akademie*, 14).

Bennett (R. F.). *The Early Dominicans.* Cambridge, University Press, 1937, xii-189 pp.

Bessières (A.), S. I. *La Bse Anna-Maria Taigi.* Paris, Desclée, 1936, 279 pp.

Bianchedi (I.). *Il pellegrino della Croce, S. Raimondo Piacentino.* Piacenza, 1936, 106 pp.

Id. *Luci di una stella. Santa Franca dei Conti di Vitalta.* Padova, 1936, 123 pp.

Blatt (F.). *Saxonis Gesta Danorum.* T. II, fasc. 2. Hauniae, Levin et Munksgaard, 1937, in-4°, col. 253-508.

Bonaca (A.). *Il martirio di S. Emiliano, vescovo di Trevi.* Spoleto, 1935, 27 pp.

Bubbolini (M.). *Il B. Carlo da Montegranelli.* Bagno di Romagna, 1936, 67 pp.

Buttignoni (G.). *S. Giusto e gli altri martiri Triestini.* Trieste, Minerva, 1936, 94 pp.

Calvez (H.). *Les grands saints bretons.* Grenoble, B. Arthaud, 1936, 139 pp.

Canivez (J.-M.). *Statuta capitulorum generalium Ordinis Cisterciensis.* T. IV, Louvain, 1936, ix-756 pp.

Capobianco (E.). *S. Amato da Nusco.* Avellino, 1936, 383 pp.

Casolini (F.). *Luca Wadding, l'annalista dei Francescani.* Milano, Vita e Pensiero, 1936, x-282 p.

Cluzel (M.). *Essai sur les Scandinaves et l'Islande au X^e siècle.* Paris, Maisonneuve, 1936, 176 pp.

Collijn (I.). *Vita B. Christinae Stumbelensis ex mss. Petri de Dacia et Johannis Capellani in Stumbel.* Uppsala, 1936, in-4°, xviii-83 pp. (= *Samlingar utgivna av Svenska Fornskriftsällskapet*, ser. II, Bd. 2).

Concilium Tridentinum, t. XI : *Epistularum pars 2^a*, ed. G. Buschbell. Freiburg, Herder, 1937, in-4°, xliv-1058 pp.

Cothenet (A.). *L'humilité d'un fondateur. Le Vén. Jean-Claude Colin et la Société de Marie*, 2e éd. Lyon, Vitte, 1937, 118 pp.

De Paola (F.). *Le sentenze di Sesto.* Testo e versione. Roma, Soc. ed. « Dante Alighieri », 1937, cxxxv-96 pp.

Der Nersessian (S.). *L'illustration du roman de Barlaam et Joasaph.* Paris, de Boccard, 1937, in-4°, 250 pp. et album de planches.

Dictionnaire de spiritualité. Fasc. 6, 7. Paris, Beauchesne, 1937, in-4°, col. 1601-2002 ; 1-240.

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques. Fasc. 55-56 : *Bouillon - Brême*. Paris, Letouzey, 1937, in-4°, 512 col.

Dobbie (E.). *The MSS. of Caedmon's Hymn and Bede's Death Song*. New York, Columbia University Press, 1937, 129 pp.

Doble (G. H.). *Saint Budock*, 2d Ed. Shipston-on-Stour, 1937, 37 pp. (= *Cornish Saints Series*, 3).

Dölger (F. J.). *Antike und Christentum*. Bd. V, Heft 4. Münster i. W., Aschendorff, 1936, p. 225-326.

Dols (J. M. E.). *Bibliographie der Moderne Devotie*, 2. Nijmegen, Centrale Drukkerij, 1937, p. 35-64.

Duncan (L.). *Catalogue of Irish Manuscripts in the Royal Irish Academy*. Fasc. 17 Dublin, 1935, p. 2067-2194.

Ehrhard (A.). *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche*. Fasc. 4, 5. Leipzig, Hinrichs, 1936, 1937, pp. 449-592, 593-717, I-LVIII.

Essabalian (Paul). *Le Diatessaron de Tatien et la première traduction des Évangiles arméniens*. Vienne, Méchitharistes, 1937, 127 pp. En arménien, avec résumé français (= *Bibliothèque nationale*, 142).

Fickermann (N.). *Ueber die metrischen Subskriptionen der Passio Trudperti*. Extr. de *Beiträge zur Geschichte von St. Trudpert*, Freiburg, 1937, 30 pp.

Fidèle de Ros, O. Cap. *Le Père François d'Osuna*. Paris, Beauchesne, 1936, XX-704 pp.

Fives (D. C.). *The Use of the Optative Mood in the Works of Theodoret*. Washington, Catholic University, 1937, XXIII-106 pp. (= *Patristic Studies*, 50).

Fliche (A.). *La Réforme grégorienne*, t. III. Louvain, Spicilegium sacrum Lovaniense, 1937, VII-367 pp.

Frankenberg (W.). *Die syrischen Clementinen mit griechischem Paralleltext*. Leipzig, Hinrichs, 1937, XXXVI-382 pp. (= *Texte und Untersuchungen*, 48,3).

Galdos (R.), S.I. *Un documento interesante acerca de la patria de San Martín de la Ascensión*. San Sebastian, 1935, 22 pp. Extr. de *Revista Internacional de los Estudios Vascos*, t. XXVI.

Garrigou-Lagrange (R.). *Mère Françoise de Jésus*. Paris, Desclée, 1936, 187 pp., illustré.

Gedeon (M. I.). *Μνεία τῶν πρὸ ἐμοῦ. 1800-1863-1912*. Athènes, 1936, 471 pp.

Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens. Bd. VI. Münster i. W., Aschendorff, 1937, 461 pp.

Gessler (J.). *De vlaamsche Baardheilige. Wilgefortis of Ontcommer*. Antwerpen, De Sikkel, 1937, 198 pp., illustré.

Gilbert (O. Cap.). *B. Agnellus and the English Grey Friars*. London, Burns Oates, 1937, XIV-133 pp.

Goyau (G.). *La Congrégation du Saint-Esprit*. Paris, Grasset, 1937, 284 pp.

Graham (R.). *A Picture Book of the Life of Saint Anthony the Abbot*. Reproduced from a manuscript of 1426 ... at Valletta. Oxford, University Press, 1937, in-fol., 144 pp., 66 pl., frontispice.

Guido de Columnis. *Historia destructionis Troiae*. Ed. by N. E. Griffin. Cambridge, The Mediaeval Academy of America, 1936, XVI-293 pp.

Guichart (J.). *S. Vincent de Paul, esclave à Tunis*. Paris, Desclée, 1937, 331 pp.

Hallack (C.). *Saint Philomena Virgin, Martyr and Wonder Worker*. Dublin, Anthonian Press, 1936, 143 pp.

Heschel (A.). *Die Prophetie*. Kraków, Académie polonaise des sciences, 1936, VI-195 pp. (= *Mémoires de la Commission orientaliste*, 22).

Hessen (J.). *Wertphilosophie*. Paderborn, Schöningh, 1937, 262 pp.

Hieronymus a Fellette, O.M.Cap. *De S. Laurentii a Brundusio activitate apostolica ac operibus*. Venetiis, 1937, XXVI-309 pp., 29 pl.

Honnorat (M.). *La tour de Babel et la langue primitive de la terre*. Paris, Maisonneuve, 1936, in-4°, 247 pp.

Jennings (B.). *Michael O Cleirigh Chief of the Four Masters and his Associates*. Dublin, Talbot Press, 1936, 220 pp., illustré.

Jerphanion (G. de). *Les églises rupestres de Cappadoce*. T. II, 1 (Texte). Paris, Geuthner, 1936, in-4°, VIII-385 pp.

Käppeli (T.). *Le procès contre Thomas Waleys O.P.* Roma, Istituto storico Domenicano, 1936, 253 pp.

Knowles (J. A.). *Essays in the History of the York School of Glass-Painting*. London, S.P.C.K., 1936, XV-268 pp., illustré.

Krüger (P.). *Das syrisch-monophysitische Mönchtum im Tur-Ab(h)din ... bis zur Mitte des 12. Jahrhunderts*. Münster i. W., Greve, 1937, 79 pp.

Lamprecht (A.), S.I. *Heilige in Steiermark*. Graz, Verlag Styria, 1936, 48 pp.

Id. *Heilige und Heiligenreliquien in Kärnten*. Klagenfurt, Verlag Carinthia, 1936, 87 pp., fig.

Laurent (M.-H.). *Fontes Vitae S. Thomae Aquinatis*. Fasc. VI. Saint-Maximin, Revue Thomiste, 1937, p. 530-677.

Légaut (M.). *La condition chrétienne*. Paris, Grasset, 1937, XIV-255 pp.

Lexikon für Theologie und Kirche. Bd. IX : *Rufina - Terz*. Freiburg, Herder, 1937, VIII-1056 col., 12 pl., 134 fig.

Longny (J. de). *A l'ombre des grands Ordres. Histoire des huit principaux Tiers-Ordres*. Paris, Desclée, 1937, 376 pp.

Lorenzon (G.). *La basilica dei Santi Felice e Fortunato in Vicenza*. 2e éd. Vicenza, Peronato, 1937, 94 pp., fig.

McCoy (J. C.). *Jesuit Relations of Canada*. Paris, Rau, 1937, XV-348 pp., portr.

McGarry (L.). *The Holy Eucharist in Middle English Homiletic and Devotional Verse*. Washington, Catholic University, 1936, XIX-283 pp.

Maillet-Guy (L.). *Les reliques de S. Antoine en Dauphiné et non en Provence*. Voiteur, 1937, 76 pp.

Mallardo (D.). *Ricerche di storia e di topografia degli antichi cimiteri cristiani di Napoli*. Napoli, Tip. Unione, 1936, 78 pp., plan.

Manandian (A.). *Die Hauptwege Armeniens nach der Peutingerschen Tafel*. En arménien, résumé en allemand et en russe. Érivan, 1936, 278 pp.

Maria Giovanna, O.S.B. *La beata Giovanna Bonhomo*. Brescia, Morcelliana, 1937, 418 pp.

Martin (A. R.). *Franciscan Architecture in England*. Manchester, University Press, 1937, XVI-306 pp. (= *British Society of Franciscan Studies*, 18).

Meersseman (G.). *Laurentii Pignon Catalogi et Chronica*. Roma, 1936, XXII-135 pp. (= *Monumenta Ordinis FF. Praedicatorum*, 18).

Mère Louise-Marguerite Claret de la Touche. Paris, Desclée, 1936, 366 pp.

Monticelli (G.). *Raterio vescovo di Verona (890-974)*. Milano, Bocca, 1938, 400 pp., 3 fig.

Muldowney (Mary S.). *Word-Order in the Works of St. Augustine*. A Dissertation. Washington, The Catholic University, 1937, xxiv-155 pp. (= *Patristic Studies*, 52).

Nitze (W. A.). *Le Haut Livre du Graal. Perlesvaus*. Vol. II. Chicago, University Press, xiii-398 pp., fac-similés.

Nurmela (T.). *Le sermon en vers de la Chasteé as nonains de Gautier de Coinci*. Helsinki, 1937, 225 pp.

O'Connell (J. R.). *The Blessed Oliver Plunkett*. Dublin, s.a., in-12, 40 pp.

O'Connell (P.). *The Diocese of Kilmore*. Dublin, Browne and Nolan, 1937, lxiv-580 pp.

Origenes *Werke*, X : *Matthäuserklärung*, I, 2. Leipzig, Hinrichs, 1937, pp. 305-704 (= *Die Griechischen Christlichen Schriftsteller*, XL, 2).

Peterson (E.). *Le mystère des Juifs et des Gentils dans l'Église*. Paris, Desclée, 1935, ix-103 pp.

Pickman (E. M.). *The Mind of Latin Christendom*. London, Oxford University Press, 1937, xi-738 pp.

Poplatek (J.). *Błogosławiony Andrzej Bobola*. Kraków, Nakładem wydawnictwa Apostolstwa Modlitwy, 1936, 331 pp., illustré.

Rushforth (G.McN.). *The Windows of the Church of St. Neot, Cornwall*. Exeter, Pollard, 1937, 43 pp., 12 pl.

Saroukhan (A.) *La Belgique et les Arméniens. Étude historique et bibliographique*. Vienne, Mékhitharistes, 1937, 253 pp. En arménien (= *Bibliothèque nationale*, 143).

Sbaralea (Io. H.). *Supplementum... ad Scriptores trium Ordinum S. Francisci*. Ed. nova. Pars III (*R-Z*). Romae, A. Chiappini, 1936, in-fol., xv-369 pp.

Schnürer (G.). *Katholische Kirche und Kultur in der Barockzeit*. Paderborn, Schöningh, 1937, xvi-804 pp.

Schreiber (G.). *Deutsche Bauernfrömmigkeit in volkskundlicher Sicht*. Düsseldorf, Schwann, 1937, 92 pp.

Id. *Die Sakrallandschaft des Abendlandes*. Düsseldorf, Schwann, 1937, 39 pp.

Siwek (P.). *Spinoza et le panthéisme religieux*. Paris, Desclée, 1937, xxxi-295 pp.

Sullivan (A. S.). *Maphei Vegii Laudensis De educatione liberorum*. Books IV-VI. Dissertation. Washington, Catholic University, 1936, xxxi-250 pp.

Talbot (F.). *Saint among Savages. The Life of Isaac Jogues*. New York, Harper, 1935, 466 pp.

Tea (E.). *La basilica di Santa Maria Antiqua*. Milano, « Vita e Pensiero », 1937, xiii-417 pp., 38 fig.

Tommasini (A. M.), O.F.M. *Irish Saints in Italy*. London, Sands, 1937, 532 pp.

Vie de Sainte Ode... d'après un document du P. G.-J. Foulon, S. I. Bruxelles, Impribel, 1936, xiii-47 pp., ill.

Wordsworth (I.) - White (H. I.). *Nouum Testamentum D.N.I.C. latine*. Partis II fasc. 5. Oxford, Clarendon Press, 1937, in-4°, p. 455-574.

Zimmerman (Benedictus Maria a S. Cruce). *Regesta Iohannis-Baptistae Rubei (Rossi)*. Romae, 1936, 324 pp.

INDEX SANCTORUM

Indicem in pagellas 226-242 vid. supra p. 242.

Abibus diac. m. 17.
Acepsimas, Ioseph et Aeithalas mm. 17.
Adalarius m. in Frisia 66.
Adalbertus diac. Egmundae 67.
Adalgisus presb. 62.
Adamnanus ab. Hiensis 140, 144, 314, 320, 321.
Adelelmus (*al.* Elesmus) ab. Burgis 389.
Aed Beó. *Vid.* Aidus de Loch Geirg.
Aediluualdus. *Vid.* Aethelwoldus.
Aegidius ab. 154.
Aelwodus cultus in Saint-Dolay 295-299.
Aemilianus conf. Tarracone 282.
Aemilianus ep. m. Trebis 423.
Aethelwoldus ep. Lindisfarn. 296.
Agatha v. m. 383.
Agnes v. m. 1, 23, 35, 383.
Agnes de Bohemia 193.
Aidus ep. Fernensis 316.
Aidus ep. Lindisfarnen. 142.
Aidus de Loch Geirg 290.
Aidus mac Bric 102, 288, 290, 291.
Albinus ep. Andegaven. 33.
Aldegundis abb. 53, 55, 60, 62, 67.
Alphonsus Maria de Ligorio 177.
Altmannus ep. Patavien. 158.
Amalberga v. in Belgio 159.
Amandus ep. Argentoraten. 159.
Amandus ep. Traiecten. 52.
Amatus ep. Senonen. 159.
Ambrosius ep. Mediolanen. 116, 117, 383.
Amun ep. m. in Aegypto 382.
Anastasia m. 7.
Anastasius Persa m. 74.
Andreas ap. 1.
Angela de Fulginio 161.
Angelina de Corbara 424.
Anna mater B. M. V. 154, 367.
Anna dicta Euphemius 7.
Anna Maria Taigi 195.
Anno ep. Colonien. 158.
Antidius ep. Vesuntionen. 368.
Antonius Patavinus 162-64.
Apollinaris ep. Ravennas 362, 383.
Aquilinus presb. m. Mediol. 115.
Arsenius erem. 6, 184.
Athanasius ep. Alex. 72, 117, 178.
Athanasius Athon. 132, 178.
Auctor ep. Metten. 368.
Audebertus comes Austrebandiae 420.
Augustinus ep. Hippon. 178, 335.
Aurea v. m. Cordubae 390.
Aurelia v. Argentorati 155.
Ausonius ep. Engolismen. 368.

Bablu in Hibernia 288, 292-94.
Barbara v. m. 7, 154, 190.
Barlaam et Ioasaph 126.
Barsanuphius m. in Saïs 178.
Bartholomaeus ap. 2, 102, 383.
Basilius ep. Caesar. 13, 71, 178.
Bavo conf. 59, 66, 159.
Beda Ven. 178.
Benedictus p. XI 166.
Benedictus Anianensis 178.
Benedictus Biscop 178.
Benedictus ab. Casin. 154, 178, 420.
Benedictus Passionei 195.
Benignus ep. Ardmachanus 105.

Beo Aed. *Vid.* Aidus de Loch Geirg.
Beoán in Hibernia 98.
Beregisus ab. 62.
Bernardinus Senensis 169-72, 178.
Bernardus ab. Clarevallen. 149, 178.
Bernardus de Corleone 422.
Bernardus ab. Tiron. 178.
Bernardus de Ubertis 178.
Bertinus ab Sithiven. 159.
Bertuinus ep. Maloniae cultus 185.
Bertulfus conf. Renticae 159.
Biblu in Hibernia 288, 292-94.
Blasius ep. m. 13, 154.
Boamirus presb. 369.
Bona v. Pisis 418.
Bonaventura card. 161, 186.
Bonifatius ep. Mogunt. 66, 186.
Bonitus ep. Arvern. 186.
Brendanus ab. Birrensis 99-103, 107, 108, 285.
Brendanus ab. Clonferten. 101-103, 140, 143, 285, 321.
Brendanus in Druim Lias 104, 105.
Brendinus Cluana Ferta. *Vid.* Brendanus ab. Clonferten.
Briccius ep. Turonensis 29, 322, 323.
Brigida v. Kildariae 32, 53, 142, 143, 155, 322, 342.
Bronach in Hibernia 294.
Broon ep. in Hibernia 323.
Bruno ep. Colonien. 159.
Burchardus ep. Wirziburg. 398.
Burgundofara (Fara) abb. 35.

Caecilia v. m. 154, 383.
Cainechus ab. Achadboensis 102, 285.
Cairneach, Cairnech. *Vid.* Cainechus.
Callinicus m. 360-61.
Camillus de Lellis 175.
Caranoc ab. ad Candidam Casam. *Vid.* Carnechus.
Carnechus 302, 309, 310, 337, 338.
Carolus a Monte Granello 424.
Carthacus seu Mochuda ep. Lismorensis 294.
Casilda v. Burgis 389.
Catharina v. m. 7, 15, 23, 26, 154, 160, 190.
Catharina Bonon. 418.
Catharina de Ricciis 175.
Catharina v. Senensis 161, 167-169, 402.
Ceadda (Chad) ep. Lichfeld. 154.
Centolla et Helena mm. Burgis 389.
Chad. *Vid.* Ceadda.
Christophorus m. 14, 21, 23, 25, 26, 154, 383.
Clara v. Assis. 164.
Clemens p. m. 316.
Cobarchar in Hibernia 291.
Coemgenus (*al.* Kevinus) ab. Glendaloch. 142, 285, 333.
Colmanus de Druim Lias 105.
Columba ab. Hiensis 96-108, 188, 291, 292, 302, 307, 312, 313, 315, 321.
Columba moccu Crimthainn, ab. in Tír-dá-Glass 314, 318.
Columba v. m. apud Senones 135.
Columbanus ab. Luxoviensis 303, 310, 315.
Congallus ab. Benchoren. 98, 107.
Conradus de Herlesheim conf. O. Cist. 75-95.
Conradus ep. Trever. 81.
Constantinus ep. CP. 125.
Constantinus M. imp. 379.
Constantius cultus in insula Caprearum 125.
Cosmas et Damianus mm. 14, 15, 18, 23.
Crispinus m. Astigi 283, 386.
Cunegundis imp. 396, 402.
Cyriace m. 6.
Cyriacus m. Malacae 280.
Cyriacus m. Romae 399.
Cyrillus et Methodius 137.

Dabeóc. *Vid.* Aidus de Loch Geirg.
Damnat de Tech Damnata 288, 291, 294.
Daniel propheta 12, 20.
Daniel stylita 6.
Darerca (*al.* Moninna, Modvenna) v. in Hibernia 142.
David propheta 12.
Deloc. *Vid.* Aelwodus.
Demetrius m. Thessalonicae 14, 135, 375.
Derinill Cethirchicheach 289.
Desideratus presb. Cabillonensis 395.
Desiderius ep. m. apud Lingonas 368.
Discipuli LXX 3.
Domangart mac Echdach 288, 289, 292-94.
Dominicus de Silos 389.
Domnica hegumena CP. 73.
Dormientes VII Ephesi 9, 349.
Dunstanus ep. Cantuar. 154.
Dympna v. m. 142, 291.

Edmundus rex Angliae Orient. m. 147.
Edmundus Rich ep. Cantuar. 154.
Efflam conf. Sancti Brioci 142.
Egwinus ep. Wigornien. 154.
Einbetta, Vilbetta et Vorbetta vv. 155.
Elbodg, Elbodhus. *Vid.* Elvodugus.
Eleutherius ep. Tornacen. 159.
Elfoddwg. *Vid.* Elvodugus.
Elisabeth monialis in Erkenrode 79.
Elisabeth Thuringiae 80.
Elmod. *Vid.* Aelwodus.
Eloquius ab. 61.
Elphegus (Aelfheah) ep. Cantuarien. 154.
Elvodius. *Vid.* Aelwodus.
Elvodugus ep. Bangorensis 296-298.
Elvodus ab. de Llantwit Maiore 298.
Elvoy. *Vid.* Aelwodus.
Endeus ab. Araniensis 316.
Eneco ab. 389.
Engelbertus ep. Colon. m. 158.
Eobanus ep. m. in Frisia 66.
Eoganus ep. Ardstrathensis 285.
Ephraem Syrus 6, 32, 323.
Ercus ep. in Cornubia Brit. 142.
Ercus ep. Slanensis 285.
Erminus ep. ab. Lobien. 54.
Ernán filius Colmani 315.
Eudocia m. 7.
Eugenius ep. Tolet. 282.
Eunius ab. in Cornubia 142.
Euphebius (*al.* Ephebus) ep. Neapolit. 134.
Euphemia v. m. 383.
Eupraxia (*al.* Euphrasia) v. in Thebaide 7.
Eusebia abb. prope Marchianas 53, 64.
Eusebius ep. Mediol. 384.
Eustratius et soc. mm. in Armenia 20.
Euthymius ab. 130.
Ezechias rex 12.

Fara. *Vid.* Burgundofara.
Fechinus ab. Fovar. 142.
Felix a Cantalicio 175.
Fiacrius erem. 142.
Fidelis a Sigmaringa m. 175.
Findanus reclusus Rhenaugiensis 142, 401.
Findbarrus ep. Corcag. 102, 142.
Fintanus seu Munnu ab. 142.
Florentinus et Hilarius mm. in Aeduis 368.
Foillanus m. Fossis 62, 142.
Fontanellenses Sancti 393.
Forannanus ab. Walciodoren. 142.
Fortunatus ep. Neapol. 133.
Franciscus Assis. 161, 418.
Fridolinus conf. 32, 142.
Furseus ab. Latiniac. 142.

Gabriel archang. 16, 23, 154.
Gallus ab. 142.
Gaudentius ep. Brix. 182.
Gaudiosus ep. Afer Neapoli 133.
Gemma v. 332.
Genesius m. Arelate 115, 187.
Gengulfus m. 155, 395.
Georgius m. 14, 20, 26, 110, 135, 154, 381-83.
Gerardus Maiella 177.
Germanus ep. Autisiodor. 36, 37, 302, 303, 401.
Gerontius conf. in Hispania 280.
Gertrudis abb. Nivialen. 55, 60, 67.
Gervasius et Protasius mm. 117, 383.
Gilla Mochaidbeo, ab. Ardmachanus 289.
Glodesindis abb. Metis 62.
Goar presb. 67, 69, 323.
Gordius m. 72.
Goronus in Cornubia 188.
Gregorius ep. Illiberi 279, 387.
Gregorius Nazianzenus 13, 73.
Gregorius Thaumaturgus 405.
Gudwalus ep. Brit. cultus Gandavi 159.
Gumbertus ep. fund. mon. Ansbacensis 398.
Gundanisolus 404.

Hariolfus ep. Lingon. 398.
Hedwigis ducissa Silesiae 158.
Helena imp. 7, 154.
Helmtrudis v. 404.
Henricus II imp. 396, 402.
Hermenlandus ab. Antren. 33.
Hermolaus presb. m. Nicomed. 18.
Hieronymus Aemiliani 165.
Hilarius ep. Pictav. 34, 37, 361.
Hildegardis abb. 150.

Ia v. in Cornubia Brit. 142.
Iacobus Maior ap. 2, 386.
Iacobus Minor ap. 2.
Iacobus Picenus 193.
Ianuarius ep. et soc. mm. Puteolis 133.
Iarlaitheus ep. Tuamensis 285.
Iesus Christus D. N. 1, 6, 10, 13, 18.— Crux 405-407.— Nativitas 8, 26. — Sudarium 367.
Indractus m. cultus Glastoniae 142.
Iohanna Francisca Fremiot de Chantal 421.
Iohannes ap. 2, 402.
Iohannes Alvernensis 161.
Iohannes Baptista 16, 20, 25, 154, 375, 377.
Iohannes Baptista de Rubeis 177.
Iohannes Bosco 196.
Iohannes Calaber O. F. M. m. 194.
Iohannes a Capistrano 418.
Iohannes in eremo Cellarum Vallisumbros. 161.
Iohannes Chrysostomus 13.
Iohannes Colombini 161.
Iohannes eleemosyn. ep. Alex. 114.
Iohannes Fisher m. 179.
Iohannes Lycopol. 383.
Iohannes de Monte Corvino 418.
Iohannes de Ortega 389.
Iohannes et Paulus mm. 383.
Iordanus mag. gen. O. P. 158.
Ioseph sponsus B. M. V. 10.
Iosephus Marchand m. 422.
Isaias mon. in Palaestina 129.
Isfridus ep. Ratzeburg. 189.
Isidorus ep. Hispal. 279.
Iulia v. m. Trecis 135.
Iulia m. Ulyssipone 281.
Iuliana v. m. Nicomediae 150.
Iulianus ep. Cenoman. 403.
Iulianus ep. Tolet. 279.

Kenelmus puer m. 152.
Kessogus ep. in Scotia 142.
Kiaranus ab. in Clonmacnois 101, 285, 292.
Kiaranus Euchodii filius 317.
Kiaranus ep. Sagiriensis 101, 285, 317, 318.

Kilianus erem. Albiniac. 142.
Kilianus ep. et soc. mm. Herbipoli 142, 397, 404.

Landelinus ab. 52, 404.
Lasrianus ab. Daminisen. 106, 107, 317.
Laurentius m. Romae 5, 154, 248, 316, 335.
Laurentius ep. Dublin. 142.
Lebuinus presb. Daventriae 67.
Leo p. I 120, 122, 371.
Leo p. IX 158.
Leocadia v. m. 386.
Leodegarius ep. 154.
Leonardus conf. Nobiliac. 154.
Leonardus a Portu Mauritio 177.
Leontius m. in Syria 382.
Liadain abb. in Hibernia 290.
Liáthán ingen Diarmada 290.
Liáthán ingen Eathach 290.
Liathan, in Hibernia 288, 290.
Liborius ep. 34, 402.
Lioba v. 68.
Liutrudis v. 404.
Livinus ep. m. 159, 402.
Loretta com. Leicestr. 191.
Lucas ev. 3.
Luceia m. Romae 136.
Luchesius et Bona 418.
Lucianus m. Nicomediae 364.
Lucilla, Flora et soc. mm. 136.
Lucretia m. Emerit. 283.
Ludovicus Alamandus card. 193.
Ludovicus landgr. Thuringiae 80.
Lupita soror S. Patricii 320.

Macar, Machar. *Vid.* Mauritius seu Macarius.
Macarius Aegyptius 73.
Machabei mm. 182.
Magi Tres 11.
Maglorius ep. Dol. 33.
Magnus comes insularum Orcadum m. 148.
Malachias ep. Coneren. dein Ardmacanus 142.
Mamas m. Caesar. 21, 23, 27.
Marcellus tribunus 386.
Marcianus pr. CP. 73.
Marcus ev. 383.
Margarita (*al.* Marina) v. m. 154, 190.
Maria Deipara 2, 10, 154, 193, 316, 342, 349, 377-78, 402, 405.
Maria Bernarda Soubirous 196.
Maria Magdalena 11, 24, 350.
Maria dicta Marinus 7.
Mariae tres 154.
Martha v. hosp. Christi 11, 24.
Martha v. m. 382.
Martinus p. I 328, 332.
Martinus Hibernus ficticius 315, 316, 319, 323, 324, 341.
Martinus in Inis Eidnech 325.
Martinus ep. in Lethglenn 325.
Martinus ab. in Logie 325.
Martinus ep. Tungr. 119.
Martinus ep. Turon. 96, 116, 300-348, 383, 395, 397. — Miracula 29, 48.
Martyres Angli 179.
Martyres Bulgari 137.
Martyres Caesaraugustani 281.
Martyres CC Caradignenses 389.
Martyres Cordubenses 275-76.
Martyres Lugdunenses 419.
Martyres XL Sebasteni 3, 10, 14.
Martyres Thanae 418.
Marus ep. Trever. 65.
Maternus ep. Colon. 157.
Matthaeus pauper 379.
Matthias ap. 157.
Maudetus ep. in Brit. Armorica 142.
Mauritius et soc. mm. 383, 390.
Mauritius seu Macarius ep. Aberdonensis 313.
Maurus disc. S. Benedicti 154.
Mawgan in Cornubia 187.
Maxima m. Ulyssipone 281.
Meinulfus diac. 189, 404.
Meinwercus ep. Paderborn. 158.
Menas m. in Aegypto 22, 25, 27.
Mercurius m. Caesar. 14.
Meriadocus ep. Venet. 188.

Michael archang. 16, 377-78, 395, 405-407.
Mildreda abb. in insula Thaneto 67.
Mobéóc. *Vid.* Aidus de Loch Geirg.
Mochabdeo de Sliab Breg 288, 292.
Mochoemocus ab. Liathmor. 285.
Mochonna. *Vid.* Mauritius seu Macarius.
Modesta abb. Treviris 62, 65.
Molassius, Molaisseus. *Vid.* Lasrianus ab. Daminis.
Molassius quidam in Hibernia 99.
Monaldus et soc. O.F.M.mm. 418.
Mo-Ríóc. *Vid.* Ríóc.
Moyses ab. in Ebot 381.

Nassad (Nassán) in Hibernia 98.
Nazarius m. 383.
Nessanus diac. in Hibernia 285.
Nicetas Gothus m. 21, 27.
Nicolaus mon. 137.
Nicolaus ep. Myr. 13, 154, 189.
Nicolaus de Rupe 157.
Ninianus Pictorum ap. 301, 302, 337.
Nuntius conf. 159.

Odgerus diac. 67.
Odulfus presb. 67.
Óengusius mac Tipraite ab. in Clúain Fota 320.
Onuphrius erem. 1, 6, 7, 26.
Orestes m. 4, 21, 23, 27.
Oswaldus ep. Eborac. 154.
Otto ep. Babenberg. 158, 396, 398.

Pacianus ep. Barcinone 387.
Pantaleon m. Nicomed. 18, 244-267.
Parasceve v. m. 6, 7.
Patricius ep. Hibernorum ap. 105, 140, 142, 145, 290-92, 295, 302-306, 312, 314, 315, 317, 321, 323, 331, 333, 342-45.
Paula m. Malacae 280.
Paulus ap. 1, 139, 321, 354.
Paulus a Cruce 177.
Paulus Thebaeus erem. 73.
Paulus Xeropotamites 131.
Pavacius ep. Cenoman. 404.
Petrocus ab. in Cornubia 188.
Petrus ap. 1, 10, 18, 24-26, 321, 352, 357.
Petrus m. Antioch. 328.
Petrus Canisius 172, 181, 410.
Petrus m. Hispali 281.
Petrus Nolascus 413.
Petrus Pectinarius seu Tecelanus 423.
Petrus Regalatus 175.
Petrus Talbot ep. Dublin. 180.
Petrus Ven. ab. Cluniac. 150.
Philastrius ep. Brixien. 183.
Philippus ap. 110.
Philippus Nerius 421.
Piatus presb. m. 50, 143.
Pirminius ep. 157, 398.
Plechelmus ep. 67.
Polyeuctus m. Melitinae 73.
Pontianus m. Spoleti 66.
Potentianus ep. Senon. 135.
Probatius presb. cultus Novigenti 369.
Procopius m. Caesar. Palaest. 14.
Ptolemaeus m. Antinoi 380.
Pusinna v. 404.

Radbodus ep. Ultraiect. 67.
Ragenfredis (Ragemfledis) abb. 53, 64, 420.
Ragnulfus m. in Artesia 52.
Raimundus de Pennaforti 410-15.
Raphael archang. 16, 154.
Rictrudis abb. 53, 64.
Rimbertus ep. Hammaburg. 394.
Ríóc de Inis Bó Finde 332.
Robertus ep. Lincoln. 192.
Rochus conf. 193.
Romanus diac. m. 17.
Ronanus ep. erem. in Brit. Armorica 142.
Rumoldus ep. m. 62, 143.

Rumonus ep. in Cornubia cultus 142.

Salvius m. prope Valencenas 64.
Salomea Halic. 193.
Samthanna abb. Clonbroneensis 316.
Sané ep. in Armorica cultus 142.
Saturnina v. m. 404.
Sebastianus m. Romae 154, 383.
Secundinus m. Cordubae 279.
Senanus ab. Iniscath. 318, 319.
Septem epp. in Druim Lias 105.
Septem pueri. *Vid.* Dormientes.
Sergius m. in Syria 130.
Servatius ep. Tungren. 117-19.
Severus ep. Neapolit. 133.
Silvanus conf. Bituricen. 35.
Silvester p. 72.
Simon Fidati de Cascia 161.
Sisebutus ab. 389.
Siviardus ab. Anisolen. 135.
Spyridon ep. Trimithuntis 1.
Stanislaus ep. Cracov. m. 32.
Stephanus protomartyr 5, 17, 23, 154, 189, 307, 316.
Stephanus Langton 191.
Swibertus apost. Fresonum 67.
Symeon Metaphrastes 405.
Symeon stylita iunior 6.
Symeon stylita senior 6.

Teresia ab Infante Iesu 196.
Thalelaeus m. Aegis 18.
Theagenes ep. Parii m. 73.
Thecla v. m. 355.
Thecla et Martha mm. 382.
Theobaldus erem. 420.
Theobaldus ab. Vallis Cernaii 191.
Theodorus m. 14, 21, 135, 377-78.
Theodorus Orientalis m. 383.
Theodota cum filiis mm. Niceae 201-225.
Thomas ap. 2, 102.
Thomas Morus m. 179.
Thomas de Tolentino et soc. mm. Thanae 418.
Tigernachus ep. de Cluain Eois 317.
Timotheus ap. m. 351.
Timotheus ab. in Aegypto 383.
Torquatus ep. 386.
Turibius ep. Cenoman. 404.

Ultanus ab. Fossis 142.
Ursinus ep. Bituric. 370.
Ursmarus ep. ab. 54.
Ursula et soc. vv. mm. 68, 155.
Ursus 134.

Valerius Lingon. m. 368.
Venerius ep. Mediolanen. 115.
Veranius ep. Cavallicen. 115.
Verena v. m. Zurziaci 401.
Verissimus m. Ulyssipone 281.
Victor m. 135, 359-61.
Victor m. Cerasii 389.
Vincentius diac. m. 154, 383, 398.
Virgilius ep. Salisburgen. 142.
Vougay ep. in Armorica 142.
Vulstanus ep. Wigorn. 154.

Waldetrudis abb. 55.
Wannardus erem. 154.
Wasnulphus conf. 64.
Wendelinus conf. Trevirensis 391.
Werenfridus presb. 67.
Werstanus erem. m. 154.

Zosimus m. 72.
Zosimus mon. 6.

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt.

Achelis, Die Katakomben von Neapel 133.
Amadio, Antonio Bonfini e S. Giovanni della Marca 193.
Anton Maria da Cast. Fior., B. Pietro Pettinaio 423.
Archiv für elsässische Kirchengeschichte 154.

Balducci, Basiliche protocristiane a Coo 423.
Bardy, Recherches sur S. Lucien d'Antioche 363.
— La vie spirituelle d'après les Pères 363.
— Les martyrs de Bremur 368.
Beck, Büttner, Die Bistümer Würzburg und Bamberg 395.
Belleney, Sainte Bernadette 196.
Bénéchévitch, Les manuscrits du Mont-Sinaï 379.
Bihlmeyer, Kirchengeschichte 110.
Blondeel, Ubertin de Casale et S. Bernardin 169.
Boeren, Tributaires d'Église en Flandre 159.
Bohatta, Bibliographie der Breviere 408.
Bonaca, Martirio di S. Emiliano 423.
Bouffier, Anna-Maria Taïgi 195.
Boulter, Robert Grossetête 192.
Bréhier, Sculpture et arts mineurs byzantins 133.
Brodrick, St. Peter Canisius 181.
Brooks, Register of the Hospital of St. John 192.
Bubbolini, B. Carlo da Montegranelli 424.
Buchberger, Lexikon für Theologie und Kirche 186.
Bullettino di Studi Bernardiniani 169.

Calderini, Dizionario geografico dell' Egitto 113.
— Zona di S. Lorenzo in Milano 113.
Camm, Forgotten Shrines 178.
von Campenhausen, Die Idee des Martyriums 357.
Cannarozzi, Prediche volgari di S. Bernardino 169.
Caplan, Mediaeval Artes praedicandi 191.
Cessi, Leggende Antoniane 162.
Chagny, Les martyrs de Lyon 419.
Charles, Christianisme des Arabes nomades 129.
Chase, Metrical Lives of St. Martin of Tours 115.
Chauvin, Vie du B. Joseph Marchand 422.
Christophe, Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus 196.
Colum, The Legend of Saint Columba 188.
Conconi, Fonti della biografia Antoniana 162.
— S. Antonio di Padova 162.
Curtis, Calendar of Ormond Deeds 191.

da Costa-Louillet, S. Paul de Xéropotamos 131.
d'Ardenne, Passiun of Seinte Iuliene 150.
David, S. Ursin 368.
Dawkins, Monks of Athos 131.

Deinhardt, Frühmittelalterliche Kirchenpatrozinien 395.
— Dedicationes Bambergenses 396.
Delanglez, The French Jesuits in Lower Louisiana 195.
Dickson, Les églises romanes de l'ancien diocèse de Chalon 394.
Dictionnaire de spiritualité 177.
Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques 185.
Doble, St. Gennys 187.
— St. Mawgan 187.
Doble, Henderson, Some Notes on the Parish of Goran 188.
Doble, Malgorn, Saint Mériadoc 188.
Dölger, Antike und Christentum 109.
Don Bosco, géant de la charité 196.
Dudden, St. Ambrose 116.
Dujčev, Invasion de Nicéphore Ier en Bulgarie 136.
Duprat, S. Chromace 368.
Duthilleul, L'histoire des SS. Cyrille et Méthode 137.

Edwards, Church and State in Tudor Ireland 178.
Ekwall, Dictionary of English Place-Names 146.
Elsass-Lothringisches Jahrbuch 154.
Erb, Zeugen Gottes 197.
Eugenio da Potenza Picena, Il convento dei Cappuccini di Fossombrone e il B. Benedetto Passionei 195.
Ewig, Die Anschauungen des Kartäusers Dionysius von Roermond 410.

Fassbinder, Clara von Assisi 164.
Felice da Porretta, B. Angelina di Marsciano 424.
Ferrero, B. Benedetto XI 166.
Fischer, Katalog der Handschriften der Universitätsbibliothek Erlangen 400.
Fliche, Martin, Histoire de l'Église 110.
Fontes Vitae S. Catherinae 167.
Forschungen in Ephesos 349.
Francez, Un pseudo-linceul du Christ 366.
Freeman, The Compossicion Booke of Conought 192.

Gaster, Die Geschichte des Kaisers Skinder 379.
Gazulla, La Orden de Nuestra Señora de la Merced 410.
Gerland, Konstantin der Grosse 379.
Girault, S. Bomer 368.
Glueck, S. Gaudentii tractatus 182.
Golubovich, Biblioteca della Terra Santa 194.
Gorce, A l'école de S.Benoît 420.
Gougaud, Les Saints Irlandais hors d'Irlande 141.
Gover, Mawer, Stenton, Houghton, The Place-Names of Warwickshire 146.
Greven, Die Kölner Kartause 410.
von Guttenberg, Das Bistum Bamberg 395.
Gwynn, The metrical Dindshenchas 144.

Hämel-Stier, Iohanna Franziska von Chantal 421.
Herzberg, Der heilige Mauritius 390.
Heussi, War Petrus in Rom? 352.
Hilka, Viaticum Narrationum 160.
Höslinger, Die alte afrikanische Kirche 183.

Ilĭinsky, Bibliographie cyrillométhodienne 137.

Irish Manuscripts Commission 191.

Jacquin, Histoire de l'Église 110.
Jahrbuch für Liturgiewissenschaft 184.
Janelle, L'Angleterre à la veille du Schisme 178.
Jérôme de Paris, Le B. Bernard de Corléon 422.
Jurénil, Denain et l'Ostrevant 420.

Kauchtschischwili, Georgica 128.
Kavanagh, Commentarius Rinuccianus 191.
Keil, Zum Martyrium des heiligen Timotheus 349.
Kjellman, Vie S. Edmund le rei 147.
Kurtz, Drexl, Michaelis Pselli scripta minora 404.

Laurent. *Vid.* Fontes.
Levasti, Mistici del duecento e trecento 161.
Lexikon. *Vid.* Buchberger.
Lietzmann, Petrus römischer Martyrer 352.
Lohier-Laporte, Gesta sanctorum Patrum Fontanellensis coenobii 393.

Magni, San Filippo Neri 421.
Marçais, Wiet, Le voile de Ste Anne d'Apt 366.
Martin, Jamet, Marie de l'Incarnation, Écrits spirituels 415.
Maurino, S. Rocco di Montpellier 193.
Menéndez Pidal, Historia de España 385.
Mohlberg, Katalog der Handschriften der Zentralbibliothek Zürich 400.
Molitor, Aus der Rechtsgeschichte benediktinischer Verbände 196.
Monti, Nuovo contributo alla storia delle Confraternite medievali 189.
Mooney, St. Magnus 148.
Morin, Sainte Jule 135.
Mynors, Cassiodori Institutiones 182.

Neumann, Die Chroniken der Mährischen Minoriten 192.
Neumann, Firkussny, Krönungs-Jubiläum des Mariensgnadenbildes im Kloster der Brünner Augustiner 192.

Otto, Den Katolske Kirkes Historie 187.

Pacetti, Sermoni latini di S. Bernardino da Siena 169.
Paredi, Prefazi Ambrosiani 383.
von Pastor, Geschichte der Päpste 172.
Peebles, Girolamo da Prato and Sulpicius Severus 115.
Pfleger, Das Mirakelbuch des hl. Theobald zu Thann 420.
Phirippidès, Ἱστορία τοῦ μοναστηρίου τοῦ ὁσίου Ἀρσενίου 184.
Pierazzi, S. Chiara di Assisi 164.
Piskorski, Janów, Żywot Barlaama i Jozafata 126.
Popruženko, Romanski, Bibliografski pregled na Kirila i Metodija 137.
Poulet, Histoire de l'Église 110.
Powicke, The Christian Life in the Middle Ages 190.
Priebsch, Letter from Heaven 139.
Prims, De Onze-Lieve-Vrouw Abdij te Postel 189.
Prümm, Der christliche Glaube und die altheidnische Welt 109.

Rand, The Earliest Book of Tours 147.
Ronan, Irish Martyrs of the Penal Laws 178.

Rütten, Die Victorverehrung im christlichen Altertum 359.
Ruocco, S. Costantino di Costantinopoli, patrono di Capri 125.
Rushforth, Medieval Christian Imagery 153.

Sankt Liborius, sein Dom und sein Bistum 402.
Schmidt, Acta Pauli 354.
Schwartz, Concilium Chalcedonense 120, 371.
Selzer, St. Wendelin 391.
Serrano, El obispado de Burgos 387.
Seppelt, Das Papsttum in der Neueren Zeit 173.
Sigalas, *Νικήτα ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης εἰς τὰ θαύματα τοῦ ἁγίου Δημητρίου* 375.
— Des Chrysippos von Jerusalem Enkomion auf den hl. Johannes den Täufer 375.
Silverstein, Visio S. Pauli 139.
Stonner, Heilige der deutschen Frühzeit 158.
Stoppiglia, S. Girolamo Miani 165.
Streicher, S. Petri Canisii catechismi germanici 172.
Studies in Early Irish Law 144.
Stüwer, Katharinenkult in Westfalen 189.
Thurneysen, Ryan, etc., Studies in Early Irish Law 144.
Thurston, Leeson, Attwater, The Lives of the Saints 185.
Till, Koptische Heiligenlegenden 379.

Valli, Raimondo da Capua 167.
— Adolescenza di S. Caterina da Siena 167.
— Datazione della « Legenda S. Catherinae » 167.
Valls Taberner, El diplomatari de Sant Ramon de Penyafort 410.
— San Ramón de Penyafort 410.
van Rooyen, Theodorus van Celles 400.
Vlekke, S. Servatius 117.

Wadding, Annales Minorum 416.
Weatherly, Speculum sacerdotale 150.
Wessel, Inscriptiones graecae christianae 422.
Weyer, Der hl. Bruno von Köln 158.
White, Irish Monastic Deeds 191.
Will, S. Apollinaire de Ravenne 362.
Williams, St. Bernard 149.
Wilmart, S. Ambroise et la Légende dorée 383.

HOC VOLUMINE CONTINENTUR

Après un siècle. L'œuvre des bollandistes de 1837 à 1937 v

Guillaume de Jerphanion. Les caractéristiques et les attributs des saints dans la peinture cappadocienne 1

Hippolyte Delehaye. Quatre miracles de S. Martin de Tours 29

Maurice Coens. Anciennes litanies des saints (*suite*) 49

De codice rescripto Barocciano 96 70

Baudouin de Gaiffier. La Vie de S. Conrad d'Herlesheim 75

Paulus Grosjean. Hagiographica celtica

I. Narratiuncula de S. Columba Hiensi . . . 96
II. Tetrasticha de sanctis Hiberniae 284
III. Carmen S. Ciarano Cluanensi ascriptum . . 285
IV. Sancti Hiberni septem numquam morituri . . 287
V. De patrono vici Saint-Dolay 295

Hippolyte Delehaye. Sainte Théodote de Nicée . . 201

Franciscus Halkin. Catalogus codicum hagiographicorum latinorum Paderbornensium et Osnabrugensium 226

Maurice Coens. Un sermon inédit de Rupert, abbé de Deutz, sur S. Pantaléon 244

Baudouin de Gaiffier. Les notices hispaniques dans le martyrologe d'Usuard 268

Paulus Grosjean. Gloria postuma S. Martini Turonensis apud Scottos et Britannos 300

Bulletin des publications hagiographiques . . 109, 349

GTU Library
3 2400 00253 1725

1937 Analecta Bollandiana

V.55
1937

THREE DAY. 25863

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709